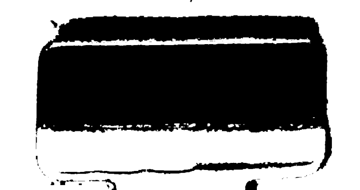


tacke pag 670.



HISTOIRE GÉNÉRALE.

PREMIER VOLUME.



Histoire générale

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A L'AN 1832,

mise à la portée de toutes les classes de la société

par Charles de Rotteck,

Conseiller aulique, Professeur à l'université de Fribourg, et membre de la chambre des députés du Grand-Duché de Bade, auteur d'un ouvrage du même genre, beaucoup plus étendu et qui a été pris pour base du présent.

TRADUITE DE L'ALLEMAND

par SIMON-GÜNZER,

Secrétaire au service de S. A. R. le Grand-Duc de Hesse, Secrétaire particulier de S. A. le Prince Emile de Hesse, et chargé de l'enseignement de la langue française à l'école militaire grand-ducale.



Premier Volume.

PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES.

CARLSRUHE,
CHEZ JEAN VELTEN.

1833.

PRÉFACE.

La nécessité de publier une septième édition demandée de mon Histoire universelle depuis le commencement des connaissances historiques jusqu'à nos jours, écrite pour les esprits méditatifs, me prouvant l'excessive bienveillance avec laquelle cet ouvrage a été accueilli, me donna la satisfaisante conviction que, malgré les imperfections qui peuvent s'y trouver sous plus d'un rapport, le plan général et le style, ainsi que la tendance politique et le point de vue pris pour le choix ainsi que pour la critique des événements, répondent à l'esprit du temps, c. à. d. aux opinions et aux idées qui prédominent de nos jours. Cet ouvrage a trouvé des lecteurs bénévoles

dans les classes les plus diverses de la société et m'a valu la récompense la plus précieuse, l'amitié d'un grand nombre de gens de bien. Plusieurs d'entr'eux et d'autres que je ne connais pas personnellement, m'ont fait connaître que, pour rendre plus générale la manière de juger les événements du monde dans le sens de mon travail qu'ils approuvent, pour en faciliter l'acquisition aux classes moins fortunées de la société, et pour rendre cet ouvrage plus propre à l'enseignement dans les écoles du second ordre, ils désireraient que j'en fisse un abrégé qui, présentant l'essentiel dépouillé des doctes commentaires et des détails de moindre importance, répondît au but qu'annonce le titre du présent ouvrage.

Satisfaire à une invitation aussi flatteuse pour moi et aussi conforme à la marche du siècle, m'a paru un devoir dont je m'acquitte avec joie. Sans vouloir m'arroger le mérite de la science, prétention que je n'eus pas non plus lors de la publication de mon premier ouvrage, mais animé maintenant par la confiance, comme je le fus alors par l'espoir encourageant de mettre une production utile sous les yeux des amateurs qui cultivent l'histoire comme la base principale du perfectionnement de l'éducation, sans en faire leur unique étude, je présente ici l'abrégé, rédigé dans le sens désiré pour les lecteurs éclairés de toutes les

classes de la société, et nullement pour les savants et les historiographes du premier rang.

Il me sera permis de faire à ceux qui jugeront le présent ouvrage, ainsi que le précédent, deux prières fondées sur l'équité. La première, c'est d'apprécier d'abord le but que je me suis proposé et qui se manifeste dans ma déclaration réitérée comme dans l'ouvrage même; et la seconde, dans le cas où ils l'approuveront comme utile et conforme à l'esprit du temps, de déclarer simplement dans leur critique si j'ai réellement atteint, ou non, le but que j'avais en vue et jusqu'à quel point j'y suis parvenu.

Il n'y a que deux motifs qui puissent faire condamner un ouvrage quelconque; c'est lorsque la tendance en est nulle ou répréhensible, ou bien, c'est lorsque l'exécution ne répond pas entièrement ou suffisamment au but. Jusqu'à ce jour j'ai eu le bonheur de trouver en général des juges équitables et de gagner même la bienveillance flatteuse de quelques-uns. Un seul critique, ne se doutant pas même de la tâche que je me suis imposée et par conséquent de la couleur que mon ouvrage doit prendre, ou n'y ayant du moins aucun égard, ne jugeant mon travail que sous un seul aspect et lui supposant un but que je n'avais point (et dont assez d'autres écrivains s'occupent), l'a condamné

péremptoirement d'un style orgueilleux et lourdement arrogant, qui donne plus de prise sur lui qu'il n'en a sur son adversaire. Cette condamnation a été prononcée après que six éditions ont fourni la preuve que le public a jugé mon ouvrage bien différemment. Quelques-uns de mes amis ont voulu m'engager à répondre à ce libelliste anonyme. La meilleure réponse, à mon avis, c'est la publication actuelle de la septième édition.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER TOME.

LIVRE PREMIER.

Monde ancien.

PREMIÈRE PÉRIODE.

Depuis Adam jusqu'à Cyrus (an du monde 1 jusqu'à 3425.)

SECONDE PÉRIODE.

Depuis Cyrus jusqu'à Auguste (a. d. m. 3425 à 3953).

Histoire romaine.

SECTION PREMIÈRE.

SECTION SECONDE.

Période des guerres puniques.

SECTION TROISIÈME.

Période des guerres civiles.

TROISIÈME PÉRIODE.

Depuis Auguste jusqu'à Théodose le Grand.

....	Hippocrate.
Aegospotam	
....	Socrate † 3584.
Paix d'Antal	
Leuctres.	
....	
Mantinée.	Platon † 3638.
....	
....	
Chéronée.	Démosthènes.
....	Fondation d'Alexandrie.
....	Aristote † 3664.
....	
....	
Ligue achée	
....	
Ligue étolie	
....	
Hieron.	
....	
Aratus.	
....	Q. Fabius Pictor.
....	
....	
Sellasia.	
....	
....	Archimède.

Romains.	Civilisation.
l.	
inius.	
....	Térence † 3822.
ième guerre punique.	
....	Polybe.
re Gracchus. †	
te des Cimbres et des Teutons.	
re des Alliés.	
re de Mithridate.	
ière guerre civile.	
anilia.	
ridate. †	
pée, Crassus et César.	Cicéron.
sale.	
de César.	
ppes.	

INTRODUCTION.

I.
De l'histoire en général.

Définition et division.

L'HISTOIRE, dans le sens le plus étendu, peut être considérée comme la notion, ou l'exposé, ou l'ensemble de tout ce qui est ou arrive, a été ou est arrivé dans la nature, ainsi que parmi les hommes, et qui appartient en général au domaine de l'expérience et dont la connaissance n'est que le résultat de l'expérience ou de l'enseignement; elle est par conséquent l'opposé de la philosophie, laquelle est la notion de tout ce qui est nécessaire et général et dont la connaissance est le produit de la simple raison.

Dans un sens plus restreint et plus propre, l'histoire n'est que la notion des événemens qui arrivent ou sont arrivés, une fois pour toutes, à certaines époques, en certains lieux et dans de certaines circonstances; l'histoire, dans la signification la plus resserrée et la plus

propre, se borne aux événemens précis de la vie humaine soit active soit passive, ou aux résultats des effets naturels qui cependant ne peuvent être considérés que relativement à cette vie humaine.

Le champ de l'histoire, dans l'acception même la plus étroite, est immense quant à son étendue et à sa substance; nous avons derrière nous un océan sans bornes d'événemens, et devant nous le fleuve des temps, grossissant de plus en plus, chargé d'exploits, de phénomènes et de noms. L'esprit humain, accablé sous le poids énorme de tant de hauts faits, ne suffit pas à en saisir, même approximativement, la totalité; et l'oubli est le sort, le sort peu regretté de la majeure partie du passé. Aussi la science, rejetant l'impossible, se borne-t-elle en général à recueillir des notions instructives, à rechercher, à conserver et à fixer les traits mémorables, quoique, d'après l'immense diversité des buts et des intérêts de ceux qui la cultivent, elle reconnaisse que l'acception du mot mémorable est excessivement relative et qu'une infinité de choses qui sous le point de vue général ne semblent guères mériter l'attention, peuvent par des raisons particulières être de quelque importance pour l'un ou pour l'autre.

L'histoire peut être divisée de différentes manières, aussi bien pour le sujet que pour la forme, et cette division peut faciliter l'aperçu général de son fonds inépuisable.

A. On classifie l'histoire sous le rapport des objets de la narration, par exemple: la politique, la littérature, la religion, le culte, la civilisation, le commerce, la guerre etc.; l'histoire des états et des peuples, l'histoire générale et celle de l'humanité.

La plupart de ces branches peuvent être encore subdivisées, par exemple (a) quant au temps, soit sous la classification ordinaire de premier-âge, moyen-âge, et âge moderne, soit en siècles pris séparément ou toute autre période à volonté; (b) quant à leur étendue.

Nous avons l'histoire générale et les histoires particulières diversement subdivisées et de plus ou moins d'importance. Sous la dénomination d'histoire générale on entend celle qui renferme plusieurs histoires ou une classe entière d'histoires. Celles qui y sont contenues s'appellent particulières. Mais l'une et l'autre de ces dénominations n'offre qu'une idée relative, et dans la longue série graduée depuis l'histoire particulière ou séparée, jusqu'à l'histoire générale ou universelle, chaque histoire, à l'exception de celles qui forment les deux extrémités de la série, est en même temps générale et particulière. Ces deux définitions sont au surplus exactes, aussi bien sous le rapport de l'étendue de l'objet historique, selon la période et l'époque, que sous celui de la matière de l'histoire, c'est-à-dire, de l'espèce des faits racontés.

B. Quant à la forme de l'histoire, c'est-à-dire quant au style et au caractère distinctif de la narra-

tion, nous distinguons d'abord les chroniques ou les simples spécifications des événemens, par ordre de dates, ou par périodes; puis les collections historiques, variées pour la matière et l'arrangement, (ces deux formes ne présentent que des matériaux) et enfin la vraie science de l'histoire ou l'histoire philosophique pragmatique. Cette dernière, dont l'esprit est susceptible de toutes les formes, est une histoire authentique, écrite dans les règles de l'art et avec un coup d'œil philosophique, recherchant en tout les causes et les effets, étudiant et démontrant la cohérence intérieure des faits et qui, pour cette raison, ne présentant que des points de vue instructifs et d'un grand effet, forme le cœur et orne l'esprit, au lieu de n'être qu'un amas aride et superflu de notes mémoriales.

L'histoire universelle. Philosophie de l'histoire.

Le but particulier que chacun se propose en étudiant l'histoire, soit comme objet principal, soit comme secondaire de quelque autre science de son choix, soit aussi comme branche de l'érudition en général, doit nécessairement influer sur la méthode et l'étendue de cette étude: mais certainement la meilleure base de cette étude doit être une histoire sommaire, générale, ou l'histoire du monde. C'est elle qui fait connaître au lecteur l'étendue et la forme

en général du domaine de l'histoire, la cohérence de ses parties principales et de leurs rapports réciproques; elle l'élève à ce point de vue d'où, planant sur l'innombrable multitude des faits, il est à portée de les saisir et de les apprécier; comme elle ne présente aux yeux que ce qu'il y a de plus grand, elle forme le goût historique, et par la connaissance des détails elle enseigne à voir les événemens avec justesse, à les apprécier, à les classer, et donne une juste direction au choix de ces études particulières ou au choix du terrain qu'on se propose particulièrement d'exploiter.

L'histoire du monde n'est pas moins une étude préparatoire indispensable à la philosophie de l'histoire, c'est-à-dire, à l'examen de tout ce qui s'appelle penser et agir, à l'explication et au perfectionnement de l'emploi de la science de l'histoire.

La philosophie de l'histoire transforme l'histoire, trésor enfoui dans la mémoire, en un aliment pour l'esprit et le cœur; elle en fait une véritable science. Sans le coup d'œil philosophique, on ne saurait espérer aucun fruit ni des recherches, ni de l'étude, ni de la critique de l'histoire.

Les moyens d'y parvenir sont: (a) l'examen de l'importance et de l'authenticité des faits, (b) la connaissance de leurs causes et de leurs effets; et enfin (c) l'application raisonnée et utile de ces connaissances à la vie publique et privée.

Il faut donc faire diversement et même indispen-

sablement usage des ressources que fournissent la logique, la psychologie, l'anthropologie, et la plupart des autres branches de la philosophie spéculative et pratique, surtout la jurisprudence et la politique, et c'est précisément dans l'application de ces sciences et le fruit qu'on en retire pour éclairer et enrichir l'histoire même, que consiste la philosophie de l'histoire. En général l'histoire est le sujet le plus digne et le plus intarissable de raisonnemens philosophiques; mais ce sujet ne doit rien avoir perdu de sa pureté. L'histoire, quant à l'étude et à son exposé, ne doit donc ni dépendre, ni embrasser le parti d'aucun système philosophique. Son objet unique est: l'exposé du passé. Elle ignore les résultats qu'elle produira; elle ignore si ces résultats auront pour effets le perfectionnement ou la détérioration de notre espèce, ou si notre espèce s'arrêtera au point où elle est; l'histoire ne sait si ces résultats fourniront la preuve d'une nécessité absolue dans la nature, du fatalisme ou du libre arbitre dans les choses humaines; mais c'est au philosophe à rechercher ces résultats dans les traditions qu'elle lui fournit.

L'histoire générale ou l'histoire du monde sera la substance de cet ouvrage; il est donc de notre devoir d'en donner une définition plus particulière.

II.

De l'histoire du monde en particulier.

Définition.

C'est en partant des points de vue indiqués ci-après, que nous définirons l'histoire du monde :

1° Son objet est une unité — non pas un assemblage ; par conséquent elle est elle-même un tout — et non pas une simple collection.

Cet objet unique pour l'histoire est le monde, c'est-à-dire, notre monde ; notre espèce et la terre qu'elle habite. L'histoire du monde est donc l'histoire de la terre et des hommes, et forme ensemble un tout.

2° Les événemens que l'histoire du monde rapporte sont les plus mémorables et les plus importans ; c'est-à-dire, non pas ceux qui n'ont qu'un intérêt local ou temporaire ou qui tendent à quelque but particulier, mais ceux qui sont d'un intérêt général et durable, bien que, par là même, on puisse accessoirement atteindre quelque but ou quelque avantage subordonné.

3° L'histoire du monde est le dernier et le plus grand résultat de toutes les histoires spéciales rassemblées en ordre.

Pour exprimer ces caractères distinctifs, on pourrait se servir de la définition suivante :

L'histoire du monde est un exposé continu de toutes les révolutions de la terre et du

genre humain, où l'on peut reconnaître les causes et l'état de l'une et de l'autre dans les diverses conjonctures des temps passés, de même que des temps actuels.

L'histoire du monde d'après cette définition, et traitée convenablement, tiendra le milieu entre l'exposé trop idéal ou surchargé d'argumens, et l'aride collection ; deux fausses routes opposées, dans lesquelles même de bons écrivains se sont parfois égarés.

Les points de vue que présentent en grand les tableaux de la vie humaine et le cours du monde élèvent tellement l'ame, qu'ils entraînent facilement l'imagination, surtout dans l'âge plus susceptible de la jeunesse, et que ce n'est plus que malgré soi qu'on poursuit les recherches plus calmes de l'esprit, les réflexions mûres de la raison. Du sommet d'une hauteur effrayante on ne distingue plus les détails, mais seulement les grandes proportions, en masses qui se confondent, et qu'on lie et dispose d'après les rêves d'une imagination exaltée ou d'après un système de prédilection. De tels tableaux peuvent être attrayants, souvent même instructifs ; mais ce n'est pas là l'histoire du monde dans le sens réel.

D'un autre côté beaucoup d'écrivains, cédant au désir de produire un ouvrage très-complet, mettent tous leurs soins à rassembler dans leur histoire le plus de faits possibles et en font par là un extrait de toutes les histoires spéciales.

Des ouvrages de ce genre (tels que ceux qu'ont publiés plusieurs savans) ont leur mérite, et leur utilité est incontestable: ils atteignent même un double but, quoique imparfaitement: car, soit que comme Remer, on entasse et presse la narration; soit que comme Beck, on réserve les événemens généraux pour le fonds, en jetant les détails dans les notes; il en résultera toujours, que l'accumulation des détails entravera l'attention qu'exige l'ensemble, et que l'examen de l'objet général rompra le fil des narrations particulières. Ces ouvrages manqueront toujours d'unité, et même sous le triple rapport du sujet, du but et de l'exposé. Ce sont peut-être de riches collections de connaissances historiques, mais ils ne présentent pas l'histoire du monde systématiquement suivie.

Pour expliquer et justifier notre définition de l'histoire du monde, nous chercherons à démontrer plus particulièrement la différence qui existe entre l'histoire du monde et celle du genre humain ainsi que l'histoire universelle, avec lesquelles on la confond le plus fréquemment.

Quoique l'histoire du genre humain présente aussi divers points de vue, et que sous la plume des Hume, des Iselin, des Meiner, des Herder etc. elle paraisse toujours sous une forme différente, on peut néanmoins remarquer en général, qu'elle offre moins de narration que l'histoire du monde et qu'elle

considère la marche du genre humain comme un ensemble, dans un sens général encore plus élevé; que par conséquent elle renferme plus de résultats ou de considérations générales que de faits particuliers, tandis que l'histoire du monde expose les faits et les résultats. En outre l'histoire du genre humain ne parle presque pas de la terre, dont les révolutions se trouvent soigneusement rapportées dans l'histore du monde. La première fournit matiére aux conjectures raisonnées, aux méditations philosophiques; elle donne même l'essor à l'imagination; l'autre doit être un exposé critique et austère. Finalement l'histoire du genre humain ne s'assujettit point à l'ordre chronologique et forme souvent un phénomène composé de résultats de choses observées dans des siècles très-éloignés l'un de l'autre; tandis qu'au contraire l'histoire du monde suit constamment l'ordre des temps.

La différence qui existe entre l'histoire générale ou l'histoire du monde, et l'histoire universelle n'est pas moins importante. Cette dernière est un magasin général de tous les événemens mémorables de toutes les époques, de tous les lieux, de toutes les espèces; tel est aussi son but qu'elle atteint aussi complètement et avec autant d'ordre que possible. Elle diffère donc de l'histoire du monde, comme un entrepôt immense de matériaux de construction diffère de l'édifice même. Elle contient toutes les histoires spéciales; son but et le leur sont le même; mais elle ne peut disposer qu'extérieure-

ment pour le coup d'œil, la multitude des matières diverses, impossibles à réunir en unité systématique. L'histoire du monde ne choisit dans l'histoire universelle que les événemens du monde, c'est-à-dire, ceux qui ont puissamment influé, soit médiatement, soit immédiatement, sur l'état de la terre et de l'espèce humaine, et les liant systématiquement ensemble pour en former un tout, elle cherche à donner de ce même état une explication claire et approfondie.

Les abrégés ou les manuels d'histoire universelle, quoique, par la forme extérieure, ils paraissent se rapprocher de l'histoire du monde, en diffèrent néanmoins considérablement quant à l'essentiel.

Ces abrégés sont destinés, autant que le permettent les bornes étroites dans lesquelles ils sont resserrés, à suppléer à l'histoire universelle, ou du moins à servir d'argument sommaire des diverses branches de l'histoire universelle et de leur substance. C'est pourquoi ils contiennent les titres de tous les paragraphes de l'histoire universelle, les noms de tous les rois et des moindres peuples, et bien que, d'après le plus ou moins d'étendue de ces abrégés, le choix des événemens soit tantôt plus, tantôt moins stérile, il se fait toujours d'après le but de l'histoire universelle et des histoires spéciales qu'elle renferme. L'histoire du monde au contraire contient aussi, à la vérité, un abrégé de l'histoire universelle, mais elle le subordonne à son propre but, et ne choisit dans les histoires

spéciales que les faits qui ont rapport à l'état général du monde, et qui servent à l'expliquer. C'est cet esprit inhérent qui constitue le caractère essentiel et permanent de l'histoire du monde, quoique, en raison de la nature du langage, qui, comme tel, n'est point susceptible de représentation en images produites sous les yeux toutes à la fois, mais seulement d'arrangement en ordre successif des traits particuliers que l'esprit saisit à la fois, elle soit souvent forcée de s'abaisser à suivre l'ordre extérieur des abrégés d'histoire universelle.

Sujet de l'histoire du monde.

D'après ce qui vient d'être dit, les événemens du monde seuls sont du domaine de l'histoire du monde, c'est-à-dire les révolutions de la terre ou du genre humain et leurs causes. La découverte, la critique et l'exposé suivi de ces événemens est la pierre de touche du génie de l'histoire. Il est vrai qu'une multitude innombrable d'événemens, surtout de ceux de l'antiquité, sont à jamais perdus pour nous, faute de documens ou parcequ'on ne peut recourir à la source: mais il y en a bien d'autres, quoique peu remarqués, dont les vestiges existent; ils attendent l'œil du connaisseur pour être tirés de l'oubli et paraître au grand jour.

L'histoire du monde recueille aussi beaucoup de

faits de moindre importance, qui, à proprement parler, ne sont pas des événemens du monde, lorsque ces faits sont en liaison avec ceux-là, comme causes, circonstances accessoires, ou résultats; lorsqu'ils servent de transition d'une grande révolution à une autre; lorsqu'ils remplissent quelque lacune, ou généralement lorsqu'ils concourent à lier ou à compléter la connaissance des causes, des effets, de la succession des temps et de l'état du monde entier à chaque époque.

Il est évident d'après cela, que non seulement les événemens éclatans, tels que les batailles, les renversemens des trônes, les changemens de dynastie etc. sont d'importans sujets pour l'histoire du monde, mais encore, qu'il faut aussi mettre plutôt au rang de ces derniers les changemens qui s'opèrent sourdement et dont les suites sont plus étendues et plus durables que celles des plus terribles orages, ainsi que ces enchaînemens sans bruit de causes morales dont l'effet le plus naturel, même le plus simple étonne le bas peuple, comme des phénomènes.

Dans l'histoire comme dans la nature, qu'un ouragan, un tremblement de terre fasse quelques dégâts de peu de durée, qu'est-ce que leur effet en comparaison de celui de l'haleine paisible mais vivifiante du printemps, en comparaison de l'influence lente, mais irrésistible de la température et des saisons etc.? Le bouleversement du système des états, violemment amené par la guerre de la révolution française, stupéfia

l'Europe; mais cette révolution française même était le résultat naturel d'une longue suite de causes morales qui agissaient sourdement et invisiblement. Les conquêtes de Gengis-Kahn ont retenti par toute la terre; à peine s'en souvient-on. La religion chrétienne s'est fondée et répandue sans bruit; mais elle subsistera dans toute la suite des temps.

Révolutions de la terre.

Parmi les révolutions de la terre, celles que la nature elle-même a produites n'occupent qu'un rang inférieur dans l'histoire du monde. Car, quoique les mêmes élémens et les mêmes forces qui ont donné à la terre la forme qu'elle a de nos jours, soient depuis ce temps restés dans une constante activité et aient opéré maint changement, les principaux cependant, — tels que le détachement de la Sicile jadis cohérente au pays de Naples, la séparation de la Bretagne d'avec le continent des Gaules etc. — ont eu lieu dans des temps antérieurs à l'histoire et ne se lient par conséquent point aux temps dont les notions nous ont été conservées, ou à l'enchaînement que nous cherchons à trouver dans les actions et les destinées humaines; d'autres changemens, tels que la diminution de la mer Caspienne, la formation de la Méditerranée etc., ne sont que des conjectures. Mais les changemens moins considérables, tels que la formation de nouvelles îles, de nouvelles

montagnes, de nouveaux lacs, les empiétemens réciproques de la mer sur les côtes, et de celles-ci sur la mer etc., ne sont que d'une faible importance quant à l'ensemble ; et d'autres changemens encore, qui ne s'opèrent pas soudainement ou violemment, tels que l'affaissement des montagnes, le rehaussement des vallées, ne peuvent offrir des résultats de quelque influence, qu'après des milliers de siècles. Il est donc juste que l'historien abandonne aux physiciens et aux géographes le détail de ces révolutions d'ailleurs très-intéressantes et très-instructives.

Les changemens que la terre a subis par la main des hommes sont par contre d'autant plus importans pour l'histoire. Ils sont immenses et dignes d'admiration.

Jetons les yeux sur tel pays que l'homme n'a pas encore transformé : il est situé sous le plus heureux climat ; le sol fertile est arrosé de belles rivières, et décoré de montagnes et de vallées riantes. L'aspect cependant en est triste. Une végétation abondante, mais irrégulière étouffe les plantes utiles sous le nombre des plantes sauvages ou nuisibles. Ce n'est qu'avec peine que l'homme se fraie un sentier à travers les ronces et les plantes rampantes, ou bien il se sent saisi d'une secrète horreur en errant dans l'obscurité d'impénétrables forêts. Tantôt un rocher escarpé, tantôt un torrent écumant, tantôt un marais arrête ses pas ; un brouillard froid lui dérobe l'aspect du soleil ; des essaims d'insectes dégoûtans le rebutent, et la caverne

dans laquelle il cherche un abri sert de repaire à quelque animal féroce. Plus nous nous arrêtons dans ce lieu sinistre, plus nous découvrons de nouveaux sujets de terreurs. Des landes à perte de vue alternent avec des espaces couverts de pierres arides ; ici des plaines couvertes de glace, là des sables brûlants ; ici vous cherchez en vain une source pour vous désaltérer, là le sol sur lequel vous marchez se trouve inondé par un débordement ou par le flux de la mer.

Contemplons maintenant ce même pays, métamorphosé par l'industrie humaine. Ce désert est devenu un jardin riant ; ce mélange de végétaux sauvages a disparu sous la main de l'homme qui l'a remplacé par des champs couverts de moissons. Le sommet des montagnes est couronné d'arbrisseaux utiles ; les rochers sont couverts de terres productrices ; les espaces sablonneux sont arrosés par des canaux et le soc a passé sur un terrain qui jadis ne fut qu'un marais fétide. La contrée sauvage est parsemée de nombreuses habitations et décorée de palais somptueux. C'est en vain maintenant que le fleuve lutte contre ses bords, et les flots écumans de la mer, repoussés par une forte digue, sont contraints d'abandonner leur ancienne conquête. La terre appartient à l'homme ; il en a sondé les recoins les plus cachés. Vous rencontrez partout des chemins frayés ; aucun précipice, aucun torrent n'arrête vos pas. L'homme a élevé des ponts au dessus des abîmes, il a construit de belles routes à travers des rochers sour-

cilleux, il a forcé l'onde écumante à couler paisiblement sur le lit qu'il lui a assigné et, par des canaux qui traversent le pays, il à joint une mer à l'autre. Il a su enfin enrichir un pays des productions des autres, et enlevant les plantes et les animaux à leur sol natal pour les transporter sous un ciel étranger, il en a perfectionné les espèces; il a même imposé sa loi à la température et au climat. Les plaines glacées ont dégelé, les froids brouillards ont disparu, les saisons sont devenues plus douces. Après des siècles, ce pays à changé de face; l'Italie se retrouve en Allemagne, et l'Allemagne en Suède.

Mais ces métamorphoses n'ont pas eu lieu partout, ni en tout temps, ni dans la même proportion. Beaucoup de pays sont encore dans leur état primitif; d'autres ont eu tour-à-tour leur période de culture et de dégénération, et trop souvent le bien qu'avait produit un peuple fut détruit par un autre.

Ce sont là les révolutions que recueille l'histoire du monde, et elle nous les représente dans un ordre qui nous frappe d'étonnement. Cependant ce que nous venons de dire doit suffire pour une introduction.

Changemens de l'espèce humaine.

Les révolutions de la terre sont d'une importance majeure à celui qui étudie l'histoire du monde, par l'influence qu'elles exercent sur l'espèce humaine:

car le dépérissement, la culture, la dévastation d'un pays agit en proportion sur les habitans.

Un état bien cultivé, riche de ses productions naturelles et de son industrie, nourrit une population non seulement plus nombreuse, mais aussi plus heureuse et meilleure, et jamais terre sauvage ne fut habitée par un peuple civilisé.

Les changemens que l'espèce humaine a subi dans le cours des temps sont admirables, et rien n'est plus sublime que les méditations auxquelles cette réflexion nous porte. Ces changemens nous démontrent ce que nous fûmes, ce que nous sommes et ce que nous pouvons encore devenir ; cette considération nous fait voir par conséquent le comble de la sagesse dans la vie publique et la vie privée.

Dans l'hypothèse d'une origine commune à toute l'espèce humaine, hypothèse fondée sur des argumens nombreux, quoique non pas évidemment prouvés, la bizarre variété des individus et des peuples contemporains, dispersés sur la surface du globe, prouve d'elle-même ces changemens arrivés sous plusieurs rapports; et quiconque admet la pluralité des souches humaines, et des races primitives, ne saurait méconnaître les diversités quant aux formes extérieures du même peuple, en divers temps; diversités qui, surtout, n'ont pas été produites par le mélange des races.

En général, ces variétés sont innombrables et sen-

sibles en tout ce qui a rapport à la nature extérieure et intérieure de l'homme et à ses rapports sociaux.

Commençons par l'extérieur: quelle gradation multipliée et quels contrastes frappans n'offrent pas la conformation du corps en général et de ses parties, la couleur, la taille, la force, les contours, les traits du visage, la structure des os et des muscles, les nuances de la couleur des cheveux et des yeux etc. Examinons ensuite l'intérieur de l'homme, ses facultés intellectuelles et morales et leur développement: quelle différence prodigieuse entre les individus et les classes, entre tel et tel peuple, entre les ayeux et les descendants! entre un crétin et un Kant, un porte-faix et un courtisan, entre un Cartouche et un Fénélon; entre les habitans de la terre de feu et ceux de la Grande-Bretagne, les Péruviens et les Iroquois, les Grecs de l'antiquité et ceux de la Grèce moderne, les Germains et Nous; quels rapprochemens!

C'est en partie comme le produit immédiat de ces différences, et en partie comme un héritage non mérité, transmis par nos premiers pères, que nous remarquons l'état différent des peuples, leur misère ou leur prospérité. Il y en a dont les jouissances se bornent aux productions de leur sol souvent infertile, tandis que d'autres, par une industrieuse culture, multiplient les leurs, leur donnent mille formes diverses, en tirent des avantages à l'infini et les ré-

pandent, par le commerce, dans toutes les parties du monde.

Chez les peuples sauvages chaque individu, chaque famille ne pense qu'à soi; chez les nations civilisées, chacun concourt au bien-être d'autrui et chaque génération transmet à celle qui lui succède, ses institutions, ses ressources et ses moyens pour augmenter et multiplier les jouissances variées qu'elle lui a assurées. Quelle immense différence présente le contraste des compagnons de Deucalion avec ceux d'Alcibiade, des Ottomaques qui mangent de la terre, avec les habitans des grandes cités de l'Europe.

Causes des changemens dans l'espèce humaine.

D'où naissent ces diversités sans nombre, ces changemens qui se succèdent sans cesse dans l'espèce humaine ? Pourquoi tel pays est-il ou fut-il habité par des hommes d'un esprit éclairé, d'un caractère pacifique, tel autre par des barbares stupides et rabougris ? ici, des peuples libres et heureux, là, des troupeaux de misérables et vils esclaves, et tout ce mélange bizarre alternant successivement suivant les lieux et les temps ?

L'éducation de l'homme, c'est-à-dire le développement des facultés et des dispositions assoupies dans l'homme ou leur. destruction, et la direction qui leur est donnée est le produit de mille et mille



influences physiques et morales susceptibles d'un nombre infini de combinaisons.

Les causes physiques peuvent influer sur le moral de l'homme, comme les causes morales sur le physique, et les résultats des destinées des peuples ou de leur état sont pour la plupart cause et effet en même temps, ou dépendent mutuellement l'un de l'autre et sont entr'eux en rapport multiplié d'action réciproque.

Le climat est la première des influences physiques. Il agit à la vérité principalement sur le physique, mais néanmoins aussi beaucoup sur le moral. La couleur, les formes extérieures, les traits du visage en dépendent principalement et il imprime finalement aux peuples, après une succession de plusieurs générations, un signe distinctif permanent ou du moins difficile à effacer, qui souvent, même après la plus longue durée d'habitation sous d'autres climats, est devenu indélébile et forme la différence entre ce que nous appellons les races humaines.

Non seulement le corps de l'homme, mais encore son ame, et son ensemble sont soumis, pour la plupart du temps, à l'influence du climat; les idées de l'homme, ses sensations, ses jouissances, ses peines, jusqu'à son empire sur lui-même, et sa religion s'en ressentent. Pour résister à cette influence, ou pour agir dans une direction différente, il faut un concours d'autant plus puissant de forces opposées. Le climat

tempéré est le plus propice au développement et au perfectionnement de la nature humaine.

Schlözer a fait, avec beaucoup de raison, la remarque, qu'il n'y a point encore d'exemple d'homme moralement grand né entre les deux tropiques, ni à la proximité des cercles polaires.

Le site d'une contrée, son sol, ses productions et par conséquent les alimens peuvent être considérés comme faisant partie du climat dans un sens plus étendu. Ils agissent également comme causes physiques sur l'homme extérieur et intérieur.

Mais ce qui influe sur l'homme plus puissamment que les causes physiques, ce sont les causes morales et surtout la société qu'on peut à juste titre nommer la mère de la civilisation, et même la condition essentielle de notre existence proprement dite.

Mais la société, cette institutrice qui forme les hommes, peut être différente quant à son étendue, sa durée, son intimité et ses institutions. Diverses circonstances en déterminent les relations et l'influence. Plusieurs de ces circonstances naissent au sein de la société même, et leurs effets réagissent sur elle ou d'une manière progressive qui consolide et établit l'ordre, ou d'une manière qui le dérange ou le détruit. Ces effets contribuent donc au bien-être et au perfectionnement de l'homme ou à sa dégénération et à sa perte. Nous pouvons, avec Schlözer,

classifier ces circonstances sous les dénominations suivantes: l'occupation, la domination, la religion et les mœurs.

L'occupation est à-peu-près synonyme d'industrie nourricière, parce que la principale occupation de l'homme a médiatement ou immédiatement pour but, de pourvoir à sa subsistance, au besoin inévitable et toujours renaissant de se nourrir.

L'histoire de tous les peuples et de tous les temps démontre l'étonnante influence qu'exerce sur l'homme physique et moral la manière de se procurer sa nourriture. La première et par conséquent celle qui est la plus propre aux peuples les moins civilisés, sont la chasse et la pêche, car nulle part la terre ne produit d'elle-même suffisamment de quoi faire subsister. L'homme purement chasseur est aussi insociable et presque aussi farouche que l'animal sauvage. L'ichtyophage l'est moins, mais il est plus faible et plus stupide, parceque la pêche n'exige ni tant de force, ni tant de ruses que la chasse. Le premier pas vers la civilisation est l'entretien du bétail qui néanmoins, d'après le naturel des animaux devenus domestiques, tels que le mouton, le bœuf, le cheval etc., produit des effets différents. Mais en général ce genre d'industrie favorisant le rapprochement entre les hommes, rend les mœurs plus douces, exige et procure de la dextérité, et donne naissance à des institutions sociales. Cependant les peuples

nomades ne peuvent encore passer pour civilisés ; ce n'est que par l'agriculture qu'ils cessent d'être barbares. L'agriculture fait vivre un grand nombre d'hommes dans un espace resserré, leur apprend à s'entr'aider, demande de l'activité et de l'ordre, exige l'union et la justice ; elle présuppose donc un ordre social, un gouvernement, des lois, et en outre diverses inventions et connaissances ; elle en entraîne d'autres à sa suite et présente des ressources pour les aises, la sûreté et les jouissances de la vie. Il existe néanmoins un degré de civilisation plus élevé, l'industrie et le commerce qui suppléent à ce que l'agriculture a de défectueux, qui, par la transformation et le perfectionnement, donnent une valeur infiniment plus grande à ses produits, font vivre les hommes étroitement en communauté, et les enrichissent même sur un sol ingrat.

L'industrie et le commerce ne peuvent prospérer que dans un état parfaitement social, et ils le fondent ; ils multiplient les relations communicatives entre les peuples et les individus, fournissent des matières à la réflexion, et des ressources inépuisables aux arts et aux sciences ; ils répandent les idées, les inventions et les découvertes de même que les marchandises, donnent l'éveil aux facultés et aux talens, et les développent. Au surplus ces divers genres d'industrie nourricière ne sont que rarement tout-à-fait séparés ; il y a plusieurs peuples chasseurs qui cultivent en

même temps l'agriculture; il y a aussi plusieurs peuples nomades qui font le commerce etc. On ne peut juger du degré de civilisation que d'après le genre d'occupation prédominant chez un peuple, dans la réunion de conjonctures semblables.

L'occupation habituelle des peuples influe considérablement aussi sur la forme de leur gouvernement; la vie agitée des peuples chasseurs, et la vie vagabonde des nomades tendent à l'anarchie et à la licence, l'agriculture et le commerce conduisent à l'observance des lois et à l'ordre social. Cependant, la forme et le mode de gouvernement sont fixés par beaucoup d'autres circonstances, d'après le climat et le sol, le caractère national et le degré de civilisation; souvent aussi par l'effet du hasard, par des influences extérieures; par la manière de penser, le génie et l'autorité de quelques individus; et la même forme de gouvernement peut, d'après la diversité du caractère des chefs, produire des résultats opposés. Mais les gouvernemens et les gouvernans, les lois et les juges ont toujours l'influence la plus positive et la plus répandue sur l'état des peuples. C'est de cette influence que dépend le bien-être ou le malheur public, l'état de civilisation ou de barbarie, le perfectionnement ou la dégénération, et l'histoire du genre humain, d'après ses caractères distinctifs les plus marquans, est celle des gouvernemens et des souverains.

La religion, le trésor le plus sacré qui ait été

accordé à l'homme, agit aussi puissamment, quoique moins visiblement sur l'état de l'homme et des peuples. Car tout homme doué de la pensée et du sentiment croit à un Dieu et à l'immortalité, ou tout au moins il en a quelque pressentiment. Cette idée, quoi que puissent en dire les esprits-forts qui la traitent de préjugé, est la base de la morale publique; elle affermit le pouvoir des lois, détourne de telle action qui échappe à l'œil du législateur ou au bras de la justice, et allège par des consolations et des espérances le fardeau pénible de la vie. Mais cette croyance se montre, selon les peuples et les temps, plus ou moins altérée dans sa pureté, par le mélange de la superstition et de l'imposture; elle a pénétré plus ou moins avant dans le cœur humain; elle agit avec plus ou moins d'effet sur la conduite, dans la vie publique ou privée; les législateurs et les souverains s'en sont servis avec plus ou moins de sagesse pour l'avantage de l'humanité, de la politique ou de l'égoïsme; elle a été plus ou moins soigneusement conservée par ses véritables dépositaires — les prêtres — qui en ont profité ou abusé pour l'enseignement public. Et c'est ainsi que la religion, d'après le caractère distinctif et l'esprit de ses formes, la tendance de ses préceptes, le génie et l'intérêt des prêtres, a contribué tour-à-tour au perfectionnement et à la dépravation, au progrès des lumières et à l'épaississement des ténèbres, à la

civilisation et à la dégénération, au bien public et au malheur des peuples.

Mais il y a encore toujours différentes manières de mettre en pratique ce que l'industrie demande, ce que le souverain ordonne, ce que les prêtres enseignent; et la vie humaine renferme une infinité d'actions qui ne sont point immédiatement en rapport avec l'industrie, les lois ou la religion.

Ces séries d'actions, ces manières d'agir, quoique souvent elles paraissent uniformes et résultantes d'un accord tacite, s'appellent mœurs, coutumes, usages. Leur collection forme une partie intéressante de l'histoire du genre humain et peut faciliter la recherche des causes des plus importantes révolutions, telles que la chevalerie, les rapports réciproques des deux sexes dans la société, le duel (usage prévalant sur les lois) etc.

Moins les lois sont positives et nombreuses chez un peuple, plus l'empire des mœurs y est répandu et souvent même elles y suppléent. Elles se conservent quelquefois des siècles entiers dans leur uniformité parmi les peuples dont la civilisation n'est encore guère avancée. Elles sont incertaines et sujettes au changement chez les nations commerçantes dont les populeuses cités renferment un grand nombre d'étrangers. Mais les peuples et les individus pour la plupart tiennent à leurs propres mœurs,

de préférence à celles qui leur sont imposées par un joug étranger.

Voilà les principaux motifs de la variété dans l'état de l'espèce humaine et les principaux aspects sous lesquels on peut la considérer, mais ils n'épuisent pas le sujet de la question. Une infinité de changemens, du moins quant à la partie passive, dépendent du hasard, du destin: telles sont les influences qu'un peuple reçoit des peuples étrangers et qui souvent sont irrésistibles et décisives pour une série de siècles; tels sont les puissans effets produits par des individus d'un grand caractère, par des inventions ou des découvertes importantes, par une force et une inspiration individuelle, et d'où resulte le bonheur ou le malheur des peuples; tel est l'esprit du temps ou le concours des circonstances en général qui seconde ou contrarie les efforts humains; tel est principalement le caractère des idées qui prédominent dans la pensée et les actions des peuples. Ce sont toutes ces causes et ces effets et leurs rapports plus ou moins intimes avec les révolutions de la terre et du genre humain, que l'histoire du monde recherche dans les histoires spéciales; elle en extrait les faits les plus importans, les lie entr'eux et les présente dans un ordre assorti.

But de l'histoire du monde.

C'est par ce que nous venons d'expliquer que l'histoire du monde atteint son but, qui est: la connaissance approfondie de l'état de la terre et du genre humain dans les diverses conjonctures des temps passés et du temps présent.

On pourrait en quelque sorte donner un sens plus étendu au but de l'histoire du monde, en disant qu'elle tend aussi à dévoiler l'avenir. Car de même que le passé a fait naître le présent, de même le présent enfante l'avenir. La comparaison de l'état primitif de l'humanité avec ses progrès et ses rapports dans les circonstances actuelles, un coup d'œil sur la longue carrière qu'elle a fournie à travers tant de vicissitudes, pour parvenir au degré où elle est aujourd'hui, peuvent seuls décider l'importante question, si, en général, nous avançons, si nous retrogradons, ou si nous décrivons un triste cercle qui revient éternellement au même point.

Cette comparaison et ce coup d'œil peuvent seuls nous faire connaître, si ce que nous voyons autour de nous, promet la lumière ou les ténèbres, le bien ou le mal dans un avenir rapproché ou reculé : ils peuvent seuls nous indiquer la voie que nous devons choisir, celle que nous devons éviter pour atteindre le but que notre instinct naturel nous porte à désirer et nous permet d'espérer.

Ces considérations suffisent pour assigner à l'his-

toire du monde la place distinguée, qui lui est due parmi toutes les autres branches de l'histoire.

L'histoire du monde présente par excellence tout ce qu'on peut dire en général sur l'utilité de l'histoire.

L'histoire du monde est la plus grande, la plus sublime, la plus instructive de toutes. Sans elle toutes les histoires spéciales sont ou inintelligibles ou elles ne servent qu'à un but subordonné; sans elle nous ne saurions jamais atteindre le degré de hauteur nécessaire pour discerner, dans le domaine de l'histoire, ce qui mérite vraiment d'être su, de ce qui est peu digne d'attention. Elle est l'ensemble, le centre de réunion, et le résumé de tout ce qu'il y a de vraiment intéressant dans toutes les histoires.

De l'utilité de l'histoire en général.

L'immense utilité de l'histoire mérite particulièrement d'être prise en considération. Elle se distingue le plus naturellement en générale et spéciale, car, outre les avantages signalés et particuliers qu'elle offre à la plupart des conditions et des classes de la société, à la majeure partie des branches de la science et de l'art, elle inspire aussi un intérêt général et sublime, celui du sentiment pur de l'humanité, et, abstraction faite de tout but individuel ou sub-

ordonné, elle contribue puissamment à former le cœur et à orner l'esprit.

C'est un sentiment naturel, on pourrait dire un attrait irrésistible, qui nous porte à l'étude de l'histoire. L'imagination aime à s'arrêter devant les tableaux du passé et le cœur en est doucement ému.

Mais d'où naît cet attrait général? Il a jeté de profondes racines dans le caractère sentimental et moral des hommes, lequel, partout où il se montre préservé de la corruption et dans un certain degré de développement, se manifeste par une sympathie de sentiment et, cédant à l'impulsion du bien, se complait et s'apprécie, non dans l'isolement et l'égoïsme, mais dans la généralité de l'espèce humaine.

L'étude de cette espèce unique si répandue, dont nous faisons partie, de sa vie intellectuelle dont le fleuve porte et entraîne notre nacelle, et la connaissance ou du moins le pressentiment du terme et du but vers lequel nous la faisons cingler, doivent bien être d'un intérêt suprême, d'un intérêt absolument humain. Et comment voir l'humanité sous sa véritable forme, dans le cours de sa propre vie, si ce n'est dans l'histoire? C'est elle, elle seule qui sous tant de conformations diverses, effet du hasard, sous les rapports variés des temps et des lieux, nous fait connaître ce qu'est la constante, l'éternelle nature humaine. Celle-ci, à la vérité, se montre sous des formes fréquemment diversifiées; susceptible d'être

formée ou déformée, entravée ou secondée; et néanmoins partout existent les mêmes dispositions, les mêmes facultés; partout agissent les mêmes penchans, les mêmes passions.

Nous voyons partout le bien public en opposition avec les intérêts particuliers, et cependant favorisé par eux, et dans le mélange le plus multiplié des événemens partiels on reconnaît la marche uniforme de l'espèce. Ainsi l'homme qui ne connaît pas l'histoire vit étranger à la terre où il prit naissance, à ses semblables, à lui-même; peu lui importent les grands interêts qui font agir et lutter l'espèce humaine depuis sa création, et, quelles que soient d'ailleurs ses facultés intellectuelles, il ne peut prendre qu'une part passive et machinale à la vie de ce monde, comme un pignon qui n'a nulle connaissance du rouage dans lequel il s'engrène.

La véritable vie humaine peut non seulement n'être reconnue que dans l'histoire, mais elle n'existe même que dans l'histoire. Sans l'histoire chaque génération suivrait sa marche particulière, et rentrerait constamment dans le chemin qu'auraient parcouru les générations antérieures. L'histoire unit toutes les générations par un lien commun; elle est l'aperception perpetuelle de l'humanité et des peuples. C'est à elle qu'appartiennent l'expérience de tous les siècles et toutes les richesses de la tradition. Elle communique à la postérité la plus reculée les décou-

vertes, les idées, les inventions de tous les temps et de tous les peuples, de même que les pensées et les maximes des sages de la plus haute antiquité. Nos descendans pourront continuer où leurs ayeux se sont arrêtés et pousser jusqu'à l'infini les progrès de la perfectibilité.

Abstraction faite de ce point de vue et de l'étendue de son utilité, l'histoire est une source intarissable de notions. C'est à juste titre qu'on reconnaît lui devoir la majeure partie du savoir humain. Car le domaine des connaissances historiques est sans bornes, et la plupart des philosophes y recueillent des matériaux ou des faits, des exemples pour l'intelligence de leurs dogmes, ou des démonstrations lumineuses.

Rien de plus humiliant que le sentiment que doit éprouver celui qui ne sait point l'histoire, rien de plus pitoyable que son embarras, lorsque, dans quelque circonstance que ce soit de la vie publique ou privée, il doit émettre son opinion. Il n'est ouvrage, ni feuille publique quelconque qu'il sache lire avec intelligence et avec fruit; il tâtonne dans les ténèbres. Pour lui, le présent est énigmatique, et l'avenir couvert d'un voile. Tous les préjugés, ceux de l'éducation et de la condition, ceux des temps et des lieux entravent l'activité de son

esprit. Les choses les plus simples passent sa conception, et les événemens extraordinaires le déconcertent.

Quelle supériorité n'offre pas le contraste du savant versé dans l'histoire! Une vaste perspective se présente à ses regards; d'un point élevé il contemple les événemens et les actions humaines. Rien ne l'étonne, rien ne lui est étranger. Il découvre les ressorts cachés de la grande machine et prévoit les résultats; car le passé est la clef du présent et le miroir de l'avenir. Il sait mettre tout à sa place; l'esprit de partialité ne le séduit ni pour l'antique, ni pour le moderne; ni pour le sol natal, ni pour une terre étrangère; il ne se laisse abuser par aucune illusion, soit politique, soit religieuse. L'état n'a pas de meilleur citoyen, Dieu n'a pas de plus sincère adorateur que lui; car, dans l'état il reconnaît le système de l'humanité; la divinité se manifeste à lui dans la marche des destinées de l'homme, et le pressentiment inné dans tous les peuples lui donne la conviction de l'immortalité; — mais il cesse d'attacher de l'importance aux formes politiques et religieuses qui ne tiennent qu'à certains lieux et à certains temps, et il devient tolérant envers ceux qui rendent à ces mêmes vérités éternelles un culte extérieur différent.

Une source si abondante de notions agit indispensablement aussi sur la vie pratique, et nous y pui-

sons nécessairement des leçons de sagesse, de justice et de vertu.

L'expérience et la connaissance des hommes sont les deux sources principales de la sagesse; et l'histoire offre la réunion des résultats de l'expérience et de la connaissance des hommes. Pour la vie privée comme pour la vie publique, pour les individus comme pour les gouvernemens, l'histoire renferme, dans des exemples qui montrent le danger et encouragent au bien, les leçons les plus importantes et les plus salutaires, uniformes quant au principe, quoique diverses quant aux circonstances et à l'application. Car ce qui a trait au général, est presque toujours applicable à l'individu. Pour influer soit sur les citoyens, soit sur les peuples, il est indispensable de connaître les hommes; et le bien-être domestique, ainsi que celui des nations, prospère par le talent et l'industrie, la prudence et la modération, de même qu'il déchoit par la déraison et l'incurie, la témérité ou l'excès.

Si par le résultat de l'exposé des actions humaines les leçons de la sagesse font impression sur le cœur humain, celles de la justice et de la vertu tirent leur force de la grandeur et de l'amabilité des modèles que nous présente l'histoire; car la justice ne triomphe, ni la vertu ne prospère pas toujours, et c'est

là ce qui en relève le prix. Le vrai mérite consiste dans l'abnégation de soi-même : c'est ce que nous enseigne la morale ; mais il est rare que l'idée abstraite du devoir, à moins qu'elle ne soit rendue sensible par des exemples, trouve grâce aux yeux des hommes. C'est l'histoire qui nous fournit ces exemples qui exaltent le cœur, qui commandent l'amour et le respect ; c'est elle qui convertit un système aride de morale en un tableau vivant de personnages en action. Quiconque parcourt cette galerie de grands hommes de tous les siècles, se sent pénétré de la dignité de la nature humaine ; le sentiment de sa propre dignité se réveille, celui de l'émulation l'enflamme. Quoique ces modèles soient peu nombreux, ils n'en inspirent pas moins l'enthousiasme ; l'influence qu'ils exercent devient encore plus puissante par le contraste qu'ils forment avec les vices de la pluralité, et plus le nombre des méchans est grand, plus ils inspirent d'horreur.

Parmi les sentimens généreux que l'histoire fait naître et qu'elle nourrit, nous en signalerons deux, naturellement inséparables, et qui renferment le germe de presque toutes les autres vertus : le patriotisme et l'amour de la liberté. Car non seulement les fastes de l'histoire sont plus abondants en exemples de ces vertus, parcequ'elles influent davantage sur la vie publique et qu'elles produisent plus fréquemment des actions sublimes, mais encore ces

sentimens sont nécessairement présupposés par l'histoire, ou du moins c'est elle qui les perfectionne et les fortifie. Quiconque ignore l'histoire, ne peut aimer sa patrie que par instinct; car il ne connaît pas cette patrie, et ce n'est que dans l'histoire que nous pouvons puiser l'amour et le courage de la liberté, puisqu'elle nous en démontre la possibilité et les moyens. Combien d'exploits n'a pas déjà produits l'exemple des Léonidas, des Décius, des Arnold de Winkelried? Combien de fois l'image de Caton n'a-t-elle pas ranimé le courage défaillant de maint défenseur de la liberté? L'ombre irritée de Herrmann n'a-t-elle pas rendu invincible maint jeune guerrier allemand?

L'histoire est non seulement une source de leçons de vertu, nous trouvons aussi en elle un juge sévère, un rémunérateur impartial, et c'est en cela qu'elle répare plus d'une injustice des hommes et du sort. Trop souvent, à la vérité, l'homme de bien méconnu devient victime de la calomnie; trop souvent le méchant, artificieux et puissant, abusant ses contemporains, parvient à gagner ou à extorquer leurs éloges, et à désarmer la censure. Mais qu'importe que quelques historiens, que même tous les contemporains se laissent éblouir, intimider, ou corrompre? la postérité ne se laissera ni tromper, ni gagner. Inaccessible à la partialité, aux passions, à la crainte et à l'espérance, elle pèsera les allégations, jugera les faits et

saura faire à chacun, selon son mérite, sa part de gloire et d'opprobre. Il est vrai que, par l'insuffisance ou la perte de quelques documens, plus d'un fait pourra être altéré; il est possible, quoique difficile, que la postérité soit quelquefois induite en erreur: mais l'histoire scrutera toujours avec sévérité; elle examinera avec calme et dignité, et ses arrêts seront libres et permanens. Tant que le monde existera, les noms de Kritias, de Cromwell seront en exécration, et l'on prononcera avec amour et vénération ceux de Socrate et de Sidney. Un coup d'œil sur l'histoire, sur cette puissance rémunératrice et inexorable, a déjà plus d'une fois (car tout homme aspire à la renommée comme à l'immortalité) troublé les jouissances du scélérat dans son apparente prospérité, l'a porté, malgré lui, à faire, au moins ostensiblement, quelque bonne action, et a relevé le courage de l'homme de bien lésé dans ses droits et de l'innocent persécuté.

Méthode de l'histoire du monde.

La tâche difficile que nous avons à remplir ici, consiste à former de l'immense histoire du monde un ensemble cohérent dans toutes ses parties.

Cette connexion intérieure, naturelle, par laquelle les événemens de tous les temps, de tous les lieux,

de toutes les espèces sont liés ensemble comme cause et effet, fondemens et édifice, ensemble général et détails caractéristiques, en un mot, comme destination variante de la même unité, de l'espèce humaine et de la terre, existe réellement, ainsi que la philosophie nous l'enseigne déjà en général, et que l'examen attentif du cours des choses humaines nous le démontre évidemment par des exemples sans nombre, et analogiquement au moins par d'autres.

Mais il est très difficile de faire remarquer aussi cette connexion dans le récit, et même de manière que la mémoire puisse, sans effort ni confusion, retenir les divers événemens, que l'imagination puisse se les représenter sous tous les points de vue chronologiquement et dans leur enchaînement, que l'esprit puisse les saisir dans leur ensemble et les envisager de ce coup d'œil qui sait discerner l'assemblage de l'amas. Car la multitude des faits est innombrable, leur similitude ou leur variété jette la confusion dans l'esprit, le fil des recits s'entortille, et l'ensemble est immense.

Le premier objet que la méthode ait à remplir, c'est la division convenable de toute l'histoire du monde en plusieurs chapitres principaux.

De même que celui qui veut saisir les objets d'un espace étendu, doit les partager en masses princi-

pales, suivant l'étendue de l'espace, pour les observer plus facilement et les lier ensuite l'une à l'autre pour en former un plus grand tout; de même que l'astronome partage le nombre immense des étoiles en zones et en constellations, et que le géographe divise la terre en parties principales et en pays, de même l'histoire, dont les objets sont temporaires et se suivent dans l'ordre du temps, doit partager ce temps en ères et en périodes, dont chacune forme un ensemble particulier, lequel fait en même temps partie du grand tout. Ces parties doivent être séparées entr'elles par des démarcations naturelles, saillantes; en géographie ce sont les mers, les fleuves, les chaînes de montagnes; en histoire ce sont des changemens ou des révolutions considérables, d'un grand résultat. Le but de cette division exige que ces périodes ne soient ni trop, ni trop peu nombreuses; il est aussi à désirer qu'elles soient d'une étendue à-peu-près égale, c'est-à-dire, que la symétrie ne soit point dérangée par des disproportions frappantes.

La première division, la plus sensible à la vue, et adoptée pour cette raison par la plupart des historiens, partage l'histoire en premier-âge, moyen-âge, et histoire moderne. Ces trois grandes ères, quoique jointes par divers liens, ont cependant un caractère distinctif si différent, et offrent des particularités si frappantes et des contrastes si

marquans, que chacune d'elles parait former un tout séparé. Par rapport à leur caractère particulier et à leurs périodes subordonnées on les a divisées en monde ancien, barbarie du moyen-âge, et en nouveau système des états. Car ce qui distingue le plus l'histoire ancienne, c'est précisément son antiquité, d'après laquelle elle remonte jusqu'au commencement, jusqu'au premier crépuscule de la science historique; c'est son éloignement de tout ce qui a immédiatement rapport à nos expériences, à nos coutumes, à nos mœurs; ce sont ces nuances amorties, sous lesquelles les images affaiblies semblent disparaître de plus en plus, et le cercle clos de ces révolutions qui la représente réellement comme un monde passé, sur le tombeau duquel nous marchons. L'histoire du moyen-âge est le tableau de la barbarie qui dévora tout le bien qu'avait produit l'ancienne civilisation, et d'où le genre humain ne put sortir une seconde fois, qu'avec de pénibles efforts. L'histoire moderne enfin présente les affaires publiques de presque tous les peuples de la terre, traitées conformément au système des états de l'Europe, et rejette dans l'obscurité, comme peu importantes, toutes celles qui sont étrangères à l'Europe, à moins quelles n'y aient quelque rapport, ou qu'il ne faille en rechercher les causes dans cette partie du monde.

Mais de même que chaque vie isolée, et chacun

des quatres âges de l'homme, comme aussi toute chose dans la nature se divise en trois points différents — le commencement, le milieu et la fin, et en trois périodes naturellement distinctes — la naissance, la durée et le dépérissement; de même les trois grandes ères de l'histoire se subdivisent chacune en trois périodes qui indiquent et caractérisent: I. Pour l'histoire ancienne: 1° l'enfance du monde ancien; 2° l'époque de sa vigueur; 3° son dépérissement. II. Pour la barbarie du moyen-âge: 1° son irruption; 2° son joug; 3° sa destruction. III. Pour le nouveau système des états: 1° son établissement; 2° sa continuation; 3° sa dissolution.

D'après cela nous aurions dans l'histoire du monde neuf périodes, dont la durée et les bornes peuvent être indiquées ainsi:

I. Histoire ancienne. Depuis le commencement du monde jusqu'à la grande migration des peuples; c'est-à-dire, depuis l'an premier du monde jusqu'au cinquième siècle après la naissance de J. C. (4400 ans, compte rond.)

Première période: depuis Adam jusqu'à Cyrus, fondateur du premier empire connu du monde. Depuis l'an 1 jusqu'à 3425.

Seconde période: depuis Cyrus jusqu'à Au-

guste, ou jusqu'au renversement de la république romaine. Depuis 3425 jusqu'à 3953. (528 ans.)

Troisième période: depuis Auguste jusqu'à Théodose-le-grand, ou depuis la bataille d'Actium jusqu'à la grande migration des peuples. Depuis 3953 jusqu'à 395 après J. C. (425 ans.)

II. Histoire du moyen-âge. Depuis la grande migration des peuples jusqu'à la découverte des deux-Indes. Depuis l'an 400 après la naissance de J. C. jusqu'à 1500. (1100 ans, compte rond.)

Quatrième période: depuis Théodose jusqu'à Charlemagne, restaurateur de l'empire d'occident. Depuis 395 jusqu'à 800. (400 ans, compte rond.)

Cinquième période: depuis Charlemagne jusqu'à la fin des croisades et la renaissance de la civilisation en Europe. Depuis 800 jusqu'à 1300. (500 ans, compte rond.)

Sixième période: depuis la fin des croisades jusqu'à Colomb. Depuis 1300 jusqu'à 1492. (200 ans, compte rond.)

III. Histoire moderne. Depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à nos jours. (Un peu plus de trois siècles.)

Septième période: depuis Colomb jusqu'à la

paix de Westphalie et l'établissement du nouveau système des états. Depuis 1492 jusqu'à 1648. (156 ans.)

Huitième période: depuis la **paix de Westphalie** jusqu'à la **révolution française.** Depuis 1648 jusqu'à 1789. (141 ans.)

Neuvième période: depuis le commencement de la révolution française et du nouvel ordre de choses jusqu'à ce jour. Depuis 1789 jusqu'à....

Il est évident, que les âges du monde, ainsi que la durée des périodes, diminuent à mesure qu'ils approchent de nous et que dans les temps plus récens l'histoire du monde devient de préférence celle de l'Europe. La raison en est dans la nature de la chose même. Ce qui est plus rapproché de nous, nous paraît plus grand, plus intelligible, plus important; et l'on aura beau vanter, sous le rapport de l'érudition, la généralité de l'histoire, il n'en est pas moins vrai, que jamais une histoire du monde écrite particulièrement pour les Allemands, ne plaira à des Chinois ou à des Péruviens. Il en est de même des époques. Ce qui se rapproche de nos expériences, ce qui nous touche de plus près ou immédiatement, doit être pour nous d'un intérêt plus vif que ce que nous avons perdu de vue depuis longtemps, ou ce qui s'efface dans l'éloignement sous des teintes affaiblies. Les souvenirs deviennent plus dou-

teux ; à mesure que les générations se succèdent, la voix de la tradition se perd, les monumens disparaissent et l'on n'en distingue plus que les plus hauts sommets qui dépassent la superficie de l'océan des temps.

Une difficulté plus grande que la fixation des périodes c'est de placer les événemens dans chacune d'elles. Car les diverses situations de la vie peuvent être considérées sous beaucoup de points de vue divers, les causes des destinées humaines sont compliquées, et les réunions d'hommes, dont chacune parcourt séparément son cercle de vie active et passive, sont en grand nombre. L'histoire du monde ayant pour but d'annoncer le cours des événemens du monde, devrait suivre d'un œil attentif chacun de ces cercles et publier de ses cent voix dans chaque sphère et partout les changemens de situation, et faire connaître comment l'un est cause et l'autre effet.

Il faut ici que la méthode reste de beaucoup au-dessous de l'idéal, et la représentation au dessous du sujet à représenter. Car sous quelque point de vue qu'on range la série des faits et l'ordre des séries, toujours ce qui facilite le coup d'œil d'une manière, le contrariera de l'autre. En suivant sans interruption l'histoire de quelques peuples, depuis leur origine jusqu'à leur extinction, la liaison inté-

rieure de leurs destinées paraîtra dans toute sa clarté ; mais par là je perdrai de vue des causes extérieures non moins importantes, qui agissent souvent de loin ; je perdrai aussi de vue la marche générale des événemens du monde, et le tableau de l'ensemble de l'état du genre humain à chaque époque. Mais si je présente successivement une suite de tableaux de cet état, en courtes périodes, je couperai de cette manière le fil intéressant des histoires des peuples, et ce ne sera plus qu'avec bien des peines que je pourrai en rassembler les dates. Si je considère à la file les divers rapports de l'état du genre humain, d'après les titres principaux des découvertes ou des relations physiques et morales, naturelles et sociales de l'homme, et que je présente ensemble les changemens de ces relations comme autant d'unités, il faut que ma vue erre sans relâche de tel à tel peuple, de tel à tel pays ; et si dans l'histoire de chaque pays, pris séparément, je rapporte dans l'ordre de tous les chapitres tous les faits mémorables, les notions locales me feront perdre les points de vue vraiment historiques et purement humains.

Il resulte de là, que ce n'est ni la méthode ethnographique, ni la chronographique, ni celle improprement appelée par Schlözer technographique, ni enfin la géographique, prise séparément, qui répondent au but de l'histoire, mais

que ce n'est que par la réunion et l'emploi convenablement diversifié de toutes ces méthodes qu'on en corrigera les défauts et que la véritable liaison générale de tous les événemens deviendra intelligible. On sera souvent dans le cas de n'employer que l'ordre symétrique pour rapporter succinctement un grand nombre de faits; d'autres fois aussi, pour venir au secours de la mémoire, de l'imagination ou de la réflexion, on recourra aux tables pour l'ordre chronologique des événemens simultanés, aux récapitulations, aux sommaires, et l'on sera parfois obligé de revenir sur des récits épars, pour les ramener sous un même point de vue.

On a observé l'ordre ethnographique pour la disposition des faits dans chaque période particulière. Car les scènes les plus frappantes du grand drame historique du monde sont celles qui représentent les peuples dans l'état de la vie active et passive; elles peuvent aussi avoir pour acteurs des individus qui ont influé en bien ou en mal sur la force nationale ou sur la destinée des peuples. On fera également entrer de la manière la plus naturelle dans l'histoire d'une nation, ce qui n'en concerne qu'une partie ou un individu. La plupart des peuples sont néanmoins trop peu importants, pour figurer isolément dans l'histoire du monde. On les classera selon leur situation géographique, et même les histoires des peuples plus marquants seront, à moins que des considéra-

tions d'un plus haut intérêt ne l'exigent autrement, rangés en ordre géographique. Mais il y a beaucoup d'événemens auxquels plusieurs peuples ont participé à la fois, des révolutions dans la narration desquelles le fleuve des histoires particulières de certains peuples va se perdre dans l'océan des temps. Quant à ces événemens ou à ces époques, le récit synchrone suppléera à ce que la méthode ethnographique a de défectueux, et il y a des périodes entières, surtout dans les temps modernes, où la méthode synchrone devra obtenir la préférence par rapport à la liaison des événemens simultanés chez divers peuples.

Ces histoires des peuples, racontées tantôt séparément, tantôt en forme synchrone, restreintes pour la plupart dans le domaine de la politique, n'épuisent cependant pas encore la matière de l'histoire du monde. Celle-ci a bien des faits à raconter, où non seulement certains peuples ou plusieurs peuples, mais bien plutôt le genre humain entier, ou une grande classe d'hommes, ou bien en général la raison et le cœur humain paraissent dans leur force agissante ou dans un état passif. Tels sont d'abord les grands résultats des événemens politiques, parce que leur influence s'étend toujours au delà du lieu et du temps de l'action des personnages agissants, et que les rapports de puissance des nations, abstraction faite de ce qu'ils sont pour des peuples pris séparément, n'ac-

quièrent un plus haut degré d'intérêt général historique que par leurs rapprochemens, comme causes de l'état général du genre humain, lesquelles influent de diverses manières sur ses progrès et sur sa marche rétrograde. Telles sont aussi toutes les sphères où l'esprit et le vouloir de l'homme se montrent dans leur force active, productrice et susceptible de perfectionnément. Telles sont les idées et les sensations humaines, tantôt simplement inhérentes au caractère de l'homme, tantôt et plus souvent déterminant toutes les chances de la vie extérieure et déterminées à leur tour par ces dernières. Les matériaux de l'Histoire du monde sont par conséquent l'Art et la Science, la Religion et la Politique, la Morale et la Philosophie.

L'exposition de ces sujets en chapitres séparément disposés d'après l'ordre appelé technographique exigerait, pour remplir complètement son objet, un espace plus étendu, que ne le permettent les bornes d'un ouvrage dont le but n'est que de faciliter l'aperçu général. Les séparer du récit principal ce serait également nuire à l'intelligence de l'ensemble. Il y a d'ailleurs bien des choses du ressort d'une pareille histoire de la civilisation générale et si naturellement liées aux histoires des peuples et des gouvernemens, qu'il est utile et même indispensable de leur y assigner leur place. Les autres considérations générales qui restent encore à présenter peuvent être ra-

menées à quelques points dont l'exposé ne concilie guère avec la division en périodes choisie principalement pour l'Histoire politique, mais exige en majeure partie d'autres paragraphes ou points de vue. Le but du présent ouvrage est d'offrir, proportionnellement à son étendue, un ensemble complet et l'observance constamment uniforme du même principe quant au choix, sans s'assujettir à l'uniformité quant à l'arrangement extérieur.

LIVRE PREMIER.

Monde ancien.

Histoire du Monde depuis l'origine du genre humain, ou depuis le commencement des notions historiques jusqu'à la grande migration des peuples.

Dépuis l'an premier du monde ou l'an 3983 avant Jesus-Christ jusqu'à l'an 400 de l'ère chrétienne.

Introduction.

Chronologie.

L'ORIGINE de la Terre et du Genre humain étant réculée au delà des bornes de la mémoire humaine n'est sans doute pas un fait historique. On peut néanmoins la prendre pour point initial de l'Histoire générale dont la tâche est de pousser ses recherches, autant que possible, jusqu'à la naissance du Genre humain et à l'origine de sa demeure. Nous pouvons aussi admettre avec quelque certitude, que cette origine remonte au moins à quatre mille ans avant J. C. parceque l'existence de plusieurs états puissants et civilisés dans diverses parties du monde, comme en Egypte, dans l'Asie moyenne et l'Asie orientale, existence entrevue à travers les ténèbres des plus anciennes traditions, remontant, dans toutes les hypothèses, à deux mille ans avant J. C., et jointe à la lenteur des progrès humains et du passage de l'état de barbarie à celui de la civilisation, prouvée par l'anthropologie et l'expérience ne permet pas de supposer un âge moindre pour le genre humain. Il paraît donc convenable d'admettre, du moins en hypothèse, comme base de l'ancienne

chronologie, un espace de temps à-peu-près pareil, appuyé sur l'autorité de documens révérés parmi nous comme sacrés, et qui pour cette raison a été adopté dans presque tous les ouvrages historiques anciens (à compter du moyen-âge) et dans la plupart des modernes; nous ne prétendons cependant pas donner cette assertion comme positive, encore moins y reconnaître un moyen infaillible de classer les divers événemens du Monde ancien selon leur contemporanéité ou la série des temps. Nous reconnaissons au contraire que la plus ancienne chronologie est plongée dans des ténèbres impénétrables et dans un abîme de confusion, car:

1° Les auteurs profanes diffèrent prodigieusement des livres saints quant à la supputation des temps, et surtout quant à l'âge du monde *). C'est trancher la difficulté et non pas la résoudre que de rejeter tout net les assertions des premiers. Cependant l'on ne s'en trouve guère plus avancé, car:

2° Les désignations des époques même dans nos livres saints sont obscures, incertaines et même ne s'accordent pas entr'elles, surtout dans le Pentateuque, puisque Moïse compte d'après les années

*) Hérodote donne plus de 13,000 ans au royaume d'Egypte, Diodore 23,000, et une chronique anonyme lui donne même 36,000 ans. Les Babyloniens faisaient avec ostentation remonter leur existence à des milliers de siècles et les Chinois à des millions d'années!



des Patriarches, ce qui est sujet à diverses interprétations.

3° Il y a en outre plusieurs textes de l'Ecriture-sainte ; le texte hébreu, le samaritain et le texte grec des Septante. Tous les trois diffèrent considérablement entr'eux ; et surtout l'original hébreu dans lequel on cherche inutilement le patriarche Caïnan, que la version des Septante place après Arphaxad. On ajoute à ces trois textes la chronologie de Joseph Flavius, par rapport à son antiquité et à son authenticité ; ce qui fait quatre sources principales ou bases différentes de la chronologie ancienne.

4° Ces différences ont toutes été soigneusement recherchées, examinées, approfondies, commentées et comparées ; on a même eu recours aux écrivains profanes pour obtenir quelque lueur au sein de ces ténèbres. Tout fut en vain ! Elles n'en sont devenues que plus épaisses. Une foule de savans, parmi lesquels plusieurs hommes de génie, tels que : Scaliger, Bochart, Marsham, Newton, Jackson, Petau, Uscher, Pezron, Lenglet du Fresnoy, et dans les temps les plus récents Batsch, Frank, Ideler etc. ont prodigué à ce travail ingrat leurs talens et leurs efforts, et il en résulte, que nous possédons plus de cent systèmes divers qui diffèrent entr'eux de plus de quatorze cents ans, mais qui l'un comme l'autre, d'après l'expression pi-

quante de Bolingbrock, ressemblent à des châteaux enchantés qui s'évanouissent quand le charme est rompu ou qu'on les considère de plus près.

Ce peu d'observations prouvant suffisamment l'impossibilité morale de découvrir jamais la vérité, quant à la chronologie ancienne, il ne nous reste d'autre parti que de venir, par une fixation de temps conventionnelle, au secours de la mémoire et de l'imagination pour les faits rangés selon les époques dont la recherche a été faite avec autant de soin que possible. On fera donc bien de s'en tenir généralement à un système quelconque, peu importe à-peu-près lequel; de chercher à se graver dans la mémoire quelques dates pour les principaux événemens, et plutôt en nombre rond, ou facile à garder, surtout un nombre court, (il y a plusieurs méthodes d'y parvenir); et afin de retenir la liaison des temps ou les intervalles quant aux autres événemens, on viendra au secours de la mémoire en faisant usage de tables synoptiques, en méditant sur les rapprochemens des faits ou des personnages, ou en se servant d'autres associations d'idées ou ressources de la mnémonique (voir l'Histoire du monde par Schlözer: Introduction). Nous adoptons la chronologie hebraïque corrigée par Denys Petau et nous nous y tiendrons, souvent même dans les cas où nous serions fondés à l'accuser d'erreur, parcequ'il nous semble moins nuisible de passer sur de pareilles fautes légères,

que de vouloir, par de prétendues corrections qui au surplus ne plairaient également pas à tout le monde, augmenter la quantité effrayante des systèmes chronologiques. C'est aussi pourquoi nous avons conservé, comme mesure chronologique du monde antédiluvien les années des patriarches d'après Moïse, quoique nous ne prétendions nullement défendre cette supputation. Mais quoiqu'il en soit de cette manière de compter, il existe, comme nous l'avons déjà observé, plusieurs autres motifs de présumer que la durée du monde, c'est-à-dire, du genre humain répond approximativement à ce calcul. Ce serait en outre surcharger de difficultés l'étude de l'Histoire, que d'indiquer différentes dates pour les mêmes événemens.

Nous indiquons ordinairement les dates simplement à compter de l'année de la création du monde, parceque, pour le même système, celle de la naissance de Jesus-Christ se trouve également indiquée en sens rétrograde. Qu'on soustraie par exemple, de nombre 3983 celui de l'année courante et l'on aura le nombre cherché. Il y aurait peu d'avantage à compter du déluge, puisque les nombres s'élèveraient pourtant à des milliers. En remontant en arrière à dater de la naissance de J. C. le domaine plus distinct et plus fertile de l'Histoire ne s'étend pas tout-à-fait à mille ans. Le soulagement qui en résulte pour la mémoire s'obtient également avec la manière de

compter d'apres la création, lorsqu'on défalque en idée les premiers trois mille ans ou lorsqu'on repose son attention ou ses souvenirs de préférence ou presque exclusivement sur les événemens ou les nombres postérieurs au troisième millénaire, c'est-à-dire, depuis l'an 3000 jusqu'à l'an 3983, et que par conséquent il ne s'agit que de se familiariser avec le court espace de 983 ans*). On évitera aussi de cette manière la fatigue et la confusion de cette méthode peu naturelle de compter à rebours, et de marquer les dates des événemens antérieurs avec de grands chiffres, et avec de petits celles des événemens postérieurs. On a placé à la fin de ce volume une table chronologique pour faciliter le coup d'œil général par aperçu.

Caractère de l'Histoire du Monde ancien et de ses périodes.

Afin de saisir plus facilement le long espace de quatre mille cinq cents années à admettre pour l'Histoire ancienne, nous le partagerons en trois périodes que nous distinguerons de la manière suivante:

La première période du Monde ancien, qui commence depuis Adam, c'est-à-dire depuis l'origine du genre humain jusqu'à Cyrus fondateur du grand empire Medo-perse (d'après notre supputation depuis

*) Jean de Müller (œuvres complètes. XI. partie) rejette aussi le calcul d'années rétrograde à compter de la naissance de J. C.

l'an 1 jusqu'à la 3425me année), se perd dans l'obscurité. Les deux premiers millénaires sont entièrement nuls pour l'Histoire. Le peu de traditions très-différentes les unes des autres et dont on ne se souvient qu'à peine sont si loin de nous et ensevelies dans de si épaisses ténèbres que l'on ne saurait reconnaître si elles ont quelque fondement ou si elles ne sont que des rêves de l'imagination. Ces ténèbres s'étendent encore sur le troisième millier d'années et jusque vers la fin de la période et ne se dissipent que çà et là par des lueurs incertaines qui vers la première moitié du quatrième millénaire amènent enfin l'aurore. Il est vrai qu'on aperçoit alors une plus grande quantité d'objets, mais sous des formes vagues et étranges, semblables à celles qui vers la crèpuscule du matin passent comme un songe devant nos yeux encore appesantis par le sommeil. Presque tout ce que nous possédons des histoires des peuples pendant ce long intervalle ne sont que des traditions ou des fables, ou du moins les détails proprement historiques en sont entremêlés et rapportés dans un style plein d'images et symbolique qui les rend inintelligibles. Cependant le peu qu'on entrevoit à travers ce voile nous montre les peuples et tout le genre humain alors dans l'enfance ou dans l'âge de minorité. Nous le voyons, dans un lointain à perte de vue, naître et se multiplier successivement sur la surface de la terre, mais tout décèle encore une existence

toute neuve. Nous apercevons déjà distinctement en lui la disposition au bien et au mal, mais le développement n'est point encore achevé. Plein de santé et de vigueur, au moral comme au physique, l'homme se réveille dans le sentiment de sa force et la manifeste sans retenue et avec le feu de la jeunesse dans toutes les situations de la vie. Il manque encore d'expérience, c'est encore l'enfant de la nature, il n'est ni formé par l'éducation, ni gâté; son état tient le milieu entre la civilisation et la dépravation. Cependant son éducation a commencé; les soucis et les maux qu'il s'est attirés lui-même l'ont fait réfléchir et il a reconnu son mal héréditaire, les deux sources de ses peines, l'égoïsme et la sensualité. Aussi a-t-il recherché les moyens d'en guérir; il a renoncé à l'isolement du misanthrope; il s'est soumis à l'empire des lois, il est devenu citoyen, et il a cherché à élever son ame en portant ses regards vers un monde métaphysique: mais il s'est préparé par là d'autres maux; il est devenu tour-à-tour victime de l'anarchie et du despotisme, et il a échangé ses pressentimens les plus sacrés contre les erreurs de l'illusion. Les prêtres ont comprimé l'essor de son esprit, et les princes ont traité les peuples comme des troupeaux. Les oppresseurs des peuples, les conquérants, les fondateurs des empires se sont montrés et la perversité humaine les a encensés. Un seul petit peuple, les Juifs, conserve avec de pénibles efforts le précieux

trésor du culte divin dans sa pureté, et un autre peuple, les Phéniciens préfèrent les arts de la paix à la gloire des armes. On remarque aussi dans l'Occident diverses tentatives, quoique peu habiles, pour parvenir à une organisation libre, et légale, et l'on reconnait déjà de plusieurs manières l'influence du climat qui rend les Orientaux indolents et patients tandis que les Occidentaux sont agiles et actifs. Dans les contrées chaudes et fertiles de l'Orient l'homme est enclin aux jouissances et au repos; le loisir le porte de bonne heure à une demi-civilisation; les arts et les sciences embellissent son existence: mais il s'endort à moitié chemin ou s'abandonne à la mollesse et à la sensualité; dans les régions plus froides de l'occident, l'empire du besoin éveille et anime les facultés de l'homme et le sentiment de sa propre force donne de la consistance et de la dignité à son caractère. Il est vrai cependant que l'on verra plusieurs races qui commencent à dégénérer, mais elles ne perdent rien de leur force et restent susceptibles de bonnes impressions. D'autres peuples marchent avec succès dans la carrière d'une civilisation plus perfectionnée, et dans les régions fortunées de la Grèce et de l'Italie se préparent les champs qui ensemencés de germes étrangers porteront les plus beaux fruits de la culture de l'esprit et de la civilisation.

La seconde période commençant par Cyrus s'étend jusqu'à Auguste ou jusqu'au renversement de la Ré-

publique romaine, depuis l'an du monde 3425 jusqu'à 3953 (avant J. C. de 558 jusqu'à 30), 528 ans.

Si dans la première période nous sommes forcés de nous en tenir presque uniquement aux traditions, et que même les récits historiques soient marqués au coin du merveilleux et du fabuleux; si nous y reconnaissons également et surtout dans le développement à peine commencé de toutes les facultés de l'homme, de même que des institutions sociales, le caractère de l'enfance ou de l'âge de minorité du genre humain, nous verrons dans la seconde période dominer le caractère de l'adolescence et de la virilité; nous reconnaîtrons dans l'homme un sentiment plus distinct de sa propre dignité, des souvenirs plus positifs, mieux liés entr'eux, et des efforts dirigés avec persévérance vers des buts plus importants et plus élevés. Ce n'est que de ce moment que nous verrons les organisations sociales acquérir, quoique par deux voies différentes, une espèce de consistance. Car, d'un côté le despotisme s'affermit par la fondation des empires; d'un autre la liberté par des efforts continus parvient à s'asseoir sur des bases plus solides, ou du moins on reconnaît la route à suivre pour l'obtenir et ne plus s'exposer à la perdre par suite de l'erreur, et plus souvent par l'effet de la perversité et des passions. Si de cette manière les institutions sociales, quant aux rapports intérieurs, s'établissent à l'aide de reflexions plus profondes et

d'une logique plus saine, l'on aperçoit aussi dans les rapports extérieurs, les progrès de la maturité sur la raison. Ce n'est plus alors l'avidité des conquêtes, la soif du sang, le besoin de se signaler par des exploits qui fait éclater les guerres; ce n'est plus le désir de la vengeance, la rivalité des nations ou la fougue des passions de la jeunesse qui arme les peuples. C'est la Politique, c'est l'ambition ou l'amour de la gloire qui siégeant au conseil des rois et des peuples décident avec préméditation la guerre ou la paix. Il en est de même dans toutes les sphères de la vie active ou passive. A l'enthousiasme de la jeunesse avec lequel on adoptait les opinions religieuses, a succédé peu-à-peu une sagacité qui examine avec plus de calme et la Religion se subordonne à la Politique. Parmi les sciences et les arts on ne voit fleurir, dans les temps antérieurs, que ceux qui intéressent l'imagination ; plus tard les graves doctrines se perfectionnent. Les mœurs se polissent et s'épurent, mais elles inclinent vers le luxe ; les vices de la corruption ont succédé à ceux de l'inculture etc. Il s'entend néanmoins de soi-même que cette charactéristique générale ne dépeint que les nations placées sur l'avant-scène du théâtre de l'Histoire du monde. Car il y avait et il y a même encore, de notre temps, en seconde ligne des peuples particuliers qui se trouvent dans la période de l'enfance; mais ce n'est pas de ces derniers qu'il

faut saisir les traits principaux dans l'ébauche d'un tableau général.

L'âge de l'adolescence et de la virilité est celui de la force, et celle-ci se manifeste aussi dans tout ce qui se passe sur la scène du monde dans cette période. De grands empires s'élèvent, les uns, subitement par des efforts gigantesques, d'autres, petit-à-petit par la sagesse et la persévérance du courage. De petits états se défendent avec succès contre les puissances les plus redoutables, ou succombent avec gloire dans une lutte inégale. Aucun âge du monde n'est aussi fertile en prodiges de patriotisme et d'amour de la liberté ; aucun n'a produit tant de sages et de héros ; mais aussi ce qui, dans cette période, inspire la terreur ou la pitié, ce sont les suites funestes d'une fausse direction donnée à la force, et celles de l'égoïsme né de l'orgueil national ou du fanatisme républicain. On y découvre plus de crimes que de belles actions, plus de coupables que de héros. A peine reste-t-il encore quelque vestige des uns et des autres, ou de leurs actions : ils ne vivent plus que dans les souvenirs pour servir d'exemple ou de leçon. Mais l'influence de ce que l'esprit humain a enfanté, de ce qu'il a produit en fait d'arts et de sciences continue toujours d'agir immédiatement, même dans les temps les plus modernes. C'est là ce qui fait proprement la gloire de cette période de l'Histoire

du monde ancien. Bien que le destin ne nous ait laissé que peu de monumens d'arts de cette époque, ils suffisent à maintenir, comme modèles sublimes, les lois éternelles du vrai beau, dans les temps les plus récents : et malgré la perte d'une infinité d'ouvrages savants écrits dans tous les genres de sciences et d'art, ce qui nous en a été conservé est encore un trésor d'un prix immense. Il est vrai que nos progrès sont plus grands ; mais en réfléchissant combien les Anciens avaient peu de ressources en comparaison des nôtres, et combien chez eux l'influence de l'activité morale devait être entravée sur un si petit nombre de peuples, nous admirerons avec raison la force de génie qui avec si peu de moyens a produit de si grandes choses. Et elle en aurait produit de plus grandes encore, si la liberté et la moralité, ces deux principes nourriciers de tout ce qui est bon et beau n'eussent succombé de bonne heure à l'action destructrice de la tyrannie et de la corruption. Les progrès de cette corruption se propagèrent dans la même direction que ceux de la civilisation précédente, c'est-à-dire, d'Orient en Occident, et à la fin de la période le monde historique se trouve partagé entre la barbarie et la dégénération.

Cependant, malgré la perversité morale toujours croissante jusque vers la fin de la seconde période, le résultat principal de son histoire parut faire pres-

sentir une tendance au bien. Par une progression rapide les peuples s'étaient élevés de l'état sauvage à la civilisation, de la faiblesse à la force, de l'inexpérience à la sagesse. Les états s'étaient organisés promptement et avec succès, les uns sur les bases de la liberté, les autres sur celles du pouvoir monarchique. L'esprit, en mûrissant, avait recueilli dans les choses divines et humaines un trésor de connaissances dont la pratique s'était répandue dans la vie privée et dans la société. L'industrie, les arts, les sciences et le commerce entre les hommes et les peuples avaient multiplié progressivement les agrémens et les jouissances de la vie, et finalement les nations les plus considérables de la terre s'étaient réunies en un grand ensemble et étaient entrées par là dans un système de communauté pour l'emploi de leurs forces jadis séparées ou opposées.

D'après des progrès si importants et une si abondante récolte d'expériences n'était-on pas fondé à attendre de plus grands résultats pour la suite? Mais malgré ces espérances, — si jamais on les conçut, — nous apercevons dans la troisième période, depuis Auguste jusqu'à Théodose le grand, ou depuis la bataille d'Actium jusqu'à la grande migration des peuples, (de 3953 avant J. C. jusqu'à 395 après sa naissance, 425 ans) une triste interruption, même un mouvement rétrograde dans le cours des destinées humaines. Comme si l'on fût parvenu au point le

plus élevé qu'il fût possible d'atteindre dans les circonstances de ces temps-là et d'après les progrès de la civilisation d'alors, la marche rétrograde commença inévitablement, de même qu'à la vigueur de l'âge viril succède la débilité de la vieillesse. Les ressorts des anciennes institutions qui devaient soutenir la liberté étaient usés, et le génie ou la force nécessaire pour les réparer ou en construire d'autres n'existait plus. Epuisés par une trop longue durée d'efforts, les citoyens du plus grand empire qui jamais eût existé et qui renfermait la plus noble portion de l'humanité s'abandonnèrent au pouvoir illimité d'un seul, avec la même apathie que les peuples supportèrent dans la suite l'anéantissement de leur nationalité qu'ils avaient défendue avec tant de persévérance. On semblait ne plus ressentir d'autre besoin que celui du repos, et des douceurs de la vie; et l'attrait de toutes les jouissances croissait en raison inverse de la susceptibilité. Les traces du génie avaient presque totalement disparu ; les forces diminuaient au physique comme au moral; on suivait avec tiédeur et l'on finit par abandonner entièrement les inventions et les découvertes antérieures; on se traînait nonchalamment sur les routes déjà frayées, mais les arts et les sciences ne faisaient plus de nouveaux progrès; aux opinions religieuses vinrent se mêler les superstitions puériles, et même les

erreurs de l'incrédulité ; et de ce relâchement général, secondé encore par des orages extérieurs, résulta la chute totale de l'empire.

Il est vrai que ces traits ne caractérisent que l'empire romain; mais c'était précisément cet empire qui embrassait la plus grande portion du genre humain, du moins la plus remarquable et presque la seule connue dans l'histoire. D'après cela on serait tenté de croire qu'il ne faut rechercher la cause de ces tristes résultats que dans la forme de ce grand empire, laquelle liait aux destinées de Rome seule celles de tous les peuples, et qu'il ne faut pas l'attribuer au déclin de l'âge du genre humain. Mais jamais ce grand empire n'eût pris naissance au sein des peuples les plus généreux, ni la monarchie despotique ne s'y fut établie, si la force morale et le génie ne se fussent relâchés auparavant. Ce n'était que sur des états affaiblis par l'âge que Rome put avec si peu d'efforts étendre son sceptre, et si les grands états dont les ruines servirent de base à son élevation eussent possédé la jeune vigueur des Espagnols, Rome aurait succombé au lieu de vaincre. Et Rome elle-même, si elle ne se fût ressentie du déclin de l'âge, eût été par la vertu des Catons et le courage des Brutus, préservée des Césars et des Augustes.

Quelque vraie et quelque juste que soit d'ailleurs l'idée de la gradation de l'âge des peuples et du

genre humain en général, elle ne doit cependant servir ici qu'à rendre plus sensible la forme principale des grandes périodes, à en faciliter l'intelligence pour le coup d'œil général, à les caractériser par les traits les plus saillants. Les détails ultérieurs sont du ressort de la philosophie de l'histoire du genre humain. L'histoire du monde, considérée comme science resserrée dans des bornes plus étroites, ne doit pas aller se perdre dans la région des idées, mais se borner à la liaison des événemens et des faits racontés d'une manière positive.

Dans ce sens, le caractère distinctif de la troisième période consiste dans le tableau imposant d'une monarchie universelle et de ses effets prospères ou funestes. Car, l'empire de Rome excepté, l'histoire de cette période ne nous offre presque rien, parce que le destin semble avoir préparé et rassemblé toutes les circonstances relatives à cet empire, uniquement exprès pour nous faire voir clairement et jusqu'à l'évidence, dans toutes les hypothèses, toutes les suites d'un pareil pouvoir.

Théâtre des événemens.

Dans la première période le théâtre des événemens comprend tous les pays depuis le midi de la chaîne des montagnes de la Haute-Asie et depuis la Mer-noire et la Mer-caspienne, jusqu'à la

Méditerranée et la Mer des Indes, même jusqu'à la Mer de la Chine, de manière cependant que dans le détail des événemens il n'est que peu question de l'Inde et pas du tout de la Chine; que la partie septentrionale de l'Arabie y figure seule et qu'on ne fait qu'entrevoir, comme à travers un brouillard, quelques contrées de l'Asie intérieure; il comprend en outre une grande étendue des côtes du nord de l'Afrique et surtout la fertile vallée du Nil: enfin, presque toutes les côtes de l'Europe et les îles de la Méditerranée, nommément la Grèce et l'Italie et dans le fond du tableau les déserts de la Scythie et les sables de l'Éthiopie et de la Lybie. Telle est l'étendue des pays dont cette période fait mention plus ou moins; mais il y a une grande différence dans la part que prennent à la marche générale des événemens les peuples qui habitent ces contrées. Les uns, tels que les Chinois sont entièrement isolés des autres peuples. L'existence des Indiens, des Éthiopiens, des Celtes et des Scythes est à peine indiquée par quelques vestiges épars et légers. Les peuplades de l'Arabie, de l'Asie-mineure, des côtes de la Syrie, de l'Italie sont faibles et peu nombreuses; plusieurs d'entr'elles cependant se sont acquis de la célébrité par les sciences, leur religion, ou le commerce; tels sont les habitans de l'Ionie, les Hébreux, les Phéniciens. Quelques-uns ne font que de naître

ou travaillent encore à poser les fondemens de leur grandeur future ; ce sont les Carthaginois, les Romains, les Grecs ; d'autres se sont déjà élevés jusqu'à la domination, et cessent même déjà de briller sur le théâtre du monde ; nous rangerons dans cette classe les Égyptiens, les Babyloniens, les Assyriens et finalement les Médes et les Perses (Médo-perses) lesquels ne paraissent sur la scène que vers la fin de la période.

A la seconde période la scène des événemens s'étend dans toutes les directions beaucoup plus loin qu'à la première. Le flambeau de l'histoire jette son éclat sur maint pays que l'on n'entrevoyait qu'à la faible lueur du crépuscule. Mais c'est surtout dans l'Occident que s'agrandit la scène, où l'Italie, l'Espagne, les Gaules et une grande partie de l'Afrique septentrionale deviennent le théâtre des plus importantes révolutions, auxquelles les Celtes bretons et les Teutons prennent une part importante. Le commerce et la guerre font aussi connaître plus particulièrement les Scythes et les Indiens ; et les pays situés entre le Tigris et l'Indus attirent constamment notre attention comme le siège de grands empires qui se sont succédé.

Dans la foule des peuples qui couvrent cet espace immense il en est qui prédominent si éminemment qu'ils éclipsent tous les autres. Ce sont les Perses, les Grecs, les Macédoniens et les Romains

qui règlent la marche des destinées humaines, et dans l'histoire desquels celles de tous les autres peuples, sans même en excepter les Parthes et les Carthaginois, se trouvent mêlées si naturellement, ou soutiennent si peu la comparaison, qu'elles ne méritent guère d'être traitées séparément, et qu'elles servent plutôt d'épisode ou de supplément aux histoires de ces quatre principaux peuples.

A la troisième période l'histoire du monde est circonscrite à peu près dans les bornes de l'empire romain, théâtre sans contredit assez vaste, qui renfermait les plus belles contrées des trois grandes parties du monde et sur lequel se mouvaient naguère nombre de peuples de langage différent. Ce théâtre est maintenant, à l'exception de quelques scènes sanglantes, silencieux et désert, le mouvement et la vie ont cessé, et ce que l'histoire peut nous en dire se borne aux révolutions de la capitale ou à la chronique de la cour du monarque. Les noms même de la plupart des nations se perdent comme leur caractère primitif et la plus noble portion du genre humain se change en un troupeau arbitrairement isolé qui, en comparaison du maître, ne mérite aucune attention. Si, détournant nos regards de cet affligeant spectacle, nous les portons au delà des bornes de l'empire romain, nous apercevons du côté de l'orient, à la faible lueur du crépuscule, un pareil spectacle dans la Parthie, (qui plus tard fut com-

prise dans la Perse) et en Chine; le sud n'offre qu'un désert sans aucun indice de vie; mais au nord et au nord-est, dans les contrées les plus sauvages, le génie du courage et de la liberté prend son élan. Les forêts de la Germanie et les vastes landes de la Scythie, jadis ensevelies dans d'impénétrables ténèbres, se découvrent à nos yeux, et nous contemplons avec une nouvelle chaleur d'intérêt ces sauvages et robustes enfans de la nature, dont la destinée est de régénérer les mœurs abâtardies par le commerce des Romains et de donner une nouvelle vie à l'espèce humaine dépérissante.

Pour faciliter l'intelligence de l'histoire de ces peuples, il est nécessaire de jeter un coup d'œil, au moins par aperçu, sur les pays les plus importants compris dans les limites dont nous avons fait mention.

Le flambeau de l'histoire n'éclaire que la partie occidentale du midi de l'Asie, demeure primitive de l'espèce humaine ou du moins de la civilisation. La Chine est encore pour nous une terre absolument inconnue; et quant à l'Inde, ce pays si favorisé de la nature et si florissant par le commerce, nous n'en connaissons guère plus que la division en deçà et au delà du Gange et, par l'expédition d'Alexandre le Grand, les environs du fleuve de l'Indus et de ses affluents.

L'espace entre l'Indus et l'Euphrate est le théâtre mieux connu de nombreuses et diverses ré-

volutions, ainsi que le siège d'empires très-étendus. C'est là que se porteront nos premiers regards.

Au milieu et près des deux fleuves de l'Euphrate et du Tigre, depuis leur sortie des montagnes de l'Arménie jusqu'à leur confluent et de là jusqu'à leur embouchure commune dans le Golfe Persique, sont situés la Mésopotamie, l'Assyrie et Babylone, trois pays dont les imposants souvenirs forment un contraste frappant avec leur misère actuelle. Aux environs du Bas-Euphrate et depuis la Susiane (Kousistan) jusqu'au désert de l'Arabie s'étend le pays de Babylone (Irak-Babeli), riche en pâturages et en moissons dans toute l'étendue des submersions du fleuve qui, jadis presqu'aussi bienfaisant que le Nil et comme ce dernier dirigé par de nombreux canaux, fertilisait ces landes sablonneuses. La plupart de ces canaux*) sont maintenant détruits et la moitié du pays n'est plus qu'un désert. Babylone n'offre d'autres monumens de son ancienne magnificence que des restes calcinés de constructions en briques, qui n'indiquent que confusément l'ancien emplacement de villes, de temples et de palais superbes. Ce pays, manquant de pierres et de bois, ne fournissait pas d'autres matériaux de construction, et nombre d'édifices se sont affaissés dans ce terrain amolli par les eaux.

La Mésopotamie (Aram Naharaïm, Al

*) Le grand canal-royal, Nahar-malta, peut être comparé au lac Moeris.

Dshesira, ce qui veut dire à peu près île des fleuves, étant enfermée entre les deux fleuves) au nord de Babylone, et liée par sa position à la destinée de cette ville ou de l'Assyrie, présente une variété remarquable de montagnes et de landes, de déserts et de plaines fertiles, et sa surface, jadis le théâtre de batailles mémorables, est couverte de villes et de ruines de cités.

Au-delà du Tigre (ce mot signifie flèche et fut donné à ce fleuve par analogie à la rapidité de son cours) est située l'Assyrie (aujourd'hui Kurdistan), patrie de plusieurs peuples belliqueux et le foyer primitif de cette ardeur féroce de conquêtes plus funeste que le sam (samum), souffle destructeur exhalé par les montagnes sulfureuses du Kurdistan, qui dessèche toute végétation et porte la mort jusque dans les contrées lointaines.

La Médie (aussi appelée Aderbeidschan, Chirwan et, dans un sens plus étendu, Gilan, Masanderan et Irak Adshémi), soumise pendant long-temps à la domination des Assyriens, jusqu'à ce qu'elle se fût élevée elle-même au rang des empires, s'étend du côté du nord et du nord-est jusqu'aux rivages de la mer Caspienne et à la Bacterie. Plusieurs chaînes de montagnes parcourant cette contrée ceignent des vallées fertiles; mais le pays élevé, s'abaissant par une chute soudaine, se termine par une étendue basse de terrain abondant en sources

de bitume-naphte, et où le feu sacré des Parsis brûle encore de nos jours. Ecbatane et Gaza, ces orgueilleuses cités, ont cessé depuis long-temps d'exister.

On voit encore les ruines de cette dernière; quant à la première, on croit qu'elle fut jadis située sur le terrain qu'occupe aujourd'hui Hamdan.

A l'est des riantes contrées de la Susiane (y compris Elymaïs), au sud du golfe Persique, à l'orient de la Carmanie et borné du côté du nord par la vaste Médie est situé le Persis (Farsistan). Sa superficie, à-peu-près égale à celle de l'Italie, est couverte de montagnes, les unes élevées, les autres arides, d'autres abondantes en pâturages; le terrain qui s'étend vers la mer est plat et brûlé par le soleil. Ce pays jouit d'un ciel constamment serein, (aussi Pars signifie-t-il terre de lumière) et d'un air frais, en raison de son élévation. Vers le nord l'air y est même froid. Le terrain, mieux arrosé que celui des pays voisins, porte des fruits délicieux, des grains et des pâturages en abondance. Les habitans, sains et robustes de tout temps, ont aujourd'hui diminué en nombre, et sont devenus moins industrieux depuis que le dogme de Zoroastre, favorable à l'agriculture, a cédé à celui qu'imposèrent les armes de Mahomet. C'est pourquoi Persis est en majeure partie désert, et cette solitude forme un accord affligeant avec les ruines qui réveillent les grands souvenirs de Persépolis.

Plus de deux mille siècles se sont écoulés depuis qu'Alexandre, dans l'ivresse de la victoire ou du vin, détruisit cette cité vénérable; mais ses ruines subsisteront plus long-temps que les palais les plus modernes. C'est à l'extrémité de la lande sablonneuse, au pied des premières montagnes de la chaîne et entre deux ramifications de cette chaîne que se voient ces ruines mystérieuses. On admire des colonnes, des escaliers gigantesques, des murailles, des appartemens, des tombeaux, construits d'énormes masses de marbre et bizarrement entremêlés, les uns sur pied, les autres renversés, chargés de figures énigmatiques d'animaux, et les murailles couvertes d'emblèmes et d'hiéroglyphes difficiles à expliquer, ou de caractères d'une écriture depuis long-tems perdue.

Le pays depuis l'Indus et l'Oxus jusqu'au Tigre et à l'Océan des Indes, nommé autrefois Iran (par opposition à Turan, au nord de l'Oxus) s'appelait du même nom Ariana chez les Grecs, (Eriene dans la langue du Zend). Outre les provinces déjà mentionnées d'Assyrie et de Médie, il comprenait au sud les déserts de Carmanie et de Gédrosie, au nord, vers la mer caspienne, l'Hyrcanie et la Parthie qui depuis se rendit si formidable; au nord-est et à l'est enfin la Bactrie et la Sogdiane si anciennement connues par leur commerce (cette dernière située encore au-delà de l'Oxus), l'Arie, l'Arachosie et le Paropamisus, pays limitrophe

de l'Inde. Malgré toute la diversité des climats et des produits, que fait supposer une aussi grande étendue de pays, ces contrées ont néanmoins pour la plupart, à l'exception des côtes de la mer, la même élévation, le même air sec, et la même disette d'eau.

L'espace entre l'Euphrate et la Méditerranée depuis les gorges des montagnes de l'Amanus et la cime du Taurus jusqu'à l'Arabie déserte, ou dans un sens plus resserré jusqu'à l'Antiliban, est la Syrie (appelée dans la bible Aram, du fils de Sem, et par les Arabes Sham, pays à gauche, aujourd'hui Soristan), quoique plusieurs pays au-delà de l'Euphrate, principalement la Mésopotamie (Aram Naharaïm), soient souvent regardés comme faisant partie de la Syrie, et que même l'Assyrie ait été quelquefois comprise sous cette dénomination. Nous ne parlons ici que de la Syrie proprement dite, jusqu'à l'Antiliban (par conséquent à l'exclusion de la Palestine, mais en y comprenant la Phénicie qui n'est qu'une partie des côtes de la Syrie).

Aux deux chaînes de montagnes qui depuis la Cilicie traversent la Syrie et dont celle de l'est, côtoyant la mer est riche en forêts et en sources, tandis que celle qui parcourt l'intérieur est aride et sans végétation, se joignent diverses vallées et étendues de terrain, qui par la même raison offrent les contrastes les plus frappants de sécheresse et de fertilité. Le majestueux Liban, autrefois abondant

en cèdres et dont la cime est le plus souvent couverte de neige, et l'Antiliban, situé plus au midi, avec leurs vallées sinueuses augmentent la variété des points de vue et des productions. La vallée qui s'ouvre vers le nord-est et se prolonge resserrée entre les deux Libans, appelée Coelesyria, Syrie creuse, abonde en beautés naturelles, et en chefs-d'œuvre de l'industrie humaine. C'est là que brille encore de nos jours l'antique cité de Damas au sein d'un paradis terrestre, et qu'on admire les ruines imposantes qui constatent l'ancienne magnificence de Baalbek (Heliopolis). Beaucoup d'autres villes sont ou étaient éparses sur cette étendue de terre et dans toute la Syrie; les unes sur les côtes de la mer où, surtout au sud, les villes phéniciennes embellissaient un rivage presque entièrement stérile; d'autres le long de l'Oronte qui, dirigeant son cours tortueux vers le nord-ouest, va porter ses eaux dans la Méditerranée; d'autres encore dans l'intérieur du pays, arrosé ça et là par des rivières qui vont se perdre isolément dans les sables. Le sol perd visiblement de sa fertilité aux environs de l'Euphrate: il est arrosé ça et là par des canaux d'irrigation ou des sources naturelles; mais il est en majeure partie aride jusqu'à ce qu'enfin au midi de Palmyre, dont les ruines sont encore debout au milieu d'une solitude silencieuse, la vie organique se perd dans les vastes plaines de sable.

La Palestine appartient aussi à la Syrie dans une acception vague. Depuis le revers de l'Antiliban, auquel s'appuie le Hermon avec sa cime de neige, se prolongent vers le sud plusieurs chaînes de montagnes, jusqu'au-delà de la Mer-morte où elles commencent à se rehausser et à former un amoncèlement que Ptolemée nomme les Monts-brûlés et dont le majestueux Sinaï est le point central. A l'est ces chaînes s'applatissent vers le Désert de Syrie et à l'ouest vers la Méditerranée.

C'est dans ces limites naturelles qu'est renfermée la Palestine, considérée dans un sens plus étendu, c'est-à-dire en y comprenant la Philistée au sud-ouest, Edom au sud et à l'est le pays des Moabites, des Ammonites etc. Dans l'acception étroite de cette dénomination, l'on ne désigne que l'espace entre le Jourdain et la Méditerrannée, comprenant une surface d'environ 500 milles carré. Ce fleuve prend sa source à l'extrémité septentrionale du pays, forme dans sa course vers le midi plusieurs lacs, entr'autres celui de Génézareth, et se décharge dans la Mer-morte autour de laquelle la nature ainsi que les traditions ont accumulé les terreurs. Dans la basse-marée elle met à découvert des ruines sinistres; la tradition prétend que ce sont celles de Sodome. Car à cette place exista jadis un pays prospère couvert de villes florissantes. Le sol fertile, quoique imprégné de naphte, miné par les

écoulemens du Jourdain, s'enflamma, s'abîma et Sodome ainsi que Gomorrhe disparurent de sa surface. Au demeurant la Palestine présente aux yeux une variété successive de sites montagneux et de plaines, d'espaces arides et de champs fertiles. En général la partie septentrionale (nommée dans la suite Galilée) est bien plus productive que la méridionale. C'est là que dominait le superbe Mont-Carmel entouré de ses collines couvertes de vignes; et du milieu des riantes plaines de Jesreel s'élevait avec moins d'orgueil le modeste Thabor. Garizim, le mont des moissonneurs, décorait la terre d'Ephraïm. Aulon (les terrains bas auprès du Jourdain) et la côte de Saron (à la Méditerranée) offraient de gras pâturages. La partie méridionale était célèbre par les jardins balsamiques et les bois de palmiers de Jéricho, la Vallée de bénédictions et d'autres contrées fortunées, et l'industrie active des Hébreux corrigeait les torts de la nature en arrosant les landes arides ou en couvrant de terre la nudité des rochers.

Au nord de la Syrie et de la Mésopotamie, au milieu des montagnes où l'Euphrate et le Tigre et plus loin le Lycus, le Phasé, le Cyrus et l'Araxes prennent leur source, et où le grand lac de Wan (le lac Matianique) reçoit les eaux d'une quantité de rivières, est située l'Arménie (aujourd'hui Turcomanie et Erivan), depuis la Cappadoce jusqu'aux frontières de la Médie.

L'Euphrate la divise en deux parties inégales; celle du côté de l'occident s'appelle la Petite-Arménie, et celle à l'orient la Grande-Arménie. Nous reconnaissons ici, quant au climat et aux productions du pays, quant au caractère et aux mœurs des habitans, les qualités ordinaires aux pays montagneux et aux peuples montagnards.

A l'occident de l'Arménie se présente à nos regards enchantés l'Asie mineure, grande et délicieuse presqu'île (appelée en Europe le Levant, ou l'Orient). Quelques-uns prétendent que cette presqu'île, déjà très populeuse et parsemée de villes florissantes dans les temps les plus reculés, a pour limite orientale le Halys (aujourd'hui Kizil Irmak), fleuve qui a son cours entre la Paphlagonie et le Pont et son embouchure dans la Mer-noire; mais d'autres lui assignent l'Euphrate avec plus de raison. Les trois autres côtés sont baignés par la mer. Un grand amas de montagnes, appelé Taurus, (peut-être de Tur qui en Syriaque signifie généralement montagne) qui à l'est communique aux montagnes de l'Arménie, et au nord avec le Caucase par la chaîne de montagnes de Moschis? couvre le pays qu'il parcourt en diverses ramifications de hauteurs inégales (les sommets de quelques-unes de ces montagnes sont perpetuellement couverts de neige, ceux de quelques autres vomissent du feu) et se lie, au moyen de plusieurs îles et groupes d'îles,

à travers les mers et les détroits qui séparent l'Asie mineure de l'Europe, au mont Hémus hérissé de forêts, et à ses diverses ramifications qui projettent un nombre égal de promontoires. Du sommet verdoyant de l'Ida, au pied duquel fut située la malheureuse Troie, on découvre les cimes des montagnes de la Macédoine et de la Thrace, ainsi que l'aspect enchanteur de l'archipel de la mer Egée. Beaucoup d'autres montagnes de l'Asie mineure ont été célébrées par les poètes et les historiens; les unes sont couvertes d'une riche végétation, d'autres renferment des métaux dans leur sein; d'autres sont arides et nues. De la chaîne principale du Taurus, vers le point où l'Asie mineure se rapproche de la grande Asie, s'étendent deux branches, l'une au nord, l'autre au midi, l'Antitaurus et l'Amanus; c'est à travers ces montagnes que conduisent les célèbres gorges ou défilés de Cilicie et de Syrie.

Il est évident que dans ce vaste pays, traversé en divers sens par des chaînes de montagnes, arrosé par plusieurs fleuves (qui à la vérité ne sont que des rivières de côtes), et borné par trois mers différentes, le climat et les productions doivent présenter nécessairement la plus grande variété. Vers le nord la pente du terrain et les vapeurs de la mer noire rendent humide et frais le climat de la Bythynie, de la Paphlagonie et du Pont; par contre celui de la Lycie, de la Pamphilie et de la mon-

tagneuse Cilicie (y compris l'Isaurie), situées à la mer de Syrie, est ordinairement chaud et sec. La Phrygie (avec la Pisidie et la Lycaonie), la Galatie et la Cappadoce (y compris la Petite-Arménie), dans l'intérieur du pays, présentent une variété continuelle de montagnes, de landes, de pâturages, et de champs; mais la plus belle contrée c'est la côte occidentale, la Mysie (avec Troas ou la Petite-Phrygie), la Lydie et la Carie. C'est là que se forma la célèbre alliance des colonies grecques; l'Aeolienne, l'Ionienne, et la Dorique; et l'expression ciel d'Ionie, qui s'est conservée jusqu'à nous, désigne suffisamment la douceur du climat et la richesse de la nature dans cette contrée.

L'isthme de Suez joint la Palestine à l'Égypte, le pays historique le plus important du continent de l'Afrique.

Sous le tropique du cancer, à la pointe nord-est de l'Afrique, le Nil, après avoir parcouru l'Abyssinie d'où il tire ses sources principales, et la haute Nubie, se précipite en mugissant par dessus des masses énormes de rochers, dans une vallée profonde qui, formant divers détours et n'ayant le plus souvent que deux à trois milles de largeur, s'étend au loin vers le nord, jusqu'à ce que les parois de rochers s'écartant peu-à-peu des deux côtés, la changent en une vaste plaine à travers laquelle le Nil, partagé en plusieurs branches, va se jeter dans

la Méditerranée. Les bouches de ce fleuve sont distantes entr'elles de cinquante milles; de la mer jusqu'aux cataractes on compte vingt journées de marche, et tout le terrain que parcourt le Nil en Égypte n'a pas 800 milles carrés. Le pays aride et des deux côtés couvert de montagnes et de landes, dont l'extrémité droite touche au golfe Arabique, et dont la gauche se perd dans les déserts sablonneux de la Libye, est d'une bien plus grande étendue. Quelques espaces de terrain couverts de végétation, épars ça et là, ressemblent à de petites îles au milieu de cette mer de sable; on les appelle des Oasis; l'une de celles-ci, à gauche des montagnes de basalte du Harutsch, servit un jour d'asile à Jupiter Ammon dans une de ses courses mystérieuses. L'Égypte serait restée un désert sinistre, pareil à celui de Sahara situé à-peu-près sous le même degré de latitude, elle ne serait que faiblement peuplée d'autruches et de gazelles, si le Nil par sa puissance créatrice n'avait répandu sur sa surface les trésors d'une vie d'abondance et ne lui eût donné, selon l'heureuse expression de Volney, sa propre existence physique et morale.

Car non seulement une partie du Delta (ainsi s'appelle, à cause de sa conformation, la partie de la basse-Égypte resserrée entre les bras du Nil) s'est formé des amoncèlemens amenés par le Nil, lesquels, s'accumulant devant ses bouches, se sont élevés au

dessus de la mer; mais encore ce fleuve a étendu sur la terre calcaire couverte d'un sable rougeâtre, formant la base du sol égyptien, une couche de terre fertile qui s'est élevée graduellement et fait germer une végétation vigoureuse. Presque tous les fleuves de la zone torride sortent de leur lit dans la saison des pluies; mais les débordemens annuels du Nil, bien plus abondants et accompagnés de diverses circonstances heureuses, se répandent dans toute l'Égypte. Elle paraît alors comme une mer, du sein de laquelle, semblables à des îles, s'élèvent les villes et les villages. Mais quand les eaux rentrent dans leur lit, on voit prospérer dans cette marne vaseuse la plus riche végétation, et l'Égypte est devenue un immense et superbe jardin. Parmi les plantes précieuses et indigènes croissent les fruits du midi, les blés, et les légumes les plus savoureux; les champs rapportent plus d'une récolte, et nous serions tentés d'en croire Hérodote, qui assure que l'Égypte (devenue par la suite le grenier de Rome et de Constantinople) comptait vingt mille villes et bourgs. Il est vrai cependant que c'est de ces contrées prospères que vient la peste; soit que la vase croupissante du Nil produise des miasmes venimeux, soit que le redoutable Sirbon (golfe de la Méditerranée aux confins de l'Asie, lequel entrait autrefois fort avant dans les terres) les ait exhalés, peu importe: il

suffit que la peste, qui a souvent exercé ses ravages dans l'orient et dans l'occident, soit venue d'Égypte.

Tout le nord de l'Afrique, à l'exception de l'Égypte, eut pour aborigènes les peuples libyens, d'après lesquels les Grecs donnèrent le nom de Libye à toute cette partie du monde et dont les descendans, connus sous le nom de Berbers *), habitent encore aujourd'hui le pays situé entre le Tibbos et le Tuarik, au midi de celui qu'occupèrent plus tard les Maures, jusqu'à la Nigritie. La plupart de ces peuples, depuis la Cyrénaïque, à travers le pays des Syrtes, le territoire de Carthage, la Numidie et la Mauritanie jusqu'à la mer atlantique, vivaient en nomades; ils ne connurent l'agriculture que dans les terres voisines, sous la domination de Carthage. Toute l'extrémité septentrionale de l'Afrique forme, d'après Hérodote, la Libye, aujourd'hui Barbarie; le même auteur appelle, Libye abondante en animaux, l'étendue de pays la plus voisine au midi, et Libye sablonneuse ou sables de la Libye, une troisième contrée située encore plus au midi. La première de ces deux régions, appelée postérieurement Gétulie et aujourd'hui Biledulgerid (Belad al Jerid, pays des dattes), est formée en majeure partie par la longue chaîne de montagnes qui, traversant le nord de

*) Aussi Berbres ou Bèbres: voir le Dictionnaire géographique universel.

l'Afrique presque en ligne parallèle avec les côtes de la Méditerranée, s'appelle à l'ouest Mont-Atlas et à l'est Mont-Harudsch (mons ater, mons aurasius) et finit par se perdre dans le grand désert. Elle abonde encore aujourd'hui en gazelles, autruches, singes, lions et panthères; les hommes y sont en moindre nombre, le pays n'offrant d'autres ressources pour subsister que le produit de quelque bétail et le fruit du palmier. Les peuples de la Gétulie, au nombre desquels on classe les Garamantes dans le pays que nous appelons actuellement Fez, et les Nasamons, leurs voisins au nord, faisaient partie de la race libyenne. Entre la Gétulie et la Nigritie est située la Libye sablonneuse. Cette dernière région présente un aspect effrayant. Sur une surface à-peu-près triple de celle de la Méditerranée s'étend une mer de sable brûlant des deux côtés du tropique, et par conséquent dans la plus grande largeur de l'Afrique, depuis l'extrémité occidentale jusqu'à l'extrémité orientale de ce continent, et même, comme le remarque avec justesse le savant Hérodote, elle se prolonge encore plus loin que les golfes arabique et persique, au delà de Yemen, de Kerman et de Mekran jusqu'à Multan dans les Indes-septentrionales. Néanmoins, au milieu de cet immense empire de la mort, (il varie dans sa largeur, mais en général il est plus affreux à l'ouest qu'à l'est), on voit couverts de végetation quelques points

plus ou moins étendus, semblables à des îles au milieu de la mer, et ces points se nomment oasis en langue égyptienne. Ils sont arrosés de quelques sources isolées et ce n'est qu'au moyen de ces oasis, conséquemment au moyen des voies immuablement indiquées par la nature elle-même, qu'il est possible d'entretenir une communication entre le nord et l'intérieur de l'Afrique.

Il nous reste encore quelque chose de particulier à faire observer relativement au territoire de Carthage dans l'Afrique septentrionale.

Presque au milieu entre la frontière de l'Égypte et les colonnes d'Hercule, au point où la côte saillante d'Afrique rentre subitement vers le midi, est une baie profonde (aujourd'hui le golfe de Tunis) du fond de laquelle se projette une presqu'île. C'est sur cette presqu'île fortifiée par la nature que fut construite Carthage. La citadelle de Byrsa défendait la ville du côté de la terre, et une langue étroite de terre, s'avançant dans la baie, formait un double port. Cette baie, maintenant comblée par les ensablemens successifs, n'est plus reconnaissable, mais l'on sait encore que Tunis et Utique étaient aux deux côtés de cette cité, la première à un mille, l'autre à un mille et demi de distance.

Le pays voisin partagé en deux provinces, l'une au nord, appelée Zeugis, l'autre Bysanzium (ainsi nommée des Bysantins) au midi, ressemblait

à un jardin immense parsemé d'un grand nombre de villes florissantes, dont les habitans étaient d'origine mélangée carthaginoise et libyenne (d'où dérive la dénomination Libyphoenices). Les environs du lac de Triton (Tritonis palus) et de la Petite-Syrtie étaient encore plus fertiles; on appelait cette contrée Emporia, parce qu'elle ressemblait à un marché abondant; mais au delà de ce pays et plus loin le long de la côte jusque derriére la Grande-Syrtie? s'étendait sur un espace de plus de cent lieues une région sablonneuse faiblement peuplée de tribus nomades, telles que les Lotophages, les Psylles et les Nasamons qui, avec les Cyrénéens s'étaient soumis à la domination des Carthaginois, par un traité fixant les limites (après l'an 3500).

Tout l'intérieur de l'Afrique avec sa partie méridionale depuis la limite méridionale de l'Égypte et depuis le désert de Sahara est ordinairement appelé Éthiopie par les anciens géographes, qui l'ont divisé d'une manière assez vague en extérieure et intérieure; (division également adoptée pour la Libye). Le nom d'Éthiopien est encore plus généralement employé, et dans un sens moins géographique que générique, pour désigner les races d'hommes qui se distinguent des autres par la noirceur ou la couleur rembrunie du teint, et d'après cette désignation il y eut aussi des Éthiopiens dans l'Asie méridionale, laquelle a pu être supposée cohé-

rente à l'Afrique par ceux qui sont peu versés dans la géographie. Il n'est pas possible de séparer de l'histoire succincte des Éthiopiens les notices qui se rapportent à la géographie de leur pays (voir ci-après).

Passons maintenant aux pays de l'Europe, dont ceux où se parle la langue grecque excitent d'abord notre intérêt.

Au midi des Monts-Hémus, qui s'étendent depuis la Mer-noire jusqu'aux côtes de l'Adriatique où ils communiquent avec la chaîne des monts Illyriens, laquelle commence aux Alpes, est située une presqu'île peu considérable par son étendue (sa surface est à peine de 5000 milles carrés), mais remarquable quant aux dons de la nature et aux souvenirs historiques. La partie septentrionale de cette presqu'île contient la Thrace, la Macédoine et une partie de l'Illyrie; la partie méridionale, depuis les montagnes du Kambun renferme la Thessalie et l'Épire, le pays de Hellas et le Péloponnèse. La première est traversée par les ramifications de l'Hémus, parmi lesquelles sont le Rhodope et le Pangée riche en mines d'or, la seconde est traversée en plusieurs sens par une prolongation de la chaîne des montagnes illyriennes, d'où il résulte que ce petit pays, surtout dans sa partie méridionale, présente quant à la température et aux productions, une étonnante variété et une infinité de points naturellement fortifiés. Il semble que dans cette région la nature

ait eu le projet de n'y point laisser s'établir une domination étendue, mais d'y faire prospérer libres, et indépendantes l'une de l'autre, plusieurs tribus, jouissant chacune des avantages d'un climat particulier et de la multiplicité des moyens de développement quant à la civilisation.

La conformation de ce pays dans la proximité des mers exerce, encore plus que la variété du sol, une influence puissante sur la marche et le perfectionnement de la civilisation. Il est d'une notoriété presque générale, que les habitans de l'intérieur d'un pays se civilisent plus tard que ceux des côtes, et que le génie et l'industrie se développent en raison des relations commerciales par eau, surtout par mer. Comparons par exemple l'Afrique avec l'Europe! Or les côtes diversement échancrées et découpées du Péloponnèse donnent à ce pays les contours de la feuille du pampre; l'Hellas et la Thessalie présentent aussi une variété infinie de pointes de terre saillantes et d'anses, de promontoires et de baies; en un mot, toute la Grèce est tellement entourée d'îles qui en font naturellement partie, qu'on peut dire avec vérité, que, sur tout le globe, il n'existe aucun autre pays, qui dans une surface aussi resserrée possède une ligne de côtes plus étendue, autant de communications avec la mer, autant de ports et de points d'abordage. Cette Grèce ainsi conformée, située entre trois parties du monde, n'est-elle donc

pas destinée par la nature à favoriser les relations commerciales les plus multipliées, l'industrie la plus active, par conséquent à seconder l'adoption et la circulation des idées et des découvertes, de même que celle des marchandises, et à servir de centre de réunion aux peuples, comme aux connaissances humaines?

En jetant un coup d'oeil sur la forme multi-anguleuse des côtes de la Grèce et sur cette quantité d'îles dispersées sans symétrie jusque vers l'Asie mineure, on ne saurait presque douter de la vérité des assertions de plusieurs anciens auteurs, et des traditions très-importantes que Diodore a conservées sur la Samothrace, et d'après lesquelles l'espace maintenant couvert des eaux de la Mer-Égée, aurait jadis été un continent qui depuis fut submergé, englouti, et brisé par quelque grande révolution de la nature. Des masses de rocher isolées, — aujourd'hui les îles de l'Archipel, — et des chaînes de montagnes, bases du sol de la Grèce, après avoir bravé l'effort des vagues dont elles dépassent la surface, montrent aujourd'hui leurs flancs entr'ouverts comme pour attester cette désastreuse catastrophe, probablement la même qui ouvrit à la Mer-noire un passage à travers le Bosphore de Thrace et l'Hellespont et qui, peut-être, joignit l'Atlantique à la Méditerranée en lui frayant un chemin à travers les colonnes d'Hercule.

Le climat de la Grèce et de toute la presqu'île d'Hémus n'est pas si doux qu'on le présume en général et que le fait supposer son degré de latitude. D'un côté la situation du pays vers l'est, qui dans notre continent est généralement plus froid, de l'autre les cimes des hautes montagnes souvent couvertes de neige, produisent, à l'exception de quelques bas-fonds et des vallées dont l'exposition est au midi, une fraîcheur qui, dans les temps anciens où les bois sacrés décoraient les sommets des monts, dégénérait souvent en froid excessif. L'histoire nous apprend que les peuples de la Gaule sous Brennus purent à peine supporter le froid au pied du Parnasse (sous le même degré de latitude que Valence), et que le fleuve Hédus (en Thrace), dont l'embouchure est plus au midi que Rome, gela souvent; et les expressions dont se sert Hesiode pour décrire l'hiver (à Asera en Béatie sous le même degré de latitude que Naples) pourraient, d'après la remarque frappante de Pauw, s'appliquer à la description d'un hiver en Pologne.

D'après cela les peuples de la Grèce, selon Hippocrate, jouissaient du plus heureux climat, également favorable au corps et à l'esprit, car ils ne se ressentaient ni du relâchement des peuples méridionaux, ni, les étés étant du moins fort chauds, de la stupidité des habitans du nord.

Quelques particularités relatives à certaines contrées

de la Grèce seront rapportées dans le cours de l'histoire.

Après la Grèce nos regards se portent sur l'Italie, berceau de l'empire romain.

Les majestueuses Alpes, qui dessinent une ligne circulaire de 188 milles géographiques et dont les cimes principales surpassent en hauteur toutes les montagnes du continent, bornent au nord la célèbre Italie — jadis nommée Œnotrie, Ausonie, Saturnie et par les Grecs Hespéride. A proprement parler, ce pays est formé par la chaîne des Apennins qui, commençant à l'extrémité de celle des Alpes au sud-ouest près de la mer, se prolonge d'abord vers le nord-est et de là dans une direction sud-est jusqu'à l'extrémité la plus éloignée de la presqu'île. C'est des atterrissemens au pied et autour de ces masses brutes que s'est formé le sol de l'Italie, qui, semblable à celui de la Grèce, laisse voir différents indices de la force des eaux et offre, par cette raison, de fréquents contrastes entre la nudité des rochers et la plus riche fertilité. La longue étendue de la chaîne des Apennins formant une ligne de partage de température et des eaux, opère une étonnante variété de climat et de productions dans les contrées les plus rapprochées, et présente aux tacticiens un terrain très favorable à l'étude des opérations militaires. Nombre de rivières s'échappent des deux versans de ces montagnes, mais, vu la con-

formation de la presqu'île, elles atteignent trop tôt la mer, et pour cette raison il n'y en a que fort peu de navigables. Ce n'est que dans l'Italie supérieure que, l'affluence des eaux jaillissant de la pente méridionale des Alpes, se forme le Pô, fleuve majestueux qui, après avoir recueilli dans son cours au nord les eaux du Tessin, de l'Oglio, de l'Adda et du Mincio, lesquels traversent tous de grands lacs, et au midi celles de la Trebbia et de plusieurs autres rivières des Alpes et des Apennins, va par sept embouchures (il n'y en avait jadis que deux) se jeter dans la mer Adriatique.

Les autres pays de l'Europe dont il est fait mention dans l'histoire ancienne, de même que ceux où se parlait la langue celtique, sont généralement connus quant à leur situation et à leurs propriétés naturelles, et le détail des choses et des événemens remarquables de l'antiquité qui s'y rapportent ne peut être séparé de l'histoire même. Il en est de même des vastes régions de l'Asie ou de l'Afrique que nous n'entrevoyons dans les temps les plus reculés qu'à travers un brouillard vague, et dont nous ne ferons mention que sous le titre général d'histoire des peuples qui ont existé dans les temps les plus reculés et au commencement des notions de la géographie ancienne. Nous en parlerons aussi en partie plus particulièrement dans l'histoire du moyen-âge et l'histoire moderne.

PREMIÈRE PÉRIODE.

Depuis Adam jusqu'à Cyrus.

A compter de l'an 1 du monde jusqu'à l'an 3425, ou depuis l'an 3983 jusqu'à l'an 558 avant Jesus Christ.

I.

Aperçu général.

Précis des événemens politiques.

Nous n'avons aucune connaissance d'états, dans la propre signification de ce terme, existants avant l'époque à laquelle Moïse place la construction de la tour de Babylone. Car ce législateur n'indique qu'obscurément l'existence de réunions sociales avant le déluge, et il paraît qu'après cette époque les descendans de Noé ne vécurent jusqu'à leur dispersion que sous un gouvernement patriarchal. Les renseignemens des écrivains profanes les plus clairs et les plus dignes de foi ne remontent pas non plus au delà, et les premiers états qu'on aperçoit à travers les faibles lueurs de l'antiquité sont ceux qui se formèrent aux bords de l'Euphrate, du Tigre et du Nil. Parmi ceux-ci il est probable que l'Egypte fut le premier état qui fleurit et prospéra; cependant le peuple égyptien, malgré quelques orages tant

intérieurs qu'extérieurs et l'avidité de conquêtes de quelques-uns de ses souverains, s'est plus particulièrement tenu resserré dans ses limites et ce ne fut que sous la dernière dynastie des Saïtes qu'il eut plus de relations de guerre ou de commerce avec les peuples étrangers. Mais alors l'Égypte était déjà déchue de son ancienne grandeur et finit, sous Nechao et Psammenitus (ce dernier dans la période suivante), par succomber dans une lutte inégale contre les monarchies naissantes de l'Asie moyenne.

Là s'était déjà manifesté plus anciennement l'esprit belliqueux. Les traditions sur Nemrod le chasseur, et sur les conquérans du monde Ninus et Semiramis etc. indiquent, (et le cours de l'histoire le constate,) que la violence et la terreur contraignirent les hommes à se réunir en société policée, et que des hordes peu nombreuses sont devenues puissantes et formidables par la guerre et les usurpations successives Il est vrai que les contradictions qui se rencontrent dans les sources chronologiques et historiques, ne permettent pas de déterminer d'une manière fixe le sort et les vicissitudes que subit la puissance de l'Assyrie, de la Babylonie et de la Médie; mais il a quelque apparence que la domination des Assyriens s'étendit d'abord fort loin — jusqu'à la Bactrie, peut-être même jusqu'à l'Inde. Une révolution sous Sardanapale peut

avoir amené la fondation successive de ces trois royaumes séparés, parmi lesquels le plus puissant fut d'abord celui de la nouvelle Assyrie, qui cependant tomba sous les efforts unis de la Médie naissante et de Babylone dont la puissance avait repris ses forces sous le gouvernement de princes Chaldéens. Après quoi, par une nouvelle révolution, ces pays réunis se transformèrent en un grand empire, celui des Médo-Perses.

Les Perses, maîtres alors de la Nouvelle-Assyrie et de la Nouvelle-Babylone, étendirent aussi leur domination sur la Syrie, la Phénicie, la Palestine et au delà des frontières de l'Arabie. La chute des principautés de la Syrie de même que des royaumes de Juda et d'Israel, auxquels se trouvaient réduits les états du peuple hébreu après n'avoir fleuri qu'un court espace de temps, peut être attribuée à la démoralisation des peuples et à leurs hostilités réciproques et continuelles, causes de leur affaiblissement; la Phénicie, qui néanmoins se releva plus tard, avait succombé, parce que le bon droit et une gloire justement acquise, l'amour de la paix et une utile industrie ne prévalent pas contre les armes d'un conquérant redoutable. Tel fut aussi le sort que subirent les nations moins puissantes de la grande et belle presqu'île de l'Asie-mineure, et parmi elles les florissantes villes coloniales grecques qui devinrent toutes la proie de la rapacité guerrière du

peuple Lydien, lequel à son tour succomba avec elles sous la supériorité de l'empire des Perses. La mer arrêta les conquêtes de cet empire qui vraisemblablement eût aussi dévoré la Grèce, livrée à des dissensions intestines; car les faibles hordes grecques ne faisaient que de sortir de l'état de barbarie et n'avaient encore donné d'autre preuve de force nationale que la ruine de Troie; mais elles avaient déjà montré de la valeur et de l'audace; l'amour de la liberté et de la patrie les enflammait déjà; des associations partielles et passagères leur avaient donné le pressentiment de ce que tout le peuple grec réuni pourrait devenir un jour, et Sparte, ainsi qu'Athènes, avaient déjà jeté les fondemens de leur grandeur future.

Le rôle politique que jouèrent, dans cet espace de temps, les peuples de l'occident, tels que ceux de l'Italie, de la Sicile et de l'Afrique, est moins important. A peine est-il question de Rome, et Carthage, quoique alors déjà puissante, est soustraite à nos regards par les ténèbres dont son histoire est enveloppée.

Des ténèbres encore plus épaisses couvrent le commencement de l'histoire des Celtes, des Scythes, des Éthyopiens et des Indiens, peuples répandus au loin et dont la dénomination générique et très vague s'applique, faute de notions géographiques assez précises, aux peuples qui habitaient les quatre

extrémités du monde ; et la Chine, quoique son existence remonte évidemment à la plus haute antiquité, semble être nulle pour le système de l'histoire ancienne du monde.

Ce n'est pas dans l'âge de l'enfance du genre humain et des états, que nous devons chercher la science perfectionnée des gouvernemens, les combinaisons d'une politique sage et prévoyante, et l'action multipliée des relations nationales.

Chaque peuple suivait à peu près sa marche particulière, sans s'embarrasser de ceux avec qui il n'avait point de rapports particuliers et intimes. C'est pourquoi il y eut alors quelques actes ou quelques traités particuliers d'une politique bien combinée, même très subtile, mais il n'existait pas encore de système de politique ; et quoique le commerce multiplie les points de contact, peu de nations faisaient le commerce en grand ; pour la plupart les grands intérêts de l'état n'étaient que leurs passions, et toute leur politique ne consistait que dans leur force.

Civilisation.

Nous apercevons déjà dans cette période les principaux degrés de la civilisation, quoique la grande majorité de la surface du globe soit encore habitée par des peuples chasseurs et nomades, et par conséquent sauvages ou à demi barbares. On conçoit

bien, que l'influence du climat et d'autres causes produisent une différence sensible dans l'état de civilisation des peuples septentrionaux ou méridionaux, des peuples dont les relations commerciales sont plus ou moins étendues. Nous voyons aussi prospérer, sous le rapport du perfectionnement des mœurs, plusieurs villes dans les colonies de l'Asie-mineure, de la Grèce, de la Phénicie, de Carthage et même dans le pays des Scythes, des Celtes et des Libyens. Les premiers états où s'introduisit la civilisation, mais aussi en même temps le luxe et la mollesse, furent l'Inde, l'Égypte et les pays voisins de l'Euphrate. Sur les côtes de Syrie ce fut principalement en Phénicie et dans une grande partie de l'Asie-mineure, que les mœurs se civilisèrent de bonne heure par le commerce; mais c'est de ces contrées que fut transplanté, quoique plus tard, sur le sol de la Grèce et de l'Italie le germe d'une plus haute perfection.

L'histoire particulière de certains pays rapportera en détail les causes immédiates de l'origine et des progrès de leur culture morale. Voici quelques réflexions sur les bases primitives et les plus générales de cette civilisation.

C'est par des causes extrinsèques, surtout par les besoins de la vie, que se développe la force de l'esprit humain. La liaison des circonstances, les rapports entre la vie animale et la vie sociale, agissent con-

stamment sur lui, le guident, le forment, le font avancer ou rétrograder. Ce qu'un homme seul a inventé, devient aisément la propriété commune de beaucoup d'autres, et la génération suivante élève l'édifice dont la génération précédente a jeté les fondemens. C'est ainsi que la tradition s'enrichit et se répand parmi les peuples de la terre, semblable à un torrent qui se déborde en plusieurs bras. Il y a bien des canaux qu'il n'a pas encore atteint, d'autres qu'il n'arrose que faiblement; souvent il rencontre dans son cours des obstacles qui le détournent du terrain qu'il fertilisait auparavant, ou bien l'aridité du sol le fait tarir. Quelque naturel que soit cet exposé général et quelque satisfaisante que paraisse aux savans l'explication que, d'après ces renseignemens, ils donnent sur l'origine, les progrès, le caractère de la civilisation et sur la culture de l'esprit humain chez quelques nations, il y a néanmoins en outre deux autres causes efficientes sans lesquelles notre esprit serait peut-être encore dans l'âge de l'enfance : le hasard et l'étincelle divine du génie. Beaucoup d'inventions (telles que celle de la fabrication du verre) auxquelles se lient des séries entières d'autres inventions et le perfectionnement des branches les plus importantes du savoir-humain (telles que l'optique, l'astronomie etc.), n'ont pas été le résultat du concours général des circonstances locales, temporaires et

sociales, mais d'une cause accidentelle détachée (c'est-à-dire : pour notre vue) ; et l'enchaînement favorable des circonstances n'aurait produit qu'une civilisation tardive et imparfaite, sans l'intervention de quelques hommes d'un génie supérieur, lesquels, comme chargés immédiatement par le ciel de la mission d'éclairer les hommes, et doués de facultés extraordinaires, ont coopéré à l'instruction et au perfectionnement de leur espèce. Il est vrai que maint récit sur le compte de ces apôtres des nations tient de la fable ou du moins de l'exagération du fanatisme ; mais quand même il n'aurait jamais existé un Oannès chez les Babyloniens, un Hermès chez les Égyptiens, un Thoth ou Theyth en Phénicie, un Sommona-Kodom dans l'Asie-orientale, du moins est-il certain que déjà dans les temps antérieurs aux notions historiques, parurent des génies extraordinaires qui, de même qu'Orphée chez les Grecs et plus tard Mango-Kapac au Pérou, déployèrent une force supérieure innée, initièrent les peuples sauvages à la connaissance du bien et du mal, et leur frayèrent le chemin de la vérité ; et depuis eux se sont montrés successivement dans la même carrière quelques génies sublimes qui ont servi de flambeau à leurs semblables.

Les inventions, les sciences et les arts n'appartiennent à l'humanité qu'autant qu'ils passent de l'individu au général soit comme résultats, soit comme

propriété, et qu'ils font partie de la tradition. Il y a deux moyens principaux d'atteindre ce but : la parole et l'écriture; le premier peut être appelé le chef-d'œuvre immédiat de la création divine; le second moyen est une invention de l'esprit humain, dont elle fait la gloire.

La parole et l'écriture.

La parole est aussi ancienne que la société, ou pour mieux dire aussi ancienne que le genre humain, puisque l'homme, à quelques tristes exceptions près, vit de tout temps et partout en société. C'est à la parole que nous devons tous les heureux effets de la vie sociale, de l'humanité, de la morale, et c'est avec autant de vérité que d'esprit que Herder dit : Ce n'est pas la lyre d'Amphion qui a construit des villes, ce n'est pas une baguette magique qui a transformé les déserts en jardins; c'est la parole, source de la vie sociale, qui a opéré ces prodiges.

Mais comment cette parole, ce merveilleux et inappréciable don du ciel, est-elle née? est-elle innée dans l'homme, ou est-elle son ouvrage? Plusieurs ont prétendu que l'homme l'apporte en naissant, ce qui est contradictoire à toute l'analogie de la nature. Nul doute que la faculté de parler ne soit innée à l'homme, mais elle doit, comme toutes les autres

facultés et dispositions naturelles, être développée et cultivée. Plusieurs écrivains distingués ont fait voir la longue série de degrés qu'il a fallu parcourir pour former une langue et en fixer les règles. Nous nous abstenons de cette recherche qui nous écarterait de notre but.

Mais quelle fut la première langue? cette question nous paraît insoluble. Il suffit de savoir que la première ne resta pas la seule, mais que plusieurs langues diverses se formèrent, et comme dit Moïse par la confusion des langues, opérée par un prodige lors de la construction de la tour de Babylone; cette diversité de langues s'explique d'une manière plus conforme à la raison, par le résultat naturel et inévitable de la dispersion (arrivée dans ces temps-là ou n'importe quand) des hommes dans toutes les régions du monde. Car dès lors la conformation des organes de la parole chez les différents peuples subit des modifications par les effets de l'influence du climat, des alimens, du genre de vie etc., les idées et les sensations furent déterminées en mille manières diverses par les circonstances et les rapports, et par conséquent la parole, ou l'expression de ces idées et de ces sensations eut autant de propriétés particulières ou de caractères distincts.

Les langues étant donc le résultat de la manière de penser et de sentir des peuples, produite par le climat, les occupations habituelles, l'organisation,

la religion, les coutumes et les causes accidentelles, offrent aux recherches des savans une source de notions assez certaines sur cette manière de penser et de sentir, mesure normale d'après laquelle on peut fixer et comparer le degré de lumières et de culture des nations, ainsi que leur caractère.

Les langues sont non seulement une source de notions, mais encore une cause coopérante de la civilisation et du caractère des peuples. Elles réagissent sur l'esprit dont elles émanent. Enfantées et déterminées par les idées et les sensations du peuple, elles deviennent le moyen et la cause de son extension et leur influence est progressive ou rétrograde.

Mais chaque langue n'est immédiatement intelligible qu'à une petite portion d'hommes; les sons se perdent dans les pays et les temps éloignés, et ce qui s'en conserve par la tradition devient méconnaissable. L'écriture a porté remède à cet inconvénient et donné une base solide à l'édifice jusqu'alors chancelant de la culture de l'homme. „Le mortel — dit Herder — qui imagina ce moyen de fixer la pensée fugitive non seulement par des mots, mais encore par des caractères tracés, s'est montré aux hommes comme un dieu bienfaisant."

Beaucoup d'inventions importantes sont dues au hasard ou à une idée heureuse. L'écriture a été le perfectionnement tardif d'une idée lentement et pro-

gressivement suivie, dont nous pouvons faire connaître l'histoire avec assez de précision. L'homme, qui aime tant à s'ériger des monumens à lui-même et aux autres, pour qui la conservation de maint souvenir est une jouissance et un besoin, n'a pu sans doute trouver de moyen plus simple et plus facile de graver d'une manière durable et fidèle ces souvenirs dans sa mémoire, que de dessiner ou de peindre la personne, la chose ou le fait qu'il voulait garder dans sa pensée. Nous ne saurions douter, que même dans l'antiquité la plus reculée de pareils moyens n'aient été mis en usage et que, par exemple, les Égyptiens et les Chinois ne se soient servis de caractères peints, long-temps avant l'invention de l'écriture en hiéroglyphes et en mots. L'extension de l'usage des caractères peints a, en raison des progrès de la civilisation nationale, amené par degrés et d'une manière toute naturelle le perfectionnement de cette méthode et sa métamorphose en ce que nous appelons proprement l'écriture.

La peinture des caractères était fatiguante et ennuyeuse, et ne pouvait servir qu'à la représentation d'objets qui tombent sous les sens. On abrégea donc la méthode en ne traçant qu'une partie de la chose ou une circonstance du fait, et l'on se servit d'images analogues pour les objets que l'œil ne peut saisir.

C'est dans la représentation d'un objet par un

autre, qui par un rapport quelconque est propre à rappeler l'idée du premier, que consiste l'essence des hiéroglyphes, dont l'usage chez aucun peuple n'a été si perfectionné, si multiplié, ni si constant que chez les Égyptiens. Les hiéroglyphes tiennent le milieu entre la peinture et l'écriture et participent de l'une et de l'autre.

On conçoit, que plus l'usage des hiéroglyphes se multiplia et servit à représenter des analogies éloignées, plus leur signification devint difficile à saisir, et pour les comprendre il fallut bientôt le secours de la mémoire plutôt que celui de l'imagination. Cet inconvénient augmenta lorsque, pour la commodité de l'écrivain, on abrégea encore plus les hiéroglyphes, en se contentant des contours extérieurs des figures, (ce que quelques uns appellent écriture courante hiéroglyphique) et qu'ainsi, de ces images d'abord naturelles ou tout au moins symboliques, on fit peu-à-peu des signes arbitraires. Dès lors on n'eut plus besoin de connaître les propriétés de l'objet qui servait de symbole, mais simplement de combiner adroitement ses rapports avec l'objet indiqué et de replacer ce dernier dans sa mémoire, et telle fut, dit Condillac, la transition imperceptible de cette écriture à l'écriture par mots chinoise. Il existe néanmoins dans l'idée une grande différence entre l'une et l'autre de ces écritures, parceque l'écriture par mots des Chinois n'est plus la désigna-

tion des objets dont on parle, mais l'indication des sons par lesquels on les exprime.

L'écriture par mots est plus positive et plus riche que celle par hiéroglyphes; mais avec la prodigieuse quantité de signes qu'elle exige, elle est toujours ou défectueuse, si elle n'a pas suffisamment de signes, ou trop difficile à apprendre, si elle les a.

Il faut toute la stupidité des Chinois pour persister dans l'usage de cette écriture, et pour ne pas passer de celle-ci à l'écriture par syllabes et finalement à l'écriture en lettres dont l'invention a été si difficile à la vérité, mais dont l'imitation est si facile.

C'est dans cette décomposition des mots en lettres et dans la caractéristique de ces dernières que consiste, à proprement parler, la grande invention qui forme l'époque la plus importante de l'histoire du genre humain, et dont la participation produit une différence si essentielle entre les peuples et entre les classes du peuple.

Rien de plus naturel que le désir de savoir quel est l'inventeur de l'art d'écrire; mais cette question reste insoluble; les traditions les plus anciennes en attribuent l'honneur au miraculeux Phénicien Thauth, Thot ou Theyth. Cependant il est probable, que ce Thauth n'a jamais existé et qu'il n'est autre que le fabuleux Hermès des Égyptiens. Mais quel que soit le nom de l'inventeur, il est

toujours vraisemblable que ce fut un Phénicien. C'est de lui que viennent non seulement les lettres hébraïques, mais aussi les lettres grecques (que la tradition prétend avoir été apportées à Thèbes par Cadmus), comme le prouvent le nom, la forme et l'ordre des principaux signes alphabétiques, et par conséquent tous les alphabets de l'occident.

II.

Histoire détaillée de la première période.

Monde antédiluvien.

On ne saurait nier que la terre n'existe depuis infiniment plus long-temps que l'espèce humaine. Elle porte dans son sein et sur sa superficie des vestiges indubitables de divers changemens de forme, et il est incontestable que plusieurs mondes ou séries d'êtres animés se sont éteints sur sa surface, avant que l'homme y prît naissance. D'après les diverses couches internes dont se compose son enveloppe et où se montrent, dans une admirable variété, tantôt des indices de feu ou d'eau, tantôt des pétrifications de plantes et d'animaux dont l'espèce originale ne se retrouve plus en vie; d'après les masses d'animaux marins et de plantes marines pétrifiées qu'on dé-

couvre sur les cimes des monts les plus élevés; d'après les morcellemens de montagnes, d'îles et de côtes maritimes, et plusieurs autres phénomènes géognostiques, les physiciens ont démontré jusqu'à l'évidence ces thèses importantes et prouvé que notre globe fut jadis, et peut-être immédiatement avant sa dernière grande révolution, un océan universel qui couvrait toute la terre. Mais le naturaliste le plus pénétrant ne peut établir que des conjectures sur l'écoulement des eaux de cet océan universel, sur la manière dont la terre s'est élevée du fond des abîmes et a produit une nature végétale et animale. Moïse nous a raconté ces merveilles exactement et en détail, avec l'assurance de l'observateur clairvoyant, et nous reconnaissons que son récit, d'ailleurs à la portée du peuple quant au style et aux images, renferme, à la faveur de la latitude des interprétations, un sens profond et des vérités philosophiques; mais l'historien abandonne ces explications aux naturalistes et aux géologues.

Il décrit aussi avec un sens profond l'origine de l'homme, chef-d'œuvre et but de la création terrestre; — l'homme est formé de la terre, car la matière première de son corps est la terre; mais son ame raisonnable, qui habite ce corps, est d'extraction divine, telle qu'une émanation de l'esprit céleste, à la ressemblance duquel elle est formée. Il lui a été donné une compagne qui est la chair de

sa chair, et le sang de son sang, pour en être inséparable et ne faire qu'un avec lui. Comment ne pas reconnaître que c'est de lui (Adam, l'homme terrestre), et d'elle (Eve, mère des vivants), que nous descendons tous, puisque nous avons tous le même naturel, la même essence et la même destination.

C'est avec la même vérité philosophique que Moïse rapporte l'histoire du premier couple humain. Sa première demeure fut un jardin; c'est-à-dire une contrée agréable, fertile, telle qu'il la fallait pour la sustentation de l'homme qui vient de naître exempt d'artifice, dénué d'expérience. La situation géographique du Paradis est également décrite, de manière que l'historien philosophique dégagé de prévention y reconnaît le siège primitif de notre espèce. Une contrée montagneuse à l'orient de l'Asie-antérieure où plusieurs fleuves considérables prennent leur source; par conséquent l'étendue de pays au centre de la Haute-Asie, laquelle d'après, les recherches des naturalistes, produit les plantes et les espèces d'animaux les plus utiles à l'homme. Cette contrée convenait donc particulièrement à l'homme pour sa première demeure et comme foyer de la propagation de son espèce.

Mais bientôt se perdit l'innocence d'une vie aussi délicieuse. Séduits par le serpent, nos premiers parens goûtèrent du fruit de l'arbre de science, auquel il leur avait été défendu de toucher, et furent punis

de leur désobéissance par leur expulsion du jardin d'Eden, par d'autres maux physiques et enfin par la condamnation à la mortalité. Le sens de cet apologue qui, comme d'autres essais d'écrivains qui ont cherché à éclairer les peuples, a pour but de concilier l'existence des maux sans nombre de la vie, avec l'idée d'un créateur infiniment sage, infiniment bon, et tout-puissant, est facile à saisir.

Cette fiction semble donc être une leçon philosofique, qui nous représente les maux physiques comme la suite et la punition du mal moral. Tel est le but de l'allégorie de la boîte de Pandore et de plusieurs autres fables accréditées chez divers peuples; mais la fiction de Moïse se distingue de toutes par des images plus ingénieuses et plus vraies. „Un seul arbre est prohibé dans le paradis terrestre — dit le penseur Herder — et cet arbre, d'après le discours séducteur du serpent, porte le fruit de la science divine, à laquelle l'homme aspire. L'homme pouvait-il rien désirer de plus sublime? Pouvait-il se montrer plus grand dans sa chute?"

La continuation de l'histoire primitive du genre humain est affligeante pour l'homme. Ses premières pages sont souillées par le récit d'un fratricide. Le vénérable Moïse a-t-il aussi été fidèle à la vérité dans ce récit? Caïn et Abel peuvent-ils être considérés comme les représentans de toute l'espèce

humaine, et leur inimitié comme le tableau de l'état de la nature humaine en général? Pourquoi faut-il, hélas! que la réponse à cette question ne puisse être négative? Il est philosophiquement vrai, et l'histoire des peuples le constate, que le rapport naturel (hors de l'état social) de l'homme à l'homme est un état d'hostilité de tous, contre tous. Comment eût-il été possible de représenter cet état d'hostilité de la liberté souillée de sang d'une manière plus frappante et plus effrayante que par une scène de fratricide?

C'est le sentiment des rapports pénibles et des embarras résultant de cet état d'hostilité qui, d'après les préceptes de la philosophie, a porté les hommes à se réunir en sociétés civiles. On trouve déjà dans l'histoire du monde antédiluvien des traces de ces sociétés, dans la séparation des diverses branches d'industrie, dans la fondation des villes et dans les avantages dont jouissaient les enfans de Dieu sur les enfans des hommes. Bientôt aussi l'on vit, par les suites d'organisations sociales mal-conçues, s'élever des tyrans qui, joignant à la force des bras de leurs combattans, et au tranchant des armes nouvellement inventées, l'autorité du maître, menacèrent de perpétuer l'asservissement de l'espèce humaine.

Successivement les représentations symboliques deviennent historiques, et c'est ainsi que dans les écrits de Moïse l'histoire du genre humain devient

celle de sa nation et de la tribu dont elle était issue. Il fait encore mention de deux événemens généraux, le déluge et la dispersion des peuples. Nous allons en parler plus en détail.

Déluge et dispersion des peuples.

Lorsque l'espèce humaine se fut détournée de la bonne voie et que les plaisirs grossiers des sens et l'abus du pouvoir la plongèrent dans l'abîme de la corruption, Dieu résolut de l'exterminer par une submersion générale. Par des pluies continues et le débordement des sources de l'océan, les eaux grossirent et s'élevèrent jusque par dessus le sommet des montagnes, et tout ce qui avait vie fut submergé; il n'y eut d'exception qu'en faveur de Noé, qui avec sa famille et un couple de chaque espèce d'animaux, se sauva dans une arche qu'il avait construite par ordre divin.

L'arche de Noé s'arrêta sur le Mont-Ararat (nous nous dispenserons, comme de juste, de rechercher, si cette montagne fait partie de la chaîne des mons d'Arménie ou de Mésopotamie, ou si c'est le lointain Paropamise), et la famille sauvée s'y établit. Plus tard les descendans de Noé, ou du moins une partie, quittèrent cette contrée et allèrent se fixer vers le sud-ouest, aux bords de l'Euphrate inférieur, dans la Babylonie, pays abondant en

pâturages, ou dans la plaine de Schinear où, 153 ans après le déluge, ils entreprirent la construction de la grande-Tour; entreprise qui, portant obstacle à l'extension du genre humain sur la terre, déplut à Dieu et fut déjouée par le miracle de la confusion des langues.

Il est impossible de savoir avec certitude, si ces traditions des Hébreux sont de pures fictions, ou si ce sont des faits réels, c'est-à-dire, appartenants à l'histoire véritable de leur tribu. Dans la première hypothèse, elles paraissent n'avoir point de but; et dans la seconde, elles sont peu importantes pour l'histoire du monde. Nous trouvons chez plusieurs peuples des traditions de grandes inondations arrivées dans les temps les plus reculés, et l'on conçoit que, dans l'enfance de la terre, la lutte des élémens n'étant pas encore terminée, et le lit des fleuves n'étant encore ni fixé, ni assez profond, il y ait eu ça et là de grandes inondations et que ces inondations s'étendant sur une grande surface, au delà des bornes des notions géographiques des ignorans habitants, aient paru à ces derniers une inondation générale, puisqu'elle couvrait leur monde. Le naturaliste instruit ne voit cependant dans ces inondations que des événemens partiels, et ne les confond pas non plus avec la première submersion générale de la terre entière sous l'océan, laquelle d'après plusieurs indices eut incontestablement lieu avant la création d'Adam. Il n'admet donc nullement

Noé comme une seconde souche du genre humain, mais il se contente de regarder comme telle notre premier père Adam, si toutefois il est disposé à reconnaître une pareille origine commune. Il n'approprie pas non plus à l'histoire, mais il abandonne au jugement des théologiens, les détails accessoires racontés par Moïse relativement au prétendu déluge, considéré comme une punition divine.

Il rejette nécessairement, d'après ce point de vue, toute théorie de population de la terre dont la filiation remonte aux fils de Noé, Sem, Cham et Japhet; et il sait qu'au temps où le récit de Moïse place les enfans de Noé ou leurs plus proches descendans, il existait réellement en Asie et en Afrique des royaumes et des peuples, qui par conséquent ne sont pas de la race des Noachides. Ces derniers donc peuvent bien avoir envoyé des colonies parmi ces peuples, peut-être même avoir été cause de la fondation de quelques nouveaux états, mais ils n'en ont pas été les seuls fondateurs.

Quant à ce qui concerne les progrès de la population terrestre, si, comme nous y porte un intérêt pratique fondé sur la raison, nous la faisons descendre d'un premier père commun (supposons Adam), nous ne pouvons établir que peu de thèses générales, qui pour la plupart sont plutôt des conjectures raisonnables, que des faits réellement avérés. Les voici.

a) La première demeure de l'homme (le Paradis) devra être supposée au pied du nœud des montagnes dont la chaîne, se prolongeant dans l'intérieur de l'Asie moyenne, a dû s'élever la première au dessus des eaux de l'océan général lors de la formation de la terre, et présenter ainsi aux hommes et aux animaux la première surface habitable. Plusieurs vallées s'étendant au midi, et exposées aux rayons bienfaisants du soleil, montrent la nature dans toute sa vigueur, la végétation la plus abondante et des animaux à foison. Une de ces vallées (indiquerons-nous d'après Herder et plusieurs autres écrivains la vallée de Kashmir, connue de nos jours encore sous la dénomination de Paradis terrestre?) fut apparemment le lieu natal, le séjour primitif de l'homme; et si nous examinons les traces multipliées de la première culture humaine dans l'Indostan, ainsi que ses traditions et ses coutumes remontant aux temps les plus reculés, nous sommes réellement tentés d'indiquer au moins conjecturalement comme berceau du genre humain la chaîne des montagnes qui bordent les Indes septentrionales.

b) Longeant de là le pied de la ligne des montagnes qui s'étendent vers l'orient et l'occident, et suivant le cours riant des fleuves, les hommes peuvent être venus s'établir dans les plaines de l'Asie méridionale et occidentale, en laissant quelques

intervalles dont l'aridité ou l'inaccessibilité aura détourné leur marche.

c) La mer, qui dans les commencemens fut un obstacle à la marche progressive de la population, dut, par le progrès des connaissances, devenir le meilleur moyen de la seconder. C'est en traversant le golfe-persique et plus loin le golfe-arabique, que les peuples d'Asie seront arrivés de bonne heure aux côtes d'Afrique; et ce n'est point par l'isthme de Suez, mais de l'Ethiopie (la Nubie et l'Abyssinie) que l'Egypte a tiré la plus ancienne et la majeure partie de sa population.

d) Mais des essaims d'hommes bien plus nombreux traversèrent la Méditerranée. La plupart des îles, et presque toutes les côtes de cette mer et de ses vastes golfes ont été peuplées peu à peu, médiatement ou immédiatement par des colonies venues des côtes occidentales de l'Asie. Chacun de ces établissemens devint un nouveau point central de propagation ultérieure, et ces colonies sont devenues pour l'Asie, l'Afrique et l'Europe une source multipliée et réciproque de richesses.

e) Ces colons pénétrèrent successivement aussi dans l'Afrique intérieure et dans l'Europe intérieure et s'y mélèrent aux races venues du midi et du septentrion.

f) Le nord de l'Asie fut traversé plus tard que le sud, mais néanmoins dans des temps très-reculés, par

des races humaines. Le cours des fleuves qui, sortant du sein des montagnes, coulaient vers le septentrion, les avait également guidés dans ces pays, mais les progrès de la population furent moins sensibles et plus tardifs dans ce climat inhospitalier. Des races plus endurcies, après avoir erré dans les déserts du côté de l'occident, finirent par arriver aux rivages de la Baltique. De là elles se dirigèrent pour la plupart vers le midi et se réunirent dans l'intérieur de notre continent aux essaims nombreux qui y étaient arrivés du nord et du midi.

On ne saurait affirmer avec certitude, que toutes les contrées dont il vient d'être fait mention aient été déjà entièrement peuplées dans la première période. Nous avons déjà fait observer jusqu'où remontent les notions historiques de cette époque. Cependant quelques migrations remarquables, avec leurs indications géographiques et chronologiques, trouveront dans l'histoire particulière des peuples, pendant la seconde période et les suivantes, la place qui leur convient.

Nous nous bornerons seulement encore à remarquer, que la supposition de l'existence de plusieurs souches ou chefs de races s'appuie aussi sur plusieurs raisons plausibles, surtout sur la diversité frappante et générique des races principales de notre espèce, et que l'attention de l'observateur peut être réclamée à juste titre sur l'hypothèse de trois de ces races

principales, savoir : 1° la race européo-arabe ou des habitans du Caucase; 2° la race mongole; 3° la race éthiopienne ou nègre, et par conséquent sur l'hypothèse de trois sources différentes de la population, nommément 1° le versant méridional de la chaîne de montagnes depuis les monts Himmalaja jusqu'au caucase ; 2° le plateau de la haute Asie depuis le mont Mous-thag jusqu'à l'Altaï ; 3° la chaîne des montagnes de la lune en Afrique.

Histoire du peuple hébreu.

Histoire ancienne jusqu'à Moïse.

Deux siècles s'étaient écoulés depuis que les descendans de Noé s'étaient dispersés et avaient abandonné les plaines de Schinear, lorsque Abram [né l'an 1947] (nommé dans la suite Abraham, et issu de Sem par Peleg), vint d'Ur en Chaldée ou de la Mésopotamie septentrionale, s'établir au midi à Haran et de là, plus tard, en Canaan (2022). Le pays de Canaan n'étant alors encore que faiblement peuplé, il est probable que l'Émir étranger (c'est la d'ésignation qu'on [illegible] donnerait de nos jours) trouva le long du Jourdain, et plus avant dans le pays, des pâturages en suffisance pour ses

nombreux troupeaux. Les habitans l'appelèrent Eber, c'est-à-dire, venu d'au-delà (de l'Euphrate), d'où dérive le nom d'Hébreu que portent ses descendans. Mais non seulement les Hébreux — qu'on nomme aussi Israélites d'après un surnom énigmatique de son petit-fils Jacob, et les Juifs ainsi nommés d'après Juda, fils de ce dernier et père d'une nombreuse postérité, mais encore plusieurs tribus arabes font remonter leur origine jusqu'à lui. Ses vertus, sa dignité partriarchale et ses richesses le rendirent célèbre pendant sa vie, et même de nos jours les peuples de l'orient ne le nomment qu'avec vénération.

Ses voyages et les événemens de sa vie, ainsi que ceux de son fils Isaac et de son petit-fils Jacob, donnent à la vérité quelques détails sur les mœurs patriarchales, mais ils sont d'un faible intérêt pour l'histoire du monde. Joseph, un des fils de Jacob, parvenu par un enchaînement d'aventures romanesques et merveilleuses à la dignité de grand-visir du roi d'Egypte et qui par sa sagesse et ses vertus méritait une telle fortune, fit venir son père et ses frères en Egypte où, sans se mêler avec les Egyptiens, ils continuèrent à vivre en nomades dans le pays de Gosen qu'on leur avait cédé (probablement dans les pacages et les déserts autour du mont Casius et plus loin vers le midi). Mais une nouvelle dynastie étant montée sur le trône et les services de Joseph

étant successivement tombés dans l'oubli, l'ancienne haine des Egyptiens contre les peuples pasteurs se réveilla et prit de nouvelles forces par les inquiétudes que faisait naturellement naître l'accroissement rapide des hordes israélites. On les contraignit d'abandonner leur genre de vie oisive et nomade (peut-être aussi le brigandage), de bâtir des villes, d'exercer des métiers à la manière des Egyptiens, et on leur fit sentir, à eux qui ne se soumettaient qu'avec répugnance, tout le poids de la haine, de l'oppression et de la tyrannie.

Dans ces temps calamiteux Amram, de la tribu de Lévi, devint père d'un fils (2373) qui fut nommé Moïse (en cophte, Moudshe c. a. d. sauvé des eaux), nom analogue au sort funeste qui lui avait été réservé dans son enfance. Condamné à périr dans les eaux, il fut sauvé par la fille du roi, reçut à la cour une éducation soignée et fut initié dans les sciences des prêtres égyptiens. Mais la nature ou Dieu l'avait comblé de dons bien supérieurs aux avantages que l'on peut retirer de l'éducation; une ame élevée et ferme, brûlant de l'amour de l'indépendance et de la liberté, et douée de toutes les dispositions à la sagesse et à la vertu. Ayant un jour tué un Egyptien qui maltraitait un Israélite, il s'enfuit à Midian où il garda pendant plusieurs années, dans la vallée de Sinaï, les troupeaux d'un seigneur arabe.

Sa vocation divine pour la délivrance de son peuple, et la manière dont son frère Aaron et lui remplirent leur mission à la cour de Pharaon, sont enveloppées de ténèbres mystérieuses. Nous nous abstenons avec raison de parler de ces merveilles et de plusieurs autres racontées par Moïse, et surtout de celles que le narrateur a puisées dans les traditions des Hébreux. Quant aux prodiges dont Moïse fait mention comme les ayant vus ou opérés lui-même, on y reconnaît quelquefois distinctement que le récit est fondé sur un fait réel qui, tantôt par son caractère particulier, tantôt par l'exaltation des spectateurs, tantôt par son style poétique et figuré, peut-être aussi par une sage politique que le narrateur sut approprier aux circonstances, peut facilement paraître merveilleux.

Le peuple que Moïse a emmené hors de l'Egypte n'était sous aucun rapport tel que l'exigeait l'accomplissement de ses grands desseins. Il voulait conquérir un pays habité par des peuplades belliqueuses et faire des Israélites une nation libre, indépendante et fermement attachée au culte de Jehova. Mais leur long esclavage en Egypte avait abruti leur esprit; accoutumés à la servitude, ils redoutaient une liberté qu'il fallait acheter par des sacrifices, et la moindre privation leur faisait regretter les oignons d'Egypte. Ils étaient en outre arrogants, effrénés comme l'esclave qui croit avoir brisé ses fers, re-

belles à leur propre chef, s'il ne s'entourait journellement des foudres menaçantes de Jehova, et plus propres à piller et à dévaster les pays, qu'à former un état policé. Moïse reconnut donc l'impossibilité de réussir avec une telle génération dans l'exécution de ses projets et fonda ses espérances sur la génération suivante qui, composée d'hommes nés libres dans le désert, mais néanmoins soumis à l'ordre et aux lois et réunis étroitement en un seul peuple par le culte de Jehova, pût un jour, dans le pays reconquis de ses pères, sans se mêler à d'autres peuples, et sans dégénérer, soutenir son indépendance et sa dignité. Tel était le but ingénieux et sublime pour lequel Moïse avait combiné toutes ses mesures et qui explique même la dureté avec laquelle il traita les Cananéens. Ce ne fut cependant pas l'esprit divin, esprit de charité et de justice, qui inspira à Moïse les lois barbares qu'il imposa aux Cananéens; mais enthousiasmé de son vaste projet, il en poursuivait l'éxecution, ainsi que le fit maint homme de bien en pareille occasion, sans aucun égard pour ce qui pouvait blesser la justice et l'humanité. Cependant, il ne vit pas de ses propres yeux l'achèvement de ses travaux; après avoir attaqué sans succès la terre de Canaan du côté du midi et s'avançant de l'orient vers le Jourdain, en tournant autour du pays d'Edom, il sentit approcher sa fin. Il contempla encore du sommet d'une montagne le beau pays

dont la possession était promise à son peuple alors devenu plus puissant, et alla rejoindre ses pères (l'an 2493). Trente-trois siècles se sont écoulés depuis cette époque, et cependant le nom de ce législateur est encore en vénération parmi les nations, plus que celui d'aucun autre mortel.

Josué et les juges.

La mort de Moïse et la conquête de la Palestine ouvrent une nouvelle période dans l'histoire des Hébreux. Car de ce ramas de nomades errants et malunis entr'eux s'est formé depuis cette époque un peuple sédentaire, uni, cultivant l'agriculture, et qui, par la force et la consistance que lui ont données les lois de Moïse, commence à jouer un rôle important dans l'histoire du monde.

Moïse ne conquit en personne que le pays situé à l'est du Jourdain, et c'est là que s'établirent les tribus *) de Ruben, de Gad et la moitié de celle de Manassé. La Palestine proprement dite dans

*) Cette division en tribus provient des douze fils de Jacob: (Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Dan, Nephtali, Gad, Asser, Issachar, Zabulon, Joseph et Benjamin), lesquels en furent les souches. Cependant on reconnaît comme pères de la tribu de Joseph les deux fils de ce dernier, Ephraïm et Manassé, que Jacob avait adoptés; et la tribu de Lévi, tribu des prêtres, n'eut point de pays qui lui fût particulièrement assigné, mais elle se dispersa parmi toutes les autres tribus.

laquelle les autres tribus se fixèrent ensuite, fut d'abord conquise par les armes de Josué, qui extermina la plus grande partie du peuple cananéen dans une guerre sanglante qui dura six ans. Mais enfin le courroux des vainqueurs s'appaisa et le peu d'habitans pui restèrent furent tolérés dans le pays, à charge de tribut et sous le poids de l'oppression. Le lien principal qui unissait les Israélites, et qui par conséquent faisait leur force nationale, était le culte de Jehova. Mais au lieu d'y rester fidèles, ils se montrèrent enclins à l'abjurer et à rendre hommage aux idoles des peuples qu'ils avaient vaincus et des nations voisines. C'est ainsi que se rompit le lien qui les unissait, et ils se divisèrent en autant de peuples que de tribus, qui s'entre-déchirèrent par des guerres intestines. Les peuples soumis et les tribus ennemies voisines profitèrent de cet état de désunion et firent sentir fréquemment aux imprudents Israélites les effets de leur ressentiment et du retour de leurs forces. Ces derniers furent presque tous, tour-à-tour, assujettis par leurs voisins, et ce fut avec raison que leurs sages expliquèrent ces calamités comme un juste châtiment de leur renonciation au culte du vrai Dieu. Mais toutes les fois qu'ils retournaient à lui et qu'ils rétablissaient par là le lien de leur union, ils redevenaient puissants, et sous le commandement de chefs ou de capitaines particuliers librement élus (vulgairement appelés Schopatim, faussement

interprêté par le mot juge); ils usaient amplement de représailles.

Le gouvernement intérieur du peuple hébreu pendant cette période fut entre les mains des princes des tribus et des anciens sous l'influence prédominante du grand-prêtre, jusqu'à ce que ce dernier, ambitionnant la possession héréditaire de la suprématie du pouvoir civil et ecclésiastique, fit redouter au peuple le poids d'un despotisme illimité. L'arrogance et les désordres des fils d'Eli et de Samuel ouvrirent les yeux au peuple qui demanda un roi. Ce fut en vain que Samuel, defenseur sage mais intéressé de la théocratie, lui représenta éloquemment les dangers du gouvernement monarchique; le peuple persista dans sa demande jusqu'à ce que Samuel, se rendant à ses vœux, sacra, par une politique adroite (l'an 2916), Benjamin, issu d'une des moindres familles de la moins puissante des tribus, lequel, bien qu'il se fût déjà distingué par son esprit et sa valeur, ne faisait pas redouter au pontife une restriction sensible d'autorité de la part d'un homme qui, sorti de la poussière, lui devait son élévation.

Les rois.

Saül fut reconnu roi, et cet établissement de la monarchie chez les Hébreux ouvre la troisième pé-

riode historique, pendant laquelle le royaume d'Israël subit de grands changemens à l'intérieur et à l'extérieur; car ce ne fut qu'alors, qu'une plus grande force de pouvoir central, donnant de la régularité et de la consistance à l'administration, put seconder l'accroissement du bien-être public et les progrès de la civilisation; ce ne fut qu'alors également, que par l'accord de la religion et de la politique, la puissance du peuple put agir avec succès à l'extérieur. Cependant l'un et l'autre de ces effets ne furent guère visibles sous le premier gouvernement, étant anéantis par la funeste scission qui existait entre le pouvoir monarchique et la dignité pontificale. Car Samuel ne laissait échapper qu'avec regret un pouvoir dont il avait joui long-temps, et Saül dédaignait de n'être qu'un mannequin royal que le grand-prêtre fit mouvoir. Saül, se hasardant quelquefois à ne pas obéir aveuglément au pontife qui voulait que ses ordres fussent regardés comme divins, et s'étant même permis un jour d'offrir un holocauste et de faire les fonctions de sacrificateur en l'absence de Samuel, ce prêtre ambitieux et implacable le déclara rejeté de Dieu et, sous le prétexte d'un ordre divin, sacra roi d'Israël David de la tribu de Juda. C'est ainsi que les dernières années de Saül furent trublées par des guerres intestines, auxquelles se joignèrent encore les maux des guerres extérieures. L'infortuné monarque, après avoir perdu

contre les Philistins, perpetuels et vigilants ennemis des Israélites, une bataille décisive dans laquelle périrent ses trois fils, entr'autres le magnanime Jonathan, se donna la mort (l'an 2929). Cependant, quoique la parole du grand-prêtre, la gloire de plusieurs exploits et le zèle des hommes de sa tribu parlassent en faveur de David, les onze autres tribus se déclarèrent pendant plusieurs années pour un fils de Saül, nommé Isboseth, jusqu'à la mort de ce dernier qui succomba avec Abner, l'un de ses généraux, sous le fer des assassins. Après cet événement David fut reconnu roi dans tout Israël (l'an 2937).

David traitait avec vénération le grand-prêtre qui le respectait à son tour, et cet accord affermit la puissance royale. Cependant il éprouva — par suite de ses égaremens — bien des malheurs publics et des chagrins domestiques. Ses enfans se déshonorèrent par l'inceste et le fratricide; deux de ses fils se révoltèrent contre ce père trop indulgent, qui dans sa fuite devant Absalon dut porter envie au dernier de ses sujets; et les fléaux du genre humain, la guerre, la peste et la famine désolèrent son peuple.

Abstraction faite de l'irrégularité de ses mœurs, David fut un prince sage et d'un caractère énergique, et son règne, considéré en général, fut glorieux. Il vainquit et soumit tous les peuples voisins et enne-

mis d'Israël, les Philistins, les Amalécites, les habitans de la fertile Idumée, les Moabites, et les Ammonites, et toutes les tribus cananéennes qui restaient encore. Par la mémorable guerre nésibénienne il s'empara d'une grande partie de la Syrie, et sa domination s'étendit depuis l'Egypte jusqu'à l'Euphrate et vers les montagnes de l'Arménie. Il conclut un traité de commerce avec Tyr, d'où il fit venir les cèdres qui furent employés à la construction de son palais à Jébus (citadelle de Jérusalem conquise sur les Jébusites). Les environs de cette ville sont faiblement arrosés et n'offrent en partie que de vastes landes. Mais la splendeur de la cour du roi y attira les courtisans, les trésors et la magnificence, tandis que les provinces éloignées s'appauvrissaient. L'établissement d'une résidence permanente influa en général puissamment sur l'esprit du gouvernement et sur l'état du peuple, influence qui devint encore bien plus frappante sous le règne de Salomon; car ce fut lui, son fils cadet né de Bethsabé, que David, séduit par les artifices de cette femme, nomma en mourant son successeur, au préjudice d'Adonaï son fils aîné.

Salomon monta sur le trône l'an 2969. La renommée de sa sagesse l'avait devancé et donnait au peuple les plus belles espérances. Il n'y répondit qu'imparfaitement et pendant peu de temps. Après

avoir affermi sa domination par la destruction de ses adversaires, il soumit, à la vérité, les faibles restes des Cananéens, mais il perdit l'importante Idumée, et Damas, la plus belle de toutes les conquêtes de David, et si dans les commencemens il seconda l'industrie de son peuple, établit un commerce avantageux avec l'étranger, embellit Jérusalem d'édifices superbes et fit fleurir la littérature hébraïque par ses encouragemens et son exemple; il anéantit tous ces heureux effets par ses prodigalités, son luxe et son despotisme. Les Hébreux, dans leur simplicité, se laissèrent éblouir par l'éclat de son trône, par la magnificence jusqu'alors sans pareille de son temple de Jehova et par d'autres merveilles de l'industrie des Phéniciens. Ils célébrèrent avec exaltation la sagesse de Salomon, mais ils sentirent douloureusement le poids des travaux, des impôts et toute l'humiliation d'un gouvernement despotique. Salomon se déshonora même enfin par une honteuse superstition et l'idolâtrie. Les prêtres de Jehova attisèrent l'étincelle de mécontentement qui couvait sourdement dans les esprits. Jéroboam fut sacré antiroi; mais n'ayant pu se maintenir, il fut contraint de se réfugier en Egypte.

Le royaume est partagé entre Israël et Juda. Chute de l'un et de l'autre.

Cependant, après la mort de Salomon (l'an 3009) le feu de la sédition se ralluma par l'imprudente dureté de Roboam, son fils. S'étant refusé à diminuer les impôts excessifs, il souleva contre lui dix tribus de la race de David. Celles de Juda et de Benjamin lui restèrent fidèles; Jéroboam devint roi des autres. De cette manière l'empire resta longtemps divisé en deux royaumes ennemis qui s'appelèrent Juda et Israël.

L'un et l'autre recelaient dans leur sein, d'après leurs rapports intérieurs et extérieurs, le germe de la destruction; car, la scission religieuse s'étant jointe à la politique, toute réconciliation sincère devenait impossible, et les forces des deux royaumes étant à-peu-près égales, la continuité de leurs discordes devait les épuiser réciproquement. Outre cela le caractère des deux peuples et celui des cours dégénérait de plus en plus; le parjure et la perfidie, la fureur et l'égarement, ainsi que les vices de toute espèce souillent maintenant les pages de l'histoire des Israélites.

C'est dans ces entrefaites que sous de féroces conquérants s'éleva la puissance menaçante de la Nouvelle-Assyrie et de la Nouvelle-Babylone, à laquelle les rois d'Egypte, alarmés et envieux, opposèrent la leur. Juda et Israël, par leur position

entre ces deux états belligérants et par leur affaiblissement, suite de leur démoralisation, durent nécessairement devenir la victime de cette lutte. Ces calamités furent prévues par des hommes éclairés qui, animés d'un enthousiasme patriotique, s'élevèrent avec énergie contre les mœurs et la corruption de leur temps. Ces sages sortaient des écoles des prophètes, florrissantes depuis Samuel, où se formèrent nombre de respectables et intrépides défenseurs des droits du peuple et du culte du vrai Dieu; mais il y en eut aussi parmi eux, qui, semblables aux prêtres du moyen-âge, se laissèrent entraîner par un fanatisme aveugle ou séduire par un vil intérêt. Isaïe, issu de sang royal, fut un des prophètes qui se signala le plus par la richesse de ses idées et par la force de ses images.

Ses prophéties, ainsi que celles des autres sages, ne furent accomplies que trop tôt à l'égard d'Israël et de Juda. Israël (autrement nommée Samarie, du nom de la ville bâtie par Amri), après avoir gémi sous la tyrannie de plusieurs rois de diverses dynasties, pour la plupart indignes de régner et parvenus au trône par la rebellion et l'assassinat, devint la proie des Assyriens. Ahas, roi de Juda, les avait appelés à son secours contre Israël, et Tiglath-Pul-Assar emmena sous Pekah une partie des Israélites en servitude (l'an 3224), et Hoseah ayant tenté de les délivrer de ce honteux

asservissement, Samarie fut conquise par Salmanassar, et les autres Israélites furent pris et conduits en Médie (l'an 3263). Le royaume avait subsisté 254 ans.

Le royaume de Juda se soutint un peu plus longtemps, parce qu'il ne fut pas, comme celui d'Israël, déchiré par des guerres intestines, suites sanglantes de changemens de dynastie, et qu'il fut presque toujours gouverné par des rois de la maison de David qui se succédèrent paisiblement. Ceux-ci cependant ne purent sauver l'état chancelant. Dévasté tour-à-tour par les Egyptiens, les Israélites et les Assyriens, jouissant ensuite de quelques intervalles de repos, et reprenant même ses forces, le royaume de Juda succomba sous le bras puissant du héros babylonien Nebucadnezar *) (Nabocollasar) qui, après avoir remporté une victoire sur les Egyptiens près de Karschemisch, étendit sa domination jusqu'à la Méditerranée. Deux rois, Joachim (l'an 3385) et Sédékiah **) (l'an 3395), incités par l'Egypte, osèrent tenter de secouer le joug de Babylone; ils subirent l'un et l'autre le châtiment de leur parjure. Jérusalem fut conquise,

*) Selon plusieurs traducteurs français Nabuchodonozor. *(Note du trad.)*

**) D'autres ont écrit Sédécias. *(Note du trad.)*

le temple détruit et les Juifs conduits en captivité à Babylone.

Ce précis de l'histoire des Hébreux fait connaître la forme du gouvernement civil de ce peuple; dans tous les changemens de son gouvernement le pouvoir sacerdotal se montre, tantôt comme base primitive de l'union sociale de la nation, tantôt comme principe permanent de sa durée, tantôt comme gouvernement oppresseur, tantôt comme barrière opposée au despotisme, quoique despotique lui-même dans son essence sous cette dernière forme, n'étant pas émané du peuple, ni lié à l'intérêt de la chose publique.

Les peuples voisins des Hébreux, tels que les Philistins, les Iduméens, les Ammonites et les Moabites (les Amalécites avaient déjà été détruits par Saül), furent engloutis par le torrent qui submergea Israël et Juda; et quoique leur sort fut moins cruel que celui de ces derniers, leurs noms (à l'exception de celui des Iduméens) cesse de figurer dans l'histoire. Cependant, au nord de la Palestine, où jadis avaient dominé les dix tribus d'Israël, s'était formé un nouveau peuple, les Samaritains. Il se composait de colons étrangers, auxquels s'étaient joints le peu d'Israélites qui s'étaient soustraits au fer du vainqueur ou à la captivité. Ce peuple mélangé adopta aussi un culte mixte, formé de celui de Jehova et de celui des

idoles du paganisme, que les sectateurs du Judaïsme pur regardèrent comme hétérodoxe. La population croissante de Samarie couvrait déjà tout le pays d'Israël et la Judée était encore déserte quand, soixante et dix ans après que Jechonias (fils de Joachim, l'an 3385) eut été emmené en captivité, Cyrus, vainqueur et maître de Babylone, permit aux Juifs captifs de retourner au pays de leurs pères (l'an 3455) et devint par là le fondateur d'un nouvel état juif.

Histoire des Egyptiens.

Origine des Egyptiens et de leur civilisation.

Nous tournerons maintenant nos regards du côté de l'Egypte, pays remarquable par des signes distinctifs particuliers, par les merveilles de la nature et de l'art, et qui fut le foyer des lumières et le berceau de la civilisation dans le monde occidental.

La population et la culture de l'Egypte remontent au delà du déluge. Si cette calamité s'était étendue sur l'Egypte, Abraham y aurait-il trouvé un état policé et une cour brillante? et surtout dans la Basse-Egypte qui, elle-même moins ancienne que la vallée du Nil, n'a pu devenir habitable qu'après des efforts de plusieurs siècles? Ainsi les premiers

habitans de l'Egypte ne furent pas des descendans de Noé, bien que certaines colonies de Noachides s'y fussent établies plus tard ; mais la masse de la population est originaire d'Ethiopie, comme le prouve la description que fait Hérodote de la conformation des naturels du pays, laquelle approche des formes distinctives de la race des Nègres.

Cette opinion, en admettant que des colonies sont venues s'établir postérieurement en Egypte, peut se concilier en quelque façon avec celle de Denon qui, d'après les contours plus nobles des figures humaines représentées sur les monumens égyptiens, conjecture que les castes des prêtres et des guerriers étaient issues d'Asie (peut-être de la race qui habitait les Monts-Caucase). Cependant il paraît impossible de découvrir désormais, si la population éthiopienne est venue de l'Inde-orientale ou de l'Arabie méridionale en Afrique, ou si elle fait partie d'une race d'hommes particulière de ce continent. La prédilection dont nous avons déjà fait preuve pour l'hypothèse d'un seul père commun, nous fait pencher pour la première de ces deux opinions.

Ainsi donc, côtoyant le Nil et traversant la Nubie de même que la chaîne de montagnes, une horde d'Ethiopiens arriva dans la fertile vallée, et s'il est vrai que parmi d'autres végétaux elle y trouva du blé sauvage, nous concevrons facilement qu'elle s'y

soit établie. Les cavités et les crevasses des rochers qui bordent le Nil des deux côtés, offraient à ces étrangers des habitations toutes faites, et d'autant plus à leur gré que toute l'Egypte ne produit que fort peu de bois de construction. Ils agrandirent, multiplièrent, étayèrent ces cavernes, et c'est ainsi que leur architecture primitive, inventée d'après la conformation du pays, conserva un caractère distinctif, qui se reconnaît dans tous les édifices qu'ils ont construits postérieurement. La haute Egypte s'étant successivement remplie d'habitants, la population s'étendit le long du Nil vers la moyenne Egypte et finalement vers la basse Egypte, faisant par-tout valoir le terrain qu'engraissaient les inondations du fleuve, élevant par-tout des digues transversales pour préserver des dégâts des débordemens un sol précieux pour sa fertilité, creusant des canaux pour répandre aussi loin que possible les eaux du Nil, et établissant leurs habitations au dessus des eaux sur des montagnes que la main de l'homme avait exhaussées.

De pareils travaux font déjà supposer un haut degré de civilisation; mais la rapidité de ces progrès ne doit pas nous surprendre, quand même les Egyptiens auraient encore été dans l'état de barbarie à leur sortie d'Ethiopie (cependant diverses raisons viennent à l'appui de l'opinion contraire). Car l'agriculture produit et exige la civilisation, l'unanimité

d'efforts et l'ordre social. Une fois lancé dans cette carrière, un peuple trouvera toujours, dans la conviction intime des avantages acquis, un nouvel acheminement à la perfection ; les obstacles, à moins qu'ils ne soient insurmontables, ne feront qu'animer son zèle et aiguiser sa sagacité; l'agriculture et la civilisation générale se seconderont et s'élèveront réciproquement. Faut-il donc s'étonner qu'en Egypte, dont les campagnes arrosées par le fleuve n'ont besoin que d'être ensemencées et moissonnées, l'agriculture soit devenue l'occupation favorite de ses habitans et que le riche produit des récoltes les ait portés à inventer les moyens de conserver et de multiplier cette fertilité, et à former des institutions sociales qui assuraient et répandaient ces avantages? Faut-il s'étonner qu'au sein du cercle resserré d'une population croissante se soient élevés des monumens qui tiennent du prodige?

Mais un second principe favorisait en outre chez les Egyptiens les progrès de la civilisation; c'étaient la religion et le pouvoir sacerdotal. Ils avaient amené d'Ethiopie, ou accueilli, dans les premiers temps, à sa sortie de Mœroé une caste nombreuse de prêtres éclairés qui, bientôt revêtus de l'autorité et du pouvoir par l'ascendant naturel que la supériorité du génie exerce sur l'inexpérience, devinrent les dépositaires exclusifs de connaissances scientifiques ou occultes et tinrent la nation en tutèle.

De cette première colonie de prêtres se détachèrent peu-à-peu plusieurs essaims qui allèrent s'établir dans des contrées plus éloignées, et chaque temple qu'ils élevaient devenait un nouveau point central d'institutions religieuses ou civiles. De là, ou peut-être aussi par d'autres circonstances se formèrent en Egypte plusieurs royaumes, car il existe des preuves incontestables, que ce pays fut souvent et long temps divisé en plusieurs états. Plusieurs de ces états, outre les principaux, tels que Thèbes et Memphis, ont laissé des traces visibles de leur existence, par exemple: Eléphantine, Héraclée, This, et plus tard Tanis, Bubaste, Saïs, Mendes et Sebennytus, ces quatre derniers dans la basse Egypte. Il était donc impossible que dans la suite l'un ou l'autre de ces états n'augmentât en puissance et n'envahit tous les autres pour plus ou moins de temps. La magnificence des cités principales, la grandeur colossale de quelques édifices et de quelques monumens d'architecture hydraulique, fait supposer un degré de puissance et d'opulence qui ne pouvait être que le partage du souverain de toute l'Egypte et certainement pas celui du chef d'une petite principauté (Nomus). Quoique nous ne puissions indiquer avec précision les changemens sans doute nombreux qui eurent lieu parmi les puissances qui dominèrent en Egypte, il est néanmoins évident que dans les commencemens Thèbes

prédomina pendant un assez long espace de temps, que Memphis s'éleva ensuite, et que plus tard diverses villes de la Basse-Egypte furent tantôt tour-à-tour, tantôt en même temps, la résidence des souverains. L'Egypte devint aussi plusieurs fois la proie de conquérans étrangers, parmi lesquels on cite principalement les Hyksos, rois pasteurs (peut-être chefs de hordes nomades d'Arabie), lors du séjour des Israélites en Egypte (lesquels pour cette raison ont même été confondus avec eux par quelques écrivains), et l'Ethiopien Sabako; car l'Egypte, dont les soldats formaient une classe particulière, et dont la population n'était guère belliqueuse (car le gouvernement des prêtres inspire la soumission, mais non pas le courage), devait succomber après peu de combats. Cependant l'esprit de leur organisation, celui d'un pouvoir monarchique tempéré par l'autorité sacerdotale, se maintint, à travers quelques orages passagers, jusqu'à la domination des Perses.

La caste des prêtres, sans se mêler avec les aborigènes, continua de se soutenir, comme la plus noble, la seule versée dans les sciences et par conséquent la plus propre à diriger le peuple. Cette caste avait amené avec elle en Egypte une tribu de guerriers, ou bien, ce qui est plus vraisemblable, ces prêtres, pour affermir leur puissance et défendre à l'extérieur les frontières de leur empire toujours croissant, avaient, d'un ramas de hordes voisines ou

indigènes, formé ce corps de guerriers. Il était indispensable que la caste militaire, en qui résidait la force du pouvoir, acquît des richesses et de l'autorité. Cependant, et quoique ce fût dans cette caste qu'on élût les rois, nommés Pharaons, les prêtres, par la supériorité naturelle de l'esprit sur la force physique, et par les sentimens religieux qu'ils avaient profondément inculqués à tout le peuple, se soutinrent constamment au premier rang, prescrivirent au roi, par une étiquette sévère, la conduite qu'il avait à tenir publiquement et en particulier, et le jugeaient publiquement àpres sa mort.

La masse restante du peuple, également divisée en plusieurs castes, était infiniment au dessous de ces deux castes dominantes. Les relations contradictoires d'Hérodote et de Diodore ne nous permettent pas d'indiquer au juste leur nombre, ni leur dénomination. D'après Heeren, qui par rapport à la vraisemblance des détails semble mériter quelque foi, il y avait en outre quatre castes; les pasteurs, les nautonniers, les artisans et les interprêtes.

D'après ce que nous venons de dire, l'origine des deux premières castes dont il a été fait mention plus haut, et leur séparation d'avec les autres, n'a rien qui doive étonner; nous trouverons aussi dans les circonstances locales du pays, et dans quelques renseignemens historiques les causes de la formation des castes inférieures. Le besoin d'entretenir les

communications dans l'étroite vallée du Nil, surtout dans la saison des débordemens, donna naturellement naissance à l'art de conduire les barques, et il est vraisemblable que ce furent les portions du peuple devenues, par l'exercice de la pêche, familières avec les eaux du fleuve qui formèrent dans la suite la caste des nautonniers. L'origine de celle des pasteurs est encore plus naturelle; car il y a en Egypte (surtout dans la région montagneuse à l'est vers la mer-arabique) plusieurs étendues de terrain, et dans la basse Egypte plusieurs contrées marécageuses, qui, peu propres à la culture, ne peuvent être utilisées que comme pacages. Les tribus indigènes ou les colonies nomades, qui se fixèrent dans ces contrées sous la domination des Pharaons, furent les fondateurs de la caste des pasteurs, dans laquelle on comprit, plus tard, les cultivateurs dont l'occupation favorite était l'entretien du bétail. L'origine de la caste des artisans fut sans doute plus tardive, parce que l'exercice des métiers fait supposer des progrès plus avancés dans la civilisation. Il ne paraît pas que cette caste ait été subdivisée selon les diverses branches d'industrie. Finalement la caste des interprêtes prit naissance sous Psamméticus; car ce prince, ami des Grecs, fit instruire dans la langue et les mœurs de la Grèce un grand nombre d'enfans égyptiens, qui plus tard, lors de l'extension du commerce de l'Egypte avec les autres

peuples, servirent d'interprêtes, de courtiers etc, mais qui, par suite de la haine des Egyptiens pour tout ce qui est étranger, ayant été repoussés par eux, formèrent une corporation particulière.

Cette hiérarchie de castes et surtout la rigide observance de l'hérédité des castes (car, dans aucun cas, il n'était permis d'en changer), ainsi que les privilèges extraordinaires concédés aux prêtres et aux soldats et qui ne laissaient aux castes inférieures qu'une part trop modique aux avantages de l'association civile, établirent le despotisme des deux premières à l'egard des autres, et la masse du peuple égyptien vivait (à le prendre dans le sens le plus ménagé) sous une tutèle supportable, à la vérité, mais cependant telle qu'il ne pouvait jamais parvenir à l'émancipation. Néanmoins, l'existence ou le conflit de deux classes privilégiées opposait au despotisme une digue qui sauvait la nation ; car sans la caste des prêtres, celle des guerriers, le roi à leur tête, aurait traité les Egyptiens encore plus durement que les Mameluks ne traitèrent les Cophtes, et sans la crainte de Pharaon, les prêtres seraient peut-être devenus pires que les Schamans *).

*) Les Schamans sont des prêtres qui dans la Grande-Tartarie, le Mogol, une partie de la Chine, en Sibérie et dans le Kamtschatka sont médecins et passent pour enchanteurs et nécromanciens.

(Note du trad.)

Epoques principales de l'histoire des Pharaons.

Le premier roi d'Egypte (car avant lui ce furent des dieux qui y régnèrent pendant des myriades d'années) est unanimement appelé Menès ou Min. Ce fut lui, si l'on en croit Hérodote, qui bâtit Memphis, mais cette assertion n'est qu'une fanfaronnade des prêtres de Memphis; il est plus vraisemblable selon Diodore, que Thèbes (Luxor) fut bâtie la première (par Busiris II), et qu'après qu'elle eut servi de résidence à neuf rois (parmi lesquels on compte le sage Osymandias), Uchoreus fonda la nouvelle capitale, Memphis. Ce fut un coup funeste porté à la splendeur de Thèbes, nommée Hekatompylos à cause de ses cent portes, et dont les restes, après tant de révolutions et après avoir essuyé, pendant plus de deux mille ans, les outrages des saisons et de la barbarie, inspirent encore aujourd'hui, par leur imposante grandeur, une respectueuse admiration. Il est fait mention plus tard, dans Hérodote ainsi que dans Diodore, de Mœris qui a donné son nom au lac voisin, ou qui du moins fit construire les écluses qui unissent ce lac au Nil.

Après Mœris, qui d'après Hérodote regna neuf cents ans avant l'arrivée de cet historien en Egypte, vient (après un intervalle de sept générations, à ce que prétend Diodore) Sesostris ou Sesoosis, l'Alexandre de l'Egypte. On a révoqué son existence

en doute; mais il n'est guère vraisemblable qne tant d'exploits qu'on rapporte presque unanimement sur son compte, n'aient aucun fondement historique.

Peu importe à l'histoire que celui qui fit sculpter le premier obélisque s'appelât Rhamsinitus*); que les trois grandes pyramides près de Memphis aient été construites par Chéops, Céphrénes ou Mycerinus. C'est la signification et l'examen de ces grands ouvrages qui mérite notre attention. La manière de voir les objets varie beaucoup à cet égard; mais quoi qu'on puisse dire d'un sens mystérieux, d'intentions religieuses, d'un but astronomique, on ne pourra cependant y méconnaître la disproportion entre le but et les moyens, l'imperfection de l'art et la servitude d'un peuple qui, patient comme les bêtes de somme et obéissant au moindre signe du despote, consomma ces immenses travaux au prix de ses sueurs et de celles de plusieurs générations.

Bochoris le Sage (le législateur Asychis dans Hérodote?) perpétua bien plus glorieusement sa mémoire par une sage législation, dont Solon adopta dans la suite les points principaux. Cependant, malgré sa sagesse, il ne put mettre un terme aux maux qui accablaient l'Egypte par suite des fautes de ses

*) Aussi appelé Rhemphis et Rhempsinitus. Voir l'histoire universelle, traduite de l'anglais par une société de gens de lettres. Edit. d'Amsterdam 1742.

(Note du trad.)

prédécesseurs, et de l'accroissement de la puissance de l'Assyrie. Des troubles intérieurs (tels que la dissolution du gouvernement de Diospolis, l'établissement de nouvelles dynasties dans la basse Egypte) se joignirent aux orages extérieurs. Pour résister aux Assyriens, les Pharaons eurent l'imprudence d'appeler à leur secours les Ethiopiens, dont les princes régnèrent ensuite en Egypte pendant cinquante ans. Ce fut en vain que celle-ci attendit son salut d'un changement de dynastie. Sethon, prêtre de Phtha *), d'abord vassal d'Ethiopie, puis monarque, offensa la caste militaire en la dépouillant de ses terres, dans le temps même que Sennacherib menaçait le royaume. Les soldats refusèrent de combattre, et c'en était fait de l'Egypte si elle n'eût été sauvée par un prodige; vraisemblablement celui qui est également cité comme miracle de Jehova dans l'histoire des Hébreux; c'est-à-dire l'épidémie qui fit périr l'armée assyrienne, et à laquelle se joignit la crainte qu'inspira à Sennacherib l'approche du roi d'Ethiopie. Mais les divisions intestines continuèrent de déchirer l'Egypte qui, après plusieurs années d'anarchie, fut enfin partagée entre, douze princes au-dessus desquels s'éleva, par ses qualités et la faveur du destin, Psammeticus

*) Vulcain, selon la traduction française de l'histoire universelle en anglais.

(Note du trad.)

de Saïs qui, avec le secours de soldats Cariens et Joniens, se rendit maître de tout le royaume.

Psamméticus ayant ainsi ouvert aux étrangers (l'an 3313) l'entrée de l'Egypte, ayant adopté les mœurs de ces peuples, et accordant sa confiance à des mercenaires étrangers de préférence à ses compatriotes de la caste militaire, excita le mécontentement général, et 200,000 hommes de la tribu des guerriers quittèrent le royaume à l'époque où ils étaient le plus nécessaires, puisque la prépondérance de l'Assyrie forçait l'Egypte à s'agrandir à son tour ou à perdre son indépendance. Necho, successeur de Psamméticus, avait les principes de son père, mais son génie méditait des desseins plus vastes, plus audacieux. Dédaignant la politique timorée des anciens Pharaons et cherchant à étendre ses relations commerciales, il essaya, quoique sans succès, de joindre les deux mers par un canal, et fit sonder toutes les côtes de l'Afrique par des navigateurs phéniciens, expédition jusqu'alors sans exemple et tout-à-fait isolée. Ses exploits guerriers ne furent guère moins éclatants. Il disposa à son gré du royaume de Juda, battit les Syriens, et continua quelque temps avec succès la guerre dans l'Asie-centrale contre la nouvelle Babylonie, élevée sur les ruines de l'Assyrie, jusqu'à l'an 3382, où il fut battu à Circésium par le

féroce Nébucadnézar, qui par cette victoire porta le dernier coup à la puissance de l'Egypte.

Chute du royaume d'Egypte.

Après le règne de quelques rois peu importants pour l'histoire, le trône d'Egypte fut occupé (l'an 3415) par le rebelle Amasis qui ne s'en montra pas indigne. L'état parut refleurir, mais cette apparence de prospérité et de vigueur n'était qu'illusoire. Le peuple égyptien, se défiant de son gouvernement et de lui-même, désuni et découragé, ne pouvait se soustraire au joug d'un voisin puissant. Amasis voyait approcher l'orage qui devait écraser son royaume. Le belliqueux Cyrus plus redoutable encore que Nebucadnézar, menaçait l'Egypte qui s'était alliée avec la Lydie pour résister à sa puissance. Cependant ce fut plus tard que Cambyse vengea son père sur l'infortuné Psamménite, fils d'Amasis. La superbe Memphis succomba dès la première année de sa domination (3459), après la perte d'une seule bataille, et le prince trahi tomba au pouvoir du vainqueur féroce. Le trône des Pharaons s'écroula.

Histoire de l'Asie-Centrale.

Caractéristique générale.

La connaissance des changemens multipliés que subirent, dans la haute antiquité, les gouvernemens des hordes belliqueuses de l'Asie-centrale n'est parvenue jusqu'à nous qu'au moyen de traditions vagues, sans indication précise d'époques et défigurées par l'orgueil, la passion et l'ignorance de certaines tribus et le manque de notions géographiques ; et les écrivains postérieurs, qui ont récueilli ces traditions, n'ont également pu éviter le défaut de ne présenter les objets que sous le point de vue partial des premiers narrateurs. Le peu de renseignemens sûrs que nous avons acquis par cette voie, sont en si petit nombre et ont si peu de cohérence entr'eux, que l'on peut à peine admettre une histoire de l'Asie-centrale antérieure à Cyrus. Cette perte est-elle à regretter ? Il semble que l'on peut supposer, pour les temps antérieurs aux premières connaissances historiques, cette même rotation perpétuelle qui ramène tour-à-tour la force naissante, la splendeur et la puissance, la dégénération, le déclin, et la chute, vicissitudes auxquelles le destin a condamné toutes les dynasties de l'orient depuis le commencement de l'histoire jusqu'à nos jours ; et que si l'on pouvait vérifier les fastes des monarchies de Baby-

lone, d'Assyrie et des Mèdes, l'histoire du monde, déjà siabandante en dynasties, n'en retirerait d'autre avantage, que d'en compter quelques-unes de plus.

Ancienne Assyrie.

Parmi les pays que parcoururent de préférence les descendans de Noé, ceux situés vers le Bas-Euphrate et le Tigre furent les premiers où se formèrent des royaumes proprement dits, soit que la population plus resserrée rendît nécessaire l'établissement d'un ordre social plus rigide, soit que le peuple, amolli par la sensualité, se laissât plus facilement dompter par des Nemrod indigènes, ou subjuguer par des hordes étrangères. On peut supposer que de pareilles hordes, sorties des montagnes au nord de Sinear, vinrent s'emparer, par la force des armes, des productions de la terre sous le climat tempéré du sud, et de celles de l'industrie d'un peuple civilisé. La fortune, la valeur et le génie des chefs balança la prépondérance des diverses hordes entr'elles, jusqu'à ce qu'ayant englouti la plupart des autres, l'une d'elles, semblable à un torrent qui se déborde, se fut répandue sur toute la surface des divers pays. La horde victorieuse accumula les dépouilles des nations dans un camp qu'elle fit entourer de fossés et de remparts, à la construction desquels elle condamna les vaincus. De ces camps se for-

mèrent les cités qui, dans les commencemens renfermant des champs et des pâturages, étaient d'une étendue immense. Babylone (Bab-Bal, cour du seigneur), traversée par l'Euphrate, formant un carré régulier, avait une étendue de 480 stades (15 milles d'allemagne *)) et cent portes. Ninivé, (Nave-Nin, demeure de Nin), ville encore plus grande, avait le long du Tigre une étendue de trois journées de marche. Il n'y a plus moyen de découvrir, si Bel, fondateur de Babylone, fut le Xisuthrus dont parle Bérose, ou le Nemrod de Moïse ; si ce fut aussi lui qui construisit Ninivé ou si ce fut son fils Asur, dont le nom vit encore en Assyrie, ou enfin Ninus (fils de Bélus). Mais on cite presque unanimement ce dernier comme le fondateur de l'ancienne monarchie assyrienne (l'an 1874), qu'il étendit sur Babylone, la Médie et la Bactrie, et que la grande Sémiramis, son épouse, étendit encore plus loin (1926) vers l'est et le sud jusqu'à l'Ethiopie.

La monarchie de la Grande-Assyrie subsista pendant plusieurs siècles, et il est bien vraisemblable que pendant ce long espace de temps elle éprouva diverses secousses, de même que des changemens de dynasties, quoique nous n'ayons guère d'autres vestiges de cet état qu'une série aride de noms de

*) Le mille d'Allemagne fait à peu près 1 3/4 lieue de poste. *(Note du trad.)*

rois. La vie voluptueuse de Ninyas (l'an 1968) et de ses successeurs qui, plongés dans les délices du sérail, gouvernaient par leurs visirs et leurs satrapes, est, comme signe caractéristique des gouvernemens asiatiques, généralement avérée, de même qu'il est constaté que Sardanapale fut (l'an 3108) du grand nombre de ceux, qui expièrent les fautes de leurs ancêtres.

Nouvelle Assyrie, nouvelle Babylone, Médie.

Bélésis, grand-prêtre de Babylone, et Arbacès, gouverneur de la Médie, ayant terminé heureusement leur révolte par la prise de Ninivé, (Sardanapale eut l'âme assez élevée pour préférer à une capitulation honteuse la mort sous les ruines fumantes de son palais), la Grande-Assyrie fut morcelée en autant de principautés qu'il y avait de satrapies, et leur capitale commune devait être Ecbatane. Mais bientôt les désordres de l'anarchie donnèrent naissance à trois nouveaux royaumes, l'Assyrie, Babylone et la Médie, parmi lesquels celui de la Nouvelle-Assyrie fut de rechef le plus puissant. L'histoire ne nous a conservé de ses rois que les actions guerrières, et encore les versions varient-elles quant aux noms et aux dates. Ce que nous en savons de plus positif, quoique défectueux quant à la liaison des faits, se trouve dans

les relations des Hébreux, leurs contemporains et leurs voisins, qui en eurent beaucoup à souffrir. Phul, qui, après plus d'un siècle de troubles et de désordres, releva le premier la puissance de l'Assyrie, tourna (déjà en 3213) ses armes contre Israël, et les efforts de ses successeurs continuèrent à se diriger du côté de l'ouest, vers les côtes de la Méditerranée. La Syrie et Israël succombèrent dans une lutte inégale contre Tiglath-Pul-Assar et Salmanassar (3245 et 3261), et les vaincus furent emmenés, comme de vils troupeaux, par leurs barbares vainqueurs dans des régions lointaines. L'Egypte et même l'Ethiopie souffrirent beaucoup des armes de Salmanassar; Juda ne se défendit qu'avec beaucoup de peines; mais Tyr, par sa puissance maritime, sortit victorieuse de la lutte. Sennachérib (l'an 3270) dévasta le royaume de Juda, menaça l'Egypte, mais son armée fut détruite par la peste et il fut assassiné par ses fils. Alors la Médie secoua de nouveau le joug des Assyriens, et Assarhaddon*) (3280), prince jadis très-puissant, qui soumit Babylone et humilia Juda, ne put plus la réduire. Plusieurs historiens profanes citent encore plusieurs rois qui, après lui, soutinrent une grande guerre pour s'opposer à l'agrandissement de la Médie. Cette guerre fut inter-

*) D'autres écrivent: Assar-addin et Essar-haddon. *(Note du trad.)*

rompue par une invasion que fit dans le pays une horde de Scythes, et recommença après leur destruction. Le rebelle Nabopolassar, Chaldéen, se joignit aux Mèdes, et l'Assyrie succomba sous les efforts réunis de ces deux puissances. La superbe Ninivé fut détruite (vers l'an 3380) et ne se releva plus de ses ruines. Vis-à-vis de Mossoul se prolonge une chaîne de collines qui borde le fleuve; sur l'une de ces hauteurs est un village appelé Nunia, et l'on présume que ces collines sont formées des décombres de Ninivé.

Cent-vingt-neuf ans après la mort de Sardanapale, paraît un roi de Babylone, nommé Nabonassar (3237). C'est par lui que le célèbre mathématicien Ptolemée d'Alexandrie commence son fameux canon des rois de Babylone; mais nous ne connaissons pas ses ancètres, et nous ignorons si lui-même et ses plus proches successeurs furent souverains ou vassaux de l'Assyrie. Ce canon fait mention plus tard des monarques assyriens Assarhaddon, Saosduchin et Chyniladdan comme souverains de Babylone, ce qui du moins prouve à cette époque l'asservissement de cette puissance. Mais ensuite le Chaldéen Nabopolassar, gouverneur de Babylone *), se soulève contre l'Assyrie, aide Cyaxare de Médie à détruire Ninivé et

*) Des écrivains modernes le croient chef d'une horde du Kurdistan qui venait de faire une irruption dans le pays.

fonde l'empire Chaldéo-Babylonien (l'an 3359). Il y avait déjà long-temps que ces Chaldéens, venus d'une contrée montagneuse du nord, s'étaient établis à Babylone (il n'est plus possible de reconnaître à quelle époque). Leur nom resta en propre à une tribu particulière. Nabopolassar, doué d'un génie belliqueux, étendit sa domination jusque vers la Méditerranée. Le Pharaon Necho*) le repoussa, à la vérité; mais la puissance de l'Egypte fut anéantie (l'an 3377) près de Circésium (Karchemisch) par le redoutable Nébucadnézar (Nabocolassar), fils de Nabopolassar. Jérusalem et Tyr furent réduites par ses armes, et ses drapeaux flottèrent en Ibérie, en Arabie, en Egypte et en Libye. C'est à lui et à Nitokris, son épouse, que Babylone doit, à ce qu'on prétend, ces magnifiques constructions que la tradition attribue à Sémiramis, reine de l'ancienne Assyrie.

Ces édifices, cette ville immense ne sont plus; de savants voyageurs ont reconnu les vestiges de Babylone dans des monceaux de ruines dispersés au loin, des deux côtés du fleuve, près d'une petite ville qui s'appelle Hilla.

Nabocolassar mourut (l'an 3420), et avant qu'une génération se fût écoulée, son empire avait cessé d'exister, parce qu'il n'avait été fondé que sur

*) Quelques-uns écrivent Nechus.

(Note du trad.)

la force de ses armes, et non sur la sagesse dont les effets survivent au fondateur. C'est pourquoi après le court règne de quelques princes sans mérite, Nabonid *) (peut-être le Belsazar de Daniel), le plus jeune des fils de Nébucadnézar, perdit le trône et la vie contre Cyrus le Médo-Perse (l'an 3446).

La Médie (on prétend que ce nom dérive de Madaï, fils de Japhet) fut pendant plusieurs siècles le théâtre des combats de plusieurs hordes sauvages et guerrières, parmi lesquelles se trouvait, dans la Médie proprement dite, la tribu des Mages outre cinq autres tribus. En proie aux dissensions et à l'anarchie, les Mèdes durent nécessairement succomber sous les coups d'une puissance régulièrement organisée. C'est pourquoi l'ancienne Assyrie soumit bientôt ce pays, où cependant des hordes Scythes et des tribus indigènes exerçaient un pouvoir sans frein. Ce ne fut que deux siècles après la mort de Sardanapale que, selon Hérodote, commença la race des rois de Médie. Le premier roi fut Déjocès (3288), célèbre par sa sagesse et son équité. Lorsque après la mort de Sennachérib et la destruction de la race royale de la nouvelle Assyrie,

*) Aussi désigné par les noms de Nabondius, de Labynthius, de Nabannidochus, de Naboandel. (Voir l'histoire universelle, traduite de l'anglais.)

(Note du trad.)

les Mèdes, qui avaient secoué le joug, ressentirent les maux de l'anarchie, Déjocès fut choisi par ces derniers pour arbitre et finalement proclamé roi. Pour accoutumer son peuple à l'obéissance, il jugea nécessaire de s'environner de l'extérieur pompeux et imposant de la majesté royale. Il se tint enfermé dans son palais qu'il avait fait construire à Ecbatane avec une magnificence sans bornes. Ce palais était ceint de sept murailles de différentes couleurs et resplendissait d'un éclat qui tenait de l'enchantement. Une étiquette minutieuse et sévère accoutuma ses sujets à ne porter les regards sur lui que comme sur un être d'une nature supérieure. Il est évident qu'il alla trop loin. Les Mèdes, jadis hommes libres et indomptés, devinrent de vils esclaves.

Son fils Phraortes (l'an 3328) vainquit les Perses et fit la guerre aux Assyriens. Cyaxarès continua cette guerre (3330); mais à travers les défilés du Caucase déboucha une horde de Scythes sauvages qui inondèrent la Médie et les pays voisins. Cyaxarès fut alors forcé de défendre son propre royaume. Cette guerre dura vingt-huit ans, jusqu'à ce qu'enfin les Mèdes, par une trahison sanglante, parvinrent à se défaire de ces féroces brigands. Ils aidèrent ensuite le conquérant Nabopolassar à réduire Ninivé. C'est ainsi que peu-à-peu se concentra la puissance de l'Asie-occidentale; elle était encore partagée entre Babylone et la Médie; mais il était naturel que

l'union ne pouvait subsister long-temps entre ces deux états; cependant, si la lutte s'engageait, quel que fût celui des deux qui remportât la victoire, il atteignait infailliblement le faîte de la grandeur.

Cyrus.

Ce degré d'élévation était réservé à la Médie, mais elle dut auparavant se rajeunir elle-même par des révolutions intérieures. Astyagès, fils et successeur de Cyaxarès, courut (l'an 3390) au devant de son destin en voulant l'éviter. Des songes sinistres lui avaient annoncé, que son petit-fils lui ravirait la couronne; ayant en conséquence marié sa fille Mandane à un certain Cambyse, seigneur perse d'un mérite médiocre, il ordonna de mettre à mort l'enfant né de ce mariage. L'humanité d'Harpage, ministre du roi, sauva le jeune Cyrus, qui fut élevé parmi des bergers; le secret de sa naissance ayant été découvert, on l'envoya à Persis. Cyrus étant devenu homme, Harpage, qui avait été cruellement puni de son humanité par le roi, l'excita à se soulever contre le tyran et lui procura la victoire par un stratagème. Cyrus monta (l'an 3425) sur le trône et Astyagès mourut en prison. Ce récit d'Hérodote répond mieux au caractère du belliqueux Cyrus, prouvé par sa conduite en général, que le portrait qu'en fait Xénophon, qui nous le

dépeint comme un prince sans reproche et le modèle des autres princes. Le résultat, au surplus, de ces variantes, c'est que Cyrus, issu de la race des souverains de Perse, devint le fondateur d'une nouvelle dynastie dans le royaume de Médie, et que profitant avec sagesse et fermeté des circonstances du temps, il opéra une révolution jusqu'alors sans exemple dans les annales du monde.

Histoire de Syrie et de Phénicie.

Syriens.

Les Phéniciens et les Syriens sont deux peuples distincts quant à leur origine, à leur caractère et aux événemens dont se compose leur histoire. Nous les comprenons cependant dans le même chapitre, parce qu'ils habitèrent le même pays et finirent par subir le même destin, le joug des potentats de l'Asie-centrale.

Les Syriens passent pour descendans de Sem, venus en partie d'au delà l'Euphrate, en partie de l'Arabie. Mais les Phéniciens, comme étant de la race des Cananéens, sont censés descendre de Cham et être venus des bords de la Mer-rouge s'établir sur les côtes de Syrie, déjà avant Abra-

ham. Dans les temps postérieurs se joignirent à eux des colonies d'Egypte, et peut-être aussi quelques tribus indigènes s'y mêlèrent-elles, lorsqu'ils vivaient encore en nomades. Sous plusieurs rapports principaux, tels que ceux de la langue, de l'écriture, de l'organisation sociale, de la religion et des mœurs, il y avait une analogie frappante entre les deux peuples, quoique les Phéniciens, favorisés par diverses circonstances, eussent bientôt acquis de grands avantages sur les autres Syriens, quant aux relations commerciales et à la culture des arts de la paix, et que de leur territoire infertile, resserré et baigné par la mer, ils eussent formé un des états les plus florissants du monde.

Dans les temps les plus reculés la Syrie, de même que tous les pays, était divisée en plusieurs petits états ou territoires de hordes séparées, qui se réunirent peu-à-peu et qui, selon les conjonctures intérieures ou extérieures, se civilisèrent, s'enrichirent et prospérèrent plus ou moins. Déjà dans la génèse il est parlé de Damas (Damascus, Dammesek). Hamath (Epiphania), au bord de l'Oronte, n'a guère moins d'antiquité. On cite encore Gessur, Rehob, Ischtob et d'autres villes moins célèbres et dont l'existence est moins ancienne.

Pendant le règne de David (vers l'an 2940), Hadarésar, roi de Zobah (Nésibis) en Mésopotamie, étendit son sceptre vers la Syrie proprement

dite: le roi de Damas s'était allié avec lui contre celui de Hamath, David prit le parti de l'opprimé, vainquit les alliés et se rendit maître d'une partie de la Syrie. Une seconde guerre nésibénienne, à laquelle l'Assyrie et Ammon prirent part, se termina encore plus glorieusement pour David; les royaumes syriens disparurent.

Mais déjà sous Salomon (vers l'an 3000) Damas se releva. Rézon, après avoir secoué le joug des Hébreux, devint le fondateur d'un royaume qui s'étendit bientôt de Damas sur toute la Syrie. La division qui régnait entre les royaumes de Juda et d'Israël lui fut particulièrement favorable, et les successeurs de Rézon joignirent d'abord leurs armes à celles de Juda contre Israël; ensuite ils combattirent contre les deux états réconciliés, et finalement avec Israël contre Juda. Dans ce même temps les Assyriens, profitant des divisions existantes entre les petits états, opprimèrent l'Asie-antérieure. Phul fut appelé au secours de la Syrie contre Israël, et lorsque plus tard ces deux puissances attaquèrent Juda, Ahas réclama l'assistance du redoutable Tiglath-Pul-Assar. Il accourut (3245), renversa le trône de Damas et emmena les Syriens par troupes dans les déserts lointains du Caucase.

Phéniciens.

La Phénicie se soutint plus long-temps ; le génie et l'industrie de cette petite étendue de côtes couverte de roches et dont la surface est à peine de 250 milles carrés, sut se rendre tributaires la plupart des pays que baigne la Méditerranée, ainsi que plusieurs grands états du continent. Fatigués des scènes continuelles de guerre et de dévastation que présente l'histoire du monde, nous porterons avec plaisir nos regards sur un peuple qui doit sa grandeur, non pas aux armes, mais aux arts paisibles ; qui, par des relations établies sur l'échange des jouissances de la vie, rapproche les masses d'hommes hostilement séparées par la force ou la crainte, et resserre les liens de la société en facilitant la possession en commun des biens que produisent la terre et l'industrie humaine. Mais hélas, ce n'est plus chez les Phéniciens eux-mêmes que nous trouverons leurs annales ! et les historiens étrangers, quoique plusieurs d'entr'eux, par leurs relations et leur contemporanéité, eussent sans doute été à portée de recueillir des renseignemens satisfaisants, se sont occupés davantage de l'énumération des batailles et des changemens de dynasties, et ont négligé de nous instruire des développemens successifs de l'industrie et de la grandeur commerciale chez les Phéniciens. Nous serons donc forcés de nous contenter de

quelques données générales et sans suite, dont voici à-peu-près le sommaire :

Quelque bornée que fût l'étendue de la Phénicie, elle ne formait cependant pas un état seul, mais plusieurs états particuliers, ou, pour mieux dire, territoires de cités, tels que ceux de Sidon, de Tyr, d'Aradus, Byblus, Beryte, Sarephtha et Tripoli, lesquels, d'après leur organisation et leurs droits, bien qu'ils fussent alliés entr'eux, ou que même, parfois, les plus puissants exerçassent une espèce de domination, étaient néanmoins libres et indépendants. Les chefs de ces territoires ou banlieues avaient le nom de rois, quoique la plupart, soit d'après le peu d'étendue de leur petit état, soit d'après les bornes étroites de leur pouvoir, ne pussent guère prétendre à ce titre. Ce ne furent pas non plus les rois, mais les peuples qui jouèrent en Phénicie le rôle le plus important, et surtout ceux de Tyr et de Sidon. Du temps de Jacob, Sidon existait déjà, et elle était puissante (vers l'an 2500, du temps de Josué), mais Tyr, colonie de Sidon (vers 2732), s'éleva plus haut que sa métropole et passa généralement pour la principale des villes de Phénicie. „Elle a réjoui les peuples par la traite des marchandises qu'elle leur envoyait au delà des mers, et elle a enrichi les rois par la grandeur de ses richesses et de son commerce". Ezéchiel, chap. XXVII, verset 33. Ce fut de Tyr que Salomon fit venir

les architectes et les chefs des ouvriers qui construisirent son temple. Ce furent aussi des Tyriens qui fondèrent Carthage, la reine de la mer, et beaucoup d'autres colonies; Salmanassar, à qui tout le reste de la Phénicie était soumise, fut battu sur mer par les, Tyriens, et le terrible Nébucadnézar, après un siège de treize ans, parvint bien à détruire les murailles de la ville, mais il ne put abattre le courage des habitans ; car ces derniers construisirent dans une île voisine une nouvelle Tyr qui surpassa même l'ancienne en magnificence. Cette dernière continua de fleurir (dans la période suivante) sous la domination des Perses, jusqu'à l'époque où elle succomba dans sa lutte glorieuse, mais funeste, contre Alexandre-le-grand.

Le grand nombre de colonies venues de la Phénicie prouve l'étendue de son commerce et son importance politique. Outre les Cyclades, les Sporades et d'autres petites îles de l'Archipel, Chypre, Crête et Rhode, ainsi que plusieurs points du littoral de l'Asie-mineure, accueillirent des colonies phéniciennes. Mais lors de l'accroissement des tribus grecques, les Phéniciens leur abandonnèrent cette contrée et se retirèrent du côté du midi et de l'ouest. Repoussés des côtes de l'Egypte, par la défiante politique des Pharaons, ils formèrent un établissement dans l'intérieur du pays. Ils habitèrent un quartier tout entier de la majestueuse Memphis, et l'Afrique

orientale fut tributaire de leurs caravanes. Plus tard ils bâtirent au centre des côtes septentrionales de l'Afrique Utique, Carthage, Adroumète et d'autres villes; occupèrent ensuite la Sicile, la Sardaigne (les Grecs et les Etrusques s'opposèrent à leur établissement en Italie), ainsi qu'une partie des Iles-Baléares, et fondèrent une grande colonie au sud-ouest de l'Espagne. Ce fut dans ce pays délicieux (l'Andalousie), dont les plaines riantes et fertiles sont traversées par le célèbre Bétis (aujourd'hui Guadalquivir), que les Phéniciens firent fleurir Tartessus (vraisemblablement nom commun à plusieurs établissemens dans ce pays), Gadès (Cadix), Cartéja (maintenant Algésiras), Malacca et Hispalis (Malaga et Séville) et près de deux cents autres villes moindres ou bourgades, où l'accroissement et la prospérité d'une population mêlée de naturels du pays (Turdetans) et de colons (Bastuli-Pöni), firent paraître dans tout leur éclat les avantages et les bienfaits du commerce. Il paraît d'ailleurs que les relations de toutes ces colonies avec la mère-patrie ne consistaient que dans la liberté du commerce et dans le lien d'attachement réciproque, et non pas dans la soumission.

De l'Espagne, qui alors, parmi beaucoup d'autres objets de commerce, produisait des métaux de toute espèce et surtout de l'argent, les audacieux Phéniciens naviguèrent plus avant sur l'Océan-atlantique, le

long des côtes occidentales de l'Europe jusqu'aux îles Cassitérides (c. à d. britanniques) et aux îles Sorlingues (c. à d. abondantes en étain), et vraisemblablement jusqu'aux côtes prussiennes de la Baltique où se pêche l'ambre. Mais au sud, si l'on s'en rapporte à quelques vestiges assez vagues et à quelques récits peu sûrs, ils parcoururent l'île de Madère et les Canaries, ainsi que la côte occidentale de l'Afrique, où ils fondèrent près de trois cents villes ou bourgades.

Histoire de l'Asie-mineure.

Observation générale.

L'Asie-mineure fut un des plus anciens et des principaux foyers de la civilisation, le théâtre des révolutions d'un grand nombre de peuples dans leur enfance et le noyau de la population européenne. Mais autant ce résultat se démèle à travers les ténèbres de l'antiquité, autant la première histoire de l'Asie-mineure est confuse et défectueuse quant aux faits en détail. Il y a eu beaucoup de pays et de peuples de l'Asie-mineure dont il ne nous est resté aucun vestige, et d'autres dont les événemens se confondent par le manque de dates; partout l'historique a été dénaturé par le fabuleux. D'après les

données confuses ou les indices qui sont parvenus jusqu'à nous, nous pouvons admettre comme résultats généraux.

1° Que la Thrace et la Mysie*) en Europe furent vraisemblablement peuplées par les Teucres**) et les Mœsiens, venus du nord-ouest de la presqu'île. La position géographique du premier de ces états et la similitude de nom du second semblent venir à l'appui de ce qu'en disent les vieilles traditions.

2° Que le reste de la côte occidentale et une partie de la méridionale furent habités par de nombreuses tribus, désignées sous la dénomination vague de Pélasgiens, lesquelles étaient cependant entremêlées de Phéniciens, et que ces tribus furent petit-à-petit remplacées par diverses colonies étrangères.

3° Que la renommée des Phrygiens fut très répandue dans l'intérieur du pays.

4° Que des races d'Assyriens et de Syriens, peut-être même d'Israélites (après la chute de Samarie) vinrent s'établir dans l'Asie-mineure, et que c'est de ces races que descendent les Cappadociens et les Leucosyriens (Syriens blancs).

5° Que la destruction de Troie, la transmigration

*) En latin Mœsia.

(*Note du trad.*)

**) Habitans de la Troade, ainsi nommés de Teucer, leur roi.

(*Note du trad.*)

des peuples de la Grèce causée par les Héraclides, les invasions des hordes du nord et enfin l'accroissement du royaume de Lydie, ainsi que sa prompte chute, occasionnèrent médiatement et immédiatement le mélange multiplié des peuples de l'Asie-mineure, la fondation et la chute de nouveaux états et de nouvelles colonies, ainsi que divers changemens qui eurent lieu parmi les potentats. Dans ce mouvement confus de tant de peuples il n'y a que quelques faits principaux qui, pour l'histoire, méritent un examen particulier. Nous allons les parcourir rapidement.

Observations sur quelques peuples en particulier.

I. La Phrygie. Nannacus, premier roi de ce pays, est, dit-on, plus ancien que Deucalion. L'histoire de ce prince et de ses successeurs est enveloppée du voile de la fable. On y démèle cependant, que la civilisation fut très-ancienne chez les Phrygiens. C'est ce que prouvent la construction industrieuse des machines à tisser (opus phrygium), l'invention de l'ancre, celle des chars à quatre roues, etc., ainsi que l'exploitation de leurs mines, dans les temps les plus reculés (dont il est question dans la fable de Midas I.), comme le constatent aussi leur historiographe Darès et leur ingénieux fabuliste Esope. La Phrygie fleurit principalement sous le règne de Midas III., qui envoya en don au temple de Delphes un trône,

chef d'œuvre de l'industrie. Midas IV. étant mort sans héritier, le pays échut à la Lydie.

II. La Troade (aussi nommée Phrygie-mineure, quoique ses habitans ne fussent pas de race phrygienne,) fut florrissante pendant environ trois siècles (depuis l'an 2500 jusqu'à 2800). Elle n'était pas un des moindres états de l'Asie-mineure; cependant elle ne nous intéresserait que médiocrement, si la muse d'un Homère n'eût chanté sa catastrophe. Trois mille ans se sont écoulés depuis qu'Ilion est en cendres; mais les héros des deux armées nous ont laissé de touchants souvenirs. On ne reconnait plus la place qu'occupa jadis la résidence de l'infortuné Priam. Une seconde Troie, construite dans les environs de l'ancienne, a également cessé d'exister. Les suites de la ruine de Troie furent d'une haute importance pour l'Asie-mineure et la Grèce. Les diverses migrations des peuples et les changemens dans les gouvernemens de l'Asie-mineure, une union plus étroite entre les petits états de la Grèce lesquels depuis cette époque devinrent successivement des républiques, et enfin l'établissement de diverses colonies de Troïens, qui cherchèrent un réfuge sur des côtes lointaines, furent les résultats les plus frappants de cette catastrophe.

III. La Carie est située à l'angle sud-ouest de l'Asie-mineure. Ses habitans, adonnés au commerce et à la navigation, exercèrent aussi la piraterie et

furent par là long-temps redoutables aux Grecs. Ils firent aussi la guerre, comme mercenaires, pour des puissances étrangères. Ils construisirent Milet, cette ville qui devint la mère de nombreuses colonies, et après avoir perdu par le sort des armes la plus belle partie de leur territoire contre les Ioniens et les Doriens, ainsi que leur liberté contre Crésus, ils continuèrent néanmoins, sous la domination des Perses, d'avoir leurs princes particuliers et une marine importante.

IV. C'est sur tous ces états et sur toute l'Asie-mineure jusqu'au Halys, que s'étendit la domination de la Lydie qui l'emportait aussi sur la plupart de ces pays pour la fertilité et l'agrément de ses contrées. Elle s'appelait Mæonie du nom de ses premiers habitans; les Lydiens venus d'Egypte ne l'habitèrent, dit-on, que plus tard. L'histoire des deux plus anciennes races de ses rois, les Atyades et les Héraclides, est fabuleuse et de peu d'importance. Ce n'est qu'à compter de la troisième race, celle des Mermnades (l'an 3270), que l'histoire des Lydiens mérite quelque foi. Gygès, l'assassin de Candaule son roi et son ami, fut le premier de cette race; il fit la conquête de Colophon et de toute la Troade. Ses successeurs furent guerriers comme lui. Une émigration considérable de peuple mit alors obstacle à l'accroissement de la Lydie et de la

Médie. Les Cimbres*), ou si l'on veut d'après Moïse, les Gomérites**), qui habitaient au nord de la Mer-noire entre le Tanaïs (Don) et le Dniester, chassés de leur pays par les Scythes, refluèrent en hordes nombreuses dans l'Asie-mineure après avoir passé par les défilés du Caucase, inondèrent la Lydie, s'emparèrent de Sardes et ne furent détruits qu'à la suite d'une guerre longue et pénible. Dans ces entrefaites les hordes Scythes, poursuivant les Cimbres, avaient également pénétré au delà du Caucase, à travers les gorges de l'est; ils avaient retardé la chute de Ninivé et avaient fait, pendant vingt-huit ans, de la Médie et de toute l'Asie-antérieure le théâtre de leurs dévastations. Allyatès II., pour avoir accordé asile à un essaim de Scythes fugitifs, fut engagé dans une guerre contre Cyaxarès. Son fils fut le célèbre Crésus, dont les victoires rapides soumirent en peu de temps tout le pays en deça du Halys et qui contraignit

*) Les Cimbres paraissent être les mêmes que les Gaulois ou Celtes sous des noms différents: les Gallois qui sont descendus des Gaulois se donnent aussi le nom de Kumero ou Cymro et de Cumers. (Voyez l'hist. univ. traduite de l'anglais.) Ces dernières dénominations répondent à celle de Kimmerier que M. de Rotteck emploie dans le texte. *(Note du trad.)*

**) D'après l'histoire universelle traduite de l'anglais, ceux qui font dériver les Cimbres de Gomer ne sont pas mal fondés dans leur conjecture, parceque les Gomérites furent appelés par les Grecs, Galates qui étaient les Gaulois de l'Asie-mineure. *(Note du trad.)*

même les villes de la Grèce à le reconnaître pour maître. Il se crut ensuite assez puissant pour épouser les ressentimens d'Astyagès, détroné par l'audacieux Cyrus. Personne n'ignore quelle fut pour lui la funeste issue de cette guerre, et comment il échappa à la mort sur un bûcher, en répétant à son arrogant vainqueur la sentence prophétique de Solon. Ce trait, fût-il même fabuleux, est plus instructif, plus moral que maint fait historique. A la mort de Crésus la Lydie cessa d'être comptée au nombre des états; elle passa sous la domination des Perses.

V. L'histoire des colonies grecques sur les côtes de l'Asie-mineure trouvera plus convenablement sa place dans celle des peuples de la Grèce.

Histoire des Grecs.

Leur origine et leur accroissement.

L'histoire grecque nous offre une plus ample récolte que toutes les histoires rapportées jusqu'ici, même que toutes celles de l'antiquité, excepté cependant l'histoire romaine. Non seulement nous la puisons dans des sources plus nombreuses et plus abondantes, car qu'est-ce que l'histoire des Hébreux, même en comparaison de celle des Grecs? mais encore nous y trouvons l'utile joint à l'agréable. Au lieu de rois et d'armées dont toutes les autres histoires sur-

abondent, nous verrons dans celle-ci des hommes et des peuples, non tels que ceux de presque tout l'orient, existant des milliers d'années dans une triste uniformité de vie prescrite par des lois antiques et immuables, ou causée par l'irrésistible influence du climat, mais des peuples qui par leur énergie propre et innée se dégagent de toute entrave, et déploient ainsi le perfectionnement de toutes les facultés de l'ame. Nous verrons dans leur histoire, plus que dans toute autre, la solution du grand problème de l'organisation des états libres: nous y verrons enfin les sciences et les arts au degré de culture le plus florrissant et le plus durable.

Il est vrai que les temps antérieurs à Cyrus, par conséquent la plus longue période de l'histoire grecque, ne nous offrent guère de faits importants pour l'histoire du monde. Les progrès de la civilisation chez les Grecs, le perfectionnemeut et l'affermissemeut des formes de leurs gouvernemens républicains, les puissants efforts de la force nationale, tout cela n'appartient qu'à la période suivante, qui cependant ne nous fournit aussi que des sources peu abondantes; car, à l'exception de quelques poètes, les grands écrivains grecs n'ont vécu que plus tard; et leurs écrits, malgré la description la plus fidèle et la plus détaillée de leur propre temps, ne contiennent quant à la haute antiquité que des esquisses légères et confuses. Cependant nous trou-

vons dans Homère et dans Hésiode, de même que dans quelques souvenirs conservés par les poëtes qui chantèrent l'expédition des Argonautes, des renseignemens précieux sur l'état et les mœurs de la Grèce ancienne; et ces renseignemens, qui suffisent pour ébaucher un tableau général, nous font moins regretter la perte de détails plus positifs sur ces temps fabuleux et héroïques de la Grèce, temps auxquels la magie de la poésie et le voile de la fiction ont donné un intérêt qu'ils n'eussent jamais fait naître d'eux-mêmes.

Sous le nom de Grèce on n'entend communément que le Péloponnèse, Hellas *) et la Thessalie, et peut-être encore les îles des mers voisines. Mais le peuple grec (considéré génériquement d'après sa descendance) s'est répandu bien au delà de ces limites, dans toutes les parties du monde. Non seulement la plus belle partie des côtes occidentales de l'Asie-mineure a été habitée par des Grecs; mais encore l'Italie inférieure (la Grande-Grèce) et la Sicile ont été peuplées par des essaims sortis de la Grèce; ce peuple forma des colonies sur toutes les

*) Des recherches sur le mot Hellas donnent pour résultat, que l'on comprenait sous ce nom l'intérieur de la Grèce, divisé en huit contrées ou provinces, et que ce nom vient de Hellen, fils de Deucalion et de Pyrrha, lequel donna son nom à la Doride. Il s'ensuivrait de là, que le pays de Hellas pourrait être désigné ici sous le nom de Doride; néanmoins le traducteur n'a pas osé se permettre cette altération du texte. *(Note du trad.)*

côtes de la Méditerranée et de la Mer-noire; et finalement les expéditions militaires d'Alexandre-le-Grand, ainsi que de nombreux établissemens et la fondation de plusieurs villes coloniales répandirent la langue et les mœurs des Grecs, et propagèrent même leur race dans l'Asie-intérieure jusqu'à l'Indus et à l'Oxus. Il est évident, que les destinées des peuplades grecques tellement dispersées ne pouvaient avoir un cours uniforme; aussi sous le titre d'histoire de la Grèce ne rassemblera-t-on que les événemens et les faits qui, relativement à cette nation, ont entr'eux une liaison plus étroite et plus suivie.

D'après les tanciennes raditions grecques, c'est de l'Asie-mineure que s'épancha le flux principal de la population de tout le midi des Monts-Hémus. La situation du pays semble constater ce fait, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux sources historiques. La nature elle-même avait tracé aux races nombreuses de l'Asie-mineure le chemin de la Thrace et de la Grèce à travers les deux bosphores et les détroits resserrés entre les îles de la Mer-Egée, et elles se frayèrent ce passage dès les temps les plus reculés. Les premiers colons arrivés sur le sol de la Grèce, s'appelèrent Pélasges, dénomination générale qu'on pourrait appliquer à toutes les hordes venues de delà les mers, quoique la tradition assigne à ces anciens Pélasges, comme à un peuple parti-

culier, leurs habitations dans l'Asie-mineure. Postérieurement à ces Pélasges qui furent les premiers habitans du Péloponnèse, parurent les Hellènes également venus d'outre mer, mais dans une direction opposée, c'est-à-dire du nord au sud. Ils errèrent pendant quelques siècles, sans avoir de nom distinctif, reçurent enfin celui d'Hellènes, dérivé de Hellen, fils de Deucalion, et chassèrent peu-à-peu les Pélasges. Les dates de ces événemens sont perdues. Il a bien été question d'un royaume de Sicyon qui doit avoir déjà existé l'an 1850, ce qui cependant paraît fabuleux. Mais Inachus, prince d'Argos (l'an 2130), peut être censé le plus ancien chef des Pélasges en Grèce. Cependant Deucalion, père de la race des Hellènes (quoique la tradition en cite de plus anciens), étant venu du Parnasse en Thessalie (l'an 2470 *)) doit en avoir expulsé les Pélasges. On connaît généralement la grande inondation qui eut lieu de son temps **). Peu-à-peu se perd la trace des Pélasges, qui ne se retrouvent qu'avec peine dans l'Arcadie. Ils se mêlent partout avec les victorieux descendans de Deucalion, ou bien ils vont s'établir en Italie et dans différentes

*) Selon Pétau. — Selon les marbres de Paros ou d'Arundel le déluge de Deucalion arriva l'an 2454.

**) Les anciennes traditions font mention de plusieurs révolutions de la nature qui eurent lieu en Grèce vers ces temps-là. On met de ce nombre le déluge d'Ogygès, premier roi des Pélasgiens (l'an 2230).

îles, et plus tard les habitans de la Grèce sont généralement appelés Hellènes. Cependant Homère les nomme Achéens, Danaïdes, Argiens, et le nom de Grecs γραικοὶ — dont il est aussi question dans les marbres de Paros *), et qui dérive du Pélasge Gräkus dont la race fut connue en Italie avant les autres, prévalut.

Ces antiques hordes de Pélasges et de Hellènes figurent pendant long-temps comme sauvages. Ils errent sans lois et sans mœurs dans les forêts de la Grèce, se nourrissent de glands et de chair crue, ne connaissent pas les liens du mariage et s'entre-détruisent par des guerres continuelles. C'est chez les Pélasges que se montrent les premières lueurs de la civilisation. La barbarie dura encore plus long-temps parmi les Hellènes.

Temps héroïques de la Grèce.

Les Grecs ne sortirent de cet état de barbarie que lorsque de nouvelles colonies, venant en partie d'Asie par des routes depuis long-temps connues, et en partie d'Egypte et de Phénicie, s'établirent chez eux et y apportèrent leurs richesses et leur ci-

*) Les marbres de Paros, ou d'Arundel sont des tables de marbre de Paros ou de Smyrne, appartenant autrefois au comte Arundel, lesquelles contiennent une chronique de la Grèce depuis l'an 1582 — à 264 avant J. C. *(Note du trad.)*

vilisation. Leur arrivée fait époque en Grèce et mérite l'attention de ceux, qui étudient l'histoire du monde.

Déjà avant le déluge de Deucalion (l'an 2426 selon Pétau, ou 2401 d'après les marbres de Paros), Cécrops avec une colonie égyptienne était venu de Saïs dans l'Attique, où depuis Ogygès les Pélasges menaient une vie sauvage et vagabonde. Il bâtit sur une montagne la forteresse de Cécropia, qui bientôt après entourée de temples et de maisons que l'on construisit peu-à-peu, devint une ville qu'on nomma Athènes du nom d'Ἀθήνη qu'ils choisirent pour leur déesse tutélaire. Par ses préceptes et son exemple il parvint à réunir en société les sauvages épars dans les environs, adoucit leurs mœurs, les fit renoncer à leur vie errante, leur apprit à honorer les dieux et à respecter les liens du mariage, et devint ainsi le véritable fondateur d'un état policé d'où jaillit une lumière bienfaisante, qui se répandit sur tous les pays.

Quelques générations plus tard le Phénicien Cadmus vint en Béotie, bâtit Cadméis (qui fut pour Thèbes ce que Cécropia fut pour Athènes), devint le bienfaiteur de la contrée, en montrant aux habitans l'art de cultiver la terre et en polissant leurs mœurs, et celui de toute la Grèce par l'invention de l'écriture. Ce n'est que depuis cette époque

que la civilisation put jeter des racines et porter des fruits.

C'est à Danaïs (de Chemnis dans la Haute-Egypte, l'an 2472 ou 2509, selon qu'on s'en rapporte à Pétau ou aux marbres de Paros) que le Péloponnèse dut sa civilisation, et le Phrygien Pélops la perfectionna deux cents ans plus tard. Mais ce que nous lisons ultérieurement de ces deux chefs et de leurs maisons, est défiguré par la fiction ou inspire l'horreur par les images du crime.

Pendant que, grâces à ces colonies, les germes d'une civilisation étrangère fructifiaient chez les Grecs, les chants de leurs propres poètes et leur religion, fondée sur d'antiques mystères, leur inspiraient des mœurs plus douces ; et Minos (I? vers 2550), roi de Crête, ayant dompté les pirates qui depuis long-temps portaient obstacle à la culture du sol sur les côtes de la Grèce, les Grecs purent enfin jouir des douceurs de leur situation actuelle et exercer les arts de la paix.

Voilà à-peu-près les seuls noms qui, dans la foule de ceux des dieux et des héros qui remplissent pendant plus de cinq siècles les pages de l'histoire grecque, méritent l'attention de l'historien. Qu'on scrute leurs fastes fabuleux et héroïques, étroitement liés entr'eux, et dans le long intervalle qui s'est écoulé depuis Inachus jusqu'aux conquêtes des Héraclides, on ne verra figurer sur la scène de leur

histoire que des dieux, des demi-dieux et des héros aventuriers. Parmi ces fictions, enfantées par l'enthousiasme de la reconnaissance et de l'admiration ou par l'orgueil national, il en est qui tiennent à l'astronomie et à la physique et qui n'ont d'intérêt que pour les philologues ou les beaux-esprits.

Pour ajouter à l'intérêt de ces histoires particulières dans leurs rapports avec l'histoire universelle, il est bon de jeter un coup d'œil sur la carte. La Grèce entière, y compris les îles de l'Archipel, a un peu plus de 2000 milles carrés d'étendue. Sur cette surface, qui égale à peine la cinquième partie de l'Allemagne se meuvent peut-être cent peuples avec leurs rois (c. à. d. des hordes avec leurs caciques). Quel intérêt peuvent-ils avoir pour nous avant leur civilisation, avant leur réunion en un ensemble commun? Nous avons parlé de leurs premiers pas vers la civilisation, nous allons suivre les progrès de leur concentration en masse nationale.

Réunion des peuples de la Grèce.

Le premier objet qui, sous ce rapport, attirera notre attention, doit être la vaste étendue de terrain sur lequel se sont répandus les Hellènes. Quatre races, issues d'une souche commune, couvrent tout le territoire de la Grèce. C'est d'Eole et de Dorus, fils d'Hellen, et d'Achée et d'Ion ses petits-fils

(par Xutus), que dérivent les noms d'Eoliens, de Doriens, d'Achéens et d'Ioniens qui désignent ces races, lesquelles, bien qu'elles différassent l'une de l'autre par des caractères distinctifs particuliers, n'en formaient pas moins, prises ensemble, une race commune qui non seulement conserva en propre et comme type national, ses traditions et sa langue, mais encore les communiqua et les fit adopter aux autres hordes qu'elle s'associa ou soumit. Ce lien de communauté de traditions et plus encore de l'idiome dans lequel elles se propageaient, attachait nécessairement à la masse de la race prédominante ces diverses peuplades grecques, quelles que fussent d'ailleurs la différence de leur origine et leurs variétés entr'elles, et en faisait une nation qui, à l'inverse des peuples non-grecs, formait un ensemble qui se soutenait, malgré toutes les dissensions intestines.

Ce lien naturel fut bientòt consolidé par des institutions positives. De ce nombre sont, l'assemblée des amphyctions (vers l'an 2480); une confédération hellénique qui s'assemblait deux fois tous les ans à Delphes et à Anthela; l'oracle de Delphes et les jeux olympiques *).

*) Les jeux olympiques, qui depuis 3208 se célébraient régulièrement tous les quatre ans et que l'on observait exactement, servent ici de base à la chronologie grecque, qui cependant n'est positive qu'à compter de la 28e olympiade, et qui plus tard n'est pas exempte de difficultés.

Les Grecs, animés d'un même sentiment et poussés par une conformité de circonstances, ayant peu-à-peu réformé le pouvoir monarchique et introduit généralement entre eux les formes du gouvernement républicain, il en résulta un nouveau et puissant lien d'intérêt commun qui établit, parmi tous les Grecs, contre les rois étrangers, un système d'alliance naturelle et de défense réciproque, pour la cause commune de la liberté contre la tyrannie.

D'après le cours des choses humaines, il était inévitable que parmi la quantité de ces républiques alliées, quelques unes ne devinssent prépondérantes et entraînassent, comme centre de gravitation, les destinées des autres. Des circonstances particulières favorisèrent l'accroissement de Sparte et d'Athènes, et plus tard celui de Thèbes. C'est des intérêts ou des passions des peuples de ces trois états tour-à-tour prédominants que dépendit, surtout dans la période suivante, le sort de tous les états moins puissants de la Grèce, et leur histoire renferme ou éclipse celles de tous les autres.

Histoire générale des Grecs, jusqu'à la fondation des républiques.

Dans cette première période il a été fait plus d'une fois mention de cette alliance des peuples grecs, qui rejaillit puissamment sur les relations pour lesquelles elle fut conclue. L'histoire du monde, en

parlant de ce pays, ne traitera que des événemens d'un intérêt général pour toute la Grèce.

Au nombre de ces derniers nous compterons la célèbre expédition des Argonautes, la guerre de Thèbes et le siège de Troie (de 2790 à 2800), auquel succédèrent des désordres qui agitèrent la Grèce pendant long-temps, et qui finirent par amener un nouvel ordre de choses aussi bien quant au territoire des divers peuples que quant à leur organisation intérieure.

Les prétentions des Héraclides en furent la première cause. Heraclès (Hercule), le plus fameux des héros grecs, ayant été dépouillé d'une grande partie du Péloponnèse qui appartenait à sa maison, ses descendans furent entièrement dépossédés de leur héritage par les Pélopides. Avant la guerre de Troie ils avaient fait une tentative infructueuse pour rentrer dans leurs droits, et ils la renouvelèrent après la destruction de cette ville; mais ce ne fut qu'à la cinquième génération que les Héraclides parvinrent, à l'aide des Doriens (et de quelques hordes d'Etoliens sauvages), à faire valoir leurs prétentions et soumettre la puissante Argos (avec Sycion et Mycènes), ensuite la Messénie et finalement la Laconie (l'an 2880).

Ces conquêtes furent de la plus grand importance pour toute la Grèce. La domination des Achéens cessa dans le Péloponnèse, les Doriens de-

vinrent maîtres d'Argos, de Messène et de Lacédémone, et les Eoliens, d'Elis. Les Achéens, expulsés de leurs anciennes demeures, conquirent Egialée sur les Ioniens et lui donnèrent le nom d'Achaïe, et les Ioniens se réfugièrent dans l'Attique.

Les vibrations de ces grands mouvemens durèrent encore long-temps. C'est ainsi que nous voyons encore (l'an 2913) Athènes vivement assaillie par les Héraclides, mais sauvée par le magnanime dévouement de son roi Codrus. Un long épuisement, le retour de la barbarie et plusieurs migrations furent les suites de ces guerres. Ce fut cependant alors que s'affermirent les états dans la Grèce, et qu'ils continuèrent à se maintenir jusqu'à sa chute sans subir de changemens considérables quant aux limites; et sur les ruines de la monarchie renversée s'élevèrent partout, sous des formes diverses, les gouvernemens républicains. Il est à regretter qu'il ne nous reste que fort peu de documens relatifs à cette période mémorable, et nous ne pouvons établir que des conjectures sur les causes de cette révolution générale. Mais dès que les ténèbres se dissipent, nous voyons de toutes parts à la place des vieilles monarchies grandir paisiblement de jeunes républiques.

Des états de la Grèce en particulier.

Dans cette transition des ténèbres de l'antiquité à la clarté des temps postérieurs dans l'histoire de la Grèce, il est à propos de jeter, une fois pour toutes, un coup d'œil rapide sur ses principaux états en particulier. Dans la suite nous nous occuperons exclusivement des états les plus puissants.

Au centre du Péloponnèse (la Morée) s'élèvent les montagnes de l'Arcadie jadis habitée par des bergers, pays presqu'aussi riche en beautés naturelles que la Suisse, et qui fut long-temps, comme elle, l'asile des mœurs douces et innocentes de la vie champêtre. C'est à la musique et à la poésie que les habitans durent l'aménité de leur caractère; mais leur civilisation ne s'éleva pas à un degré supérieur. Ils étaient Pélasges d'origine, et la conformation de leur pays couvert de montagnes les préserva d'invasions étrangères. La simplicité de la vie pastorale fut constamment leur goût dominant, quoique plus tard ils aient eu des villes, dont presque chacune fut une république particulière.

Du sein de ces montagnes s'épanchent plusieurs rivières qui se dirigent vers les points cardinaux; au midi vers la Laconie et la Messénie, à l'occident vers l'Elide, au nord vers l'Achaïe et à l'orient vers Argos. Plusieurs chaînes de montagnes et de collines de l'Arcadie se prolongent aussi jusqu'aux derniers confins du Péloponnèse.

Deux de ces chaînes, descendant vers le sud, enceignent avec le golfe de Laconie la remarquable vallée du même nom, arrosée par l'Eurotas coulant à travers des bois de myrthes et de lauriers, et où fut jadis l'orgueilleuse Sparte. Les Lelèges, nomades d'origine pélasge, furent les premiers qui l'habitèrent; les Hellènes les remplacèrent; vinrent ensuite les premiers princes de la race de Persée, et finalement ceux de la maison de Pélops. Ces derniers furent chassés par les Héraclides. Cette révolution jeta les fondements de la grandeur de Sparte.

La Messénie, contrée presque aussi belle, mais que ses malheurs rendirent célèbre, est située à l'occident de la Laconie. Elle tomba au pouvoir des Spartiates, quoique les rois des deux peuples fussent de la race des Héraclides. La ville de Messène ne fut construite que dans la période suivante.

L'Elide, divisée en trois parties, occupe la plus grande étendue des côtes occidentales du Péloponnèse. Elle comprenait la Triphylie (Pylos Triphyliakos), gouvernée par le sage Nestor, et Elis qui n'avait d'autre boulevard que le respect qu'on portait aux dieux; entre ces deux villes se trouvait Olympie, fameuse par les jeux qui s'y célébraient. Elis est de peu d'importance pour l'histoire.

L'Achaïe, partie septentrionale du Péloponnèse, et l'Argolide, presqu'île prolongée vers le sud-est, sont plus dignes de l'attention de l'historien. Dans toute l'histoire ancienne de la Grèce aucun pays n'est plus important que l'Argolide. C'est du nom de ce pays que dérive celui d'Argives ou Argiens, employé quelquefois pour désigner les Grecs en général. Argos, Mycène, Tiryus avec toutes les autres villes ornèrent le pays où régnèrent Inachus, Danaus, Persée, Pélops, Agamemnon et autres. Les descendans d'Agamemnon furent chassés de leur royaume par les Héraclides, et plus tard (vers l'an 3000) les villes argiennes adoptèrent le gouvernement républicain. Phidon, Héraclide d'origine, donna de sages lois à Argos. Les Argiens furent presque toujours en guerre avec les Spartiates.

L'Achaïe, la côte septentrionale du Péloponnèse, appelée jadis Egyalée, ensuite Ionie et enfin Achaïe du nom des colonies qui vinrent s'y établir successivement, s'étend le long du golfe de Corinthe. Douze villes florrissantes, unies entr'elles par une confédération étroite, formaient l'Achaïe proprement dite: mais l'antique Sycion, siège des beaux-arts, qui pendant long-temps forma un royaume particulier, et la commerçante Corinthe sur l'isthme de ce nom, avec des ports aux deux mers, la métropole de Syracuse et de plusieurs autres

villes et la clef du Péloponnèse, étaient censées faire partie de l'Achaïe prise dans une acception plus étendue. La race des Bacchiades fut puissante à Corinthe. Cipsélus et le sage Périandre y régnèrent sous le titre de tyrans.

La situation de l'étroite langue de terre qui joint le Péloponnèse au continent de la Grèce ou à Hellas (la Livadie *)) en fait une position militaire importante. C'est par là, qu'en traversant les stériles rochers de Sciros on arrivait à la petite ville de Mègare, qui défendit heureusement sa liberté contre Corinthe et Athènes avec le courage ordinaire aux peuples montagnards.

L'Attique, où l'on arrive ensuite, est l'un des plus vastes états et sans contredit le plus important de toute la Grèce. Elle forme également une presqu'île projetée dans la mer du côté sud-est. Le littoral des deux côtés s'appelait autrefois la Parélie (Paralia). L'aridité de ces côtes et du terroir encore plus stérile de l'Attique, ne tentant guère la rapacité des hordes étrangères et astreignant les habitans aux travaux de l'agriculture, fut cause de la civilisation précoce et de la puissance de cet état.

*) Hellas est le nom d'une ville de peu d'importance dans la Thessaliotide. C'est de cette ville ou, pour mieux dire, des Hellènes que dérive le nom de Hellas fréquemment employé pour désigner toute la Grèce en général, mais le plus souvent on ne s'en sert que pour indiquer la partie centrale de la Grèce.

Au nord de la Parélie s'élevaient les montagnes moins infertiles de la Diacrie, que la tradition prétend avoir été la demeure primitive des peuples de l'Attique. Ils étaient d'origine pélasge. Il a déjà été fait mention d'Ogygès leur roi (l'an 2228), du déluge arrivé sous son règne, ensuite de l'Egyptien Cécrops qui jeta les fondemens d'Athènes. La contrée qui environne cette ville s'appelait Pédion; elle était la plus belle de toute l'Attique, richement plantée d'oliviers et arrosée par le Céphise, l'Ilisse et l'Eridan. Le territoire d'Eleusis où, d'après la tradition, prospérèrent les premiers dons de Cérès (sur un champ appelé Rharia) fut réuni plus tard à l'Attique.

Au delà du pays de Mégare et de l'Attique, depuis la mer d'Alcyon jusqu'à celle d'Eubée, s'étendait la Béotie; ce n'était pas le territoire d'une ville dominante, mais elle contenait autant de gouvernemens municipaux indépendants qu'elle avait de villes, quoique la plupart conclussent plus tard une confédération, à la tête de laquelle était la célèbre Thèbes, illustrée par son fondateur Cadmus et plusieurs autres héros cités dans les fastes de la Grèce. Mais plusieurs villes, et surtout Platée, jalouse de sa liberté, refusèrent de se soumettre au joug. Cette désunion et l'organisation imparfaite des républiques béotiennes, entreprise dans laquelle le Corinthien Philolaüs lui-même, ce sage législateur de

Thèbes, ne put réussir entièrement, empêchèrent la Béotie de parvenir au degré de puissance auquel sa position et son étendue lui eussent permis d'aspirer. L'atmosphère de ce climat, s'il faut en croire les anciens, rendait enclin à l'indolence, et cependant ce pays vit naître, outre beaucoup de héros, un Hésiode, un Pindare, une Corinne, un Plutarque, un Pélopidas et un Epaminondas, et le bois sacré des muses couronnait le sommet de l'Hélicon.

Trois autres états bornaient la Béotie à l'orient depuis le golfe de Corinthe jusqu'aux chaînes des Monts-Oeta; c'étaient la Phocide, la Doride et la triple Locride. Le premier de ces pays doit sa célébrité au temple de Delphes sur le mont Parnasse; et le second est remarquable, comme étant le point d'où les Héraclides se mirent en marche pour aller faire la conquête du Péloponnèse. Les Doriens et les Phocéens étaient Hellènes, ainsi que les Locriens. Ces derniers étaient subdivisés en trois tribus: les Ozoléens qui habitaient au midi vers le golfe de Corinthe; les Opuntii et les Epicnémidiens établis sur les côtes de la Mer-Eubée. Pour venir de Thessalie chez les Epicnémidiens on arrivait, entre la mer et les rochers escarpés de l'Oeta, au célèbre défilé des Thermopyles qui rappelle un des plus glorieux faits d'armes de toute l'antiquité. Les anciens habitans de la

Locride n'eurent qu'une faible part à la gloire des armes grecques.

On peut en dire autant des habitans de l'Etolide et de l'Acarnanie, situées à l'occident de Hellas. Les Etoliens passaient pour des hordes sauvages, avides de butin, et ils justifiaient leur renommée. Ce ne fut que lors de la décadence de la Grèce, après Alexandre-le-Grand, qu'ils jouèrent un rôle important.

Sous le nom de Grèce septentrionale quelques-uns ne comprennent que la Thessalie (Janniah); d'autres y ajoutent l'Epire qui y confine du côté de l'occident. Mais la plupart des habitans de ce dernier pays, parmi lesquels on cite principalement les Chaones, les Thesprotes et les Molosses, n'étaient pas d'origine grecque et passèrent long-temps parmi les Grecs pour des barbares. Cependant ils révéraient l'antique oracle de Delphes, et la race royale des Eacides était originaire de Grèce. Ce n'est que dans la période suivante qu'on verra l'Epire acquérir de la célébrité ; mais la Thessalie eut plus d'éclat dans les temps anciens.

La Thessalie est bornée de trois côtés par les chaînes de montagnes de l'Oeta, du Pinde et de l'Olympe. Plusieurs lignes de montagnes parcourent transversalement l'intérieur du pays, dont les rivières, confondant leurs eaux avec celles du Pénée, vont s'épancher avec lui dans le golfe de Therme, après

avoir arrosé la riante vallée de Tempé. La place que la Thessalie occupe dans la mythologie et dans l'histoire des héros, est importante. Les Titans, les Lapithes et les Centaures (dompteurs de chevaux), Japet et Prométhée, les chefs même des deux principales races des Grecs, Pélasge (Thessalus et Græcus étaient ses descendans) et Deucalion, en outre Achille, Philoctète, Jason et d'autres appartiennent à la Thessalie, qui fut long-temps le théâtre des exploits de presque tous les héros. Du temps de la guerre de Troie, la Thessalie contenait dix états qui tous aspiraient à la liberté, et qui faisaient presque tous partie de la confédération des Amphyctions, mais qui néanmoins (on cite surtout Larisse et Phérée) furent souvent gouvernés par des tyrans.

Iles de la Grèce.

Des colonies grecques vinrent aussi occuper les îles voisines des deux côtes et jusqu'à l'Asie, après en avoir chassé leurs premiers habitans (pour la plupart Phéniciens et Cariens dans les îles de la Mer-Egée).

Corcyre (Corfou), colonie corinthienne dans la Mer-Ionienne, fut importante sous le rapport du commerce et de la navigation. Cephalonie et Zante (Zacynthe) méritent également d'être citées.

Les îles situées à la côte orientale et vers l'Asie sont encore plus remarquables, principalement les quatre grandes îles d'Eubée, de Crête, de Rhodes et de Cypre.

L'Eubée (aujourd'hui Nègrepont), le long des côtes orientales de Hellas, île vaste et fertile, contenait plusieurs villes libres, parmi lesquelles Chalcis sur la côte du détroit d'Euripe, métropole de plusieurs villes coloniales, et Erétrie furent les plus remarquables. Cette île, dans la suite, ne put se soustraire à la domination d'Athènes.

La Crête *), île encore plus grande, dont cependant la totalité des habitans n'étaient pas d'origine grecque, conserva son indépendance, et sans les divisions qui la troublèrent, elle aurait pu devenir assez puissante pour dominer la Grèce. Mais ses villes les plus importantes, Gnossus, Gortyne et Cydonie, s'affaiblirent mutuellement par des guerres continuelles, et cette Crête, qui avait été si florissante et si redoutable sous les règnes de ses deux Minos (l'an 2550 et 2700), qui chatia les pirates de Carie, imposa un tribut aux Athéniens, et qui se glorifiait de la sagesse de ses lois, cette Crête, malgré la prospérité de son commerce, et quoiqu'elle n'eût jamais été attaquée par des ennemis extérieurs, vit cependant, par suite de ses dissensions civiles et

*) Aujourd'hui Candie. *(Note du trad.)*

des orages révolutionnaires, s'éteindre son éclat et sa gloire.

L'île de Cypre (Chypre), dans la mer de Pamphylie*), fut également affaiblie par des discordes intestines. Elle contenait neuf royaumes, parmi lesquels celui de Salamine était le plus puissant. Elle était peuplée de Grecs, de Phéniciens et d'Africains. Sa situation la tint presque toujours dans la dépendance des Phéniciens et finalement des Perses.

Rhodes, près des côtes de la Carie, peuplée en majeure partie de Doriens, faisait déjà dans ces temps-là un commerce important; cependant l'époque de sa grandeur et celle de la fondation de la superbe ville du même nom appartiennent à la période suivante.

Des colonies grecques.

Les colonies grecques propagèrent cependant bien au delà de ces îles et presque sur toutes les côtes de la Mediterranée et de la Mer-noire la descendance, le nom, la domination et les mœurs des Grecs; et l'histoire de ces colonies est, pour diverses raisons, digne de notre attention particulière. Nous réunissons ici, pour l'unité de l'ensemble, toutes les colonies fondées depuis la guerre de Troie jus-

*) La Pamphylie est une petite étendue de côtes dans l'intérieur du grand golfe, entre la Cilicie et la Lycie.

(Note du trad.)

qu'à l'empire de Macédoine (par conséquent aussi celles de la période suivante), à l'exclusion des colonies militaires fondées par les Macédoniens eux-mêmes.

Différentes circonstances occasionnèrent les innombrables migrations des peuples grecs. La Grèce eut à supporter des orages et de grands troubles depuis la guerre de Troie jusqu'à l'établissement des Héraclides dans le Péloponnèse. Maint peuple opprimé ou chassé alla chercher hors de sa terre natale une meilleure existence qu'il trouva d'abord, mais qu'il perdit dans la suite, et nous ne voyons dans aucun temps les Grecs en repos. Tantôt ce sont des guerres sanglantes avec leurs voisins; tantôt des révolutions et la fureur des factions. Souvent il ne restait au vaincu d'autre moyen de salut que de se réfugier chez l'étranger; le mécontentement expatria les uns; les proscriptions éloignèrent les autres. Même après l'affermissement de l'organisation civile, plus d'un ambitieux, trop impuissant pour changer le gouvernement de sa ville natale, alla tenter fortune en fondant une colonie. Plusieurs migrations eurent finalement lieu par les décrets formels des gouvernemens, soit dans l'intérêt public, pour assurer la garantie et l'extension des relations commerciales, soit par des motifs politiques, pour augmenter la puissance, pour obvier aux inconvé-

niens d'une population trop nombreuse, ou pour étouffer des germes de discorde.

Nous commencerons, ainsi que de raison, par les colonies de l'Asie-mineure. Elles étaient plus nombreuses et plus rapprochées entr'elles que toutes les autres, devinrent puissantes de bonne heure par leur industrie et leur commerce, et contribuèrent essentiellement, par la rapidité des progrès de leur civilisation, à celle de leur mère-patrie. Les conquêtes des Héraclides jetèrent les fondemens de ces colonies. Lorsque les Doriens attaquèrent le Péloponnèse, une troupe d'Eoliens sous la conduite de Penthile, tirant vers le nord, marcha vers Hellas et la Thessalie, et cette colonie s'étant successivement étendue sous les descendans de Penthile, s'avança jusqu'au rivage de la mer, où l'étroit Hellespont offre un court trajet pour passer en Asie. Ils le franchirent et fondèrent dans la fertile province qu'ils appelèrent Eolide douze villes, entr'autres Cumes et Smyrne, et s'établirent aussi dans les îles de Lesbos, de Ténédos et de Hécatonnési (cent îles). Mytilène, capitale de Lesbos, fut la plus florissante de ces villes et dut sa splendeur à son sage dictateur Pittacus (Aesymnéta), au poète Alcée et à Sapho. Les villes éoliennes conservèrent leur liberté jusqu'à Cyrus. Athènes les opprima plus tard. Smyrne, après avoir accédé à la confédération ionienne, fut dé-

truite par les Lydiens; mais elle se releva de ses ruines. Elle brille d'un nouvel éclat dans la période suivante.

Le midi de l'Eolide fut le siège de la confédération des villes ioniennes. Les Ioniens, chassés de l'Attique depuis 60 ans, et conduits par les deux plus jeunes fils de Codrus, marchèrent d'après la décision de l'oracle de Delphes et les ordres de l'assemblée des Amphyctions, vers les côtes de la Lydie et de la Carie septentrionale, où ils conquirent ou bâtirent treize villes qui dans ce beau pays, sous le ciel le plus doux et dans la situation la plus heureuse pour le commerce, prospérèrent rapidement, augmentèrent en population et en richesses, et, semblables à des ruches fécondes, envoyèrent au loin leurs industrieux essaims. Parmi les villes d'Ionie nous distinguerons Milet, Phocée et Ephèse. La première (de même qu'Ephèse, déjà bâtie du temps des Cariens) doit avoir fondé plus de 300 villes sur les côtes de la Mer-noire et du Palus Méotis. Son commerce de terre s'étendit même jusqu'au centre de l'Asie; dans la période suivante on verra qu'elle fut détruite par les Perses, et qu'elle refleurit ensuite plus tard, quoiqu'avec moins d'éclat. Phocée, riche et puissante par son commerce sur la Méditerranée occidentale, métropole de diverses colonies sur le sol de l'Italie, de la Corse et de la Gaule, inspire le respect par son enthousiasme

pour la liberté ; car lorsque Cyrus, à la tête de toute l'armée des Perses, inonda l'Asie-mineure, les Phocéens, ne voyant la patrie que là où est la liberté, abandonnèrent leurs toits paternels et, après maintes contrariétés du sort, vinrent s'établir à l'embouchure du Rhône, où ils fondèrent Marseille qui ne tarda pas à acquérir une haute importance. Ce furent eux qui apportèrent à la Gaule deux dons inappréciables, l'olivier et le cep de vigne. Ce ne fut qu'après la chute de Milet et de Phocée que s'éleva Ephèse, qui les éclipsa dans la suite. Parmi les villes de l'alliance ionienne on compte encore Téjos (Téios; Téos), patrie du chantre Anacréon; Smyrne, qui vit naître Homère et qui s'était détachée de la confédération des villes de l'Eolide; Colophon, redoutable par sa puissance maritime; Samos, célèbre par son magnifique temple de Junon (Polycrate vers 3450); et finalement Chio (Scio), renommée pour l'abondance et la qualité de ses vins. L'histoire de la confédération ionienne se lie à l'histoire générale de la Grèce.

L'alliance des villes de la Doride sur la côte méridionale de la Carie, ainsi qu'à Cos (Coos, Coüs) et à Rhodes fut bien moins considérable. Elle fut fondée (vers l'an 3000) par une colonie héraclide de Mégare. Le temple d'Apollon Triopius*) était

*) Cnide était bâtie sur un promontoire qui s'avance dans la mer appelée Triopium. *(Note du trad.)*

pour les six villes fédérées (parmi lesquelles on compte Cnide et Halicarnasse), ce qu'était pour les villes ioniennes le temple de Neptune à Mycale.

Plusieurs colonies de ces villes florissantes de la côte occidentale de l'Asie-mineure (Milet principalement) s'étant successivement établies sur toutes les côtes du Palus-Méotis et de la Mer-noire, ainsi que de l'Archipel, finalement aussi sur celles de Thrace et de Macédoine (ces dernières colonies étaient cependant pour la plupart venues d'Athènes), devinrent puissantes et célèbres. Telles furent Phasis et Dioseurias dans la Colchide, où le commerce prospérait déjà dans les temps les plus reculés; Panticapæum, Théodosie (ou Caffa) dans la Chersonèse-Taurique; Phanagorie et Tanaïs (Assov ou Azof) à l'embouchure du fleuve de ce nom. Olbia à celle du Borystène (aujourd'hui Dnieper); Tyras sur le Dniester. Les colonies d'Héraclée en Bythynie, de Sinope, patrie de Diogène, en Paphlagonie, Trapèze (Trébisonde) dans le Pont, décoraient le rivage méridional de la Mer-noire; les colonies d'Appollonia, de Tomi et de Salmydessus florissaient à l'occident.

Mais à la jonction du Pont-Euxin et de la Mer-Egée, au Bosphore et à l'Hellespont se voyait Bysance, qui depuis joua un rôle si éclatant, et Chalcédon, moins avantageusement située vis-à-vis; plus

loin; sur les bords de la belle Propontide, Lampsaque et Cicyque du còté de l'Asie, et Périnthe du côté de la Thrace; sur le sinueux Hellespont, Sestus, Cardias et cet Aegos-potamos si funeste aux Athéniens; ensuite sur les côtes de l'Archipel, Maronée et Abère où naquit Démocrite, et enfin sur celles de Macédoine les villes d'Amphypolis, de Chalcis, la puissante Olynthe et Potidée, appartenantes à Athènes, leur métropole ou leur maîtresse.

De même que la plupart des colonies maritimes situées à l'est avaient été, directement ou indirectement, fondées par les Athéniens, de même celles à l'ouest — dans l'Italie-inférieure et la Sicile — étaient pour la plupart venues des états du Péloponnèse.

Dans les contrées riantes et fertiles de la Sicile, la plus ancienne ville coloniale fut sans doute Zancle, appelée depuis Messana; mais la plus puissante fut Syracuse, bâtie (en 3249) par le Corinthien Archias. Ce n'est cependant que dans la période suivante qu'on la verra déployer sa grandeur. Nous ne parlerons également que plus tard de Géla, fondatrice d'Agrigente rivale de Syracuse (Phalaris tyran d'Agrigente n'est que trop connu), et ensuite de Léonte, d'Himère, de Sélinente et autres.

Parmi les colonies de l'Italie inférieure les plus anciennes furent: Argos-Hippion, Canusium,

Beneventum, fondées par les Argiens pendant la guerre de Troie; puis Cumes (l'an 2923), colonie-fille de Chalcis dans l'île d'Eubée, et que l'on croit mère de Naples. Sybaris, établie (l'an 3233) par les Achéens et les Trézeniens, grande et populeuse, mais énervée par le luxe et les voluptés; aussi, quoique sa population fût de cent mille habitans et qu'elle eût vingt-cinq autres villes sous sa domination, fut-elle vaincue et détruite (en 3443) par les Crotoniates. Crotone, également fondée (3243) par les Achéens (d'Argos), avait trente ans auparavant, sous Pythagore, subi un changement remarquable, mais de peu de durée. Plus tard elle passa, avec les autres villes de la Grande-Grèce, sous le joug des Romains: la guerre de Tarente en fut cause. Cette célèbre colonie de Lacédémone se déployait avec magnificence au centre de la côte riante du golfe qui porte son nom. C'était une peuplade de Parthéniens qui s'étaient réunis (en 3281) pour se soustraire aux humiliations que leur naissance illégitime leur faisait essuyer de la part des Lacédémoniens. Tarente égala Sybaris quant à la mollesse et au déréglement des mœurs. Deux autres villes coloniales, celle des Thures, et celle des Locriens Epizéphyriens *) devinrent célèbres par

*) Ainsi nommés du promontoire Zéphyrien, sur lequel était construite leur ville. (Voir l'histoire universelle, traduite de l'anglais.) *(Note du trad.)*

la sagesse de leurs législateurs Charondas et Zalencus, tous deux disciples de Pythagore. Rhège, colonie de Chalcis, fut grande et puissante aussi, mais finit par devenir victime des fureurs de Denys de Syracuse et de la trahison des soldats romains.

Parmi les colonies disséminées sur les autres côtes nous voyons dans la Sardaigne, Caralis et Oliba; dans la Corse, Alalia, fondée par les Phocéens qui plus tard fondèrent Massilia; en Espagne, Rhodes, Emporium et l'infortunée Sagonte (qui eut Zazynthe poür fondateur); en Illyrie, Apollonia et Dyrrhachium; sur les côtes de l'Asie-mineure, Telmissus et Selga, et en Cilicie, l'importante ville de Tarse et Mopsvestia.

Finalement en Afrique, Naucratis en Egypte et Cyrène en Libye; cette dernière colonie et quatre autres villes formaient ensemble une principauté assez étendue (Pentapolis), laquelle se défendit avec des succès balancés contre les Pharaons, puis devint tributaire des Perses, adòpta ensuite le gouvernement républicain et fut enfin, sous les Ptolémées, mise au nombre des provinces de l'Egypte.

Histoire de Sparte. Lycurgue.

Le coup d'œil que nous venons de jeter sur les provinces et les colonies grecques nous a fait devancer

en partie l'ordre chronologique; la connexion naturelle des objets l'exigeait. Nous pouvons maintenant, sans le mélange confus d'épisodes particuliers, suivre le fil des destinées des Grecs, lequel, pour ce qui est des principaux pays, se lie à celui des destinées de quelques états prépondérants.

Ici se présente d'abord Sparte qui, après avoir été conquise par les Héraclides, soumit peu-à-peu toutes les villes de la Laconie et punit par la servitude la désobéissance de quelques-unes, par exemple d'Elos. Eurysthène et Proclès, frères jumeaux de la race des Héraclides qui conquirent Sparte ensemble, ayant été, d'après l'oracle, reconnus rois conjointement, leurs descendans, les Agides et les Eurytionides, regnèrent aussi toujours deux-à-deux. Ce gouvernement biarchique, si l'on peut appeler ainsi ce partage de pouvoir, devait nécessairement s'affaiblir par des discordes inévitables et faire sentir d'autant plus la nécessité d'une législation fondée sur des bases solides. Sparte obtint (l'an 3100) l'avantage inappréciable d'une organisation légale par le grand Lycurgue, au nom et à la législation duquel cependant les anciens et les modernes rendent un hommage exagéré. On ne saurait nier, à la vérité, que son ouvrage ne soit marqué au coin du génie et ne puisse être considéré comme un chef-d'œuvre admirable de sagacité et de logique; mais il n'est pas, à beaucoup près, celui de la véri-

table sagesse d'un législateur. La raison et l'humanité le condamnent également, ainsi qu'il résulte de l'examen que nous allons en faire.

Il est d'abord incontestable que ce ne fut que sur les Spartiates proprement dits, que se porta de préférence l'attention de Lycurgue ; eux seuls composaient la république ; leurs relations avec les habitans des autres villes de la Laconie étaient despotiques, et elles étaient même tyranniques à l'égard des ilotes (et plus tard elles le furent à l'égard des Messéniens qui toutefois valaient bien les Spartiates). La masse des citoyens de Sparte était gouvernée démocratiquement avec un mélange d'aristocratie. Le pouvoir législatif, et l'élection des magistrats appartenaient à l'Ecclésia (assemblée des citoyens, à l'exclusion de ceux qui étaient trop pauvres pour contribuer aux frais des festins publics). Un sénat appelé Gérusia, composé de vingt-huit vieillards agés de plus de 60 ans élus à vie, préparait et discutait les affaires et en décidait quelques-unes. Les deux rois y siégeaient aussi, mais n'y avaient qu'une voix chacun. Auparavant c'étaient eux qui, comme descendans d'Hercule et conséquemment de Jupiter, étaient chargés, sous leur responsabilité et au moyen de quelques restrictions, de veiller à l'exécution des lois, de présider aux cérémonies religieuses, et de commander l'armée en temps de guerre. A côté d'eux, ou pour mieux dire, au dessus d'eux siégeaient cinq Ephores qui

traitaient les affaires les plus importantes de l'Etat, présidaient le sénat et l'assemblée des citoyens (Ecclésia) et jugeaient les rois. Leur pouvoir n'était restreint que par la courte durée de leur dignité qui n'était que d'une année. Dans la suite cependant l'Ephorat dégénéra en véritable oligarchie.

Ce n'est cependant pas le système d'organisation de la république qui distingue le gouvernement de Sparte de tous les autres, tant anciens que modernes; c'est l'esprit qui animait ces formes, et d'après lequel était établi tout le système des lois et des mœurs. A Sparte toutes les lois politiques et civiles, le droit public et privé, les mœurs et les coutumes, en temps de paix comme en temps de guerre, formaient un ensemble cohérent dans toutes ses parties, conçu d'après un principe unique, basé sur une seule idée fondamentale. La grande, la principale idée qui paraît dominer dans l'œuvre admirable de Lycurgue, c'est celle d'un état où l'intérêt particulier est non seulement subordonné à la volonté publique, mais où il ne fait qu'un avec elle; où les citoyens n'ont point d'inclinations, point d'intérêts personnels, mais n'ont en vue que la patrie; où ils font abnégation d'eux-mêmes pour ne se considérer que comme membres d'un grand corps. Le but du législateur, comme le prouvent ses lois, fut donc d'établir une égalité parfaite entre tous les citoyens, de dompter les penchants naturels

de l'égoïsme par une éducation qui les combattait sans relâche, et d'inspirer aux Spartiates, non seulement la volonté, mais encore l'énergie nécessaire pour la conservation et le maintien du bien-être public. Il est vrai que la distinction entre les nobles et les simples citoyens continua de subsister même parmi les races dori-spartiates; parmi ces dernières celles des deux maisons royales et généralement celles des Héraclides étaient les principales; mais cette distinction était sans influence politique. Tous les citoyens étaient égaux devant la loi; tous pouvaient aspirer aux dignités, excepté à la dignité royale; tous donnaient leurs souffrages aux élections et quiconque était élu, restait fonctionnaire du peuple. Mais ce fut surtout contre la différence des fortunes (laquelle, malgré toutes les formes démocratiques engendre la plus odieuse et la plus funeste inégalité), que Lycurgue employa tous ses efforts, et reconnaissant l'insuffisance de tous les moyens palliatifs, il voulut détruire le mal jusque dans sa racine. C'est pourquoi il persuada à ses concitoyens, quelle étonnante victoire! de renoncer à toute propriété qui pût produire une disproportion trop marquante dans les fortunes, et à se dépouiller ainsi de l'un des plus précieux avantages de la vie sociale, pour serrer plus étroitement les liens de la société. Dès lors tout immeuble cessa d'être propriété particulière, et les biens mobiliers, car il était impos-

sible de les constituer en propriété commune, furent bornés au plus simple nécessaire. Les terres furent divisées de manière que chaque Spartiate, chaque habitant de la Laconie eût l'usufruit d'une portion de terrain suffisante à son entretien et à celui de sa famille; mais il ne lui était pas permis de cultiver lui-même son champ; car dans ce cas l'agricole industrieux fût devenu plus riche que le cultivateur indolent; c'étaient les Ilotes qui furent chargés de ces travaux, et pour détruire jusqu'à l'idée de richesse, tout l'or et l'argent fut proscrit, on introduisit la monnaie de fer, et les Spartiates, par des lois sévères, furent contraints à se réduire à la plus grande simplicité dans leurs habitations, leur mobilier, leurs vêtemens et leur nourriture. Non seulement la culture des terres et l'exercice des arts mécaniques, mais les sciences spéculatives et les beaux arts leur furent encore bien plus sévèrement interdits. La patrie ne leur demandait que le civisme, des bras robustes et un dévouement sans réserve.

Mais comment Lycurgue s'y prit-il pour trouver des citoyens disposés à de si grands sacrifices, animés d'un tel amour pour la patrie, et doués d'une telle énergie? C'est à l'éducation qu'il eut recours, car elle commençait avec la naissance et même avant, et durait toute la vie. On habituait dès l'enfance les filles spartiates à des jeux et à des exercices continuels qui, bien que blessant les sévères lois de la

pudeur, endurcissaient leurs corps et les rendaient propres à donner le jour à des enfans robustes. Un grand nombre de préceptes, parmi lesquels il y en avait de cruels et de contraires à la délicatesse des mœurs, relativement au choix d'un époux et à l'exercice des droits conjugaux devaient assurer à la république des mariages bien assortis et des enfantemens heureux, et les enfans qui venaient au monde avec une conformation débile étaient voués à la mort. L'état se chargeait des enfans censés assez vigoureux pour supporter l'éducation spartiate, les enlevait dès les premières années aux soins maternels, leur faisait donner indistinctement et en commun une éducation dont la base était la sobriété, l'habitude du travail et de la fatigue, l'adresse quant aux exercices militaires, et l'amour de la patrie. De là, l'institution de ces jeux gymniques continuels; ces essais pour s'habituer à la faim, à la soif, à la douleur; cette émulation qu'on excitait parmi la jeunesse; cette déférence sans réserve pour les vieillards; ce silence respectueux avec lequel on écoutait les préceptes de patriotisme qu'on cherchait à leur inculquer dans toutes les occasions, même pendant leurs courts repas, et les maximes d'une conduite sage, discrète et pleine de noblesse. Une telle éducation, proportionnée aux divers âges de l'homme, durait toute la vie. Les jeunes-gens et les vieillards assistaient aux repas publics (sissites). Le citoyen le plus distingué

ne pouvait se soustraire à la vigilance publique, la moindre faute n'échappait point à la censure. La loi veillait sur toutes les actions. La chasse, les exercices guerriers, les jeux gymnastiques n'étaient interrompus que par des guerres véritables qui vraiment étaient moins fatiguantes. Partout et sans cesse le Spartiate trouvait des encouragemens à l'accomplissement de ses devoirs, des exemples de valeur, des leçons de vertu, des occasions de déployer son énergie. C'est ainsi qu'il apprenait à se modérer et à respecter la loi; c'est ainsi qu'il devenait robuste et agile; il était toujours prêt au combat, et d'une valeur constante; et son ame, que l'éducation avait rendue innaccessible à toute autre passion, se livrait sans réserve et avec enthousiasme au seul amour de la patrie et de la liberté.

Cette organisation a sans doute opéré des prodiges; elle a dompté les penchans naturels les plus fougueux; enfanté les exploits les plus brillants, formé les guerriers les plus intrépides, les patriotes les plus enthousiastes, et même les femmes les plus héroïques; elle a élevé Sparte au plus haut degré de puissance et de splendeur dans toute la Grèce, et après une durée non interrompue de plus de cinq cents années elle sut inspirer encore l'admiration dans sa décadence et enfin dans sa chute. Cependant cette organisation, aux yeux d'un scrutateur pénétré du sentiment de la véritable humanité et de l'intérêt social de l'état, doit paraître plutôt vicieuse qu'excellente.

D'abord Lycurgue n'a pas assez apprécié la dignité et les droits de l'homme; car comment, pour assurer la liberté de dix mille citoyens et l'existence tout au plus supportable de trente mille autres, aurait-il pu condamner plusieurs centaines de milliers d'hommes à la misère et à l'oppression la plus révoltante? L'opprobre et les maux de la servitude qui accablaient les Ilotes étaient inséparables d'une constitution qui déclarait cette espèce d'hommes propriété de l'état, qui fondait sur leurs travaux la conservation de la race prédominante, qui exposait leurs biens à la merci du caprice et qui laissait leurs vies, comme celles d'animaux sauvages, en proie à la cruauté d'une jeunesse avide de combats. Nous voyons malheureusement aussi chez d'autres peuples des esclaves et ce qu'on nomme, contre tout sentiment d'équité, droit de servitude: mais nulle part, comme à Sparte, une telle iniquité ne se trouvait inhérente à la constitution; nulle part elle ne se voyait portée à un tel excès.

Continuons notre analyse: qu'a fait Lycurgue pour le bonheur des Spartiates libres, de ce peuple de prédilection? Le Spartiate a fait à l'état le sacrifice de ses propriétés, de son aisance, des véritables douceurs de la vie; il a renoncé aux agrémens de l'industrie, à la félicité domestique, aux Muses, ainsi qu'aux sentimens de pure humanité, et a reçu en compensation de tant de sacrifices — la morgue du

soldat et le vertige du patriotisme. N'a-t-il donc pas ainsi négligé le but pour les moyens? Les exercices militaires et les entretiens patriotiques ne sont pas la seule destination de l'homme, et il est incontestable que l'observance ponctuelle des lois de Lycurgue devait laisser un triste vide dans l'esprit, le cœur, et la vie habituelle, et que la nature violentée se vengerait infailliblement tôt ou tard.

Aussi s'est-elle vengée et la constitution de Lycurgue a-t-elle enfanté des monstruosités. La période suivante nous en présentera le tableau.

Par suite de la constitution de Lycurgue les Spartiates, malgré le peu d'étendue de leur territoire, devinrent redoutables à tous leurs voisins et bravèrent tous les peuples, quelque nombreux qu'ils fussent. Les deux guerres messéniennes fournirent la première preuve frappante de l'accroissement de Sparte, mais aussi de sa dureté et de son arrogance militaire.

La première guerre messénienne, occasionnée par l'injustice révoltante des Spartiates, est signalée par la barbare action d'Aristodème, roi de Messénie, qui, dans le transport d'un enthousiasme patriotique et religieux, poignarda sa popre fille. Ce parricide ne fléchit pas les dieux et, après la prise d'Ithomé (l'an 3261), les Messéniens subirent les conditions de paix les plus humiliantes et les plus onéreuses, qui cependant ne subsistèrent qu'autant que dura l'épuisement des vaincus. Nous admirons les exploits

du vaillant Aristomène, le héros de la seconde guerre (l'an 3299), avec cette chaleur d'intérêt qu'inspire l'héroïsme aux prises avec l'injustice soutenue par des forces supérieures. Il défendit pendant onze ans la forteresse construite sur le Mont-Ira, et lorsque, par suite d'une nouvelle perfidie, elle succomba, il se fit jour, les armes à la main, à travers les forces réunies de l'ennemi, et après avoir essuyé maints hasards, il parvint à fonder, avec ses fidèles compagnons, amants de la liberté, une nouvelle patrie, Messane sur le territoire de la Sicile. Les autres Messéniens furent traités comme les Ilotes. L'Arcadie, naturellement fortifiée par ses montagnes, échappa à la même destinée, ainsi qu'Argos qui, par sa position éloignée, formant une presqu'île à part, n'offrait guère de points d'attaque. Cependant cette dernière contrée fut vivement pressée par les Spartiates et eut beaucoup à souffrir de leur tactique persévérante et insidieuse. Ce fut surtout Cléomène I. qui, par son astuce et la force de ses armes, éleva Lacedémone au premier rang des puissances de la Grèce.

Histoire d'Athènes. Solon.

Portons maintenant nos regards sur Athènes, la plus illustre ville de la Grèce, qui nous rappelle de nobles et d'agréables souvenirs. Elle s'appela d'abord

Cécropia du nom de son fondateur Cécrops (l'an 2426), qui répandit sur le territoire de l'Attique les premières semences de la civilisation. Thésée (l'an 2754) en fit la capitale de toutes les villes de l'Attique. La vie de ce prince, féconde en exploits et en forfaits, peut passer pour le caractère distinctif des héros grecs en général. Cependant la noblesse des sentimens prévalait en lui, et Athènes, qui lui dut sa grandeur et les bases d'un gouvernement républicain, put se glorifier à juste titre d'être appelée la ville de Thésée.

Ce fut à dater de son règne que les rois furent réduits à se borner à la dignité de général et de juge suprême. Le pouvoir législatif était déféré au peuple, cependant sous l'influence très-prépondérante des nobles qui opprimaient souvent les deux autres classes de la population, les cultivateurs et les artisans. Les successeurs de Thésée continuèrent cependant à porter le titre de rois, jusqu'à l'époque où le trône, devenu vacant par le dévouement sublime du généreux Codrus, parut ne pouvoir plus être aussi glorieusement rempli. Les rois furent alors remplacés par les Archontes; Médon, fils de Codrus, fut le premier. Quoique dans les commencemens cette charge fut à vie et héréditaire comme la royauté, le vœu du peuple, après la mort d'Alcméon, treizième Archonte à vie (l'an 3227), restreignit, sans opposition, à dix années la durée de

l'exercice des fonctions d'Archonte, et plus tard (3297) à une année, en conférant cette dignité à neuf citoyens à la fois.

Cependant les Athéniens commencèrent à sentir le fardeau du pouvoir aristocratique, et le manque de lois écrites favorisait les abus du pouvoir arbitraire. Le peuple chargea l'Archonte Dracon de la rédaction d'un code de lois. Il le composa (l'an 3361), mais il l'écrivit en caractères de sang, selon l'expression des Athéniens; aussi ce code ne se maintint-il pas. De nouveaux désordres se manifestèrent, et une lutte violente entre les factions démocratique et aristocratique affaiblit tellement la puissance des Athéniens qu'ils ne purent empêcher la conquête de l'île de Salamine par le petit peuple de Mégare. Athènes néanmoins reprit de nouvelles forces et sortit régénérée de cet état de détresse par les efforts de Solon, l'un de ses citoyens, que l'histoire cite à juste titre comme l'un des hommes les plus illustres et les plus sages de tous les temps. Ce philosophe, pour conjurer la tempête qui allait éclater, publia la Sisachtie, cette loi diffamée, proclamant l'extinction de toutes les dettes, qui violait, à la rigueur, les principes de la stricte équité, mais qui alors était l'unique moyen de salut impérieusement commandé par les circonstances. Toute la législation, que ses concitoyens l'avaient chargé de composer, décèle le génie qui sut approfondir les hommes et les temps; il disait lui-même en parlant de ses lois: qu'elles

n'étaient pas les meilleures lois possibles, mais les meilleures qui convinssent au peuple athénien. Au surplus ces lois n'avaient pas, comme la constitution de Lycurgue, la liberté pour but exclusif : mais elles devaient, en revêtant cette liberté des formes protectrices d'un gouvernement démocratique tempéré par l'aristocratie, contribuer à la prospérité des Athéniens autant qu'il était possible dans leur position et avec leur caractère, fonder leur bien-être et favoriser leurs progrès en civilisation et leurs relations sociales. Nous allons indiquer le résultat de ses lois politiques.

Solon voulait la liberté, c'est-à-dire l'empire de la volonté du peuple; non pas de la volonté mal-entendue ou effrénée de la populace, mais de la volonté publique, réfléchie et fondée sur les principes de la raison. C'est pourquoi, redoutant les formes purement démocratiques, il jugea nécessaire de les adoucir en y mêlant quelques institutions aristocratiques. Il confia donc à une assemblée nationale le pouvoir suprême, c'est-à-dire, le droit de législation et d'élection des magistrats, celui de faire la guerre ou la paix, de conclure des alliances, d'établir les impôts et de régler les grands intérêts de l'état Cette assemblée se composait de tous les citoyens effectifs, domiciliés soit dans la ville d'Athènes, soit dans celles qui en dépendaient (il y en avait 174), et formait un total d'environ 20000 individus. Cette population était déjà, antérieurement à Solon, divisée en quatre tribus subdivisées en races.

Solon laissa subsister cette division, mais il y en entremêla encore une autre en quatre classes réglées d'après les fortunes. Les magistrats ne pouvaient être élus que dans les trois premières; les assesseurs près les tribunaux pouvaient être choisis dans toutes les quatre; cependant la loi requérait en outre des qualités particulières pour l'éligibilité aux charges importantes. Dans les cas d'égalité de droits et quant aux emplois faciles à remplir, c'était au sort à décider; cette disposition n'excluait cependant pas les épreuves. Les membres même du Grand-Conseil étaient désignés tous les ans par le sort. Ce conseil, d'après l'institution de Solon, était de quatre cents membres (cent de chaque tribu), chacun âgé de trente ans au moins et d'une réputation intacte. Pendant la durée de l'année, les classes de ce sénat (les députés de la même tribu formaient une classe) dirigaient tour-à-tour les affaires. Les membres de la classe dirigeante s'appelaient Prytanes et vivaient dans le Prytanée aux dépens de l'état. Chaque membre du sénat avait une drachme de paie par jour, Les Prytanes se subdivisaient aussi en comités qui avaient également tour-à-tour la présidence. Les membres de ces comités, nommés Proëdri, étaient présidés par un Epistate (garde du sceau public), dont la charge ne durait qu'un jour.

Ce sénat réglait les affaires courantes et avait aussi le droit de faire des réglemens, qui cependant ne restaient en vigueur qu'autant que duraient ses fonctions, c'est

à-dire jusqu'à la fin de l'année. La plus importante de ses attributions consistait dans la proposition des lois, car le peuple ne pouvait délibérer que sur les projets de loi sanctionnés par le sénat. Les sénateurs présidaient les assemblées du peuple et dirigaient les discussions. On prononçait des harangues pour ou contre la loi proposée, et la majorité des suffrages décidait la question.

Mais ce que le sénat avait proposé et ce que le peuple avait résolu, n'avait force de loi que revêtu de la sanction de l'Aréopage. L'Aréopage était une cour très-ancienne, instituée par Cécrops ou son successeur immédiat uniquement pour juger les causes criminelles; Solon, en laissant à cette cour le pouvoir judiciaire, lui assigna encore des fonctions politiques et lui confia la surveillance suprême de l'état et la garde des lois.

Par l'établissement de toutes ces institutions, la puissance aristocratique ou oligarchique des Archontes fut ébranlée jusque dans ses fondemens, cependant Solon conserva ces magistrats comme organes du pouvoir exécutif et aussi du pouvoir judiciaire.

Un article caractéristique, mais en même temps funeste, de la constitution athénienne, c'était, qu'outre le pouvoir législatif le peuple avait le droit de juger en dernier ressort les causes qui concernaient l'état même. A Sparte les premières autorités de l'état: la Gérusia, les Rois et les Ephores étaient en même

temps les juges-suprêmes ; mais à Athènes c'était l'Ecclésia elle-même qui jugeait définitivement. Cependant pour les causes ordinaires, soit civiles, soit criminelles, il y avait des juges particuliers, et même (ce qui est caractéristique aussi) ils étaient en très-grand nombre. Outre les Archontes et l'Aréopage, dont il vient d'être fait mention, il y avait encore à Athènes quatre tribunaux criminels et six tribunaux civils.

L'Ostracisme, au moyen duquel quiconque portait ombrage au peuple, soit par sa puissance, soit par son crédit, soit même par son mérite, ou semblait pouvoir devenir dangereux à l'égalité républicaine, pouvait, lorsque 6000 voix le demandaient, être banni pour dix ans, sans autre forme de procès et sans qu'il lui fut permis de se défendre, était moins un acte de pouvoir judiciaire que de la plénitude de la puissance du peuple athénien. Plusieurs républiques, entr'autres celle de Syracuse où cette mesure s'appelait Pétalisme, avaient la même institution.

La législation civile de Solon l'emporte encore en mérite sur ses lois politiques. Aucun législateur n'eut un but plus humain, ni des vues plus libérales. C'étaient des hommes, et non pas des héros, ni des fanatiques qu'il voulait former. Il voulait également que les Athéniens fussent vaillants et qu'ils aimassent la liberté, mais il voulait aussi les polir, les enrichir par l'industrie, les rendre loyaux et leur donner des mœurs. Solon s'occupait des moindres détails quant

aux métiers et aux arts, et il étendait ses soins et son amour sur toutes les classes de la societé. Il honorait, autant que le permettait l'esprit du temps, la dignité de l'homme, même dans la personne de l'esclave. Il fit des réglemens positifs pour raffermir les époux, les pères et les mères ainsi que les enfans dans le sentiment de leurs devoirs naturels. Les punitions que ses lois prononçaient, étaient celles qu'inflige un bon père et non pas un maître irrité. On observait ses lois, car on les aimait. Il était indulgent pour les faiblesses humaines, et tolérait ce qui n'aurait pu être réprimé que par une sévérité nuisible; mais il tâcha d'extirper jusque dans la racine la principale cause des vices, l'oisiveté; et convaincu que l'essentiel dans les mœurs dépend de l'exemple des grands, il établit la peine capitale contre les Archontes coupables d'ivrognerie.

Tout ce qui se fit de grand et de bon à Athènes peut être considéré comme l'effet de la sage législation de Solon; les maux et les désordres qui eurent lieu, furent la suite de la violation de ces mêmes lois.

Solon vivait encore lorsque Pisistrate s'empara (l'an 3424) du pouvoir monarchique dans Athènes. Ce citoyen doué de talens supérieurs, ayant enfin, après des exils et des triomphes alternatifs, affermi son pouvoir (l'an 3439), régna avec sagesse et douceur, favorisa les sciences et les arts, et manifesta des idées libérales. Mais quelle compensation pouvait offrir Pisistrate aux victimes qui avaient péri en s'opposant à son usur-

pation naissante? que pouvait-il donner aux survivans en échange de la liberté qu'il leur avait ravie? à ces hommes, qui, n'ayant plus de bonheur à attendre de leurs propres forces et de la protection des lois, ne vivaient plus que sous le bon plaisir d'un maître?

Hippias et Hipparque, tous deux doués de qualités estimables, succédèrent (l'an 3457) à Pisistrate leur père. Hipparque se distingua surtout par l'aménité de son caractère; mais son amour pour le bel Harmodius l'entraîna à un acte de violence que ce dernier, de concert avec son ami Aristogiton, vengea cruellement. Hipparque fut tué dans une fête publique, et Hippias, qui par sa rigueur imprudente acheva d'irriter les esprits, fut chassé (l'an 3474) par les Athéniens assistés des Spartiates. Il s'enfuit à la cour du roi de Perse. Les anciennes factions recommencèrent à déchirer Athènes, qui se félicitait cependant d'avoir recouvré sa liberté; mais Sparte eut à se repentir d'avoir aidé sa rivale à reconquérir ce précieux trésor, et les Spartiates se montrant peu dignes de leur législateur Lycurgue, poussés par une basse jalousie, essayèrent par la force des armes et la ruse à ramener l'oligarchie dans Athènes, et même à y rétablir l'autorité de ce même Hippias qu'ils avaient expulsé. La guerre de Perse interrompit le cours de cette guerre intestine.

Etrusques. Latins.

La population dans le nord et la majeure partie de l'Italie étant de race gauloise, les Romains appelèrent ce pays Gaule cisalpine (Gallia cisalpina). L'Italie inférieure fut surnommée la Grande-Grèce, parce que plusieurs colonies grecques s'y établirent et y portèrent la civilisation. — Dans l'Italie-moyenne des races gauloises et ibériennes se mêlèrent à des races grecques et vraisemblablement aussi à diserses colonies venues d'Asie et d'Afrique. Leur établissement remonte néanmoins à des temps très-reculés, antérieurs aux notions historiques, et même dans les temps suivants leur histoire et celle de leur origine est ensevelie dans des ténèbres impénétrables. Mais quand même nous en aurions des notions précises, l'histoire de ces hordes à demi sauvages ne nous serait que de peu d'utilité ou d'intérêt. Parmi les nombreuses races d'Italie il n'y a qu'un seul peuple, qui, par sa civilisation précoce et son caractère distinctif, soit digne d'être mentionné dans l'histoire du monde. Ce sont les Etrusques. Nous allons donc nous en occuper, ainsi que des Latins, ancêtres des Romains.

Les Etruriens, Etrusques, Tusques, plus tard aussi Tyrrhéniens, (cette dernière dénomination vient apparemment de quelque colonie de Pélasges), paraissent être en majeure partie issus d'une race du

nord, qu'on croit ibérienne. Ils possédaient autrefois toute l'étendue de pays entre le Tibre et les Alpes, avaient leurs colonies dans l'Italie méridionale et les petites îles de la Méditerranée, et s'étaient déja, lors de la guerre de Troie, acquis de la célébrité par leur commerce et leur navigation, de même que par leur mythologie et leurs sciences. Leur culte religieux servit de base à celui des Romains, et leur alphabet se reconnaît dans tous les alphabets de l'Europe. Ils ont devancé les Grecs dans la découverte des principes d'une constitution libérale, dans la science de la législation, dans l'exercice des arts mécaniques et libéraux. Cependant leur tempérament sombre et des revers politiques ont empêché leur civilisation d'égaler jamais celle des Grecs. Les Gaulois leur enlevèrent la fertile vallée du Pô; Bellovèse, venant du Rhône à la tête de sept peuplades, passa les Alpes, battit les Etrusques et fonda Milan. Une partie des vaincus alla se réfugier dans les Hautes-Alpes rhétiennes. Plus tard leurs colonies méridionales devinrent la proie des Samnites; et enfin les farouches Romains se jetèrent sur ce peuple pacifique et affaibli par le luxe. La Tuscie proprement dite était alors diviseé en douze cantons (Leucumonies) confédérés. Les chefs de ces cantons s'appelaient Leucumones; Porsenna, l'un de ces derniers, se rendit redoutable aux Romains; mais les Etruriens, pressés d'un côté par les Gaulois, de l'autre par les infatigables Romains, et divisés

entr'eux, durent nécessairement succomber; aussi les verrons-nous dans la période suivante sous le joug des Romains.

Le Latium, au sud de l'Etrurie, fut une arène où beaucoup de peuples indigènes luttèrent avec des colonies d'étrangers. Ce que la tradition rapporte de Saturne et de Janus, de Picus et de Faune, quoique fabuleux, décèle néanmoins un degré précoce de civilisation dans ce pays. Cette civilisation faisait déjà des progrès importants, lorsqu'Evandre, à la tête d'une colonie d'Arcadiens, parut sur les bords du Tibre et bâtit Pallantium. Si l'on en croit la tradition, le peuple de cette contrée reçut son nom de Latinus, fils de Janus; et Lavinium fut bâtie (l'an 2800) par Enée, qui, s'étant réfugié dans le Latium avec ses Troyens fugitifs, épousa Lavinie, fille de Latinus. La même tradition prétend aussi qu'Ascagne, fils d'Enée, fonda la ville d'Alba-Longa, et que Sylvius, second fils d'Enée, est père de la race des Sylviens, dont les descendans régnèrent plus de quatre cents ans dans ce pays.

Fondation de Rome. Rome gouvernée par les Rois.

Numitor, chassé de ses états par son frère Amulius, fut, d'après la tradition, rétabli sur le trône par Romulus et Rémus, ses petits-fils jumeaux, qui durent leur conservation à un prodige. Ces deux princes fondèrent alors, aux bords du Tibre, la ville de Rome sur

le terrain dont leur grand-père leur avait fait don par reconnaissance.

Ce fut l'an du monde 3230, la troisième année de la sixième olympiade et la sept-cent-cinquante-troisième avant l'ère chrétienne, que Rome doit avoir été construite sur le Mont-Palatin. Mais le Mont-Palatin, ainsi que le Mont-Caqitolin, étant déjà alors habités par des colonies grecques, il paraît que sous le mot de construction il faut entendre l'agrandissement de la ville par suite de l'arrivée d'une nouvelle colonie venue d'Alba-Longa. Cet établissement, formé par une horde peu nombreuse de chasseurs et de bergers, était encore faible et à peine en état de se défendre contre les petits peuples voisins. Les auteurs romains rapportent eux-mêmes, que Romulus augmenta le nombre de ses sujets en accordant l'asile à un ramas de fugitifs et de malfaiteurs qui cherchaient à se soustraire à l'action des lois, et en leur donnant pour femmes les Sabines qu'ils avaient enlevées. L'heureuse issue de la guerre des Sabins fut le premier fondement de la puissance de Rome.

Les armes et l'agriculture furent les bases sur lesquelles Romulus établit son empire, auquel il donna des institutions dont les traits les plus caractéristiques se sont conservés jusque dans les derniers temps. D'après l'esprit de son siècle et le caractère de son peuple, il ne pouvait guère se maintenir dans l'exercice du pouvoir absolu. C'est pourquoi il s'entoura

d'un sénat composé de cent membres (nommés Patres comme leurs collègues les Patriciens) choisis parmi les principaux citoyens, et chargés de le seconder dans le gouvernement, mais obligés de soumettre les affaires les plus importantes à la décision de toute la commune (c'est-à-dire, la totalité des citoyens jouissants de la liberté politique, partagés en tribus et en curies). Cependant, la soif de régner qui tourmentait Romulus et à l'assouvissement de laquelle il avait immolé son propre frère et plus tard son collègue Tatius, prince des Sabins, et les guerres continuelles qui avaient habitué les Romains à fléchir sous le commandement d'un seul, avaient fait faire à la monarchie des progrès inquiétants que la jalousie du sénat arrêta en étouffant dans le sang de Romulus le germe de la tyrannie naissante.

Pour faire participer aux avantages des liens de la société les hordes de Romulus, avides de guerre et de butin, il fallait polir leurs moeurs : les lois du sage Numa Pompilius, Sabin d'origine, élu roi (l'an 3260) après un interrègne orageux, opérèrent cet heureux changement. Le respect pour les Dieux que Numa inspira aux Romains, resta pendant plusieurs siècles le plus puissant ressort du mécanisme politique, la base de l'ordre et de la soumission aux lois, et l'égide protectrice de la paix dans l'intérieur et des vertus domestiques, but principal du législateur. Pendant un règne paisible de quarante-trois ans il vit fleurir les arts de la

paix et leurs heureux succès, et emporta au tombeau, pour récompense, la douce conviction d'avoir élevé un monument aussi grand que durable pour la prospérité publique.

Le destin sembla veiller lui-même à l'accroissement de Rome, en lui accordant, chose inouie dans l'histoire des autres peuples, une série non interrompue de sept princes doués des plus heureuses qualités, et précisément de celles qui convenaient le mieux aux diverses circonstances du moment. Aussi cette conformité extraordinaire de mérite dans tous les rois de Rome et la longue durée de leur règne ont-elles porté la plus forte atteinte au degré de foi qu'il convient d'ajouter à leur histoire; mais il serait tout aussi hasardeux de les rejeter comme de pures fictions. Ces doutes se perpétuent d'ailleurs encore pendant quelques siècles du temps de la république. Tullus Hostilius (l'an 3313) conduisit de nouveau les Romains dans la carrière des combats et de la gloire. Alba-Longa, la plus ancienne des villes du Latium, mère de Rome, succomba alors à la puissance naissante de sa propre colonie; elle fut détruite et ses habitans devinrent sujets du vainqueur.

Ancus Martius (l'an 3345), Tarquin l'ancien (l'an 3370) et Servius Tullius (3407) montèrent sur le trône; également grands dans la guerre comme dans la paix, ils agrandirent leur puissance, perfectionnèrent la civilisation, et augmentèrent la prospérité et la splendeur même de leur populeuse cité. Le dernier de

ces princes fit des changemens dans l'organisation. Avant lui la dernière classe de la population (Plebs, les derniers parmi les hommes libres) n'avait pas le droit de suffrage dans les curies; — elle était politiquement censée en tutèle. Servius en forma une tribu particulière, en établissant une nouvelle espèce de comices, c'est-à-dire de comices de centuries, où tous les hommes libres pouvaient donner leur voix, qui cependant, par une dispotition sagement calculée, n'avait qu'une valeur relative. Pour l'intelligence de cette disposition nous allons commencer par expliquer la différence entre les curies, les centuries et les tribus.

Les curies ne formaient que la classe patricienne — le grand conseil des familles patriciennes; les centuries étaient la nation en commun, ou la réunion des deux classes principales ensemble, c'est-à-dire la noblesse (classe patricienne) réunie avec la masse des citoyens ordinaires; les tribus enfin étaient la classe purement plébéienne.

Il est cependant essentiel de bien distinguer ici les trois tribus anciennes ou primitives que la tradition prétend avoir été créées par Romulus, des nouvelles tribus, c'est-à-dire des trente tribus formées par Servius Tullius (4 tribus urbaines et 26 tribus d'habitans des campagnes, qui après avoir éprouvé une diminution considérable par les conquêtes de Porsenna, se rétablirent peu-à-peu et augmentèrent jusqu'au nombre de 35). Les anciennes étaient une dis-

tribution du peuple par races, c'est-à-dire des personnes attachées aux familles patriciennes; les nouvelles étaient une distribution de la classe plébéienne par districts ou contrées.

Chacune des trois tribus Romuliennes (Tities, Ramnes et Lucères) était divisée en dix curies, dont chacune comprenait un nombre fixe (peut-être également de dix) de races. Sous le nom de race, on n'entendait pas une famille seule, mais toutes celles qui portaient un nom commun provenant héréditairement de celui des premiers ancêtres le plus noble ou qui s'était le plus illustré. De ces races — et d'abord seulement dans la tribu des Lucères (les prêtres?), plus tard aussi dans celle des Ramnes (les guerriers?) et enfin, comme cela eut lieu sous Tarquin l'ancien, dans la troisième, les Tities (patres minorum gentium) — on prenait cent hommes par tribu (par conséquent 300 en tout) pour former le sénat, ainsi que le comité ou petit conseil de la plus noble portion du peuple. Néanmoins dans les cas importants, ce petit conseil ne pouvait agir sans le consentement du grand conseil, c'est-à-dire des curies, et même de toutes les tribus, déjà même dans le temps où il n'y en avait plus qu'une qui se trouvait représentée dans le sénat, à plus forte raison sous le gouvernement postérieur des rois, puisque les représentans des deux autres tribus avaient aussi droit d'y opiner.

Le droit de voter dans les curies appartenait unique-

ment aux citoyens nobles ou de famille patricienne, parmi lesquels se distinguaient les chevaliers (soit ceux qui par leur fortune étaient appelés à des distinctions honorifiques dans l'armée en faisant la guerre sur leurs propres chevaux, soit en général la jeunesse patricienne, soit aussi une classe particulière de nobles composée de guerriers et de prêtres). Ce droit de suffrage était interdit, si non aux clients qui, sous tous les rapports, faisaient partie des races, du moins bien certainement aux plébéiens — portion du peuple, dans les commencemens essentiellement différente des clients — ; c'était une classe d'hommes simplement libres et propriétaires de biens-fonds, laquelle s'était successivement formée d'étrangers — surtout de Latins — admis à l'indigénat, mais exclus, jusqu'au règne de Tarquin l'ancien, de l'exercice de tout droit politique et nullement censés du nombre des citoyens de vieille origine romaine.

Mais Tarquin l'ancien et son successeur non moins sage, Servius Tullius, reconnaissant la justice et l'avantage de l'admission des plébéiens à la communauté des droits politiques, la leur firent accorder; le premier en adjoignant à chacune des trois anciennes tribus une seconde tribu composée des plus notables et des plus riches familles plébéiennes, et doublant ainsi le nombre des chevaliers; le second en élevant à la condition politique toute la classe plébéienne et donnant aux deux classes une organisation commune.

Ainsi donc, de même que les familles patriciennes étaient divisées en 30 curies, de même la classe plébéienne l'était en trente tribus. Mais ces tribus plébéiennes ne formaient pas des castes, mais des corporations par district. Une tribu était, dans les commencemens, composée des étrangers admis à l'indigénat, auxquels on avait assigné des biens-fonds dans l'un des quatre quartiers de la ville ou des vingt-six districts autour de la ville. Les descendans de ces citoyens, ainsi que les étrangers qu'on admettait dans la suite, continuaient la corporation.

Ces deux classes opposées, partagées en curies et en tribus, formaient, réunies en centuries, le corps de la nation. Servius Tullius avait partagé la totalité des citoyens en six classes, en proportion des fortunes. Ces six classes ensemble formaient 193 centuries; de manière cependant, que la première classe (y compris les 18 centuries de chevaliers) contenait 98 centuries, et que toutes les autres ensemble n'en comptaient que 95 (la seconde 22, la troisième 20, la quatrième 22, la cinquième 30 et la sixième 1 seule). Il résultait de cet arrangement, que la première classe, quand elle votait unanimement, l'emportait seule sur toutes les autres. Mais aussi les charges de l'état (les impôts, le service militaire ou l'armement) étaient réparties dans les mêmes porportions, et la sixième classe, composée non seulement des plus pauvres plébéiens, mais aussi de la plupart des clients, comme non-propriétaires et

simplement usufruitiers héréditaires, n'était tenue à aucun service militaire, quoiqu'elle payât, du moins en partie, un impôt modéré.

Par ces dispositions Servius crut avoir satisfait tous les partis. On ne pouvait cependant oublier que sa mère avait été esclave, et son règne, quelque sage et bienfaisant qu'il fût, n'avait pu effacer aux yeux d'une noblesse orgueilleuse la tache d'une origine si avilissante. Il fut assassiné dans une conspiration, à la tête de laquelle était son gendre Tarquin et sa propre fille Tullia.

Ce fut donc par un forfait que Tarquin monta sur le trône (l'an 3451). Mais quant à ce fait, ainsi qu'au trait suivant et au surnom de Superbe, il ne faut pas perdre de vue que les ennemis de la maison des Tarquins, animés par l'égoïsme et la passion, étaient intéressés, en rapportant ces circonstances, à présenter ce prince dans le jour le plus odieux, afin de justifier son expulsion. On ne saurait contester le mérite de ce prince, qui par la force de ses armes et le succès de ses négociations accrut du double la puissance de Rome, embellit la ville de magnifiques édifices et porta à un plus haut degré la civilisation de ses concitoyens. D'ailleurs le motif de l'expulsion de Tarquin ne peut être recherché dans son despotisme, mais dans l'action coupable de son fils, qui dans la violence qu'il fit à Lucrèce, fille d'un sang noble, outragea tous les époux et tous les pères, propagea leur ressentiment et les contraignit

à venger les droits les plus sacrés. Cette circonstance tragique fut pour les fiers patriciens, qui n'avaient en vue que leurs propres prétentions, une occasion très-favorable de rendre leur cause populaire et de faire du peuple l'instrument aveugle de leurs intérêts et de leurs passions. Quels qu'aient d'ailleurs été les ressorts cachés de cette mémorable révolution, on ne pourra toujours s'empêcher d'admirer l'ordre, le calme et la généreuse modération avec laquelle, malgré la fermentation des esprits, s'établit le nouvel ordre de choses (l'an 3475). Sans effusion de sang, sans la moindre violence, le peuple souverain abolit le gouvernement monarchique, bannit de Rome la famille des Tarquins — en lui laissant toutefois ses propriétés particulières — et se constitua en république.

Histoire de Carthage.

Fondation de Carthage.

La partie la plus longue et la plus importante de l'histoire de Carthage, quoique la moins abondante en détails positifs, depuis la fondation de la ville jusqu'aux guerres de Sicile, appartient encore entièrement à la première période. Elle embrasse, dans un espace de quatre siècles (depuis 3098 à 3504), l'accroissement progressif de la domination de Carthage en Afrique, dans les îles et sur les côtes voisines, l'établissement de son organisation intérieure, les bases de son système de

politique, de commerce et de guerre. Les renseignemens généraux qu'on a consultés servent aussi pour la plupart à l'histoire suivante des longues guerres de Carthage avec la Sicile (de 3504 à 3719), et avec Rome (de 3719 à 3838).

Ce fut (l'an 3098) cent trente-deux ans avant la fondation de Rome qu'une colonie de Tyriens vint bâtir sur la côte septentrionale de l'Afrique, vis-à-vis de la Sicile, une ville qu'ils appelèrent Carthage (Charthad, ville neuve). La tradition en attribue la fondation à la reine Didon qui, s'étant sauvée de Tyr par artifice, pour soustraire ses trésors à l'insatiable avidité de Pygmalion son frère, vint chercher un refuge sur ce beau rivage où s'étaient déjà établies des colonies phéniciennes issues de la même origine. Le choix du terrain sur lequel fut construit Carthage contribua beaucoup à la prospérité de cette ville.

Carthage, fondée par une troupe de fugitifs mécontents et non par une colonie régulière de la ville de Tyr sa métropole, soutint son indépendance et sut profiter de l'avantage de sa position pour le commerce, malgré sa propre faiblesse dans les premiers temps de son établissement. Elle avait acquis son petit territoire aux conditions pacifiques d'un tribut annuel qu'elle paya long-temps; mais peu-à-peu sa puissance s'étendit sur les naturels du pays jusqu'au lac Triton, à l'ouest jusqu'à la rivière de Tusca, et à l'est jusqu'à Cyrène au delà de la grande Syrte. Ces indigènes, précédem-

ment nomades sauvages, s'adonnèrent dès-lors, quoique à contrecœur, aux travaux de l'agriculture.

Au delà de la rivière de Tusca, jusqu'à la mer atlantique erraient les libres Numides qui, à la vérité, eurent quelques relations commerciales avec les Carthaginois et servirent quelquefois dans leurs armées comme mercenaires, mais qui n'en conservèrent pas moins leur indépendance et continuèrent leur genre de vie nomade. Le long des côtes seulement jusqu'aux Colonnes d'Hercule, s'étendait une ligne presque continue de petites villes et de forteresses carthaginoises, appelées communément Métagonites, qui assuraient du moins à la métropole la domination des côtes et la sûreté du trajet en Espagne.

Les colonies phéniciennes immédiates sur toute l'étendue de la côte septentrionale de l'Afrique, telles que la colonie sidonienne de Leptis dans le pays des Syrtes, l'importante Utique — toutes deux existantes avant Carthage —, Adrumète, Hippo, la petite colonie de Leptis, Tysdrus et beaucoup d'autres fondées pour la plupart à des époques inconnues, contractèrent aussi une alliance étroite avec Carthage, leur puissante sœur, qui, bien qu'elles eussent conservé leurs noms et le droit d'indépendance, les opprima dans la suite et les traita souvent comme sujettes.

Puissance, commerce et constitution de Carthage.

Le fondement, le principe vivifiant de la république carthaginoise, fut le commerce. La guerre et les conquêtes ne devaient servir qu'à le protéger et à le défendre. Après avoir, par l'accroissement de ses voisins, affermi sa position précédemment précaire, après avoir, par la culture de ses productions indigènes, assuré les ressources de son industrie, Carthage déploya tous ses efforts pour donner la plus grande extension à son commerce de terre et de mer, fit naviguer ses flottes sur des mers jusqu'alors inconnues, et envoya ses caravanes au delà des sables du désert; mais quant à son accroissement politique, elle manifesta constamment dans les négociations et dans la guerre cet esprit de modération qui compte plus sur les concessions volontaires que sur l'obéissance forcée, et qui préfère les avantages légitimes du commerce aux extorsions du vainqueur. La sûreté des routes pour les négocians et le transport des marchandises, la facilité des communications dans les foires publiques et l'extension de son commerce étaient le seul but de ses expéditions militaires, qui se bornaient à la défense des côtes et des îles ou à l'établissement de quelques colonies. C'est ainsi que Carthage conquit successivement les îles baléares et pityusiennes *),

*) Ces deux îles sont maintenant appelées Ivice et Formentera, et sont comptées au nombre des Baléares.



la Corse, qu'ils conquirent sur les Phocéens, la fertile Sardaigne, une partie de la Sicile, Malte et d'autres petites îles de la Méditerranée; c'est ainsi qu'ils conclurent une alliance avec la colonie phénicienne de Gades sur la côte d'Espagne, où ils fondèrent diverses colonies. C'est ainsi qu'ils fondèrent encore d'autres établissemens au delà des colonnes d'Hercule sur la côte occidentale de l'Afrique jusqu'au Sénégal, qu'ils occupèrent les îles canaries et Madère, et qu'ils pénétrèrent dans le nord jusqu'aux côtes de la Grande-Bretagne et de la Prusse.

Pour conserver tant de possessions éparses, faire fleurir le commerce, source des richesses, il fallait sans doute un gouvernement sévère qui, dès les commencemens, retint les colonies dans un état de faiblesse, et comprimât constamment leurs efforts vers l'indépendance, qui gardât mystérieusement comme secret de l'état toutes les découvertes géographiques et qui empêchât soigneusement toute concurrence de la part des marchands étrangers.

Mais toute la sagesse et la prévoyance humaine ne pouvait donner à Carthage ce que la nature lui avait refusé: une base assez solide en proportion de la grandeur de l'édifice. Il est vrai que Carthage était plus forte que chacune de ses colonies si sévèrement surveillées; mais l'insurrection combinée de plusieurs devait la faire trembler; les hordes lointaines de la Libye lui obéissaient, mais le ressentiment fermentait dans les esprits; on

haïssait cette dominatrice étrangère qui avait forcé des peuples nomades à renoncer à leur liberté, pour se livrer aux travaux serviles de l'agriculture; le commerce par terre et par mer y faisait affluer les trésors; mais l'entretien d'une flotte et d'une armée, ainsi que la garde de colonies à de si grandes distances les absorbaient. L'or donnait des troupes mercenaires, mais on ne pouvait compter ni sur leur zèle, ni sur leur fidélité, et souvent même, dans les momens de crise, elles devinrent les ennemis les plus redoutables. C'est ainsi que Carthage, malgré sa splendeur et l'étendue de sa domination, chancelait sur ses propres fondemens. Deux continens étaient ses tributaires, et cependant il suffisait qu'une armée ennemie peu nombreuse se montrât en Afrique, pour allumer une guerre d'extermination. Nous verrons dans la période suivante Carthage soutenir plusieurs de ces guerres, et succomber enfin, mais couverte de gloire.

Il paraît que le gouvernement de Carthage fut un mélange d'aristocratie et de démocratie, mais sans lois fondamentales, formé peu-à-peu, uniquement d'après les coutumes héritées des ayeux, et produit par l'effet des circonstances. Les rênes du gouvernement étaient entre les mains de rois, appelés, d'après la dénomination phénicienne, Suffètes, que les Romains comparèrent souvent à leurs consuls, mais qu'Aristote assimile aux rois de Sparte; d'où l'on conclut qu'ils régnaient à deux, conjointement et à vie. Cependant

leur dignité n'était pas héréditaire, elle dépendait des suffrages du peuple. Les généraux étaient également électifs. Ces élections se faisaient dans les assemblées du peuple, qui décidaient aussi les questions relatives à la législation et au gouvernement lorsque le sénat et les Suffètes ne pouvaient s'accorder, mais quand ces deux autorités étaient d'accord, il ne dépendait que de leur propre volonté de soumettre ultérieurement l'affaire au peuple. Le peuple n'avait pas le droit de juger. Il y avait à Carthage une noblesse qui cependant ne paraît pas avoir été héréditaire, mais seulement une confraternité tacite entre les familles notables qui par leurs richesses, leur popularité et leur mérite étaient en possession des premiers emplois, et parmi lesquelles l'une ou l'autre se distinguait par des talens ou des succès. L'opulence de la noblesse avait sa source dans l'agriculture, son orgueil dans les dignités civiles ou militaires. C'était parmi la noblesse qu'on faisait choix de ceux qui composaient ce sénat, principalement chargé des relations avec les puissances étrangères et dont les membres nombreux et nommés à vie étaient, à ce que dit Polybe, divisés en deux chambres. Souvent des membres de ce sénat étaient adjoints aux généraux d'armée, et un comité de cent membres exerçait une surveillance inquisitoriale qui allait jusqu'au despotisme, sur ceux dont les projets ambitieux ou les services éminents donnaient de l'ombrage au gouvernement. C'est ainsi que Carthage conserva dans

son intérieur un repos qui fut troublé moins fréquemment que dans les autres républiques.

Histoire des peuples vers l'époque qui termine l'histoire ancienne et dans les commencemens du moyen-âge.

Ethiopiens. Etats de Méroé.

Nous rassemblons ici une foule de peuples différents d'origine, de mœurs et de destinées, et répandus sur une immense étendue de pays; les Ethiopiens, les Celtes, les Scythes, les Indiens et les Chinois. Mais ils ont de l'analogie entr'eux sous le rapport de leur éloignement du véritable théâtre des événemens historiques. Les quatre premiers de ces noms ne sont pas même de véritables noms de peuples et ne désignent qu'en général ou géographiquement des races subdivisées entr'elles, qui s'étendaient au sud, à l'ouest, au nord et à l'est depuis les confins du monde connu jusque dans des régions lointaines inconnues. Aussi n'existe-t-il point de renseignemens positifs et suivis sur ces peuples; nous n'avons que des notions peu nombreuses et détachées qui cependant, quant aux Indiens, ont été richement augmentées par des recherches faites postérieurement dans le pays même. Mais les Chinois restèrent totalement inconnus aux anciens, et le peu de notions que nous sommes parvenus à puiser dans les sources locales relativement à leur antiquité, ne formeront qu'un court appendice de l'histoire indienne.

L'Ethiopie, malgré le voile mystérieux qui la couvre — ou peut-être pour cette raison-là même — excite un intérêt d'une nature toute particulière et qui n'est pas non plus sans attrait pour celui qui veut scruter l'histoire du monde; et cet intérêt acquiert un degré éminent par les traditions merveilleuses accréditées de temps immémorial chez les nations les plus civilisées.

Ces narrations merveilleuses ne se rapportent cependant qu'à l'étendue de pays appelée sous Ptolémée Aethiopia supra Aegyptum, et qui comprend les pays connus aujourd'hui sous le nom de Nubie, d'Abesch et d'Adel avec leurs contrées limitrophes. Les terres situées plus loin vers le sud et l'ouest au delà du désert de Sahara étaient alors un pays entièrement fabuleux, excepté pour les peuples d'Afrique et surtout pour les Carthaginois qui en connurent une grande partie, en raison de leurs relations commerciales. Mais plusieurs contrées de l'Ethiopie situées dans la Haute-Egypte, sont également restées ignorées, et d'autres ne sont connues que d'une manière vague et sous des dénominations qui tiennent de la fable. Nous ne porterons nos regards que sur les Troglodytes, les Macrobes et principalement sur les habitans de Méroé.

Les Troglodytes (habitans de cavernes) vivaient dans les montagnes dont la chaîne borne au midi le territoire d'Abesch, et se prolonge ensuite vers le golfe arabique. Ces montagnes abondent en grottes naturelles que les hordes nomades agrandirent pour s'en

faire un abri contre les ardeurs du soleil et les pluies périodiques.

Plus au midi et probablement à peu de distance du promontoire de Guardafui vivent les Macrobes, peuple énigmatique, voisins du pays de l'encens, lesquels, selon Hérodote, avaient un certain degré de civilisation, possédaient plus d'or que de fer, se glorifiaient de leur supériorité dans leur maniement de l'arc et eurent le bonheur d'échapper à l'avidité de Cambyse, roi de Perse.

Mais la gloire de tous ces pays est éclipsée par celle de la presqu'île de Méroé, où la civilisation, le commerce et la religion fleurirent dès les temps les plus reculés. Deux fleuves, Astaboras (Tacazze) à l'ouest, et Astapus (Bahar al Abiad, bras du Nil) à l'est ceignent une étendue de pays qui comprend aujourd'hui le royaume de Sennaar en Nubie et une partie du nord de l'Abyssinie, et qui fut jadis un état particulier appelé Méroé. C'est là que s'était formé une caste puissante de prêtres d'Ammon (Jupiter) et de Dionysos (Osiris, Bacchus), laquelle gouvernait les peuples par la superstition et le commerce, possédait la connaissance des hiéroglyphes et d'autres sciences, et qui étendit la bienfaisante influence de sa domination, en établissant plusieurs colonies. Thèbes dans la Haute-Egypte, Ammonium (Siwah), Axoum (Auxume) et Azab dans l'Abyssinie (cette dernière ville sur la côte où la mer présente le moins de largeur pour passer

en Arabie) étaient les plus considérables de ces colonies, toutes très-importantes pour le commerce, et leurs habitans jouissaient des avantages d'une civilisation plus avancée que dans les autres pays. Il y eut constamment entre le pays de Méroé et l'Egypte une étroite alliance fondée par la caste dominante; elle fut, pour la plupart du temps, entretenue par le commerce, mais souvent aussi maintenue par la force des armes. Sabako (Sabbaco), qui régna en Egypte, Tirhaka, qui mit Sennachérib en fuite, furent rois de Méroé, et la caste des guerriers qui, sous Psamméticus, abandonnèrent l'Egypte pour cause de mécontentement, reçurent dans ce pays un accueil hospitalier.

Celtes.

La grande nation des Celtes comprend plusieurs peuples, parmi lesquels les plus anciens, suivant l'opinion de quelques savans, furent les Vasques et les Galles *) qui, à proprement parler, n'étaient qu'un seul peuple, lequel cependant fut tellement resserré et refoulé par les Cimmériens (Cimbres) venus de l'ouest et chassés par les Scythes, que d'un côté il ne leur restait plus que l'Espagne et la Gaule au delà des Pyrenées (où ils parurent sous les dénominations d'Ibériens, de Celtibériens, Biscayens, Euscal-

*) Les Galles, habitant le milieu de l'Afrique, peuple guerrier, redoutable, inconstant, vagabond, fort ressemblant aux anciens Gaulois. *(Note du trad.)*

dunaques, Aquitains) et de l'autre les montagnes de l'Ecosse et d'Irlande, où une partie de ce peuple, se séparant pour jamais de ses compatriotes, alla s'établir sous le nom de Calédoniens, Deucalédoniens, Galliques *). Les Vasques se trouvaient donc séparés des Galles par les Cimbres qui, ayant pénétré dans le pays, occupèrent quelques provinces de la Germanie et principalement la Gaule septentrionale (où ils furent connus dans la suite sous le nom de Belges) et la Bretagne méridionale, et formèrent au centre de la Gaule, en se mêlant à d'autres races, la nation Celte, ainsi nommée plus tard dans un sens plus étroit. L'expulsion des Cimmériens par les Scythes eut lieu vers l'an 3350; ce qui sert à fixer l'époque de leur entrée dans la Gaule. Mais quant à l'époque précise de l'arrivée dans la Gaule des Vasques et des Galles (que nous savons déjà avoir existé en Italie) et quant au chemin qu'ils ont pris, comme aussi quant à la question de savoir dans lequel des deux états ils ont été premièrement, c'est en quoi les recherches des savans ont été infructueuses, de même que celles relatives aux premiers temps des peuples celtes. D'ailleurs le succès de ces recherches ne saurait être d'un grand avantage, car il est impossible de remonter à la première source. Qui étaient ces Cimmériens eux-mêmes, desquels sont issus les Belges et les habitans

*) Voir le Dictionnaire géographique universel, art. Bretagne. *(Note du trad.)*

du midi de la Grande-Bretagne ou les Mæoniens (Ascanii mediterranei) qui d'après l'hypothèse de Gatterer descendent des Galles et des Vasques? faudra-t-il à cet effet recourir à Gomer ou à Ashkenaz de la généalogie de Noé? D'ailleurs il est évident, que la masse principale des nations dans la plupart des états de l'Europe ne descend pas des plus anciennes races venues dans le pays. Il en est survenu d'autres, d'origine toute différente, et diversement entremêlées. Petit-à-petit les habitans primitifs ont été chassés, détruits ou disséminés ça et là, de manière que, comme le prouvent l'idiôme et les mœurs, les restes de la véritable race n'existent que dans quelques contrées écartées. Qu'il nous suffise donc d'abord de savoir, que les Celtes, ainsi que tous les peuples de l'Europe sont originaires d'Asie, et qu'ils ont pénétré en Europe dans les temps antérieurs aux documens existants de l'histoire. Ce ne sera que dans les périodes suivantes que nous en parlerons plus en détail.

Scythes.

Quant aux Scythes, nous en ferons mention en partie dans la période actuelle, car déjà dans cet espace de temps ils occasionnèrent une révolution qui s'étendit sur l'Europe et l'Asie. L'étendue de pays qu'occupèrent les Scythes est immense. Nous trouvons les Scythes dans presque tout le nord de notre continent, depuis les Monts-Carpathes j'usqu'à l'Altaï. Nous

sommes obligés ici de nous en rapporter principalement à Hérodote, qui n'écrivit que cent ans après le régne de Cyrus. Il distingue les Scythes d'Europe des Scythes d'Asie, entre lesquels se trouvent les landes d'Astracan habitées par les Sarmates (Sauromates, Mèdes du nord) depuis le Don (Tanaïs) jusqu'au Volga. Les Scythes d'Europe étaient aussi originaires d'Asie; chassés par les Massagètes, également d'origine scythe, ils avaient abandonné les côtes orientales de la mer caspienne, passé le Volga et s'étaient établis dans la Russie d'aujourd'hui, au nord du pays occupé par les Cimmériens. On prétend qu'ils furent neuf cents ans voisins de cette colonie, jusqu'à l'époque où une partie de la colonie cimmérienne, pour se soustraire enfin aux attaques des Scythes, se réfugia (l'an 3351) dans la presqu'île de Sinope dans l'Asie-mineure, tandis que l'autre partie alla s'établir en Germanie et dans les Gaules à l'occident de l'Europe. Nous avons parlé, dans l'histoire des Mèdes et de la Lydie, de l'invasion des Scythes poursuivant dans la Haute-Asie les Cimmériens fugitifs. Après leur retour en Scythie nous trouvons cette nation puissante partagée en diverses races et répandue depuis le Danube inférieur jusqu'au Tanaïs, et au nord jusqu'au lac Ivan et à Mohilow. Parmi ces races celle des Scythes royaux se rendit célèbre. Les habitans de la Tauride en Crimée étaient probablement des restes de la colonie cimmérienne. Des colonies grecques

de Milet étaient venus s'établir parmi ces Cimmériens et les Scythes sur les côtes septentrionale et occidentale de la mer-noire. A l'occident de ces Scythes habitaient les Agathyrsiens au pied des Mont-Karpathes, renommés pour leur mines aurifères, et les Neuriens en Lithuanie; et au nord, dans les environs de Moscou et de Smolensk, les Mélanchœniens, et les Androphages *). Nos savans ont reconnu dans ces Antrophages, couverts de peaux crues, les Bastarnes, qui appartiennent à la race des Germains.

Au nombre des Scythes d'Asie, que la plupart des géographes modernes divisent en Scythes citérieurs et ultérieurs de l'Imaus (Mous-tagh), Hérodote compte les Argippéens; ils habitaient au pied de l'Oural, patrie actuelle des Kirghiz, et ressemblaient d'aprés la description qu'on en fait, aux Kalmuks d'aujourd'hui. Ils avaient pour voisins, du côté de l'est, les fabuleux Issedons **) (Songares). Nombre d'autres hordes erraient dans les contrées du lac d'Aral, et celles qu'arrosent l'Oxus (Djihoun) et le Jaxarte. Les Perses appelaient généralement Saces toutes les hordes qui habitaient les steppes immenses au delà du Jaxarte. Parmi ces hordes celle des Massagètes était la principale. Les connaissances géographiques de Hé-

*) Autrement nommés les Budiens. (voir l'histoire universelle trad. de l'anglais.) *(Note du trad.)*

**) Ne seraient-ce pas les Ou-Sun qui habitèrent anciennement la Dzoungari (Songarie)? *(Note du trad.)*

rodote ne s'étendent pas au delà du pays des Massagètes et des Argippéens, quoiqu'il ait quelque idée confuse de traditions qui lui paraissent incroyables, par ex. de montagnes situées au nord et que nul homme ne saurait gravir (la chaîne des Mont-Altaï), et d'hommes au delà de cette chaîne, lesquels dorment six mois de l'année (qui ne reconnaît-là qu'il veut parler des longues nuits de la Sibérie?). Cette connaissance détaillée du pays des Scythes est uniquement due au commerce que les colonies grecques des bords de la mer-noire faisaient avec les peuples de l'extrémité du nord et de l'orient.

Indiens.

La connaisance de l'Inde n'était pas à beaucoup près aussi avancée, quoique ce fussent les productions de ce pays qui attiraient les caravanes vers l'orient. L'éloignement était un obstacle aux recherches, et les villes d'entrepôt pour le commerce, situées à la limite et en deça, les rendaient snperflues. Hérodote, d'ailleurs si instruit, fournit bien peu de renseignemens sur l'Inde. Selon lui c'est le dernier pays habité du côté de l'orient; mais à peine en connaît-il les frontières, et ce qu'il raconte du pays est incertain et tient du fabuleux. Les écrivains postérieurs ne parlent que de la division de l'Inde en deça et au delà du Gange, et ne fournissent que quelques notions historiques détachées et qui ne concernent même que les limites occidentales. Les récits

des expéditions de Bacchus, d'Hercule, de Sésostris et d'autres héros dans l'Inde, n'ont pour la plupart trait qu'aux obstacles et aux périls du trajet et sont fondés en partie sur les fables indiennes. Il y est question de la défaite de Sémiramis qui vainquit un roi de l'Inde, et de combats entre les Assyriens et les Indiens. Les historiens ne nous apprennent rien de plus quant à cette période. Mais, au moyen des comparaisons et des rapprochemens avec les histoires des autres peuples, ainsi que par les livres indiens, dont nous avons eu postérieurement connaissance, nous avons obtenu quelques notions sur l'état primitif de ce pays et de ce peuple et sur la place qui peut lui être assignée dans l'histoire du monde. Nous savons que l'Inde était située le plus à proximité de la demeure primitive du genre humain; qu'elle fut le pays le plus anciennement peuplé et sans doute le premier civilisé; — que, non seulement ses productions précieuses, qui devinrent pour la plupart des peuples des jouissances de luxe et des besoins, mais aussi ses doctrines répandues au moyen du commerce et par ses colonies, ont influé puissamment sur la civilisation, la religion et les mœurs des anciennes nations et, par conséquent, indirectement aussi sur les nations modernes.

Nous parlerons ailleurs des idées religieuses des Hindous; et nous nous arrêtons un moment au système de leur gouvernement. Il était établi sur celui des castes, système qui domina toujours dans l'Inde, et qui, selon

l'opinion vulgaire, repose sur une base sacrée; car Brama, l'un des Dieux les plus honorés chez les Indiens, créa, d'après leur mythologie, de sa tête, symbole de la sagesse, les philosophes et les Bramines, prêtres ou ministres de la sagesse; de sa poitrine ou de son bras, symbole de la force, les Kschetris ou les guerriers; de son ventre, symbole de la nourriture, le Bise (Waischi) ou le laboureur; de son pied, symbole de la soumission, le Schouder ou l'artisan. Venaient ensuite les Burun-Sunker ou les petits-marchands, et finalement les Tschandalas, autrement nommés Parias, classe encore plus objecte que celle des pâtres en Egypte; ils pouvaient être tués impunément par les Bramines qui se regardaient comme souillés par un seul de leurs regards. Non seulement la mythologie, mais l'histoire même de l'Inde fait mention d'un Brama, sage visir de Krischen, l'un de leurs plus anciens rois, dont le fils ordonna par une loi la division du peuple en quatre tribus principales. Les bords sacrés du Gange furent le siège primitif de cette institution, qui se propagea successivement dans presque tout le pays. L'Inde était en outre divisée en plusieurs royaumes, et tous les rois étaient de la caste des guerriers; mais les Bramines étaient bien au dessus d'eux, et l'autorité, ainsi que la considération dont ils jouissaient, surpassait même celle des prêtres égyptiens. A en juger d'après le profond respect qu'on leur témoignait, et d'après leur amour-propre, ils

n'étaient pas seulement des ministres ou des envoyés de la divinité, ils étaient Dieux eux-mêmes. Cependant leur gouvernement n'était pas dur. Abstraction faite de l'oppression, sous laquelle gémissaient les Parias, et de l'obéissance passive des Hindous, ce peuple menait une vie paisible, exempte d'inquiétudes et jouissait sans trouble des biens que leur prodiguait leur sol fertile et des fruits de leur commerce et de leur industrie.

L'Inde que la nature a enrichie, soit de préférence, soit exclusivement, des productions les plus riches et les plus recherchées, telles que les étoffes et les couleurs les plus fines, les épiceries et les parfums les plus exquis, les perles et les pierres les plus précieuses, fut dès les temps les plus reculés le point le plus important du commerce du monde. Les peuples qui, par la position de leur pays, étaient les plus propres à commercer directement ou indirectement avec l'Inde, ou à en transmettre les produits à des nations plus éloignées, tous ceux qui convoitaient ces trésors, contractaient par là des relations étroites et diverses, qui font la partie la plus intéressante de l'histoire du commerce des anciens.

L'Inde, quant à elle-même, fière de ses richesses naturelles et pouvant par son industrie précoce se passer des produits de l'industrie étrangère, paraît n'avoir eu avec l'extérieur qu'un commerce d'exportation. C'était aux étrangers à venir de loin et à travers mille dangers apporter leur or et leur argent' seule chose à peu présque

désirassent les Indiens, en échange des marchandises indiennes qu'on se bornait à leur expédier, pour leur commodité, dans des villes d'entrepôt sur la frontière. Les points d'entrepôt les plus importants de l'Inde occidentale, étaient vers le nord, Bactra, où les habitans du Petit-Tibet ou de Belour venaient apporter leurs marchandises, et vers le midi, Ceylan (Taprobane) et la côte de la presqu'île antérieure à l'opposite, où mouillaient les vaisseaux des Phéniciens, des Babyloniens et des Arabes. Il y avait aussi une route de commerce partant du fond de l'Asie-moyenne, passant par Prophtasia, Arachotus et Ortaspana, et aboutissant aux terres de l'Indus; mais elle ne pénétrait pas fort avant dans l'intérieur.

C'est par ces canaux que l'Inde recevait le tribut de trois parties du monde pour ses trésors indigènes, l'or de la Haute-Asie (des mines de Cobi) et de l Ethiopie, l'argent de l'Espagne, les parfums de l'Arabie et les produits industriels de Babylone et de Phénicie.

Chinois.

La plus grande partie de nos notions sur les Chinois a été puisée dans leurs propres sources que nous n'avons découvertes que tard. La Chine resta inconnue aux Grecs et aux Romains. Ce qu'ils appelèrent Serica et Sinarum terra fut probablement la Petite-Boukharie et le Cochinchine. Ce sont les Syriens et les Arabes qui les premiers font mention dis-

tinctement du pays qu'ils appelèrent Dschina. Cependant l'empire chinois est extrêmement ancien, quelque risible que soit d'ailleurs la jactance de ce peuple qui fait remonter son existence à des millions d'années, et quoique ses livres sacrés renferment bien plus de fables, de cycles astronomiques et de sentences philosophiques que de faits appartenants à l'histoire. Wuwang, venu de l'occident (l'an 2862) avec une colonie, ne fut pas le fondateur de la nation chinoise, malgré l'influence qu'il eut sur sa civilisation. Dans les temps antérieurs à l'histoire une horde mongole quittant les déserts de Cobi ou Schamo, au pied de la grande chaîne de montagnes de l'Asie-moyenne (comme l'on peut s'en convaincre par un coup d'oeil sur la carte et par la comparaison de la conformation du crâne) vint s'établir dans ce vaste pays, qui abondamment arrosé, entouré de mers ou de hautes montagnes et de déserts, assez étendu pour contenir la plus nombreuse population, et assez fertile en tout genre de productions terrestres pour se passer de celles des autres pays, devint bientôt un monde isolé, et le théâtre d'une civilisation toute particulière dans sa marche. Mais ce théâtre nous offre un aspect affligeant! Sur les ruines de plusieurs petits états dont la Chine avait long-temps été composée, s'élève peu-à-peu la domination d'un seul; le monde chinois est devenu une grande monarchie qui par l'élévation d'un seul homme a détruit la liberté et les droits de tous. L'empereur de la Chine est l'image de Dieu sur

la terre, le fils du ciel, le chef illustre et sacré (on le nomme le Tien comme Dieu même), le grand-prêtre et en quelque façon le seul prêtre de l'empire. Tandis que dans les autres états la religion tempère le despotisme, c'est la religion qui prête en Chine au despotisme le pouvoir le plus effrayant; car l'empereur est en même temps le père de la grande famille chinoise, et ce despotisme de paternité (adouci dans les familles par les sentimens naturels, mais dégénérant en tyrannie sans bornes quand il s'étend sur un vaste empire) est revêtu, d'après l'opinion du peuple mongole, du caractère de la sainteté. Le despote est non seulement l'objet de la crainte, il est encore celui de l'adoration. Tous ses sujets sont à ses yeux au même degré d'abaissement; le peuple ne connaît d'autre rang que celui que donne le reflet de l'éclat de la majesté impériale.

A compter de cette époque, la marche de la civilisation paraît s'être arrêtée, et le caractère du peuple chinois semble tombé dans un état d'apathie et de nullité qui détruisit tout espoir de progrès et qui condamna, pour des milliers d'années, à l'état le plus déplorable et le plus humiliant ce peuple qui cependant avait devancé beaucoup d'autres peuples sous le rapport des découvertes, de l'industrie et même des belles-lettres (quoique ces dernières fussent encore bien au dessous de la perfection).

Long-temps avant ce triste état des choses, avait

paru en Chine un grand-homme, dont les préceptes et l'exemple influèrent puissamment sur les temps postérieurs. Le sage Confu-tsee (Confucius, contemporain de Pythagore vers l'an 3450), bien plus illustre par son mérite que par sa naissance d'ailleurs distinguee aussi, premier ministre du prince de Lou (Schantong), réforma l'état, les mœurs et la religion. Mais l'austérité de sa vertu lui ayant fait perdre la faveur de son maître, il quitta la cour, et ses disciples le suivirent par milliers quoiqu'il fût proscrit et fugitif. On lui décerna après sa mort les honneurs religieux, on lui éleva même des autels et des temples. Mais que peut la voix d'un sage seul contre l'esprit du temps et la marche de la nature? — Il fit du bien individuellement, mais il ne put vaincre ni le caractère de sa nation, ni l'esprit du temps, et il est en général bien plus étonnant de voir un Confucius naître parmi les Chinois, que de le voir échouer dans sès projets de réforme.

SECONDE PÉRIODE.

Histoire universelle depuis la fondation de l'Empire des Perses jusqu'au renversement de la République Romaine,

ou

depuis CYRUS jusqu'à AUGUSTE.

Depuis l'an du monde 3425 jusqu'à 3953.

I.

Aperçu général.

Précis des événemens politiques.

Une grande révolution ouvre cette période; le premier empire du monde, dans la stricte acception du terme, commence et s'étend sur de vastes pays dans les trois parties du monde. Le grand roi de Perse dominait depuis l'Indus jusqu'à l'Oxus sur toute l'Asie-centrale et l'Asie-antérieure, et en deçà des détroits jusqu'à l'Olympe, en Afrique jusqu'aux sables de la Libye. Les armes victorieuses de Cyrus lui avaient successivement soumis la Médie, la Lydie et la Babylonie. Nulle puissance n'osait alors se comparer à la Perse. Chaque peuple vaincu fournissait de nouvelles ressources et des armes pour en soumettre d'autres. L'orgueilleuse Egypte succomba; la Thrace, la Macédoine se soumirent; l'Inde trembla. Mais les Scythes pauvres et sauvages, protégés par leurs

steppes, bravèrent la puissance de ce redoutable empire; la petite Grèce l'humilia, l'ébranla, en sappa les fondemens. Le despotisme oriental avec son cortège funeste, le gouvernement des eunuques et des satrapes, avait fait du grand empire un colosse à pieds d'argile. Cet état immense, mal-joint dans son intérieur, affaibli par des révoltes dans les provinces et par des dissensions dans la famille royale, ne pouvant se soutenir que par la terreur, aussi odieux à ses propres sujets qu'aux étrangers, devait s'écrouler, soit par l'effet d'une dissolution lente et intérieure, soit par celui d'une secousse violente et prompte, donnée par une cause extérieure. Cette dernière chance fut celle que le destin avait résolue: Alexandre, le héros macédonien, renversa tout-à-coup cet empire chancelant.

Les guerres avec la Perse contribuèrent le plus efficacement à la grandeur de la Grèce. L'intérêt commun à l'approche du danger avait lié plus étroitement entr'elles les peuplades grecques; le succès avait élevé le sentiment de leur propre dignité, et l'émulation les avait enflammées d'une ardeur héroïque. Libres dans l'intérieur de leurs états, couverts de gloire et n'ayant rien à redouter au dehors, les Grecs auraient pu devenir un peuple heureux et magnanime, et étendre paisiblement de plus en plus leur commerce et leurs colonies, s'ils étaient restés unis entr'eux, s'ils avaient conservé la simplicité de leurs mœurs et de leurs besoins, et s'ils étaient restés fidèles à la vertu, palladium de la

liberté. Ou bien ils seraient devenus moins libres, à la vérité, dans l'intérieur de leurs états, mais d'autant plus redoutables au dehors s'ils avaient établi entre leurs états une primatie modérée, s'ils avaient confié à un pouvoir central légalement institué la garantie de leurs intérêts communs et la direction de leurs forces réunies. Mais rien de tout cela ne se fit. La primatie qu'eut Sparte d'abord, ensuite Athènes, ne fut ni légalement établie, ni généralement reconnue; sans pouvoir sur la totalité du peuple, tyrannique pour quelques individus, elle devint odieuse et alluma le flambeau de la discorde et les guerres civiles. Sparte s'éleva pour la seconde fois sur les restes de la grandeur d'Athènes et abusa de sa puissance encore plus qu'auparavant. La haine des autres états qu'elle s'était justement attirée, et les succès rapides de Thèbes, devenue puissante sous deux héros, furent les causes de son abaissement; mais Thèbes déchut à son tour de sa grandeur à la mort d'Epaminondas. Si le gouvernement de la Perse n'avait pas entièrement manqué de sagesse et de force, la Grèce serait devenue la conquête du grand roi, dont l'appui était sollicité par les petits états grecs qu'aveuglait l'esprit de parti. Cette proie que l'indolence du monarque perse laissa échapper, devint celle de la Macédoine, petit état voisin, qui soumit la Grèce sans résistance et fonda ensuite conjointement avec elle un nouvel empire du monde.

Le génie et la persévérance d'un seul homme, Phi-

lippe II, jetèrent les fondemens de cette grandeur que son fils Alexandre éleva à son comble, et qui s'anéantit après la mort de ce dernier. Les conquêtes d'Alexandre eurent un caractère différent de celles des hordes asiatiques. Ce conquérant prit les armes pour soumettre le monde entier (dans l'acception la plus étroite du mot); mais il déclara hautement, et des écrivains enthousiastes le répètent, à sa louange, que ce n'était que pour le rendre heureux. Tant qu'il vécut, il marcha à travers des monceaux de ruines et de cadavres, vers ce but glorieux; et le résultat de ses victoires fut un despotisme militaire sans bornes. Après sa mort s'écroula cet empire immense, qui n'avait d'autres fondemens que l'esprit de domination de son fondateur; ses généraux, s'entrecombattant, s'arrachèrent les uns aux autres les dépouilles sanglantes de ce vaste héritage, et bientôt plusieurs petits états, ainsi que des royaumes plus puissants, tels que la Nouvelle-Macédoine, la Syrie, l'Egypte et les républiques régénérées de la confédération grecque, prirent une attitude hostile. La discorde qui régnait continuellement entre les états macédoniens, jointe aux désordres intérieurs, rendit la victoire facile à leurs ennemis. Les Parthes belliqueux conquirent les contrées au delà de l'Euphrate; et celles, qui se trouvaient à l'occident de ce fleuve dans les trois parties du monde, échurent au pouvoir des Romains.

Aucun empire des temps anciens ou modernes ne

peut être comparé à celui de Rome. La ville naissante de Romulus eut d'abord à repousser les agressions hostiles des petits états voisins ; elle soutint ensuite de longs et pénibles combats, qui la rendirent maîtresse de l'Italie, et enfin, après avoir anéanti, dans deux guerres sanglantes, la puissance de Carthage, seule rivale qui lui restât à redouter, Rome, étendant ses conquêtes avec la rapidité de la tempête, devint maîtresse du monde. Il n'est pas difficile de trouver, soit dans l'organisation civile et religieuse de cette ville dominatrice, soit dans les maximes de son gouvernement, soit dans sa politique adroite, insidieuse et toujours défiante, et surtout dans l'habileté de ses relations avec les vaincus, qui, sous le nom d'alliés, furent presque toujours contraints de faire servir leurs armes à ses nouvelles conquêtes, et enfin dans la condition intérieure et extérieure de tous les états avec lesquels Rome fut successivement en guerre, les causes immédiates d'un agrandissement de domination sans exemple ; agrandissement, qui, engloutissant toutes les côtes de la vaste Méditerranée, les pays les plus fertiles, les plus peuplés et les plus civilisés des trois parties de l'ancien monde et généralement tous les états qui faisaient alors partie du grand système historique du monde, mit tout le genre humain à la merci du caprice ou des passions de la population ou des chefs d'une seule cité. Mais c'est précisément dans le concours de ces circonstances intérieures et extérieures, indépendantes du pouvoir

de l'homme ou de la sagesse, que consiste ce que nous appelons destinée. Aucun état ne put réussir à conserver son indépendance, dès que Rome fut parvenue à un tel degré de grandeur. C'est en vain qu'on impute le sort funeste de la Macédoine à l'imprévoyance de ses derniers monarques; celui de la Syrie à la vanité du présomptueux Antiochus; celui de la Grèce à ses divisions intestines; celui de la Numidie aux crimes d'un Jugurtha, et celui de l'Egypte à la corruption de la cour et du peuple; — qu'a servi à Pergame la fidèle observance de ses traités avec Rome? à Mithridate, roi de Pont, son courage inflexible? aux Carthaginois leur dévouement héroïque? aux Espagnols l'énergie d'un Viriatus, le noble désespoir de Numance et l'opiniâtreté avec laquelle il défendit plusieurs positions fortifiées par la nature? — Les Gaulois ont-ils pu résister à la fortune et au génie d'un César? il était écrit dans le livre du destin, que Rome deviendrait la capitale du monde et le créateur d'un nouvel ordre de choses. Mais les lumières et la civilisation, ces deux bienfaits que Rome répandit parmi tant de peuples, furent achetés par des torrens de sang et l'anéantissement du lien national; et Rome elle-même ne jouit pas sans trouble de sa propre grandeur. Plus un état a d'étendue, plus son gouvernement doit avoir d'énergie et de concentration. Rome, maîtresse du monde, ne pouvait subsister comme république. La corruption des mœurs dans l'intérieur, le défaut d'équi-

libre entre les pouvoirs, l'excès des fortunes particulières, l'esprit de domination de quelques individus etc. portèrent le dernier coup à la liberté. Agitée par les factions, déchirée par de longues guerres civiles, accablée de tous les désordres de l'anarchie et des fureurs des partis triomphants, Rome finit par trouver dans le pouvoir absolu d'un seul une destinée comparativement plus heureuse; la bataille d'Actium anéantit pour long-temps et dans les plus belles et les plus importantes contrées du monde, le nom et jusqu'à l'idée de la liberté.

Les relations réciproques des peuples devinrent dès lors plus animées, plus variées que dans la période précédente, mais, abstraction faite de celles du commerce, elles sont pour la plupart hostiles, en raison de la multiplicité des points de contact. L'orient change fréquemment de maître; mais c'est la force des armes et non la politique, qui décide de ces changemens; quelques gouvernemens seuls et l'influence de Rome font des exceptions. Mais à l'occident la quantité d'états divers, le mouvement plus actif, la complicité des rapports ouvrent une vaste carrière à la politique extérieure et intérieure. Les nombreuses républiques grecques, situées l'une près de l'autre, dans les positions politiques les plus diverses, menacées sans cesse à l'extérieur, et contraintes par là de se confédérer, mais conservant chacune ses intérêts particuliers et se défiant toujours des autres républiques, quelle

arène pour l'astucieuse politique des Grecs même et pour celle de leurs ennemis! Aussi les Grecs et plus tard les Macédoniens excellèrent-ils sans contredit en politique; mais l'aveuglement et la passion leur firent souvent perdre de vue les froids préceptes de cet art qu'ils connaissaient cependant à fond. C'est une faute que les Romains commirent rarement; leur politique fut toujours la plus subtile, la plus constante, la plus victorieuse, mais par conséquent aussi la plus injuste, la plus fourbe, la plus perverse de toutes. La conquête du monde fut plutôt l'ouvrage du sénat que celui des légions, et les négociateurs romains étaient plus à craindre que leurs généraux. A peine y a-t-il un traité politique conclu postérieurement dans les siècles raffinés des temps les plus modernes, dont on ne puisse trouver dans l'histoire romaine, soit le modèle, soit tout au moins le pendant; et c'est ainsi que les combinaisons et les projets presque toujours échoués des ennemis de Rome, leurs efforts insensés et souvent inutiles, leur isolement, leur égoïsme mal-entendu, le défaut de raisonnement, de fermeté et d'union servent d'exemple à la postérité.

Précis de l'histoire de la civilisation.

La civilisation se perfectionne peu-à-peu et se répand sur toute la terre. Deux peuples surtout, les Grecs et les Romains, partagent en commun la gloire d'avoir produit et secondé cette bienfaisante révolution. Chez

l'un le germe indigène de la civilisation fructifie abondamment, chez l'autre cette plante, quoique exotique, prospère par les soins d'une bonne culture. Cette semence que l'un de ces peuples répand plus loin par l'instruction, et l'autre par l'ordre du souverain, germe avec succès dans les états voisins, non pas en mûrissant incontinent, mais, comme nous verrons par la suite, en donnant aux générations suivantes, après un long hiver et plusieurs orages, une moisson encore plus abondante.

En parlant du germe indigène de la civilisation de la Grèce, nous avons voulu dire que ce germe, quoique transplanté d'un autre pays, s'est développé sur le sol de la Grèce autrement et plus heureusement qu'il ne l'eût fait dans son terrain natal. Parmi les causes de ce succès, outre les circonstances du climat et du sol, il faut regarder comme la plus importante la liberté, cette mère féconde et nourricière de tout ce qui est grand et beau. Nul peuple de l'ancien monde ne sut l'apprécier comme les Grecs. Non seulement leurs constitutions étaient libres; mais encore la pensée et le sentiment l'étaient chez eux, déjà même sous les Caciques, avant qu'il existât des républiques. C'est pourquoi la civilisation chez les Grecs ne fut pas une civilisation imposée par la force, ou imitée des autres peuples, mais, bien quelle dût sa naissance et son accroissement aux leçons des étrangers, elle ne s'en déploya pas moins par sa propre activité et s'adapta au

caractère particulier du peuple. Toutes les facultés, soit morales, soit physiques, se développèrent, sans être assujetties à un mode de développement quelconque; chaque citoyen, chaque commune faisait un tout pour soi, et de ce mélange varié des caractères des individus et de celui de la masse, résulta un caractère commun à tous, composé d'activité, de variété, de sentiment de son propre mérite, d'émulation et de tendance à la perfection.

La civilisation chez les Grecs n'était cependant pas entièrement à l'abri de tout reproche, ni même exempte de vices essentiels; elle était en général plus conforme au bon goût qu'à la saine raison; excellente quant aux jouissances de la vie et au développement des forces, mais elle accordait au beau une préférence partiale sur l'utile, et elle n'était propice ni au cosmopolitisme, ni à la vraie morale; elle offrait l'image séduisante du printemps de la vie; c'est pourquoi nous aurions bien tort d'en désirer parmi nous le retour ou l'imitation. Nous ne pourrions plus être ce que furent les Grecs, a dit un écrivain distingué, mais réjouissons-nous du moins, qu'il y en ait eu un jour, et que le germe de leurs opinions, comme celui de toute opinion humaine, ait trouvé son temps et son sol pour fructifier.

L'histoire politique nous fait connaître jusqu'à quel point les colonies, le commerce et les conquêtes ont favorisé les progrès de la civilisatiou de la Grèce; cependant ils ne furent pas les mêmes dans tous les pays

où les Grecs pénétrèrent. Le climat, l'influence des mœurs étrangères, des causes politiques produisirent des différences frappantes. Des colonies lointaines, entourées de peuples sauvages, ne pouvaient se civiliser aussi facilement que la métropole; et les colonies militaires de la Macédoine ne purent jamais égaler ce qu'avaient antérieurement été les établissemens républicains des hordes grecques. Toute la puissance des rois d'Egypte, de Syrie etc. ne put, quelle que fut leur bonne volonté, produire, ni conserver ce qu'il fallait à la liberté pour prospérer. D'un autre côté la propagation de la langue grecque bien au delà des limites de la domination politique et commerciale de la Grèce a secondé aussi les progrès des arts et des sciences. La langue grecque, quant au trésor d'esprit, est la plus riche du monde ancien.

Mais les lumières et les mœurs des Grecs ont été principalement répandues au loin par l'influence des Romains, qui, perdant de leur barbarie à mesure qu'ils adoptaient la civilisation grecque, propagèrent cette dernière dans leurs conquêtes lointaines qu'ils indemnisèrent par là, du moins en partie, des maux qu'ils leur avaient précédemment faits.

Ce n'est qu'à dater de la seconde guerre punique et de la conquête de Syracuse que la civilisation des Romains s'éleva à un plus haut degré. L'accroissement de la Macédoine, de la Grèce et de l'Asie-mineure rendit plus intimes les relations des Romains

avec les peuples de la Grèce ; le chant des muses adoucit les farouches guerriers ; les fiers vainqueurs se laissèrent instruire par les vaincus, et les mœurs grecques modifiées, à la vérité, par le caractère romain, prospérèrent dans la Gaule et même, plus tard, sur le sol britannique. La propagation de la langue romaine, résultat de l'extension de la puissance politique, fut d'une utilité précieuse pour la culture des mœurs et de l'esprit, et les avantages acquis séparément devinrent la propriété de tous.

Chez les Romains comme chez les Grecs la culture de l'esprit fut secondée par l'influence du climat, de la liberté, de la restriction du pouvoir des prêtres et de la force naturelle du génie. Les Romains eurent en outre le bonheur d'être enseignés d'après la plus parfaite méthode ; mais ils ne parvinrent jamais à égaler leurs maîtres, tandis que les Grecs surpassèrent de beaucoup les leurs. Nous allons en examiner les causes.

1.° Il n'y avait qu'une Rome ; les états grecs étaient en grand nombre, pour la plupart de peu d'étendue à la vérité, mais chacun de ces états était animé d'une vie particulière, il formait un tout complet, indépendant, plein de mouvement et d'émulation. De là cette variété dans les ressources de la culture, qui enrichissait le trésor commun. La civilisation chez les Romains ne pouvait être qu'uniforme, elle ne pouvait se régler que sur le ton de la métropole, à laquelle obéissaient le Latium, l'Italie et une multitude de pays vaincus.

2.° Rome était un état militaire. C'est à la guerre que cet état dut sa grandeur et même son existence; toutes les lois, toutes les institutions de l'état, les mœurs mêmes et les usages ne tendaient qu'à la grandeur militaire. Il n'y avait de gloire que dans la victoire. Mais les arts de la paix ne sauraient fleurir au milieu des armes, et ce n'est pas dans le tumulte des camps que les mœurs peuvent se polir.

3.° Le raffinement des mœurs paraissait d'ailleurs aux chefs de l'état non seulement peu digne de leurs soins, mais même dangereux. Avec quel feu Caton l'ancien n'a-t-il pas déclamé contre les arts de la Grèce! Il n'y avait donc à Rome aucune institution pour favoriser la culture des mœurs, pour animer l'émulation ou pour la rendre utile; il n'y avait pas de jeux publics dans le sens de ceux de la Grèce; on ne faisait cas à Rome que de la valeur, de la politique et de l'orgueil national: on n'exigeait pas d'autres qualités.

4.° La religion même chez les Romains n'avait d'autre but que l'intérêt de l'état. On doit nécessairement trouver la religion des Romains froide et prosaïque en comparaison des images poétiques de la mythologie grecque. Ce furent des hommes d'état, et non pas des poètes, ni mêmes des prêtres qui l'imaginèrent. Ils en organisèrent systématiquement les dogmes et les cérémonies et en firent une machine purement politique. C'est pourquoi elle ne faisait aucune impression sur le cœur,

ne donnait aucun essor à l'imagination, ni aucune inspiration à l'art.

5.° La transition de l'état de barbarie à celui de la civilisation se fit en outre à Rome trop subitement par le concours des circonstances, et précisément dans un temps où le torrent rapide des conquêtes faisait affluer dans cette ville enivrée de ses triomphes des trésors immenses, qui amenèrent à leur suite toutes les passions et tous les vices. A l'ancienne simplicité succédèrent soudainement, non pas les jouissances délicates des Athéniens, mais les débauches asiatiques. On rechercha les arts de luxe, et non pas les arts nobles et sublimes: la civilisation vint, mais accompagnée de la corruption et même de la perversité. Les Grecs tombèrent aussi dans la dépravation; mais ce ne fut qu'après une période brillante de civilisation, dont les restes et les effets se maintinrent jusque dans les derniers temps.

6° Enfin les Romains, peu après le commencement de leur civilisation, perdirent leur liberté, non sans avoir essuyé auparavant tous les maux des guerres civiles les plus acharnées. Comment les Muses ou les Grâces auraient-elles osé s'établir dans ces contrées tumultueuses ou faire des temples qu'on leur y avait érigés leur séjour de prédilection? Les arts et les sciences dans Rome ne furent que l'éclat réfléchi des arts et des sciences de l'ancienne Grèce.

II.

Histoire détaillée.

HISTOIRE DES PERSES.

Fondation de l'empire. Cyrus.

Cyrus, fondateur de l'empire des Perses, issu de la noble race des Pasargades et de l'illustre maison des Achéménides, devint par son mérite et son heureuse étoile le chef de sa nation. Avant ce prince les Perses furent peu connus; on sait seulement qu'ils étaient vaillants, loyaux, de mœurs simples et naturelles. Ce peuple avait été forcé de reconnaître la domination de l'Assyrie et plus tard de la Médie; mais défendu par ses montagnes et par son courage, il vivait dans une dépendance peu onéreuse et avait conservé ses mœurs antiques. Il était divisé en dix classes: trois de guerriers, trois de cultivateurs, et quatre de pasteurs, et comptait à-peu-près 120,000 hommes en état de porter les armes. Cyrus (il s'appelait précédemment Agradate, mais en se faisant proclamer chef de toutes les classes, il se donna le nom honorifique de Khores, Cyrus, dérivé de Khor, c'est-à-dire soleil) les conduisit (l'an 3425) à la victoire et à la domination. Il battit les Mèdes à Pasargada, les Lydiens dans les plaines de Sardes, et se rendit maître de Babylone

par artifice. Rien ne resistait à ses armes. Il asservit en peu d'années l'Asie-centrale et l'Asie-antérieure. Il adopta alors avec ses Pasargades les mœurs plus douces des Mèdes *), releva l'éclat de son trône par l'établissement d'un cérémonial de cour, étendit et affermit la religion de Zoroaster par la protection qu'il accorda à la caste des Mages, et restreignit son propre pouvoir dans les bornes de la religion. Il a déjà été fait mention de l'affranchissement des Juifs et de leur captivité en Babylone. Xénophon et Hérodote se contredisent sur les dernières circonstances de sa vie, comme sur les précédentes.

La puissance des Perses allait toujours croissant de victoires en victoires. Cambyse, qui avait succédé à son père (son frère Smerdis devait régner sur la Bactrie), pénétra en Egypte. Une bataille près de Pelusium, et le siège de Memphis, de peu de durée, suffirent pour briser le sceptre des Pharaons. Ammonium dans les sables de la Libye, l'Ethopie au delà des déserts, et même Carthage à l'extrémité de l'occident, furent menacés du joug des Perses. Mais des deux armées qui se mirent en marche pour cette expédition, l'une périt dans les sables, l'autre succomba à la famine, et Tyr refusa de faire agir sa flotte contre Carthage. Cambyse reconnut alors que sa puissance

*) Les Mèdes conservèrent le premier rang parmi les peuples vaincus; aussi donnait-on communément le nom de Médo-Perse à l'empire.

était bornée, et tourna sa fureur contre les Egyptiens et leurs dieux. La domination des Perses devint odieuse dans toute l'Egypte qui, tant que subsista l'empire de Perse, fut presque constamment le théâtre de nouvelles révoltes.

Après que Cambyse eut fait mourir son frère, sa sœur qu'il avait épousée, un grand nombre de ses amis et de ses serviteurs, parmi lesquels se trouvaient aussi quelques coupables, qui cependant ne périrent que par sa tyrannie, il se trama contre lui une conjuration funeste. Les Mages la dirigèrent pour mettre sur le trône un prince mède, ou quelqu'un de leur propre caste. Sfeudadates, frère d'un des principaux mages, se fit passer pour Smerdis, prétendant avoir eu le bonheur de se soustraire à la mort, et il réussit à se faire un grand parti, parce que le roi était détesté. Cambyse s'étant mis en marche contre lui, se blessa, par hasard, de sa propre épée et mourut. Les Perses se soumirent à l'imposteur (l'an 3462).

Mais ils ne tardèrent pas à se venger. Sept des principaux du royaume conspirèrent contre le roi et le mirent à mort (l'an 3463). Après une délibération mémorable sur la forme de gouvernement qu'on adopterait, et où l'on agita la question de confier le pouvoir suprême aux chefs des classes, et même par élection à une classe toute entière, le gouvernement monarchique fut néanmoins préféré, et la personne du souverain fut choisie par le sort. Il tomba sur Darius

(Darab chez les Perses), fils d'Hystaspes (Gustasp) de la race des Achéménides, et gouverneur de Perse.

Darius Hystaspes. Système du gouvernement en Perse.

Darius I justifia le choix du sort, ou le succès de sa ruse, en régnant avec sagesse et fermeté. Ce ne fut que sous lui (quoique Cyrus eût déjà affermi le pouvoir despotique du roi et l'autorité de la classe dominante et de celle des Pasargades subordonnée à cette dernière), que l'empire commença à avoir une organisation réelle; il le divisa en vingt satrapies, fixa les impôts sur un pied plus exact, créa des magistratures et des autorités militaires, et acheva l'ouvrage commencé par Cyrus, en établissant entre la cour et les provinces une communication régulière, telle à-peu-près que le service des postes. Il est vrai aussi que ce fut lui qui mit la dernière main au gouvernement de sérail, dont les suites furent funestes pour la cour et le peuple, et énervèrent la nation dans la servitude et la mollesse.

Le gouvernement de Perse avait pour principe (soutenu d'un côté par une arrogance insigne, reconnu de l'autre par le plus abject esprit de servitude), que le roi était non seulement maître, mais encore propriétaire absolu de tout le pays et de ses habitans; il était par conséquent au dessus des lois; il pouvait disposer à son gré des personnes et des choses, regarder comme sa propriété particulière les travaux et les tributs des peuples, et donner à sa majesté redoutée l'aspect le plus

imposant par l'appareil de la pompe et même par les formes extérieures d'un culte religieux.

Cette majesté cependant ne se montrait qu'à un petit nombre de sujets, et ce n'était que sur ceux qui l'approchaient de près, que la terreur ou le respect produisait son effet. La destinée des peuples était dans les mains des satrapes, qui, revêtus d'un pouvoir illimité et entourés d'une magnificence presque royale, régnaient dans les provinces en qualité de représentans du despote. Les habitans opprimés avaient à payer non seulement les impôts (qui depuis Darius étaient en quelque sorte fixés) et les dons à faire au roi, ainsi que les frais exorbitants d'une cour nombreuse et splendide, mais encore l'entretien onéreux des voluptueux satrapes et de leur brillant cortège. Ils étaient en outre obligés de fournir à la subsistance des troupes et à l'entretien de tous ceux à qui le roi donnait des assignations sur certaines villes ou districts. Ce qui restait de fortune à l'habitant, et même sa personne, était sans cesse à la merci de la violence ou de l'arbitraire.

Sous le gouvernement même des rois débonnaires, les favoris, les eunuques, les femmes exerçaient une tyrannie impudente; car le monarque, élevé dans le sérail dès l'enfance, énervé par les jouissances, retenu par les entraves de l'étiquette, n'était guère plus qu'un mannequin, jouet de ses esclaves.

La succession au trône n'était pas fixée; cependant on reconnaissait les droits de la maison régnante. Le

roi déclarait ordinairement celui de ses fils qu'il avait choisi pour successeur (Cyrus partagea le royaume); cependant la primogéniture avait quelques prérogatives. De là une foule d'intrigues et de crimes. Les passions les plus effrénées déchiraient le sérail; les eunuques et les femmes disposaient de la couronne de Cyrus, et presque toujours l'avénement au trône fut souillé par quelque assassinat ou quelque fratricide.

Tant que Darius régna, la faiblesse et le désordre, suites naturelles du despotisme, se firent peu sentir. Il contint d'un bras vigoureux la séditieuse Babylone et Barca, conquit les pays frontières de l'Inde et leur imposa un tribut de 360 talens. Ses succès furent moins heureux contre les Scythes d'Europe, entre le Don et le Danube; ils étaient défendus par leur propre pays; mais, dans la même expédition, il soumit la Thrace et la Macédoine. Alors sa puissance s'étendit dans les trois parties du monde, et le royaume de Perse atteignit le faîte de la grandeur. Un peuple moins puissant, moins nombreux, mais fort de son courage et l'esprit dont il était animé, renversa cet empire, et ce fut Darius lui-même qui commença cette guerre, dont les suites firent chanceler son trône.

Cyrus était déjà maître des colonies grecques dans l'Asie-mineure, en partie comme dépendances du royaume de Lydie, en partie comme conquêtes. Mais ces villes florissantes ne perdirent pas le souvenir de leur origine, ni l'amour de la liberté inné chez les

Grecs. L'expédition de Darius contre les Scythes ayant échoué, Histiée alluma dans Milet, capitale de l'Ionie, une sédition qui s'étendit au loin et qui, malgré d'heureux commencemens (les insurgés ayant même déjà réduit en cendres Sardes, résidence du satrape), finit par l'asservissement de toutes les villes et la destruction de Milet. L'assistance prêtée aux Ioniens par Athènes, irritée de la protection que le satrape Artaphernes avait accordée à Hippias banni, et par la petite ville d'Erétrie dans l'île d'Eubée servit à Darius de prétexte pour attaquer la Grèce. Nous parlerons dans l'histoire des Grecs des revers que l'armée des Perses essuya dans cette guerre. Vaincu par les armes, Darius vainquit néanmoins ses ennemis en générosité. La conduite généreuse de ce prince envers les prisonniers de guerre érétriens, qu'il aurait pu sacrifier à son ressentiment, pour venger ses héraults et l'incendie de Sardes, prouve une bonté d'ame digne d'admiration dans un despote et dans un guerrier, et dont aucun Grec de ce temps-là n'eût été capable. Darius espérait tirer de ces méfaits une vengeance plus honorable en recommençant la guerre, et mourut dans l'intervalle des préparatifs.

Xerxès. Décadence de l'empire.

Xerxès, son fils, continua les armemens. Non seulement les Perses et les troupes mercenaires du roi, mais encore tous les peuples subjugués durent combattre

dans cette guerre déclarée nationale. Hérodote prétend que le nombre des combattans ne fut pas au dessous de 5,283,220, et quelque exagéré que paraisse ce compte, nous pouvons au moins admettre que l'armée de Xerxès fut assez nombreuse pour inonder la Grèce et menacer de soumettre l'Europe entière.

Mais qu'est-ce qu'une masse sans ame? Xerxès n'était pas le chef qu'il fallait à une telle armée, et cette armée n'était pas susceptible d'être animée du même esprit; c'est pourquoi plus la masse fut immense, plus le désordre fut épouvantable, le mal sans remède, la catastrophe complette. L'armée des Perses, humiliée par les exploits glorieux de ses ennemis, même dans les succès qu'elle obtint par la supériorité du nombre, et traitée avec toute la furie de l'acharnement lorsqu'elle fut battue dans les actions générales sur terre et sur mer, abandonna pour jamais la Grèce et l'Europe. Les Carthaginois, alliés des Perses, subirent le même sort en Sicile, et c'est ainsi que cette expédition immense, entreprise avec un concours de forces jusqu'alors sans exemple, échoua ignominieusement. Les Grecs continuèrent de combattre avec la supériorité que leur assurait le noble sentiment de leur propre valeur; les Perses étaient découragés par le souvenir de leurs humiliants revers. Le roi lui-même, renonçant à la guerre et aux soins du gouvernement, alla chercher dans les jouissances sensuelles des distractions aux chagrins dont l'abreuvait le mauvais succès de ses projets. C'est à

dater du règne de Xerxès que le gouvernement du sérail se découvre dans toute sa pitoyable nullité.

Xerxès, après un règne de vingt ans, ayant été assassiné (l'an 3510) par Artabane, capitaine de ses gardes, son second fils Artaxerxe I, Longue-main (Assuérus?), s'affermit sur le trône, par la mort du traître, mais aussi par celle de ses deux propres frères. Le traité de paix conclu avec Cimon (l'an 3533), par lequel, après une guerre de 51 ans, les Grecs, entr'autres conditions glorieuses, obtinrent la liberté de leurs compatriotes dans l'Asie-mineure et les îles, fut une preuve humiliante de la faiblesse de la Perse. Il ne restait à ce gouvernement déshonoré et découragé d'autre espoir que la discorde qui régnait parmi ses ennemis. Elle éclata encore du vivant d'Artaxerxe, qui attisa le feu de la grande guerre du Péloponnèse.

Elle continua pendant tout le règne de Darius II (Nothus) (l'an 3560). Ce Prince conclut avec Sparte une alliance contre Athènes, et fut témoin de la chûte de cette ville qui avait donné le jour à Miltiade, à Thémistocle et à Cimon, vainqueurs des Perses. Des troubles survenus dans l'intérieur, et les guerres continuelles entre les satrapes empêchèrent le roi de tirer un plus grand avantage des malheurs de la Grèce, et l'esprit guerrier dégénéra tellement dans le royaume de Cyrus, que l'on vit des troupes mercenaires grecques former l'élite de l'armée des Perses. C'est ainsi qu'il arriva, que les lâches Egyptiens eux-mêmes

secouèrent le joug, et se donnèrent, jusqu'au règne du féroce Ochus, des rois particuliers, qui ne reconnaissaient que pour la forme la domination des Perses.

Artaxerxe Mnemon. Darius Codoman.

Sous Artaxerxe II et III (Mnemon et Ochus) le gouvernement recommença à montrer quelque vigueur. Le règne de Mnemon (l'an 3579), prince doué de qualités estimables, fut troublé par les intrigues de la cruelle Pharysatis, sa mère, qui avait une prédilection aveugle pour Cyrus, son fils cadet. Cyrus, que l'imprudent Artaxerxe avait confirmé, après la mort de son père, dans les dignités de satrape et de commandant des troupes dans l'Asie-mineure, leva l'étendart de la révolte, et à la tête d'une armée nombreuse, dont l'élite se composait de 13000 Grecs sous les ordres du Spartiate Cléarque, pénétra jusqu'à Cunare en Mésopotamie. Ce fut là que dans la mêlée Cyrus périt de la main de son frère. Son armée se dispersa ou passa au service d'Artaxerxe. Les Grecs seuls, réduits au nombre de dix mille, ne furent pas vaincus, et quoiqu'ils eussent perdu leurs chefs, victimes de la trahison, ils firent, sous la conduite de nouveaux chefs de leur choix, entr'autres sous l'illustre Xénophon, à la vue des innombrables légions perses, cette admirable retraite qui, du fond du royaume de Perse, les conduisit à l'Hellespont, distant de plusieurs centaines de milles, à travers des régions ennemies et pour la plupart incon-

nues, luttant sans cesse contre les obstacles de la nature et les maux de la guerre.

Ces événemens renouvelèrent l'animosité entre les deux nations. Les Spartiates, qui alors avaient la prépondérance dans la Grèce, recommencèrent la guerre avec des forces supérieures. Ils attaquèrent la Perse; et Dercyllidas, ensuite le grand Agésilas firent dans l'Asie-mineure des conquêtes si rapides, que la terreur de leurs armes se répandit jusqu'à Suse. Agésilas aurait peut-être fait alors ce qu'Alexandre fit deux générations plus tard, si les dissentions intestines de la Grèce n'avaient pas opéré une diversion avantageuse à Artaxerxe. La domination de Sparte était devenue odieuse en Grèce, et le roi de Perse excita les autres états grecs à la défection. L'Athénien Conon, amiral de la flotte des Perses, et Agésilas, qui du fond de l'Asie-mineure ramena son armée en Grèce, acquirent le plus de gloire dans cette guerre. Mais Sparte, plus jalouse de conserver sa domination que de vaincre au dehors, préféra tellement la tyrannie à la gloire, qu'elle se hâta de faire conclure, par Antalcidas, avec les Perses (l'an 3397) un traité de paix qui céda à ces derniers, non seulement les colonies grecques de l'Asie-mineure qui, 62 ans auparavant, avaient recouvré leur liberté par le traité de paix de Cimon, mais encore plusieurs autres îles, et même celle de Chypre récemment soumise, et laissa sous la domination de Sparte les îles grecques de l'Europe, qui ne conser-

vèrent de la liberté que le nom. Artaxerxe recueillit sans trouble jusqu'à sa mort les fruits de cette honteuse paix.

Artaxerxe III, Ochus, prince d'une cruauté sans égale, lui succéda (l'an 3618). Une insurrection ayant éclaté en Phénicie, les Egyptiens la fomentèrent. Ochus, à la tête d'une armée formidable, marcha contre les rebelles. Les Sidoniens, dans la fureur du désespoir, incendièrent leur propre ville; les autres villes se rendirent à discrétion et l'Egypte se soumit, ne pouvant résister à la supériorité du nombre. Elle avait joui d'une apparence de liberté pendant 64 ans et sous neuf rois, mais les temps de Cambyse revinrent; des torrens de sang coulèrent, les trésors du pays furent livrés au pillage, les temples à la profanation et les dieux du pays furent égorgés. Mais l'eunuque Bagoas, Egyptien de naissance, devenu favori du roi, vengea la mort du dieu Apis, empoisonna Ochus et, dans la fureur du fanatisme, traita son cadavre avec indignité. Les fils d'Ochus furent également massacrés (l'an 3646), à la réserve d'Arsès le cadet, qui succomba plus tard à la même destinée.

Le scélérat Bagoas appela alors au trône (l'an 3648) l'infortuné Darius Codoman, unique rejeton existant encore de la maison d'Hystaspe. Ce prince que les historiens représentent comme débonnaire, succomba à la fatalité du sort qui accabla la Perse. Cet orage avait déjà commencé à s'élever sous Ochus. Les Grecs,

désunis, dégénérés et devenus par là moins redoutables, se réunirent tout-à-coup; leur esprit jusqu'alors inconstant et leurs forces précédemment entravées par la discorde, se dirigeaient vers un but commun, la guerre contre les Perses. Les forces combinées de la Macédoine et de la Grèce, sous un chef expérimenté dans l'art de la guerre et la science du gouvernement tel que Philippe II, étaient en elles-mêmes supérieures à celle du vaste, mais chancelant empire de Cyrus. Cette disproportion s'accrut, lorsqu'après l'assassinat de Philippe II, son fils Alexandre-le-Grand mit dans la balance des destinées de la Macédoine tout le poids de son génie ardent. Aux bords du Granique, à Issus et à Arbelles s'accomplirent, malgré tous les efforts des Perses, les décrets du destin. Le trône de Cyrus s'écroula, mais sa chute ne doit point exciter de regrets; cet empire des Perses n'avait guère contribué au bonheur de l'humanité; le despotisme y avait jeté de profondes racines et avait fait des progrès immenses. Les peuples avaient échangé toutes les vertus mâles, tout le sentiment de la vie contre une obéissance passive et une apathie léthargique. Le culte idolâtre qu'ils rendaient à leur sultan, avait étouffé en eux le sentiment de leur propre estime.

HISTOIRE DES GRECS.

Division.

Cette histoire se divise d'une manière toute simple en trois périodes, qui se distinguent entr'elles par des caractères tout différents. La première, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la guerre des Perses, nous présente, dans une longue série de siècles, la Grèce sauvage, faible, divisée en plusieurs états et presque toujours sous des gouvernemens monarchiques; cependant vers la fin de cette période on voit se former les républiques et naître la prépondérance de Sparte. Nous en avons déjà fait mention (comme appartenant à la première période de l'histoire universelle). La seconde période, depuis le commencement de la guerre des Perses (l'an 3484) jusqu'à la bataille de Mantinée (l'an 3621), nous fait voir la Grèce dans sa force et sa gloire, et libre par sa constitution civile; ses états, quoique divisés, se réunissant contre le péril commun et la prépondérance alternative de l'un ou de l'autre d'entr'eux. La troisième période enfin, depuis la bataille de Mantinée jusqu'à la destruction de Corinthe (l'an 3838), nous montre les états de la Grèce désunis de nouveau, subjugués, et enfin le peuple grec entièrement opprimé après les courts et derniers efforts de son ancienne valeur. Ce sont ces deux dernières périodes dont nous allons faire la narration.

Guerres des Perses.

Nous avons déjà expliqué plus haut les causes principales, de même que les circonstances particulières qui ont fait éclater la grande guerre de Perse. Cette guerre est, quant à elle-même et à ses résultats, du plus grand intérêt pour l'histoire du monde. Si les Perses avaient été vainqueurs, le germe de la civilisation aurait été étouffé dès son premier développement, et l'immense empire de Perse serait devenu le théâtre de scènes continuelles de barbarie, ou tout au plus, une Chine occidentale. Il n'y eût point eu alors de Phydias et de Praxitèle qui eussent animé le marbre, point de Pindare qui eût élevé l'ame par ses chants sublimes, point d'Euripide qui nous eût arraché de douces larmes. Hérodote et Xénophon n'eussent point d'une voix éclatante proclamé les exploits des héros; les Platon, les Aristote n'auraient pas répandu les trésors de la sagesse; les Socrate, les Epaminondas n'auraient pas donné l'exemple des vertus. Les plus beaux modèles de constitutions libérales auraient disparu de la terre sans être imités, et les chants des muses n'auraient pas adouci les mœurs des Romains, quand même Rome eût pu résister à la puissance des Perses. Rome aurait alors bien pu faire la conquête du monde, mais non pas le civiliser, et même la nouvelle civilisation, liée par tant de rapports à l'ancienne, malgré l'intervalle des ténèbres qui les sépare, n'aurait jamais pris naissance, à moins qu'un destin

propice n'eût, par quelque voie différente, mais sans contredit plus tardive, opéré ce prodige. Telle est l'importance des victoires que remporta la liberté à Marathon, à Salamine et à Platée.

Mais aussi, sans la guerre contre les Perses, sans le péril commun qui réunit les Grecs, qui reveilla en eux l'enthousiasme avec le sentiment de leur propre dignité et développa leurs forces morales et physiques, les Grecs n'auraient pas atteint le faîte de la grandeur, et vraisemblablement ils n'auraient fourni que lentement ou peut-être jamais la carrière de gloire, qui alors s'ouvrit à eux soudainement.

Guerre de Darius.

Tourmenté du désir de la vengeance et de la soif des conquêtes, Darius Hystaspes, seul successeur digne de Cyrus, fit marcher ses myriades de combattans sous les ordres de Mardonius pour soumettre la Grèce. Cette armée ayant été détruite par la tempête et par les Thraces, il envoya des troupes en plus grand nombre commandées par Datis et Artapherne. La plupart des républiques grecques annoncèrent aux héraults de la Perse leur disposition à l'obéissance. Sparte et Athènes, ainsi que quelques autres en petit nombre, rejetèrent la sommation avec mépris. Les Perses, après s'être rendus facilement maîtres de l'île d'Eubée, se présentèrent en Attique, avec Hippias. Nulle apparence de salut. La distance et des préjugés religieux

empêchèrent Sparte de venir assez promptement au secours d'Athènes. Toutes les autres républiques restèrent dans l'inactivité de la terreur, Platée seule envoya mille combattans. Mais Athènes, sans perdre de temps, se prépara au combat. Neuf mille braves, sous la conduite de dix chefs, choisis de chaque classe, sortirent de la ville et s'avancèrent au devant des Perses dans les plaines de Marathon, bornées d'un côté par les montagnes, de l'autre par la mer. Miltiade, l'un des dix chefs, donna le signal de la bataille (l'an 3494). Les Perses étonnés virent pour la première fois ce que peut l'élan d'une ardeur sublime, et de combien la force morale est supérieure à celle d'une masse sans ame. Ils abandonnèrent aux Grecs la plus brillante victoire que jamais peuple ait remportée, et après avoir échoué dans une tentative qu'ils firent sur Athènes même, et que Miltiade prévint par la célérité de son retour, ils s'enfuirent sur leurs vaisseaux et s'en retournèrent dans leur pays, couverts de confusion.

Le grand Miltiade éprouva bientôt après les effets de la jalousie républicaine. Le vainqueur de Marathon, le sauveur d'Athènes et de la Grèce finit ses jours dans un cachot.

Les rènes du gouvernement passèrent alors entre les mains de Thémistocle, à qui les exploits de Miltiade ravissaient le repos de la nuit, et d'Aristide, aussi zélé pour la vertu que son rival l'était pour la gloire.

Le parti de Thémistocle réussit par ses intrigues,

pendant l'armistice avec la Perse, à faire bannir Aristide par la loi de l'Ostracisme, exil honorable, puisqu'on reconnaissait par là que le condamné n'avait offensé la république que par un amour ardent pour la justice. Mais Aristide fut rappelé peu de temps après, lors de l'approche de l'armée de Xerxès.

Dans ces entrefaites Athènes, sous le gouvernement de Thémistocle, devenait florissante autant par ses victoires au dehors que par sa civilisation dans l'intérieur. Sparte était déchirée par des divisions intestines; cependant elle passait pour la première des républiques grecques. La jalousie commençait déjà à jeter entre ces deux villes les semences de la discorde; mais l'explosion fut retardée par la nouvelle guerre de Perse.

Guerre de Xerxès.

Les préparatifs du grand-roi, pour venger l'affront essuyé à Marathon, ne restèrent pas inconnus aux Grecs. Plusieurs tremblèrent; mais Sparte et Athènes, sur qui principalement devait fondre l'orage, cherchèrent et espérèrent leur salut dans une confédération nationale de toutes les républiques pour la défense commune et dans des secours extérieurs. Leurs efforts n'eurent qu'un succès médiocre. Quelques états furent retenus par la crainte, d'autres détournés de la coalition par des oracles; des passions particulières furent un obstacle à l'alliance commune de tous les Grecs. Néanmoins les deux républiques principales persistèrent dans la réso-

lution de se défendre. Les Spartiates étaient un peuple de héros, et les Athéniens, enflés de la victoire de Marathon et animés de l'enthousiasme de leur bouillant chef Thémistocle, les égalaient.

Les masses innombrables de Xerxès se mirent en mouvement. Le passage des troupes sur le pont que le roi avait fait jeter sur l'Hellespont, dura sept jours et sept nuits. Il fallut un mois aux bagages. Une flotte immense suivait les mouvemens de l'armée de terre. Le torrent grossissait de plus en plus; les Thraces, les Macédoniens, les Péoniens renforcèrent l'armée de leur maître. Les Perses, marchant avec lenteur, mais renversant tous les obstacles, se déployèrent dans les plaines de la Thessalie jusqu'à un défilé étroit, appelé Thermopyles (à cause de ses sources chaudes), situé entre les monts Œta et la mer, et coduisant à Locris. D'après un décret de l'assemblée générale tenue à Corinthe, Léonidas, roi de Sparte, occupait ce passage avec 7000 guerriers, pour le défendre contre les barbares; mais le traître Epialtes indiqua à ces derniers, à travers les montagnes, un sentier qui les fit arriver derrière le camp des Grecs. Léonidas alors renvoya ses troupes, pour ne pas les sacrifier inutilement; mais lui-même avec trois-cents Spartiates et quelques centaines de Thespiens et Thébains, se dévoua à une mort certaine. Après avoir fait des prodiges de valeur, ces héros, accablés par l'immensité du nombre, périrent tous, victimes de leur obéissance aux lois de la patrie,

et laissant à la postérité l'exemple d'un dévouement à jamais mémorable (Juin 3504).

Ce sacrifice glorieux eut de plus grands résultats qu'une victoire. Ce fut en vain que les Perses inondèrent la Grèce. Les citoyens d'Athènes, d'après le conseil de Thémistocle, abandonnèrent leurs maisons et leurs temples, et se sauvèrent sur leurs vaisseaux. Quelques faibles vieillards furent les seuls qui restèrent; les Perses, qui survinrent bientôt, les égorgèrent et réduisirent en cendres la ville de Thésée.

Dans ces entrefaites la flotte grecque, qui avait remporté un avantage brillant près d'Artémisium, était venue mouiller dans le golfe de Salamine, après le combat des Thermopyles. Le Spartiate Eurybiade la commandait; la plupart des vaisseaux qui la composaient appartenaient aux Athéniens, et Thémistocle, par la supériorité de ses lumières, occupait la première place dans le conseil de guerre. C'est à lui que les Grecs durent la grande victoire qu'ils remportèrent dans ce détroit sur l'innombrable armée des Perses, qui essuyèrent la défaite la plus honteuse (23 Sept. 3504). Consterné de ce revers, le roi de Perse repassa l'Hellespont avec le gros de l'armée et se retira en Asie, après avoir cependant laissé dans la Grèce septentrionale, sous les ordres de Mardonius, un corps de troupes trois fois plus nombreux que toutes les forces réunies des Grecs, et plus redoutable en effet que l'immense et inerte masse avec laquelle Xerxès les avait attaqués.

Ce fut à Platée (25 Septembre 3505) que se livra cette bataille décisive. Les Grecs avaient rassemblé une armée considérable. Pausanias, tuteur du jeune roi de Sparte, commandait en chef; Aristide était à la tête des Athéniens. L'émulation et l'esprit national opérèrent des prodiges. Les Perses, de leur côté, combattirent aussi avec quelque succès, mais ils succombèrent aux armes de leurs ennemis enflammés de l'amour de la patrie et brûlant de se venger. Mardonius périt; le butin fut immense; l'armée des barbares fut défaite (peu importe que quelques milliers de plus ou de moins aient échappé), et depuis cette époque, jamais armée perse ne posa le pied sur le sol de la Grèce.

Le jour de la bataille de Salamine les Carthaginois, alliés de Xerxès, avaient également été totalement défaits à Himère en Sicile, par Gelon, prince de Syracuse. A la victoire de Platée se joignit le même jour, d'après les historiens grecs, la victoire navale remportée près du promontoire de Mycale en Ionie. Léotychide, Spartiate, et Xantippe, Athénien, y battirent si complètement la flotte des Perses, que les Ioniens osèrent enfin secouer le joug depuis long-temps odieux de ces barbares et prendre part à l'alliance générale des Grecs contre le roi.

Paix de Cimon.

La guerre alors changea de face et de caractère; ce ne fut plus une guerre défensive, mais une guerre offensive, une guerre de vengeance. Le but principal

était d'affranchir du joug des Perses toutes les colonies grecques, et l'on résolut, entre autres mesures, d'attaquer diverses provinces de la Perse, de fomenter les insurrections etc. Les chefs grecs désiraient la durée d'une guerre qui était devenue le motif d'une alliance nationale plus intime, et qui pouvait la cimenter pour long-temps. Quelques considérations personnelles s'y trouvaient aussi intéressées. Cependant la longue durée de la lutte en amortit naturellement la violence. Les Perses contraints par Pausanias et Aristide d'évacuer l'île de Chypre et Bysance; la réussite de plusieurs expéditions de Cimon contre diverses possessions des Perses; la double victoire que ce général remporta sur terre et sur mer à l'embouchure du fleuve Eurymedon en Pamphilie (l'an 3513); l'assistance accordée pendant plusieurs années aux Egyptiens qui, sous le Libyen Inaxus, s'étaient insurgés contre les Perses, assistance qui eut d'heureux commencemens, mais qui finit d'une manière funeste pour la flotte auxiliaire athénienne; et plus tard, après quelque intervalle, deux victoires brillantes que Cimon remporta de nouveau près de Chypre; tels sont les événemens les plus importants de cette guerre que termina, immédiatement après la victoire de Chypre, cette paix à laquelle fut donné, avec raison, le nom du héros à qui elle était due. Si nous datons cette guerre du commencement de la révolte des Ioniens contre Darius Hystaspe, elle a duré plus de cinquante ans.

Par cette paix de Cimon, à jamais mémorable, Artaxerxe Longuemain, fils de ce Xerxès qui avait voulu forger des fers à toute la Grèce, reconnut l'indépendance de toutes les colonies grecques dans toute l'étendue de son royaume, et par conséquent surtout de celles situées sur les côtes de l'Asie-mineure. Nul vaisseau de la flotte des Perses ne pouvait se montrer sur les mers de la Grèce, ni aucune armée perse s'approcher à trois journées de marche des côtes d'Ionie.

Histoire de l'intérieur de la Grèce. Prééminence d'Athènes.

Passons maintenant aux affaires intérieures de la Grèce. Après l'expulsion des Perses Athènes se releva promptement, et avec plus d'éclat qu'auparavant, de ses cendres. Ses citoyens, pleins d'énergie et de leur propre estime, tendaient à un but plus élevé. Ce fut surtout Thémistocle qui donna l'essor à leur genie et à leur force.

Jusqu'alors les Spartiates avaient prédominé entre les peuples de la Grèce. Athènes elle-même avait reconnu cette supériorité. Peu-à-peu Athènes obtint cette prépondérance. Les jeunes gens, formés à l'école de Lycurgue, avaient de tout temps choqué par leur morgue soldatesque; cependant on la leur passa, tant que leur conduite mérita quelque considération. Mais lorsque Pausanias, vainqueur de Platée et conquérant de Bysance, affecta les airs d'un souverain et brava la décence républicaine par un luxe de satrape; lorsque

la modestie de l'Athénien Aristide et la popularité de Cimon, digne fils de Miltiade, rendit le contraste plus frappant; lorsque enfin Pausanias conçut même des desseins perfides et attentatoires à la liberté de la Grèce, les républiques confédérées demandèrent à passer sous la domination d'Athènes et se dégagèrent de celle de Sparte. Cette rivale fut contrainte de céder, les circonstances ne lui permettant pas de résister à force ouverte, mais elle dissimula sa jalousie et son ressentiment contre la triomphante Athènes.

Le premier auteur de tant de gloire, Thémistocle, étant dans la suite devenu suspect, fut exilé d'Athènes, qui lui devait sa grandeur, proscrit dans toute la Grèce, qui lui devait son salut, et ne trouva d'asile que dans la Perse, qui se ressentait encore des coups qu'il lui avait portés. Artaxerxe, surpris de cette preuve de confiance, usa de générosité envers l'illustre fugitif, et lui assigna, pour son entretien, les revenus de trois villes.

Aristide et Cimon devinrent les chefs du peuple athénien, et jamais il n'y en eut de meilleurs. C'est un bonheur aussi grand que rare, pour un pays, d'être gouverné par la vertu la plus intègre conjointement avec les talents politiques les plus éminents.

Pour continuer la guerre avec la Perse, il fut décidé, que toutes les villes alliées contribueraient d'un contingent pécuniaire, pour fonder un trésor commun, dont Athènes aurait l'administration, et qui serait déposé dans l'île de Délos, vénérée pour sa sainteté.

Aristide fut choisi d'un commun accord, pour régler les subsides à fournir pour former ce trésor, et tous les contribuables furent contents de sa répartition. Il administra le trésor public pendant plusieurs années, et mourut si pauvre, que ses funérailles se firent aux dépens de l'état. Ses successeurs, dit Plutarque, remplirent leur ville de richesses et de chefs-d'œuvre des arts; Aristide ne chercha qu'à l'enrichir de vertus.

Cimon, ce héros plein d'amabilité, suivit son exemple à plusieurs égards. Il avait beaucoup de ressemblance avec Aristide quant au génie, à l'éducation, au patriotisme et à la connaissance des affaires; il le surpassait en talents militaires; mais il n'avait pas la modération, ni la noble simplicité d'Aristide. Il profita, pour s'enrichir lui-même, des victoires qu'il remporta pour Athènes. Son goût pour le luxe et les arts, ses palais, ses jardins, la vie somptueuse qu'il menait, quoiqu'il en partageât libéralement les jouissances avec tous les citoyens, parurent cependant porter atteinte aux mœurs républicaines, et les alliés, auxquels il faisait durement sentir la prépondérance d'Athènes, entremêlèrent de justes plaintes aux éloges nombreux qu'ils donnaient à ses vertus; car Athènes, enivrée de gloire et sentant sa propre puissance, cessa peu-à-peu de se contenter de la prééminence, et s'arrogea des prérogatives de souveraineté en punissant, comme révolte, l'opposition et en imposant, en partie, aux Grecs, du continent de l'Europe, comme à ceux des îles, un joug

plus dur que ne l'était celui dont on devait affranchir les Grecs de l'Asie-mineure.

Il est cependant certain, que tant qu'Athènes prédomina, la Grèce, malgré quelques oppressions partielles, fut en général heureuse et florissante; qu'Athènes sut alléger le poids de sa domination, en faisant prospérer le commerce, les arts et les sciences, et en produisant dans son sein des talents, des vertus et des caractères si éminents, que cette considération nous réconcilie avec elle quant à l'abus qu'elle fit de sa puissance.

Périclès.

Parmi les caractères les plus éminents qu'Athènes ait produits, nous distinguerons principalement Périclès, l'un des plus grands hommes qui jamais ait été à la tête d'une république. Son influence commença déjà dans le temps que Cimon était à l'apogée de sa gloire (l'an 3515). Après la mort d'Aristide, il fut placé au timon des affaires, et y resta le reste de sa vie, de manière que, pendant quarante ans, il conserva sans partage l'autorité suprême sur le peuple le plus turbulent et le plus inconstant de la terre. Il l'obtint, non comme revêtu des dignités de la magistrature, car jamais il ne fut Archonte, ni membre de l'Aréopage, mais comme grand capitaine ou plutôt comme simple démagogue, par la seule supériorité de son génie et la soumission volontaire de ses concitoyens.

Quoique issu d'une des plus illustres maisons

d'Athènes, Périclès favorisa le parti démocrate, comme font ordinairement ceux qui aspirent à dominer dans les républiques. Déjà du temps de l'administration d'Aristide il avait été décidé, contre les lois de Solon, que la dernière classe du peuple ne serait pas exclue des premières charges de l'état. La démocratie n'avait, en conséquence, plus d'autres digues que le pouvoir de l'Aréopage; Périclès les rompit tout-à-fait en dépouillant ce sénat de toute influence politique.

Le pouvoir du peuple devint finalement absolu, surtout au moyen du salaire qu'on fit alors payer aux citoyens qui se présentaient aux assemblées, et c'est ainsi que Périclès encourut la responsabilité de tous les malheurs, du désordre, et des crimes affreux qui souillent les pages postérieures de l'histoire d'Athènes. Mais tant qu'il dirigea le gouvernail de l'état, ces résultats ne se firent point sentir; jamais il n'abusa de son autorité pour des intérêts particuliers, jamais il n'eut recours à des moyens coupables pour la conserver.

Ses vues et ses mesures étaient grandes, sagement combinées pour le bien-être et la gloire d'Athènes. Elles contribuèrent aussi, quelques abus de pouvoir exceptés, malgré sa partialité pour sa ville natale, à la prospérité de tout le reste de la Grèce, dont elles étendaient la puissance, et perfectionnaient la civilisation, en portant les sciences et les arts à un degré que l'on n'avait encore jamais atteint et que l'on n'atteignit que rarement depuis. En parlant de ce grand homme, il ne

faut pas perdre de vue qu'il aimait la paix, quoiqu'il possédât des talents militaires éminents, comme le prouvent ses expéditions contre Eubée, la Chersonèse de Thrace et Samos, ses victoires sur les Béotiens et les Spartiates, ainsi que plusieurs découvertes dans l'art de la guerre; mais son cœur était plein de sensibilité, et lorsqu'il était contraint de faire la guerre, il était avare du sang humain.

L'inimitié qui subsista entre Cimon et Périclès fut un malheur, mais un malheur que la concurrence de leurs vues ambitieuses et la différence de leurs opinions politiques rendaient inévitable. Le premier était aristocrate et partisan des Spartiates; l'autre était tout l'opposé. Cimon, vaincu par le parti démocratique, fut condamné au ban de l'Ostracisme; mais rappelé avant l'expiration de la cinquième année, il revînt, rétablit la concorde entre les Grecs, marcha à la tête de leurs forces réunies contre le grand-roi de Perse, et mourut après avoir remporté la victoire qui réduisit Artaxerxe à faire la paix.

Après la mort de Cimon, Thucydide son beau-frère, défenseur du parti aristocratique, se présenta comme l'adversaire de Périclès; mais il succomba de même dans cette lutte inégale et fut condamné à l'exil.

Guerre du Péloponnèse.

A peine les bandes de Xerxès eurent-elles quitté le territoire de la Grèce, que les dissentions intestines,

assoupies pendant quelque temps par l'urgence du danger commun, se réveillèrent avec plus d'animosité. Les guerres civiles se succédèrent presque sans interruption dans la patrie des Solon, des Miltiade, des Léonidas et des Aristide. Le sang des Grecs abreuva le sol natal, les forces s'épuisèrent dans une lutte intestine, et la plupart des héros grecs, depuis Cimon, se formèrent dans les camps, non contre l'ennemi au dehors, mais contre leurs propres compatriotes.

Il serait superflu de parler de ces guerres en détail; nous allons nous occuper de la grande guerre générale qu'elles amenèrent et qui mit fin aux beaux jours de la Grèce. C'est celle du Péloponnèse.

Sparte ne pouvait pardonner à Athènes, sa rivale, de lui avoir enlevé la primauté, et Athènes ne mettait plus de bornes à l'exercice de son pouvoir. Tel fut le véritable motif de la guerre, peu importe quelle en fut l'occasion immédiate. Les Spartiates accueillirent favorablement les plaintes des petites républiques, et, ne pouvant être les maîtres de la Grèce, ils voulurent en être les libérateurs; ils demandèrent raison aux Athéniens de leurs prétendues injustices et leur déclarèrent la guerre (l'an 3553).

Presque tous les états grecs y prirent part; la plupart pour Sparte. Tout le Péloponnèse embrassa le même parti, à l'exception d'Argos et d'une partie de l'Achaïe. Sur le continent de la Grèce les Mégariens, les Locriens, les Phocéens, la plupart des Béotiens

et une partie des Acarnaniens firent cause commune avec les Spartiates. Soixante mille Péloponnésiens inondèrent l'Attique dès la première campagne. Athènes avait dans son parti Platée, Chios, Lesbos, Corcyre et Zante; beaucoup d'autres îles, telles que celles d'Eubée, de Samos, presque toutes les Cyclades et les Sporades étaient de ce nombre, et le vaste territoire de l'Attique même avec plusieurs colonies athéniennes, ainsi que les provinces tributaires situées au loin jusque dans l'Ionie, l'Hellespont, la Thrace et la Macédoine assuraient à Athènes de précieuses ressources.

Les premières années de cette guerre se passèrent en dévastations commises par les Péloponnésiens dans l'Attique et en représailles exercées dans la Laconie et sur ses côtes par les flottes athéniennes. Périclès, d'après un plan de campagne, sagement conçu, évita une bataille décisive, fondant ses espérances sur la flotte et ses ressources à l'extérieur. Mais une peste affreuse vint désoler Athènes; une multitude innombrable de fugitifs, venus de tous les points de l'Attique, s'étaient réfugiés dans cette ville; la contagion fit des ravages effrayants et la mort la plus cruelle enleva la fleur de la population.

Les Athéniens, aigris par le sentiment de leurs maux, en imputèrent la cause à Périclès. Ce chef de l'état, si long-temps respecté, fut accusé, destitué de ses emplois et condamné à une amende. Des chagrins domestiques vinrent se joindre à ce malheur non mérité; la peste lui

enleva deux fils, dont l'un était l'objet de ses plus tendres affections. Le peuple, ému de compassion, se repentit alors de son injustice à l'égard du héros, et le rétablit dans ses dignités dont il ne jouit plus long-temps. Il mourut dans la troisième année de la guerre. Après avoir administré le trésor public pendant un grand nombre d'années, il laissa à sa mort moins de fortune qu'il n'en avait hérité de son père, et c'est avec vérité que ce grand homme, qui sut s'emparer du pouvoir presque absolu sur le peuple le plus enclin aux séditions, se vanta de n'avoir, pendant tous le temps de son gouvernement, fait prendre le deuil à aucun de ses concitoyens.

La guerre continua avec l'acharnement des fureurs intestines, attisées dans cette occasion par les passions du parti populaire qui dominait dans la plupart des républiques. Il y eut des scènes sanglantes à Lesbos entre les Athéniens et les Lesbiens, ces derniers ayant abandonné la cause d'Athènes. Les Spartiates commirent à Platée des cruautés inouies; le désordre régnait partout.

Les Spartiates, se défiant de la trop nombreuse population des Ilotes, en firent venir plusieurs milliers dans la ville, sous prétexte de leur accorder le droit de citoyens. Au milieu des fêtes et des cérémonies de l'affranchissement, ces infortunés furent égorgés.

Un certain nombre des citoyens les plus distingués de Sparte avaient été faits prisonniers à Spactérie, et

le peuple athénien était altéré de leur sang ; les Athéniens de leur côté avaient perdu Amphipolis que Brasidas avait conquise. Cléon, tanneur de profession, mais orateur cher au peuple, se mit à la tête d'une armée pour reprendre cette ville ; Cléon et Brasidas périrent tous deux dans un combat, dont l'issue fut très-désavantageuse aux Athéniens. Cet événement disposa ces derniers à recevoir les propositions de paix que leur firent les Spartiates inquiets du sort de leurs concitoyens tombés au pouvoir de l'ennemi. Nicias, doué d'une ame vraiment patriotique, citoyen éclairé, bon soldat, quoique d'un caractère pacifique, les affermit dans ces dispositions, et les deux peuples conclurent par sa négociation (l'an 3561) une trêve de 50 ans, qui cependant ne fut ni générale, ni durable.

Alcibiade.

La diversité des intérêts des républiques confédérées, l'alliance d'Athènes avec Argos, Mantinée, Elide et surtout les coupables intrigues d'Alcibiade amenèrent bientôt la rupture de la trêve (l'an 3563). Cet homme extraordinaire commença dès lors à jouer un rôle étonnant. Issu d'une maison illustre, neveu de Périclès, riche, doué de grands talents, et formé à l'école de Socrate, d'un extérieur séduisant et d'un caractère aimable, mais vain, frivole, voluptueux, dévoré d'ambition et brûlant d'acquérir de la gloire, il paraissait réunir au plus haut degré toutes les vertus et tous les

vices, et être aussi propre à faire le bonheur d'un état qu'à le perdre. Le destin de la Grèce semblait dépendre de ce seul homme, et plus d'une fois la seule prépondérance de son génie fit pencher la balance politique d'Athènes ou de Sparte. Mais son influence ne se bornait pas aux affaires publiques; elle agissait aussi sur la vie privée et dans l'intérieur des familles, et produisit, par le pouvoir et l'abus d'un exemple dangereux, une révolution étonnante et surtout préjudiciable dans les mœurs, les principes et généralement dans la morale et la conduite des Athéniens.

L'expédition la plus importante de toute la guerre du Péloponnèse, l'entreprise des Athéniens contre la Sicile, qui amena la catastrophe, fut l'ouvrage d'Alcibiade. Les Egestains avaient imploré le secours d'Athènes contre Selinonte et Syracuse; Alcibiade appuya leurs sollicitations avec toute la chaleur de l'exaltation; il se berçait déjà de l'espoir de conquérir Syracuse et de mettre toute la Sicile sous le joug des Athéniens. Il ne doutait pas que, les forces de l'Attique s'étant si considérablement accrues, Carthage et la Grande-Grèce ne devinssent facilement la conquête des Athéniens, auxquels le Péloponnèse ne serait plus en état de résister. La bouillante jeunesse athénienne se repaissait de ces brillantes espérances, et malgré toutes les objections du sage Nicias et de plusieurs citoyens âgés, l'expédition fut résolue à la grande majorité des voix, et les préparatifs se firent avec l'ardeur de l'en-

thousiasme. Jamais ville d'Europe n'avait encore équipé une flotte égale à celle qui sortit alors du Pirée, sous le commandement de Nicias, d'Alcibiade et de Lamaque, pour aller faire la conquête de la Sicile.

La Sicile.

L'histoire primitive de cette île très-célèbre se perd dans les ténèbres de la fable, et l'on sait seulement qu'elle fut peuplée dès les temps les plus reculés. On prétend qu'elle tire son nom des Sicules qui vinrent s'y établir en sortant de l'Italie-centrale. Elle s'appelait plus anciennement Trinacrie à cause de sa forme triangulaire. L'établissement des colonies de l'Asie-mineure, de la Phénicie et surtout de la Grèce eut lieu à des époques plus récentes. Ces colonies grecques occupèrent pour la plupart la moitié orientale de l'île, après avoir été chassées de la partie occidentale, où les Carthaginois vinrent s'établir. Les efforts que firent ces derniers pour soumettre l'île entière, produisirent des secousses violentes. Les Carthaginois se seraient sans doute rendus maîtres des villes l'une après l'autre, si la puissante Syracuse n'avait mis un terme à leurs succès.

Les arts et le commerce avaient fait fleurir de bonne heure la célèbre colonie corinthienne. La base de la constitution de cette colonie était le gouvernement aristocratique, mais elle eut souvent pour tyrans des princes d'un mérite supérieur, à qui elle dut l'accroissement de

sa puissance. Le généreux Gelon, prince de Gela, qui devint dans la suite roi de Syracuse, est le premier de cette série (l'an 3503). Il a déjà été fait mention de la victoire qu'il remporta à Himère sur les Carthaginois, alliés de Xerxès.

Il eut pour successeurs ses frères Hiéron (l'an 3511) et Thrasibule (l'an 3527). Le premier cultiva les sciences, et eut à sa cour Simonides, Pindare et d'autres beaux-esprits; le second fut chassé. Syracuse adopta alors le gouvernement démocratique et prospéra sous les auspices de la liberté. Elle fonda plusieurs colonies, soumit beaucoup de villes, et même la riche Argente, et finit par devenir, pour l'indépendance de la Sicile, aussi redoutable que Carthage.

Tel était l'état de l'île, lorsque Athènes en projeta l'attaque (l'an 3570). Cette dernière pouvait compter sur un parti puissant parmi les villes jalouses de la puissance de Syracuse; Alcibiade, aussi habile négociateur que vaillant capitaine, aurait pu terminer heureusement cette entreprise dont les résultats auraient été immenses, et Athènes serait peut-être devenue la maîtresse du monde au lieu de Rome; mais à peine l'expédition eut-elle débuté par la prise de Catane, qu'Alcibiade fut cité devant l'assemblée du peuple, pour être jugé sur une accusation d'impiété intentée contre lui; on lui dépêcha un vaisseau pour le ramener à Athènes; mais il échappa à ses ennemis acharnés à sa perte, s'enfuit à Argos, et ayant reçu l'avis de sa condamnation,

il se réfugia à Sparte, le cœur plein de ressentiment contre ses concitoyens.

Dans ces entrefaites Nicias s'était présenté devant Syracuse. Les assiégés étaient déjà disposés à capituler, lorsque le Spartiate Gylippe, leur amenant des renforts, releva leur courage. On se battit glorieusement de part et d'autre. Mais un destin fatal rendit inutiles tous les efforts des Athéniens. Battus à plusieurs reprises, tant sur terre que sur mer, et après avoir perdu leur flotte, ils commencèrent leur retraite. Leurs troupes, quoique assez nombreuses encore, étaient épuisées de fatigue et totalement découragées. Gylippe occupait les défilés. Cette marche fut un combat continuel, qui se décida d'une manière funeste près du fleuve Asinarus, dans lequel un grand nombre de soldats, mourant de soif, se précipitèrent. L'ennemi était de l'autre côté et couvrait toute la rive. L'attaque devint générale; ce fut en vain que Nicias voulut ranger ses troupes en bataille; les Athéniens, dans l'apathie du découragement, se laissaient massacrer sans opposer la moindre résistance. Enfin leur général, outré de douleur, se jeta aux pieds de Gylippe, et implora sa clémence, non pour lui-même, mais pour ses infortunés concitoyens. Gylippe, ému, fit cesser le carnage et emmena à Syracuse les débris de l'armée athénienne, réduite à sept mille prisonniers. Le peuple syracusain, en fureur, demanda leur mort, et ce ne fut qu'avec bien des efforts que les citoyens les plus modérés obtinrent

qu'ils fussent vendus comme esclaves. Mais le loyal Nicias fut immolé. Telle fut l'issue d'une entreprise commencée sous de si brillants auspices, et pour laquelle Athènes prodigua pendant trois ans entiers toutes ses ressources.

Syracuse ne jouit pas des fruits de sa victoire, elle fut plus que jamais déchirée par les factions. Hermocrate, commandant des troupes, et le législateur Dioclès étaient à la tête des deux partis; mais le pouvoir du soldat l'emporta sur la sagesse du légiste, et ce fut le généralisme Denys qui parvint au pouvoir suprême (l'an 3579).

Malheurs des Athéniens. Leurs affaires se rétablissent.

Toutes sortes de maux fondirent sur Athènes. Elle n'avait plus ni flotte, ni armée; son trésor était épuisé; les états alliés, principalement Eubée, Chios, Lesbos, Milet, voyant sa détresse, l'abandonnèrent; les Péloponnésiens menaçaient d'une invasion, et les Spartiates occupaient Décélie dans l'Attique même. C'était Alcibiade qui dirigeait tous les mouvemens des ennemis; il chercha même à susciter la Perse contre cette ville infortunée qui, en proie à des discordes civiles, changeait souvent de gouvernement et de chefs.

Tout-à-coup Alcibiade, qui jusqu'alors avait été l'ame des conseils du roi Agis, et qui avait dirigé les opérations des Lacédémoniens, étant tombé en disgrâce, essuya des persécutions qui lui inspirèrent la

résolution de rentrer dans sa patrie. Il ralentit en conséquence l'ardeur des satrapes de l'Asie-mineure, et s'efforça même de les disposer en faveur d'Athènes.

Les Athéniens qui, de leur côté, se repentaient depuis long-temps de leur injustice à son égard, le rappelèrent; mais, lui, qui dans ces entrefaites avait pris le commandement de la flotte athénienne nouvellement équipée, battit d'abord les ennemis dans plusieurs occasions brillantes, leur enleva les places les plus importantes sur l'Hellespont, fit un butin immense et rentra, couvert de gloire, aux acclamations de tous ses concitoyens, dans sa ville natale qu'il venait de sauver. Thrasyle et Thrasibule avaient également combattu avec succès pour Athènes. Sparte fit de nouvelles propositions de paix, qu'Athènes, dans l'ivresse de ses victoires, rejeta avec arrogance.

Alcibiade se mit de nouveau à la tète de la flotte, contre les Lacédémoniens commandés par Lysandre, homme versé dans l'art de la guerre, mais intrigant, sans foi, qui, dans les affaires publiques comme dans les intérêts particuliers, sacrifiait l'honneur et la justice à la politique. Par ses bassesses Lysandre sut gagner les bonnes graces du jeune Cyrus, et en obtenir des sommes d'argent considérables. Alcibiade, étant allé lever des subsides en Ionie, et son lieutenant Antiochus, qui commandait en son absence, ayant été battu par Lysandre, le peuple athénien irrité condamna de nouveau Alcibiade, qui fut contraint de s'expatrier

et de se réfugier dans la Thrace. Il fut remplacé par dix généraux, dont l'un était Conon. Une victoire éclatante remportée près des îles Arginuses releva le courage d'Athènes.

Chute d'Athènes. Lysandre.

Le combat d'Egospotamos (l'an 3579) mit fin à la guerre du Péloponnèse dans la vingt-septième année de sa durée. Lysandre surprit et défit la flotte et l'armée des Athéniens. Trois mille prisonniers furent inhumainement égorgés de sang-froid après le combat. Lysandre soumit toutes les places maritimes appartenantes aux Athéniens, en renvoya les habitans à Athènes, et cette ville infortunée, regorgeant de monde, dépourvue de vivres et de munitions, se vit bientôt assiégée par terre et par mer. Elle demanda la paix; son implacable ennemi ne la lui accorda qu'aux plus dures conditions. Il fallut que cette ville, dont la domination était si étendue, renonçât à toute possession hors de son territoire; que cette ancienne maîtresse de la mer se bornât à l'entretien de douze galères; que cette orgueilleuse rivale de Sparte combattit dans toutes les guerres de cette dernière en sous-ordre comme alliée, et qu'elle consentit à la destruction des longues murailles et des superbes fortifications du Pirée, son boulevard, que Lysandre eut l'insolence de faire raser au son des instrumens de musique. Ce général, pour achever d'accabler Athènes, changea l'ancien gouvernement et établit celui des

trente tyrans, ainsi nommés à juste titre, et qui, étant institués par lui, devaient gouverner l'état dans l'intérêt de Sparte.

Cette mesure cadrait avec les principes que depuis long-temps les deux partis avaient adoptés. Partout où les armes ou l'influence d'Athènes prévalaient, le pouvoir du peuple était favorisé, et partout où Sparte avait le dessus, elle établissait l'oligarchie ou le gouvernement des plus notables citoyens. Cette politique, quoiqu'elle fût adroite et bien combinée, exaspérait les esprits, en ajoutant à la lutte des forces celle des opinions, et augmentait la misère des peuples, en joignant les maux de la guerre civile à ceux de la guerre à l'extérieur.

Les trente tyrans, après avoir affermi leur pouvoir en établissant à Athènes une garnison lacédémonienne, et en armant quelques citoyens assez dépourvus d'honneur pour se dévouer à ce honteux service, firent éprouver aux Athéniens tout l'opprobre et toutes les misères de la plus dure servitude. Tout citoyen aisé ou honnête était en butte à leurs persécutions; quiconque leur était suspect ou odieux, soit à eux, soit à leurs adhérens, était perdu sans retour. Il n'était question que de proscriptions, de rapines, de supplices et de violences. Les gens de bien et ceux de la classe distinguée abandonnaient en foule une patrie en proie à tant de maux; mais Sparte avait défendu qu'on leur accordât un asile. Ils errèrent çà et là à l'abandon; à peine quelques-uns trouvèrent-ils

un refuge à Thèbes ou à Mégare. Parmi les trente tyrans il n'y en eut qu'un seul (Théramine) qui respectât la justice et l'humanité; Critias le fit traîner au supplice.

Dans cette extrémité quelques citoyens jetèrent les yeux sur Alcibiade banni depuis long-temps. Lui, de son côté, méditait dans son exil les moyens de délivrer son pays. C'était en vain qu'il avait averti du danger les généraux près du fleuve Egos. Il songea depuis à faire armer le roi de Perse pour secourir Athènes; mais la vigilance de Lysandre et la trahison de Pharnabase firent échouer ce projet dès sa naissance.

Thrasybule fut plus heureux; car sans aucun secours étranger, et uniquement assisté de quelques citoyens résolus, il réussit à délivrer la patrie. A la tête d'une petite troupe armée, que l'orateur Lysias avait rassemblée, Thrasybule, accompagné de quelques autres proscrits, pénétra dans l'Attique, battit les satellites des tyrans, entra dans Athènes et destitua les Trente. Mais les Dix qui leur succédèrent ne gouvernant pas mieux, et Sparte soutenant à main armée l'oligarchie, Thrasybule parvint par son courage et sa prudence jointe à la modération de Pausanias, roi de Sparte, à renverser la tyrannie et à dédommager les Athéniens de la perte de leur pouvoir, en rétablissant chez eux l'ancien gouvernement.

Telle fut la fin de la domination des Athéniens, soixante-quinze ans après la bataille de Salamine, qui en

avait jeté les fondemens. Athènes, dans cet espace de temps, opéra de grandes choses. Elle fonda pour toujours la gloire des Grecs en établissant l'empire de la sagesse et du bon goût; elle détruisit la puissance du roi de Perse, et bien qu'elle opprimât elle-même le reste de la Grèce, elle l'affranchit du moins du joug de l'étranger.

Prééminence de Sparte.

L'histoire de la supériorité de Sparte, depuis la bataille d'Egospotamos jusqu'à celle de Leuctres, pendant une période de trente-quatre ans, n'est qu'une série presque continuelle de forfaits, et malgré l'éclat constant de la gloire de ses armes, elle nous montre chez les Grecs le déclin d'une gloire plus digne d'envie et la cause de leur ruine.

Ce n'etait plus l'ancienne Sparte qui, compensant quelques vices par tant de vertus, faisait pardonner sa rudesse et sa morgue soldatesque en faveur de sa modération, de sa frugalité, de son patriotisme et de son amour pour la liberté. Sparte, devenue opulente par les conquêtes, les tributs et les extorsions, avait joint la corruption et même la perversité à la grossièreté de ses mœurs. Les passions, long-temps comprimées par les lois de Lycurgue, s'étaient fait jour et avaient débordé généralement comme un torrent qui a rompu ses digues.

Ajoutons à ces causes de la dégénération le change-

ment qu'éprouva le système de gouvernement, quant à l'esprit, si non quant à la lettre. Les éphores, devenus arrogants, avaient introduit une véritable oligarchie; les rois, le peuple, les alliés tremblaient devant eux; la courte durée de leurs fonctions (une année) les rendait plus ardents à s'enrichir par des voies coupables; ils étaient insatiables de rapines; sous leur gouvernement tout était vénal, jusqu'à la vie de leurs concitoyens, car ils prenaient de l'argent en remplacement des troupes que les alliés devaient fournir, et faisaient marcher, au lieu de celles-ci, leurs propres citoyens dont l'enrôlement leur coûtait moins. De tels exemples, bannissant toute pudeur, propageaient la corruption et autorisaient les extorsions les plus horribles.

Les Spartiates semblaient n'avoir conservé de leur ancien caractère que la dureté et l'insensibilité. Les prétendus libérateurs de la Grèce en devinrent les tyrans. La résistance à leurs ordres, n'eût-elle été même qu'apparente, passait pour un crime capital. Lysandre fit périr huit cents Milésiens qui s'étaient attiré sa disgrâce, et les Décemvirats que Sparte établit dans la plupart des villes, furent des gouvernemens aussi cruels que celui des trente tyrans d'Athènes.

On ne sait quel sentiment les Grecs de ce temps-là inspirent le plus, de la compassion ou du mépris. Car les Spartiates trouvaient partout aussi facilement des complices de leur tyrannie que des victimes dociles. Ils érigèrent des autels au sanguinaire Lysandre, qui

foula aux pieds l'humanité, le droit des gens et la foi des sermens, et ils firent mourir Socrate.

Nouvelle guerre de Perse. Paix d'Antalcide.

La gloire même des armes grecques fut ternie, parce qu'elles servirent à l'injustice et à la bassesse. Les vainqueurs de Salamine et de Platée devinrent mercenaires de la Perse, tantôt pour soutenir la cause d'un rebelle, tantôt pour combattre leurs propres compatriotes. C'est ici le cas de faire mention de l'expédition des 13000 Grecs à la solde de Cyrus, gouverneur de l'Asie-mineure, contre Artaxerxe, son roi légitime et son frère. Mais nous en avons parlé dans l'histoire de Perse, ainsi que de la seconde guerre qui en fut la suite, et des triomphes non mérités de Dercyllidas et d'Agésilas.

Agésilas devait le trône de Sparte à Lysandre; mais ce général, ayant perdu l'ascendant dont il avait joui sur l'esprit du prince, ourdit une trame perfide pour se venger. Le complot fut découvert à temps, et Lysandre n'échappa au supplice que par la mort qu'il trouva dans un combat contre les Thébains; car pendant qu'Agésilas combattait glorieusement en Asie, la guerre civile avait éclaté de nouveau dans la Grèce. Les petits états reconnurent trop tard, que la chute d'Athènes avait empiré leur sort et que le pouvoir de la primauté en Grèce avait passé entre les mains de despotes sans pudeur. Le mécontentement fut tel, qu'on

oublia tous les autres intérêts et les inimitiés particulières, et que Thèbes et Corinthe même firent cause commune avec Athènes.

Sparte ayant eu le dessous dans divers combats, rappela, pour défendre son autorité, Agésilas, qui poursuivait en Asie sa marche victorieuse. Celui-ci obéit, accourut vers les plaines de Coronée, battit les ennemis qui firent une vigoureuse résistance (l'an 3590), et consolida ainsi la domination de Sparte.

Mais l'Athénien Conon venait de la détruire sur mer. Cet habile amiral était parvenu à déterminer le roi de Perse à équiper une flotte contre les redoutables Spartiates. Conon en prit le commandement et remporta à Gnide (Knidos) une victoire décisive sur les ennemis de sa patrie. Il rentra triomphant dans le Pirée et rétablit avec l'argent des Perses les fortifications et les ouvrages que Lysandre avait fait raser. On continua pendant sept ans encore de combattre avec des succès variés. Les Perses penchèrent de nouveau du côté de Sparte. Iphicrate et Chabrias firent refleurir Athènes. Les Spartiates conclurent alors avec les Perses (l'an 3597) le fameux traité, appelé paix d'Antalcide, d'après le nom de son négociateur, laquelle contraste d'une manière humiliante avec la glorieuse paix de Cimon; car les Grecs de l'Asie, que cette dernière paix avait affranchis, rentrèrent, en vertu du nouveau traité, sous le joug des Perses. Lemnos fut

donnée aux Athéniens, et les autres îles de la Grèce conservèrent leur liberté.

Par cette paix les Spartiates maintinrent leur prépondérance dans la Grèce; mais, ce qui pourrait servir d'exemple pour tous les temps, c'est qu'un attentat inoui leur arracha pour jamais le pouvoir. Phébidas, envoyé pour soumettre les Olynthiens révoltés, surprit, au milieu de la paix et sans aucun motif plausible, Thèbes, affaiblie par des divisions intestines, s'empara de la citadelle apelée Cadmée et y mit garnison (l'an 3606). Sparte établit à Thèbes un gouvernement oligarchique qui, entre autres actes de violence, exila quatre-cents des meilleurs citoyens, au nombre desquels fut Pélopidas qui, avec moins de ressources que n'en avait Thrasybule lorsqu'il sauva Athènes, délivra sa patrie de l'oppression des tyrans et força les Spartiates d'évacuer la citadelle de Cadmée.

Ce fut là le commencement de la guerre qui précipita Sparte du faîte de sa grandeur. Les Athéniens contractèrent alliance avec les Thébains. On se battit long-temps sur terre et sur mer. Timothée, fils de Conon, y acquit plus de gloire que Pélopidas qui, dans le combat de Tégyre, fit pour la première fois respecter la valeur thébaine.

Par la médiation du roi de Perse les Grecs conclurent alors entr'eux une paix dont Thèbes seule fut exclue.

Toutes les forces de Sparte vinrent ensuite fondre sur Thèbes. Cléombrote, roi de Lacédémone, pé-

nétra dans la Béotie à la tête d'une armée formidable, mais la victoire éclatante remportée à Leuctres (l'an 3613) par Epaminondas et Pélopidas, sur des forces quatre fois plus nombreuses, mit fin à l'odieuse domination de Sparte.

Epaminondas et Pélopidas. Grandeur de Thèbes.

Jusqu'alors Thèbes n'avait joué qu'un rôle peu important. Ne jouissant d'aucune considération au dehors, épuisée dans son intérieur par des discordes civiles, elle fut attaquée et vivement pressée par Sparte. Deux grands hommes, Pélopidas et Epaminondas parurent; ils délivrèrent leur patrie, la tirèrent de l'abîme de maux où elle était plongée, appaisèrent les troubles qui la déchiraient, la firent dominer sur le peuple béotien, élevèrent les jeunes Thébains dans le métier de la guerre, formèrent ensuite cette troupe invincible (ce bataillon sacré de trois-cents jeunes héros animés du plus brûlant patriotisme, unis entr'eux par les liens d'une noble émulation et de l'enthousiasme de l'amitié), et portant les coups les plus terribles à l'arrogante domination de Sparte, la renversèrent, imposèrent des lois à la Thessalie et à la Macédoine, et illustrèrent le nom de Thèbes dans toute la Gréce. Mais après que ces héros eurent opéré ces prodiges, et qu'ils eurent achevé leur glorieuse carrière qu'un destin rigoureux ne termina que trop tôt, la prééminence de Thèbes s'évanouit comme un songe, et sa grandeur,

semblable a un édifice sappé dans ses fondemens, s'écroula sur elle-même.

Après la bataille de Leuctres Epaminondas, à la tête de forces nombreuses, fondit sur le Péloponnèse. Sparte, dont naguère la domination s'étendait au loin, pouvait alors à peine défendre ses propres murailles. La fleur de sa jeunesse avait péri, et les peuples qu'elle avait soumis, les alliés l'abandonnaient. Dans cette extrémité Agésilas se conduisit en héros, digne adversaire d'Epaminondas. Ce dernier, malgré tout son génie, malgré tous ses efforts, ne put se rendre maître de Sparte. Les Athéniens conclurent une alliance avec cette ville, leur ancienne ennemie, qui, rabattant de la fierté qu'elle avait montrée après sa victoire d'Egospotamos, consentit à partager le commandement avec Athènes. Epaminondas se retirant, laissa le champ libre à l'armée d'Iphicrate et abandonna le Péloponnèse. Il avait assez fait pour l'abaissement de Sparte; il avait rendu aux Messéniens, qu'il avait rappelés, le pays de leurs ancêtres, et resserré pour l'avenir le territoire de la Laconie entre la ville de Messène nouvellement bâtie et la forte citadelle de Mégalopolis en Arcadie.

A leur retour Epaminondas et Pélopidas furent traduits devant le tribunal suprême, pour avoir conservé le commandement au delà du temps fixé par la loi. Ce ne fut qu'avec peine qu'ils échappèrent à la condamnation. Il y eut alors un intervalle de six ans de

repos pour les armes. Pélopidas dans ces entrefaites, appelé au secours des peuples de la Thessalie, fit plusieurs expéditions brillantes contre Alexandre, tyran de Phère, et perdit la vie dans la dernière. Il avait quelque temps auparavant décidé, comme arbitre, sur la succession au trône de Macédoine; dans cette circonstance le jeune Philippe avait été amené à Thèbes comme ôtage: ce fut dans le commerce d'Epaminondas que se forma le génie du jeune prince, qui, dans la suite, suscita tant de maux à toute la Grèce et surtout à Thèbes.

Un différend, survenu entre Tégée et Mantinée, occasionna une nouvelle expédition d'Epaminondas dans le Péloponnèse. Ce fut dans les environs de Mantinée que se livra la mémorable bataille qui devait décider de la grandeur de Thèbes ou de Sparte (l'an 3621). L'excellent ordre de bataille d'Epaminondas lui assura la victoire; au moment où il allait l'achever il fut atteint d'un javelot ennemi. On le rapporta mourant dans sa tente, et lorsqu'il eut appris que son bouclier était en sûreté et l'ennemi en fuite, il retira joyeusement le fer de sa plaie et rendit le dernier soupir. C'est ainsi que mourut le Premier d'entre les Grecs, selon l'expression de Ciceron.

La Grèce subjuguée par les Macédoniens.

La plupart des républiques firent la paix après la bataille de Mantinée. Sparte et Thèbes seules ne se

réconcilièrent point ; mais l'épuisement de leurs forces les empêcha de continuer la guerre.

Agésilas, témoin et même cause de l'abaissement de sa patrie, alla, pour détourner ses regards de ce spectacle affligeant, tenter une expédition en Egypte, où il mourut.

Athènes fit pendant trois ans la guerre à ses anciennes alliées, les républiques de Chios, Cos, Rhodes et Bysance qui s'étaient détachées d'elle. Pour complaire à un peuple inconstant et sans caractère, il fallut que les deux excellents généraux Iphicrate et Timothée cédassent le commandement à Charès, homme sans aucun mérite. Il y eut beaucoup de sang versé inutilement ; les républiques conservèrent leur indépendance.

Les états de la Grèce se trouvaient alors dans la même condition où elles avaient été avant la guerre de la Perse. Il n'y avait plus d'hégémonie. Sous le nom de liberté chaque état subsistait isolément pour soi. Cependant, comme la Grèce possédait encore la même étendue de pays, la même population et un surcroit de forces militaires porportionné à l'accroissement de sa prospérité, et que les liens politiques subsistaient de même qu'autrefois, à l'exception de la prééminence de l'un des états, elle aurait pu être aussi puissante qu'anciennement, tant à l'extérieur que dans l'intérieur, si les temps n'avaient amené la différence essentielle qui se trouve entre la vigueur de la jeunesse et le déclin de

l'âge, ou entre l'état d'une union naissante et celui d'une dissolution très-prochaine. L'amour de la patrie, de la liberté, d'une noble gloire n'exaltait plus les cœurs; à ces sentiments avaient succédé le vil égoïsme, la molle sensualité, l'arrogance, l'envie et la haine. Le souvenir des ancêtres n'inspirait que l'orgueil et non l'émulation; une génération abâtardie cheminait à travers les tombeaux des héros qu'elle aurait dû prendre pour modèles.

Pour surcroit de malheurs le destin suscita contre cette Grèce vieillissante l'ennemi le plus redoutable dans la jeune et vigoureuse Macédoine gouvernée par Philippe. Dès son avénement au trône Philippe conçut le projet de soumettre la Grèce; il le poursuivit pendant plusieurs années avec une persévérance et des efforts infatigables. Employant tour-à-tour l'adulation et les menaces, l'artifice et la force, l'or et les armes, il sut faire des Grecs mêmes l'instrument de la ruine de la Grèce. Avec les trésors d'une ville il se faisait un parti dans une autre; la défaite d'un peuple entraînait l'asservissement d'un autre, et lorsqu'enfin, dans cette Grèce dégénérée, intérieurement déchirée et trahie, la flamme du patriotisme, attisée par l'excès de tous les maux, jeta encore ses dernières lueurs, lorsque dans les rangs des Grecs retentit encore une fois le cri de guerre: Liberté, Patrie, l'une et l'autre furent foulées aux pieds par la phalange victorieuse dans les plaines sanglantes de Chéronée (l'an 3646).

C'est de cette catastrophe que date la domination de la Macédoine, à l'histoire de laquelle se lie maintenant celle de la Grèce.

HISTOIRE DE LA MACÉDOINE.

Histoire des temps les plus anciens.

Les ténèbres de l'antiquité couvrent l'origine de la Macédoine, ainsi que de la Thrace qui l'avoisine. La civilisation qui y fut très précoce, car Orphée naquit dans la Thrace, se perdit et ces pays restèrent ensuite pendant plusieurs siècles plongés dans la barbarie. Plusieurs historiens prétendent qu'il y eut jusqu'à cent cinquante peuples établis en Macédoine lorsque l'Héraclide Caranus, venu d'Argos, s'établit à Edessa (l'an 3170). D'après la tradition, ses conquêtes formèrent le commencement d'un royaume qui reçut, déja sous Perdiccas, son arrière-petit-fils (l'an 3271), un accroissement considérable ; et qui subsista pendant 650 ans, jusqu'à la domination des Romains. Darius Hystaspe, dans son expédition contre les Scythes, soumit la Macédoine et la Thrace. Ces deux pays recouvrèrent la liberté par les victoires des Grecs qui contribuèrent à l'accroissement de leur population et de leur prospérité. Perdiccas II prit sagement part (l'an 3548) à la guerre du Péloponnèse contre Athènes. Les tragé-

dies d'Euripide furent représentées (l'an 3571) à la cour d'Archélaus. Peu-à-peu le pays sortit de l'état de barbarie; on fonda des villes, on construisit de grandes routes et l'agriculture commença à fleurir. Mais dans la suite la Macédoine fut désolée par de longues guerres civiles, principalement sous les fils d'Amyntas II (l'an 3614). Les Illyriens, les Thraces, les Athéniens, les Thébains prirent part à ces guerres; Pélopidas emmena Philippe, le plus jeune des princes de Macédoine, comme ôtage à Thèbes. Celui-ci, après la mort de ses deux frères ainés et lors de l'apparition d'autres concurrents au trône, s'échappa de Thèbes, fut nommé par les Macédoniens tuteur de son neveu Amyntas III encore mineur, et bientôt ensuite les circonstances exigeant que les rènes de l'état passassent aux mains d'un prince plus énergique, Philippe fut déclaré roi (l'an 3625).

Philippe II.

Lorsque Philippe monta sur le trône, la Macédoine était dans un bouleversement complet, déchirée par les factions, en butte au mépris et à l'avidité des états voisins. Vingt ans après plus florissante que jamais, une vigueur nouvelle lui avait rendu la prospérité. Sa domination s'étendait au loin sur les nations barbares depuis la mer adriatique jusqu'à la mer-noire et depuis les montagnes de l'Hémus jusqu'aux bords de l'Ister. Le grand-roi de Perse qui jadis comptait la Macédoine au

nombre de ses plus faibles tributaires, ne vit pas sans inquiétude l'accroissement rapide de cette puissance.

Les Thraces, les Illyriens et les Dardaniens que Philippe vainquit les premiers, contribuèrent aux autres conquêtes de ce monarque en faisant marcher leur jeunesse avec ses armées. Ce fut pour lui une acquisition précieuse que le pays situé entre le Strymon et le Nestus, dont les mines, dans les entrailles du Mont-Pangée, lui rapportaient annuellement mille talents. Mais toutes ces conquêtes, ainsi que celle des côtes et des villes maritimes Amphipolis, Pydna, Potidée, et de la puissante Olynthe ne furent que les préparatifs de l'exécution de son projet favori, celui d'asservir la Grèce.

Le peuple grec était bien déchu de son ancienne gloire. Il n'y avait plus chez lui ni esprit national, ni amour de la patrie. L'austérité républicaine était dégénérée en mollesse et en sensualité; le vil égoïsme avait remplacé le zèle pour le bien public; les discordes civiles avaient épuisé les forces les plus précieuses. Les Grecs ne savaient plus être libres, ni indépendants, parce qu'ils ne méritaient plus de l'être. Néanmoins l'asservissement de ce peuple était une entreprise gigantesque pour le roi de Macédoine, dont les ancêtres tenaient à honneur d'être inscrits dans les registres des citoyens d'Athènes, et dont le trône avait, pendant un assez long temps, entièrement dépendu de Thèbes. L'impression que l'amour de la patrie ne faisait plus

sur l'ame des Grecs, pouvait encore être produite par des causes moins nobles, par des intérêts personnels; l'éloquence irrésistible d'un Démosthènes pouvait entraîner à des résolutions mâles les esprits les plus indolents, un moment de concorde aurait suffi à ce peuple pour abattre la puissance naissante de la Macédoine. Philippe n'eut rien de plus à coeur que de prévenir ce moment si redoutable, et le succès de ses efforts fut le triomphe de sa politique adroite, de sa persévérance et de sa profonde dissimulation. Pour détourner de lui les effets du préjugé défavorable dont les Grecs étaient imbus contre tout ce qui était désigné sous le nom de barbare, il adopta leurs mœurs et leur langue et se fit passer pour Hellène; il se fit des partisans dans toutes les villes, surtout parmi les orateurs du peuple, en les gagnant par des adulations ou des largesses, ou par des emprunts qu'il faisait dans le dessein de confondre leurs intérêts particuliers avec les siens. Il sema les défiances et la discorde entre les peuples, contenant les uns par des promesses et la concession de quelques avantages peu importants, engageant les autres dans des guerres intestines; et son apparente modération, leur donnant le change, les endormit dans l'illusion de la sécurité. Il affectait de ne prendre part aux affaires publiques de la Grèce qu'autant qu'il était appelé à jouer le rôle de médiateur, de protecteur ou d'exécuteur de la volonté des peuples.

C'est ainsi que les principaux de la Thessalie, les

Aluades, réclamèrent son assistance contre Lycophron, tyran de Phère. Philippe le battit (l'an 3632), et commanda ensuite en maître dans la Thessalie. Bientôt après les Thébains implorèrent son secours contre les Phocéens, et lui ouvrirent par là les portes de la Grèce.

Cette guerre, appelée guerre sainte parce qu'elle se faisait dans les intérêts d'un dieu, accéléra la ruine de la Grèce. Les Thébains, par suite d'une ancienne haine, avaient fait condamner, par le tribunal des Amphictyons, les Phocéens à une amende considérable, pour avoir fait passer la charrue sur un terrain consacré à Apollon, et avaient réduit par là ces derniers à la résolution désespérée de piller les trésors du temple de Delphes, pour avoir les moyens de faire une vigoureuse résistance. Cette guerre, allumée par le fanatisme, dura dix ans. Athènes et Sparte combattirent pour les Phocéens, dont le courage était enflammé par trois frères, Philomèle, Onomarque et Phayllus, qui les commandèrent successivement et qui moururent tous trois de la mort des héros. Thèbes, épuisée, sollicita l'assistance de Philippe qui épiait cette occasion; il la saisit, défit les Phocéens, et obtint pour récompense, outre la réputation de prince religieux, les deux suffrages que le peuple sacrilège avait précédemment dans le conseil des Amphictyons, et qui lui donnèrent une influence légale dans les affaires de la Grèce (l'an 3640).

Cependant deux grands hommes contrariaient ses desseins, c'étaient Démosthènes et Phocion; le premier par l'enthousiasme que ses discours inspiraient au peuple, par la sagacité qui lui faisait pénétrer les desseins de Philippe, et la persévérance avec laquelle il les traversait; le second, le sauveur de Périnthe et de Bysance, par ses talents militaires et ses vertus dignes de l'ancienne Grèce.

Une seconde guerre sainte amena enfin la catastrophe finale. Les Locriens d'Amphisse, qui s'étaient emparés du port de Cirrha, revendiqué par les prêtres du temple de Delphes, furent déclarés proscrits par les Amphictyons. Philippe fut chargé de faire exécuter la sentence. Il déboucha par le défilé des Thermopyles et, jugeant la dissimulation désormais inutile, s'empara de la grande et forte ville d'Elatée. Les Grecs ouvrirent alors les yeux et reconnurent le danger. — Thèbes et Athènes, entraînées par l'éloquence irrésistible de Démosthènes, s'allièrent alors malgré leur haine réciproque. Les Achéens, les Corinthiens et d'autres peuples prirent aussi les armes pour la défense de la liberté. Ce fut le dernier élan du patriotisme. Les armées ennemies se rencontrèrent près de Chéronée en Béotie (l'an 3646). La bataille fut sanglante. Le sang froid de Philippe l'emporta sur la bouillante impétuosité des Grecs. La liberté de la Grèce reçut le dernier coup. La modération du roi acheva de soumettre les Grecs. Thèbes seule fut traitée avec rigueur; Athènes

obtint des conditions de paix favorables. Les députés de toutes les villes furent appelés à Corinthe pour y recevoir la loi du vainqueur.

C'en était fait, toute résistance ultérieure paraissait impossible. Les partisans des Macédoniens triomphaient partout; les patriotes, réduits au silence, ne fondaient plus leurs espérances que sur un avenir éloigné, et la multitude, abattue et découragée, attendait son salut de la clémence du vainqueur. Cependant Philippe n'osait encore se donner le titre de roi de la Grèce, sachant bien que le peuple tient plus au nom et à la forme, qu'à la chose même. Mais il se fit nommer, dans l'assemblée générale de Corinthe, Généralissime des armées grecques contre les Perses, objets de la haine héréditaire de la nation. Sparte seule n'avait point envoyé de députés à cette assemblée.

Les armées étaient déjà rassemblées; la cour de Suse tremblait déjà, lorsque le destin en ordonna autrement. Philippe, au milieu des réjouissances d'une fête consacrée à une réconciliation, entouré de ses proches, de ses amis, de ses favoris et de ses serviteurs, mourut frappé d'un fer assassin que sa propre épouse avait mis entre les mais du meurtrier et que son fils ne détourna pas (l'an 3648).

Alexandre le Grand.

Ce fils Alexandre, sur qui plane pour le moins le soupçon de participation à l'assassinat dont son père

Philippe périt victime, avait, dès sa tendre jeunesse, attiré sur lui l'attention des peuples par son ambition précoce et son ardeur pour la gloire qui se manifestaient dans ses discours et ses actions. Son père lui-même, lisant dans l'avenir, lui avait un jour conseillé d'aller conquérir quelque autre royaume, la Macédoine étant trop petite pour lui, et les larmes que le jeune Alexandre répandit à la nouvelle des victoires de son père, et en exprimant la crainte de ne plus trouver de conquêtes à faire, présagèrent dès lors aux peuples les torrents de larmes et de sang que leur coûterait un jour sa grandeur future. La mort de Philippe parut aux nations vaincues le signal du retour de la liberté; elles reprirent les armes pour secouer le joug odieux de la Macédoine.

Dans cette extrémité quelques conseillers d'Alexandre lui proposèrent de détourner l'orage par la modération et l'indulgence; mais le héros, sentant l'importance du moment, rejeta les conseils de la pusillanimité et résolut de paraliser séparément, par une agression subite, les efforts des peuples rebelles, sans leur laisser le temps de se réunir. Il se mit donc soudain en marche, à la tête des siens, répandit l'effroi partout, renversant tous les obstacles, faisant main-basse sur tous ceux qui osaient résister, et usant de clémence envers les repentans. Les descendans des vainqueurs de Marathon et de Platée achetèrent alors leur pardon par la soumission. Ils s'estimèrent heureux qu'Alexandre, à l'exemple de son père, daignât se contenter du titre de généralis-

sime des Grecs contre les Perses. Mais après la pacification de la Grèce, le roi, ayant entrepris une expédition lointaine pour aller soumettre des peuples barbares, une nouvelle sédition éclata en Grèce, et principalement à Thèbes. Le retour subit et imprévu d'Alexandre et la prise de Thèbes y mirent bientôt fin; pour statuer un exemple, le vainqueur fit détruire, au son d'une musique guerrière, cette ville infortunée, dont tous les habitans, à l'exception de la famille de Pindare, furent passés au fil de l'épée ou vendus comme esclaves.

Dès lors la servile adulation ne connut plus de bornes; Alexandre fut élu de nouveau généralissime aux acclamations de joie de tout le peuple, et le théâtre des scènes sanglantes s'ouvrit.

Les dispositions défensives des Perses furent faibles et sans ensemble; au lieu de défendre l'Hellespont, ils prirent position au Granique (l'an 3650), et furent aisément forcés par l'impétuosité de la première attaque du héros macédonien. L'Asie-mineure fut le prix de cette victoire, et l'armée du vainqueur eut un renfort important dans la flotte qu'équipèrent les villes d'Ionie.

Entraîné par la fatalité de son étoile, Darius avait conduit toutes les forces de la Perse dans les défilés de Cilicie, oubliant les désastres de Marathon et de Salamine, occasionnés par le rassemblement d'un trop grand nombre de troupes dans un étroit espace. Son armée fut entièrement défaite; il abandonna au vainqueur son camp, ses trésors et sa famille, et s'enfuit,

accablé de douleur et de confusion, dans l'intérieur de son royaume.

Alexandre continua sa marche à travers les contrées florissantes de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine jusqu'aux frontières de l'Egypte, Tyr seule, cette reine de la mer, qui florissait sous le gouvernement modéré de la Perse, forte par sa position au milieu de la mer et par sa marine, osa résister. Sa conquête, après sept mois de combats sanglants, fut le triomphe de l'art militaire et le prix d'une persévérance infatigable; mais le sort affreux que subirent cette malheureuse ville et ses généreux habitans, est peut-être la tache la plus ineffaçable des pages sanglantes de l'histoire d'Alexandre.

Les sacrifices immenses que Darius offrit alors pour obtenir la paix, furent rejetés avec dédain par l'arrogant vainqueur, et après la conquête de Gaza les Egyptiens, de tout temps odieux aux Perses, furent soumis sans beaucoup d'efforts (l'an 3652). Alexandre, affrontant les fatigues et les dangers, parcourut ensuite les sables de la Libye jusqu'au grand Oasis où se trouvait le temple de Jupiter Ammon, et les prêtres le déclarèrent fils de ce dieu (l'an 3653).

Après avoir érigé le plus magnifique monument à sa gloire, en faisant construire Alexandrie, l'insatiable conquérant quitta l'Egypte pour passer dans l'Asie-centrale. Ce fut dans les plaines d'Arbelles que fut porté le coup décisif, dont il était facile de prévoir le résultat (l'an 3654). Néanmoins on ne saurait mécon-

naître les décrets du destin dans les revers qui accablèrent Darius, de même que dans la catastrophe qui en combla la mesure. Les pays au centre de la Perse, la majestueuse Babylone, et Suse qui renfermait les trésors de l'Asie, et même Persépolis, vénérable par son antiquité, tombèrent au pouvoir du vainqueur, qui avait franchi de vive force tous les passages à travers les montagnes. Ce fut là qu'à l'instigation de Thaïs, courtisanne athénienne, Alexandre fit détruire par le feu le monument le plus sacré de la nation perse.

La conquête rapide des provinces du nord (la Médie, la Parthide, l'Hyrcanie, la Margiane et l'Arie), où Darius s'était réfugié après sa défaite, prouva qu'Alexandre savait non seulement vaincre, mais encore profiter de la victoire. Darius périt d'une manière cruelle, victime de la trahison de Bessus. Ce fut la diligence avec laquelle Alexandre pressait sa marche, qui hâta l'exécution de cet affreux complot. La poursuite de Bessus ou Artaxerxe IV, nom que s'était donné l'usurpateur, et son châtiment (l'an 3636) furent l'effet de la politique et de la haine d'Alexandre, et non pas de son équité. Alexandre était non seulement usurpateur lui-même, mais il était encore souillé de meurtres; il avait assisté au supplice de Philotas et fait assassiner Parménion, son serviteur et son plus fidèle ami. Bientôt après il tua de sa propre main Clitus, son frère de lait, qui lui avait sauvé la vie *). Ce dernier crime peut être atténué en

*) à la bataille du Granique. *(Note du trad.)*

alléguant la chaleur du vin et le courroux excité par l'insolence de Clitus; mais le supplice de Callisthène *) (3657), pour avoir refusé au vainqueur les honneurs de la divinité, est un forfait à jamais exécrable.

L'ambition d'effacer la gloire des anciens héros dont la tradition rapporte les exploits dans les Indes, détermina Alexandre à porter ses armes dans ces régions lointaines. Après avoir soumis les Evergètes, les Arachosiens, puis les Bactriens, les Sogdiens et les montagnards de la chaîne du Paropamisus, il pénétra avec ses colonnes macédoniennes, depuis long-temps fatiguées de la guerre, dans les contrées populeuses de l'Inde septentrionale (Panjab). Les habitans, ancêtres des Seiks et des Mahrattes actuels, étaient de la caste guerrière indienne, ce qui explique la valeur avec laquelle ils se défendirent. L'alliance du roi Taxile favorisa néanmoins les progrès d'Alexandre. Il passa l'Indus **), puis l'Hydaspe (Behat ou Chelum), battit le vaillant Porus dont il gagna ensuite l'amitié, traversa le grand fleuve Acesines (Tchenab, Schenaub) et l'Hydraotes (Rauvi) jusqu'à l'Hyphase (Bejah), près de la ligne de démarcation qui sépare les territoires de l'Indus et du Gange. Il convoitait déjà les trésors de l'Inde au delà de ce fleuve, lorsque son

*) Aristobule prétend cependant qu'il ne fut que chargé de fers et qu'il mourut de sa mort naturelle.

**) Aujourd'hui le Sind. (Dict. géogr. univ.)

Notes du traduct.

armée, refusant avec fermeté de marcher plus loin, le contraignit, malgré lui (l'an 3658), à la retraite qu'il commença en traversant le pays des Malliens (Moltân, Multaun) jusqu'à l'Hydaspes sur lequel il s'embarqua, et continuant sa route par eau sur l'Acesines et ensuite sur l'Indus jusqu'à l'Océan, il soumit toutes les nations sur les deux rives. Ayant alors quitté sa flotte qui, sous le commandement de Néarque, fit le trajet depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'au Golfe persique, il passa avec ses troupes de terre à travers les déserts sablonneux de la Gédrosie et de la Carmanie, dans la Perside et de là à Babylone. Les trois quarts de ses troupes succombèrent à la famine et aux maladies contagieuses. Oubliant ensuite les dangers et les maux passés, le conquérant du monde déshonora son expédition par des orgies et des débauches continuelles.

Alexandre donna dans Babylone audience aux députés et aux gouverneurs des provinces, ainsi qu'aux ambassadeurs des peuples éloignés, réforma, comme il avait fait aussi dans sa marche, de nombreux abus dans l'administration, décerna des récompenses, infligea des punitions et médita de vastes projets autant pour organiser son royaume que pour en reculer les bornes.

On ne sait pas précisément quels furent ces projets; on y reconnaît cependant l'intention de réunir toutes les diverses parties de son immense royaume et d'en faire un ensemble cohérent et durable.

Les arts, les sciences et la politesse de la Grèce de-

vaient se transplanter aux rives de l'Indus et de l'Oxus et dans les bois de la Hyrcanie, et pour soutenir ce grand édifice, les Grecs et les Macédoniens devaient apprendre à obéir comme les Perses. La capitale du grand empire devait être l'antique Babylone, cette ville majestueuse qui, par sa position au milieu du monde alors connu, serait devenue le centre du commerce par terre et par mer avec les peuples les plus éloignés.

Mais ces bienfaits de la civilisation, du bien-être public et de la propagation des lumières ne devaient pas être circonscrits dans la périphérie d'un seul empire, quelque grand d'ailleurs qu'il fût; tous les peuples de la terre devaient être appelés à y participer. C'était en donnant au commerce la plus grande extension possible, c'était plus efficacement encore par la force des armes et par les conquêtes que ce grand projet devait être réalisé et qu'Alexandre devait devenir maître du monde.

C'est dans ce dessein qu'Alexandre, méditant d'abord la conquête de l'Arabie qui aurait arrondi ses états, projetait vraisemblablement de faire sortir du Golfe arabique une flotte puissante qui, naviguant sur la même route qu'avaient jadis suivie des pilotes phéniciens envoyés par Néchus, aurait fait le tour de l'Afrique, et en aurait vaincu toutes les nations; puis rentrant dans la Méditerranée, par le détroit de Gades, aurait soumis les peuples des côtes, principalement les Carthaginois et les Romains, et serait finalement

revenu par l'occident dans sa patrie qu'elle avait quittée en mettant à la voile à l'orient.

Mais le destin en avait ordonné autrement. Le héros macédonien mourut à l'âge de trente-deux ans des suites de l'ivrognerie ou du poison, ou de l'épuisement, et l'édifice commencé de ses immenses travaux s'écroula par de violentes secousses.

Démembrement de l'empire d'Alexandre.

Après la mort d'Alexandre le Grand toutes les provinces de son vaste empire furent pendant trente-trois ans un théâtre de désordres et de scènes sanglantes. A l'exception de quelques mouvements dans la Grèce, et de l'affection du peuple babylonien pour Seleucus, l'histoire, pendant ce long intervalle, n'offre rien qui intéresse les peuples en général. Elle ne nous présente que l'affligeant tableau de généraux et de soldats qui se disputent entr'eux la possession de quelques troupeaux d'esclaves sans maîtres, et qui s'entre-déchirent, ainsi que les troupeaux eux-mêmes, dans leur fureur insensée. Il y a peu de périodes aussi déplorables dans l'histoire.

Alexandre avait laissé après lui une nombreuse parenté collatérale, outre sa mère Olympias, et quelques veuves, et entre ces dernières Roxane qui donna le jour à un fils posthume, Alexandre Egée. Aucun des membres de cette famille n'était propre à s'emparer des rênes de l'empire dans des temps si désastreux. Le seul

lien qui unît encore les états d'Alexandre c'était l'armée; mais celle-ci était entièrement dévouée a ses généraux qui, sûrs de leur autorité, dédaignaient d'obéir à des princes encore enfans ou dépourvus de génie, ou à des femmes. Le partage de l'empire devint donc inévitable. Mais comment ce partage aurait-il pu se faire entre ces hommes puissants, dominés par la passion, l'ambition et habitués à ne reconnaître d'autre autorité que la force des armes? C'est pourquoi, bien que dans les commencements, par une défiance réciproque ou par quelque considération pour la maison royale d'Alexandre, ses parents portassent encore le titre de roi et que les généraux n'eussent que celui de gouverneur des provinces, les guerres les plus sanglantes ne tardèrent pas à éclater, et tous les parents d'Alexandre périrent sous le fer des assassins ou des bourreaux, comme si le destin les eût désignés pour victimes expiatoires des fautes du chef de la famille.

Les généraux les plus distingués d'Alexandre furent. Perdiccas Antipater et son fils Cassandre, Ptolémée, Seleucus, Lysimaque, Antigone et son fils Démétrius, et Eumènes.

Perdiccas, à qui Alexandre avait remis en mourant son anneau royal, fut d'abord, par une convention commune, élu administrateur du royaume. Philippe Arrhidée, frère d'Alexandre, d'un autre lit, qui plus tard épousa Eurydice, devait devenir roi conjointement avec le fils nouveau-né de Roxane. Les provinces

furent assignées aux généraux. Mais bientôt éclata la guerre civile, et Perdiccas périt assassiné par ses propres soldats (3662).

Antipater à qui Alexandre avait déjà confié le gouvernement des provinces européennes, fut nommé (l'an 3663) en remplacement de Perdiccas. Ce chef éclairé mourut dans la même année, et par une disposition testamentaire il chargea de la tutèle des rois son frère d'armes Polysperchon, au lieu de son fils Cassandre dont il redoutait le caractère enclin à toutes sortes de passions. Mais Cassandre se déclara l'ennemi de Polysperchon et d'Olympias accourue au secours de ce dernier. Philippe Arrhidée et son épouse Eurydice épousèrent ses intérêts; Olympias les vainquit et les fit mourir; mais elle fut elle-même mise à mort par Cassandre (l'an 3668), qui plus tard fit périr le jeune pupille Alexandre et sa mère Roxane.

Antigone, de la race des Téménides, eut en partage l'Asie-mineure. Son ambition ne se lassait point d'employer la force des armes et l'artifice pour étendre sa domination. Il vainquit d'abord Eumènes, le seul partisan de la race d'Alexandre, et le fit égorger. Il passa ensuite dans la province de Babylone que Seleucus gouvernait; celui-ci alla se réfugier sous la protection de Ptolémée, gouverneur d'Egypte, qu'il détermina à former une ligue contre Antigone avec Cassandre en Macédoine et Lysimaque en Thrace. Une guerre sanglante désola ces pays pendant plusieurs années.

Ptolémée remporta une grande victoire, et Seleucus, secondé par l'amour de son peuple, reprit Babylone (l'an 3672). Cependant Antigone conserva l'avantage, par sa valeur et ses talents militaires et par ceux de son fils Démétrius (Poliorcètes, preneur de villes), et dicta (l'an 3673) les conditions d'une paix qui le maintint dans la plus grande partie de ses conquêtes. Cependant, bientôt après éclata une nouvelle guerre dans laquelle Antigone et Démétrius remportèrent, au commencement, des victoires brillantes, mais furent enfin complètement défaits par leurs ennemis coalisés (l'an 3683) près d'Ipsus, petite ville de Phrygie. Le valeureux, mais sauvage et insatiable Antigone, vieillard de 84 ans, perdit dans cette bataille la souveraineté de l'Asie et la vie, Démétrius s'enfuit en Grèce, pour sauver les débris de sa puissance. Les généraux victorieux se partagèrent le butin et, prenant tous à la fois (à l'exception de Cassandre) le titre de roi, firent disparaître jusqu'à l'apparence d'une union entre les états d'Alexandre. Les masses séparées se constituèrent en royaumes indépendants qui cependant, malgré la diversité nationale des sujets, formèrent un seul système d'états, liés ensemble par l'origine des maisons qui les gouvernaient, par le maintien des mœurs macédoniennes et de quelques traits principaux du système de gouvernement et par leurs relations réciproques pendant la guerre et pendant la paix.

Nouveaux royaumes.

Parmi ceux-ci nous comptons principalement: 1) La Macédoine et la Grèce qui se trouvaient encore dans une connexion particulière, de manière que leur histoire ne peut être rapportée séparément. 2) Le grand royaume de Syrie, fondé par Seleucus (appelé Nicator, pour ses nombreuses victoires), et qui contient la majeure partie des pays qui formaient l'ancien empire des Perses. La Parthie et la nouvelle Judée en sont des parties détachées. 3) Le royaume d'Egypte qui fut fondé par Ptolémée Lagi et dont la durée surpassa celle de tous les autres. 4) Plusieurs autres royaumes moins étendus, surtout dans l'Asie-mineure, à l'histoire desquels sera annexée celle de quelques états voisins, qui s'y rattache en raison de leur commun asservissement à la domination de Rome.

I. La Nouvelle Macédoine et la Grèce.

Antipater. Revers de la Macédoine.

Quelque sage qu'eût été la politique de Philippe et d'Alexandre en traitant les Grecs avec plus d'égards et de ménagements que tous les autres peuples vaincus, et en leur laissant les noms et les formes de leurs anciennes constitutions, les Grecs n'en ressentaient pas moins douloureusement la perte de leur indépendance, et la plupart nourrissaient au fond du cœur une haine impla-

cable contre la domination étrangère. Lorsqu'Alexandre, à la tête de son armée victorieuse, pénétra dans l'intérieur de l'Asie, il fit prisonniers les députés de la Grèce chargés de négocier une alliance avec Darius, et bientôt après il fut instruit d'une sédition qui venait d'éclater dans le Péloponnèse. Agis II, bercé des songes de son ancienne grandeur, avait osé entrer dans la lice contre Antipater qu'Alexandre avait établi gouverneur des provinces européennes; mais ses troupes péloponnésiennes, ramassées à la hâte, furent dispersées près de Mégalopolis, et Agis fut tué.

Les esprits fermentaient en secret dans les villes de la Grèce. Le ressentiment des outrages reçus semblait avoir ranimé quelques étincelles de l'ancien esprit national. La multitude se prononçait presque de toutes parts pour la liberté; les citoyens riches et les plus distingués penchaient pour la Macédoine, ou du moins pour la modération et la résignation aux circonstances du moment. Tout-à-coup se répandit le bruit de la mort d'Alexandre, et les Grecs, dans un élan unanime d'enthousiasme, courent aux armes. La Béotie et Sparte, encore affaiblies de leurs pertes récentes, ainsi que l'Achaïe et l'Argolide, contenues par des garnisons macédoniennes, furent les seuls états grecs qui restèrent dans l'inaction. Les discours de Démosthènes retentirent de toutes parts et attisèrent l'incendie. — C'était Athènes qui prédominait alors parmi les autres états; Léosthènes eut le commandement en chef des

troupes. Les temps de Thémistocle semblaient revenus. Antipater accourut avec toutes les forces qu'il put rassembler; il fut battu, puis assiégé dans Lamia. Léonnatus, survenu d'Asie avec une armée auxiliaire, perdit la bataille et la vie (l'an 3662). Mais au milieu des acclamations de joie dont retentissait Athènes, Phocion, plus clairvoyant, prédit des revers.

Léosthènes avait aussi perdu la vie devant les murs de Lamia, et Cratérus était venu avec de grandes forces au secours de cette ville. Les Grecs essuyèrent une défaite sanglante, et Antipater, aussi artificieux que vaillant, sut dissoudre la ligue et dicta séparément à chaque république des conditions de paix ou de soumission. Ce fut principalement Athènes, qu'à l'exemple de Lysandre, il força de rentrer sous le gouvernement aristocratique, et de lui livrer les chefs du parti populaire. Démosthènes qui était du nombre de ces derniers, ayant été atteint dans sa fuite, se donna la mort, en digne orateur de la liberté. Phocion, négociateur de cette paix, fut mis à la tête du gouvernement.

La mort d'Antipater fut le signal de nouveaux combats. Polysperchon, son successeur, voyant que les autorités aristocratiques penchaient la plupart en faveur de Cassandre, fils d'Antipater, se déclara pour le parti démocratique qui, luttant contre maint orage, prévalait alors dans beaucoup de villes, entr'autres à

Athènes où le généreux Phocion devint la victime de la fureur du peuple (l'an 3366).

Le triomphe des démocrates ne fut pas de durée. Cassandre, supérieur à Polysperchon, affermit son autorité en épousant Thessalonice, sœur d'Alexandre le Grand. Dans toutes les villes de son obéissance il retira le pouvoir des mains de la multitude, et confia le gouvernement d'Athènes au sage et généreux Démétrius de Phalère, qui s'en acquitta si dignement que les dix années de son administration forment peut-être la plus heureuse période de l'histoire d'Athènes.

Mais la paix conclue en 3673 qui assurait la liberté aux villes grecques, occasionna une nouvelle révolution. Chacun voulait délivrer la Grèce, pour y gouverner lui-même. Démétrius (Poliorcètes) prévint tous les autres, parut devant Athènes, fut appelé Dieu Sauveur, et Démétrius de Phalère, le meilleur de tous les gouvernans, à qui l'adulation avait érigé trois-cents statues, n'échappa que par la fuite à une mort ignominieuse.

Après la bataille d'Ipsus, Athènes ferma ses portes à ce même Démétrius (Poliorcètes) qu'on venait de proclamer généralissime de la Grèce qu'il avait délivrée. Cette ville fut prise par lui, et se détacha encore de son parti ; vicissitudes qui ne peuvent s'expliquer que par la lutte de deux factions dans une même ville.

Pendant ce temps la Macédoine était en proie aux

maux de la guerre civile et de la guerre à l'extérieur. Cassandre était mort trois ans après la bataille d'Ipsus (l'an 3686), et son fils aîné, Philippe I, presqu'immédiatement après. Ses deux autres fils, Antipater et Alexandre, se disputèrent la couronne. Leur mère Thessalonice, seul rejeton de la race d'Alexandre, périt par le fer d'Antipater! Le parricide trouva bientôt la mort lui-même à la cour de Lysimaque (en Thrace), où il s'était réfugié. Alexandre implora l'assistance de deux princes avides de conquêtes, Pyrrhus, prince d'Epire, et Démétrius Poliorcètes. Il obtint le secours demandé, mais il fut assassiné par ce dernier (l'an 3690). La race d'Antipater étant alors éteinte, Démétrius, qui y était apparenté du côté de son épouse et qui en outre était de la race des Téménides, obtint la couronne de Macédoine.

Démétrius, que son malheur n'avait pas rendu plus sage, se prépara à de nouvelles conquêtes et perdit la Macédoine. Dans son désespoir il tenta une invasion dans l'Asie-mineure, et fut contraint par Seleucus, son gendre, de se rendre prisonnier. Au bout de trois ans d'une captivité assez douce il mourut (l'an 3699). L'histoire offre peu de princes dont le caractère et la destinée inspirent tant d'intérêt.

Lysimaque et Pyrrhus se disputèrent la Macédoine. Le premier l'emporta. Mais par suite de discordes domestiques auxquelles Seleucus Nicator prit part, la guerre éclata entre ce dernier et Lysimaque; les

deux seuls généraux d'Alexandre qui fussent encore en vie, l'un âgé de 77 ans, et l'autre de 80, se livrèrent (l'an 3702) dans les plaines de Corupédion une bataille sanglante que Lysimaque perdit avec la vie. Seleucus, au moment de joindre à la domination de l'Asie la couronne de Macédoine, fut assassiné par Ptolémée Céraunus, prince d'Egypte.

Ce dernier périt, deux ans après, dans une bataille contre une multitude immense de Gaulois qui avaient envahi le pays sous la conduite de Belgius. Un autre corps de Gaulois était commandé par Brennus. Ils répandirent partout l'effroi et la dévastation. On ignore quelle fut la raison d'une émigration aussi considérable. Les Gaulois, après de nouvelles victoires, et chargés d'un riche butin, dirigèrent leur marche vers la Grèce et pénétrèrent toujours en combattant jusqu'à Delphes où les Grecs, animés par l'enthousiasme politique et religieux, les défirent si complètement (l'an 3708), que Brennus et plusieurs autres chefs de son armée, dans la fureur du désespoir, se donnèrent la mort. Les restes de l'armée gauloise passèrent en Thrace, et de là dans l'Asie-mineure où ils s'établirent et donnèrent au pays le nom de Galatie.

Antigone Gonatus et sa maison.

Antigone, prince plein de mérite, fils de Démétrius Poliorcète, né à Gonni, s'assit alors sur le trône de Macédoine. Ce pays, épuisé par de longs malheurs et des

pertes récentes, le reçut (l'an 3706) comme un libérateur. Il eut cependant des combats à soutenir contre Pyrrhus et Alexandre, fils de ce dernier. Il fut chassé deux fois, mais il revint et se maintint sur le trône jusqu'à sa mort. Ce fut un prince digne d'éloges, le restaurateur du royaume et le père de la race de tous les rois qui lui succédèrent.

Démétrius II (l'an 3742), puis son cousin Antigone II Doson (l'an 3752), ensuite le fils de Démétrius Philippe II (l'an 3763), et enfin Persée (l'an 3806), sont les rois dont le règne forme la troisième période de l'histoire de Macédoine, en comptant la première depuis Caranus jusqu'à Alexandre le Grand, et la seconde depuis ce dernier jusqu'à Antigone Gonatus. Les songes chimériques d'empire du monde s'étaient évanouis, l'empire de Macédoine était redevenu un royaume ordinaire qui ne reprit une nouvelle consistance qu'après une longue série des plus cruels embarras. De même qu'autrefois, la Macédoine se trouva engagée dans des querelles peu glorieuses avec les barbares du voisinage, et la Grèce, prix des exploits de Philippe le Grand, fut pour la seconde fois le seul but auquelle elle aspirait; mais lorsque par les mêmes moyens, c'est-à-dire par la politique et la guerre, elle fut sur le point de l'atteindre, les armes romaines lui enlevèrent les fruits de ses efforts et renversèrent son trône.

Tel fut aussi le sort que subit, presque dans le même temps, la Grèce qui, après de longues traverses, commençait enfin, par le concours de circonstances favorables et sous le gouvernement de quelques grands hommes, à jouir d'un retour de prospérité. Les ligues que formèrent alors les Achéens et les Etoliens sont une des époques les plus intéressantes de l'histoire de la Grèce.

Il avait déjà existé, dans les anciens temps de la liberté, des confédérations entre les Etoliens de même qu'entre les Achéens. Mais les premières à cause de l'état de barbarie des Etoliens, et les autres à cause de l'impuissance des Achéens, ne pouvaient guère obtenir de résultats sensibles dans les conjonctures prospères des principales républiques de la Grèce. Sous la domination macédonienne tous les états grecs étaient condamnés à un égal degré d'abaissement. Beaucoup de villes étaient gouvernées par de petits tyrans. Alors quatre villes des douze anciennes villes de l'Achaïe renouvelèrent (l'an 3698) la confédération qu'avait rompue le malheur des temps. Cet ouvrage dont les bases étaient la concorde, l'égalité et l'amour de la liberté, prit croissance et force. Les autres villes de l'Achaïe s'étant jointes à la ligue, Aratus y fit accéder (l'an 3733) Sycion sa ville natale qu'il avait affranchie du joug de son tyran, l'importante Corinthe d'où il avait chassé la garnison macédonienne, Mégare, ville voisine, et même Athènes, l'ornement de la Grèce, et

consolida cette alliance en y faisant participer plusieurs autres villes, la plupart péloponnésiennes, dont il vainquit les tyrans, soit par ses armes, soit par ses artifices.

Les villes étoliennes s'étaient fait un nom dans la guerre contre les Gaulois; elles resserrèrent ensuite les liens de leur ancienne alliance à laquelle elles donnèrent plus d'extension. Ce peuple grossier qui ne savait que combattre et piller, et dont, malgré son origine grecque, les mœurs étaient vraiment barbares, acquit par là de la puissance et de l'influence. Une basse jalousie alluma la haine entre la ligue des Achéens et celle des Etoliens, et la grossière simplicité de cette dernière nation la mit à la merci d'une politique étrangère plus subtile.

Sparte qu'une révolution intérieure avait ranimée, se déclara aussi contre la ligue achéenne. Cette ville conservait encore les formes de la législation de Lycurgue, mais elle en avait perdu l'esprit : en outre la puissance des éphores était dégénérée en oligarchie. Le jeune roi Agis III, dernier de la race des Eurytionides, tenta l'entreprise dangereuse d'une réforme, espérant relever la grandeur de Sparte après en avoir rétabli les bases. La tentative échoua. Agis fut saisi par ordre des éphores, jeté en prison et étranglé.

Mais le fils de Léonidas, son ennemi, Cléomène III, marcha sur les traces de son infortuné prédécesseur et le succès couronna l'entreprise. Doué, comme Agis, d'un courage héroïque, il avait plus de finesse et de con-

naissance des hommes, mais aussi moins de droiture et d'humanité. La guerre qu'il termina heureusement contre les Achéens, à la confédération desquels Sparte avait refusé d'accéder, affermit l'autorité de Cléomène et attira l'attention du peuple sur les affaires extérieures. Au retour d'une expédition brillante Cléomène fit assassiner, par des soldats à qui il avait fait prendre les devants, les éphores qui ne se défiaient de rien, et força le peuple consterné à rétablir dans leur vigueur les institutions de Lycurgue, principalement en ce qui concernait l'égalité des fortunes et l'éducation de la jeunesse. La terreur des armes lacédémoniennes sembla revivre dans cette régénération politique. Cléomène pressa les Achéens si vivement, qu'ils en passèrent par toutes les conditions de paix qui leur furent imposées et que même ils se soumirent à reconnaître le roi de Sparte pour généralissime des troupes achéennes et par conséquent pour maître.

Dans cette crise pressante, Aratus qui depuis plusieurs années était à la tête de la ligue des Achéens, se résolut à une démarche dictée par le désespoir. Il implora le secours d'Antigone (Doson) de Macédoine (l'an 3757), et pour se soustraire au despotisme intérieur, il livra à la merci d'une domination étrangère la patrie qu'il avait si glorieusement délivrée.

Antigone promit avec une joie qu'il ne dissimula pas le secours demandé; mais il se fit remettre auparavant, comme gage de fidélité des Achéens, la citadelle

de Corinthe, la clef du Péloponnèse. Une armée macédonienne traversa l'Isthme, et les troupes achéennes se joignirent à elle. Cléomène rassembla toutes ses forces, arma les Ilotes et risqua, près de Sellasia, un combat décisif. Mais le phalange rompit les rangs des Spartiates et fit un carnage épouvantable. Ce jour-là périt la fleur de la population dorienne (l'an 3762), et ce fut pour la première fois, depuis le temps des Héraclides, qu'un vainqueur étranger fit son entrée dans Sparte. Cléomène s'enfuit en Egypte où il trouva bientôt la mort. Sparte ne se releva plus. Ce peuple dégénéré fut opprimé par les factions et aussi par quelques tyrans, au nombre desquels Nabis se distingua par ses cruautés.

Aratus n'eut guère sujet de se réjouir de sa victoire, car il vit son pays sous le joug du Macédonien ; Antigone mourut, à la vérité, peu après ; mais son successeur Philippe II fut encore plus despote.

Une nouvelle guerre occasionnée par les brigandages des Etoliens, éclata dans le Péloponnèse (l'an 3765). Aratus, ayant essuyé quelques revers, sollicita l'assistance de Philippe.

Ce prince la lui accorda et termina heureusement la guerre. Il la fit en se conduisant d'après les conseils d'Aratus qui paraît avoir été plus propre à conseiller qu'à combattre. Mais la hardiesse avec laquelle Aratus défendait les droits de sa patrie, déplut au roi qui le fit empoisonner.

Après la mort d'Aratus ce fut Philopœmène qui devint chef de la ligue achéenne (strategos); il fut pour sa patrie ce que fut Epaminondas pour Thèbes. Aussi s'était-il proposé ce héros pour modèle, et il fut le dernier grand homme de la Grèce.

La guerre éclata de nouveau contre les Etoliens (l'an 3772), et Philippe II, malgré leur alliance avec Rome, les contraignit de se soumettre à des conditions de paix désavantageuses (l'an 3778).

La Macédoine et la Grèce subjuguées par Rome.

L'intervention de Rome changea tout-à-coup les affaires de face; mais nous expliquerons plus en détail dans l'histoire romaine, comment la ruine de la Grèce et de la Macédoine fut le résultat de l'imprudence et de la désunion de ces deux états, de même que de l'astuce et de la mauvaise foi de Rome.

Nous nous contenterons de faire remarquer ici, que Philippe, à qui les Romains, sous les apparences du désir de la paix, avaient donné le change pendant la seconde guerre punique, ne tarda pas, dès qu'elle fut terminée, à sentir la force de leurs armes et à se voir contraint, après sa défaite à Cynoscéphalée, de souscrire aux plus dures conditions de paix (l'an 3788); que, vingt-huit ans plus tard, Persée, son fils, éprouva une destinée plus cruelle à Pydna (l'an 3816), et qu'enfin dans une troisième guerre, allumée par Andriscus, la Macédoine devint province romaine (l'an 3835). Nous

ferons observer encore que parmi les Grecs, ce furent les Etoliens qui, pour récompense des services qu'ils avaient rendus, furent les premiers réduits à l'obéissance dès l'issue de la guerre de Syrie (l'an 3795), et que les Achéens qui, sous le gouvernement de l'illustre Phylopœmène et, après sa mort tragique, sous Lycortas, avaient long-temps été puissants et considérés, furent entraînés à leur perte par un enchaînement d'opérations politiques et militaires des Romains, et qu'enfin la prise de Corinthe (l'an 3838) acheva de les dépouiller de leur existence politique.

Cette catastrophe détruisit à jamais la liberté de la Grèce; mais dans son abaissement la Grèce maintint une prééminence glorieuse sur ses vainqueurs, par la supériorité qu'elle conserva dans les sciences et le bon goût.

II. La Syrie.

Séleucus Nicator et sa maison.

Séleucus à qui ses nombreuses victoires valurent le surnom de Nicator, avait, par la conquête de Babylone (l'an 3672), fondé sa domination dans l'Asie intérieure et l'avait ensuite étendue jusqu'à la Méditerranée, après que le pouvoir d'Antigone eut été anéanti par suite de la bataille d'Ipsus (l'an 3688). Il avait déjà précédemment régné sur les pays qui

s'étendent depuis l'Euphrate jusqu'à l'Indus et à l'Oxus, et dans une brillante expédition contre Sandrocotus, roi de l'Inde, ses armes s'étaient avancées jusqu'au Gange. L'acquisition des états d'Antigone, savoir, la Syrie (dont cependant la Célé-Syrie, la Phénicie et la Judée échurent à Ptolémée), l'Arménie et la Cappadoce, recula les frontières du royaume des Séleucides et en accéléra peut-être la chute.

Après avoir vaincu Lysimaque à Corrupédion (l'an 3702), Séleucus devint maître de l'Asie-mineure, de la Thrace et de la Macédoine, mais il périt incontinent après, victime d'un assassinat. Il fut, ainsi que Ptolémée, le plus grand des généraux d'Alexandre ; non seulement vaillant guerrier, mais encore amateur des arts de la paix, protecteur du commerce et fondateur de villes. Ses descendans occupèrent le trône syro-macédonien jusqu'au renversement de cette monarchie.

Mais les Séleucides ne tardèrent pas à subir la destinée commune aux dynasties asiatiques; ils dégénérèrent, et le royaume pencha vers sa ruine qu'achevèrent des séditions dans l'intérieur et des guerres au dehors.

Déjà sous Antiochus II, petit-fils de Séleucus, à qui la plus abjecte adulation donna le surnom de Théos (Dieu), la Parthie et la Bactriane se détachèrent de la Syrie (l'an 3722); quelques provinces échurent par le sort des armes à l'Egypte, et toutes les autres devinrent la proie des désordres d'un mauvais gouvernement. Di-

vers princes qui se succédèrent immédiatement sur le trône de Syrie ne méritent pas d'être cités.

Sous Antiochus III, surnommé le Grand, en comparaison de ses prédécesseurs, la puissance de la Syrie parut se relever (l'an 3760), car quoiqu'il eût été battu par Ptolémée à Raphia, il s'acquit néanmoins de la gloire en appaisant plusieurs révoltes et en faisant la guerre heureusement d'un côté contre l'Inde, de l'autre dans l'Asie-mineure et dans la Thrace. Il reprit aussi les armes avec succès contre l'Egypte, pendant la minorité de Ptolémée-Epiphanès; mais cette circonstance et les instigations des Etoliens et d'Annibal occasionnèrent une guerre avec les Romains, laquelle, après la défaite du roi à Magnésie (l'an 3794), eut pour résultat une paix désavantageuse, la cession de toute l'Asie-antérieure jusqu'au Taurus et la ruine totale du royaume.

Séleucus, surnommé Philopator (receveur des impôts), parce que pour payer les contributions de guerre il fut obligé d'envoyer à Rome le montant des impôts perçus dans ses états, fut assassiné (l'an 3797).

Son frère Antiochus IV, surnommé Epiphanès (plus tard Epimanès, insensé), conquit presque toute l'Egypte; mais, intimidé par les menaces d'un ambassadeur romain, il la restitua; il occasionna ensuite la défection des Juifs en pillant les trésors de leur temple et en les opprimant dans l'exercice de leur religion.

L'histoire de la Syrie après son règne est souillée par

la nullité et en partie par la perversité des princes, par des révolutions successives, des assassinats, des usurpations, et des guerres civiles; et le royaume dont l'étendue se réduisait, par les conquêtes des Parthes, aux pays à l'ouest de l'Euphrate, était dans un état d'affaiblissement total. Tygrane, roi d'Arménie, que les Syriens épuisés élurent pour maître au préjudice des Séleucides (l'an 3889), releva ce royaume et lui rendit quelques forces; mais la guerre de Mithridate entraîna la perte de Tigrane, et la Syrie, après les vaines tentatives de quelques Séleucides pour s'y rétablir, devint province romaine (l'an 3918).

Lors de la chute du royaume des Séleucides, se formèrent de ses débris plusieurs états, tels que la Bactriane, la Parthie, l'Arménie, la Judée et plusieurs autres.

Le royaume des Parthes.

La Bactriane et la Parthie furent érigées en royaumes, sous Antiochus Théos, par la défection de Théodote, gouverneur de la Bactriane (l'an 3725), et par la rebellion d'Arsace (qui se disait Achéménide, descendant d'Artaxerxe-Mnémon) (l'an 3728 ou 3734). Le royaume de Bactriane, après avoir existé un peu plus d'un siècle, succomba sous les attaques des peuples nomades venus de la Haute-Asie et sous les armes de la Parthie (l'an 3848). Le royaume des Parthes qui dans les commencements ne compre-

nait que les pays voisins d'Hécatompylos, acquit, par ses victoires continuelles sur les Séleucides dégénérés, une telle augmentation d'étendue, qu'il contint bientôt tous les pays situés depuis l'Euphrate jusqu'à l'Indus et à l'Oxus.

Les Parthes ne datent leur indépendance que de la grande victoire qu'Arsace II remporta (l'an 3746) sur Séleucus-Callinicius. Cette indépendance fut solennellement reconnue par Antiochus le Grand (l'an 3774) qui fit également cession de l'Hyrcanie. Mais ce ne fut qu'Arsace VI (ou Mithridate I) (l'an 3810) qui, par la conquête de la Médie, de la Perse et de tous les pays à l'orient de l'Euphrate, et par une expédition glorieuse aux bords de l'Hydaspe, fit de la Parthie l'empire du monde.

Peu de temps après, les Parthes entrèrent en relations avec Rome, pendant que les hordes scythes venues du nord-est, après la chute du royaume de Bactriane qui antérieurement servait de boulevard aux Parthes, ravageaient impunément tout le pays. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peines que les Parthes parvinrent à défendre contre Tigrane et Mithridate l'Euphrate, leur limite naturelle. Par l'issue de la guerre de Mithridate ils devinrent voisins des Romains et par conséquent leurs ennemis. La première guerre fut commencée par Crassus, général romain, avide de butin, lequel fut tué à Carrès où toute son armée fut détruite par Suréna, général en chef des

Parthes (l'an 3931). A compter de cette époque jusqu'au règne d'Auguste, les armes parthes furent constamment redoutées depuis l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée. Les discordes civiles des Romains les empêchèrent de faire la guerre au dehors. Ventidius, lieutenant d'Antoine, se défendit avec succès contre les Parthes; mais Antoine lui-même, marchant contre Arsace XV (Phraates IV), faillit subir la destinée de Crassus (l'an 3947).

Des troubles intérieurs ne permirent pas aux Parthes de poursuivre leurs avantages; et Phraates, après que son rival Tiridates se fut enfui à Rome, s'estima fort heureux d'obtenir la paix d'Auguste en restituant les drapeaux enlevés à Crassus.

La masse de la nation des Parthes était d'origine scythe, peuple montagnard et grossier, comme la plupart des peuples qui opérèrent des révolutions dans l'Asie-centrale. Les rois étaient choisis dans la famille d'Arsace (Aschak chez les Orientaux), mais sans observer l'ordre de succession. Leur autorité était restreinte par la noblesse; celle-ci seule était la nation; tout le reste était serf. Avec une telle constitution les successions au trône et les partis occasionnaient des guerres civiles inévitables. Les révoltes des satrapes (dans le temps de sa grandeur le royaume comptait vingt satrapies), et les incursions des nomades qui habitaient au delà de l'Oxus, donnaient à l'état des secousses continuelles; mais par la position des villes principales (Sé-

leucia et Ctésiphon), à l'extrémité occidentale du royaume (au Tigre, où se voient de nos jours les ruines de Madain), le sort de l'intérieur de l'état, dès que les Romains se furent établis dans le voisinage, se trouva à la merci de l'issue de quelques batailles.

L'Arménie.

Les historiens prétendent, en parlant de l'Arménie, que c'est de Haik et de son successeur Aram que dérivent les noms de Haika et d'Arménie; que ce pays fut, dans les anciens temps, gouverné le plus souvent par les rois d'Assyrie et de Médie, et que, nonobstant ses rois particuliers, elle fut aussi sous la domination de la Perse et de la Macédoine.

Après la défaite d'Antiochus le Grand à Magnésie, l'Arménie qui lors du démembrement du royaume d'Alexandre était échue à la Syrie, s'en détacha sous Artaxias, gouverneur de la Grande-Arménie, et sous Zariadrès, gouverneur de la Petite-Arménie, et conserva pendant une période entière ses propres maîtres choisis dans la race de ces rebelles. Les rois de la Petite-Arménie furent presque toujours dépendants de Rome (le pays devint même, sous Vespasien, province romaine); mais parmi ceux de la Grande-Arménie, Tigrane I (l'an 3889) joua un rôle mémorable. Il régna aussi sur la Petite-Arménie, la Cappadoce, la Syrie, la Cilicie, et prit le titre de roi des rois. Mais la guerre de Mithridate, son beau

père, causa sa perte. Il ne lui resta, ainsi qu'à ses successeurs, que l'Arménie proprement dite, située dans une position dangereuse, entre deux grandes puissances, la Parthie et Rome qui, considérant cette province comme un boulevard, s'en disputaient la possession. Il n'existe dans le monde entier aucun pays pour lequel on ait tant combattu. Après que les deux puissances dominantes, les Parthes et les Romains, eurent combattu long-temps et avec des succès variés pour la conquête de ce pays, Tigrane VI le céda (l'an 412 après J. C.) aux Perses (restaurateurs de la monarchie des Parthes); mais cette cession ne mit pas fin à cette lutte terrible.

La Judée. Les Macchabées.

La Judée, quoique politiquement de peu d'importance en comparaison des principaux états, mérite encore ici notre attention, par des circonstances toutes particulières.

Cyrus ayant permis (l'an 3455) aux Juifs de retourner dans le pays de leurs pères, 42000 personnes seules profitèrent de cette permission; les autres, et même les plus riches, préférèrent leurs nouveaux établissements de Babylone à leur patrie déserte. Les premiers, conduits par Zorobabel, rejeton de l'antique race royale, et par le grand-prêtre Josué, entreprirent avec ardeur la réconstruction du temple et de la ville sainte. Après de longs combats avec les Samaritains qui avaient leur

propre temple à Garizim, la paix se rétablit sous Darius Hystaspe. Ce ne fut qu'alors, et après l'arrivée d'autres colonies amenées par Esra et Néhémia, que le peuple, croissant peu-à-peu en nombre, commença à jouir des avantages d'une organisation régulière. Le roi de Perse conserva l'autorité suprême, et les satrapes eurent la surveillance particulière. Mais l'administration intérieure était, d'après les lois et les usages de leurs ancêtres, confiée au grand-prêtre et à un sanhédrin, et les Juifs, quoique sujets d'une monarchie despotique, goûtaient, à un degré éminent, les avantages de la liberté civile et les douceurs de la prospérité. Voilà ce qui explique la répugnance avec laquelle les Juifs se soumirent à Alexandre, qui cependant les traita aussi avec ménagement.

Après la mort d'Alexandre la Judée fut démembrée par Antigone et Ptolémée, et ensuite par les princes de la race de Séleucus et de celle de Ptolémée. Sous le premier de cette dernière race beaucoup de Juifs furent traînés en Egypte, d'autres y furent attirés, et après la bataille d'Ipsus (l'an 3683) la domination égyptienne fut établie dans toute la contrée. Mais un siècle après, sous Antiochus le Grand, toute la Judée devint une province syrienne, et se félicita d'abord de ce changement, jusqu'à ce qu'elle sentît l'oppression du rapace et fanatique Antigone-Epiphanès. Les Juifs exaspérés se soulevèrent contre lui (l'an 3816), sous la conduite du grand-prêtre Mathathias et de ses vail-

lants fils, et un nouveau royaume de Judée prit naissance; car le héros à cheveux blancs, commandant une poignée de braves, et après sa mort les magnanimes frères Judas, Jonathan et Simon repoussèrent dans plusieurs combats les attaques des Syriens, et relevèrent par leurs exploits le courage de la nation, qui se soumit peu-à-peu entièrement à leur conduite, surtout lorsque le pontificat échut à Jonathan. Le désordre affreux qui régnait dans le royaume de Syrie, seconda les efforts des Macchabées (c'est ainsi que s'appelait la race de Judas, d'après son surnom Macchab: marteau; on la nommait aussi Asménaïque, nom auquel on donne plusieurs interprétations différentes), et Simon, revêtu de la dignité d'Ethmarque (prince), affranchit pour jamais (l'an 3841) son pays du tribut annuel payé jusqu'alors, ainsi que de la domination des Séleucides. Son fils Hyrcan consolida la liberté de nouveau menacée, et affermit la puissance du royaume en subjuguant les Samaritains et les Iduméens.

Les successeurs de ce vaillant prince prirent le titre de rois, et le rapide accroissement de la population de ce royaume qui s'agrandissait par des guerres heureuses, le rendit aussi puissant qu'il l'avait été sous les règnes de David et de Salomon. Les trésors que renfermait la capitale étaient même plus considérables que dans ces temps-là. Mais la lutte entre les Pharisiens et les Sadoucéens, factions opposées et irréconciliables,

d'abord religieuses, puis devenues politiques, remplit l'état de troubles et de désordres, et la grandeur croissante de Rome fit bientôt évanouir tout espoir d'indépendance.

La discorde dans la maison royale accéléra la catastrophe. La rivalité des deux frères Hyrcan et Aristobule qui tous deux aspiraient à la couronne, occasionna, par l'intervention des Romains, l'élévation de l'iduméen Antipater, sage et vaillant ministre d'Hyrcan, qui transmit à sa mort l'autorité a son fils. Celui-ci, à l'aide des Romains, défit les Parthes qui avaient, au prix de beaucoup de sang, donné pour maître à la Judée Antigone, fils d'Aristobule, vainquit ce rival lui-même et consolida ainsi sa propre puissance sur les débris de celle de la race des Asmenaïques (l'an 3947). Cependant il n'était roi que sous le bon plaisir des Romains, et la Judée n'était plus qu'un royaume de nom.

III. L'Egypte.

Les premiers Ptolémées.

L'intérêt que nous inspirait, dans la période précédente, l'histoire d'Egypte, relativement au caractère distinctif de la nation, à la forme particulière de son gouvernement et de son culte religieux, et à ses mœurs, a maintenant cessé en grande partie. Sous la domination des Perses, des révoltes réitérées (sous Darius Hys

taspe, Artaxerxe I et Darius II jusqu'à Ochus) avaient prouvé combien le peuple égyptien tenait à l'esprit national et haïssait les institutions étrangères, imposées par la force; mais Alexandre, en fondant une ville nouvelle, avait trouvé le moyen de réformer pacifiquement la nation. Alexandrie, qui parmi ses habitans comptait plus de Macédoniens, de Grecs, de Juifs et d'autres étrangers que de nationaux, et qui était à l'abri de l'influence de la caste des prêtres, introduisit peu-à-peu un changement dans le ton et la manière de vivre du peuple, et les anciennes manières se perdirent d'autant plus aisément, qu'aucune loi formelle, aucune contrainte odieuse ne provoquait à la résistance. Dans toute la période des rois de la race de Ptolémée à peine est-il une seule fois question du peuple égyptien. Ce sont les révolutions de la capitale et celles de la maison régnante qui remplissent les pages de l'histoire d'Egypte.

Ptolémée, prétendu fils de Lagus, fut la souche de la race des rois qui régnèrent en Egypte pendant trois cents ans, depuis la mort d'Alexandre jusqu'après la victoire qu'Octavien remporta près d'Actium. Ce prince, le plus sage, le plus vaillant, le plus habile des généraux d'Alexandre, étendit sa puissance, par le succès de ses armes et de ses négociations, sur la Judée, la Célé-Syrie, la Phénicie, l'île de Chypre et une partie des côtes de l'Asie-mineure, et en Afrique sur la Cyrénaïque, la Libye et l'Ethiopie. Il gouverna ce grand royaume avec énergie et douceur, dé-

cora la capitale d'édifices magnifiques et encouragea les arts et les sciences. Il protégea le commerce, suivant en cela les vues d'Alexandre qui avait voulu en établir le centre en Egypte, et posa les bases de ce gouvernement dont les principes furent suivis par tous ses successeurs, même par ceux qui étaient les moins dignes de régner et qui devinrent la source de la prospérité constante de son peuple.

Son règne dura quarante ans, et pendant les soixante années suivantes l'Egypte jouit de la même prospérité sous Philadelphe, son fils (l'an 3700), et Evergète, son petit-fils (l'an 3737). Cependant Philadelphe fut exclusivement adonné aux arts de la paix; Evergète fut en outre héros et conquérant, et ouvrit par là, car c'était aussi le but principal de ses guerres, de nouvelles routes au commerce, rendit les anciennes plus sûres et donna une très-grande extension aux dispositions que Philadelphe avait déjà faites pour le commerce du monde.

Depuis la mort d'Evergète (l'an 3763) jusqu'à l'an 3954 où l'Egypte devint province romaine, dans une période de près de deux siècles le trône d'Egypte ne fut occupé par aucun prince digne de régner, et il serait superflu d'en indiquer les surnoms (ils s'appelèrent tous Ptolémée) et de donner des détails sur l'ordre de leur succession et sur les circonstances de leurs vies. Nous nous contenterons de faire observer en général : que la grande, superbe et populeuse ville d'Alexandrie, que

nous savons déjà avoir été construite par Alexandre le Grand *) dans la Basse-Egypte après la ruine de Tyr) était située près de l'embouchure occidentale du Nil, sur une langue de terre prolongée entre la mer et le lac Maréotis **). Cinq ports, dont l'un sur le lac Maréotis, recevaient les vaisseaux de guerre et les navires marchands. Alexandrie communiquant d'un côté à la mer d'Arabie, à laquelle on arrivait du Nil par un court chemin de terre ou par un canal, et de l'autre à la Méditerranée, semblait destinée par la nature même à être le point de communication entre l'orient et l'occident, et l'entrepôt général du commerce du monde. Jamais monarque n'a perpétué sa mémoire par un plus magnifique monument; car après que les royaumes de Macédoine eurent été détruits jusqu'au moindre vestige, Alexandrie, quoiqu'elle changeât souvent de maître, conserva pendant plusieurs siècles encore son importance commerciale qu'elle ne perdit que par la découverte d'une route par mer aux Indes orientales.

Les Ptolémées reconnurent tout le prix de cette position sans égale, et n'épargnèrent rien pour l'embellir et la rendre encore plus avantageuse. Ce sont eux qui

*) M. Langlès a démontré que cette ville existait sous le nom de Racoudah (dont les Grecs ont fait Rhacotis) bien long-temps avant leur arrivée dans cette contrée.

**) Aujourd'hui Bahéïréh Maryouth.

(Notes du trad.)

firent construire dans l'île de Pharos, qui masquait le port, la tour surmontée d'un fanal pour guider les vaisseaux pendant la nuit. C'est à eux qu'on doit l'achèvement d'un canal conduisant à la mer-rouge, commencé du temps des Pharaons, la construction de plusieurs belles routes, entr'autres de celles qui menaient à Bérénice et à Myoshormos, la restauration du port de cette dernière ville et de plusieurs autres ports, la mission de plusieurs savans (tels que Mégasthène et Denys) aux Indes etc. Rien ne fut négligé non plus pour entretenir et multiplier les relations commerciales de l'Egypte et les cultiver avec toute l'activité grecque.

Continuation jusqu'à la domination des Romains.

Mais les richesses immenses que le commerce du monde faisait refluer à Alexandrie enfantèrent de bonne heure, dans la cour, le goût de la sensualité et de la profusion. Outre la contagion de l'exemple sur les mœurs du peuple, elles produisirent l'abâtardissement moral et physique des membres de la maison régnante, dont la dégénération s'opéra d'autant plus promptement qu'ils ne choisissaient leurs épouses que dans la famille. L'inaction, les voluptés, tous les maux qui naissent de l'ascendant des femmes, entr'autres les terreurs du despotisme du sérail, l'oppression du peuple, les discordes au sein de la maison royale, l'usurpation et le fratricide signalèrent le caractère et le règne des descendans de Ptolémée. Cependant comme la capitale

seule était ordinairement le théâtre de ces désordres et que le reste du royaume jouissait sans trouble des douceurs de la paix, comme le commerce à l'étranger et l'industrie intérieure continuaient à fleurir à Alexandrie et suppléaient amplement aux prodigalités les plus excessives, l'Egypte, malgré tous les vices de son gouvernement, conserva son bien-être et sa force.

La plupart des guerres que l'Egypte eut à soutenir furent contre le royaume de Syrie. La bonne intelligence qui régnait dans les commencements entre Séleucus et Ptolémée cessa dès la défaite d'Antigone, lors du partage des états de ce dernier. Outre la Judée, la Phénicie et la Célé-Syrie, Ptolémée formait encore des prétentions sur le reste de la Syrie et sur une partie de l'Asie-mineure, tandis que Séleucus et ses successeurs même convoitaient le pays du Liban dont les riches forêts étaient indispensables pour l'entretien de leur marine. Des divisions de famille attisèrent encore la haine qu'avaient allumée ces prétentions réciproques et il en résulta des guerres sanglantes avec Philadelphe, Evergète, Philopator, Epiphanès et Philométor. Les premiers remportèrent de grands avantages; mais Antiochus le Grand arracha ces pays importants au jeune Epiphanès. L'Egypte sembla dès lors perdue. La tutèle de Rome que les Egyptiens sollicitèrent pour leur roi mineur sauva le royaume, et plus tard aussi, Philométor, fils également mineur d'Epiphanès, se trouvant exposé au même

danger, l'autorité décisive des Romains fit retirer le vainqueur. Dès lors la Syrie abattue cessa d'être redoutable à l'Egypte.

Mais parcontre les relations avec Rome prirent une tournure plus alarmante. Les Ptolémées, sous la protection des Romains avaient perdu leur indépendance et ne pouvaient guère manquer d'être totalement asservis. La Cyrénaïque et Chypre qui appartenaient aux rois d'Egypte, furent déclarées provinces romaines, la première vers l'an 3900, et l'autre l'an 3926, et le docile Aulètes fut rétabli sur le trône d'Egypte.

Denys, fils d'Aulètes, qui devait partager le trône avec sa sœur Cléopatre, la chassa (l'an 3933). Il fit assassiner le grand Pompée, son bienfaiteur et celui de son père, espérant par là gagner l'amitié du vainqueur de Pharsale. La générosité de César et les charmes de Cléopatre déçurent son attente, et Denys perdit la vie dans la guerre contre César, qui s'était déclaré pour Cléopatre. Ptolémée XIII, son frère cadet encore en bas âge, qui devait partager le trône avec cette princesse, fut empoisonné par celle-ci. Après la mort de César, Antoine se laissa également captiver par les charmes de cette femme déréglée. L'empire absolu qu'elle exerça pendant dix ans sur lui fut cause de sa perte. Après la bataille d'Actium gagnée par Octavien, Antoine et Cléopatre se donnèrent la mort, et l'Egypte finit par devenir province romaine (l'an 3954).

IV. Petits Royaumes.

Il est à propos de parler maintenant de la Thrace, de Pergame, de la Bithynie, de la Paphlagonie, de la Cappadoce, de la Galatie, du Pont, de l'Epire et de Rhodes.

Après la mort d'Alexandre, Lysimaque avait fondé un royaume qui se composait de la Thrace et des pays de l'Asie-mineure situés à l'opposite au delà de la Propontide. Ce royaume cessa d'exister après la mort de Lysimaque (l'an 3702). Des colonies gauloises et des naturels du pays, tels que les Odrysæ, les Bessi etc., se partagèrent le pays qui, après la défaite de Persée, devint sous différentes dénominations la proie des Romains.

Pergame fut une portion détachée du royaume de Lysimaque. L'eunuque Philétère fonda cet état après s'être révolté contre ce tyran. Eumènes I et Attale I en reculèrent tellement les frontières, qu'il put être considéré comme un royaume. Eumènes II (l'an 3786) reçut des Romains, en récompense des services qu'il avait rendus dans la guerre contre Antiochus le Grand, tout le pays jusqu'au Taurus que le roi de Syrie avait perdu. Pergame fut alors la puissance dominante dans l'Asie-mineure. Mais cette puissance n'étant pas établie sur des fondemens naturels, et ne dépendant que du bon plaisir des Romains, ne pouvait être de durée. Attale II et Attale III n'eurent en effet d'autre

volonté que celle des Romains. Ce dernier, prince faible d'esprit, leur légua son royaume.

La Bithynie, ainsi que la Paphlagonie et la Cappadoce, étaient à la vérité des états vassaux de la Perse, mais, n'étant point situées sur la ligne qu'Alexandre suivait dans sa marche, elles ne devinrent point sa conquête. Parmi les rois de Bithynie, Prusias II se fit remarquer par son servile dévouement aux Romains, et Nicomède III pour leur avoir légué son royaume. Ce dernier événement eut lieu après la guerre de Mithridate, laquelle rangea également la Cappadoce et la Paphlagonie sous la domination romaine.

La Galatie tire son nom des Gaulois qui, comme nous l'avons déjà rapporté, commirent des dégats en Thrace, en Macédoine et en Grèce, et qui s'établirent plus tard dans l'Asie-mineure. On ne sait pas bien positivement si ces hordes vinrent de la Gaule proprement dite, ou de la Gaule cisalpine, ou de la Pannonie (qu'habitaient déjà fort antérieurement les races gauloises des Scordes, des Bojes et des Taurisciens). Ils avaient l'habitude de servir les princes comme mercenaires et de tirer parti de ces circonstances pour faire du butin et des conquêtes pour eux-mêmes. C'est ainsi qu'ils se rendirent redoutables depuis les détroits jusqu'au Taurus, et ils seraient sans doute restés maîtres de ce pays, si Attale ne les eût vaincus dans une guerre sanglante (l'an 3744).

Ils furent dès lors restreints au pays situé entre le

Sanguarius et le Halis, depuis la Bithynie et la Mer-noire jusqu'à la Phrygie, la Cappadoce et le Pont. Ils y vécurent divisés en trois races principales, les Trocmi *), les Tolistobojens et les Tectosages, et en douze districts (tetrarchies), et formaient une espèce de confédération dont les intérêts communs s'agitaient dans une diète générale, sans préjudice de l'indépendance particulière de chacune des races. Ces races ou nations étaient constituées en républiques, leurs tétrarchies (au nombre de quatre pour chaque nation) n'ayant que des magistrats populaires dont l'autorité était restreinte par un sénat.

L'invasion des Romains dans l'Asie-mineure influa considérablement aussi sur le sort de la Galatie. Le consul Manlius les combattit comme alliés ou mercenaires d'Antiochus le Grand, mais il leur accorda cependant des conditions de paix modérés. Après avoir été subjugués par Mithridate, ils furent délivrés par Sylla. Le tétrarque Déjotare joua un rôle important dans la seconde guerre civile. César lui-même crut prudent de le ménager, quoiqu'il eût été du parti de Pompée (comme il fut plus tard de celui de Brutus). On cite encore quelques tétrarques après lui, cependant les Romains étaient déjà maîtres de fait, quoique

*) Appelés dans le concile de Chalédoine, Trocmades ou Trogmades; noms qui ont beaucoup d'affinité avec Togarmah ou Thorgama comme les Grecs l'écrivent. *(Note du trad.)*

la Galatie ne fût déclarée province romaine que 26 ans après J. C.

Le Pont fut un royaume vassal de la Perse et soumis aussi pendant un court espace de temps à la Macédoine, jusqu'à ce que Mithridate III, l'Achéménide, lui eut rendu son indépendance après la bataille d'Ipsus. Ce royaume n'est intéressant pour l'histoire que par rapport à son roi Mithridate le Grand (VI, Eupator, l'an 3838). Ce prince fut l'ennemi le plus déclaré, le plus irréconciliable et le plus dangereux des Romains conquérans du monde, et pour cette raison il inspire de l'intérêt et de l'admiration à tous les gens de bien. Nous parlerons plus tard de sa lutte gigantesque contre Rome. Nous nous bornerons à dire ici, qu'après avoir recommencé trois fois une guerre glorieuse, quoique toujours désastreuse, après avoir épuisé toutes ses ressources, cet héroïque vieillard, trahi pour comble d'infortune par ses deux fils révoltés, termina ses jours par une mort volontaire digne de lui (l'an 3921). Le Pont devint alors province romaine.

L'histoire de l'Epire ne nous présente également qu'un seul personnage remarquable; c'est Pyrrhus, fils d'Eacide. Dans le grand nombre des célèbres capitaines de son temps, il ne fut surpassé par aucun, et dans toutes les vicissitudes qu'il éprouva, l'on reconnaît que le sort l'accabla constamment et qu'il se releva lui-même par son propre génie et son courage. Il est à regretter qu'il faille attribuer sa perte à son arrogance et

à son ambition. Trois fois il conquit et reperdit la Macédoine contre Démétrius, contre Lysimaque et contre Antigone Gonnatus. Il médita la conquête de l'Italie, de la Sicile et de Carthage, et dans une expédition contre le Péloponnèse il périt à Argos de la main d'une femme (l'an 3712). Ses descendans régnèrent jusqu'à l'an 3780, époque à l'aquelle l'Epire adopta le gouvernement républicain. Cette nouvelle république devint le jouet de la Macédoine et ensuite des Romains qui, après la défaite de Persée (l'an 3838), en firent une de leurs provinces.

La ville de Rhode fut bâtie pendant la guerre du Péloponnèse et devint bientôt maîtresse de toute l'île. Elle conserva toujours son indépendance, à quelques courts intervalles près, jusqu'à la fin de la période, et fut puissante par son commerce et sa marine. Elle força Bysance à abolir le droit de passage imposé sur les vaisseaux qui entraient dans la Mer-noire (l'an 3761). Par son alliance avec Rome contre Philippe et Antiochus elle acquit une grande étendue de pays; mais Cassius abaissa sa puissance, et quoique Antoine eût proclamé son indépendance, Rhodes n'en demeura pas moins soumise de fait.

HISTOIRE ROMAINE.

Section première.

Depuis la fondation de la République jusqu'aux guerres puniques.

Importance de l'histoire romaine. Division.

Rome dans l'histoire du monde ancien joue le rôle principal, mais non pas le plus satisfaisant pour l'humanité. Du sort et des intérêts de cette ville dominatrice dépendirent pendant nombre de siècles les destinées de la plus importante partie du genre humain. Dans les commencements la force des armes et la politique, puis la législation, la civilisation, la morale, ensuite la puissance des prêtres et finalement encore la langue firent jouir Rome de l'empire du monde et du respect des peuples. L'histoire romaine est pendant une série de siècles celle du monde. Plusieurs des circonstances les plus importantes de notre état actuel dérivent, quant à leur cause, de cette ville située sur le Tibre, et à peine existe-t-il en Europe une seule nation dont l'histoire fût intelligible sans la connaissance de l'histoire de Rome. Elle renferme d'ailleurs le plus riche trésor de grands caractères, de scènes imposantes et les preuves les plus convainquantes du pouvoir du destin et de celui de l'homme. Elle peut être

enfin considérée comme un commentaire non interrompu sur la politique et le droit public, et comme le tableau explicatif des révolutions de nos jours. Il est juste que nous lui consacrions de préférence aux autres histoires une étude plus profonde, et que nous entrions dans de plus grands détails.

En jetant sur l'histoire de Rome un coup d'œil général, nous y distinguerons facilement trois périodes principales, dont la première s'étend jusqu'à la défaite de Pyrrhus, la seconde jusqu'à la chute de la république, la troisième jusqu'à la chute de l'empire.

La première période, commençant à la fondation de Rome (l'an 3230), embrasse une série de 482 années, tantôt sous des rois, tantôt sous des consuls, et présente la naissance de cet état, les obstacles et les dangers qu'il eut à surmonter pour étendre sa puissance sur l'Italie, l'établissement de son gouvernement, ses principes de guerre et de politique et généralement la fondation de sa domination, et en même temps le tableau satisfaisant des mœurs dans leur pureté et des vertus républicaines.

La seconde période, depuis l'asservissement de Tarente (3712) jusqu'à la bataille d'Actium (3953), renferme dans un espace de temps plus court de moitié que le précédent (241 ans), le récit de la conquête du monde et de la chute de la république. Elle se subdivise en deux parties qui se terminent par la destruction de Carthage et celle de Corinthe (3838). Dans

la première moitié de cette période, malgré la perversité naissante de la politique romaine, on reconnaîtra encore dans quelques caractères particuliers, sous des dehors grossiers, la dignité, la probité, la modération, ainsi que le bon ordre public et la puissance des lois. C'est l'époque brillante des vertus romaines. Dans la seconde moitié on verra les mœurs dégénérer en se polissant, effet de l'accroissement des richesses. Sans éprouver d'altération importante dans les formes, l'esprit du gouvernement subit un changement dans son essence. L'égoïsme succéda à l'amour du bien public; la loi fléchit sous le pouvoir de quelques particuliers, et la république, quoique triomphante et formidable au dehors, mais déchirée au dedans par des guerres intestines, devient la proie du plus heureux et du plus fourbe des usurpateurs.

La troisième période offre, dans un espace de cinq cents ans, après une variation successive de temps prospères et sinistres, le tableau général du dépérissement et de la corruption du monde romain, sous le pouvoir absolu. Elle nous montre ensuite l'oppression toujours croissante du despotisme, les dévastations causées par les guerres intestines et extérieures, puis le partage de l'empire et enfin sa chute totale dans l'occident (476 ans après J. C.). Le règne de l'empereur Commode (de 180 à 193) établit aussi la subdivision de cette troisième période en deux parties dont la pre-

mière traite de l'empire jouissant encore de sa force, et la seconde offre le tableau de sa décadence.

Par cette division des temps on voit clairement lesquelles de ces époques principales ou de leurs parties appartiennent à la seconde période que nous traitons maintenant, et lesquelles doivent être placées dans la première ou la troisième.

Premières guerres de la République.

Tarquin, chassé de Rome où il avait conservé des intelligences, et qui avait de grandes ressources dans les propriétés que sa maison possédait hors du territoire de Rome, employa pendant treize ans la force des armes et l'artifice pour recouvrer le pouvoir suprême. Toutes les tentatives échouèrent. Une conspiration fut découverte, et le consul Brutus eut le courage inhumain de condamner à mort et de faire exécuter sous ses yeux ses deux fils qui étaient au nombre des conjurés. Ce père dénaturé perdit lui-même la vie en combattant contre les Tarquins.

La république fut exposée à un danger plus imminent par l'attaque imprévue de Porsenna, roi (lucumon) de Clusium, venu à la tête d'une armée nombreuse pour rétablir sur le trône Tarquin son allié. Elle fut sauvée, dit-on, par l'héroïque intrépidité d'Horatius Coclès et le dévouement de Mucius Scévola.

Plusieurs autres guerres éclatèrent peu après; la plupart contre des villes latines qui comptaient profiter des embarras de la république pour recouvrer leur in-

dépendance, et contre tous les peuples voisins, pour de légers différends relatifs aux frontières. Les Latins, après avoir été défaits près du lac Régilles (3487), rentrèrent sous la domination de Rome. Les autres peuples furent également vaincus et obtinrent des conditions de paix plus ou moins onéreuses.

Divisions intestines. Progrès de la démocratie.

Revenons aux affaires de l'intérieur de la république. La rivalité qui existait entre les patriciens et les plébéiens est le pivot sur lequel se meut principalement l'histoire de l'intérieur de Rome. L'abolition de la royauté n'avait immédiatement été avantageuse qu'aux patriciens; comme les plus riches, ils prévalaient même dans les comices par centuries, et l'autorité intermédiaire du roi protégeait seule la classe plébéienne contre l'oppression. La royauté fut remplacée par la dignité consulaire pour laquelle le peuple élisait annuellement deux patriciens. Par cet accroissement de puissance les patriciens conservèrent non seulement leurs anciennes prérogatives établies du temps de Romulus par la constitution primitive de Rome, mais ils les multiplièrent encore par l'augmentation de leurs richesses et de leur arrogance. C'était en vain que Valérius Publicola, qui partagea le consulat avec Brutus, avait respecté la souveraineté du peuple et l'avait mise sous la protection des lois, telles que la fameuse loi qui porte son nom de provocatione ad populum. Ces lois

restèrent sans effet, et l'exemple de Valérius ne trouva point d'imitateurs. Mais les plébéiens supportaient impatiemment le joug, ainsi que la dureté avec laquelle les patriciens qui avaient des créances traitaient leurs débiteurs indigents. Ils refusèrent de combattre les ennemis, et nécessitèrent, dès la cinquième année après l'expulsion des Tarquins, la nomination du premier dictateur (l'an 3480). Le dictateur exerçait tous les droits de la royauté, même celui de vie et de mort sur les citoyens. On ne pouvait appeler de ses décisions au peuple (provocatio ad populum). Mais du moment que la république était hors de danger, il fallait que le dictateur abdiquât, et dans aucun cas il ne pouvait rester en fonctions plus de six mois. La dictature sauva plusieurs fois la république et finalement la perdit.

Onze ans plus tard, pendant une guerre contre les Volsques (l'an 3491) les mauvais traitements qu'essuya un plébéien de la part de son créancier, firent naître des troubles d'une nature alarmante. Les troupes victorieuses et irritées de ce qu'on n'avait pas accompli les promesses qu'on leur avait faites dans le moment du danger, formèrent un camp sur le Mont Sacer à trois milles de Rome, et y accueillirent presque toute la nombreuse classe des plébéiens qui avaient conçu le dessein de fonder une ville à part et de rompre tout commerce avec les patriciens leurs oppresseurs. Leur calme, leur fermeté en imposa aux patriciens, qui cédèrent et qui outre l'abolition des dettes accordèrent à la popu-

lace le droit d'élire pour elle-même des magistrats (des représentants), dont la personne était inviolable et dont le veto suffisait pour arrêter l'effet de tous les décrets du sénat. Dans les commencements on élut deux tribuns, ensuite cinq, et trente-six ans après la première élection on en élut dix, dont deux étaient élus annuellement dans chaque classe, à l'exception de celle des prolétaires.

L'établissement du tribunat opéra un grand changement dans l'état des choses. La populace qui jusqu'alors n'avait pu que se tenir sur la défensive, commença, sous l'égide de ses magistrats légitimes, à prendre l'offensive avec une préméditation si bien calculée et avec tant de succès, que toute l'opposition des patriciens ne put que retarder, mais nullement empêcher la victoire.

Dès la seconde année de leur création (3492) les tribuns établirent les comices par tribus (comitia tributa) où la populace avait le dessus. Le motif de cette innovation, la sommation faite à Coriolan par les tribuns de comparaître devant l'assemblée du peuple, humiliant la noblesse, faillit perdre l'état.

Il ne se passait pas d'année sans quelque démêlé important; il est vrai qu'ils se vidaient sans effusion de sang, parcequ'il était défendu de se montrer armé dans l'intérieur de la ville, mais les esprits s'aigrissaient, et plus d'une fois le bien public fut sacrifié à l'intérêt particulier. Les tribuns attaquaient à l'envi l'un de l'autre

les patriciens qui se défendaient avec toute l'ardeur que devait inspirer le concours des intérêts précieux de la fortune et de la condition. Ces désordres n'influaient cependant que passagèrement sur l'esprit national. Le civisme continuait d'animer les citoyens, et la rivalité des deux classes se manifesta souvent par l'émulation du patriotisme. Les Véiens, les Egues, les Volsques et d'autres peuples ennemis sentirent la supériorité des armes romaines; les victoires se succédaient rapidement; le nombre des citoyens croissait et la puissance de l'état augmentait par l'asservissement et l'adoption des peuples vaincus, ainsi que par des alliances.

Nuls troubles n'agitèrent plus l'état que ceux que fit naître la loi agraire. L'ancienne disproportion entre les propriétés des patriciens et des plébéiens était devenue plus criante, par la partialité avec laquelle on avait fait le partage des terres des pays conquis et par les usurpations continuelles des avides patriciens. Le consul Sp. Cassius proposa (l'an 3498) un partage plus égal des terres aussi bien à l'avantage de la populace qu'à celui des alliés. Le sénat s'opposa de tout son pouvoir à cette proposition. Sp. Cassius fut accusé de trahir la patrie et d'aspirer au pouvoir suprême; à l'expiration de son consulat il fut condamné à mort par la classe patricienne ou par les curies. L'histoire rapporte que ce fut son propre père qui mit l'arrêt de mort a exécution. Les troubles n'en continuèrent pas moins.

Les comices par centuries étant institués par les

lois, les nouveaux comices par tribus n'étaient considérés que comme une exception. Le tribun Voleron parvint à faire décider (l'an 3511), que toutes les affaires qui concernaient le peuple, et surtout l'élection des tribuns, seraient traitées dans les comices par tribus. Cependant la noblesse ne reconnut pas pour lois les décisions émanées de ces assemblées. On appela ces décrets plebiscita et non pas populiscita, parce que ce n'était que le petit-peuple et non pas le peuple entier qui paraissait aux assemblées convoquées par les tribuns.

La proposition que fit le tribun Térentius Arsa, de restreindre par une législation écrite le pouvoir arbitraire des consuls et de rendre publics les éléments de la jurisprudence dont les patriciens avaient fait mystère jusqu'alors, excita de grandes divisions. Pendant ces discordes qui durèrent plusieurs années, Rome, engagée dans des guerres à l'extérieur, courut le plus grand danger, et dut deux fois son salut à l'illustre Quinctius Cincinnatus, homme doué d'un cœur vraiment magnanime.

Décemvirs. Triomphe de la Démocratie.

La proposition de Térentius prévalut enfin. Le sénat consentit à la publication d'une législation écrite. On envoya une députation en Grèce pour en étudier les lois et surtout celles de Solon, et en former un code applicable au gouvernement romain. La collection et

la rédaction en furent confiées à un conseil de dix membres chargés exclusivement du gouvernement, et par conséquent du pouvoir dictatorial, toutes les autres magistratures étant suspendues, ainsi que la loi valérienne de provocatione, jusqu'à ce que ce grand travail fut achevé. Ces dix hommes, dont Appius Claudius était le chef, étaient patriciens.

Pendant une administration de deux ans, énergique et populaire dans les commencements, les décemvirs achevèrent douze tables de lois, (dix dans la première année, deux dans la seconde). Celles-ci, ayant obtenu la ratification des centuries, furent gravées sur des colonnes d'airain qu'on érigea sur le forum. Plusieurs dispositions de ce code étaient basées sur d'anciens usages; l'ensemble se ressentait de la barbarie du temps.

La durée du décemvirat fut prolongée d'un an. Appius Claudius s'étant adjoint de nouveaux collègues, parmi lesquels quelques-uns étaient plébéiens, leva le masque et tyrannisa le peuple. L'année s'étant écoulée, les décemvirs ne se démirent point de leur pouvoir. Ils le perdirent par l'abus coupable qu'ils en firent. Ce fut la seconde fois que Rome dut sa liberté aux violences exercées contre une femme; mais Lucrèce fut vengée par des patriciens qu'animait leur propre intérêt, Virginie le fut par des plébéiens. Ces derniers, fiers de leur victoire et secondés par les consuls Valérius et Horatius, firent publier (l'an 3535), que les plébiscites auraient force de loi pour le peuple entier, et

devaient être respectés comme si c'étaient des Populiscites. C'est ainsi que la démocratie triompha. Appius Claudius se donna la mort dans sa prison.

Peu de temps après, le tribun Canuléius obtint, par menaces (l'an 3538), l'abolition d'une des lois gravées sur les douze tables, laquelle interdisait les mariages entre patriciens et plébéiens, et il demanda que les plébéiens pussent être admis à la dignité consulaire. La discussion de cette question dura quatre-vingts ans. Quand le sénat se trouvait pressé trop vivement, au lieu de faire élire des consuls, il créait trois ou six tribuns militaires auxquels il confiait le pouvoir consulaire. Les plébéiens pouvaient être élus à ces fonctions; cependant ils n'y parvinrent que rarement.

C'est de cette époque que date la création de la charge de censeurs (l'an 3541). C'étaient les consuls et les dictateurs qui avaient été précédemment chargés du dénombrement du peuple; mais leurs affaires s'étant multipliées à l'excès, cette opération fut confiée à des censeurs qui y joignirent la surveillance des mœurs. La durée de l'exercice de leurs fonctions était de dix-huit mois.

Parmi les guerres qui eurent lieu pendant ces agitations intérieures il y en a deux qui méritent particulièrement notre attention. Ce sont celles contre les Véiens et ensuite contre les Gaulois.

La puissante Veïes, l'une des premières villes de

l'Etrurie, ne fut prise qu'après un siège de dix ans. La paie que l'on commença dès lors à donner aux troupes, rendait possibles les expéditions de longue durée. — Camille, vainqueur de Veïes soumit aussi Falériës, capitale du pays des Falisques (l'an 3588). Il fut le héros de la guerre contre les Gaulois.

Un essaim de Gaulois sennoniens *) qui depuis long-temps s'étaient établis dans l'Italie-supérieure, marchèrent, sous la conduite de Brennus, contre Clusium en Etrurie, et demandèrent une cession de territoire. Les ambassadeurs romains, envoyés pour négocier la paix, violèrent le droit des gens. Brennus jura de se venger. L'armée romaine, commandée par des tribuns militaires, fut défaite par les Gaulois sur les bords de l'Allia (l'an 3594). Rome fut prise et réduite en cendres. Le capitole ne dut son salut, s'il faut en croire la légende, qu'aux oies de Junon et à la valeur de Manlius. Mais Camille qui, banni par les tribuns, vivait à Ardée, rassembla une armée, défit entièrement les Gaulois et les châtia ainsi de l'insolence de leur conduite envers les Romains rétirés au capitole. C'est ainsi que le patriote Tite-Live rapporte ces faits. L'orage étant passé, l'on reconstruisit la ville d'après le conseil de Camille qui ne fut pas suivi sans opposition, car l'avis de plusieurs était d'aller s'établir à Veïes.

*) Les Sennoniens ou Sénoniens possédaient la partie de la Gaule qui se trouve entre Paris et Maux.

(Note du trad.)

Mais les vieilles discordes troublèrent derechef la nouvelle Rome. Les intérêts personnels et les préjugés du rang l'emportèrent sur le sentiment de l'amour de la patrie. Les patriciens sacrifièrent à leur ressentiment Manlius, le sauveur du capitole, l'ami du peuple, parce qu'ils crurent qu'il avait trahi les intérêts de la classe patricienne. L'égalité des conditions, seul objet des désirs des plébéiens, et qui seule pouvait donner des forces à la nation, était pour ces nobles un objet d'exécration.

L'énergie et la presévérance de quelques plébéiens puissants et pénétrés de la justice de leurs droits, atteignirent enfin ce but si désiré; et l'anecdote de la puérile vanité de la fille de Fabius Ambustus ne nous paraît qu'un conte imaginé par le dépit de l'aristocratie vaincue. Les tribuns Licinius Stolon et L. Sextius firent renaître la question sur l'admission des plébéiens au consulat. Le sénat s'y opposa avec opiniâtreté. Il sut même mettre quelques tribuns dans son parti; mais ces deux démagogues, se maintenant pendant dix années dans leurs fonctions de tribuns, empêchèrent l'élection des autres magistrats, résistèrent même au grand dictateur Camille et, après les agitations les plus violentes et une anarchie qui dura plusieurs années, ils parvinrent enfin à faire déclarer (l'an 3618) leur classe admissible au consulat. Il est vrai, que Camille conserva encore pendant quelque temps à la noblesse le pouvoir judiciaire, par l'établissement de

la préture, et l'autorité de la police, par la création des Ediles Curules; mais avant qu'une génération se fût écoulée, les plébéiens furent déclarés admissibles à toutes les charges de l'état, telles que la dictature, la censure, la préture, et une génération plus tard ils furent aussi admis à la dignité sacerdotale, et finalement l'on décréta, que tous les ans l'un des deux consuls serait choisi parmi les plébéiens.

Le même Licinius proposa et fit passer la fameuse loi agraire, loi non moins importante que celle relative au consulat. Aucun citoyen ne pouvait avoir l'usufruit de plus de cinq-cents arpents des terres appartenantes en commun à la république (ager publicus); cette décision remarquable ne portait donc aucune atteinte aux propriétés des particuliers. L'excédant dont quelques individus se trouvaient possesseurs, devait être repris par l'état pour être partagé comme propriété absolue et particulière entre les plébéiens par petites portions de sept arpents. Ce ne fut qu'après une vive résistance que le sénat sanctionna aussi cette odieuse concession, et les deux classes s'engagèrent par serment à l'observance de cette loi qui cependant ne fut jamais complètement, ni long-temps en vigueur (Licinius lui-même la viola, à ce que l'on prétend); cependant cette loi, remise sur le tapis dans des temps postérieurs, occasionna les plus grands troubles.

Le décret qui donnait aux plébiscites force de populiscites, fut renouvelé encore plusieurs fois par les

lois publilia et hortensia, et l'on mit un frein à la rigueur avec laquelle les créanciers traitaient leurs débiteurs, en abolissant les droits barbares que la loi des douze tables accordait aux premiers.

Ordre des sénateurs, Ordre équestre, Ordre populaire. Optimates.

Malgré le rétablissement de l'égalité politique entre les familles patriciennes et plébéiennes, il n'en subsistait pas moins une séparation entre les trois ordres, le sénat, les chevaliers et le peuple (ordo Senatorius — amplissimus, Equestris — splendidissimus, et Popularis), ce dernier mot pris dans un sens plus étroit, ou en sens opposé comparativement aux deux premiers ordres *). Cette classification et d'autres circonstances encore restreignaient constamment la démocratie.

Le sénat, composé de six cents membres, formait le premier corps de l'état. Les consuls rendaient compte au sénat de toutes les affaires importantes; celles même qui devaient être rapportées au peuple, se traitaient préalablement dans le sénat, et bien que dans les temps postérieurs le peuple eût obtenu le droit de délibérer et de décider sans la participation du sénat, ces décisions ne pouvaient cependant avoir force de loi que revêtues de la sanction du sénat. Le peuple fit néan-

*) Dans le sens réel le mot Populus désignait les trois ordres; souvent aussi l'assemblée du peuple, non compris le sénat, comme dans la formule connue: S. P. Q. R.

moins rarement usage de la faculté qu'il parvint à obtenir encore plus tard, de décider définitivement sans le sénat. C'était à ce corps qu'était confiée la direction des affaires extérieures et la juridiction dans les affaires criminelles importantes, telles que la haute-trahison, la conspiration contre l'état, l'assassinat, l'empoisonnement. Dans les commencements les membres qui venaient à manquer dans le sénat n'étaient remplacés que par des citoyens de familles patriciennes; plus tard on les choisit principalement parmi les chevaliers; les plébéiens y parvinrent aussi, parce que toute charge supérieure dans la magistrature, à commencer de la questure, donnait droit d'admission au sénat et même à vie. Cependant pour être en pleine possession des prérogatives de sénateur, il fallait être inscrit dans les registres des censeurs, et de là provient leur dénomination de pères conscrits (patres conscripti). Le premier d'entr'eux avait le titre de prince du sénat (princeps senatus). Dans les temps postérieurs le nombre des sénateurs fut augmenté de beaucoup, mais la considération dont ce corps devait jouir s'affaiblissait (ce qui souvent était le but des hommes puissants dans la république) par la nullité de ses membres.

L'ordre des chevaliers, comme celui des sénateurs, doit, dit-on, sa naissance aux institutions de Romulus, qui choisit dans les tribus, pour sa garde personnelle, trois cents jeunes citoyens d'une valeur reconnue. Il est probable que cette garde se composait

de jeunes-gens de riches familles patriciennes qui faisaient le service à cheval. Tarquin l'Ancien l'augmenta d'un pareil nombre de chevaliers plébéiens. Mais dans la suite ce ne fut plus la descendance de ces anciens chevaliers, ni le service dans la cavalerie de l'armée qui procuraient la chevalerie, ce fut d'après le cens que se conférait le grade de chevalier, pour lequel il fallait être possesseur d'une fortune de quatringenties H. S. (environ 17000 écus d'empire) *). D'après le principe assez généralement reçu dans les anciennes républiques, que le droit politique est réglé d'après l'arme, ces chevaliers formaient primitivement une classe particulière politique, qui dans la suite, ayant obtenu des distinctions encore plus marquantes, telles que les places d'honneur dans les théâtres immédiatement derrière les sénateurs, et s'étant enrichie en tenant à ferme les revenus publics, acquit une grande importance comme corps intermédiaire entre le sénat et le peuple.

Le tiers-état, quoique le dernier en rang, était, quant au nombre et à ses droits constitutionnels, le plus puissant et, pour ainsi dire, le véritable souverain. Le nombre des sénateurs et des chevaliers était nul en comparaison de la grande masse du peuple, et ne pouvait, surtout dans les comices par tribus, avoir de prépondérance contre la volonté expresse du tiers-état.

*) L'écu d'empire vaut aujourd'hui 3 francs 23 centimes, monnaie de France. *(Note du trad.)*

Cependant la puissance de la multitude était contenue dans les bornes, soit par l'astuce des Grands, soit par le cours naturel des choses, et jamais il n'y eut à Rome de véritable démocratie.

Une des influences malignes de l'esprit de pure démocratie c'était que les patriciens ne formaient plus exclusivement la noblesse *), mais que l'on y comprenait aussi les plébéiens revêtus d'emplois publics importants, ou dont les ancêtres avaient possédé de pareilles charges. Ces familles d'Optimates (car la coutume, le mérite, l'assistance réciproque contribuaient à maintenir assez généralement dans le cercle exclusif de ces familles la possession des charges, et ce n'était que par un excès de faveur ou de mérite qu'un homme nouveau (homo novus) parvenait, en surmontant maint obstacle, à s'introduire dans ce cercle) gouvernaient, pour ainsi dire, la république. Les comices par tribus, dans lesquels les clients et les patriciens avaient (les premiers depuis plus long-temps que les derniers) droit de voter, ne donnaient même plus d'ombrage à ces familles, depuis que le censeur Fabius Maximus (l'an 3679) avait détruit la prépondérance de la multitude du bas-peuple par une nouvelle organisation de tribus, laquelle comprenait toute la dernière classe du peuple en quatre tribus nommées urbaines,

*) C'est là ce qui explique la différence entre le Nobilis, et le Patricius. La noblesse pouvait s'acquérir; le patriciat se transmettait exclusivement par la descendance.

et classait dans les autres, nommées rusticæ, les particuliers plus riches et plus considérés.

Pendant ces mouvements les guerres avec l'étranger se continuaient sans interruption. Les Latins, les Volsques, les Etrusques et d'autres peuples devinrent tour-à-tour le sujet de nouveaux triomphes. Les Gaulois de leur côté obtinrent aussi quelques succès. Nous ne nous arrêterons pas aux détails de ces guerres, ni à ceux des combats singuliers de Manlius Torquatus et de Valérius Corvus, non plus qu'à d'autres traits d'histoire ou légendes de ces temps héroïques et barbares. L'Italie-centrale se trouvait alors soumise pour la plus grande partie. L'Italie inférieure devint le prix d'une guerre encore plus sanglante qui dura soixante-dix ans.

Guerre des Samnites et de Pyrrhus.

Capoue, capitale de la Campanie, pressée par les Samnites, se soumit à Rome (3641) pour en être portégée. Telle fut l'origine de la guerre mémorable qui fait époque dans les relations militaires et politiques du peuple romain. Ce ne fut qu'alors que les Romains apprirent à faire la guerre dans les montagnes et à mettre de la régularité dans leur tactique; et leur énergie, réveillée par la liberté qu'ils avaient conquise, se déploya dans cette lutte contre des peuples puissants et aguerris. Le sentiment de leur propre force donna de l'extension à leurs connaissances et à leur ambition. Ils médi-

tèrent de soumettre toute l'Italie; mais le danger pressant fit sortir les peuples de leur léthargie, ils formèrent des alliances entr'eux, et ceux même qui avaient été les premiers vaincus, rompirent les liens qui les attachaient aux Romains. Rome, entourée de nations ennemies, n'eut plus que l'alternative d'être grande ou de succomber. Dans aucun temps il n'y eut autant de nominations de dictateurs; jamais tant de triomphes ne furent célébrés, ni tant d'exploits n'illustrèrent les fastes de la république. Ce fut vraiment la période des héros.

Peu de temps après les succès que les Romains avaient obtenus au commencement de leur guerre contre les Samnites, la révolte du pays-latin, opprimé par les premiers, menaça Rome d'un danger imminent. L'effroi qu'inspirait la sévérité inhumaine de Manlius Torquatus, affermit la discipline dans l'armée des Romains, et le dévouement sublime du plébéien Décius Mus leur fraya le chemin de la victoire (3646). Le Latium fut réduit à l'obéissance, et la guerre recommença dans le midi. Les Romains pénétrèrent dans la Grande-Grèce et s'emparèrent de Parthénopé ou Paléopolis (aujourd'hui la superbe Naples). Mais les Samnites entourèrent dans les défilés de Caudium une armée consulaire (l'an 3663), et ne la laissèrent aller qu'après lui avoir fait subir un traitement ignominieux. Un tel outrage méritait d'être puni, et il le fut. Les Romains, accablés de confusion et brûlants de se venger,

rompirent le traité qui avait sauvé leur armée. Posthumius, qui l'avait conclu, demanda lui-même qu'on le livrât aux Samnites comme victime expiatoire de la violation du serment. Papirius Cursor, l'un des plus grands généraux de Rome, écrasa la puissance des Samnites. Fabius Maximus et Curius Dentatus remportèrent également des victoires éclatantes; ce dernier, exemple héroïque des vertus romaines, dicta la paix que le Samnium, épuisé par une guerre de cinquante ans, accepta aux plus dures conditions (l'an 3690). Cependant cette puissance abattue s'éleva pour la troisième fois contre la tyrannique Rome, lorsque celle-ci fut attaquée par les Gaulois et tandis que l'opulente Tarente faisait aussi contre elle des préparatifs hostiles (l'an 3704). Ce ne fut qu'à la défaite de Pyrrhus que les Samnites furent totalement vaincus, après une résistance désespérée et après avoir fait éprouver aux Romains des pertes considérables.

Tarente, attaquée par Rome pour avoir violé le droit des gens, avait imploré le secours de Pyrrhus qui se présenta sur le territoire de l'Italie à la tête d'une armée nombreuse et l'esprit plein de projets de conquête. Les Romains, conduits par le consul Lævinus, marchèrent à sa rencontre. Mais la supériorité de Pyrrhus dans l'art militaire et l'intrépidité de sa phalange l'emportèrent dans un combat long et sanglant sur le courage inexpérimenté des Romains.

Cependant la valeur des Romains en imposa telle-

ment à Pyrrhus, qu'il résolut de faire la paix et envoya Cynéas, son ministre et son favori, à Rome pour ouvrir les négociations.

Cette mission échoua. Les Romains, fidèles au principe de leurs ayeux, refusèrent dédaigneusement de traiter avant que Pyrrhus eût évacué le territoire de l'Italie. On en vint à une seconde bataille près d'Asculum en Apulie. Elle dura deux jours, coûta beaucoup de sang des deux côtés et eut à-peu-près le même résultat que la première. Pyrrhus avec son armée considérablement affaiblie passa alors en Sicile, où la couronne que lui offraient les Syracusains semblait lui présager une destinée moins contraire. Il fut trompé dans son attente et repassa en Italie, pouvant à peine espérer d'y remporter la victoire. Curius Dentatus vengea à Bénévent, dans le pays des Samnites, les échecs que les Romains avaient précédemment essuyés, et défit complètement l'armée du roi d'Epire (l'an 3710). Pyrrhus lui-même ne se sauva qu'à grande peine.

Tous les peuples et toutes les villes grecques et italiennes qui, depuis la Gaule-cisalpine jusqu'au détroit entre le Bruttium *) et la Sicile, avaient jusqu'alors joui de la liberté, furent dès lors soumis sans

*) Aujourd'hui la Calabre. L'ancienne Calabre était la partie méridionale de l'Apulie appelée de nos jours Terre d'Otrante.

efforts. L'orgueilleuse Tarente et Brundusium *), les Picentins, les Ombriens et les Salentins prêtèrent serment de fidélité. L'Italie fut conquise.

Etat et constitution de l'Italie.

Le sort des divers peuples de l'Italie fut néanmoins très-différent. Plusieurs d'entr'eux, principalement dans les premiers temps, avaient été admis aux droits de citoyens romains pour grossir la masse de la population dominante. Les autres, comme alliés (socii) ou par soumission volontaire (dedititii), vivaient dans une condition plus ou moins dépendante. Ces derniers peuples, soumis de fait et de nom, étaient gouvernés par des préfets romains, renouvelés tous les ans, et n'avaient plus d'organisation particulière. Les alliés étaient indépendans de nom et avaient conservé leur constitution particulière, mais une alliance perpétuelle les attachait à Rome à laquelle ils étaient tenus de sacrifier leurs propres intérêts, leurs fortunes et leur sang, sans aucun avantage pour eux-mêmes. Les peuples latins, comme plus anciens alliés et issus d'une origine commune (socii latini nominis), jouissaient des conditions les plus favorables du traité d'alliance; ces conditions étaient plus onéreuses pour les autres alliés (socii italici nominis). Des colonies romaines s'établirent enfin dans toutes les contrées, pour repeupler les villes désertes, ou pour maintenir la do-

*) Actuellement Brindisi. *(Note du trad.)*

mination romaine ; c'est pourquoi la plupart furent fondées vers les frontières des pays ennemis ou parmi les nations dont la fidélité paraissait douteuse. Les habitans de ces colonies qu'on pouvait appeler garnisons, jouissaient des droits de citoyens, mais n'assistaient point aux comices et ne pouvaient prétendre aux charges de la magistrature dans la capitale.

L'état dans lequel se trouvait l'Italie après son asservissement, offre un contraste affligeant avec celui dont elle jouissait antérieurement, dans le temps de sa liberté. Une multitude de peuples industrieux, agiles, heureux, pleins de vigueur et pour la plupart civilisés habitaient ce beaux pays. Presque toutes les villes de l'Etrurie et de la Grèce formaient, chacune à part, un état puissant et heureux. Les autres contrées de l'Italie jouissaient également d'une existence prospère, quoiqu'un peu moins brillante, comme le constatent les écrits des Romains mêmes et surtout la prodigieuse population de ce pays, et les institutions établies semblaient fonder l'espoir d'un avenir encore plus heureux. Mais quel changement funeste s'opéra sous le joug romain ! Les faibles restes de nations détruites par les guerres habitèrent des contrées désertes, où l'ancienne population ne se rétablit jamais ; les peuples que ce fléau avait épargnés, furent condamnés à des maux perpétuels et à un long dépérissement. D'autres perdirent une partie de leur territoire qu'on distribua à des citoyens romains. Ces derniers firent passer leurs ri-

chesses à Rome où, par le pouvoir naturel de l'attraction qu'exerçait cette métropole, affluait de toutes parts la fleur de la population de l'Italie. Les guerres continuelles des Romains absorbèrent les trésors et le sang des alliés; c'est aux dépens de ceux-ci et sans aucun avantage pour eux, que Rome s'arrogea l'empire du monde.

Rome resta dès lors, pendant un assez long temps, exempte de troubles intérieurs. Ce fut la période des grandes guerres puniques, des brillantes conquêtes et des progrès toujours croissants de la domination. La direction des grandes affaires de l'état était concentrée dans les mains du sénat, corps vénérable, dans lequel tous les magistrats supérieurs, en sortant de leurs fonctions, étaient admis à vie, et qui, par conséquent, se composait des hommes d'état les plus expérimentés, des généraux les plus illustres et des hommes de mérite les plus distingués dans ces deux classes. Les relations extérieures étaient alors d'un intérêt bien plus puissant que celles qui se traitaient habituellement au forum, et l'on reconnut qu'il était plus sage de les confier à un corps permanent, agissant avec persévérance et d'après des principes solides, que de les laisser à la merci de la multitude qui se laisse aveuglément entraîner à l'impulsion du moment.

Nous allons indiquer ces maximes dont, à la vérité, l'application générale ne se fit que dans la période des guerres puniques, mais qui caractérisent cependant la politique romaine dans les premiers temps.

La première était : «de ne jamais conclure de paix qu'après la victoire» ; la seconde : «de retirer de chaque guerre des ressources pour en faire d'autres.» On suivit ce dernier principe de diverses manières ; soit en incorporant dans l'armée les troupes battues, soit en contractant des alliances avec les nations vaincues, soit en les soumettant entièrement. Le système des alliances fut celui qu'on adopta le plus généralement. Non seulement les peuples latins (*socii latini nominis*) et les autres nations de l'Italie (socii italici nominis), plus ou moins étroitement liées avec Rome (comme nous l'avons dit dans le paragraphe précédant) qui avaient constamment versé leur sang pour elle, mais encore des nations étrangères participèrent, soit de gré, soit de force, à ce système. Il ne se faisait guère de paix qui n'entrainât la nation vaincue dans quelque coalition avec Rome. Des alliances volontaires non moins importantes furent contractées avec beaucoup d'autres puissances que Rome sut gagner par diverses voies et dont la plupart recherchaient elles-mêmes l'amitié des Romains. Rome se coalisait de préférence avec les états faibles qui, pressés par d'autres plus puissants, perdaient de vue le danger éloigné, pour dé-

tourner le plus imminent. Quand à l'aide de ces états elle avait abattu la puissance menaçante, elle les agrandissait du territoire enlevé à la nation vaincue et les rendait par là plus propres à servir d'instruments à l'abaissement d'autres grands états. Selon l'occurrence les prétextes ne manquaient pas pour révoquer les concessions précairement faites et pour engloutir finalement les alliés eux-mêmes. En général toute alliance avec Rome était le lien d'une sujétion dont il était impossible de jamais s'affranchir. Tous les alliés de Rome (l'Italie exceptée) finirent, de gré ou de force, par être assujettis.

Leurs pays devenaient alors des provinces. Tel avait été antérieurement le sort de tous les pays ennemis que Rome avait conquis et de la possession desquels elle se croyait sûre. Ces provinces n'étaient point gouvernées d'après les principes du droit civil, mais d'après la volonté impérieuse du maître. Elles ne faisaient point partie, mais elles étaient propriété de l'état romain qui disposait à son gré de toutes leurs ressources, soit en argent, soit en hommes. Mais il n'est point de tyrannie plus intolérable que celle d'un peuple entier. De même qu'il est plus difficile de satisfaire toute une nation qu'un ou quelques tyrans, de même les provinces romaines devaient être plus opprimées que, par exemple, celles de la Perse. Il n'y avait d'autre lien entr'elles que les fers de la servitude qui les enchaînaient toutes; elles étaient abandonnées, sans nul espoir

de salut, à la merci de la puissance accablante de Rome. Il existait, à la vérité, des lois pour l'administration de ces provinces ; mais ce n'était pas envers ces provinces, c'était envers Rome, exerçant le droit de propriété, que leurs gouverneurs étaient engagés par la foi du serment. Rome avait également adopté le principe de confier, par forme de récompense, aux magistrats sortant de fonctions, le gouvernement de ces provinces sous le titre de proconsuls, propréteurs, questeurs, délégués etc. Communément on envoyait dans ces provinces tous les ans, d'après les principes républicains et pour enrichir par les concussions un plus grand nombre d'individus, d'autres gouverneurs revêtus d'une autorité illimitée sur les habitans et accompagnés d'une force militaire imposante. Ils faisaient leur entrée solennelle avec la pompe d'un souverain, pressaient avec une dureté insolente le recouvrement des impositions et des amendes pécuniaires, extorquaient des dons sans pudeur, vendaient la justice, et traînaient à leur suite un cortège nombreux d'amis, de clients, de fonctionnaires en sous-ordre, d'affranchis, et d'esclaves tous avides de rapines et qui, sous les auspices de leur maître, s'enrichissaient à l'envi d'un coupable trafic. L'effrayante multiplicité de ces vexations en assurait l'impunité. Ce n'était que lorsque l'excès de l'impudence était devenu intolérable, ou lorsque les provinces avaient à Rome quelque protecteur puis-

sant, que les plaintes osaient éclater; mais rarement il fut question de châtiment ou de restitution.

Rome suivait encore d'autres maximes non moins efficaces pour étendre sa domination sur un plus grand nombre de provinces et pour affermir de plus en plus sa puissance.

La politique romaine ne fut jamais embarrassée de trouver des prétextes pour faire la guerre. Tantôt c'étaient deux peuples ennemis dans les démêlés desquels Rome pouvait intervenir comme arbitre ou médiatrice, ou comme alliée du plus faible; tantôt c'étaient des révoltes dans quelque royaume, ou des discordes de famille dans quelque maison royale, ou des factions dans quelque république. Le plus faible implorait alors une assistance étrangère; quelquefois aussi Rome intervenait sans être appelée. D'autrefois elle tombait tour-à-tour sur l'un et l'autre parti, ou vendait même son secours à tous deux. Elle n'avait pas même, comme dit Montesquieu, la probité des brigands qui, jusque dans les crimes, observent entr'eux une espèce d'équité. Partout elle s'arrogeait le droit d'intervenir et de décider. Ces fréquentes usurpations d'autorité semblèrent à la longue fonder un droit réel, et les peuples se soumettaient sans savoir pourquoi. Mais lorsqu'il n'existait aucun prétexte pour rompre l'alliance, ou aucun motif pour former quelque prétention, l'arrogance des ambassadeurs provoquait quelque offense et par là un motif pour déclarer la guerre. On

forgeait aussi des testaments, ou bien l'on abusait de la faiblesse des princes pour se faire léguer leurs états ou des héritages particuliers. On eut finalement l'impudence de décréter la confiscation des pays de l'acquisition desquels on pouvait espérer quelque avantage.

Mais pour détruire jusqu'à la possibilité d'une résistance à de tels attentats, ou pour empêcher que les états lésés ne se vengeassent soit isolément, soit au moyen de quelque ligue, on avait porté au plus haut degré de perfection l'art de partager, d'entraver ou d'anéantir les forces de l'ennemi. La politique d'aucun peuple n'a tiré un meilleur parti de la grande maxime: divide et impera. C'est de cette manière que le Pays-Latin et l'Etrurie, et plus tard la Macédoine et la Grèce, l'Asie-mineure et la Syrie succombèrent victimes de l'isolement de leur puissance et de leurs divisions intestines. Il était rare que des ligues se formassent contre Rome; car le sort effrayant réservé aux vaincus empêchait les princes et les peuples de courir les chances d'une lutte si dangereuse, à moins qu'un péril imminent et extrême ne les y entraînât. Si cependant quelque coalition paraissait vouloir se former, la politique clairvoyante et active de Rome savait conjurer l'orage, en mettant en usage, selon l'occurrence, les promesses, les menaces ou en incitant les peuples les uns contre les autres. Elle fléchissait alors, relâchait de ses prétentions, faisait de légères concessions, apaisait une puissance pour accabler l'autre et

revenait ensuite châtier la première. Elle affectait la modération, quoique dévorée de la soif insatiable de dominer. Ce n'était pas pour elle, c'était pour ses alliés, pour la liberté des peuples qu'elle avait l'air de combattre et de vaincre. La reconnaissance de la nation protégée ou secourue écartait toute défiance. Nulle entreprise ne se tentait plus sans l'assentiment de Rome, et l'ascendant de la ville protectrice et tutélaire se changea insensiblement en domination.

Chaque traité de paix contenait à coup sûr les semences d'une nouvelle guerre que l'on commençait quand le moment était propice. Il renfermait aussi toujours des conditions qui entraînaient l'affaiblissement de la puissance contractante. Il fallait qu'elle détruisit sa marine, ou qu'elle renonçât à ses alliances, souvent même au droit de faire la guerre, et qu'elle payât des contributions qui épuisaient son trésor. Quand enfin l'instant de l'accabler était arrivé, on l'intimidait, on exigeait la remise des forteresses, le désarmement etc, et après l'avoir réduite à l'impuissance de se défendre, on l'écrasait.

Histoire de la Sicile et de Carthage.

Avant de commencer l'histoire des importantes guerres puniques, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur les affaires de la Sicile, qui furent causes de la guerre entre Rome et Carthage, et sur l'histoire de Carthage même.

De tous les pays étrangers dont les Carthaginois ambitionnèrent la possession après l'établissement de leur puissance en Afrique, aucun ne tenta plus leur avidité que la Sicile. Depuis très-long-temps les anciennes colonies phéniciennes se trouvaient sous la protection et, par conséquent, sous la dépendance de Carthage. L'état de cette île divisée en plusieurs parties, et les troubles intérieurs qui l'agitaient continuellement, facilitaient l'accroissement de la domination étrangère; mais les colonies grecques, qui tremblaient pour leur liberté, s'y opposaient de tout leur pouvoir, et la Grèce entière, qui regardait les Carthaginois comme des barbares et qui redoutait leur rivalité en fait de commerce, secondait les efforts de ces colonies. — Lorsque, dans la suite, Carthage fit la guerre, moins pour attenter à la liberté des villes grecques que pour abaisser la grandeur de Syracuse, cette guerre fut d'un intérêt bien plus grand pour l'histoire du monde. Si la ville de Syracuse eût réuni en un seul état toute la Sicile avec la Grande-Grèce, comme c'était le projet de ses princes, Carthage eût succombé et Rome ne se fût jamais élevée; si Carthage fût devenue maîtresse de la Sicile, sa puissance eût été fondée sur des bases solides, et Rome ne l'eût pas renversée.

Les Carthaginois, alliés de Xerxès, ayant été totalement défaits à Himère (l'an 3504) par Gélon, roi de Syracuse, restèrent pendant soixante-dix ans dans l'inaction, n'osant renouveler aucune tentative et se

contentant de la possession de quelques villes sur les côtes, qui, dans l'état de dépendance où elles étaient, ne pouvaient rivaliser avec les républiques grecques. Mais la puissance de Carthage s'accrut dans les autres îles et dans l'Afrique même. Ce fut la race de Magon qui, pendant plus de cent ans, à dater du temps de Cambyse, gouverna cet état pendant la paix comme pendant la guerre, et qui produisit une foule de héros qui, malgré les nombreux revers de leur patrie, n'en sont pas moins regardés comme les véritables fondateurs de la grandeur de Carthage.

Après la défaite des Athéniens en Sicile, les Carthaginois entreprirent de nouvelles expéditions; ils détruisirent Sélinonte et Himère. Peu après ils s'emparèrent d'Agrigente et mirent le siège devant Gèle. Dans cette extrémité pressante toute la Sicile jeta les yeux sur Syracuse, qui elle-même était livrée à des troubles intérieurs. Les lois que le sage Dioclès venait de publier étaient impuissantes contre l'esprit de parti dans le peuple et l'ambition féroce des chefs. Hermocrate, vainqueur des ennemis au dehors, perdit la vie en combattant contre ses propres concitoyens, et Denys, né dans une condition obscure, mais doué de grandes qualités, se fraya par la trahison et la violence le chemin du trône (l'an 3579).

Ce fut contre ce Denys qui, non content de régner à Syracuse, aspirait à dominer sur toute la Sicile et même sur l'Italie intérieure, que Carthage combattit

avec acharnement et soutint trois guerres avec des succès variés. Denys régna avec gloire et bonheur pendant trente-sept ans, mais, tel puisse être le sort de tous les tyrans ! la satisfaction intérieure manquait à sa prospérité. Ce prince féroce, souillé de crimes, adonné cependant aux sciences (mais par vanité), continuellement en proie aux soupçons et aux terreurs, périt, à ce que l'on croit, par le poison (l'an 3617).

Denys II, son fils, lui succéda. Dion, frère de la seconde épouse de Denys l'aîné, homme pourvu de qualités distinguées, dirigea dans les commencements la conduite du jeune prince. Platon lui-même fut appelé à cette cour et eut la faiblesse de s'y rendre. Son bonheur ne fut pas de durée. Il devint, ainsi que Dion, suspect au tyran qui exila ce dernier et renvoya Platon. Dion revint cependant, chassa Denys, mais fut assassiné par Calippe. Celui-ci fut expulsé à son tour, et dans les troubles intérieurs qui s'ensuivirent, Denys trouva moyen de remonter sur le trône de Syracuse (l'an 3633). Il régna avec plus de despotisme et d'incurie qu'auparavant. Les Carthaginois firent alors une irruption dans le pays. Les Syracusains implorèrent le secours de Corinthe, leur métropole, qui leur envoya le généreux Timoléon à la tête de mille combattans. Ce grand homme, partisan zélé de la liberté, chassa Denys pour la seconde fois, donna aux Syracusains une constitution républicaine, délivra plusieurs autres villes siciliennes du joug de la tyrannie et vainquit les

Carthaginois, leurs ennemis communs, dans une bataille décisive aux bords du Crémisse (l'an 3644). Après tant d'exploits Timoléon eut la magnanimité de refuser le pouvoir suprême que lui offraient les Syracusains. Il trouva une récompense plus digne de lui dans l'amour des citoyens qui le vénérèrent le reste de sa vie et pleurèrent sa mort (l'an 3646) comme celle d'un père. Lequel des deux fut le plus heureux, de Timoléon ou de Denys?

Après sa mort se renouvelèrent les horreurs de la tyrannie. Sosistrate d'abord, ensuite Agathocle, s'emparèrent du pouvoir (l'an 3667). Le premier était aristocrate et allié des Carthaginois, le second, dévoué à la populace, était un aventurier hardi et heureux. Il s'engagea dans une guerre contre les Carthaginois, qui le battirent à Himère et l'assiégèrent dans Syracuse. Peu s'en fallut que la Sicile ne devint leur conquête. Mais Agathocle, par une tentative pleine d'audace, parvint avec quelques vaisseaux à s'échapper au travers de la flotte ennemie, aborda en Afrique, et après plusieurs actions brillantes et heureuses, parmi lesquelles il y en eut aussi quelques-unes d'atroces et de perfides, il faillit accabler Carthage. Une nouvelle vicissitude du sort déjoua les projets du tyran qui, après des chances réitérées de la fortune, périt enfin d'une mort funeste.

Divers tyrans, après la mort d'Agathocle, prolongèrent les maux de Syracuse. Pyrrhus entr'autres,

gendre d'Agathocle, bien qu'il eût combattu vaillamment et avec succès les Carthaginois qui avaient su profiter des troubles de la Sicile, régna en despote et en barbare. Enfin, après une oppression de près de cent trente ans (à compter de l'invasion des Athéniens), Syracuse vit renaître des temps prospères. Hiéron, de la race de l'illustre Gélon, et digne de son aïeul, fut élu roi à l'unanimité des suffrages (l'an 3715), après le départ de Pyrrhus, et régna glorieusement pendant cinquante-quatre ans. Il réconcilia ou apaisa tous les partis, sut en imposer aux Carthaginois, assura par de sages dispositions le repos et la prospérité de l'état, et contribua éminemment aux progrès des arts et des sciences.

C'est sous ce prince qu'éclata entre Rome et Carthage la désastreuse guerre, dont Sicile fut principalement le théâtre.

Section seconde.

PÉRIODE DES GUERRES PUNIQUES.

Première guerre punique.

Jusqu'alors Rome et Carthage n'avaient eu entr'elles que fort peu de relations. Il est cependant question dans Polybe de deux traités de commerce entre ces deux états; le premier conclu immédiatement après l'expulsion des rois, le second vers l'an 3636 avant les guerres des Samnites; et ces deux puissances furent

naturellement alliées lors de la guerre contre Pyrrhus. Mais depuis que les Romains furent maîtres de l'Italie intérieure, les relations devinrent plus intimes, plus immédiates et les intérêts réciproques plus difficiles à concilier. Comment les Romains auraient-ils pu ne pas regarder d'un œil de convoitise la Sicile, ce riche entrepôt de grains pour les temps de disette, cette île qui, n'étant séparée de l'Italie que par un canal étroit, semblait avoir été destinée par la nature à faire partie de ce pays? Et d'un autre côté comment Carthage pouvait-elle voir sans inquiétude un nouveau concurrent briguer une possession qu'elle convoitait depuis plusieurs générations et qui lui avait déjà coûté de grands sacrifices? Tout accommodement était impossible et la guerre inévitable; mais Rome eut recours à un prétexte honteux pour le commencer.

Une troupe de soldats campaniens qui avaient servi sous Agathocle en qualité de mercenaires et qui s'étaient arrogamment donné le nom de Mamertins (enfans de Mars), avait été engagée à la solde des citoyens de Messane. Ces Mamertins firent main-basse sur leurs maîtres et s'emparèrent de la ville. Pour punir un forfait aussi révoltant, Carthage et Syracuse qu'une haine invétérée animait l'une contre l'autre, se réunirent et mirent le siège devant Messane. Les Mamertins implorèrent le secours de Rome. Le sénat hésita d'abord à le leur accorder; mais le peuple assemblé en comices (l'an 3720) résolut de les secourir et

entreprit la guerre. Lorsqu'elle éclata, Rome avait environ trois-cent mille citoyens en état de porter les armes.

Des corps de troupes romaines passèrent en Sicile et occupèrent Messane. D'après le rapport des historiens romains, Hannon, général carthaginois, fit mourir tous les Italiens qui servaient dans son armée. A la nouvelle de cette barbarie le consul Appius Claudius passa le détroit avec des forces plus nombreuses, battit les Carthaginois et les Syracusains et délivra Messane. Mais l'alliance de Hiéron qui vint se ranger du parti des Romains, fut pour ces derniers un avantage plus important que cette victoire. Le secours de ce nouvel allié leur facilita la conquête de la Sicile carthaginoise, et décida à l'avance de l'issue de cette guerre. Les Romains cependant, pour poursuivre leurs succès, avaient besoin d'une flotte. L'histoire rapporte qu'ils construisirent, d'après le modèle d'une galère ennemie échouée, un grand nombre de vaisseaux; qu'ils suppléèrent à leur ignorance en marine militaire par des machines ingénieusement inventées pour l'abordage, et qu'ils remportèrent une victoire éclatante sous Duillius (l'an 3724). Ils firent alors la guerre en même temps en Sicile, en Sardaigne et en Corse.

Une nouvelle victoire près d'Ecnomos *) leur ouvrit

*) Probablement le combat naval d'Héraclée, où 30 vaisseaux carthaginois furent détruits, et 63 avec toute l'équipage tombèrent au pouvoir du vainqueur. — 24 vaisseaux romains furent coulés à fond. *(Note du trad.)*



le chemin de l'Afrique. Régulus y passa (l'an 3728) et répandit l'effroi jusqu'aux portes de Carthage. Mais Xantippe, Spartiate de naissance, qui commandait l'armée carthaginoise, le battit et le fit prisonnier. A dater de cette époque, les revers se succédèrent coup sur coup. Plusieurs flottes furent successivement détruites, soit par les tempêtes, soit par l'ennemi; entr'autres celle que commandait le téméraire Claudius Pulcher (l'an 3735). Cependant Rome rejeta toutes les propositions de paix et continua la guerre par terre et par mer.

Les deux états étaient affaiblis; l'exaspération leur donna de nouvelles forces. Des flottes furent équipées; celle de Carthage en épuisant le trésor public, celle de Rome par les offrandes patriotiques des citoyens. La bataille se donna près des îles Egades *). Le destin accorda la victoire aux Romains, sous la conduite du consul Lutatius, qui dicta aux Carthaginois les conditions de paix (l'an 3743). Ces derniers perdirent la Sicile, le but de deux siècles d'efforts, ainsi que toutes les petites îles de la Méditerranée; payèrent mille talents comptant, s'engagèrent à en payer 2200 à différents termes, et rendirent, sans rançon, tous les prisonniers. Le despotisme du peuple romain augmenta arbitrairement la dureté de plusieurs de ces conditions, et Carthage fut contrainte de céder.

*) D'après Polybe et Eutrope ce fut près de l'île d'Eguse.
(Note du trad.)

Histoire de Rome et de Carthage jusqu'au commencement de la seconde guerre punique.

Vingt-deux années s'écoulèrent avant que la seconde guerre vint à éclater; mais des événements importants pour les deux états remplirent cet intervalle.

A peine Carthage, épuisée par les efforts d'une longue guerre, eut-elle conclu la paix, que la révolte des troupes mercenaires l'exposa au danger le plus extrême. La coutume d'employer des étrangers mercenaires dans ses armées, coutume que Carthage suivait plus que tout autre état, convenait en effet au caractère et aux relations de ce peuple commerçant, mais elle entraînait aussi des inconvénients majeurs et même dangereux. Carthage, dans l'impuissance de payer la solde arriérée à ces étrangers, voulut les licencier. Ce fut le motif d'une révolte terrible et d'une guerre de près de quatre ans. Les soldats étrangers se mutinèrent également en Sardaigne. Les Romains y envoyèrent des troupes sous le prétexte de secourir Carthage; mais ils eurent la perfidie de garder l'île pour eux et en outre l'impudence inouïe de demander douze cents talents pour les frais de cette guerre! Carthage, découragée et réduite à l'extrémité, souscrivit. Mais elle se releva bientôt, méditant de nouveaux projets de domination et de vengeance.

Amilcar, surnommé Barcas (l'éclair), sauva l'état par la défaite des rebelles. Il jeta ensuite les yeux sur l'Espagne, pays riche en mines d'argent et en excellents soldats. Sans y être autorisé par le gouverne-

ment, il s'y rendit en traversant le détroit à la tête d'une armée qui lui était entièrement dévouée, et que son expédition en Numidie avait aguerrie. Ses brillants succès dans les négociations et dans les combats lui valurent l'approbation du peuple et l'assistance la plus efficace pour l'exécution de ses projets. Mais une grande partie du sénat, soutenue par le grand Hannon, émule en gloire d'Amilcar, redoutait l'accroissement du pouvoir de ce général populaire. Ce parti aristocratique, opposé au parti de Barcas puissant par la faveur du peuple, devint la source de tous les troubles qui s'ensuivirent et, par conséquent, de la chute de Carthage.

Dans un intervalle de neuf années, Amilcar avait déjà soumis une grande partie de cette Espagne, pour la possession de laquelle les Romains combattirent plus tard pendant deux siècles. Ce grand homme perdit la vie dans un combat contre les Lusitaniens (l'an 3756). Son gendre Asdrubal eut le même sort. Il construisit, pour en faire sa principale place d'armes, Carthagène (nouvelle Carthage) qui sembla rivaliser de splendeur avec l'ancienne, et il parvint à s'assurer la soumission volontaire de plusieurs chefs espagnols. Rome, envieuse et inquiète, éclata en menaces; Carthage, dont les projets n'avaient pas encore atteint leur maturité, promit de ne point porter les armes au delà de l'Ebre et de respecter Sagonte située au sud de ce fleuve. Asdrubal, après avoir commandé avec gloire et succès pendant huit ans, périt par un assassinat. L'armée pro-

clama alors le jeune Annibal, fils du grand Barcas; le sénat confirma la nomination de ce général, et ce héros, l'un des plus grands de l'histoire, parut sur le théâtre de la guerre.

Après avoir conclu la paix avec Carthage, Rome eut encore à combattre plusieurs de ses anciens alliés qui avaient abandonné son parti. Les Romains fermèrent ensuite (l'an 3754) le temple de Janus, pour la première fois depuis le règne de Numa; mais ce ne fut que pour peu de temps, et ce temple ne se referma plus dans la suite avant le règne d'Auguste.

Les Illyriens qui, par leurs pirateries, troublaient le commerce de Rome, furent battus dans deux guerres par les Romains qui prirent alors pied en Dalmatie, eurent des relations plus intimes avec la Macédoine et s'acquirent une réputation brillante dans les états de la Grèce.

La guerre gauloise eut des résultats encore plus importants. Depuis l'incendie de Rome par les Gaulois, leur nom seul inspirait l'effroi. En fondant la colonie de Séna-Gallica (Sinigaglia), les Romains cherchèrent à mettre leurs frontières à l'abri des incursions des Gaulois. Plus tard, sur la proposition du tribun Flaminius, ils partagèrent entre les citoyens les pays enlevés aux Sennoniens. Les Insubriens dans le Milanais et les Boyens à Parme en prirent occasion de rompre avec Rome. Les Gésates du Rhône se joignirent à eux. Rome alors concentra toutes ses forces. La

guerre dura six ans, constamment au désavantage des Gaulois. Après la conquête de la Ligurie, les Romains pénétrèrent dans les Gaules cispadane et transpadane, prirent Milan, firent de tout le territoire du Pô une province romaine (Gallia cisalpina ou logata), et fondèrent, pour la défendre, deux colonies, Crémone et Plaisance. L'Istrie fut également subjuguée et la chaîne des Alpes servit de limites.

Ces guerres, ainsi que la guerre punique, avaient coûté beaucoup de monde. Lors de la seconde rupture avec Carthage (l'an 3764), le nombre des citoyens en état de porter les armes était environ d'un tiers plus faible que lors de la première.

Seconde guerre punique. Annibal. Scipion.

Dans la seconde année de son généralat, après avoir remporté des victoires importantes sur les Espagnols et avoir parfaitement organisé son armée, Annibal mit le siège devant Sagonte, ville alliée des Romains (l'an 3765), et commença ainsi cette guerre qu'il désirait avec ardeur.

Rome, engagée dans sa seconde guerre contre les Illyriens, essaya de sauver Sagonte par la voie des négociations. Mais Annibal, malgré la résistance la plus héroïque, prit cette ville et la détruisit de fond en comble. Rome, n'ayant pu obtenir que le violateur du traité de paix lui fut livré, déclara formellement la guerre à Carthage.

Annibal, brûlant d'anéantir entièrement l'ennemi mortel de sa patrie, résolut d'attaquer les Romains sur leur propre territoire. A la tête d'une armée peu nombreuse, mais enthousiasmée par lui, il subjugua les peuples guerriers de l'Espagne, gravit les cimes sourcilleuses des Pyrénées, traversa la Gaule, malgré les hordes belliqueuses qui voulurent en vain s'opposer à ses progrès, passa le Rhône et vint au pied des Alpes. Son génie audacieux, inépuisable en ressources, surmonta tous les obstacles que lui suscitait la nature dans ces défilés pénibles et dangereux, et, par une marche aussi étonnante que difficile à concevoir, arriva devant Turin, ville forte, qu'il emporta d'assaut et qui devint son premier point d'appui en Italie.

Annibal au passage des Pyrénées avait une armée de 59000 hommes qui, à son entrée en Italie, se trouvèrent réduits à 20000 fantassins et à 6000 chevaux. C'est avec des forces aussi peu considérables qu'il osa attaquer Rome qui, suivant Polybe, renfermait plus de cent cinquante mille citoyens en état de combattre, et qui comptait en Italie plus de 800,000 combattans.

Mais Annibal comptait sur le secours des peuples mécontents en Italie, surtout sur les Gaulois qu'il venait de soumettre et à qui il espérait, par des victoires rapides, inspirer le courage de se révolter. Il arriva donc précipitamment au Tessin, vainquit dans une première bataille Cornélius Scipion, qui était accouru en toute hâte de la Gaule-transalpine où Annibal

l'avait évité, remporta bientôt après une victoire décisive sur le même consul et sur son collègue Sempronius aux bords de la Trébia, et enfin, après une marche pénible à travers les Apennins, il battit le présomptueux Flaminius, nouvellement élu consul, et détruisit presque entièrement toute l'armée romaine (l'an 3767), près du lac Trasimène (lago di Perugia) en Etrurie. Les Gaulois, abandonnant alors les Romains, vinrent se ranger de son parti, les autres alliés balancèrent, et Rome, ébranlée, mais non découragée, leva de nouvelles légions et nomma un dictateur.

Ce dictateur, Q. Fabius Maximus, homme sage et expérimenté, reconnut la cause des revers dans le caractère impétueux de ses prédécesseurs. C'est pourquoi il évita le combat, et prouva son habileté par des marches et des positions, en harcelant et fatiguant l'ennemi aux prises avec les obstacles dans un pays étranger, et en inspirant à ses troupes nouvellement levées le courage et la confiance.

L'année suivante (3768), le sage Paul-Emile et le fougueux Térence-Varron furent élus consuls. Annibal parvint à faire accepter la bataille à ce dernier, malgré l'avis de son collègue. Elle se donna aux bords de l'Aufide, près de la ville de Cannes, et fut pour Rome la plus funeste de toutes celles dont l'histoire romaine fasse mention. Ce jour là périrent 45000 citoyens, 80 sénateurs, beaucoup de personnages consulaires et de magistrats et la fleur des chevaliers. Paul-

Emile mourut d'une belle mort; Térence-Varron prit la fuite. Cependant le sénat, pour ne pas décourager le peuple, alla au devant de ce dernier et lui rendit grâces de n'avoir pas désespéré du salut de la patrie.

Ce fut là le plus haut degré de la fortune et de la gloire d'Annibal. Depuis cette époque la première commença à décliner; mais sa gloire n'éprouva jamais la moindre atteinte. Si les résultats de la bataille de Cannes ne furent pas décisifs, il faut en imputer la cause aux circonstances, et nullement à Annibal. N'ayant que 26000 hommes à sa descente des Alpes, il n'avait, à l'exception du secours des Gaulois, point eu de renforts considérables. Comment pouvait-il, dans sa troisième campagne, après tant de combats et quatre batailles rangées, avoir encore assez de troupes pour attaquer Rome, affaiblie à la vérité, mais néanmoins encore abondamment pourvue d'armes et de combattans? Rome qui jamais n'était plus redoutable qu'après des revers? C'est pourquoi Annibal résolut, avant d'en venir aux extrémités, d'attirer dans son parti quelques peuples alliés de Rome et d'attendre des renforts de Carthage. La plupart des peuples de la Basse-Italie commençaient déjà à secouer le joug odieux des Romains. La Campanie, et Capoue, sa capitale, s'en affranchirent aussi. Mais c'était en vain qu'Annibal attendait des secours de Carthage; Hannon persistait dans sa haine contre la maison Barcine, et comme celle-ci fondait sa grandeur sur la guerre, il s'élevait

avec tout son parti contre les sollicitations d'Annibal et insistait pour qu'on fit la paix. Mais Rome la rejetait, les ambassadeurs d'Annibal ne furent pas même écoutés. Il fallait donc pour le salut de Carthage combattre et accabler Rome, et l'opposition de Hannon contre la continuation de la guerre était dans cette occurrence entièrement contraire à la saine raison.

Annibal espérait recevoir d'Espagne les secours qu'il n'obtenait pas directement de Carthage. Son frère Asdrubal devait, avec l'armée qui s'était aguerrie contre les Romains en Espagne, venir le joindre en Italie par le même chemin que la première armée avait frayé, et des troupes fraîches d'Afrique devaient remplacer celles qui auraient quitté l'Espagne. Mais les événements de la guerre dans ce dernier pays retardèrent l'exécution de ce projet jusqu'à la neuvième année après la bataille de Cannes, et Annibal resta pendant tout ce temps sans autres ressources que celles que son seul génie sut tirer, soit des peuples de l'Italie dans le voisinage desquels il se trouvait, soit de ses négociations et de ses alliances avec les peuples de la Sicile et de la Macédoine.

Rome trouva des ressources plus efficaces dans la sagesse du sénat, dans le courage inébranlable des citoyens et dans l'ame héroïque de Scipion. Rome qui dans l'abus de sa prospérité se rendit si souvent coupable et odieuse, fut digne d'admiration dans l'adversité. L'issue funeste de la bataille de Cannes parut avoir

redoublé ses forces. A compter de cette époque la victoire se déclara pour elle. Marcellus vainquit à Nola Annibal pour la première fois, et Rome fut encore assez puissante pour faire en outre la guerre en Sicile, en Sardaigne, en Macédoine et en Espagne.

En Sicile, Hiéron avait été inviolablement fidèle à son traité avec Rome. A sa mort (l'an 3769), Hiéronyme son petit-fils se déclara pour les Carthaginois. Il fut tué dans une sédition, ainsi que tous les enfans et les membres de la famille de l'illustre Hiéron. Cependant le parti de Carthage eut le dessus; la guerre avec Rome fut continuée et Syracuse assiégée par Marcellus. Ce ne fut que dans la troisième année de ce siège, qui causa de grandes pertes aux Romains (par les machines et le miroir ardent d'Archimède?), que la ville fut emportée d'assaut et succomba à la rigueur du destin. Toute la Sicile devint province romaine.

Manlius reconquit aussi la Sardaigne, où les Carthaginois avaient combattu avec succès dans les commencements.

En Macédoine, Philippe II avait contracté alliance avec Annibal peu après la bataille de Cannes; mais cette alliance ne fut pas d'un grand avantage pour le général carthaginois, car Philippe était en guerre avec les Etoliens. Annibal fit de nouveau la paix avec les Romains.

La guerre d'Espagne fut plus sérieuse. Cnéjus Scipion passa en Espagne dès la première année de cette

guerre et son frère Publius ne tarda pas à l'y joindre. Il y eut plusieurs combats dont le succès fut varié, quoique en général à l'avantage de Rome. Mais dans le cours de la huitième année de la guerre (l'an 3772), les deux Scipion essuyèrent une défaite dans laquelle ils perdirent la vie. P. Cornélius Scipion, âgé de vingt-quatre ans, prit alors le commandement et remporta bientôt une victoire décisive. L'étonnante conquête de Carthagène, prise d'assaut en un seul jour, fonda la domination des Romains en Espagne; cette domination s'agrandit à la suite de plusieurs victoires, et s'affermit par la soumission volontaire des peuples pénétrés d'admiration pour la vertu de Scipion; elle devint entière dans la partie carthaginoise d'Espagne par l'expédition qu'Asdrubal entreprit alors enfin en Italie.

C'est de l'issue de cette expédition que dépendait le sort d'Annibal et, par conséquent, celui de Carthage. Le vainqueur de Cannes, ne recevant point de renforts, ne pouvait que se tenir sur la défensive, et la fortune des armes cessa de lui sourire. Il perdit Capoue et Tarente, et ce fut sans succès qu'il se présenta avec son armée devant Rome. Mais l'effroi se renouvela lors de l'approche d'Asdrubal qui venait de passer les Alpes à la tête d'une armée nombreuse. Le consul Livius Salinator marcha à sa rencontre, tandis que son collègue Claude Néron tenait Annibal en échec dans l'Apulie. Tout-à-coup Néron, dérobant sa marche à Annibal, conduisit son armée à grandes journées dans

l'Italie-supérieure, fit sa jonction avec Livius, et contraignit Asdrubal d'accepter le combat à Séna aux bords du Métaure (l'an 3777). La bataille fut meurtrière. Asdrubal, voyant la défaite totale de son armée, se jeta au milieu des ennemis et mourut, les armes à la main, en digne fils d'Amilcar et digne frère d'Annibal.

Annibal alors se retira dans le Bruttium à l'extrémité de l'Italie, et alarma Rome plus par la terreur de son nom que par le nombre de ses troupes. Une nouvelle armée auxiliaire s'avança sous les ordres de Magon et fut battue (3778). La guerre d'Italie ne fut plus regardée que comme un événement accessoire.

L'attention des peuples se fixa dès lors sur Scipion qui, pour récompense de ses exploits et parce que la fortune paraissait s'attacher à son nom, fut élu consul avant l'âge requis par la loi. Il porta la guerre en Afrique. Massinissa, roi de Numidie, conclut un traité d'alliance avec lui. Les revers les plus funestes accablèrent alors les Carthaginois. En vain cherchèrent-ils à conjurer l'orage par la force des armes, ou la voie des négociations. Il ne leur restait plus d'espoir que dans Annibal. On le rappelle de l'Italie, et ce héros abandonne à regret ce pays illustré pendant seize ans par ses exploits, ce champ d'honneur immortel, si glorieusement conquis, si vaillamment défendu. Son arrivée en Afrique ranime le courage des Carthaginois; ceux que

le sort des combats a mis en fuite ou dispersés, se rallient autour de lui; son armée campe à Zama.

De grandes destinées étaient attachées à la bataille qui devait se livrer. Annibal les pressentait, chercha à l'éviter et proposa de grands sacrifices pour obtenir la paix. Le sort avait décidé que tout le pays des Carthaginois, hors de l'Afrique, tomberait au pouvoir des Romains. Scipion, sûr de la victoire, rejeta les offres qui lui furent faites. Dans la 552.me année de la fondation de Rome (3782), deux cent deux ans avant J. C., les deux plus grands capitaines de leur siècle et peut-être de tous les siècles se disputèrent le prix le plus digne des héros, la gloire, la domination, même l'existence, chacun pour lui et pour son peuple. Le nombre des troupes, les armes, l'habileté et la valeur des deux chefs étaient égales; Scipion avait pour lui l'enthousiasme de ses soldats et une confiance inébranlable dans son heureuse étoile. Annibal, quoiqu'il eût disposé l'ordre de la bataille en grand capitaine, la perdit et perdit en même temps tout espoir. Il n'échappa lui-même qu'à grande peine et conseilla à ses compatriotes de faire la paix à tout prix. Cette journée fonda la domination de Rome. C'en était fait de la liberté du monde.

Paix avec les Carthaginois.

Les conditions de la paix condamnèrent les Carthaginois à une ruine presque inévitable. Ils conservèrent à la vérité leur ville, leur constitution et leur ancien

territoire en Afrique. Mais toutes leurs possessions à l'extérieur, l'Espagne surtout, tombèrent au pouvoir des Romains. Il fallut encore que Carthage, outre d'autres clauses moins importantes, livrât aux vainqueurs tous ses vaisseaux, à la réserve de dix, et tous ses éléphans, en promettant de n'en plus dresser pour la guerre. Elle s'engagea à payer dix mille talents dans l'espace de cinquante ans, à rendre au roi Massinissa les pays qu'elle avait enlevés soit à lui, soit à ses ancêtres, à ne plus faire aucune guerre sans le consentement des Romains, et à fournir à ceux-ci des troupes auxiliaires en cas de besoin. Elle fut aussi obligée de livrer cent otages pour garantie de sa fidélité.

Parmi ces conditions, celles qui entraînèrent la ruine de Carthage, ce furent principalement l'engagement de ne faire aucune guerre sans la permission de Rome (ce qui par conséquent était une entière soumission à la volonté de son ennemie) et la clause, susceptible de diverses interprétations, stipulée en faveur de Massinissa. Ce prince adroit, avide de conquêtes et sans foi, pouvait dès lors harceler impunément les Carthaginois, leur arracher sous des prétextes imaginaires une province après l'autre (comme il le fit en effet avec la fertile province d'Emporia et celle de Tyska), et si son arrogance et la médiation partiale des Romains portaient enfin les Carthaginois à une résolution désespérée, Rome, cette ennemie puissante, saisissait avidement l'occasion désirée d'une nouvelle rupture.

Carthage dans une situation si affligeante quant à ses relations à l'extérieur, était encore agitée dans l'intérieur par la discorde et la fureur des factions. Annibal par l'éclat de son mérite et la puissance de sa maison était, à la vérité, parvenu à la première charge de la république et opéra une réforme salutaire en renversant l'oligarchie du conseil des cent et en rétablissant l'ordre dans les finances. Mais l'ancienne faction de Hannon, par animosité contre la maison des Barcines, se rangea même du parti de Rome, conspira contre Annibal, et le plus grand homme que jamais Carthage eût produit, aurait été livré aux Romains s'il ne s'était réfugié en Asie.

L'histoire romaine après la seconde paix de Carthage prend un caractère tout différent. Les possessions que Rome avait acquises jusqu'alors avaient été enlevées, par des guerres longues, dangereuses et pénibles, à des ennemis pour la plupart égaux en forces et quelque fois supérieurs. Mais depuis l'abaissement de Carthage, ne trouvant plus d'adversaire assez puissant pour lui tenir tête, Rome s'arrogea bientôt l'empire du monde. Cette révolution s'explique en partie par les principes de la politique romaine que nous avons déjà fait connaître, et en partie par l'état politique où se trouvait alors le monde entier.

État politique du monde.

L'empire de Rome, dont le siège principal était dans

l'Italie centrale et la Basse-Italie, comptait au nombre de ses provinces la Sicile, la Sardaigne (y compris la Corse et les petites îles), et les deux Espagnes (citérieure et ultérieure). Cependant la Ligurie, l'Istrie et d'autres contrées de la Haute-Italie, l'Espagne surtout, persistaient dans leur résistance et occupaient les légions. Dans l'occident Carthage était réduite, et Massinissa roi de Numidie était attaché aux intérêts de Rome autant par politique que par des traités d'alliance. Dans le nord les hordes gauloises isolées et quelques peuplades sans nom, errantes au delà des Alpes, ne pouvaient guère donner d'inquiétudes. Dans l'orient les états de la Macédoine formaient un système d'états particulier et important, puissant par leur étendue et leur population, mais renfermant en lui-même le germe de la destruction et jusqu'alors presque sans relations commerciales avec l'occident.

Des quatre puissances principales de ce système d'états la Macédoine, proprement dite, était d'une importance prépondérante par la situation naturellement forte du pays, par l'esprit belliqueux de ses habitans et enfin par le génie de son roi (Philippe). Mais son peu d'étendue, et l'inimitié de presque tous les peuples voisins l'empêchaient de méditer de grands projets. Les affaires de la Grèce occupaient presque exclusivement sa politique et ses forces.

La Grèce aurait pu être invincible, sans les divisions

qui l'agitaient; mais une haine mortelle régnait entre les Etoliens et les Achéens. Les Béotiens et d'autres, et surtout les Spartiates ne songeaient qu'à eux, et tous ces peuples qu'abusaient leur orgueil et le souvenir de leur ancienne gloire, se laissaient endormir dans une dangereuse sécurité. D'ailleurs l'Etolie et Sparte étaient contre Philippe; l'Achaïe dépendait de lui.

Le royaume de Syrie, pays vaste et fertile, regorgeant de population et de richesses, formait la masse principale des conquêtes d'Alexandre; mais la nullité de ses rois l'avait affaibli. Antiochus le grand ne le régénéra qu'en apparence. Il était alors allié avec la Macédoine contre l'Egypte qui dès les premiers temps était déjà l'objet de leur haine; celle-ci, depuis le règne de Philadelphe était dévouée aux Romains.

Guerres contre la Macédoine, la Syrie et la Grèce.

Immédiatement après la bataille de Zama, Rome trouva un prétexte spécieux de renouveler la guerre contre Philippe par la découverte de plusieurs Macédoniens qui servaient dans l'armée carthaginoise. Les Etoliens, les Athéniens, les Rhodiens et le roi de Pergame, étaient alliés de Rome. Sans aborder en Italie, les légions africaines passèrent directement en Macédoine, y combattirent pendant deux ans avec des succès variés, et battirent complètement dans le cours de la troisième année (3787) sous T. Quinctius Flaminius l'armée de Philippe près de Cynocéphales.

Le roi, découragé et affaibli par cette défaite, ne songea plus à continuer la guerre. Contraint de se borner à la possession paisible de sa Macédoine, il fut réduit à se désister de toute prétention sur les états grecs en Europe et en Asie, à livrer sa flotte, à renoncer au droit de faire la guerre hors de son royaume, à payer mille talents et à donner pour otage son fils Démétrius. La Macédoine ne se releva plus de cet échec. La domination de Rome fut dès lors établie dans l'Orient.

Mais pour affermir cette domination, il paraissait indispensable de subjuguer les Grecs. Pour gagner leur confiance, on commença par proclamer leur liberté. Ensuite on prépara de loin leur ruine, en isolant leurs états, en les incitant les uns contre les autres sous l'apparence spécieuse de la médiation, en s'arrogeant, à titre de protection et de tutèle, la direction des affaires, en gagnant un parti dans chaque ville et en opprimant les patriotes.

Ces menées furent interrompues par la guerre de Syrie; mais l'issue de cette guerre contribua à leur succès.

Antiochus, dit le grand, roi de Syrie, avait, par son entreprise contre l'Egypte et ensuite par l'occupation des villes grecques que Philippe avait été forcé d'abandonner en Asie, montré des dispositions hostiles contre les Romains. Thoas, Stratège des Etoliens, et Annibal firent éclater l'incendie. Les fiers Etoliens se sentaient blessés de l'arrogance des Romains. Aussi

inconsidérés que dans le temps où leur imprudence ouvrit aux Romains le chemin de la Grèce, ils appelèrent à leur aide, pour chasser ces derniers, le roi de Syrie et plusieurs peuples grecs qui, pénétrant les desseins de Rome, s'unirent à eux. Annibal, cet ennemi toujours vigilant de Rome, observait à Carthage la marche des événements et médita dès lors ses projets de vengeance. Philippe pouvait-il avoir oublié son humiliation? et que ne pouvait-on pas espérer d'une coalition entre Carthage, la Syrie, la Macédoine et les peuples de la Grèce?

Un orage terrible allait fondre sur Rome; son infatigable politique le dissipa. Elle avait partout des ambassadeurs adroits. Carthage fut contrainte de bannir elle-même le redoutable Annibal; on amusa Philippe et les Achéens par quelques légères concessions, et des agents de Rome surent se faire un parti à la cour d'Antiochus même.

Ce prince, qui mérite plutôt d'être appelé le successeur de Xerxès que celui d'Alexandre, s'imaginait entreprendre et finir une guerre avec les Romains au milieu des réjouissances et des festins. Ses troupes richement parées prirent le chemin de la Grèce, comme allant à une prise de possession en temps de paix; mais le consul Acilius Glabrion, après leur avoir fait essuyer des pertes considérables, leur fit reprendre précipitamment le chemin de l'Asie.

Les Romains ne tardèrent pas à les poursuivre.

L. Scipion, accompagné de son frère l'Africain, commandait alors l'armée romaine, renforcée par Attale roi de Pergame. Ce fut à Magnésie, au pied du mont Sipylus (l'an 3794), sept ans après la chute de la Macédoine, que se livra la bataille qui détruisit le royaume de Séleucus. Antiochus le grand abandonna tout le pays jusqu'au Taurus, promit de payer 15000 talents à Rome et 400 à Eumène roi de Pergame, de livrer les auteurs de la guerre, nommément Thoas et Annibal, et de livrer son plus jeune fils pour otage. Bientôt après, les Etoliens furent totalement battus par M. Fulvius Nobilior et réduits, pour servir d'exemple aux autres alliés, à expier cruellement leur défection. Les Galates, qui avaient également combattu pour Antiochus, obtinrent des conditions moins dures parce que Rome comptait en tirer encore parti.

Rome, voulant toujours sauver les apparences et dissimuler son insatiable ambition, donna à Eumène le pays qu'elle venait de conquérir dans l'Asie-mineure. Des orateurs fanatisés et d'autres à gages pronèrent la générosité de la libératrice du monde.

Annibal, qui par sa fuite avait épargné au roi de Syrie le déshonneur de livrer son allié, s'était retiré chez Prusias, roi de Bithynie, et combattit pour lui dans la guerre contre Eumène ami des Romains, en attendant l'occasion de combattre de nouveau contre Rome même. Mais une ambassade romaine vint som-

mer Prusias de livrer l'octogénaire Annibal. Prusias n'osant refuser, Annibal s'empoisonna.

Deux ans auparavant Scipion, son vainqueur, avait éprouvé les effets de l'ingratitude républicaine. Cité devant l'assemblée du peuple pour répondre à des inculpations déshonorantes, et dédaignant de comparaître devant des juges qu'il méprisait, il se retira à Linternum où il passa le reste de ses jours dans une honorable obscurité. Lucius Scipion fut également accusé, et condamné injustement. Une nouvelle coalition parut alors menacer Rome, et lui prépara de nouveaux triomphes. Peu de temps après la bataille de Magnésie, Philippe trouva dans le changement de conduite des Romains à son égard assez de motifs de se repentir d'avoir abandonné Antiochus. L'exclamation involontaire qui lui échappa un jour lorsqu'il s'écria : «le dernier jour n'est pas encore passé», trahit l'excès de son indignation. Mais la mort le surprit avant qu'il trouvât l'occasion de se venger.

Persée, son fils, hérita de ses ressentiments et poursuivit pendant sept ans les préparatifs commencés par son père, pour se mettre en état de faire tête aux Romains; mais ses efforts n'obtinrent pas de résultat complet. Il eut plus de succès dans l'infatigable persévérance avec laquelle il cherchait à traverser la politique de Rome. La rupture avec les Romains ayant éclaté trop tôt pour l'intérêt de ceux-ci, Persée profita d'un armistice qu'il accorda astucieusement, pour gagner

le temps d'achever ses préparatifs. Après le renouvellement de la guerre, il eut le dessus pendant deux ans. Les peuples de l'Epire, de la Thessalie, de la Thrace, ainsi que beaucoup de mercenaires étrangers (entr'autres 30,000 Gaulois) combattirent pour lui. Gentius, roi d'Illyrie, vint à son secours avec toutes ses forces, et la phalange bien armée parut plus redoutable que jamais. Enfin Paul-Emile se présenta avec son armée renforcée. Des troupes de Numidie, d'Italie, de Grèce et de l'Asie-mineure combattaient dans ses rangs; cependant le général romain eut besoin de toute sa prudence et de toutes ses forces pour s'assurer la victoire. Il avoua lui-même dans la suite n'avoir pu se défendre d'un mouvement d'effroi en voyant à Pydna, dans le moment décisif, la phalange fondre en rangs serrés sur les légions (l'an 3816). Mais cette journée fut la dernière de la gloire des armes macédoniennes. Après une résistance héroïque, l'élite de l'armée des Macédoniens mourut sur le champ de bataille, les autres périrent dans leur fuite ou tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Persée, fait prisonnier et conduit à Rome, marcha devant le char de triomphe du vainqueur, et mourut dans les fers des Romains après cinq années de souffrances et de mauvais traitements.

Gentius fut également fait prisonnier. L'Illyrie et la Macédoine, après avoir été livrées au pillage, furent partagées, la première en trois, la seconde en quatre prétendues républiques, et contraintes de payer aux

Romains, comme tribut annuel, la moitié des revenus que leurs rois percevaient autrefois.

Le sort de Persée fit trembler tous les rois. A la sommation de Popilius Lænas, ambassadeur romain, (car dès-lors on ne gardait plus de ménagement), Antiochus, roi de Syrie, abandonna l'Egypte qu'il avait à moitié conquise, et ce dernier royaume fut affaibli pour toujours par la perte de ses pays adjacents qui furent séparés de l'Egypte par ordre de Rome. Les princes d'Egypte et de Syrie vinrent à Rome pour réclamer leurs droits près du sénat, ou bien aussi pour y rester en qualité d'otages; mais il fut défendu aux rois d'y aller sans permission. Rome ne parlait plus qu'en maître.

Vers ce temps là les Romains sous Opimius pénétrèrent dans la Gaule transalpine. A compter de cette époque les citoyens furent exempts d'impôts; il semblait dans l'ordre que les vainqueurs subsistassent aux dépens des vaincus.

Le voile dont Rome avait couvert jusqu'alors ses arrogantes prétentions était tombé; Rome n'hésita plus à se montrer la maîtresse du monde; elle signala et affermit sa puissance par deux injustices atroces; elle asservit l'Achaïe et détruisit Carthage.

La Grèce s'était jetée avec une entière confiance dans les bras du vainqueur de Philippe, croyant n'avoir rien à redouter pour sa liberté de la part d'un peuple libre. Même après l'abaissement des Eto-

liens, qu'on regardait comme une juste punition de leur audace et de leur inconstance, les autres républiques grecques, surtout l'Achaïe, restèrent attachées à Rome, dont l'amitié semblait avantageuse à leur prospérité. Mais déjà Flaminius leur préparait des fers en mettant adroitement la confusion dans leurs affaires et en formant dans chaque état un parti dévoüé aux Romains. L'opposition de ce parti se faisait sentir à celui des patriotes, à proportion que les prétentions de Rome dont la puissance croissait de plus en plus, devenant plus arrogantes, montraient aux gens de bien le danger qui menaçait la patrie. Ce dernier parti était le plus nombreux, mais non le plus puissant. On l'appelait le parti macédonien, pour pallier sous cette dénomination l'injustice avec laquelle on le traitait. On l'eût appelé à plus juste titre, parti patriotique, car entre celui-ci et la Macédoine, à l'exception de quelques partisans mercenaires, il n'y avait d'autre lien d'amitié que la communauté entre les infortunés qui gémissent sous la même oppression et que console un même espoir. Par contre les ennemis de la patrie et les traîtres vivaient sous l'égide protectrice du nom romain et, bravant la haine publique, usurpaient l'autorité et accumulaient des trésors. Ce fut à leur instigation, qu'aussitôt après la défaite de Persée, les Romains commirent la révoltante barbarie d'arracher, en une fois, du sein de leurs familles et du milieu de leurs concitoyens, mille Achéens dont les sentiments et le

crédit donnaient de l'ombrage, et de les traîner en Italie pour les punir de leur attachement à la Macédoine. Ces victimes de la tyrannie la plus criante gémirent pendant dix-sept ans au fond des cachots de l'Italie; la plupart y périrent.

Callicrate, le délateur de ces patriotes, pour récompense de cette indignité, fut élevé à la première charge de la république des Achéens. L'exécration publique pesait sur lui, mais la terreur qu'inspirait l'oppression des Romains, contenait encore les esprits, et la tranquillité ne fut point troublée.

Les ressentiments éclatèrent enfin; ce fut à l'occasion d'une nouvelle rupture de Sparte avec les Achéens et de l'impérieuse intervention de Rome dans cette circonstance. Rome hésita cependant à sévir; elle combattait alors en Afrique pour exterminer Carthage, et en Macédoine pour étouffer une sédition. Les Macédoniens venaient de reconnaître pour roi, aux acclamations de tout le peuple, Andriscus qui se disait fils de Persée (l'an 3835). Cette guerre parut si sérieuse, que Q. Métellus, qui la termina glorieusement, obtint les honneurs du triomphe et le surnom de Macedonicus. Il battit les Achéens qui avaient engagé le combat avec plus de valeur que de prudence. Critolaus, leur général, se donna la mort. Diæus qui le remplaça, continua de combattre avec la fureur du désespoir, mais ce fut en vain qu'il déploya sur l'isthme de Corinthe une valeur digne de l'ancienne Grèce; les dieux accordèrent

la victoire au plus fort. Diæus, au milieu des ruines de sa patrie tombée au pouvoir du vainqueur, se donna lui-même la mort, ainsi qu'à sa famille. Mummius, successeur de Métellus, se présenta devant les murs de Corinthe. Cette ville vénérable qui, depuis près de mille ans, était un des plus beaux ornements de la Grèce et riche en trésors de l'art, fut emportée et réduite en cendres (l'an 3838). Tous les habitans en état de porter les armes furent passés au fil de l'épée, les autres vendus comme esclaves; les chefs-d'œuvre de l'art furent détruits en grande partie et le reste envoyé à Rome. Chalcis dans l'île d'Eubée, Thèbes et d'autres villes furent incendiées. C'est ainsi que fut traité par un peuple libre et avide de gloire, un peuple qui avait fondé la liberté en Europe, qui avait bravé tant de rois, à qui plusieurs autres rois avaient rendu hommage et dont la gloire avait retenti sur toute la terre!

Telle fut la fin déplorable de l'indépendance de la Grèce, dans la troisième année de la 158.e Olympiade, la 608.e de la fondation de Rome et la 146.e avant la naissance de J. C. — Elle devint province romaine sous le nom d'Achaïe.

Troisième guerre punique.

La chute de Carthage, dans la même année que celle de Corinthe, fut encore plus épouvantable. Quelque dures qu'eussent été les conditions de la seconde paix avec les Romains, cette ville se releva néan-

moins promptement par l'industrie de ses citoyens et la sage administration d'Annibal. Rome, qui ne voulait décidément pas que Carthage reprît des forces, en conçut de nouvelles défiances. A force de persécutions on contraignit Annibal à prendre la fuite, et l'on vit avec satisfaction les envahissements successifs de Massinissa affaiblir sans ménagement un état sans défense. Ce fut en vain que Carthage qui, d'après les traités, ne pouvait faire la guerre, demanda justice en sollicitant la médiation des Romains. Son juge était son ennemi, et lorsqu'enfin Caton y fut envoyé comme ambassadeur, l'arrogance de sa conduite aigrit les esprits, et son animosité précipita la ruine de cette ville infortunée.

La discorde y agitait les partis plus que jamais. Celui des patriotes avait à lutter non seulement contre le parti romain, mais encore contre une faction numide. Animés d'une juste indignation, mais emportés par un zèle aveugle, les patriotes exilèrent tous les partisans de Massinissa et firent, par là, naître l'occasion de la guerre; car le roi exigeant le rétablissement de ces derniers, les Carthaginois exaspérés coururent aux armes. Mais le nonagénaire Massinissa battit leur armée et la détruisit entièrement.

Rome ne pouvait trouver d'occasion plus propice pour accabler sa rivale. Cette dernière avait violé le traité et n'avait plus d'armée. Rome alors déclara la guerre (l'an 3834). Dans cette conjoncture funeste Utique se détacha de Carthage et se soumit aux Ro-

mains. Les Carthaginois consternés exilèrent les auteurs de la guerre contre Massinissa; ils finirent même par se déclarer sujets de leur toute-puissante ennemie. Le sénat agréa la soumission avec une satisfaction apparente, promit de laisser subsister Carthage à condition qu'elle livrerait trois cents de ses plus nobles citoyens comme otages et qu'elle se soumettrait à ce que les consuls ordonneraient de plus. Les otages furent donnés et les consuls se rendirent en Afrique. Ces derniers exigèrent la remise des vaisseaux, des armes et des munitions de guerre. Les Carthaginois obéirent. Il leur fut ordonné enfin de démolir leur ville, et d'en construire une autre à une grande distance de la mer et sans murailles.

A cette nouvelle foudroyante le désespoir s'empara d'eux. Ils résolurent à l'unanimité de défendre leur ville chérie ou de périr. Jamais il n'y eut d'exemple plus éclatant des ressoures d'un peuple réduit aux dernières extrémités. Cette ville sans fortifications se défendit héroïquement jusque dans le cours de la troisième année, contre des légions accoutumées à vaincre. Plusieurs armées consulaires furent battues. Les forces des assiégés semblaient s'accroître de jour en jour; peu s'en fallut que les Romains ne se décourageassent. Ils nommèrent consul le jeune Scipion-Emilien (fils de Paul-Emile et petit-fils adoptif de Scipion l'Africain). Sa présence rendit le courage aux légions, sa sévérité rétablit la discipline, son génie donna la victoire. Les

Carthaginois firent une résistance incroyable. Le port étant fermé par une digue, ils creusèrent, avec une célérité qui tient du prodige, une autre issue par laquelle une nouvelle flotte vint bientôt menacer l'ennemi. Deux enceintes de murailles étant abattues, la troisième résista. L'armée hors des murs étant battue, toutes les communications interceptées, on brava la faim et toutes les horreurs de la guerre. Scipion pénétra de nuit dans le port intérieur; la partie basse de la ville fut emportée; la partie haute et la citadelle (Byrsa) ne se rendirent pas. Scipion fit donner l'assaut qui dura six jours et six nuits, le sang ruissela dans les rues, sur les places publiques, dans chaque maison. Les Carthaginois, n'écoutant que leur désespoir, ne cessèrent point de combattre, et lorsqu'enfin tout espoir de salut fut évanoui, ils incendièrent eux-mêmes leur ville, et s'entretuèrent dans leurs maisons, dans leurs temples et sur les tombeaux de leurs proches. L'incendie de cette immense, magnifique et malheureuse cité dura dix sept jours entiers; les Romains en achevèrent la destruction.

C'est ainsi que disparut de la surface de la terre, après avoir lutté glorieusement pendant cent vingt ans contre Rome, le peuple carthaginois dont la domination s'étendit au loin, qui fit fleurir le commerce, qui fut grand dans sa prospérité, et plus grand encore dans sa chute (l'an 3857).

De faibles restes de ce peuple se réfugièrent dans

l'intérieur de l'Afrique, peut-être jusqu'au delà du désert (on croit que Tombuctu leur doit son origine), d'autres menèrent une vie précaire et obscure sous le bon plaisir des Romains dans le pays de leurs ancêtres. Le territoire continua d'être cultivé par les anciens sujets de Carthage et par des colons romains. Le commerce fut transféré à Utique. Mais une nouvelle Carthage s'éleva sur les ruines de l'ancienne. Elle fut commencée par Tiberius Gracchus, et achevée par Jules-César. Ce fut pendant plusieurs siècles la capitale de cette côte de l'Afrique.

Viriathus. Numance.

Rome, après avoir vaincu Carthage et les états de la Macédoine, soutint bientôt après, pendant bien des années, une guerre malheureuse contre un brigand, une petite ville et une poignée d'esclaves. La possibilité d'une chance défavorable aux Romains dans une pareille guerre prouve le déclin de leurs forces morales.

En chassant les Carthaginois de l'Espagne, Rome n'avait d'abord fait que la conquête d'un théâtre de guerres longues et sanglantes. Parmi les scènes variées de cette lutte de deux siècles entre la liberté et l'oppression, notre attention se portera principalement, quant à présent, sur la guerre contre Viriathus et Numance.

Viriathus, propriétaire lusitanien, indigné des

concussions des Romains, se mit à la tête de ses braves concitoyens et commença une guerre dangereuse qui, après avoir fait essuyer plusieurs défaites aux Romains, s'étendit depuis l'Espagne ultérieure jusque dans l'Espagne citérieure et occupa pendant six ans les légions romaines. Les Romains se débarrassèrent enfin par un assassinat de cet ennemi qu'ils qualifiaient de brigand.

Numance, située aux bords du Duero dans les montagnes de la Vieille-Castille, ville de peu d'étendue, mais bien fortifiée, résista à la puissance de Rome, battit plus d'une armée consulaire, et après en avoir enveloppé une nouvelle, commandée par Mancinus, obtint une paix honorable. Mais le sénat refusa de la ratifier, crut satisfaire les dieux vengeurs du parjure en livrant aux Numantins Mancinus chargé de fers, et envoya Scipion continuer la guerre à la tête d'une armée nombreuse. Quatorze ans après la chute de Carthage, Numance, après une résistance héroïque, succomba de la même manière (l'an 3851), par la valeur de Scipion et le désespoir des citoyens. Ils s'entretuèrent et s'ensévelirent sous les ruines de leur ville embrasée.

Vers le même temps la Sicile fut le théâtre d'une émeute qui éclata parmi les esclaves exaspérés des cruautés de leurs maîtres. Ils combattirent, sous les ordres de l'artificieux Eunus, contre les Romains pendant cinq ans, d'abord en petits corps de troupes, et

finalement avec une armée nombreuse. Le consul Pupilius les réduisit enfin et les extermina de la manière la plus cruelle (l'an 3852).

Section troisième.

GUERRES CIVILES.

Gouvernement de Rome après l'expulsion des rois.

La constitution de Rome après l'expulsion des rois fut un mélange ingénieux de formes monarchiques, aristocratiques et démocratiques. Le pouvoir consulaire, quoique limité avec beaucoup de circonspection, assurait, comme cela doit être en théorie, au gouvernement, surtout en temps de guerre, l'unité et l'énergie de la royauté. La sagesse du sénat aristocratique et l'inamovibilité de ses membres, malgré le renouvellement des magistrats et l'inconstance de la volonté du peuple, donnait de la fermeté aux maximes d'état, de la connexion et de l'ordre aux mesures dispositives, et un centre de gravitation permanent à tout l'état. Mais la souveraineté du peuple, représentée par les tribuns, était immédiatement maintenue et exercée dans les comices, qui décidaient non seulement en matière de législation et dans les affaires les plus importantes du gouvernement, mais qui nommaient encore aux premières

charges de l'état et qui même administraient en partie la justice. Cette constitution tant prônée renfermait dès son origine des imperfections essentielles et des défauts presque irrémédiables, principalement par la raison qu'elle supposait, plus que toute autre constitution, la vertu républicaine dans les citoyens, ainsi que l'habileté et la probité dans les magistrats, comme condition essentielle de son excellence et de sa solidité. Un consul animé des meilleures intentions pouvait, abstraction faite de tous les autres obstacles, être entravé dans ses projets pour le bien de l'état par un collègue mal-intentionné. La considération dont jouissait le sénat alimentait l'orgueil de ses membres, et conservait sous toutes les formes démocratiques tout ce que l'aristocratie a d'odieux; l'attitude hostile des partis opposés produisait des froissements continuels entre les grands et les petits. Finalement le peuple avait trop de pouvoir. D'après les principes du droit, il est incompatible que le peuple soit juge en matière de crimes d'état, par conséquent dans sa propre cause. Les magistrats et ceux qui aspiraient aux charges avaient trop d'intérêt à complaire au peuple, à acheter sa faveur par des propositions injustes ou pernicieuses, et pouvaient facilement l'induire aux résolutions les plus funestes, par l'organe des tribuns, ses chefs immédiats. La limite des pouvoirs n'était suffisamment tracée nulle part; l'un empiétait sur l'autre, le conflit était inévitable. Pour

faire réussir les projets les plus sages, il fallait recourir aux intrigues, à l'artifice, souvent même à la violence. C'était une agitation non interrompue de mouvements en sens contraire. L'existence n'avait pas de charmes pour les citoyens. Il y avait enfin trop de chances qui dépendaient du caractère et des talents des magistrats, et surtout des tribuns qui pouvaient à leur gré mettre le désordre dans l'état, paralyser les autorités et entraîner la république dans un abîme de maux. Cependant ces tribuns étaient indispensables pour mettre le peuple à l'abri du despotisme de l'aristocratie, et c'est sans doute une preuve des vices de la constitution, que la nécessité de pareils moyens.

Par le prodigieux accroissement de la puissance de Rome la constitution romaine, sans subir de modification essentielle dans sa base, avait adopté un autre esprit. Dans son origine elle était simplement urbaine, et dans ce sens elle remplissait son objet. Lorsque par des incorporations, des colonies et des alliances la république vint à s'agrandir modérément, la constitution put encore subsister, principalement sous l'égide des vertus républicaines. Mais lorsque les alliés devinrent sujets de fait, et plus encore lorsque d'autres états et des royaumes furent convertis en provinces, c'est-à-dire devinrent propriété de l'état dominant, alors les formes de constitution qui convenaient à une ville, ou à la maîtresse du Pays-Latin,

n'étaient plus applicables à la métropole de l'Italie. Les lois, les usages qui suffisaient à Rome dans son enfance, perdirent leur vigueur lorsque cette Rome eut étendu sa puissance au loin, lorsque ses prétentions ne connurent plus de bornes, et que son peuple fut devenu un peuple de rois.

Son avidité et son ambition devinrent insatiables à la vue de l'immense moisson qui se présentait en perspective. Les dépouilles des nations affluèrent à Rome et s'accumulèrent dans un petit nombre de familles, car il n'était permis qu'au sénat et aux chefs du peuple et de l'armée de piller les provinces. Plus on amassait, plus on était altéré de butin; les brigandages et les exactions n'eurent plus de frein.

La suite de cet état de choses fut non seulement la cessation de toute réserve, de l'ancienne modération et de la moralité; mais elle fut encore en même temps un changement total dans les relations du pouvoir; car la multitude qui ne pouvait participer immédiatement à la rapine qui s'exerçait sur les provinces, tirait parti de son droit de suffrage dans les élections aux emplois. Personne ne parvenait plus aux dignités, et par conséquent à l'administration des provinces, qu'en gagnant, en achetant même publiquement les votes, et les richesses qui découlaient du pouvoir servaient d'acheminement au pouvoir.

C'est ainsi qu'à l'aristocratie de la noblesse et des optimates succéda celle de l'opulence. Il y avait

déjà long-temps que la première avait été renversée, et les familles d'optimates, c'est-à-dire celles qui, soit patriciennes, soit plébéiennes d'origine, dont les membres étaient une fois parvenus aux premières charges, les conservaient toujours, si non exclusivement, du moins par préférence. Leur grand nombre laissait assez de latitude au choix, ainsi qu'à l'émulation des vertus et des talents. Mais alors le pouvoir se concentra dans les mains des plus riches citoyens, et de là naquit la plus odieuse des aristocraties.

L'aristocratie de la naissance et encore plus celle des emplois est susceptible d'ennoblissement par l'idée qu'on peut y attacher; mais celle de la richesse est absolument odieuse et funeste, et ne peut naître, ni subsister sans l'anéantissement de tout principe de morale; car alors la considération due au mérite et à la vertu s'accorde à l'argent et s'étend, par conséquent, aussi à tous les moyens d'en acquérir. En outre les richesses des uns ne s'accroissent qu'à mésure que les autres s'appauvrissent. Il résulte de là que le peuple se divise en deux classes entièrement opposées : l'une regorgeant de biens et de jouissances, révoltant par son arrogance et l'excès de son pouvoir; l'autre indigente, opprimée, impuissante, détestant les riches, auxquels cependant elle est prête à se vendre. Une pareille situation mène l'état à sa perte, quelle que soit la forme de son gouvernement, mais

surtout une republique, puisque la condition essentielle de son existence est l'unité de sentiments, de jouissances et d'intérêts, l'abnégation personnelle de ses citoyens, leur soumission aux lois et leur respect pour la vertu. Rome maintenant est irrésistiblement entraînée vers sa ruine, suite naturelle de sa soif de conquêtes, et juste châtiment de sa violation de tous les principes d'équité.

Rome ne manquait cependant pas de grands hommes qui voyaient le danger et qui désiraient le retour de l'ancien état des choses; mais ils ne remarquaient pas la source du mal, — cet indomptable désir d'agrandissement, et ils croyaient, en maintenant les formes, conserver aussi l'esprit qui depuis long-temps s'était perdu.

Telle fut aussi l'erreur du célèbre M. Portius Caton qui, malgré toute la rigueur de sa censure, ne put réparer les maux qu'il avait causés en incitant le sénat à la destruction de Carthage.

Les Gracques.

Des réformes plus sensibles, mais dont le succès tourna à la perte de leurs auteurs, furent entreprises par deux frères illustres, les Gracques, chefs d'une faction populaire, lesquels, par leur caractère et leur sort, méritent l'intérêt général et jouent un rôle important dans l'histoire par la durée de leur influence. Ils étaient fils de Cornélie, digne sœur des deux

Scipion, et de Sempronius Gracchus, plébéien très-considéré. La vertu politique de ces deux frères, malgré les déclamations de l'esprit de parti, brille de tout son éclat. Cependant le caractère de Tibère, l'aîné des deux, est plus noble que celui de Cajus son frère ; ce dernier se distingue davantage par ses talents. Tibère Gracchus, à son retour de la guerre de Numance avait été témoin de l'état malheureux des habitans de l'Italie gémissant sous l'accablante dépendance des riches. L'usufruit des terres appartenantes à l'état (ager publicus), lesquelles formaient partout une très-grande partie du pays, avait été accordé presque généralement à un petit nombre de familles romaines privilégiées ou opulentes. Arrosées de la sueur des colons indigents et opprimés, ces terres ne produisaient leurs abondantes moissons que pour les voluptueux seigneurs de la capitale. Les simples citoyens, c'est-à-dire la masse du peuple romain, n'avaient presque rien eu dans le partage des pays qu'ils avaient aidé à conquérir ; la misère croissante et les créanciers leur avaient encore enlevé cette mesquine part. Brûlant du désir d'améliorer le sort du bas peuple et de réprimer l'arrogance des grands (ce mot était presque devenu synonyme de riche), Tibère brigua le tribunat et l'obtint.

Il proposa alors le renouvellement de la loi agraire de Licinius (l'an 3851), cependant avec quelques modifications. Nul citoyen romain ne devait avoir plus

de cinq cents arpents de terres de l'état pour lui-même et de deux cents cinquante arpents pour chaque enfant sous la puissance paternelle. Quiconque avait au delà de cette quantité, devait rendre l'excédant à la commune et recevoir du trésor public une indemnité proportionnée. Les terres ainsi recouvrées devaient être distribuées aux pauvres et ne plus être aliénées. Cette loi qui, sans contredit, attaquait le mal dans sa racine, mais qui, dans les circonstances où Rome se trouvait alors, devait paraître plus onéreuse que du temps de Licinius, causa, comme il était aisé de prévoir, de vives agitations, et éprouva une forte résistance de la part des optimates. Cependant la loi passa. Mais les obstacles qu'en éprouvait l'exécution, et la résistance que les optimates continuaient à opposer, déterminèrent Tibère à solliciter la prolongation de sa charge de tribun qui le mettait à couvert de la fureur de ses adversaires. Néanmoins on redoutait cette prolongation. On en usa donc à son égard, comme on en avait usé précédemment avec Cassius, Mælius et Manlius. On l'accusa d'aspirer à la tyrannie; cependant on ne se servit point des voies légales de l'accusation et du jugement; mais, pour la première fois depuis que Rome existait, ce fut par le tumulte et les voies de fait que la vengeance éclata : car à peine les tribus eurent-elles commencé d'aller aux voix pour cette nouvelle élection, que Scipion Nasica, souverain pontife, homme d'ail-

leurs considéré et parent de Gracchus, entraîné par l'excès de l'animosité, se leva et s'écria : que ceux qui veulent sauver la patrie me suivent ! A l'instant même les sénateurs, plusieurs chevaliers, les plus riches citoyens suivis de leurs partisans, s'armant de massues, de sièges, de tout ce qui se présente sous leurs mains, se précipitent sur le peuple sans armes. Ce fut un de ses collègues qui porta le premier coup à Gracchus. Il périt avec trois cents de son parti. Leurs corps furent jetés dans le Tibre (l'an 3853).

Mais les meurtriers devinrent l'objet de la haine publique; la fermentation continua, et Cajus Gracchus la fit éclater dix ans plus tard avec encore plus de violence.

Cajus Gracchus avait obtenu le tribunat, et non seulement il remit en vigueur les lois de son frère, mais encore il en augmenta la sévérité. D'autres lois, en partie sages et bienfaisantes, en partie dangereuses, parurent ensuite : elles tendaient presque toutes à déconsidérer et à humilier le sénat. Une des plus importantes fut celle qui donnait aux chevaliers l'emploi de juges, de même que celle qui accordait aux alliés le droit de citoyens. La première de ces lois, mettant les chevaliers au dessus des sénateurs, était plus propre à déranger qu'à maintenir l'équilibre; la seconde contenait l'étincelle de la plus terrible guerre qui jamais ait dévasté l'Italie. Cajus, par l'ardeur de son zèle et l'ascendant de son éloquence, conserva

pendant deux ans une prépondérance marquée ; mais ayant réussi dans la troisième année de son tribunat à écarter l'adversaire qu'il redoutait, il crut n'avoir plus de ménagements à garder. Le consul Opimius, ennemi personnel de Gracchus, se fit déférer, comme dans les temps de danger, le pouvoir suprême, attaqua avec des troupes la foule des partisans de Gracchus et la dispersa. Plus de 3000 citoyens furent tués, entr'autres Gracchus lui-même. Opimius paya au meurtrier la tête de Gracchus au poids de l'or (l'an 3863). Ensuite il eut l'impiété d'ériger un temple à la Concorde, tandis qu'il persécutait encore toujours le parti contraire et qu'il détruisait d'un air de triomphe tout le bien que les Gracques avaient fait. Mais le peuple reconnaissant honora la mémoire de ces deux frères, leur érigea des statues et les proclama martyrs de la liberté. Opimius, condamné dans la suite pour s'être laissé corrompre, mourut couvert de mépris.

Les digues étaient rompues. La force remplaça la justice. L'inviolabilité du tribunat avait été lésée à l'égard de Gracchus l'aîné, celle de la vie des citoyens romains l'avait été à l'égard de ses partisans et de ceux de son frère. Un avenir effrayant menaçait Rome.

Pendant la sédition des Gracques, Rome remporta des victoires à l'extérieur. Une grande partie de la Gaule méridionale jusqu'aux Pyrénées fut conquise dans différentes expéditions ; les Salyes, les

Allobroges, les Avernes furent vaincus et la colonie Narbo Martius (Narbonne) fut fondée. Q. Métellus (fils de Métellus le macédonique) conquit les îles Baléares, et L. Cécilius Métellus subjugua la Dalmatie. La guerre contre les Scordiçi se continuait en Thrace avec des succès variés.

Guerre de Jugurtha et des Cimbres.

Deux événements d'une importance particulière, la guerre de Jugurtha et celle des Cimbres, suspendirent pour quelque temps la lutte entre les partis, mais attisèrent le feu de la discorde intérieure qui n'en éclata que plustôt dans la suite.

Après la mort de Massinissa, Rome partagea, selon son bon plaisir, la succession de ce monarque entre ses fils, et les princes de Numidie passèrent sous la dépendance des Romains. Aussi Rome n'hésita-t-elle pas à s'ériger en juge dans la querelle qui s'éleva (l'an 3865) entre les petits-fils de Massinissa, et dans laquelle Jugurtha, l'un d'eux, fit assassiner un de ses deux cousins, et chassa l'autre. Mais Jugurtha, après avoir gagné le sénat et corrompu les délégués romains, tua également ce rival qui s'était réfugié sur le territoire de Rome. Par les efforts du tribun C. Memmius la guerre lui fut déclarée, mais Jugurtha se défendit encore pendant une suite d'années contre les décrets du peuple et les armées romaines, en gagnant les chefs; il eut même l'audace d'aller lui-même à Rome

et d'y faire assassiner son troisième parent. Enfin (l'an 3874) Q. Métellus, le vainqueur de la Macédoine, homme incorruptible et grand capitaine, fut envoyé avec des forces contre lui. Jugurtha, malgré son habileté dans l'art de la guerre, ne put tenir contre cet adversaire, et se réfugia, après plusieurs défaites, près de Bocchus, prince de Mauritanie, dont il avait épousé la fille *).

Mais l'honneur d'avoir terminé cette guerre fut enlevé à Métellus par C. Marius, l'un des hommes les plus remarquables dans l'histoire romaine. Né à Arpinum dans une condition obscure, sans fortune, sans éducation, sans connaissances, ne se distinguant que par son mérite militaire et par une grandeur d'ame mêlée de rudesse, il se fit une réputation dans l'armée par ses exploits, et dans la ville par sa popularité. Le zèle avec lequel il s'acquitta de la charge de tribun, justifia la confiance du peuple, et son protecteur Métellus, qui l'emmena en Numidie en qualité de délégué, reconnut l'importance des services qu'il rendit; mais Marius, en décriant son bienfaiteur auprès du peuple, l'écarta du commandement de l'armée qu'il obtint ensuite lui-même en sa qualité de consul nouvellement élu (l'an 3877).

*) D'après le texte allemand, Jugurtha était gendre de Bocchus; mais d'après l'histoire universelle, traduite de l'anglais par une société de gens de lettres, c'est Bocchus qui avait épousé une des filles de Jugurtha. *(Note du trad.)*

Marius, après le gain de plusieurs batailles importantes et la conquête des places les plus fortes, anéantit les forces combinées de la Numidie et de la Mauritanie. Bocchus fut réduit à livrer son gendre aux Romains. Sylla, questeur sous Marius, qui effectua cette extradition, encourut la haine de Marius. Bocchus obtint une partie de la Numidie; Rome en garda une autre, et une troisième fut accordée aux princes Hiempsal et Hiarbas, seuls rejetons de leur famille (l'an 3678). Jugurtha marcha devant le char de triomphe de son vainqueur, et mourut de faim dans un cachot souterrain.

La joie qu'occasionna cette paix fut troublée par les alarmes que fit naître la guerre des Cimbres. Dès les premières années de la guerre de Jugurtha le bruit s'était répandu que, des contrées du nord, s'avançait un peuple errant, de l'existence duquel on n'avait encore nulle connaissance. On évaluait cette multitude à trois cent mille combattans, d'une taille supérieure, ayant les cheveux blonds et les yeux bleux. Ils avaient à leur suite leurs femmes et leurs enfans, ce qui faisait une masse innombrable. Ces caractères distinctifs désignaient quelque peuple de la Germanie, mais ne donnaient pas de renseignements plus précis sur son origine. C'est là le premier indice de l'existence des Germains dont l'histoire fasse mention; mais quelle effrayante apparition! Après avoir battu le consul Papirius Carbon, près de Noréja aux frontières de

l'Illyrie (l'an 3781), les Cimbres traversèrent l'Helvétie, passèrent le Rhin, vinrent dans les Gaules et, dévastant tout sur leur passage, pénétrèrent dans le pays des Celtibériens au delà des Pyrénées. Les Tiguriens (du pays connu aujourd'hui sous le nom du canton de Zurich), les Ambrons avec les Tugènes, les Tectosages (de Toulouse) et une multitude énorme de Teutons (Allemands qui habitaient les côtes de la Baltique) se joignirent à eux. C'était en vain qu'ils avaient demandé du territoire aux Romains. Les Cimbres battirent alors M. Julius Silanus et M. Aurélius Scaurus; les Tiguriens défirent L. Cassius Longinus aux environs du lac de Genève et détruisirent totalement les armées de Cn. Manlius Maximus et de Q. Servilius Cæpion (l'an 3879). — Teutobochus et Bojorix étaient plus terribles qu'Annibal.

Dans cette extrémité c'était de Marius seul que Rome attendait son salut. C'est pourquoi, sans égard aux lois fondamentales, et quoiqu'il fût encore en Numidie, il fut élu consul pour la seconde fois, et dans les alarmes continuelles de la république il fut réélu quatre ans de suite. Les espérances ne furent pas déçues. Les masses ennemies s'étant partagées pour entrer en Italie, les Teutons par les Gaules, les Cimbres par le Tyrol, Marius s'avança vers le Rhône et fondit sur les barbares près d'Aquæ Sextiæ (Aix en Provence). La tactique l'emporta sur le nombre, et

l'enthousiasme sur la force et le courage féroce. Deux cent mille barbares furent tués ; le gigantesque Teutobochus fut fait prisonnier avec quatre-vingt mille des siens ; la nation teutone fut exterminée (l'an 3882). Dans ces entrefaites les Cimbres avaient pénétré en Italie en traversant, encore dans l'hiver, les défilés des Alpes. Q. Luctatius Catulus se retira sur l'Adige; Marius accourut à son secours. Ce fut le 29 Juillet de la même année (3882), dans les plaines de Vérone ou de Vercelles, que Marius livra la seconde bataille exterminatrice. — Les Cimbres au nombre de 150,000, d'une taille effrayante, armés de toutes pièces, s'avancèrent lentement, formant un immense carré, flanqué de 15,000 cavaliers revêtus de cuirasses. Ces derniers ayant engagé, par une fuite simulée, les Romains à leur poursuite, toute l'armée des Cimbres fondit en masse sur les troupes romaines séparées, en criant victoire ; mais le soleil éblouissant les Cimbres, Marius leur arracha cette victoire qu'ils croyaient déjà certaine. Après une résistance désespérée ils éprouvèrent le sort des Teutons. Leurs femmes, du haut de leurs chariots qui formaient une espèce de rempart, se défendirent avec une fureur qui tenait de l'héroïsme. Les Tiguriens, à la nouvelle de cette catastrophe, se dispersèrent. Marius, libérateur de Rome, eut les honneurs du triomphe.

Enivré de sa gloire militaire et accoutumé à commander, Marius aspira dès lors à conserver le pouvoir. Il fut élu consul pour la sixième fois (l'an 3883) par la faveur du peuple, aux intérêts duquel il avait toujours été attaché, et par les efforts de deux démagogues du même parti, le tribun L. Appuléjus Saturninus et le préteur Glaucius. Ces deux hommes firent assassiner dans les comices leurs compétiteurs et s'emparèrent du Capitole. Mais le peuple indigné les accabla et les traîna au supplice. Marius alors se retira pour quelque temps en Asie.

Peu de temps après, Livius Drusus causa un incendie encore plus violent. Les chevaliers avaient indignement abusé des fonctions de juges qui leur avaient été confiées par C. Gracchus, et avaient encouru la haine publique par leurs malversations et leurs concussions comme fermiers des revenus de l'état. Le tribun Livius Drusus avait obtenu, que la juridiction serait partagée entre le sénat et les chevaliers, et que l'on choisirait parmi ces derniers les membres qui devaient compléter le sénat. Mais cette disposition le rendit odieux aux deux partis. Pour se faire un grand nombre d'adhérents, il remit sur le tapis la proposition que Gracchus avait déjà faite une fois, d'accorder le droit de citoyens à tous les alliés en Italie, et la fit passer, nonobstant l'opposition des

deux consuls (l'an 3893). En rentrant chez lui au sortir des comices, il fut poignardé par un inconnu. Le sénat joyeux abolit ces lois qu'il détestait, et faillit par cette mesure entraîner Rome dans l'abîme.

Les alliés de Rome, trompés pour la seconde fois dans leur espoir, entrèrent en fureur. Ils résolurent d'obtenir à force ouverte ce qu'on leur refusait avec tant d'injustice. Leur projet était d'arracher la puissance à Rome, de faire de l'Italie confédérée une république dont Corsinium devait être la capitale. Presque tous les alliés, et surtout les Marses, prirent les armes et firent pendant trois ans la guerre aux Romains avec des forces bien supérieures et une tactique qu'ils avaient apprise des Romains même (l'an 3894). Le sang coulait de toutes parts en Italie. Trois cent mille jeunes guerriers perdirent la vie. Des cruautés et des trahisons réciproques semblaient rendre toute réconciliation impossible.

Dans le même temps Mithridate le Grand, roi de Pont, commença une guerre dangereuse. Mithridate, fort des ressources de son génie, de ses liaisons avec plusieurs peuples scythes, sortit tout-à-coup du Pont (l'an 3985), inonda l'Asie-mineure, y fit en un seul jour, au moyen d'ordres secrets, égorger 80,000 Romains, traversa la mer, s'empara des îles, occupa la Thrace, la Macédoine, une partie de la Grèce, y compris Athènes, et méditait de former de tous les peuples depuis le Don jusqu'aux Alpes une grande

ligue pour accabler l'Italie. Le danger paraissait plus imminent que lors de la guerre des Cimbres.

Le sénat, après avoir remporté quelques victoires sur ses anciens alliés, accorda alors le droit de citoyen à ceux qui étaient restés fidèles (tels que les Latins et les Ombriens), et ensuite à ceux qui rentreraient dans l'alliance. Les autres furent vaincus sans peine séparément et obtinrent à-peu-près les mêmes conditions.

C'est ainsi que toute l'Italie appartint à Rome, qui avait acquis sa grandeur par les forces de l'Italie. Mais les anciennes formes du gouvernement en devinrent d'autant plus insuffisantes et toute la constitution d'autant plus dangereuse. Les troubles de la métropole se propagèrent dès lors dans toute l'Italie et gagnèrent en force et en étendue. Le conflit d'intérêts si différents multiplia les dissentions. Il devint presque impossible d'obtenir l'unanimité dans les résolutions, et tout chef de faction, quelque abject qu'il pût être, vaincu dans Rome, pouvait espérer de trouver dans le reste de l'Italie un appui légal fondé sur les passions et les préjugés. La mesure très-sage par laquelle les alliés adoptifs, au lieu d'être répartis dans les anciennes tribus, durent former huit tribus particulières, et qui assurait par là aux anciennes la prépondérance dans les comices, diminua le mal, à la vérité, mais ne l'extirpa point. La querelle seule née de cette loi, plus

d'une fois portée et abolie, abreuva fréquemment de sang le territoire de l'Italie.

Première guerre civile.

Marius, chef du parti des démocrates, et Sylla, défenseur de l'aristocratie, étaient entièrement opposés d'opinion et d'intérêts; mais la haine qu'avait engendrée cette opposition de caractères s'accrût encore par une ambition insatiable, un désir sans bornes de dominer, passion commune à tous deux, et devint funeste à Rome par le génie, l'inflexible opiniâtreté et la cruauté de ces deux rivaux. Dans la guerre de Jugurtha et celle des Cimbres la gloire de Marius, malgré les traits de l'envie, surpassa de beaucoup en éclat celle de son jeune émule, mais dans celle des alliés Sylla par ses talents et ses succès sembla éclipser Marius qui était sur le déclin de l'âge. Rome crut avoir dans Sylla le meilleur capitaine à opposer à Mithridate, et le nomma général pour cette guerre, pendant qu'il était, comme consul, à la tête de l'armée devant Nola (l'an 3896).

Cette nomination fut un déplaisir mortel pour le septuagénaire Marius. Il brûlait de cueillir des lauriers dans le Pont, et telle fut l'influence qu'il exerçait sur l'esprit du peuple que, d'après la proposition du tribun Pulpicius, le peuple annulla en tumulte le décret du sénat qui nommait Sylla général, et déféra le commandement de l'armée à Marius.

A cette nouvelle Sylla marcha contre Rome avec son armée. Ce fut la première fois et avec anxiété que Rome vit ses citoyens tourner perfidement contre elle-même les armes qu'elle leur avait données pour sa défense. Ce n'étaient plus les guerriers de Rome, c'étaient ceux de Sylla. Dès lors commença la funeste différence entre les soldats et les citoyens.

Sylla entra sans résistance dans la ville consternée, Marius ne parvint qu'avec beaucoup de peine à s'échapper. Sylla, à la tête de ses troupes, dicta le décret qui déclara traîtres à la patrie le vainqueur des Cimbres, son fils et dix de ses principaux adhérents, et qui mit leurs têtes à prix. Ensuite il augmenta le nombre des membres du sénat, restreignit par diverses lois le pouvoir du peuple et des tribuns qu'il ramena à son organisation primitive (ce qui cependant ne fut pas de durée), et rétablit les comices par centuries.

Croyant alors le gouvernement aristocratique affermi et les troubles apaisés, et après avoir fait élire les nouveaux consuls Cn. Octavius et Cornélius Cinna, Sylla sortit de Rome et marcha vers l'orient.

Mais Marius, cet illustre proscrit, s'était soustrait à ses bourreaux et réfugié en Afrique à travers mille dangers. Dans ce pays, premier théâtre de ses exploits, il erra long-temps dans le plus déplorable abandon, sans cesse exposé au fer assassin de la vengeance, manquant de tout, et ce fut dans ce temps que, se reposant un jour au milieu des ruines de Carthage, il

dit à un des envoyés du préteur, qui commandait dans le pays, ces paroles mémorables; «Allez dire à votre «maître que vous avez vu Marius banni de son pays, «assis sur les ruines de Carthage.» Il réussit enfin à trouver un asile dans une île déserte.

Cinna se détacha bientôt du parti de Sylla. Il proposa, comme Sulpicius avait fait précédemment, de répartir les alliés entre toutes les tribus, mais son collègue Octavius, à la tête d'un parti contraire, le força de quitter la ville après un combat qui coûta beaucoup de sang. Les Italiens accoururent en foule sous les drapeaux de Cinna qui rappela Marius et marcha avec lui contre Rome. Dix-sept mille combattans furent tués sous les murs de cette ville, où les vainqueurs, après une courte capitulation, firent leur entrée, Cinna affectant un air de clémence, et Marius manifestant ses ressentiments par des regards pleins de courroux. Alors les scènes de carnage commencèrent. Les soldats, comme s'ils eussent emporté d'assaut une ville ennemie, pillèrent, maltraitèrent, égorgèrent sans distinction de parti. Un grand nombre de citoyens distingués par leur mérite ou leur naissance, les principaux sénateurs, tous les chefs du parti de Sylla furent tués; Sylla lui-même fut proscrit. Cinna après cinq jours de massacre fut rassasié de sang; mais Marius, dont la fureur n'était point assouvie, parcourait les rues de Rome suivi de satellites

armés qui faisaient main-basse sur tous ceux à qui Marius ne rendait pas leur salut.

Mais la satisfaction qu'éprouvait Marius dans ses fureurs vengeresses fut bientôt troublée par la nouvelle des victoires de Sylla et de son retour probablement prochain. Marius, qu'une idée superstitieuse faisait aspirer au septième consulat, se l'arrogea de sa propre autorité et choisit Cinna pour collègue. Mais il ne l'exerça que peu de jours. Agité de terreurs secrètes, il s'adonna à la boisson pour les dissiper, et périt (l'an 3898) d'une mort digne d'un tyran.

Continuation. Guerre de Mithridate.

Dans ces entrefaites Sylla avait combattu glorieusement contre Mithridate. Archelaüs, général de Mithridate, à l'approche des Romains avait concentré ses forces en Béotie et à Athènes, sa principale place d'armes. Sylla mit le siège devant cette ville et l'emporta d'assaut après une résistance désespérée. Les cadavres des barbares et des citoyens furent ensévelis sous les ruines et les cendres de la plus grande partie de la ville; le Pyrée et la citadelle de Munichia devinrent la proie des flammes. Athènes, quoique bientôt relevée de sa chute, ne recouvra plus son ancienne splendeur.

Sylla s'avança ensuite dans les plaines de Chéronée, puis vers Orchomène et remporta partóut des victoires éclatantes. Mithridate perdit ses états

en Europe, et la guerre se continua en Asie, tant sur terre que sur mer.

Le consul Valérius Flaccus, successeur de Marius, vint alors de Rome à la tête de deux légions, dont une partie passa dans le camp de Sylla, que le consul devait repousser. Flaccus fut assassiné par Flavius Fimbria, son lieutenant, qui passa ensuite en Asie. Mithridate tenta la voie des négociations pour obtenir des conditions de paix raisonnables; mais Sylla rejeta toutes les propositions et, continuant la guerre, réduisit Mithridate aux plus dures extrémités. Ce monarque ne put obtenir la paix qu'en abandonnant toutes ses conquêtes, la Bithynie, la Cappadoce et le royaume de Pergame en Asie, en livrant quatre-vingt vaisseaux, en payant trois-mille talents et en se contentant du royaume de Pont (l'an 3900). Le perfide Fimbria, attaqué dans ses retranchements, se donna la mort, et ses légions passèrent sous le commandement de Muréna.

Sylla avait obtenu tous ces résultats sans le secours de Rome. Ce furent les pays où il fit la guerre qui en supportèrent les charges. L'Asie-mineure eut principalement à souffrir du fardeau des contributions en argent, des livraisons en nature et de la rapine du soldat. Il fallut enfin qu'elle payât 20,000 talents, pour punition des dispositions hostiles qu'elle avait manifestées contre Rome. C'est de cette époque

que l'on peut dater la décadence de ses villes pour la plupart florissantes.

Mais les scènes de carnage ne discontinuaient pas à Rome. Cinna et Carbon, qui s'était lui-même déclaré consul, Norbanus et le jeune Marius étaient sans cesse entraînés par la haine, la défiance, la crainte et leur férocité naturelle, à faire couler le sang. Le retour de Sylla devint l'occasion de désordres encore plus meurtriers. Cinna, l'ame du parti de Marius, s'étant mis en marche contre lui, fut assassiné dans une sédition par ses propres soldats. Sertorius était passé en Espagne. Les autres généraux, quoique égaux en valeur, ne l'étaient pas en habileté. Cependant leurs forces étaient redoutables. Tous les nouveaux citoyens étaient de leur parti ; le nombre des combattans était de 225,000.

Sylla, à la tête de ses 40,000 hommes, marcha avec le calme de la sécurité contre cette multitude. Lorsqu'il sortit de l'Apulie, où il avait débarqué pour cette expédition, ses anciens partisans, les bannis, les fugitifs, plusieurs sénateurs et personnages consulaires, les mécontents accoururent de toutes parts, et se joignirent à son armée qui lui était entièrement dévouée. Il battit à Capoue le consul Norbanus, l'armée de Scipion, second consul, se rangea du côté de Sylla. Métellus Pius, Céthegus, le jeune Cn. Pompée avec un grand nombre d'adhérents vinrent grossir ses forces. La Sardaigne et l'Afrique furent gagnées.

Carbon et le jeune Marius, âgé de vingt-six ans, nouveaux consuls, combattirent dans plusieurs affaires avec désavantage (surtout à Sacriportus) contre Sylla et ses adhérents. Marius alla s'enfermer dans les murs de Préneste. Carbon et son armée furent défaits en Sicile par Cn. Pompée; Norbanus se poignarda. Marius se donna la mort, ainsi que son jeune ami Télésinus *).

Pontius Télésinus, père de ce dernier, avait combattu à la tête des Lucaniens et des Samnites contre Sylla, devant les murs de Rome. Animé d'une haine héréditaire, il projetait d'écraser le parti de Marius, ainsi que celui de Sylla, et de détruire Rome. La bataille fut meurtrière. Sylla était près de succomber, lorsque Crassus avec l'aile droite de l'armée accourut à son secours et battit l'ennemi (l'an 3902).

Jusqu'alors Sylla n'avait paru être que le défenseur des lois et de la liberté contre la tyrannie d'une faction. Après avoir abattu cette dernière, et croyant n'avoir point de réaction à redouter, il exerça une tyrannie encore plus terrible et dévoila toute l'inhumanité de son ame féroce.

Son entrée à Rome fut signalée non seulement, comme celle de Marius, par des actes de barbarie et de cruauté, mais encore on abusa des formes sacrées de la justice pour légitimer et multiplier les crimes.

*) L'histoire universelle traduite de l'anglais rapporte que Marius et Télésinus s'entretuèrent. *(Note du trad.)*

On publiait chaque jour des tables de proscription, exécrable invention de Sylla, lesquelles contenaient de longues listes de citoyens condamnés à mort et dont les biens étaient confisqués. Les richesses mêmes étaient un motif de proscription. Quiconque tuait un proscrit recevait deux talents de récompense, quiconque témoignait quelque compassion dans ces scènes atroces était mis à mort. Un coup d'œil suspect, un geste, une ressemblance même de nom était une condamnation à mort. Les devoirs les plus sacrés de la nature étaient un objet de dérision. Il n'était permis de donner asile ni à son père, ni à son frère, ni à son fils. Un mari proscrit n'osait mettre le pied dans la maison de sa femme. L'effet de ces proscriptions s'étendait jusqu'à la seconde génération ; les fils et les petits-fils des proscrits étaient exclus à jamais de tout emploi public. La fureur de la persécution s'étendit même jusque sur les morts. Le corps du vieux Marius fut exhumé, insulté et jeté dans l'Anio ; ses trophées et ses statues furent renversés. La maison de Sylla même inspirait le sentiment d'effroi qu'on éprouve à l'aspect d'un lieu de supplice. Ses ordres n'étaient que des arrêts de mort. Mais les exécutions en détail ne suffisaient pas à son impatience ; il fit égorger à la fois, dans le cirque, huit-mille prisonniers à qui il avait promis de faire grâce.

Les proscriptions, les assassinats, le pillage s'étendirent aussi hors de Rome et dans toute l'Italie. Tous

les habitans de Préneste furent mis à mort, ceux de Spolette, de Fluentia, d'Interamna vendus; plusieurs villes furent détruites jusqu'aux fondements.

C'est à ce Sylla, à ce tigre altéré de sang, que les aristocrates, dont il avait défendu les intérêts, donnèrent le nom de père, de sauveur! Lui-même, l'auteur de tant de calamités, se donna le surnom de Faustus et de Felix parce que tous ses forfaits lui réussissaient, et voulant, malgré sa tyrannie, paraître respecter la constitution, il se fit élire Dictateur, mais pour un temps illimité, d'après les anciennes formes et librement en apparence. Il marchait ordinairement précédé de 24 licteurs. Il partagea entre ses quarante-sept légions les biens confisqués des proscrits, répartit dix mille esclaves entre les citoyens (pour grossir son parti), fit recevoir trois cents chevaliers au nombre des sénateurs, fonda plusieurs colonies de vétérans, et affermit aussi par là son pouvoir despotique hors de Rome.

Enfin l'orage cessa. Sylla, dictateur, renouvela ses anciennes lois pour affermir le pouvoir aristocratique et contenir celui de la populace; il publia en outre des ordonnances, pour la plupart très-sages, relatives au maintien de la constitution républicaine, à l'ordre de succession dans les charges de la magistrature, à la sûreté de l'état et à la tranquillité dans les provinces, il rendit la jurisdiction au sénat et restreignit les droits de citoyen dont jouissaient les alliés. Muréna

qui, brûlant de désir de mériter les honneurs d'un triomphe, avait recommencé la guerre avec Mithridate, eut ordre de renouveler le traité de paix.

Après avoir exercé le pouvoir pendant deux ans, Sylla déposa la dictature, avec autant de calme et de sécurité que s'il n'eût jamais offensé qui que ce fût, et jouit des douceurs de la vie privée comme s'il n'eût jamais connu les avantages du pouvoir suprême. Il mourut, sans avoir éprouvé de personne la moindre atteinte d'inimitié, un an après son abdication, deux jours après qu'il eut achevé le 22.me livre de sa propre histoire (l'an 3906).

La haine qui divisa Marius et Sylla coûta 150,000 citoyens à Rome. Douze cents chevaliers, deux cents sénateurs, seize édiles, sept préteurs et trente-trois personnages consulaires en furent victimes, toutes les provinces de l'état souffrirent des pertes considérables.

Lépide, l'un des consuls du parti de Marius, s'opposa aux funérailles de Sylla et demanda l'abolition de ses lois. Mais Q. Luctatius Catulus, son collègue, le battit en plusieurs rencontres, et le contraignit à se réfugier en Sardaigne où il mourut.

Perperna, avec les restes de l'armée battue, se rendit en Espagne où Sertorius jouait un rôle remarquable. Les débris du parti de Marius s'étaient ralliés autour de ce grand homme, et la majesté du peuple romain semblait résider dans son camp, où s'était formé un sénat de trois-cents membres. Les ambassadeurs de

Mithridate y arrivèrent des contrées lointaines du Pont, pour négocier une alliance contre le parti qui dominait à Rome; mais telle fut la magnanimité de cet homme doué d'un cœur vraiment romain, que, bien que pressé par des ennemis supérieurs en nombre, et réduit à la dernière province romaine, il dédaigna absolument tout secours qu'il eût fallu acheter par la moindre concession.

Sertorius se maintint en Espagne pendant huit ans entiers, quoique Sylla fît marcher contre lui, avec des forces nombreuses, Métellus Pius, homme de guerre expérimenté, et que le grand Pompée le combattît plus tard avec une armée encore plus formidable. Vainqueur dans plusieurs batailles, et redoutable même dans ses défaites, par son génie fécond en ressources et par les avantages qu'il savait tirer des localités, il semblait vraiment invincible, et la récompense excessive que Métellus promit à quiconque livrerait la tête de ce grand homme, prouve la terreur et la bassesse des Romains. Le vil Perperna, en assassinant son maître et son ami, les délivra enfin de ce redoutable adversaire (l'an 3912). Ce perfide lui succéda dans le commandement; mais les Espagnols, indignés de sa trahison, l'abandonnèrent, et Pompée put d'autant plus facilement le vaincre, se saisir de lui et le faire mourir.

Vers ce même temps toute l'Italie fut ravagée par une guerre d'esclaves meurtrière. Spartacus, après s'être évadé avec 78 de ses compagnons, pour la plu-

part Thraces ou Gaulois, de l'école des gladiateurs à Capoue, bat les troupes qu'on envoie contre lui, renforce sa bande d'un grand nombre de combattans qui viennent se joindre à elle, et après d'autres succès contre des forces plus nombreuses, se voit à la tête d'une armée formidable, remporte, en bataille rangée, des victoires décisives contre deux préteurs et deux consuls, et fait trembler la capitale. Enfin M. Licinius Crassus, dans une bataille exterminatrice, défait cette armée d'esclaves avec son chef (l'an 3913). Un petit nombre de fugitifs qui cherchaient un refuge dans les Alpes, tombèrent entre les mains de Pompée qui revenait d'Espagne et furent détruits.

Pompée. Crassus. César.

C'est ce même Pompée dont nous venons de parler qui va, conjointement avec Crassus et César, occuper la scène de l'histoire.

Cnéïus Pompée, après avoir renforcé Sylla à son retour avec une armée qu'il avait levée lui-même, après avoir remporté diverses victoires sur les troupes de Marius en Italie, en Sicile et en Afrique, et fait prisonnier Hiarbas, roi de Numidie, fut, à l'âge de 24 ans, salué par Sylla du nom d'Imperator, surnommé le grand, et obtint les honneurs du triomphe. Puis, s'étant illustré par de nouvelles victoires et par sa prudence dans la dangereuse guerre contre Sertorius et dans l'expédition moins difficile contre Per-

perna, il triompha, comme simple chevalier, pour la seconde fois, fut élu consul à l'âge de 34 ans, sans avoir rempli les charges préalables, fut admis dans le sénat et revêtu de la présidence. Tous ces succès devaient naturellement lui donner l'intime conviction qu'il ne devait céder le pas à personne. Mais quelle que fût son ambition, il avait trop de droiture pour se permettre d'employer la violence. Il fonda ses espérances sur l'éclat de son mérite et sur l'affection volontaire du peuple, et sans la concurrence de César il serait peut-être resté le meilleur des citoyens, de même qu'il était (d'après l'assertion de Cicéron) le meilleur des hommes qui eussent jamais existé. Cependant la vanité, l'inconstance, la dissimulation, une présomption outrée et le manque d'expérience ternirent son caractère.

M. Licinius Crassus, issu d'une des plus nobles familles de Rome, collègue de Pompée pendant son consulat (l'an 3914), n'avait échappé que difficilement à la tyrannie de Marius. Brûlant de ressentiments, il combattit avec gloire pour le rétablissement de Sylla et principalement pour ses propres intérêts. L'acquisition des biens des proscrits, la traite des esclaves et d'autres spéculations peu honorables le rendirent le plus riche particulier de Rome. Il nourrit à ses propres dépens plusieurs milliers de pauvres citoyens et poussa l'arrogance au point d'entretenir une armée de ses propres deniers. C'est par ces voies et par le succès

de ses armes contre Spartacus qu'il acquit une importance supérieure. Ses lumières, son habileté dans le maniement des affaires publiques, sa popularité, son éloquence, son courage héroïque dans les dangers imminents l'élevèrent au dessus de ses concitoyens, mais le désir immodéré des richesses le rendit méprisable. C. Jules César, que la tyrannie de Sylla et la légèreté de sa propre conduite avaient long-temps tenu écarté de la carrière de l'honneur, trouva, sans la réputation brillante de Pompée et sans l'opulence de Crassus, dans son propre génie et dans sa fortune le moyen de s'élever. Attaché au parti de Marius par ses principes et par ses liaisons (il était gendre de Cinna), ce ne fut que par des intercessions puissantes qu'il put se soustraire au courroux de Sylla, dont le coup d'œil pénétrant voyait en lui «plus d'un Marius.« Aussi avait-il, sans contredit, l'ame bien plus grande et plus généreuse que ce farouche soldat. Personne ne le surpassa en audace, en persévérance, en sagacité, en présence d'esprit et en finesse. Personne ne connaissait les hommes mieux que lui, ni ne savait mieux saisir les occasions, et peu de guerriers furent aussi affables, aussi humains et aussi versés dans les sciences. Mais son insatiable ambition, qui ne tolérait qu'avec répugnanee non seulement un supérieur, mais même un égal, et qui ne se contentait pas, comme Pompée, du rang le plus élevé, mais qui aspirait à la domination réelle, devait, dans presque toutes les hypothèses, en

faire le fléau de son peuple. C'est cette passion qui, malgré les heureuses dispositions avec lesquelles il était né, en fit un juge inique, un mauvais citoyen, un ami perfide, un tyran sanguinaire.

César fut placé par les circonstances à la tête du parti démocratique, et Pompée par les mêmes raisons devint chef de la faction aristocratique. L'histoire de ces deux grands hommes contient par conséquent celle de l'état romain et de l'étonnante révolution qui ne tarda pas à en changer la forme.

Un des actes consulaires les plus importants de Pompée avait été la loi tribunitia, qui abolit les restrictions faites par Sylla au pouvoir des tribuns. Les tribuns, par reconnaissance, s'empressèrent de prévenir les vœux de Pompée, et bientôt se présenta l'occasion de l'élever.

La chute de Carthage et de Corinthe avait laissé depuis long-temps à des associations de pirates la faculté d'infester les mers et les côtes des états romains. L'île de Délos et la Cilicie leur servaient de repaires; la haine contre les Romains et la misère, suites d'une intolérable oppression, augmentèrent le nombre de ces brigands. Ils avaient plus de mille vaisseaux, les mers en étaient couvertes, mais ne trouvant plus de butin à faire en mer, ils se mirent à ravager les côtes, les grandes routes, les maisons de campagne et les endroits voisins. Plus de quatre cents villes furent pillées et Rome fut menacée de famine. Il est vrai que

Servilius Vatia avait combattu avec succès ces pirates sur terre; mais ce ne fut qu'un secours de courte durée. Les malheureux Crétois, injustement attaqués par les Romains sous Cécilius Métellus, Créticus, furent forcés de se liguer avec ces brigands, dont la république (car ils en avaient fondé une qui s'étendait sur plusieurs îles éparses au loin et dont la métropole était la Cilicie) parut dès lors invincible.

Le tribun Gabinius proposa dans ces circonstances une loi, qui confiait pour trois ans à Pompée le commandement absolu sur toutes les mers et sur les côtes à une distance de 400 Stades (12 milles et demi d'Allemagne, 24 lieues de France environ) dans l'intérieur du pays, ainsi que le pouvoir de prendre à cet effet autant de vaisseaux, d'argent et de légions qu'il croirait nécessaires. Il devait en outre avoir vingt-quatre généraux sous ses ordres. Tous les principaux du sénat s'opposèrent à cette loi, mais la faveur du peuple l'emporta, et la confiance qu'inspirait Pompée était telle que, dès le jour de sa nomination au commandement suprême de l'armée, le prix des grains baissa subitement, comme si l'abondance eût déjà été rétablie. Les espérances ne furent pas déçues. Dans l'espace de quarante jours il nettoya les mers, et termina toute la guerre en quatre mois (l'an 3917), en détruisant les repaires de brigands et en fondant des colonies où les pirates domtés apprirent à se livrer aux travaux de l'agriculture et de l'industrie. Vers le même temps

Métellus fit de l'île de Crête une province romaine.

Pompée conservait encore le pouvoir. Pour en prolonger la durée et lui donner plus d'éxtension, le tribun Manlius proposa de faire la guerre en Asie contre Mithridate. Cette proposition passa, malgré l'opposition de Catulus et des patriotes les plus éclairés (l'an 3918).

Jamais Rome n'avait encore eu à combattre un ennemi tel que Mithridate. La mort de Sylla ayant ranimé les espérances de ce roi, il reprit les armes pour la troisième fois (l'an 3908), dans le dessein de reprendre la Bithynie que Nicomède avait léguée aux Romains. Il fit des préparatifs immenses. Divers peuples, les uns sous la conduite de généraux qui avaient commandé sous Sertorius, faisaient partie de l'armée de Mithridate. Rome, craignant pour l'Italie sérieusement menacée, envoya en Asie les deux consuls Aurélius Cotta et L. Licinius Lucullus qui devaient réunir leurs forces et conjurer l'orage. Lucullus, général en qui les talents naturels et l'étude suppléaient à la pratique de l'art de la guerre et à l'expérience, combattit Mithridate sur terre et sur mer avec gloire et succès, principalement à Cyzique. Il ne resta plus au roi de Pont, qui avait perdu toutes ses conquêtes et même son propre pays, que son courage et son génie fécond en ressources. Il rassembla une nouvelle armée chez les belliqueux nomades au nord

de la Mer-noire et les montagnards du Caucase, repoussa Lucullus, et essuya de nouveau la disgrâce du sort, à Cabires. Il se jeta alors dans les bras de Tigrane, son gendre, roi d'Arménie et de Syrie, plus propre à gouverner des peuples esclaves qu'à faire la guerre aux Romains. A la tête de trois cent mille mercenaires, il crut pouvoir braver l'armée de Lucullus dix fois inférieure en nombre, et fut puni de sa présomption à Tigranocerta (l'an 3916). Mais Mithridate, ayant de nouveau rassemblé une armée, eut recours aux lenteurs et aux combats partiels pour affaiblir les Romains. Lucullus battit les deux rois, près d'Artaxata, mais fut forcé à la retraite par la mutinerie de ses propres soldats. Mithridate rentra alors dans le Pont, battit les troupes romaines, pénétra dans la Cappadoce et redevint aussi redoutable qu'auparavant. Lucullus, que l'insubordination des légions privait du fruit de ses victoires, et calomnié à Rome par des envieux, fut rappelé. Ce ne fut qu'avec peine, qu'après avoir vaincu tant de fois, il obtint les honneurs du triomphe.

Son successeur, le consul Acilius Glabrion, n'osa tenir tête au roi. L'Asie semblait perdue, à moins qu'il ne se présentât quelque chef d'un génie éminemment supérieur.

Ce chef fut Pompée. Ce fut en vain que le septuagénaire Mithridate fit usage contre lui de toutes ses forces et de toute son habileté; ce dernier fut battu

à Dastire et se réfugia dans la Colchide. Son fils Macharès se déclara pour les Romains; Mithridate dans son juste courroux le tua, et sans se lasser d'une guerre qui durait depuis quarante ans, il recommença une lutte inégale, à la tête des peuples du Bosphore, de l'Ibérie et de l'Albanie. Pompée par des succès réitérés pacifia le Caucase, et se retira vers le sud pour y prendre paisiblement possession du fruit de ses exploits et de ceux de Lucullus. Tigranes obtint la paix en sacrifiant la Syrie qui devint province romaine. La petite Arménie fut donnée à Déjotare, Tétrarque de la Galatie; on divisa la Paphlagonie, on termina arbitrairement les querelles de succession en Judée, et la domination de Rome s'affermit partout jusqu'aux frontières de l'Arabie.

Tout-à-coup se répandit la nouvelle, que Mithridate, à la tête d'une armée levée chez les Scythes, projetait de marcher vers le Danube, de côtoyer ce fleuve jusqu'aux Alpes, et de pénétrer de là en Italie, conjointement avec les Gaulois et d'autres peuples ennemis des Romains. Pompée accourut, mais il ne rencontra plus l'ennemi. Pharnace, second fils de Mithridate, s'étant également révolté contre son père et ayant soulevé une partie de l'armée, l'infortuné vieillard se donna la mort (l'an 3921). Pompée fit du Pont une province romaine et donna le royaume du Bosphore à l'indigne Pharnace.

Nul Romain avant Pompée n'avait fait de si bril-

lants exploits. Il pouvait se vanter d'avoir placé les frontières au centre de l'état, d'avoir traversé en vainqueur le Pont, l'Arménie, la Cappadoce, la Paphlagonie, la Médie, la Colchide, l'Albanie, la Cilicie, la Mésopotamie, la Syrie, la Phénicie, la Judée, une partie de l'Arabie et de la Scythie, et d'avoir fait de presque tous ces pays des provinces romaines; d'avoir conquis deux mille villes, pris huit cents vaisseaux, tué ou fait prisonniers plus de deux millions d'ennemis; rétabli quatre cents villes, fait entrer vingt millions dans le trésor public et d'avoir plus que doublé les revenus de l'état. Aussi lui décerna-t-on le triomphe le plus pompeux, et accorda-t-on une récompense pécuniaire considérable jusqu'au dernier de ses soldats.

Catilina. Cicéron.

Tandis que Pompée par ses glorieuses conquêtes reculait les frontières de l'état, une noire trahison dans l'intérieur menaçait Rome et la république. Sergius Catilina, patricien doué de qualités brillantes, mais audacieux et adonné aux vices, trama le complot d'incendier la ville de Rome, d'égorger le sénat et les consuls, de faire éclater la révolte dans toutes les villes de l'Italie, et de profiter du désordre général pour prendre les armes et se faire proclamer chef de l'état. Ce monstre de scélératesse ayant dissipé son patrimoine par ses profusions, anéanti son crédit par ses crimes, n'avait plus d'autres ressources pour ré-

tablir sa fortune que le brigandage, et ne voyait d'autre moyen de parvenir au pouvoir que dans le bouleversement de l'état. Beaucoup d'autres jeunes gens des familles les plus distinguées se trouvaient dans les mêmes circonstances; d'autres étaient animés par des haines particulières et des intérêts personnels. Quelques-uns se laissèrent entraîner par considération pour les principaux conjurés; quelques autres furent séduits par des apparences spécieuses. L'absence de Pompée et des meilleures troupes semblait faciliter l'entreprise, et l'espérance d'y voir participer les vétérans de Sylla, dont deux petits-fils étaient au nombre des conjurés, en promettait le succès.

Rome fut délivrée de ce péril imminent par M. Tullius Cicéron dont le nom est cher à tout homme de bien, et qui ne doit sa célébrité qu'à lui-même. Cicéron issu d'une famille d'Arpinum peu illustre, quoique de la classe des chevaliers, après avoir rempli successivement les emplois inférieurs, fut élevé aux premières charges de Rome, qu'il n'obtint ni par la faveur, ni par la force, ni par la brigue, mais uniquement par son mérite personnel. Les heureuses dispositions dont la nature l'avait doué furent perfectionnées par une éducation excellente, et constamment dirigées vers le bien. Il n'avait pas la valeur brillante de Pompée, ni la gravité stoïque de Caton; mais il était sage et vertueux, et chérissait sa patrie, la liberté et la justice. Ces qualités précieuses, auxquelles

il faut encore ajouter son mérite éclatant sous le rapport des sciences, font pardonner quelques légers travers dont ce grand homme ne fut pas exempt, tels que la vanité, la jactance et l'inégalité de caractère qu'il laisse entrevoir dans ses écrits, ainsi que ses erreurs politiques dont il devint lui-même la principale victime.

Cicéron, alors consul, dont l'esprit pénétrant avait découvert cette conjuration, en recueillit les preuves avec adresse et circonspection, et força par sa fermeté l'audacieux Catilina de s'éloigner de Rome. Un Sénatusconsulte lui avait déféré le pouvoir suprême, comme dans les temps où la république était en danger. Il fit saisir les coupables, leur arracha l'aveu de leur crime et les fit jeter en prison. Plusieurs de ces conjurés étaient importants, les uns par leur naissance, d'autres par leur autorité (c'étaient des personnages consulaires, des sénateurs etc); et diverses lois qui permettaient à tout criminel d'en appeler au peuple, et défendaient expressément de mettre à mort un citoyen quelconque avant qu'il eût été publiquement interrogé devant le peuple, paraissaient s'opposer à ce que ces coupables fussent condamnés par le sénat. Cependant, en considération de l'urgence des circonstances et pressé par le zèle infatigable de Cicéron et de Caton, le sénat, après une délibération mémorable, prononça la peine capitale que le consul fit exécuter sans délai. Catilina lui-même, qui avait rassemblé

une armée en Etrurie, perdit la vie avec tous les siens dans la bataille meurtrière de Pistoya, contre Pétréjus, délégué du consul Antoine, après une résistance digne d'une meilleure cause (l'an 3922).

Rome ne fut pas ingrate envers son libérateur. Sur la proposition de Catulus et de Caton, sénateurs respectables, le sénat et tout le peuple donnèrent à Cicéron le surnom de père de la patrie; surnom que l'adulation n'avait encore jamais osé profaner.

Premier triumvirat. Caton. César fait la guerre dans les Gaules.

Pompée revint alors de l'orient avec les troupes victorieuses qu'il congédia en débarquant en Italie, et après avoir célébré son triomphe, il ne demanda d'autre récompense que la confirmation de ses institutions en Asie, et un partage de terres entre ses soldats. Ces deux demandes lui furent refusées, et le ressentiment de cette humiliation fut sans doute la cause principale de sa liaison avec Crassus et César.

Ce dernier avait enfin renoncé au libertinage pour se vouer aux affaires publiques. Couvert de gloire et enrichi de butin, il venait d'arriver à Rome de l'Espagne ultérieure, son gouvernement. Il fit à Pompée et à Crassus, dont l'ancienne jalousie s'était réveillée, la proposition de former entr'eux trois une alliance, pour conserver le pouvoir et faire réussir tous leurs projets communs, en dépit de toutes les oppositions. C'est ainsi que se forma le premier trium-

virat (l'an 3924). Lorsque Caton en fut informé, il s'écria avec douleur: «c'en est fait de la république, elle a maintenant des maîtres.»

Elle n'eût cependant pas succombé, si elle eût eu plus d'un Caton. Dans la ruine totale des mœurs et de la liberté l'image vénérable de Caton est une apparition qui rappelle le souvenir de temps plus heureux. Caton n'aspirait point aux richesses, comme Crassus, ni à la gloire, comme Pompée, ni à la domination, comme César, ni aux jouissances de la vie, comme la plupart des autres hommes; Caton aspirait à la vertu, à l'équité, à la liberté; il ne voulait rien d'autre; c'était le seul but qu'il voulait atteindre; il le poursuivait avec une persévérance inébranlable; ce désir était inné en lui; il ne lui était pas donné de vouloir autre chose. C'était le type idéal de la vertu la plus austère et du civisme le plus sublime, aussi sévère envers lui-même qu'envers les autres, et incapable de transiger avec les exigences de son siècle comme avec les travers des hommes.

Ce fut César seul qui recueillit les fruits de ce triumvirat. Pompée, à qui César, pour cimenter cette alliance, avait donné sa fille Julie en mariage, perdit l'affection du peuple et l'estime des gens de bien; et Crassus, malgré son opulence, ne put jamais l'emporter sur les deux autres.

L'effet immédiat de cette alliance fut l'élévation de César au consulat. Bibulus, son collègue, avait été

élu par l'influence du sénat. Mais César, fort de ses alliés et d'un parti nombreux dans le peuple, se riait des efforts impuissants que faisait Bibulus pour s'opposer à ses lois, et se fit enfin donner par le peuple (ce qui violait la constitution, car ces concessions devaient se faire par le sénat) pour cinq ans le gouvernement de la Gaule cisalpine avec l'Illyrie, à laquelle le sénat intimidé ajouta encore la Gaule transalpine.

César, en prenant possession de son gouvernement, méditait de grands projets; il avait reconnu, que c'était sur ce terrain qu'il combattrait avec le plus d'avantage pour s'emparer du pouvoir dans Rome. César, dans le sentiment de sa force, se promettait d'effacer par ses exploits le souvenir de ceux de Pompée. Il pouvait en outre, au moyen des dépouilles des nations vaincues, se faire à Rome des partisans et des amis puissants, et enfin former une armée qui, parfaitement exercée sous ses yeux, entièrement dévouée à lui et non aux intérêts de Rome, assurerait le succès de ses projets ambitieux. C'est pourquoi, dans une entrevue qu'il eut à Lucques, vers la fin des cinq premières années, avec Pompée et Crassus, il leur céda de plein gré le consulat, ainsi que telles provinces à leur choix, ne se réservant que la prolongation de son gouvernement de la province des Gaules pendant cinq autres années et un plus grand nombre de légions.

De quelque importance qu'ait été pour Rome la con-

quête de la Gaule, nous ne nous arrêterons cependant pas aux détails des batailles livrées par César. Ils ne nous feraient voir, dans le tableau affligeant de scènes de carnage réitérées, que la supériorité incontestable de la discipline, de l'union et du génie sur la bravoure grossière d'un peuple divisé.

Outre la Gaule Narbonnaise (déjà romaine alors) depuis les Cévennes jusqu'à la Méditerranée, on comptait encore trois provinces dans ce pays; l'Aquitaine depuis les Pyrénées jusqu'à la Garonne; ensuite la Gaule-Celtique jusqu'à la Seine, et enfin la Gaule-Belgique jusqu'au Rhin. Dans cette dernière, qui renfermait aussi l'Helvétie, vivaient, depuis Argentoratum (aujourd'hui Strasbourg) jusquà la Mer du Nord, une multitude de peuples allemands qui étaient venus de la rive droite du Rhin et avaient chassé les peuplades gauloises. Le nombre de ces dernières était fort grand, mais dans toutes les Gaules il n'y avait que peu d'union entr'elles, ce qui fut cause de leur malheur.

Ce sont les Helvétiens qui furent vaincus les premiers. Ils avaient, dans ce temps-là même, unanimement formé le dessein d'abandonner leur stérile patrie et d'aller habiter au delà du Jura quelques contrées plus fertiles. Après avoir réduit en cendres ses villes et ses villages, toute la nation se mit en marche. Mais Rome, qui craignait que les redoutables Germains ne vinssent s'établir sur les frontières délaissées par les

Helvétiens, se crut en droit d'opposer de la résistance. C'est pourquoi, après que ces derniers eurent passé les défilés du Jura, César se hâta de les poursuivre, les battit aux bords de la Saône et les extermina presque entièrement. Les infortunés restes de cette nation retournèrent vers leurs foyers incendiés, et une colonie romaine (au bord du lac Léman, à l'endroit où est aujourd'hui la ville de Nion) les contint dans l'obéissance.

Les Gaulois, peu de temps après, implorèrent eux-mêmes le secours de César contre Arioviste, chef d'une coalition de peuples allemands (les Suèves). Les Séquaniens avaient précédemment sollicité son appui contre les Arduens *), et son bras puissant contint les uns et les autres. César remporta une victoire éclatante sur Arioviste, près de Besançon, et c'en fut fait de la liberté de la Gaule.

Par ses artifices César sut dès lors susciter une guerre après l'autre, battit les peuplades gauloises, tantôt séparées, tantôt réunies, employa plus d'une fois l'astuce et la perfidie pour le succès de ses armes, fit couler à grands flots le sang des braves défenseurs de leur pays, et lorsqu'enfin, dans la septième année de la guerre, les Gaulois opprimés se soulevèrent encore une fois en masse sous les ordres du valeureux Vercingetorix contre l'oppresseur étranger, le génie et la fortune

*) Probablement les Ardennais (habitans des Ardennes). *(Note du trad.)*

l'emportèrent cependant sur le désespoir d'un peuple affaibli par ses pertes précédentes. La Gaule, perdant tout son sang, fléchit le genou devant son vainqueur, et quelque séduisantes que fussent les chances dans les guerres civiles qui suivirent, le peuple gaulois abattu ne hasarda plus une seule tentative pour recouvrer sa liberté.

Pendant ces guerres César avait pénétré deux fois en Allemagne en passant le Rhin, mais sans succès; il avait traversé deux fois les mers pour envahir la Grande-Bretagne, et ne recueillit de cette expédition que de stériles trophées.

L'état des affaires dans l'intérieur de Rome à cette époque, est une preuve affligeante et continue de la dégénération morale de ses citoyens et de l'impuissance de ses lois. Outre la tyrannie de l'usurpation du pouvoir, Rome était encore en proie aux fureurs de l'anarchie et aux suites funestes d'une judicature exercée par des tribunaux chancelants et corruptibles, qui se laissaient influencer par les circonstances du moment et l'animosité des partis. Le plus mauvais citoyen pouvait perdre le meilleur au moyen de l'application de quelque loi surannée ou de quelque vaine formalité, et pendant que le crime levait impunément le front, les hommes les plus respectables, les chefs mêmes de l'état n'étaient pas un instant à l'abri des inculpations les plus déshonorantes ou des outrages de la multitude. On en était réduit à se charger soi-même du soin de

sa défense personnelle. C'étaient les tribuns surtout qui abusaient le plus impudemmment de leur pouvoir que l'on regardait toujours comme sacré. Ils prêtaient ou vendaient leur autorité tour-à-tour aux partis opposés, faisaient réussir pour leur avantage personnel les projets les plus coupables, par leurs motions insidieuses ou violentes, et rivalisaient entr'eux d'arrogance et de perversité.

César, au milieu de ses camps, observait cet état de choses et dirigeait en partie les mouvements dans l'intérieur de la ville, tandis que Pompée, semblant se reposer sur ses lauriers, agissait sans calcul, même sans dignité. Clodius, démagogue effréné (patricien d'origine, il était devenu plébéien par adoption, pour parvenir au tribunat), agita pendant quelque temps la république par une série d'actes de violence et de lois pernicieuses. Haïssant tout ce qui était bon et juste, il ne pouvait manquer d'être l'ennemi de Cicéron. Il intenta une accusation criminelle contre le père de la patrie, pour avoir fait mettre à mort quelques scélérats sans qu'ils eussent été interrogés en présence du peuple. Cicéron s'exila volontairement en Grèce, et Clodius assouvit ses fureurs sur les biens et la famille de l'exilé. Mais au bout de dix-huit mois l'ascendant de Clodius étant tombé, les meilleurs citoyens (à la tête desquels était Pompée) obtinrent le rappel de Cicéron, dont le retour en Italie et à Rome fut semblable à une entrée triomphale.

Le scélérat Clodius qui, fort de la faveur du peuple, bravait les lois, les mœurs, l'autorité des magistrats et même le pouvoir de Pompée, fut enfin assassiné par Milon. Les choses en étaient venues au point, que les bons citoyens ne purent s'empêcher d'approuver ce meurtre et que Cicéron en prononça publiquement l'apologie.

Seconde guerre civile.

Les trois membres du triumvirat renouvelèrent leur alliance (l'an 3928) à Lucques, où César avait pris ses quartiers d'hiver; mais cette alliance ne produisit pas d'heureux résultats. Il est vrai que Pompée et Crassus avaient, par des moyens violents, obtenu le consulat et le gouvernement des provinces qu'ils avaient demandées; c'est-à-dire que Pompée eut l'Espagne pour cinq ans, avec l'autorisation de résider à Rome et de faire administrer sa province par des délégués, et que Crassus eut le gouvernement de la Syrie; mais la mort de Crassus, survenue presque aussitôt après, dérangea l'équilibre entre les alliés. Crassus, plus avide de richesses que de gloire, avait entrepris, malgré les imprécations des prêtres et des tribuns, une guerre injuste contre les Parthes. Après avoir remporté quelques avantages dans les commencements, il fut enveloppé par l'ennemi dans les déserts de la Mésopotamie, reconnut la position désespérée de son armée, vit périr son fils et mourut en héros

(l'an 3931). Cassius ramena à Antioche les débris de l'armée. Sans lui la Syrie eût été perdue pour Rome.

La mort de Julia avait déjà précédemment rompu le lien qui unissait César et Pompée. Cette rupture eût d'ailleurs également été inévitable par la violence du choc des deux factions principales, les optimates et les démocrates, à la tête desquelles étaient Pompée et César. Ce dernier avait un parti puissant qui lui était personnellement dévoué et que l'affection, l'intérêt et la séduction lui avaient gagné. Le parti de Pompée se composait non seulement de ses amis particuliers, mais encore de la plupart des bons citoyens et de ceux qui aimaient la liberté et la constitution. Il était la seule défense de Rome contre les projets ambitieux de César, et quand même il eût rempli la première place de l'état, on avait moins à craindre de sa part la destruction des formes du gouvernement.

Mais le gouvernement de César dans la Gaule touchait à son terme, et ce moment devait décider la grande question de la guerre ou de la paix, de la durée ou du renversement de la république. Rentrerait-il modestement dans la foule des simples particuliers? Quelle récompense lui décernerait-on pour des exploits si éclatants? Déjà précédemment on lui avait accordé, du consentement de Pompée, le privilège de solliciter le consulat, même pendant son absence de Rome; mais alors il préféra la conservation du pouvoir mili-

taire à la dignité de consul, et augmenta son armée de douze légions.

Une pareille mesure, pendant que la Gaule était parfaitement soumise, était une démonstration hostile. Sans violer la justice, sans compromettre sa dignité, le sénat ne pouvait permettre qu'un de ses généraux le bravât; il s'unit, ainsi que tous les principaux magistrats, plus étroitement à Pompée, refusa à César la prolongation de son commandement, et ordonna que, pour solliciter le consulat, il se rendît à Rome, conformément aux dispositions de la loi.

César eut l'audace de vouloir négocier et prescrire à la république les conditions auxquelles il voulait se soumettre. Pompée devait quitter le gouvernement de l'Espagne; César exigea plus tard l'Illyrie avec deux légions, finalement il ne demanda plus qu'une légion. Ces propositions furent faites en partie directement par lui-même, en partie par ses partisans à Rome. Il comptait dans son parti non seulement les démocrates bien intentionnés, qui le regardaient comme le défenseur de leurs principes, mais encore tous les dissipateurs, les gens perdus de réputation et presque toute la populace. Pompée, au contraire, avait pour partisans (preuve évidente de la bonté de sa cause) Cicéron et Caton avec les citoyens les plus distingués.

Le sénat, après quelque hésitation, décréta, que César congédierait son armée à un certain jour fixe et se

démettrait du gouvernement de sa province sous peine d'être regardé comme ennemi de la patrie.

Qui osera contester la justice de ce décret? Mais la prudence exigeait aussi que l'on se mît en mesure contre l'ennemi qui s'avançait; cependant ce ne fut que lorsque César, à la tête d'une partie de ses troupes, s'approchait des frontières de l'Italie, que le consul Marcellus remit au général Pompée l'épée qui devait défendre la république; on décréta une levée de troupes et les dispositions ordinaires dans les grands dangers de l'état. Plusieurs tribuns protestèrent contre ces décrets; le sénat se revêtit d'habits de deuil, mais les tribuns quittèrent Rome et se rendirent en toute diligence au camp de César. Dès lors sa cause devint populaire. La rupture avait éclaté.

César, arrivé aux rives du Rubicon (Pisciatello) que, d'après des lois expresses, aucun général ne pouvait franchir en armes sans la permission du sénat, réfléchit cependant quelque temps à l'importance de la démarche qu'il allait faire. L'agitation de son ame se communiqua aussi aux soldats. Ceux-ci se trouvèrent soulagés lorsque César, se déterminant tout-à-coup, traversa le fleuve et commença la guerre civile (l'an 3933).

Cette nouvelle fit succéder à la sécurité entière du parti de Pompée une consternation générale. A peine les préparatifs étaient-ils commencés; d'une heure à l'autre la défection devenait plus sensible; la masse du

peuple de Rome était portée pour César. Pompée, le sénat et les principaux magistrats résolurent de s'enfuir à Capoue, et de déclarer ennemi de la république quiconque resterait à Rome. Cicéron et Caton sortirent aussi de la ville. César, continuant toujours ses négociations, y entra sans résistance. Il s'empara dans le temple de Saturne de l'immense trésor provenant des dépouilles des nations, et dont les consuls s'étaient contentés d'emporter les clefs.

Mais ni Capoue ni aucune contrée de l'Italie ne parut un asile assez sûr à Pompée, pour le rétablissement duquel, pendant sa maladie récente, tous les peuples de l'Italie avaient naguère, de leur propre mouvement, fait des prières publiques. De Brindisi (Brundusium) où il avait rassemblé ses adhérents, et d'où César le chassa, il passa en Epire. Toute l'Italie fut conquise en soixante jours sans effusion de sang.

Outre les talents du capitaine et la sagesse de l'homme d'état César déploya dès lors les plus belles qualités, la bonté et la magnanimité, et certes la douceur, la clémence et l'affabilité de César le font paraître comme un Dieu en comparaison d'un Marius et d'un Sylla; et tout prouva en effet, qu'il ne fut pas débonnaire seulement lorsque sa politique l'exigeait, mais encore dans toutes les occasions où il pouvait l'être sans compromettre les intérêts de son ambition.

Par un calcul très-juste, César, avant de pour-

suivre Pompée, résolut d'abattre l'élite de ses forces, les légions espagnoles. Ces troupes fortes, en nombre et en valeur, commandées par Afranius, Pétréjus (vainqueur de Catilina) et par Varron, occupaient près d'Ilerda (Lérida) la position la plus avantageuse. César vole en Espagne, brave les saisons, les fleuves, la faim, tous les obstacles de la nature et de l'art, force en quarante jours les généraux de Pompée, qui se croyaient déjà sûrs de la victoire, à se rendre prisonniers eux et leur armée, s'en retourne, soumet Marseille, devient dictateur, puis consul, passe à Rome et à Brindisi, traverse la mer et arrive en Epire.

Dans ces entrefaites Pompée, pour défendre la république, avait armé l'Orient qu'il avait jadis parcouru en vainqueur. Les gouverneurs des provinces, les rois et les princes alliés vinrent le joindre avec leurs troupes. Presque tous les sénateurs et les chefs de l'état s'étaient rassemblés dans son camp. Mais ses troupes étaient pour la plupart des soldats de nouvelle levée, tandis que les légions de César avaient déjà vaincu dans cent combats et que le courage féroce de ses cohortes germaines inspirait l'effroi. Cependant Pompée résista pendant long-temps et avec succès, repoussa César avec une grande perte à Dyrrhachium et le harcela en lui coupant les communications.

La bataille de Pharsale se livra enfin (l'an 3936).

D'après le témoignage des historiens romains ce fut à la valeur impétueuse des cohortes germaines que César dut cette victoire décisive. Un grand nombre de soldats de Pompée y perdirent la vie, beaucoup se dispersèrent, la plupart cherchèrent leur salut dans la soumission. Caton, avec les plus intrépides de son armée, passa en Afrique où la cause de la liberté avait encore des défenseurs.

César dictateur. Sa mort.

Pompée s'enfuit auprès du roi d'Egypte qui lui devait sa couronne. Au moment où il montait le vaisseau envoyé à sa rencontre, il fut assassiné par Septimius, transfuge de sa propre armée, d'après l'ordre de Dionysius *) qui par ce meurtre voulut s'insinuer dans les bonnes graces de César.

César parut en Egypte peu après la mort de Pompée, se déclara pour Cléopâtre dans la querelle de cette princesse avec le perfide Dyonisius son frère, et occasionna la guerre d'Alexandrie où il courut les plus grands dangers et qui se termina par la mort du roi et le rétablissement de Cléopâtre sur le trône.

César se reposa de ses exploits dans les bras de cette reine voluptueuse (il en eut deux fils), jusqu'à ce que de

*) Ptolémée Dionysius, fils de Ptolémée Aulète, encore dans l'âge de minorité partageait le gouvernement de l'Egypte avec sa sœur Cléopâtre. L'assassinat de Pompée fut ordonné par les ministres du jeune roi. (Note du trad.)

nouveaux dangers l'appelassent sur les champs de bataille. La guerre que Pharnace, fils de Mithridate, alluma dans le Pont (l'an 3937), se termina promptement par la défaite et la mort de ce prince.

Après avoir séjourné peu de temps à Rome, César se hâta de passer en Afrique, où son heureuse étoile l'emporta à Thaphus sur les forces réunies de Juba roi de Numidie, de Scipion, de Labiénus, de Caton et d'autres amis de Pompée et de la liberté. Scipion, Pétréjus et Juba dans leur désespoir se donnèrent la mort. Mais Caton, méprisant la soumission, parce qu'il se sentait digne de la liberté, dédaigna la grâce que lui offrait le vainqueur et ne lui abandonna que son cadavre.

Le retour de César à Rome fut signalé par l'affluence du peuple qui accourut à sa rencontre et le conduisit au Capitole au milieu des acclamations de l'allégresse publique. On le proclama dictateur pour dix ans; un cortège de soixante-douze licteurs lui fut donné pour relever l'éclat de son rang, il fut nommé censeur unique et par conséquent maître du sénat; sa personne fut déclarée sacrée et on lui érigea une statue à côté de celle de Jupiter Capitolin. Des actions de grâces publiques dans les temples se succédèrent pendant quarante jours, et quatre triomphes magnifiques (pour les victoires remportées dans la Gaule, l'Egypte, le Pont et l'Afrique) prolongèrent l'allégresse générale. On fit de grandes largesses aux sol-

dats, on donna des jeux publics et des festins au peuple pour l'indemniser de la perte de la liberté.

Cependant, ce qui restait d'amis de la liberté et ceux que l'esprit de parti irritait contre César se rangèrent sous les drapeaux de Cnéjus et de Sextus Pompée, fils de Pompée. L'Espagne, en reconnaissance des bienfaits de leur père, épousa les intérêts de ces jeunes gens. La plus terrible des batailles que César ait livrées fut celle qui eut lieu à Munda (l'an 3939). Jamais combat ne fut plus meurtrier. Cnéjus, vigoureusement pressé, combattit retranché derrière des monceaux de morts et de blessés. Ce fut en vain! il tomba. Sextus prit la fuite. La victoire resta à César. Avant le commencement de cette seconde guerre civile on avait compté 320,000 citoyens en état de porter les armes; à l'issue de cette guerre il ne s'en trouva plus que 150,000. Mais on ne compta pas le nombre des alliés, ni des habitants des provinces qui avaient versé leur sang pour Rome.

La dictature perpétuelle conférée dès lors à César anéantit la république; le titre d'Imperator qu'il affecta de porter dans la suite exclusivement, indiquait évidemment que sa domination était fondée sur le pouvoir militaire, par conséquent sur la violence et la force des armes.

Plusieurs réformes excellentes dans toutes les parties de l'administration, de vastes conceptions en fait de législation et des projets d'agrandissement de l'em-

pire caractérisent, à la vérité, cet homme vraiment né pour vaincre et pour régner; mais tout le bien que peut produire un souverain absolu, n'est qu'une faveur éphémère, qu'il peut révoquer lui-même et que ses successeurs ne manqueront pas de révoquer.

C'est à l'affermissement du pouvoir absolu et à la destruction de toutes les idées de républicanisme que tendaient tous les efforts de César; et quand il agissait contre ses principes, c'était par vanité ou par les insinuations d'une vile adulation. César, supérieur à tous les dangers, ne l'était pas à sa fortune.

Les airs arrogants qu'il affectait, offensèrent le sénat composé en partie de ses créatures, et il s'aliéna l'esprit du peuple en manifestant trop visiblement le désir d'être roi. Les gens de bien en témoignèrent leur mécontentement de la manière la moins équivoque; mais César prenait de plus en plus le ton de roi et sa conduite devenait de jour en jour plus dédaigneuse. Il voulait le diadème, et le jour auquel le sénat devait le lui offrir était déjà fixé. Ce jour fut le dernier de sa vie.

M. Junius Brutus, qui maintenant se présente avec éclat sur la scène de l'histoire, avait hérité de ses ayeux la haine de la tyrannie, comme un patrimoine attaché à leur nom dès l'enfance de la république. Mais le vengeur de Lucrèce n'avait été animé que par une exaltation féroce et en partie par un intérêt personnel peu généreux, tandis que le jeune

Brutus brûla d'un amour pur et ardent pour la liberté et la patrie. Ce feu sacré fut attisé en lui par les préceptes et l'exemple de Caton, son oncle, par l'étude de la philosophie et par la force et la sublimité des maximes stoïciennes. C'est dans cet amour passionné de la patrie qu'on trouvera le motif de toutes les actions du jeune Brutus et le type de son caractère.

Cependant il ne faut pas négliger de faire également mention de l'extrême fécondité de son esprit, de la délicate sensibilité de son ame, de cette douceur et de cette disposition à la tendresse, qui étonnait dans un disciple de Caton et qui prêtait en même temps des charmes à son caractère élevé.

Le père de Brutus avait été tué par Pompée; cependant son fils suivit ce dernier à la bataille de Pharsale parce que Pompée combattait pour la liberté. César chercha à se réconcilier avec lui, le traita comme son fils, et le combla de bienfaits pour gagner son affection. Brutus eut aussi de l'attachement pour César, mais il aimait encore plus la liberté, et dès qu'il eut perdu l'espoir de déterminer César à déposer le pouvoir suprême, dès qu'il vit que la liberté était perdue sans retour, l'idée du meurtre s'empara de son âme, quelques uns de ses amis animés des mêmes sentiments l'y fortifièrent, et l'assassinat fut résolu.

C. Cassius, le plus intime de ces amis, avait l'âme grande et une grande conformité de caractère avec Brutus, la même douceur, la même générosité, mais

aussi le même enthousiasme pour la liberté et la patrie; **Décimus Brutus**, parent de Marius, également chéri de **César**, et **Trébonius**, promu au consulat par la faveur de César, ne pouvaient avoir d'autre motif pour conspirer que l'amour de la liberté. Les autres conjurés, au nombre de soixante, la plupart sénateurs, peuvent avoir été animés par d'autres intérêts; mais ils ne jouèrent qu'un rôle accessoire.

Le 15 mars de la quarante-quatrième année avant J. C. — l'an 710 de la fondation de Rome (l'an du monde 3940), dans le cours du cinquième mois depuis sa nomination à la dictature à vie, César se rend à la curie de Pompée, l'esprit plein de projets de grandeur. A peine s'est il placé sur son siège auprès de la statue de Pompée, qu'il est assailli par les conjurés. César, accablé par le nombre et apercevant **Brutus** parmi eux, cesse de se défendre, s'écrie avec douleur: **et toi aussi, Brutus mon fils!** et tombe percé de vingt-trois coups.

Second triumvirat. Antoine, Octave, Lépide.

La conjuration n'avait d'autre but que la mort de **César**. Brutus, qui ne répandait qu'à regret le sang humain, parvint à apaiser les conjurés qui en voulaient aussi aux jours d'**Antoine**. Funeste ménagement qui anéantit tout le bien que devait produire la chute de la tyrannie! Car Antoine voyant l'irrésolution des conjurés, retrouva le courage qui l'avait aban-

donné, gagna les troupes que César avait appelées à Rome pour l'expédition contre les Parthes, et contracta une alliance secrète avec Lépide qui occupait les faubourgs avec une armée destinée pour l'Espagne. Ensuite, pour bercer les républicains d'une fausse sécurité, il approuva dans le sénat l'amnestie proposée par Cicéron, mais il exigea en même temps que l'on confirmât toutes les ordonnances de César. Sa dignité, comme seul consul alors en exercice, et l'attachement qu'avaient pour lui les vétérans lui assuraient le pouvoir suprême qu'il comptait conserver. C'est pourquoi, après avoir déterminé le sénat à permettre les obsèques du dictateur, et disposé les esprits, en publiant les legs que César avait faits au peuple, il sut, par un panégyrique artificieux, exciter le courroux de la populace au point que, saisissant des tisons du bûcher de César, elle courut assaillir les maisons des conjurés et força ceux-ci de s'enfuir dans les provinces.

Antoine qui avait enlevé, jusque dans les temples, les trésors de César, affermit alors sa puissance, en se conciliant de plus en plus l'affection des vétérans et en créant une garde nombreuse pour la sûreté de sa personne. Il fit en outre un changement dans la distribution des provinces, en se réservant pour lui, son frère Cajus et Dolabella, la Gaule cisalpine, la Macédoine et la Syrie que César avait destinées à Décimus, à Marcus Brutus et à Cassius, et en donnant la Gaule transalpine à Lépide.

Mais l'apparition subite du jeune Octave, arrière-neveu de César que ce dernier avait adopté et institué héritier de son nom et de sa fortune, vint changer l'état des choses. A la nouvelle de la mort de son grand-oncle, Octave, âgé de dix-huit ans, partit d'Apollonia où il suivait ses études et se rendit à Rome dans le dessein d'y faire valoir son nom et ses droits. L'ambition était sa passion dominante, et la dissimulation son talent principal. Il était d'ailleurs doué de dispositions avantageuses et de qualités estimables. Il encourut dès les premiers moments l'inimitié d'Antoine, et cette circonstance parut propice à plusieurs de ceux qui désiraient abaisser la puissance de ce dernier. Les vétérans de César dans la Campanie se déclarèrent pour Octave, et plusieurs légions quittèrent le camp d'Antoine pour se ranger du nouveau parti. Octave, étant allé camper à Albe, contraignit Antoine à sortir de Rome. Cicéron crut enfin, après quelque hésitation, reconnaître en lui les qualités d'un bon citoyen, et animé d'une juste haine contre la tyrannie et le despotisme d'Antoine, se détermina à appuyer Octave de tout son crédit.

Antoine mena son armée vers la Gaule cisalpine pour en chasser Décimus Brutus qu'il assiégea dans Mutine (aujourd'hui Modène). Par l'influence de Cicéron, qui prononça dans ces circonstances ses foudroyantes philippiques, Antoine fut déclaré ennemi de la république, qui envoya contre lui les deux nou-

veaux consuls Aulus Hirtius et Vibius Pansa avec Octave, commandant les troupes en qualité de Propréteur. Après un combat sanglant qui dura deux jours, Antoine fut battu; mais Pansa et Hirtius périrent et Octave resta seul à la tête de l'armée (l'an 3941).

Antoine s'enfuit à travers les Alpes dans le camp de Lépide où il trouva asile et protection. Il reparut bientôt plus puissant qu'auparavant. Décimus Brutus, naguère vainqueur, abandonné alors de ses troupes, périt d'une mort déplorable. Octave cependant, au lieu de poursuivre Antoine, marche contre Rome et se fait élire consul à force ouverte. Il n'avait pas encore atteint sa vingtième année.

Ce fut alors que, jetant le masque, il répandit la consternation parmi les amis de la liberté. Il fait condamner et proscrire les meurtriers de César, et comprendre dans la proscription S. Pompée qui avait obtenu une réhabilitation honorable. Le décret contre Antoine est rapporté et bientôt s'ensuit une réconciliation, puis une alliance même entre les trois chefs du parti de César.

Ces trois chefs, Octave, Antoine et Lépide, réunis dans une île de la petite rivière appelée Rhenus, près de Bononia, concertèrent et arrêtèrent dans l'espace de trois jours les articles d'un traité perfide. Sous le titre de Triumviri reipublicæ constituendæ ils s'arrogèrent en commun pour cinq ans le pouvoir suprême sur Rome et les provinces. Octave devait

gouverner immédiatement l'Afrique, la Sicile et la Sardaigne; Lépide l'Espagne et la Gaule Narbonnaise; et Antoine les deux autres Gaules; mais avant tout Octave et Antoine, chacun à la tête de vingt légions, devaient marcher contre les meurtriers de César, et Lépide devait pendant ce temps couvrir Rome avec trois légions. La guerre terminée, on devait distribuer les dix-huit plus belles villes de l'Italie avec leurs territoires entre les soldats, pour les récompenser d'avoir anéanti la république.

Pour combler la mesure du forfait, l'alliance des tyrans fut scellée du sang le plus précieux. C'était celui des amis de la liberté et des ennemis personnels des Triumvirs qui devait couler. Trois-cents sénateurs, deux mille chevaliers et une quantité innombrable de citoyens furent proscrits. Paul, frère de Lépide, et Lucius, oncle d'Antoine, se trouvèrent du nombre de ces derniers, mais l'influence de leurs parents sut les soustraire à l'effet de cette condamnation. Cependant Octave, après une feinte résistance, sacrifia Cicéron, son bienfaiteur, l'auteur de sa propre grandeur. Ce fut dans la 64.e année de son âge, à sa terre de Formia, d'où il voulait s'embarquer pour passer en Macédoine, que Cicéron périt de la main de Popilius Lænas, tribun de légion, à qui, par son plaidoyer, il avait sauvé la vie. Il mourut avec dignité et fut regretté de tous les gens de bien.

Alors les scènes de terreur du temps de Sylla se

renouvelèrent, et non seulement la tyrannie, mais encore les inimitiés particulières et la rapacité frappèrent leurs victimes au sein des familles, dans les bras de l'amitié, même dans les temples. C'était trahir la patrie que de leur donner asile. Les meurtres commencèrent au milieu de la nuit, qui couvrit du même voile les horreurs de la tyrannie et les fureurs des haines personnelles. Le lendemain les Triumvirs firent leur entrée dans la ville souillée du sang des victimes. Le traité d'alliance avait été conclu aux acclamations des soldats; ceux-ci vinrent alors recueillir les premiers fruits.

Batailles de Philippes.

Dans ces entrefaites les chefs des conjurés avaient rassemblé des forces nombreuses en orient. La Syrie, l'Asie-Mineure et tout l'orient furent bientôt gagnés pour la cause de la liberté. Cléopâtre, amie des Triumvirs, fut menacée; Brutus se maintenait dans la Macédoine et la Grèce; il mettait tous ses soins à alléger les maux de la guerre, et dédaignait les mesures de rigueur lors même qu'un juste ressentiment ou la prudence semblaient en exiger l'emploi. Tandis que Cassius puisait dans les provinces des ressources abondantes pour la guerre, Brutus, détestant les exactions, resta pauvre et dans la gène malgré toutes ces victoires.

Ce fut dans les champs de Philippes, en Macé-

doine, que se livra (l'an 3942) le dernier cambat pour la liberté. C'était là que Brutus et Cassius, à l'approche des Triumvirs, avaient établi leur camp. Dans la première bataille Brutus entra victorieux dans le camp d'Octave; mais Cassius, qui commandait l'autre aile, fut battu et se tua dans l'accès d'un désespoir précipité. Dans la seconde bataille Brutus remporta de nouveau des avantages contre les troupes d'Octave, mais la défaite de l'aile qui faisait tête à Antoine entraîna la perte des siens. Cette journée vit périr le fils de Caton digne d'un tel père, le jeune Lucullus, Hortensius, Varus et plusieurs autres guerriers distingués. Jamais sang plus noble ne fut versé pour une plus belle cause. Brutus, suivi de quelques amis dévoués, échappa à la poursuite du vainqueur. Mais Brutus aurait-il pu survivre à la liberté? «O vertu, ce n'est pas toi, c'est le destin qui règne ici-bas«! Telles furent les paroles qu'il prononça en se donnant une mort digne de sa belle vie.

Bataille d'Actium.

La bataille de Philippes est le dernier événement qui soit d'un intérêt majeur dans l'histoire romaine. Par l'anéantissement de la liberté le Triumvirat avait atteint son but. Les suites devaient naturellement amener une querelle entre les ravisseurs pour le partage du butin qui finirait par devenir la proie d'un seul, et quel que fût le vainqueur, le résultat

était toujours le même, c'est-à-dire, le pouvoir absolu dans les mains d'un seul.

Les vainqueurs, après avoir commis les barbaries les plus épouvantables et les plus atroces, se séparèrent. Antoine passa en Asie pour achever d'accabler quelques restes du parti républicain, Octave se rendit à Rome pour prendre le gouvernement de l'occident et faire des largesses aux soldats. Il distribua pour récompense à ses troupes arrogantes les terres et les propriétés des citoyens paisibles dans les plus belles provinces de l'Italie. Ces vexations inouies firent éclater une guerre de courte durée. Perusia fut le foyer de l'insurrection. Octave réduisit cette ville à l'obéissance et immola quatre cents citoyens aux mânes de César.

Antoine, retenu dans les liens de la volupté, s'engagea plus tard dans cette guerre. Cléopâtre, reine d'Egypte, l'avait captivé par ses charmes et le tenait dans l'esclavage. Enervé par les débauches et la mollesse, il n'aspirait plus qu'aux jouissances sensuelles ; c'est pourquoi il fut d'autant plus enclin à la paix qui lui assignait l'orient jusqu'à Scodra en Illyrie, et qui donnait à Octave l'Occident à l'exception de l'Italie qui leur resterait ouverte à tous deux et de l'Afrique destinée à Lépide. Cette paix fut cimentée par le mariage de la vertueuse Octavie, sœur d'Octave, avec Antoine.

S. Pompée, qui précédemment avait contracté al-

liance avec Antoine, se vit par cette paix restreint à son propre pouvoir. Maître de la Sicile et de la Méditerranée, il força les Triumvirs à lui céder encore la Sardaigne, la Corse et le Péloponnèse (l'an 3943). Mais dans une seconde guerre, après quelques avantages remportés dans les commencements, ce digne fils du grand-Pompée succomba sous la valeur d'Agrippa, amiral de la flotte d'Octave, et s'enfuit en Asie, où il fut tué par ordre d'Antoine (l'an 3948). Lépide réclama une partie des états de Pompée; il comptait sur l'appui de ses vingt-deux légions; mais après sa rupture avec Octave elles passèrent toutes du côté de ce dernier. Lépide demanda la vie à genoux: on la lui accorda et l'on y joignit la dignité de pontife.

Octave marchait constamment droit à son but. Il se concilia les esprits dans le peuple en gouvernant avec sagesse, en adoptant des manières populaires et en maintenant les formes républicaines. Mais Antoine perdait l'estime publique à mesure qu'Octave la gagnait, car, méconnaissant le mérite supérieur d'Octavie son épouse, il se rengagea dans les fers de la voluptueuse Cléopâtre, blessa par sa sensualité inouie les mœurs de son siècle quelque corrompues qu'elles fussent d'ailleurs, et brava les Romains opprimés par l'éclat d'un despotisme oriental. La guerre des Parthes (de 3946 à 3950) n'occasionna guère d'interruption dans ce déréglement, puisque même dans quelques

unes de ses expéditions il fut accompagné de Cléopâtre. Sa folle passion croissant toujours, il donnait à l'Egyptienne et à ses enfants des provinces et des royaumes avec une libéralité qui tenait de la démence et outrageait impudemment son épouse Octavie. Finalement, il divorça. Alors le peuple et le sénat, animés depuis long-temps par Octave qui leur représentait sans cesse l'opprobre d'être gouvernés par une femme et une étrangère, résolurent de déposer Antoine de sa dignité et de déclarer la guerre à Cléopâtre (l'an 3951).

Cependant Antoine ne sortait pas de sa léthargie. Il rassembla, à la vérité, une armée nombreuse et une flotte imposante, mais les plaisirs et les fêtes se succédaient toujours sans interruption, et il voulut même que Cléopâtre l'accompagnât encore dans cette guerre dangereuse. Cependant les légions d'Octave dans l'occident étaient braves, et c'était le vaillant Agrippa qui commandait la flotte. Une seule bataille décida de toute la guerre. Ce fut l'an 723 de la fondation de Rome, 478 ans après l'établissement de la république, que les flottes d'Antoine et d'Octave se disputèrent, à la vue du promontoire d'Actium, l'empire de la mer (l'an 3953). L'issue fut long-temps douteuse, mais Cléopâtre, soit lâcheté, soit perfidie, s'enfuyant tout-à-coup avec ses vaisseaux, Antoine eut la déplorable faiblesse de suivre ses traces, sans autre suite que deux esclaves. Ses troupes continuèrent de com-

battre, mais elles se rendirent vers le soir. L'armée de terre, forte de 19 légions et de 12000 cavaliers sous les ordres de Sosius et de Publicola, attendit pendant sept jours le retour d'Antoine. Celui-ci ne paraissant point, elle se rangea sous les étendarts d'Octave. La passion d'Antoine était telle, qu'il ne pouvait vivre sans Cléopâtre et ne se croyait sûr d'elle que lorsqu'il la voyait! En proie à une douleur muette et sans espoir, succombant sous le poids de ses malheurs, de son opprobre et surtout de sa jalousie, il arriva en Epypte où Octave ne tarda pas à le suivre. Les propositions les plus humiliantes qu'il fit pour obtenir la paix, ayant été rejetées par le vainqueur, le désespoir s'empara de lui, et sur un faux bruit de la mort de Cléopâtre il se perça de son épée. Cependant elle vivait, il se fit porter chez elle et expira dans ses bras. Cléopâtre, après avoir vainement essayé le pouvoir de ses charmes sur Octave, qui voulait la mener à la suite de son char de triomphe à Rome, se donna la mort par la morsure d'un serpent.

Octave, après avoir réduit l'Egypte en province romaine, retourna à Rome (l'an 3934), seul maître de cet immense empire.

TROISIÈME PÉRIODE.

Depuis AUGUSTE jusqu'à THÉODOSE-LE-GRAND,

ou

depuis la bataille d'Actium jusqu'à la grande migration des peuples, an du monde 3953 jusqu'à l'an 395 après J. C.

I.

Aperçu général.

Précis des événements politiques.

Après que le peuple romain eut oublié la liberté sous le long règne d'Auguste, prince débonnaire par calcul; qu'il eut ensuite, sous les successeurs immédiats de ce prince, appris à supporter tout l'opprobre et tout les maux de la tyrannie, et qu'enfin, gouverné par un Titus, après l'avoir été par un Domitien, il eut acquis la preuve la plus frappante de l'instabilité du sort d'un peuple sous un monarque absolu, le destin, par une faveur sans exemple dans l'histoire de tous les pays et de tous les temps, lui accorda, pendant près d'un siècle, une série non interrompue d'excellents souverains qui, par leur bonté et leur sagesse, lui firent trouver le bonheur dans le pouvoir absolu, ce pouvoir laissant à ces princes plus de latitude pour suivre leurs penchans généreux et leur donnant la faculté de réa-

liser leur volonté en répandant leurs bienfaits sur tout le genre humain. Cependant qu'ont-ils produit, ces monarques avec leur zèle infatigable, avec leur affection vraiment paternelle, avec les maximes de gouvernement les plus libérales? — L'ordre, le repos public, le bien-être, la prospérité de l'agriculture et de l'industrie, la liberté du commerce dans leurs vastes états, l'embellissement de leur pays au moyen de constructions d'une magnificence aussi utile que pleine de goût, tels que des temples, des palais, de grandes routes, des ponts, des aqueducs, des bains publics et d'autres monuments qui constataient le perfectionnement de la civilisation et de l'industrie. Néanmoins, malgré tous ces avantages, et bien qu'à l'exception des provinces frontières, une paix profonde régnât parmi ces peuples nombreux, jadis ennemis et maintenant unis fraternellement entr'eux et ne formant qu'un seul corps politique, on ne pouvait, même sous Trajan et Marc Aurèle, méconnaître dans tout l'empire romain un affaiblissement du génie, un dépérissement des forces physiques et morales et, par conséquent, de la dignité de l'homme, laquelle sans contredit est d'un prix bien supérieur à l'aisance et à la paix. Ce résultat d'ailleurs ne saurait étonner; car l'histoire nous fournit des exemples sans nombre, que rien de ce qui exige de l'élévation et de l'énergie ne peut prospérer dans les états despotiques, et que, puisque l'une et l'autre découlent de la même source, ces états

finissent nécessairement par dégénérer en vertus, comme en talents.

Et combien cette dégénération doit-elle être plus sensible encore quand un empire despotique est un empire du monde? Car l'émulation nationale et la concurrence des efforts, suite de la nécessité ou de la situation dangereuse d'un pays entre deux puissances ennemies, doit cesser dans un si grand empire. La petite république d'Athènes, dont la population n'était que de vingt mille ames, a produit, dans l'espace de quelques générations, des artistes, des sages et des héros non seulement plus grands, mais encore en plus grand nombre que l'immense empire romain, peuplé de cent vingt millions d'habitans, n'en a produit dans l'espace de cinq siècles! En outre, plus l'état est grand, plus il est difficile à un homme seul d'étendre la vue sur toute la superficie de cet état; le pouvoir des gouverneurs est donc d'autant moins limité et les citoyens sont d'autant plus exposés aux abus de la tyrannie, même sous un bon prince. Enfin, dans une monarchie universelle les opprimés n'ont pas même la dernière ressource, celle de quitter leur infortunée patrie. On n'est pas perdu sans retour, tant qu'il existe encore quelque endroit accessible où règne la liberté; la tyrannie ne lève le front avec une audace impudante que lorsqu'elle sait qu'on ne saurait lui échapper.

Les Romains qui ne voyaient au delà de leur empire que la mer, ou les déserts, ou des contrées arides

habitées par des barbares, se trouvaient dans cette triste position, et ils en ressentirent toute l'horreur lorsqu'après la mort de Marc-Aurèle il ne leur resta plus que le souvenir des vertus des Antonins, et lorsqu'une série d'empereurs pour la plupart méchants et pervers écrasèrent les peuples dociles sous le poids de la servitude, tandis que le petit nombre de bons princes ou de princes d'un caractère moins odieux n'apportèrent aux maux qu'un allégement éphémère et partiel.

C'est aux progrès et à la formation de ce gouvernement despotique, ainsi qu'au relâchement inévitable dans un empire immense, qu'il faut imputer la cause principale de la décadence et de l'extinction d'un état qui, d'après une telle étendue et une telle consistance, d'après la masse de ses forces physiques et son organisation, ouvrage des plus sages princes, et enfin d'après l'enchaînement de ses parties intérieures, semblait fondé à jamais sur des bases inébranlables. A cette cause se joignirent encore plusieurs circonstances, tant intérieures qu'extérieures, qui accélérèrent et consommèrent sa ruine. Il faut aussi considérer la plupart de ces circonstances, soit comme les résultats du despotisme en général, soit comme les effets particuliers du gouvernement despotique de Rome.

Ce fut par les armes que s'éleva d'abord et que se perpétua dans la suite la puissance des empereurs. De là cette préférence extrême pour les militaires, source intarissable de vexations pour les citoyens, qui finit

par compromettre la sûreté du trône même. Les soldats, se prévalant de leur prépondérance, se croyaient au dessus des devoirs de citoyen et se regardèrent bientôt comme maîtres de l'empire. L'ordre de succession, ou l'élection de l'empereur, n'étant pas déterminé par la loi, les soldats, s'appuyant sur des usages surannés, s'arrogèrent le droit de nommer leur Imperator. Les Prétoriens, chargés de la garde personnelle des empereurs, donnèrent l'exemple, que suivirent les autres armées. Le conflit des prétentions amena des guerres funestes. Quelques mesures qu'employassent des princes éclairés et énergiques pour remédier à ce mal, elles furent impuissantes: le Préfet du Prétoire était toujours redoutable à l'empereur, et chaque général pouvait, en proportion de ses services, donner de l'ombrage, d'autant plus que par les changements survenus dans les affaires de la guerre, les troupes n'étaient plus retenues par la crainte du nom de Rome, ni par l'idée d'une patrie commune. Depuis long-temps les Romains efféminés s'étaient déshabitués du service des armées; les légions se composaient de soldats levés pour la plupart dans les provinces frontières peu civilisées: et ces guerriers, citoyens de nom, à la vérité, depuis le règne de Caracalla, étaient sans dévouement pour Rome qu'ils ne connaissaient pas, et en partie animés d'une haine invétérée contre elle, ou divisés entr'eux par des inimitiés particulières. Rome finit enfin par prendre à sa solde des barbares, même

des hordes entières avec leurs propres chefs, auxquels elle ouvrit, par là, le chemin aux premières dignités de l'état, en s'exposant, en même temps, aux trahisons les plus funestes. D'autres motifs qui contribuèrent encore à son affaiblissement, furent l'introduction du Christianisme et la translation du siège de l'empire à Constantinople, laquelle dérangea toutes les anciennes relations, et enfin le partage de l'empire, qui dans les commencements ne devait avoir lieu que pour quelque temps et qui cependant fut définitif. Cependant, protégé par les remparts de sa capitale et par diverses conjonctures favorables, l'Empire d'Orient se soutint, péniblement à la vérité et dans un état de dépérissement progressif, jusqu'au temps des Ottomans; mais l'Empire d'Occident avait succombé victime de son propre épuisement et des invasions des peuples venus du nord.

Ce furent des peuples germains qui firent immédiatement cette révolution, à laquelle participèrent aussi des hordes asiatiques. Les Romains n'étaient jamais parvenus à s'établir solidement au delà du Rhin et du Danube. La nature avait peuplé ces contrées d'une population vigoureuse, destinée à détruire l'édifice chancelant de l'empire du monde, à créer une nouvelle génération et à préparer le terrain pour un nouvel ordre de choses.

Les peuples germains pouvaient déjà, même séparément, braver les armes des vainqueurs du monde.

Réunis en masses plus imposantes, leur aggression fut terrible. Diverses causes, surtout le débordement de plusieurs autres peuples du nord et de l'orient, refoulèrent les Germains sur le territoire romain. Un essaim pressait l'autre. La Scythie répandit aussi ses hordes, et la simultanéité du mouvement donna au choc une force irrésistible. Les peuples de la Germanie partagèrent entre eux l'empire d'Occident.

Les Parthes furent moins heureux en combattant contre Rome. Trajan les vainquit. Mais une révolution intérieure, qui fit monter une dynastie persane sur le trône de l'Asie-mineure, rendit à cette puissance son ancienne force. Cependant elle ne s'étendit pas au delà de l'Euphrate que le destin semblait lui avoir assigné pour limite.

C'est aux mouvements parmi les nations de la Haute-Asie et de l'Asie-septentrionale que les écrivains modernes attribuent la cause de la migration des peuples. La Chine resta un monde séparé.

II.

Histoire détaillée.

HISTOIRE DE L'EMPIRE ROMAIN.

Caractéristique.

Le lecteur est d'abord frappé de la stérilité de cette histoire en comparaison de l'histoire de la période pré-

cédente. Les renseignements que nous avons, n'ont, pour la plupart, rapport qu'à la personne de l'empereur, à ses alentours et aux affaires de la capitale; et quant aux provinces, ces détails ne portent que sur les mouvements relatifs à la succession au trône, ou à l'usurpation ou aux invasions des barbares, et dans le fait nous aurions tort d'en exiger davantage. Par leur réunion sous une seule domination les peuples perdirent chacun leur indépendance et sortirent chacun de sa sphère morale particulière. Ils n'apparaissent sur la scène de l'histoire que comme des parties d'un grand tout qui lui-même n'existe et n'agit que par sa force centrale. Et quels événements remarquables présentera l'histoire particulière des provinces d'un tel empire, accoutumées à une obéissance servile, si ce n'est la succession accidentelle de quelques gouverneurs bons ou mauvais, la participation passive aux révolutions de la capitale, ou les massacres et les dévastations, vestiges du passage de quelque armée ennemie? Mais cette pénurie même de sujets historiques, et ces affligeants détails contribuent aussi à rendre l'histoire instructive, car l'histoire présente le tableau fidèle de la vie ou de la léthargie des peuples, et indique les causes de l'une et de l'autre.

HISTOIRE DE L'EMPIRE ROMAIN
DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A COMMODE.

Règne d'Auguste.

Après la bataille d'Actium Octave se trouva dans une position bien plus avantageuse que César après avoir terminé la guerre civile. La liberté avait déjà été anéantie dans les champs de Philippes. Ses derniers défenseurs avaient péri dans les combats, ou étaient proscrits. On était d'ailleurs fatigué de ces perpétuelles agitations et l'on voulait le repos à tout prix. Les citoyens les plus considérés étaient d'ailleurs dévoués à la famille de César, soit par reconnaissance, soit par l'intérêt du moment ou par l'espérance, et les pauvres préféraient «du pain et des jeux publics« à la liberté. Néanmoins Octave, n'oubliant pas la leçon de l'assassinat de César, crut ne pouvoir parvenir à la domination et la conserver que par la politique la plus artificieuse.

Il commença par se jouer du sénat, à la tête duquel il s'était placé, ainsi que du peuple, en déclarant qu'il voulait remettre entre les mains des autorités républicaines le pouvoir suprême, dont il ne s'était chargé que malgré lui et pour le salut de l'état. Le sénat devait solliciter comme une grâce le joug qu'on tenait prêt, et il le fit. Octave, après quelque résistance, daigna consentir à rester maître de l'empire sous le titre d'Imperator, avec un pouvoir plus étendu sur

toutes les armées. Cette dignité ne devait durer que dix ans, mais chaque fois à l'expiration de ce terme la même scène se renouvelait. On eut bien soin de ne porter aucune atteinte aux formes républicaines, aux comices, aux élections aux charges de magistrature. Mais le prince (princeps, titre qu'il affectionnait de préférence et auquel on ajouta encore le nom d'Auguste) conserva pour toute sa vie l'autorité de consul, de tribun, de censeur et de pontife. Il affermit sa puissance, entretenant une garde nombreuse autour de sa personne, en s'arrogeant le commandement militaire dans Rome même, et la nomination des gouverneurs dans les provinces occupées par les légions d'élite. Mais il se garda de faire sentir au peuple tout le poids de sa puissance et ne voulut jamais être appelé souverain. Affectant par ses paroles et ses actions le plus grand éloignement pour l'appareil de la majesté, tolérant les discours et les écrits libres, et caressant de toutes manières les caprices du peuple, il semblait par sa débonnaireté adroitement calculée n'être puissant que pour faire le bien. Les Romains oublièrent peu-à-peu ses cruautés passées, profitèrent de ses libéralités et se félicitèrent de sa popularité et d'une liberté qui ne l'était que de nom; les habitans des provinces prônèrent le bon ordre, la tranquillité et la paix dont ils jouirent sous son gouvernement; les poëtes enfin et les savans, dont il honorait et récompensait les talents, élevèrent jusqu'aux nues l'illustre

ami des muses. Mais la postérité le juge plus sévèrement; dans tout ce qu'Auguste a dit et a fait depuis sa première apparition sur la scène du monde jusqu'à ses derniers moments, elle ne reconnaît qu'un rôle profondément étudié, mais nullement la vertu.

La gloire de la sage et heureuse administration d'Auguste est principalement due à ses ministres Cilnius Mécène, Vipsanius Agrippa et Messala Corvinus. Le nom de Mécène, ce favori du maître du monde, ami des arts et des sciences, qui chérissait l'humanité et la liberté, est respecté de tous les gens de bien et de goût. Agrippa, vainqueur de S. Pompée et d'Antoine, et généralement reconnu pour le premier homme de l'état après Auguste dont il était le gendre, dirigeait les affaires de la guerre. Messala, également versé dans les sciences militaires et dans l'administration en temps de paix, jouissait aussi d'une réputation distinguée quant aux belles-lettres.

Le renversement de la république avait changé l'esprit de la politique extérieure de même que celui de l'administration intérieure. Auguste, se contentant de la possession de l'empire du monde, et redoutant en despote habile les secousses des grands mouvements, résolut de tenir en haleine le courage des légions par de petites guerres et par la défense des frontières, sans cependant reculer davantage les limites du grand empire; et la plupart de ses successeurs, sous le titre d'imperator, suivirent ce même principe

de modération. Toutes les guerres de Rome depuis ce temps là furent pour la plupart défensives. Il est néanmoins vrai de dire, qu'avec une ligne de frontières d'une étendue aussi immense on manqua rarement de prétextes pour de pareilles guerres, et le règne d'Auguste, quoique ce prince eût fait fermer trois fois le temple de Janus, compte plus d'années de guerre que d'années de paix.

Auguste éprouva aussi plus d'une fois les vicissitudes de la fortune. Les Parthes, à la vérité, lui rendirent les aigles enlevées à Crassus. Les frontières s'arrondirent par la défaite des Cantabres et des Asturiens (seuls peuples d'Espagne qui résistassent encore), par la conquête de la Rhétie, de la Vindélicie et du Noricum faite par Drusus et Tibère; par la soumission de la Mœsie et de la Pannonie qui coûta bien du sang; mais une armée entière se perdit dans les déserts de l'Arabie; une autre combattit sans succès contre les Ethiopiens, et la troisième, sous Varus, fut mise en pièces par les Germains.

Les chagrins domestiques d'Auguste furent encore bien plus cuisants. Il n'avait point de fils. Julie, sa fille, se déshonora par ses dérèglements et perdit ses fils. Livie, sa seconde épouse, était une femme artificieuse dont les fils, qu'elle avait eus d'un premier mariage, contribuèrent aux déplaisirs d'Auguste, l'un, Drusus, par sa mort et l'autre, Tibère, par sa conduite. Auguste cependant, quoiqu'il reconnût le mau-

vais caractère de ce dernier, fut forcé de l'adopter pour fils et pour successeur, afin que l'empire après sa mort ne passât pas en des mains étrangères.

Tel fut le sort d'Auguste généralement si prôné. Il mourut, après avoir survécu à sa prospérité, à l'âge de 76 ans, et dans la 44.e année de l'exercice d'un pouvoir sans partage (l'an 14 après J. C.).

Maison d'Auguste.

Après que le vieux Tibère, blanchi dans la défiance et l'astuce, eut d'abord abusé le sénat par une dissimulation inutile, à la vérité, mais innée en lui, et qu'ensuite il eut apaisé la sédition des légions pannoniennes et germaines (ces dernières par la fidélité de Germanicus son neveu), il effaça jusqu'aux dernières traces du pouvoir populaire en transférant les Comices au sénat et en s'entourant des terreurs de la loi de Majesté. L'application de cette loi faisait un crime, non seulement des moindres actions mais encore des écrits et des paroles qui n'exprimaient pas une servitude sans réserve, et même des pensées qui échappaient à l'abandon du cœur et que surprenait la défiance aux aguets. Pour servir une tyrannie sanguinaire et sans pudeur, on abusait de la sainteté des formes de justice, on rompait tous les liens de l'amitié, de l'amour, de la nature. Le respect seul qu'on portait à l'illustre Germanicus, que le peuple chérissait et que l'armée adorait, contint encore quelque temps

l'indignation publique. Ce héros périt victime du poison et le peuple, en perdant cet appui, perdit sa dernière lueur d'espérance. Tibère qui semblait n'avoir plus rien d'humain que la forme, partageait son temps entre des actes d'une barbarie recherchée et des jouissances sensuelles qui répugnent à la nature. Aelius Séjan, préfet du prétoire, digne favori d'un tel maître, entretenait et renforçait même ces scènes de meurtre à Rome, tandis que Tibère se livrait à tous les genres de débauches dans l'île de Caprée. Mais convoitant le trône pour lui-même, il trama un complot perfide, et sa mort ainsi que celle de sa famille et de tous ses amis fut le prix de sa trahison. Tibère continua encore pendant dix ans à se livrer à ses cruautés sans pouvoir assouvir ses fureurs, et aux débauches sans pouvoir apaiser ses remords. Il mourut dans sa soixante-dix-huitième année, (l'an 37. de J. C.) (empoisonné à ce que prétendent quelques-uns), après avoir déshonoré le trône pendant 23 ans, et emportant au tombeau le renom d'un tyran consommé.

Cajus (Caligula), fils de Germanicus, fut proclamé imperator par les prétoriens. Le sénat et le peuple, qui chérissaient la mémoire de son père, le reçurent avec des acclamations de joie. Mais après la courte illusion d'une feinte douceur, on reconnut bientôt en lui un monstre sans égal, qui réunissait tous les vices, même les plus opposés entr'eux, au point qu'on n'aurait su dire avec certitude, si c'était

la cruauté, ou la perversité ou la démence qui fût son vice dominant. Quelques conjurés, sous la conduite de Cassius Chéréas, délivrèrent enfin l'empire de ce monstre en le tuant (l'an 41).

Dans l'ivresse de sa joie le sénat osa proclamer le rétablissement de la liberté et condamner la mémoire des Césars; mais l'espace d'un jour suffit pour le convaincre que ce n'était pas lui, mais les gardes prétoriennes qui étaient maîtres de l'empire. Ce corps, encore dévoué à la maison des Césars, fit monter sur le trône l'oncle de Cajus, Claude, aussi faible d'esprit que de corps, qui, d'après l'expression de sa propre mère, n'était qu'ébauché par la nature. Les meurtriers de Cajus furent punis et dès lors commença un règne dont l'opprobre parut encore plus intolérable aux ames nobles, que ne l'avait été le règne de la terreur sous Cajus. Alors éclata, bien que sans succès, la révolte de Camille, gouverneur de la Dalmatie, dont l'histoire est signalée par la belle action de l'héroïne Arria. Ce fut alors pour la première fois que la maîtresse du monde se vit ouvertement foulée aux pieds par des courtisanes sans pudeur et de vils affranchis. Messaline et Agrippine furent les épouses du débile Claude; les noms de ces deux femmes servent encore aujourd'hui à désigner le rebut de leur sexe. La première, souillée des plus honteux dérèglements, fut tuée par ordre de l'affranchi Narcisse; Agrippine décida l'empereur à adopter, au préjudice

du généreux Britannicus son fils, Domitius Néron qu'elle avait eu de son premier mariage, et finit par faire empoisonner son époux pour assurer le trône à ce fils (l'an 54).

Celui-ci l'obtint aussi par le secours des gardes prétoriennes et de Burrhus leur chef; les commencements de son règne donnèrent de belles espérances, mais il finit comme un monstre de cruauté. Il fit mourir successivement Britannicus, son frère du premier lit, dont il avait usurpé la couronne; sa mère, qui par amour pour lui s'était rendue coupable de tant de crimes; son épouse Octavie, objet de la haine de Poppée sa maîtresse; cette même Poppée, dans un accès de jalousie; son tuteur Burrhus, à qui il devait le trône; son ancien maître Sénèque, qui l'avait élevé. Pour les motifs les plus légers il fit mettre à mort le vertueux Thrasée, le spirituel Lucain, beaucoup de sénateurs, de chevaliers et de citoyens; une foule de Chrétiens et de Juifs furent tués sous prétexte de complicité du fameux incendie dont il était lui-même l'auteur; et ces scènes de meurtres alternaient avec celles des débauches les plus inouies, et de méprisables bouffonneries.

Enfin la révolte éclata presque de toutes parts, en Espagne, dans les Gaules et à Rome même. Aussi lâche que féroce, ce monstre, abandonné de sa garde, condamné par le sénat, courut se cacher dans la maison d'un de ses affranchis, et sur le point de tom-

ber entre les mains de ses ennemis, se donna la mort dans l'excès de son désespoir (l'an 68). Avec lui s'éteignit la race d'Auguste.

Malgré toute la perversité de ces Césars et malgré la tyrannie qu'ils exerçaient dans Rome même et les contrées les plus voisines, les provinces jouissaient néanmoins, sous une administration assez régulière, d'un sort heureux en comparaison des vexations qu'elles avaient eu à souffrir du temps de la république. La puissance de Rome quant à l'extérieur n'offrait également aucun indice de décadence. La farouche valeur des Germains répandait à la vérité l'effroi; mais il en avait été de même du temps du Grand César, et la supériorité des armes romaines, malgré la défaite de Varus, ne se démentit pas dans les guerres des premiers empereurs. Les progrès de ces armes furent plus décisifs vers les autres frontières. La Mauritanie, qui avait pris les armes pour venger la mort de son roi tué par Caligula, fut conquise sous Claude. Dans l'orient, Corbulon, envoyé de Néron, enleva l'Arménie aux Parthes, et au delà des mers se réalisa le projet conçu par César, de soumettre la Grande-Brétagne; cependant ce dernier succès ne fut pas complet; car après que les délégués de Claude eurent vaincu les Icènes, les Brigantes et le brave Caractacus, roi des Silures; après que sous le règne de Néron, Suétone-Paulin eut détruit à Mona (Anglesey) le siège principal de la puissance des Druides,

et qu'il eut battu et anéanti, près de la Tamise, les troupes de la vaillante Boadicée; après que, sous les règnes suivants, Agricola eut pénétré avec son armée victorieuse jusqu'en Calédonie (l'Ecosse), les peuplades du nord ne furent cependant pas vaincues et firent des invasions devastatrices dans les provinces méridionales. Plus tard l'affaiblissement progressif de l'empire rendit encore moins possible la conquête entière de la Grande-Brétagne; aussi les empereurs suivants, après les guerres les plus heureuses, se contentèrent-ils de conserver la Brétagne méridionale (environ 4/5 de l'île) qu'ils ne parvinrent qu'avec peine, et même seulement en partie, à mettre, par des remparts et des murailles, à l'abri des courses des Calédoniens.

Histoire des Juifs.

La guerre qui entraîna la perte du royaume de Judée et la destruction du temple de Jérusalem, s'étant allumée sous le règne de Néron, il est à propos de jeter maintenant un coup d'œil sur cette partie de l'histoire si abondante en événements sinistres.

Hérode le Grand, roi de Judée, l'exterminateur de la maison des Macchabées, qui pendant les guerres civiles de Rome avait constamment été l'ami du parti vainqueur, et à qui, dans les derniers temps, Auguste avait accordé une augmentation considérable de territoire, releva l'éclat et la prospérité de son ro-

yaume, reconstruisit le temple avec magnificence, embellit Jérusalem et plusieurs autres villes du pays et mourut dans la seconde année de notre ère.

Conformément à la décision d'Auguste le royaume fut partagé entre les trois fils d'Hérode, Archélaüs, Philippe, et Antipas. Cependant, les Romains y commandèrent en maîtres jusqu'au moment où l'estimable Hérode-Agrippa, petit-fils de Hérode le Grand, obtint, par la faveur de Cajus et de Claude, le gouvernement de tout l'état avec le titre de roi. A sa mort (l'an 44) cessa la prétendue indépendance. Des gouverneurs romains administrèrent le royaume, quoiqu'on en eût laissé, par grâce, une petite partie au jeune Agrippa.

Nonobstant l'oppression que la force des armes et le despotisme exerçaient sur les Juifs, ceux-ci jouaient depuis long temps à Rome même un rôle important, soit comme agens de change, banquiers, marchands, soit comme portion nombreuse du peuple que des meneurs habiles faisaient crier et agir dans l'intérêt de leur faction. Généralement parlant ils étaient haïs, même méprisés des Romains; mais leurs richesses étaient un appât à l'avidité du butin. Les exactions continuelles des gouverneurs augmentaient la répugnance des Juifs pour le joug des Romains. D'anciennes prophéties, qui annonçaient la venue d'un Messie, nourrissaient dans les opprimés l'espoir de la délivrance. Les vexations révoltantes du gouverneur Gessius

Florus firent éclater enfin une sédition générale parmi les Juifs (l'an 66). Jérusalem et toutes les places fortes du continent tombèrent en leur pouvoir; le préfet de Syrie fut battu. Néron fit marcher contre eux le général Vespasien avec des forces nombreuses. Les efforts, la fureur, le désespoir des Juifs furent sans succès. La destinée que la sagesse clairvoyante avait prévue et prédite, et que l'esprit du peuple ainsi que les conjonctures du temps rendaient inévitable, s'accomplit dans toute son étendue. Battus, cruellement massacrés dans plusieurs combats sanglants, les Juifs au désespoir s'acharnaient à combattre malgré l'inégalité de leurs forces. Ils étaient encore maîtres de leur capitale, lorsque Vespasien, proclamé *Imperator* par son armée, se rendit à Rome, abandonnant à son fils le soin de terminer la guerre. Cette ville infortunée devint le théâtre de toutes les calamités que puisse concevoir l'imagination la plus sinistre. La division survenue entre les partis combla la mesure des maux. Les défenseurs de la même ville s'entredéchirèrent dans des combats réels et, accumulant forfaits sur forfaits, appelèrent sur leurs têtes le courroux du vainqueur. Ce ne fut qu'après avoir donné l'assaut, et à travers les flammes et les monceaux de cadavres qu'il put se frayer un passage dans les rues de Jérusalem. Les hurlements du désespoir retentirent lors de la chute da la ville de David et de l'écroulement de son temple vénéré. Onze cent mille habitants, si l'on en

croit Joseph Flavius, perdirent la vie dans cette guerre, où furent faits cent mille prisonniers. Le reste de la nation fut dispersé dans divers pays, mais conserva, malgré sa dégradation, son attachement à la loi de Moïse, son fanatisme aveugle, et sa croyance à la venue du Messie. L'empereur Adrien ayant fait construire sur l'emplacement de la cité sainte une ville profane, Aelia Capitolina, et sur la montagne de Sion un temple à Jupiter, Bar-Cocheba (fils de l'étoile), le prétendu Messie, marcha contre lui à la tête de bandes nombreuses animées par la vengeance et le désespoir. Adrien, de son côté, rappela ses légions de la Grande-Brétagne pour les opposer à ces forcenés. Près de six cent mille combattants perdirent la vie, beaucoup furent vendus en esclavage; la destinée des autres fut une dispersion totale, l'asservissement et l'opprobre. Mais depuis ce temps-là et jusqu'à nos jours les descendants de cette nation remarquable se sont maitenus sans se mêler aux autres peuples dont ils sont méprisés et qu'ils haïssent à leur tour, et vivent opiniâtrement fidèles à leur vieille croyance, à leurs dogmes et à leurs traditions, ennemis de toutes les innovations, sans égards aux circonstances des temps et des lieux, momies vivantes du monde ancien.

Vespasien. Titus. Domitien.

Revenons maintenant à l'histoire des empereurs romains. Après la mort de Néron, le septuagénaire

Sulpitius-Galba fut proclamé Imperator par l'armée d'Espagne et confirmé par le sénat. Les prétoriens, mécontents de sa sévérité, l'assassinèrent et donnèrent l'empire à Salvius-Othon. Les légions germaines avaient déjà auparavant proclamé Imperator Aulus-Vitellius, leur général. Ses troupes traversèrent les Alpes. Othon, vaincu dans une action près de Bedriacum, se donna la mort pour épargner le sang de ses concitoyens. Vitellius s'empara du trône qu'il déshonora par sa brutalité et son ivrognerie. Il ne tarda pas à payer d'une mort honteuse son penchant désordonné pour les plaisirs de la table (l'an 69).

Flavius-Vespasien, dont les soldats exerçaient ainsi une justice vengeresse, avait été revêtu de la pourpre par l'armée d'orient, et il était digne de son élévation. Il respecta l'autorité du sénat et se fit confirmer par lui dans sa dignité; il rétablit le calme dans l'empire, embellit la capitale, remplit le trésor épuisé, fit la guerre avec bonheur aux Juifs, aux Parthes et aux Brétons; le succès de ses armes fut cependant moins décisif contre les Bataves. Une sévérité despotique et une avarice sordide ternirent néanmoins l'éclat de son règne qui dura neuf ans.

Son fils Titus (l'an 79) qui lui succéda, posséda l'amour du genre humain par les belles qualités d'une ame vraiment grande. Il n'occupa le trône que pendant deux années, encore furent-elles troublées par des

accidents fâcheux; mais cet espace de temps a suffi pour jeter un éclat ineffaçable sur la mémoire d'un prince, qui regardait comme perdue chaque journée qu'il passait sans faire quelque bien.

Son frère Domitien, si différent de lui (l'an 81), imita les Césars dans leur perversité. Non moins révoltant par sa lubricité que par son désir immodéré d'amasser des richesses, ce despote eut l'audace sacrilège de se faire donner les noms de seigneur et de dieu, tandis qu'il était l'esclave de ses eunuques et des astrologues et qu'il avait eu la bassesse d'acheter d'un barbare la paix à prix d'argent, ce qui jusqu'alors était sans exemple chez les Romains. Ce fut Diurbanée-Décébale, roi de Dacie, qui lui imposa ce honteux tribut après avoir battu les légions et dévasté plusieurs provinces. Domitien fut assassiné à l'instigation de sa perfide épouse, l'an 96.

Nerva jusqu'à Marc-Aurèle.

Pendant près d'un siècle, à compter de la mort de Domitien, les Romains, par un bonheur digne d'admiration, jouirent constamment des bienfaits d'un gouvernement sage et paternel. Les princes qui pendant cet espace de temps occupèrent le trône, n'y parvinrent point par le hasard de la naissance, et n'avaient pas été corrompus, dès leur première jeunesse, par des idées de grandeur et de domination. C'était l'adoption, accordée au mérite seul, qui mettait le sceptre

entre les mains du plus digne. La reconnaissance, l'émulation, le désir de justifier la confiance publique encourageait à l'accomplisement des devoirs. Coccéïus Nerva, vieillard vertueux, originaire de Crête, que le sénat avait élu successeur de Domitien, devint le bienfaiteur du genre humain en adoptant pour fils et pour successeur M. Ulpius Trajan, Espagnol de naissance, qui commandait alors l'armée en Germanie, et en partageant avec lui l'autorité souveraine.

Trajan, surnommé le meilleur des princes par ses contemporains et la postérité, et que ses vertus firent proposer plusieurs siècles encore après lui pour modèle aux empereurs, dans cette allocution «Sis felicior Augusto, sis melior Trajano« nous offre dans son caractère l'heureuse réunion des plus grandes et des plus aimables qualités. Tandis que, doué d'une pénétration profonde et d'un cœur paternel, il embrassait d'un coup d'œil toutes les branches de l'administration de son immense empire, exécutait avec énergie et persévérance les inspirations de la sagesse, veillait avec un zèle infatigable au bien public et aux intérêts des particuliers, et ne paraissait régner que pour montrer dans son plus bel éclat le bon côté de la monarchie, son esprit, dégagé de préjugés et adoptant les idées libérales, rendait hommage aux principes de la république; il réhabilita, de son plein gré, le sénat dans l'exercice de sa liberté; il lui rendit sa dignité en lui témoignant de la déférence; il rétablit les élec-

tions populaires et l'indépendance des magistrats; il paralysa l'effet de la loi de majesté et écarta de son cortège personnel les signes extérieurs et choquants du pouvoir absolu. Accessible à tous les citoyens, vivant au milieu d'eux comme un père au sein de sa famille, il ne semblait élevé au dessus d'eux que par la supériorité des vertus; de même qu'il n'admettait entr'eux d'autre distinction que celle du mérite. A ces vertus pacifiques Trajan joignait aussi une réputation militaire éclatante. Dans deux guerres contre l'audacieux Décébale il vengea l'outrage qu'avait essuyé Domitien; toute la Dacie fut érigée en province romaine; le roi dace se donna la mort, entouré des ruines de sa puissance renversée. Les expéditions de Trajan contre les Parthes furent encore plus brillantes. Depuis le consulat de Crassus le nom de Parthes inspirait l'effroi aux Romains; la Syrie offrait les traces d'anciennes et de récentes dévastations Trajan conduisit ses légions au delà de l'Euphrate, soumit l'Arménie, la Mésopotamie, traversa les flots rapides du Tigre, conquit les capitales des royaumes de Séleucie et de Ctésiphon et pénétra jusque dans le Golfe-Persique. L'Asie fût peut-être restée sous la domination de Trajan, si la mort n'eût pas déjoué ses vastes projets. Cet empereur mourut (l'an 117) dans le moment critique d'une insurrection qui venait d'éclater dans tous les pays qu'il

avait subjugués; et l'édifice de gloire qu'il avait élevé avec tant de peine s'écroula.

Aelius Adrien, son successeur par droit de parenté et par adoption présumée, rendit toutes les conquètes au delà de l'Euphrate et borna sa gloire à maintenir le bien-être et la force dans l'intérieur. Il y a peu de princes qui l'aient égalé quant à l'activité, au zèle et à l'habileté dans le maniement des affaires. Il parcourut à pied toutes les provinces de son vaste empire, et les institutions bienfaisantes qu'il donna à chacune d'elles laissèrent partout d'heureux souvenirs de son passage. Il avait de l'érudition et le goût des beaux-arts, mais il était moins doux et moins aimable que Trajan. Fier de son autorité, il en faisait sentir le poids. Les derniers temps de sa vie ne furent pas exempts de quelques actes d'une sévérité outrée ou même de quelques injustices, de manière qu'après sa mort (l'an 138) le sénat, jugeant le caractère d'Adrien par comparaison avec la douceur et la bonté de Trajan, hésita de rendre à la mémoire du premier les honneurs accoutumés.

En adoptant Titus Antoninus Pius *), Adrien s'était donné pour successeur le plus vertueux des hom-

*) Il y a quelques écrivains français qui ont traduit Pius par le Pieux; mais comme l'observe M. Toulotte dans son histoire philosophique des empereurs romains, Pius, dans le sens que lui donnèrent les Romains dans cette occurrence, n'a pas d'équivalent en français: il a donc paru plus convenable de laisser subsister le mot latin. *(Note du trad.)*

mes. Pendant son règne, qui dura 25 ans, le repos, l'abondance et la paix, abstraction faite de quelques démêlés sur les frontières, régnèrent dans l'empire romain. Les sujets et les magistrats semblèrent prendre pour règle de leur conduite les vertus de leur prince. L'humanité, la justice, l'amour de l'ordre contribuaient au bonheur de l'empire; les passions haineuses, les penchants vicieux se cachaient dans les ténèbres. Les peuples étrangers étaient pénétrés de respect et d'amour pour un prince dont la maxime était «qu'il vaut mieux conserver la vie à un citoyen que de l'ôter à mille ennemis«, et s'en rapportaient à lui pour la décision de leurs différens. Depuis Numa, à qui on le comparait avec justice, Rome n'avait pas eu de monarque pareil.

Dès son avénement Antonin avait adopté, à la sollicitation d'Adrien, Marc-Aurèle, jeune prince plein d'espérance, et Lucius Vérus.

Le sénat désigna le premier pour succéder à l'empereur qui était mort (l'an 161); mais il lui associa en même temps Lucius Vérus avec le titre d'Auguste. Vérus, cependant, forcé de reconnaître la supériorité de son collègue, lui céda sans répugnance le maniement des affaires, pour se livrer à l'oisiveté et aux jouissances de la vie. Ce ne fut que dans la guerre des Parthes, qui éclata peu après la mort d'Antonin, que Vérus déploya quelque énergie; néanmoins ce ne fut pas lui, mais son lieutenant Avidius Cassius qui

vainquit les Parthes et pénétra jusqu'à Ctésiphon. L. Vérus mourut dans la huitième année de son élévation au trône.

L'indolence de Vérus fit d'autant plus ressortir le zèle, l'activité et la gloire de l'illustre Marc-Aurèle qui égalait Antonin en vertus, en probité et en clémence, qui le surpassait en énergie ou du moins dont la fermeté avait été mise à de plus fortes épreuves, et qui aux plus brillantes qualités du monarque joignait la dignité plus sublime du philosophe. Tout le cours de sa vie fut le commentaire mis en pratique des maximes de Zénon, dont ce sage couronné fut aussi le propagateur par ses discours et ses écrits.

Ce fut sous le règne de Marc-Aurèle que l'empire éprouva la première secousse violente donnée par les peuples septentrionaux. Les Bastarnes et les Alains, refoulés par les Goths qui venaient du nord, se jetèrent sur la Dacie, et les peuples du Danube coalisés pénétrèrent en Italie jusque sur le territoire de Rome. Le torrent se déborda jusque vers Aquilée, et à la terreur que répandirent lès Marcomans (les plus puissants de la confédération), se joignirent encore une peste en Italie et une sédition dans plusieurs provinces, tandis que la guerre contre les Parthes durait encore toujours. Après une guerre de huit ans, pénible, dangereuse et entremêlée de succès et de revers, Marc-Aurèle conclut une paix glorieuse (l'an 174). Une guerre qui éclata de nouveau avec les Ger-

mains retint l'empereur auprès de ses légions. Son ame généreuse fut vivement touchée à la vue des dévastations, et son corps succomba à l'excès des fatigues. Il mourut à Sirmium *) (l'an 180), aussi regretté que Trajan, et les générations suivantes payèrent à sa mémoire le tribut de la vénération et de la reconnaissance.

Etat de la civilisation. Arts et sciences.

Le tableau du bonheur et de la civilisation dans l'empire romain à compter du règne de Trajan jusqu'à celui de Marc-Aurèle, ainsi qu'antérieurement sous le règne d'Auguste ne présente pas un aspect aussi riant, aussi satisfaisant que celui que nous avons vu pendant la période précédente dans les pays de la Grèce et l'Italie libre. Dans ces derniers états la civilisation s'était perfectionnée sous des rapports multipliés et s'élevait de plus en plus par une force intérieure et naturelle qui n'avait subi aucune altération, effet de l'indépendance et du bien-être des peuples. La civilisation de Rome au contraire était, d'une part, le produit du pouvoir et de la politique des maîtres du monde, ainsi que de l'excès d'une arrogante opulence qui, insatiable dans ses jouissances, ne cherchait qu'à les raffiner, de l'autre, le résultat

*) D'autres écrivains prétendent qu'il mourut à Vienne en Autriche (Vindibona). *(Note du trad.)*

d'une obéissance passive, marchant docilement dans le sentier tracé; cette civilisation en général était dénaturée par la faiblesse morale et la corruption.

Il est vrai que les partisans du système de l'empire du monde peuvent, avec quelque apparence de raison, objecter que la réunion de tant de peuples sous un seul maître détruisit tous les obstacles qu'opposaient aux progrès de quelques nations particulières soit la disette des ressources, soit leurs rapports d'hostilité avec d'autres peuples. Ils peuvent alléguer, qu'à la faveur d'une paix profonde et d'un gouvernement dont la sagesse étendait ses soins avec une égale prévoyance sur tant de pays divers, les arts, le perfectionnement de l'agriculture et de l'industrie répandirent leurs bienfaits sur la plus importante partie du monde; que par la transplantation des fruits, des plantes, des arbres et des animaux, par les encouragements donnés à l'industrie, par les avantages d'un commerce actif et par l'assistance que se prêtaient mutuellement les provinces dans des moments de détresse passagère le bien-être général fut assuré; et que peu-à-peu cet empire immense, renfermant des villes superbes, traversé dans tous les sens par des routes belles et commodes, semblable à un jardin quant à la fertilité du terrain, décoré de monuments et d'édifices nombreux aussi précieux par leur utilité qu'admirables par leur magnificence, devint le séjour fortuné d'une population qui, bien que pressée par le nombre, vivait dans les dou-

ceurs de l'union et jouissait des fruits d'une activité sagement dirigée.

Si cependant ces apologistes, en examinant les détails, avaient aussi aperçu le côté désavantageux de cet état de choses, ils auraient remarqué que l'ordre et la tranquillité dans l'empire n'étaient que l'effet de l'obéissance machinale et du relâchement moral; que l'aisance n'était le partage que d'une très faible minorité et que les raffinements et le luxe ne voilaient que faiblement le dérangement des fortunes et la pauvreté. Les deux tiers de la population se composaient d'esclaves, et même les affranchis étaient exposés au pouvoir arbitraire de la tyrannie. Dans les villes principales et surtout à Rome le luxe et la corruption des mœurs ne connaissaient point de bornes; dans les provinces et dans les campagnes la misère et la dépopulation étaient visibles; le manque d'ame et de mouvement attestait que, bien loin que l'état pût encore prospérer, il était atteint d'un vice organique qui entraînerait sa ruine.

Parmi les signes caractéristiques de cette période des empereurs, brillante d'un côté et malheureuse de l'autre, il faut compter aussi le déclin rapide des arts et des sciences qui florissaient dans les commencements.

L'une des causes les plus importantes qui pendant la période précédente avaient fait fleurir les belles-lettres, la liberté, n'existait plus, mais la propaga-

tion des lumières ne semblait que plus assurée au moyen du trésor de connaissances qu'on avait déjà recueillies. Elles s'étaient répandues dans plusieurs classes du genre humain et sur un plus grand nombre de peuples, et la réunion de ceux-ci sous la domination des Romains offrait aux arts et aux sciences une infinité de ressources. Le repos et la sécurité, résultats de la profonde paix dont l'intérieur de l'empire jouit long-temps à compter du temps d'Auguste, favorisaient le calme nécessaire aux études; les écoles, les instituts d'enseignement ainsi que les bibliothèques publiques et particulières s'étant multipliés, secondaient les efforts du génie; et l'usage commun des langues grecque et romaine, la première comme langue des savants, la seconde, comme celle du peuple dominant, facilita l'échange des idées, l'appropriation et la possession en commun des productions de l'esprit, ainsi que la marche uniforme des progrès. Finalement, plusieurs empereurs tels qu'Auguste dès le commencement, puis Vespasien, Trajan, Adrien et les Antonin protégèrent avec chaleur les Muses que plusieurs d'entr'eux cultivèrent eux-mêmes. D'autres par leur luxe contribuaient du moins à faire fleurir les arts; et la rivalité des grandes villes, et même l'ostentation et la générosité de plusieurs particuliers opulents occupaient et encourageaient les talents.

Tant de conjonctures favorables devaient nécessairement produire d'heureux résultats. Le siècle d'Au-

guste est une des époques les plus brillantes de l'histoire des sciences et du bon goût. Les Muses du Pays-Latin rivalisèrent avec celles de la Grèce, et leur association fraternelle répandit les lumières et les charmes de leur commerce jusqu'aux bords de l'Ebre, du Rhin et de la Tamise. Leur empire se maintint dans son étendue jusqu'au temps des invasions des barbares, et quoique leur enthousiasme parût se ralentir de bonne heure, elles ne refusèrent cependant pas, jusqu'au temps des Antonin, leur assistance aux écrivains.

Mais à compter du troisième siècle les arts et les sciences tombèrent soudain de la hauteur à laquelle ils s'étaient soutenus pendant long-temps. Avant la fin de cet espace de temps les ténèbres couvrirent entièrement l'occident, l'Italie seule exçeptée; et l'orient n'était plus éclairé que par la lueur mourante du crépuscule.

La cause de ce déplorable changement s'explique facilement aussi. Quelque favorables que puissent être les conjonctures extérieures, elles ne suffisent pas pour enfanter des ouvrages de génie; c'est la force intérieure, la force créatrice seule, qui peut les produire, et cette force, malgré tous les encouragements, ne peut prospérer lorsque la liberté, première condition de son existence, lui manque; de même qu'une plante, malgré les soins les plus assidus, ne saurait profiter, privée du soleil et du sol qui lui est propre. Un despote, quand même

il le voudrait, ne peut donner à l'ame de ses esclaves cette élévation que l'amour de la liberté seul peut donner, et comment pourrait il le vouloir, sans se contredire lui-même? Il ne peut se dissimuler que les citoyens éclairés sont, à la vérité, les sujets les plus fidèles, mais des esclaves indociles; il ne peut donc manquer de haïr la science. Dans toutes les hypothèses, le poids de l'esclavage accable aussi l'esprit, et nous pouvons, sans hésiter, considérer la décadence frappante du génie sous les empereurs comme une suite nécessaire du gouvernement despotique. Les anciens, pénétrés du sentiment de leur grandeur et de leur dignité, pouvaient sans crainte donner un libre cours à l'expression de leurs pensées et de leurs sentiments et suivre leur première inspiration à la vue de tout ce qui les entourait; les Romains des temps postérieurs ne pouvaient se faire illusion sur la misère de leur condition, qu'à la vérité ils s'étaient attirée eux-mêmes; l'abaissement dont ils avaient contracté l'habitude, empêchait leur esprit de s'élever, et ils sentaient, avec regret, que le langage de l'homme libre ne convient pas aux esclaves. En outre, en portant les regards sur toute la période, (nous ne voulons rompre le fil des événements,) on voit disparaître successivement les relations pacifiques des premiers temps de l'empire. A la paix succéda une suite affligeante de guerres dans l'intérieur et au dehors. Les Muses effarouchées s'enfuirent à l'aspect des dévastations; et les habitans appauvris, sachant à peine

comment sustenter leur vie, ne pouvaient songer à l'embellir. Le luxe insultait à la misère des provinces; mais les arts dédaignent de rendre servilement hommage au luxe arrogant. Dans ces entrefaites le despotisme s'appesantissait de plus en plus; le règne des Antonin était passé. Les empereurs même dont les vertus et l'énergie retardaient la chute de l'empire, tels que Claude, Aurélien, Probus, Dioclétien etc. étaient étrangers aux sciences, et ils n'étaient grands qu'à la tête des armées ou du gouvernement. Le pouvoir de l'habitude et le concours des circonstances discréditèrent peu-à-peu les arts de la paix. La jurisprudence seule, dont l'étude est nécessaire et avantageuse dans l'administration de l'état, se soutenait avec succès. Quant à la médecine, science qu'on jugeait également indispensable, on s'y traînait sur les traces des anciens, et finalement la théologie mystique et la controverse achevèrent d'étouffer les talents naissants, auxquels l'éclectisme avait déjà porté atteinte.

Les arts et les sciences des payens paraissaient si étroitement enlacés dans leur odieux système de religion, leurs productions d'esprit et de goût regorgeaient tellement d'horreurs mythologiques, que l'aversion qu'inspirait aux prosélytes chrétiens le dogme détesté devait nécessairement les animer contre les arts et les sciences qui avaient enfanté ces productions. Les chefs-d'œuvre de l'art et les livres des payens devinrent

l'objet d'une persécution religieuse, (les empereurs avaient précédemment condamné les écrits des chrétiens,) et mainte production digne de l'immortalité fut anéantie à jamais. Les barbares, lors de leurs incursions dans les provinces, détruisant les monuments sacrés et profanes sans distinction, secondèrent sans s'en douter les vœux des fanatiques zélateurs. Le génie, trop appauvri pour créer, avait à peine encore assez de goût pour copier ce qu'il y avait de meilleur. Les manuscrits disparurent, et l'esprit humain, privé d'aliments et de moyens d'élévation, tomba dans le dépérissement.

Dans les états de la Grèce un changement pareil s'effectua aussi; mais bien plus tard que dans l'occident, et il fut bien moins général. On y vit encore fort tard des écrivains dignes du siècle d'Alexandre: une grande partie de la population aimait et honorait encore les lettres et les arts. Ce penchant était devenu une marque distinctive du caractère national des Grecs par le genre de culture que l'esprit humain avait reçue chez eux. Les descendans de ceux qui avaient instruit publiquement les hommes, se sentèrent appelés à soutenir la gloire de leurs ayeux. Le patriotisme ou l'orgueil national les portait à s'élever du moins par l'esprit et le bon goût au dessus des odieux tyrans sous les armes et la politique desquels ils avaient été obligés de fléchir. Chez les Romains au contraire, les arts et les sciences n'avaient jamais été propriété nationale. La langue des Romains même ne s'était point

élevée à son dégré de perfection par la civilisation populaire, mais uniquement par le génie de quelques hommes formés à l'école des Grecs.

La Grèce cependant ne put échapper à l'influence générale de l'esprit du temps. Les hommes vraiment éclairés devinrent plus rares de jour en jour. La lutte avec les grands hommes de l'antiquité était trop inégale. La force et le courage manquaient pour se frayer avec succès des routes nouvelles. On en était réduit à n'imiter que faiblement. Les érudits, au lieu de faire faire des progrès à la science, se bornaient à commenter les ouvrages existants. Au lieu des génies créateurs qui avaient brillé dans les beaux jours, les écoles et les bibliothèques étaient peuplées de grammairiens, de critiques et de commentateurs.

DEPUIS COMMODE JUSQU'A LA CHUTE DE L'EMPIRE D'OCCIDENT.

Commencement de la décadence.

Aurèle-Commode, fils unique et successeur de Marc-Aurèle, fut le premier prince de l'empire romain qui naquit dans la pourpre. Ses vices formèrent un contraste affligeant avec les vertus de son père. Il débuta comme Néron par les plus honteux déréglements et finit par les barbaries les plus atroces et les plus insensées. Altéré de sang, il fit périr une quantité

de sénateurs et des citoyens les plus respectables, sans nul motif et uniquement pour assouvir ses fureurs; il ne ménageait pas même ses créatures, ni les compagnons de ses dissolutions. Son naturel, se pervertissant de plus en plus, finit par détruire en lui jusqu'au moindre sentiment d'humanité. Il passait son temps soit dans les orgies les plus excessives, soit aux amphitéâtres, non comme spectateur, mais comme acteur, luttant dans les premiers temps contre les bêtes féroces, et dans la suite contre des hommes. Jaloux du renom de gladiateur, il prostitua la majesté du trône en exerçant publiquement ce métier flétri par la nature et les lois. Les Romains virent sept cent trente cinq fois dans l'arène leur empereur, le fils de *Marc-Aurèle*. Il s'exerçait journellement à l'académie des gladiateurs, percevait même comme tel la solde, avec un supplément proportionné à sa dignité d'empereur, et se faisait gloire du nombre de victoires qu'il avait remportées à armes inégales sur ses adversaires dignes de pitié.

Pendant treize années entières le peuple romain, précédemment accoutumé au gouvernement des Antonin, supporta la tyrannie de ce monstre! il l'eût supportée plus long-temps encore, si un athlète, gagné par une des concubines de ce prince, ne l'eût étranglé (l'an 193). Ce ne fut qu'après la mort du tyran que l'exécration publique long-temps comprimée éclata en imprécations générales.

Redoutant les fatigues de la guerre, Commode

avait, peu après la mort de son père, acheté la paix des Germains; mais les incursions continuelles des barbares sur le territoire de Rome, auxquels on ne résistait que péniblement présageaient la chute prochaine de l'empire.

Les conjurés contre Commode, au nombre desquels se trouvait Lætus, préfet de la garde prétorienne, avaient choisi pour lui succéder Helvidius Pertinax, préfet de la ville, vieillard respectable qui par son seul mérite s'était élevé de la condition la plus obscure aux charges les plus éminentes, et ce choix fut approuvé incontinent et avec joie par le sénat et le peuple. Mais les prétoriens, seuls mécontents au milieu de l'allégresse générale, regrettant le tyran qui avait flatté leur arrogance, assassinèrent le vertueux Pertinax. Ils poussèrent ensuite l'insolence au point de mettre l'empire à l'enchère. Didius Julianus, riche sénateur, couvrit toutes les mises — il offrit treize cents écus par tête — et le sénat lui prêta serment de fidélité, mais les armées d'Illyrie et de Syrie revêtirent de la pourpre leurs généraux Septime-Sévère et Pescennius-Niger. Clodius Albinus en Angleterre se déclara pour la liberté. Sévère marcha sur Rome, où l'infortuné Julianus, abandonné des prétoriens et condamné par le sénat, expia sous la hache du bourreau la téméraire ambition qui lui avait fait acheter l'empire. Niger et Albin, tous deux abusés par la feinte amitié de Sévère, succombèrent l'un après l'autre aux talents

militaires et à l'astuce de ce prince-soldat. Sévère haïssait les formes et les airs républicains, il opprimait le sénat qui s'arrogeait le droit de délibération et même de remontrances, il méprisait le peuple qu'il croyait fait pour servir et souffrir, et augmenta par des lois et des faveurs la prépondérance oppressive de la classe militaire. Il est vrai qu'il humilia et licencia la garde prétorienne pour la punir d'avoir vendu l'empire ; mais il s'en créa une autre quatre fois plus nombreuse, choisie dans toutes les légions, avec laquelle, en cas de sédition, il comptait en imposer non seulement à Rome et à l'Italie, mais même aux armées. Il atteignit en effet son but ; mais il rendit par là le préfet du prétoire redoutable à ses successeurs.

Bassianus Antonius, surnommé Caracalla, et Septime Géta, ses fils, furent par le testament de leur père et la proclamation de l'armée déclarés empereurs conjointement et devinrent pour cette raison ennemis irréconciliables. Dans une entrevue concertée pour tenter des voies conciliatrices, Caracalla fit assassiner son frère Géta dans les bras de sa mère. Ce fratricide impie, adonné à toutes les débauches, mais doué de quelque énergie de caractère fit périr vingt mille partisans, serviteurs ou amis de Géta et tyrannisa l'empire pendant cinq ans encore, jusqu'à ce qu'il fut tué lui-même par Opilius Macrinus, préfet du prétoire.

Ce dernier se revêtit de la pourpre avec son fils et fut précipité du trône par le crédit de l'artificieuse

Mœsa, sœur de Julia Domna, épouse de Sévère (l'an 218). Cette femme procura la dignité impériale à son petit-fils Héliogabale, âgé de quatorze ans, grand-prêtre du soleil en Syrie, qui déshonora le trône par ses vices et ses dérèglements inouïs. Les prétoriens en délivrèrent la terre et proclamèrent empereur Alexien (Alexandre Sévère), son parent, prince aimable et généreux (l'an 222). Mais il fut tué aussi par ses soldats (l'an 230).

Maximin, Thrace d'origine, qui dans sa première jeunesse avait été pâtre, et s'était distingué depuis dans l'armée par sa valeur et sa force de corps extraordinaire, avait été le chef de cette conspiration et fut ensuite reconnu empereur. Avide de sang et de butin, il assouvissait ces deux passions sur les citoyens comme sur les ennemis. Mais en Afrique la dignité impériale fut décernée à l'octogénaire Gordien et à son fils, tandis qu'à Rome le sénat proclama empereurs Pupiénus et Balbinus, hommes d'un rare mérite. Gordien fut tué, ainsi que son fils, par les partisans de Maximin; les empereurs choisis par le sénat périrent sous le fer des prétoriens, et Maximin perdit la vie dans une sédition de ses soldats. Le petit-fils de Gordien, qui portait le même nom, monta alors sur le trône (l'an 238). Il combattit avec succès contre les Perses et les Goths et fit concevoir de lui les plus belles espérances. Mais Philippe l'Arabe, préfet du prétoire, eut recours à la trahison pour s'en défaire et on trouva

Gordien parmi les morts sur le champ de bataille dans la guerre contre les Goths *). Philippe mourut aussi sur le champ de bataille en combattant contre le généreux Messius Décius, gouverneur de la Pannonie (l'an 250), et ce dernier périt un an plus tard dans une guerre contre les Goths, victime de la perfidie de Trébonianus Gallus.

Gallus et deux autres empereurs moururent successivement de mort violente; après quoi l'armée conféra le diadême à Licinius Valérianus (l'an 253). Cet empereur marcha contre les Perses, fut fait prisonnier par Sapor (Schapur) leur roi (l'an 261), et périt d'une mort affreuse, après une captivité de trois ans pendant laquelle il essuya les plus cruels traitements. Gallien, son fils, aussi peu touché de l'infortune de son père que des malheurs qui affligeaient Rome, se livra à toutes les jouissances de la vie, tandis que les barbares faisaient de toutes parts des incursions dans les provinces et que des séditions fréquentes des peuples et des gouverneurs mettaient le comble à la calamité publique. Dix-huit empereurs s'élevèrent en même temps. En y ajoutant quelques rebelles qui agitèrent l'état avant ou après, on pourra compléter le nombre des trente tyrans dont Trébellius Pollion fait mention. Ils payèrent tous d'une mort violente leur règne funeste et éphémère. Posthume (père et

*) (l'an 244.) Dans la quatrième année de son avènement, Philippe célébra la fête millénaire de la fondation de Rome.

fils) et Tetricus dans la Gaule, Auréolus en Illyrie et principalement Odénat dans l'Orient se distinguèrent parmi eux. Ce vaillant sénateur de Palmyre à l'aide de quelques tribus du désert, arrêta la marche victorieuse de l'arrogant Sapor et le repoussa au delà de l'Euphrate. Pour récompense de cet exploit Gallien partagea avec lui le pouvoir suprême; mais Odénat périt victime d'une trahison domestique, et son épouse Zénobie, princesse d'un courage héroïque, dans les veines de laquelle coulait le sang de Cléopâtre, saisit les rènes du gouvernement.

Pendant ces troubles l'indolent Gallien fut assassiné par ses propres serviteurs (l'an 268).

Claude II, son successeur, sauva par une victoire éclatante l'empire menacé d'une prompte chute par une terrible invasion des Goths. Ce fut à Naïssa que les Goths furent défaits; les débris de leur armée périrent par la famine et les maladies contagieuses. Mais les contrées du Danube et celles du Mont-Hémus ne purent jamais se remettre des ravages de cette guerre dévastatrice. Les dieux ne permirent pas à Claude de consommer l'œuvre; il mourut victime de la peste qui avait éclaté dans le camp des Goths. Ce fut L. Domitius Aurélien qui mit la dernière main à l'ouvrage que Claude avait commencé.

Dans moins de quatre ans ce grand capitaine vainquit l'anti-empereur Tetricus qui régnait dans les Gaules, l'Espagne et l'Angleterre, l'héroïne

Zénobie en Orient, Firmus en Egypte, les Allemands, les Goths *) et d'autres ennemis à l'extérieur, appaisa plusieurs séditions et devint le restaurateur de l'empire ébranlé.

Cet empereur belliqueux entreprit une seconde expédition contre les Perses pour tirer vengeance des outrages faits à Valérien; mais quelques-uns de ses propres généraux qui avaient tout à craindre de sa sévérité conspirèrent contre lui et le tuèrent (l'an 275).

L'armée, effrayée elle-même de ce forfait, s'adressa au sénat ordinairement dédaigné et le pria de désigner le successeur d'Aurélien. Le sénat nomma un de ses membres, le vertueux Claude Tacite, digne descendant de l'illustre historien; mais ce vieillard, âgé de 75 ans, mourut dès le septième mois de l'exercice de sa dignité.

L'armée de Syrie proclama alors empereur Aurélius-Probus (l'an 276) qui, de même que Claude et Aurélien, descendait d'une famille de laboureurs en Illyrie, et que ses vertus ainsi que ses talents rendaient dignes d'une telle illustration; ce choix obtint la sanction du sénat dont l'agrément avait été sollicité par le modeste empereur lui-même. Probus, par une suite d'exploits guerriers, effaça la gloire d'Aurélien et son caractère populaire et libéral rappela le règne de Marc-Aurèle. Il battit les Perses, les

*) Il abandonna cependant à ces derniers une partie de la Dace, ne jugeant pas pouvoir s'y maintenir.

Blemyes et surtout les peuples de le Germanie auxquels il n'accorda la paix qu'à des conditions humiliantes et après leur avoir imposé de grands sacrifices; il projeta de couvrir la limite la plus faible de l'empire romain par une ligne de retranchements depuis Ratisbonne jusqu'à l'embouchure du Necker. *) Ce guerrier, quoique élevé dans les camps et couvert de tant de gloire, eut néanmoins assez de sagesse et d'humanité pour aimer mieux élever que détruire et pour préférer les arts de la paix à des trophées souillés de sang. Il tâcha de réparer les dégâts des guerres précédentes par la restauration de plus de soixante-dix villes, les unes entièrement détruites, les autres ruinées en partie, et par des constructions d'utilité publique auxquelles il employa les bras des soldats chèrement entretenus aux frais de l'état. Il leur fit planter des vignes dans la Gaule et la Pannonie, construire des ponts, creuser des canaux, faire de grands chemins dans toute l'étendue de l'empire, dessécher des marais etc.: mais il excita par là, ainsi que par la sévérité de sa discipline, le mécontentement de ses guerriers corrompus depuis long-temps par la vie licencieuse des camps; il fut massacré par eux (l'an 282).

*) Les pays situés entre le Rhin et le Danube avaient, du temps de César, été abandonnés par les Germains et occupés ensuite par des colons gaulois et d'autres aventuriers, qui se soumirent à la domination romaine et payèrent les dîmes, d'où ils furent appelés Décumates.

Aurélius-Carus, préfet du prétoire, son successeur, égala Probus en valeur, mais non pas en bonté. Il fut tué, à ce qu'on prétend, d'un coup de foudre. Sa mort arriva en 283.

Des deux fils qu'il laissa, Numérien, prince d'un naturel fort doux, fut assassiné par Aper, son beau-père *). Le féroce et voluptueux Carinus, son frère, périt sous le fer d'un tribun dont il avait déshonoré l'épouse. Le pouvoir suprême échut alors à C. Valère-Dioclétien (l'an 284).

Depuis Dioclétien jusqu'à Constantin.

Dioclétien naquit dans la condition la plus obscure; son père était esclave du sénateur Anulin, et le nom de Dioclétien dérive de Docléa en Dalmatie, lieu natal de sa mère; mais il s'était distingué de bonne heure dans l'armée, était monté de grade en grade, et après avoir vengé sur Aper la mort de Numérien, il fut unanimement reconnu pour le plus digne du trône.

Dioclétien conçut toute l'étendue de ses devoirs et reconnut, par ce motif même, l'impossibilité d'agir en même temps sur tous les points, ainsi que le danger de confier à des sujets des pouvoirs étendus; il

*) D'après l'histoire philosophique des empereurs romains par M. Toulotte, Arrius Aper avait épousé la fille de Numérien et était, par conséquent, son gendre et non son beau-père.
(*Note du trad.*)

résolut de s'associer un aide dans l'exercice du gouvernement et choisit à cet effet Maxime Hercule, Pannonien de basse naissance, mais vaillant et habile général, quoique moins prudent et moins instruit que lui-même. Ils partagèrent en commun le titre d'Auguste et le pouvoir suprême. Ceux-ci se donnèrent encore pour collègues deux Césars (survivanciers pour le titre d'Auguste); Maximien-Galère, Dace de la dernière condition, et Constantin Chlore, de naissance distinguée, issu par sa mère de la maison de Claude II.

Cette mesure qui, au moyen de la supériorité de Domitien reconnue par ses collègues, n'avait rien de dangereux, devint, par la suite, une source de guerres civiles et finalement le motif d'un partage permanent qui fut, en outre, une charge exorbitante pour l'empire épuisé, forcé de supporter les dépenses de l'entretien de tant de cours.

Les quatre empereurs battirent les nombreux ennemis de l'empire et plusieurs anti-empereurs. Parmi ces derniers Carausius en Angleterre fut le seul qui réussit à se maintenir, à se faire reconnaître empereur, et il le resta jusqu'à sa mort.

L'absence de l'empereur, qui n'habitait plus Rome (Dioclétien avait choisi pour sa résidence Nicomédie en orient), contribua indirectement à l'affaiblissement de l'autorite du sénat et à l'anéantissement des institu-

tions républicaines, dont les restes encore importants ne se trouvaient plus qu'à Rome.

Les empereurs cessèrent d'observer des ménagements avec le sénat et ne délibérèrent plus qu'avec leurs ministres. C'est ainsi que le système monarchique acheva de s'établir et que l'abaissement du peuple se manifesta dans les formes du langage et de l'étiquette. Dès lors le mot Dominus, qualification que les bons empereurs avaient reprouvée parce qu'elle exprimait un rapport avec la servitude, fut non seulement adopté dans le style officiel des chancelleries, mais encore accompagné d'épithètes qui tenaient de l'adoration et du culte de la divinité, et toute la pompe des cours orientales, le diadême, les vêtements en soie et en or, la foule d'officiers, de serviteurs et d'eunuques, la difficulté d'approcher la personne de l'empereur, l'obligation de se prosterner devant lui, toutes ces circonstances faisaient sentir au peuple la grandeur du monarque, et comprimaient (comme le voulait Dioclétien en adoptant les usages asiatiques) l'insolence de la populace et de la soldatesque, ainsi que les élans de l'amour de la liberté et l'expression des passions, en accoutumant le peuple à ces démonstrations serviles.

Après avoir pendant plus de vingt ans tenu d'une main vigoureuse et avec succès les rênes de l'empire, Dioclétien déposa la couronne impériale et se livra aux douceurs de la vie privée dans la délicieuse cam-

pagne qu'il avait fait construire près de Salone en Dalmatie (l'an 295).

Des temps orageux survinrent ensuite. Le lien de l'union s'était rompu depuis l'abdication de Dioclétien. Galère et Constantin Chlore, devenus Augustes, conférèrent le titre de César à Sevère et à Maximin Daza. Une haine mortelle animait ces deux derniers contre Galère et Constantin fils de Constance mort depuis long-temps; la discorde régnait également entre le vieillard Maximin qui, dégoûté du repos de la vie privée, avait repris la pourpre, et son fils Maxence que les prétoriens en avaient revêtu, et Licinius que Galère avait nommé Auguste; et dans cette confusion de dissensions et d'inimitiés l'empire de Rome se vit opprimé tour-à-tour par deux, par quatre et même par six Augustes. Parmi ceux-ci Galère fut considéré comme le premier; il se déshonora par ses cruautés et fut peu-à-peu éclipsé par le jeune Constantin. Les vertus du père de ce jeune héros avaient valu à ce dernier l'amour de l'armée qui le proclama Auguste en Angleterre, en dépit de Galère son persécuteur (l'an 306). Malgré les menaces de celui-ci, Constantin fut reconnu César et non seulement se maintint dans les provinces de son père (l'Angleterre, les Gaules et l'Espagne), mais encore ne tarda pas à étendre sa domination.

Maxence, fils de Maximin, tyrannisant l'Italie et l'Afrique, les Romains appelèrent Constantin à

leur secours. Celui-ci se détermina au combat. C'est dans le cours de cette expédition (si l'on en croit la légende, ce fut à l'apparition d'un phénomène) qu'il conçut le dessein d'embrasser le Christianisme, de s'appuyer par là d'un parti puissant dans tout l'empire et d'exalter l'ardeur de ses soldats dont un grand nombre étaient chrétiens.

Cependant, l'époque précise de sa conversion n'est pas connue d'une manière bien certaine, et il existe des indices d'aprés lesquels, même après la victoire des Romains, il balança encore long-temps entre le culte payen et la nouvelle doctrine, et n'adopta cette dernière que successivement et non pas tout-à-coup. L'issue de la guerre contre Maxence répondit aux espérances, et l'inactivité du tyran en facilita le succès. Ce ne fut qu'à l'approche de Constantin de la capitale, que Maxence se présenta au combat; mais il perdit une bataille au pont Milvien et se noya dans le Tibre en fuyant. Le vainqueur fit son entrée dans Rome aux acclamations du peuple.

Dans ce temps-là Licinius, héritier de Galère et vainqueur de plusieurs anti-empereurs, régnait dans l'orient. La bonne intelligence qui avait regné entre lui et Constantin, cessa dès lors. Ce fut dans cette occasion que l'étendard de la Croix fut d'un grand avantage pour ce dernier. Les sentiments qui animaient les combattans, et les ressources qui furent employées de part et d'autre, firent de cette guerre

une véritable guerre de religion. Dans la première campagne l'empereur d'occident força son ennemi à lui céder l'Illyrie, la Dardanie, la Macédoine, la Grèce et la Mœsie; dans la seconde, il fit Licinius prisonnier et le fit mourir, ainsi que ses ministres et ses généraux (l'an 324), au mépris de la promesse qu'il lui avait faite de le laisser en vie.

HISTOIRE DES RELIGIONS.

Histoire ancienne des religions.

Avant de continuer l'histoire de Constantin, nous jeterons un coup d'œil en arrière sur la naissance, la formation et le caractère du Christianisme qui, à compter de cette époque, influe puissamment sur les événements historiques du monde.

La religion donnée à l'homme, aussi ancienne que l'existence du genre humain, peut être présentée à l'esprit comme produite par une révélation communiquée à Adam, premier père des hommes, considéré soit comme un être réel, soit comme un être symbolique. Cette révélation a-t-elle été positive et entière, ou a-t-elle eu besoin de développement et de perfectionnement? La solution probable de cette question hardie sera différente, selon que nous nous représenterons Adam sous les traits de l'humanité toute formée, ou sous ceux de l'enfance et de l'état de nature dans

sa rudesse primitive. Dans l'histoire, tous les peuples paraissent, au commencement, avec des conceptions brutes qui ne se dégrossissent ou ne changent de forme que successivement, ou avec des pressentiments vagues qui, éveillés et développés par des causes extérieures, se transforment en connaissances intimes plus précises ou en sentiments plus vifs. Mais, malgré toute cette rudesse, malgré cette absence de formes, on ne peut y méconnaître l'élément qui, semblable à une étincelle assoupie, n'a besoin que d'être attisé par quelque souffle propice, pour s'enflammer et répandre la lumière sur le monde entier.

Origine des religions payennes.

Il est incontestable, que le premier aliment de cette étincelle provient des objets extérieurs qui frappent les sens. L'homme, dès l'enfance et dans la conviction de sa propre faiblesse, sent son attention plus particulièrement entraînée vers les phénomènes qui semblent interrompre le cours de la nature, et surtout vers ceux qui l'effraient ou paraissent menacer son existence. Il recherche la cause de ces phénomènes, et son imagination, devançant la raison plus tardive, l'attribue à l'action spontanée de quelque être plus puissant. C'est la crainte (ainsi nous l'apprend la forme de la plupart des cultes divins encore grossiers et même des cultes divers déjà perfectionnés), qui a d'abord ému le cœur de l'homme et y a fait naître

cette disposition religieuse qui, dans cette route une fois frayée, se tourna avec amour et gratitude vers les puissances bienfaisantes et avec une anxiété suppliante vers les puissances sinistres de la nature, mais qui, joignant à ces impressions les sentiments qui dans le silence de la vénération s'élevaient du fond du cœur vers ces puissances cachées, reconnut en elles le dominateur moral, le souverain de la nature, et fonda sur leur pouvoir mystérieux l'espérance audacieuse de l'immortalité.

Dans toutes les religions anciennes, ce culte rendu aux objets, aux puissances naturelles, ou aux phénomènes (généralement appelé fétichisme, dénomination générale, mais non assez précise) s'aperçoit comme base, et souvent depuis, dans l'état de perfectionnement, comme forme prédominante; mais les objets eux-mêmes devaient être différents entr'eux, ainsi que les degrés de vénération qu'on leur portait, selon la différence des pays, des climats, des besoins et des mœurs. Ces objets étaient, les tempêtes et le tonnerre, l'eau et le feu, les éléments en général et les météores; c'étaient aussi le sol fertile, le fleuve dont les inondations fécondaient ou ravageaient la terre; dans des espaces plus resserrés c'était tantôt quelque source d'eau vive, quelque arbre dont l'ombre ou les fruits étaient salutaires; tantôt de simples plantes, des animaux utiles ou nuisibles, et des masses inanimées; mais de preférence à tous ces objets l'on véné-

rait le soleil, source de la lumière, de la fertilité et de la vie, la lune dont la douce majesté parle au cœur, et toutes les constellations.

Le culte des astres peut être considéré comme une espèce principale des formes de religion, parce qu'il est par lui-même plus noble que le fétichisme ordinaire, et qu'il élève l'ame; et en outre parce qu'au moyen des études astronomiques, qu'il occasionne ou auxquelles il tient, il a donné naissance à des systèmes bien plus ingénieux et qu'il a principalement contribué à fixer les dogmes et les usages des peuples les plus importants de l'histoire; car, lorsqu'on eut commencé à sonder, d'après les règles de la science, le cours des astres et leurs périodes, ce qui vraisemblablement eut lieu d'abord en Egypte, et qu'au moyen des révolutions des astres on chercha le moyen le plus sûr de mesurer les années et les saisons, on fut obligé de distinguer les diverses étoiles et leurs groupes, ceux surtout au travers desquels se dirige le cours apparent du soleil et des planètes, par des noms particuliers et des figures imaginaires, dont on prit tout naturellement l'idée dans les travaux de l'agriculture, les phénomènes des saisons ou dans d'autres objets terrestres qui, par une légère liaison d'idées avec la constellation, se rattachaient à sa période ou à sa région. On choisit aussi des expressions figurées pour indiquer les divers phénomènes célestes, de même que les variations dans le rapprochement et l'éloignement des astres

entr'eux et relativement au soleil, par exemple: conjonction et disjonction, amour et haine, puissance et victoire etc. Par le fréquent emploi de ces expressions se perdit presque inévitablement leur signification d'abord simplement figurée, et l'on confondit le signe avec la chose désignée, le terrestre avec le céleste.

Ces expressions, prises pour la plupart de quelque analogie avec les qualités et les relations humaines, firent, comme precédemment dans le fétichisme vulgaire, appliquer aux divinités des idées d'actions et de passions humaines; elles firent considérer une série de thèses symboliques comme une suite d'événements réels, et composer une histoire des dieux à l'instar de celle des hommes; de là naquit une troisième classe de systèmes religieux.

Cette classe c'est la déification de quelques hommes après leur mort. Car puisqu'on se figurait les dieux descendus à l'espèce humaine et assujettis aux faiblesses, aux passions et aux destinées de l'homme; puisqu'on s'était habitué à se les représenter comme des hommes qui jadis avaient vécu sur terre, il était tout naturel que des hommes réels qui s'étaient distingués par leur sagesse ou leur vertu, par leur bienfaisance ou leur courage, et qui, par là, s'étaient élevés au dessus de l'humanité commune, fussent considérés comme des dieux ou issus des dieux, et placés après leur mort dans les cieux, soit par un

sentiment volontaire de reconnaissance, soit par une adulation servile, soit par la volonté suprême des souverains.

Néanmoins le nombre des hommes divinisés (à l'exception des religions grecque et romaine) ne fut jamais fort grand. La saine raison repoussait ces apothéoses, qui ne purent jamais se concilier avec les systèmes de religion qui avaient pour base la philosophie et la méditation; mais par contre l'idolâtrie, dans un sens plus étroit, se répandit d'autant plus généralement. Nous la trouvons associée au fétichisme aussi bien qu'au culte divin rendu à des hommes déifiés, tantôt dominante presque seule, tantôt mêlée à des religions fondées même sur des bases raisonnables.

Si nous exceptons cependant les êtres naturels ou les produits grossiers de l'art (tels que: les serpents, les pierres, les ouvrages en bois etc.), auxquels les peuples dans leur simplicité rendaient un culte (non pas absolument divin, mais purement religieux, tels que: les talismans, les amulettes etc.), nous trouverons que nulle part les idoles, d'après les principes d'une religion populaire dominante, n'ont été adorées comme des dieux, mais simplement honorées comme les images de la divinité. Voltaire déjà remarque avec justesse, que la dénomination d'idolâtre n'est qu'une flétrissure injuste, imaginée par les sectateurs d'une religion plus pure, pour désigner les nations payennes, et que jamais aucune de celles-ci n'aurait avoué la

justesse d'une pareille dénomination dans l'acception entière du terme. Les dogmes proprement dits, ceux, par exemple, qui reconnaissaient un seul Jupiter régnant dans l'Olympe, étaient évidemment en contradiction avec le culte divin qu'on rendait aux mille statues du même nom auxquelles était consacré un nombre égal de temples.

Il est donc évident que les idoles n'étaient pas des dieux, mais qu'elles étaient et devaient être simplement des représentations de la divinité. Ces images étaient vénérées aussi par des hommes sages et éclairés, parce qu'elles avaient une signification sainte et un but religieux. Bientôt la dévotion de la multitude se sentit entraînée à leur attribuer des facultés supérieures et merveilleuses; les prêtres favorisèrent cette croyance parce qu'elle leur procurait à eux, comme gardiens de ces images, la considération et les richesses; et c'est ainsi que, par une gradation naturelle de la dévotion et par un aveuglement que les prêtres eurent l'adresse d'entretenir et d'augmenter, le peuple de toutes les classes finit par confondre le signe avec la chose désignée, l'image avec la divinité, confusion que le philosophe se gardera de juger avec trop de sévérité ou de partialité.

Religion nationale. Prêtres. Mythes.

Toutes les religions de l'ancien paganisme peuvent être rangées dans l'une des trois classes dont il vient

d'être fait mention. Cependant les signes caractéristiques de ces classes ne se trouvent nulle part sans mélange, et elles ne peuvent se discerner que par ce qu'elles ont de prédominant. Mais avant qu'un système quelconque de formes positives et durables eût pu s'établir, il fallut que la religion cessât d'être une chose personnelle; il fallut qu'elle fût devenue propriété d'une nation entière, et que pour la maintenir il existât une institution sacerdotale. La conformité dans les idées, dans les cultes, parmi des masses d'hommes nombreuses devint la propriété commune la plus précieuse, le lien le plus solide des nations entr'elles. Cette révolution si remarquable dans l'histoire du genre humain naquit de la conformité de l'expérience acquise sur l'influence des mêmes objets naturels par les habitans d'une même contrée; de la propagation d'anciennes traditions entre tous les membres d'une race qui s'étendait de plus en plus; de l'éloquence et des doctrines de certains hommes d'un génie supérieur, particulièrement d'étrangers venus de pays civilisés, et surtout, enfin, des efforts de sages législateurs, et de la classe des prêtres qu'ils avaient instituée et presque toujours favorisée, ou qui quelquefois s'était formée sans la participation de ces législateurs.

Les prêtres forment une époque principale dans l'histoire de la religion et du genre humain. Il est déjà question d'eux dans les temps les plus reculés de l'histoire. Ce ne sont cependant pas eux qui ont fait

la religion, car c'est à elle qu'ils doivent leur existence. Mais ils ont cultivé et fait éclore ce germe; ils l'ont fait pousser et ont dressé l'arbrisseau. Ce sont eux qui ont donné de la consistance et de la durée à ce qui auparavant était vague et chancelant, qui ont converti le pressentiment en dogme, et le songe en réalité positive; ils ont soutenu la croyance par des formules, la dévotion par des cérémonies; ils ont substitué la gêne des consciences à la liberté, et soumis à leur puissance les pensées les plus secrètes. Faisant donc leur affaire principale de ce qui, pour les non-initiés, n'était qu'une impression momentanée, une émotion passagère, les prêtres, guidés ou séduits par l'intérêt ou par l'imagination, purent aisément allonger le fil de traditions sacrées, convertir en système artificiel la croyance simple de l'enfant de la nature et, selon le degré de leurs lumières ou de leur bonne volonté, porter dans le cœur humain le germe du perfectionnement ou celui de la corruption. Ce ne fut qu'alors que se montrèrent en foule les religions savantes, les symboles et les mythes, qui retinrent les idées religieuses des sectateurs comme sous le charme d'un cercle magique, subordonnèrent le naturel au positif et l'étouffèrent quelquefois, établirent une ligne de séparation entre les divers systèmes religieux et en multiplièrent le nombre à l'infini.

Mais une observation de la plus haute importance jette ici une lumière aussi étonnante qu'admirable

sur le besoin le plus sacré du cœur humain ; c'est que, malgré toute la variété et les changements de formes du culte, les points principaux sont les mêmes, et l'idée fondamentale se montre permanente. Cette remarque fait discerner clairement au philosophe scrutateur le fruit d'avec l'écorce, la substance d'avec l'enveloppe, et lui révèle l'important secret de la nature humaine.

Nous voyons d'abord partout l'homme, quoique confiné pour les actions et les sensations dans le monde sensuel, pressentir et désirer un monde au delà ; nous le voyons reconnaître des puissances morales, agissantes, et supérieures aux forces aveugles de la nature ; nous le voyons, pendant le triomphe des méchants, fonder ses espérances sur un avenir vengeur, et au milieu des images de la mort croire à une existence au delà du tombeau.

Mais cette étincelle divine dans l'ame de l'homme, signe d'une origine céleste, est presque toujours mal attisée. Le hasard l'a fait jaillir, son aliment est impur, la stupidité et l'imposture l'étouffent. Ce sont des formules stériles qui ont succédé aux idées sublimes, aux vifs sentiments de la religion naturelle, le plus précieux des dons départis à l'espèce humaine.

L'harmonie de la nature annonce un être suprême qui dirige tout. Mais la raison de l'homme vulgaire ne saurait s'élever à l'idée de la majesté d'un dieu qui se manifeste dans toutes les facultés de la nature et

qui remplit de sa présence le ciel et la terre. C'est pourquoi l'homme se plaît à supposer autant de dieux qu'il connaît de facultés dans la nature, et il admet par conséquent des dieux bons et des dieux malfaisants; il en admet de particuliers pour chaque pays, pour chaque ville, pour chaque maison. Lors même que les doctrines de quelques sages ou de quelques prêtres éclairés lui ont annoncé une divinité suprême, il n'abandonne pas sa croyance à des divinités inférieures, et ce sont ces dernières qu'il implore avec le plus de confiance.

Et sous quelle image l'homme se représente-t-il son dieu? d'abord sous aucune, ou du moins sous aucune forme précise, tant qu'il ne s'en occupe pas particulièrement, et qu'il ne se sent dépendre d'êtres supérieurs que dans des circonstances amenées par le hasard. Il éprouve cependant bientôt le besoin de se faire une idée plus claire, une image plus sensible de l'être qu'il vénère. Il la chercha dans la sphère des sens, parce qu'au delà son esprit n'a point d'essor; il lui prête donc une enveloppe corporelle, et comme dans tout le domaine de l'expérience il ne trouve point de forme préférable à la forme humaine et qu'il ne saurait imaginer d'emblême plus digne de l'esprit divin, nous ne voyons dans aucune religion populaire l'image de la divinité représentée sous une figure plus noble que sous celle de l'homme perfectionné. Mais bientôt on ne se borna plus à supposer aux dieux les

perfections de la nature humaine, on leur attribua même encore les passions et les vices de l'espèce humaine, et l'on eut alors des dieux entièrement semblables à l'homme. Toutes les religions sont entachées de cet anthropomorphisme. Les idées même des relations des dieux entr'eux furent empruntées des relations humaines, et dans les tableaux de leur hiérarchie et des divers degrés de leur pouvoir nous reconnaissons presque toujours l'empreinte de l'organisation civile des peuples chez lesquels ils étaient révérés.

Pour le culte de ces divinités, de même que pour la propagation et la conservation des idées religieuses, s'établit partout, soit de son chef, soit par des institutions, une classe de prêtres dont les fonctions exerçaient sur les esprits une puissance bienfaisante d'après le principe, mais pernicieuse par l'abus. Nous voyons presque toujours cette classe mettre en œuvre toutes les ressources d'une politique ambitieuse, pour étendre et consolider cette puissance, aspirer à tenir permanemment les peuples en tutèle, non seulement quant aux questions religieuses, mais aussi quant aux affaires du monde, surcharger à cet effet les dogmes sacrés de suppléments hétérogènes, obstruer l'esprit des peuples par les erreurs de la superstition, substituer l'autorité à la liberté des recherches, la crainte du châtiment à la conviction, usurper le monopole des sciences, et par celles-ci l'administration de l'état;

s'envelopper du prestige de la magie, dépouiller à son gré les peuples avilis et s'approprier avec égoïsme tous les avantages de l'association civile, sans en partager les charges. Cependant les prêtres exercèrent aussi une influence salutaire, surtout dans les premiers temps; car sans eux les peuples seraient toujours restés dans l'état de barbarie ou du moins n'en seraient sortis que beaucoup plus tard, les relations sociales se seraient établies bien plus difficilement, le commerce ne se serait pas étendu si loin, les arts et les sciences auraient été négligés et les nations auraient inévitablement fini par devenir victimes, les unes de l'anarchie, et les autres du despotisme.

Mystères. Oracles.

Outre la religion dominante et le culte en général il existait presque partout une doctrine occulte, communiquée aussi par les prêtres à un petit nombre d'élus, ou enseignée par quelques philosophes profanes, comme le résultat de leurs recherches. Ce fait, surtout quant à la doctrine transmise par les prêtres, est constaté par l'histoire d'un grand nombre de peuples. Nous entendons, par cette doctrine, les mystères; il en est déjà fait mention dans les temps de la plus haute antiquité, et ils exerçaient alors la plus importante influence.

Il y avait plusieurs sortes de mystères distincts entr'eux quant au but et à l'effet. Les uns ne consistaient

que dans des cérémonies du culte dont la célébration mystérieuse semblait un hommage plus profond rendu à la majesté divine ou remplissait l'ame d'un effroi religieux. — D'autres mystères consistaient en associations de personnes pieuses qui, par certains actes de dévotion ou par des règles de conduite particulières, tâchaient de s'élever à un plus haut degré de perfection morale. La troisième espèce de mystères était celle dont les initiés, par des études secrètes, avaient acquis la connaissance d'objets qui sont d'un intérêt majeur et éternel, mais dont la révélation est dangereuse aux esprits vulgaires. Il y avait cependant plusieurs degrés d'initiation. Les degrés inférieurs, où l'on se bornait aux préparations, aux épreuves ou à de vains prestiges tels qu'aux grandes Eleusinies, pouvaient être conférés à un grand nombre d'aspirans, même à des femmes et à des enfans, mais l'entrée du sanctuaire n'était réservée qu'à un petit nombre d'élus. Ceux-ci suffisaient pour empêcher la flamme salutaire de s'éteindre et pour répandre au dehors et dans toute la nation la quantité de lumière qu'exigeaient les conjonctures et l'état général de la civilisation.

L'histoire des religions anciennes fait moins fréquemment mention des mystères que des oracles, dénomination sous laquelle on n'entend pas uniquement les endroits sacrés, où une certaine divinité, à l'aide d'un organe quelconque, prononçait ses arrêts ou donnait la solution des questions qu'on lui soumet-

tait, mais qui signifie aussi tous les moyens et les voies que la superstition a imaginés pour parvenir à la connaissance de la volonté divine et de l'avenir. L'homme est sans cesse tourmenté du désir inquiet de soulever le voile qui couvre ses destinées, et son ame éprouve parfois des sensations dont il ne peut se rendre raison et qu'il appelle pressentiments parce qu'il y suppose une connexion secrète entre son ame et quelque événement futur; car son propre individu est pour lui le point central d'où il considère le monde entier; il rapporte tout à lui seul et n'hésite pas à s'imaginer que, pour son intérêt personnel, les dieux snspendront la marche de la nature, et que les astres régleront leur cours au gré de sa destinée. Des fourbes adroits surent tirer parti de cette faiblesse, et si l'on nous demande qui fut l'inventeur de l'astrologie, nous répondrons dans le sens de Voltaire, que ce fut quelque espiègle qui eut affaire à un sot. Les prêtres reconnurent tout l'avantage qu'ils pouvaient tirer de cette superstition. Des législateurs même, qui y aperçurent un moyen efficace de diriger l'esprit du peuple, la favorisèrent, et l'art de scruter l'avenir dans les astres, dans les entrailles des animaux, dans le vol des oiseaux, dans les songes etc., devint une science établie sur des règles fixes, généralement cultivée et regardée comme sacrée.

C'est ainsi que s'expliquent aussi les oracles proprement dits, tels que ceux d'Ammon en Libye ou

de Delphes en Grèce, qui furent pendant plusieurs siècles l'objet d'une vénération religieuse et auxquels les plus sages de l'antiquité rendirent hommage par leurs écrits et leurs actions, et dont les prédictions s'accomplirent si souvent.

Il y eut des oracles dont la renommée s'étendit fort loin au delà de leur propre pays et parmi les peuples étrangers. Tel fut celui de Jupiter-Ammon dans l'oasis du désert de Libye, que nous venons de citer. Le culte de cette divinité avait été apporté par Méroé à Thèbes en Egypte et transféré de là à Ammonium, et il paraît que l'oracle de Dodone, d'une bien plus haute antiquité, eut la même origine. L'oracle de Delphes, quoique d'une origine moins ancienne, fut bien plus renommé quant à la vénération publique, au crédit et à l'opulence dont il jouissait.

C'était là qu'Apollon par l'organe de la Pythonisse, femme pour l'ordinaire instruite dès l'enfance par les prêtres et dont l'éducation avait troublé la raison, donnait aux députés des divers états de la Grèce, aux rois des peuples étrangers et à une multitude innombrable de particuliers des réponses prophétiques qui, plus d'une fois, décidèrent du sort des empires, et influèrent principalement sur celui de la Grèce, en maintenant l'union parmi le peuple et en servant d'appui aux gouvernements. Mais lorsque les gouvernements cessèrent d'être populaires et que les gouvernants en Grèce n'eurent plus besoin du suffrage

de leur dieu dont l'improbation aurait pu leur déplaire, Apollon se borna dès lors à prononcer ses oracles dans les affaires des particuliers et finit par garder le silence.

Des divers systèmes de religion en particulier.

Parmi les divers systèmes de religion, celui de l'Egypte se distingue principalement, aussi bien par son antiquité que parce qu'il fut la source de plusieurs autres. Mais les causes qui jettent sur l'histoire de l'Egypte un voile mystérieux sont, d'après la nature des choses, d'un double effet, et nous sommes réduits à nous en tenir à de simples conjectures.

Le culte divin en Egypte n'était nullement un culte uniquement rendu aux astres, ou fondé sur l'astronomie physique et mathématique (comme le prétendent plusieurs savants), mais il était bien plus ancien que l'astronomie, et quoique les astres eussent alors déjà part à la vénération publique, ce n'était que parce que, comme plusieurs autres grands corps dans la nature, ils faisaient une impression plus profonde sur les sens. Les eaux bienfaisantes du Nil, la terre fertile, tous les phénomènes de la nature, les animaux et les plantes même dont l'influence était particulièrement salutaire ou importante, étaient les objets d'un culte; et le caractère distinctif de la religion égyptiénne n'est autre que le fétichisme, qui, dans les commencements aussi grossier que chez les autres

peuples de l'Afrique, se perfectionna au moyen des propriétés particulières du sol et du climat de l'Egypte, s'épura et s'éleva par les spéculations de la caste éclairée des prêtres, se régla d'après les besoins de l'agriculture, de la santé etc., et s'allia aux découvertes qui se firent successivement depuis en physique et en astronomie. Une langue et une écriture symboliques enrichirent cette religion de mythes nouveaux; la variété des cultes produite par celle des divers noms, les progrès ou la marche rétrograde des sciences dans les colléges des prêtres et enfin le mélange des idées grecques avec l'ancienne religion du pays augmentèrent la confusion, et de là s'établit le système énigmatique et embrouillé que, déjà du temps d'Hérodote, les prêtres égyptiens ne surent plus expliquer et que les Grecs, qui partout ne voulaient voir que leurs propres divinités, interprétèrent encore plus mal.

Cette définition de la religion égyptienne suffit au but de l'histoire du monde. Nous abandonnons aux philologues et aux antiquaires l'énumération des mythes, et les noms des divers dieux. Les cérémonies du culte chez les Egyptiens étaient solennelles, leurs temples magnifiques, leurs fêtes nombreuses et brillantes. Celle qu'on célébrait annuellement à Bubaste en l'honneur de Sémiramis occasionnait un rassemblement de 700000 personnes; quelques indices font présumer qu'on immolait des victimes humaines. Les Egyptiens croyaient à l'immortalité de l'ame, aux récompenses et

aux peines après la mort; nous ne connaissons cependant pas précisément leurs idées quant à cette croyance, et nous savons seulement qu'ils prétendaient que l'ame continuait d'être intéressée à la conservation du corps, et que c'est par suite de cette idée qu'ils construisaient des tombeaux durables et qu'ils embaumaient les corps morts. Nous avons déjà fait mention des prêtres égyptiens et de leur puissance.

Le système religieux des Sabéens et celui des Phéniciens et des Chaldéens sont moins intéressants et beaucoup moins perfectionnés. Il est néanmoins évident, que le caractère distinctif du système sabéen fut le culte des astres et qu'il régna en Arabie et dans une grande partie de l'Asie antérieure et de l'Asie centrale jusqu'au temps où son domaine fut limité par la doctrine de Zoroastre.

La base du système phénicien, également adopté dans la Syrie et au delà, fut le fétichisme. Plusieurs divinités phéniciennes furent aussi admises dans la mythologie grecque.

Les divinités chaldéennes les plus connues, sont Baal, le plus grand de leurs dieux, être purement spirituel, d'après l'opinion des savants, Mylitha dont le culte est si diffamé, et Turrah, génie malfaisant, dieu de la guerre. La caste des prêtres chaldéens, si renommée pour leurs connaissances et leur pouvoir, est assez généralement regardée comme une tribu ba-

bylonienne, qui adopta dans la suite le nom de la horde guerrière chaldéenne.

Pour caractériser la religion grecque on pourrait admettre les hypothèses suivantes.

1.° La base de ce système était, comme partout, le culte rendu à des objets corporels et aux forces de la nature.

2.° A la multitude des divinités indigènes se joignirent encore celles qui furent apportées en Grèce, et surtout d'Egypte et de Phénicie par des émissaires du dehors, par les colons et en général par les relations commerciales avec les nations étrangères. Mais les Grecs n'adoptèrent pas servilement les mythes étrangers; ils les réformèrent d'après leurs propres idées et leur fertile imagination, les entremêlèrent à leurs traditions, les lièrent à l'histoire de leurs héros, et rassemblèrent ainsi des matériaux, confus à la vérité, mais en assez grande abondance pour alimenter la verve des poètes.

3.° Car ce furent les poètes et non pas les prêtres, ni les législateurs, ni les savants qui perfectionnèrent et établirent sur des bases fixes la religion des Grecs. Aussi éloignés du fétichisme grossier que des doctrines metaphysiques abstraites, ils ne s'écartèrent pas des idées qu'enfantait l'imagination ardente du peuple, et leur mythologie devint le tableau vivant de la nature et du monde.

4.° Il y avait déjà long-temps que l'imagination féconde des Grecs avait peuplé de divinités le ciel, la terre, les éléments et tous les règnes de la nature. Tout ce qui avait mouvement, ou manifestait quelque faculté, leur donnait l'idée d'une vie, et comme ils rapportaient tout à eux mêmes, c'était l'idée de la vie humaine. L'anthropomorphisme n'a dominé dans aucune religion autant que dans celle des Grecs. Tous les dieux indigènes et étrangers se présentaient à leur imagination sous une figure humaine, tous leurs dogmes symboliques étaient revêtus des formes de l'histoire, tous les hommes distingués étaient divinisés.

5.° C'est par une suite de cette propriété de l'imagination grecque, prêtant des formes perfectionnées aux images jusqu'alors grossières, que les poètes créèrent cette mythologie dont le charme fut puisé dans les trésors de la nature et de la vie, de l'histoire et de la science, du génie et du cœur. Il règne dans ces fictions une imagination si particulière et si attrayante que, malgré les absurdités qu'elles présentent à la froide raison sous le rapport de la religion et de la pure morale, elles n'en continuent pas moins, quant au bon goût et à la délicatesse des sentiments, à faire les délices de toutes les générations suivantes.

6.° Un si grand nombre de dieux et d'espèces si différentes nécessitaient aussi une grande diversité de cérémonies, de fêtes, de sacrifices et d'offrandes pour

rendre à chacun d'eux le culte qui lui convenait. Le penchant des Grecs à la dévotion les portait, sans qu'ils y fussent positivement contraints, à de fréquents exercices de piété tant en public qu'en particulier; presque toutes les actions de la vie étaient accompagnées de cérémonies religieuses; dans toutes les circonstances on consultait les oracles, partout on rencontrait des présages, des augures, et l'on ne passait guère de jour sans lustration ou sans cérémonie expiatoire. Les principaux personnages de l'état imprimaient, par des pratiques religieuses, un caractère de sainteté à leurs fonctions, et les institutions politiques, telles que les j e u x p u b l i c s, étaient étroitement liées avec les formes de la religion. Partout on voyait des temples, des bois sacrés, des autels domestiques, partout on voyait s'élever la fumée des victimes offertes en sacrifice. Il y eut même des circonstances où le fanatisme des prêtres exigea des sacrifices humains et où d'illustres victimes arrosèrent de leur sang le pied des autels. Cependant les prêtres grecs ne formaient pas une caste héréditaire, (certaines dignités sacerdotales étaient néanmoins la propriété de quelques familles,) et ne composaient pas non plus une classe exclusive (car ils restaient citoyens, ils étaient admis aux emplois publics, ou les exerçaient conjointement avec le sacerdoce); les prêtres des divers temples n'étaient pas unis entr'eux par un lien commun et n'avaient par conséquent pas, comme dans l'orient, un intérêt com-

mun, opposé à celui des laïques; aussi avaient-ils moins d'autorité et de pouvoir et par conséquent moins d'orgueil et d'arrogance.

Les religions dont nous avons fait mention jusqu'ici, étaient en général basées sur des traditions et des coutumes d'origine diverse et peu cohérentes entr'elles et sur les opinions et les doctrines qu'y entremêlèrent les poètes et les prêtres, lesquelles, bien que respectables pour leur antiquité et leur objet, fixées en partie par les signes hiéroglyphiques ou par l'écriture et confiées à la garde d'une classe de savans, ne se trouvaient cependant pas contenues dans les livres saints proprement dits, ne formaient pas une collection authentique et par conséquent étaient sujettes à des modifications ou à la latitude des interprétations. Nous allons passer aux systèmes qui sont principalement établis sur les écritures et sur la foi des écritures, qui, d'après l'opinion vulgaire, proviennent d'êtres supérieurs à l'homme ou du moins d'hommes inspirés, et qui, à la faveur d'une telle autorité, en imposent plus impérieusement et se sont maintenus dans leur uniformité pendant plusieurs siècles de suite.

Le système de la religion des Chinois doit être compris dans cette classe; mais nous ne le connaissons pas à fond. Car dans leurs livres sacrés (qu'ils appellent Kings) les passages qui traitent d'objets religieux sont précisément inintelligibles ou énigmatiques, et il est évident que les Jésuites les ont interprétés

avec trop de partialité. Tout ce qu'on peut en conclure, c'est que cette religion doit, comme les autres, son origine au fétichisme, mais qu'elle fut perfectionnée de bonne heure par les préceptes de quelques réformateurs, de manière qu'on adora le Grand-Tout (le Tien, nommé dans la suite Schlang-Ti) comme la divinité principale, et les facultés naturelles, ainsi que les parties du Grand-Tout comme des divinités subordonnées. Les Chinois eurent, outre leurs fétiches naturels, des fétiches artificiels, même des idoles, un grand nombre de temples, des cérémonies solennelles et des prêtres. Leurs livres sacrés, dont l'origine est couverte d'un voile impénétrable et qui, dans les temps postérieurs, éprouvèrent mainte altération dans le sens, surtout lors de leur rétablissement à la suite de l'incendie général des livres, contiennent diverses dispositions relatives au culte divin, et renferment, outre différents préceptes et plusieurs narrations fabuleuses, quelques indices d'après lesquels il paraît qu'une partie des philosophes de la Chine crurent de bonne heure, sans néanmoins que leur croyance fût adoptée par le peuple, à l'existence d'un dieu créateur, conservateur et entièrement distinct du monde créé. Confucius, le plus grand moraliste des Chinois, et que ce peuple vénère encore de nos jours comme le réformateur de la religion de l'empire, s'était, sans contredit, élevé à cette hauteur quoiqu'il n'ait pu parvenir à y faire atteindre la masse du peuple.

L'influence de ce grand homme se borna à son pays. Zoroastre (ou Zerdus), chef de la religion des Mages, opéra au delà des limites du sien. Il ne fut pas non plus le fondateur, mais seulement le réformateur et le propagateur de la religion des Mèdes (ses compatriotes), et il est peut-être plutôt le rédacteur que l'auteur du Zend-Aveste ou de la parole de vie.

Ce ne fut pas sous Darius Hystaspe, roi de Perse, comme on le crut anciennement d'après des conjectures peu fondées, mais cent ans plus tôt, sous Gustaspe, roi de Médie et de Bactriane (probablement Cyaxare I), que Zoroastre parut au milieu des Mages, ancienne caste sacerdotale dans la Médie septentrionale (Aderbeidschan) où brûle le feu sacré qui, de nos jours encore, est chez les Parses (adorateurs du feu) l'emblème de la divinité. Il prêcha dans le pays, et à Bactra, résidence de Gustaspe au delà de la Mer-Caspienne, contre les erreurs dont était entachée la religion des Mages, ainsi que contre la corruption générale des mœurs du siècle, et, renouvelant la doctrine qu'Ormuz lui-même avait révélée au grand roi Dsjemschid, il publia sa loi dont la base est la religion, mais dont le but est politique et moral.

D'après cette doctrine il existe un être suprême et purement spirituel appelé Zeruane Akerene (temps sans mesure) qui, conjointement avec Honover (la

parole créatrice), a produit deux êtres divins, l'un bon, Ormuz, et l'autre méchant, Ahriman (Arimase). Ces deux êtres sont les principes des autres esprits et du monde corporel et la source des biens et des maux. Ormuz avec six autres Amschaspands sont les princes de la lumière, et ils forment le premier ordre des esprits célestes. Les Jzèdes, qui président aux éléments et aux parties de la nature, sont surbordonnés aux princes de la lumière et sont les génies du bien. Ahriman avec six autres Dews, princes des ténèbres, et un grand nombre de Dews inférieurs sont les adversaires d'Ormuz. Tous les hommes, les animaux, les plantes et généralement tout ce qui dans le monde corporel est bon, pur, et utile, appartient à l'empire d'Ormuz. Celui d'Ahriman se compose de tout ce qui est méchant, impur et nuisible. Celui qui sert fidèlement Ormuz sera donc pur et bienfaisant; il fera prospérer l'empire d'Ormuz par la procréation et l'éducation d'enfans dociles et bons, par la culture des productions de la terre, l'amélioration du sol, l'entretien des animaux utiles, et par les atteintes qu'il portera à l'empire d'Ahriman, ennemi d'Ormuz, en détruisant tout ce qui est impur ou nuisible. Il maintiendra la pureté de son corps par de fréquentes lustrations et celle de son ame par la prière, en implorant l'être suprême pour tous les serviteurs d'Ormuz. Ce sera sur le sommet des montagnes, entouré d'une atmosphère pure, ou devant le feu sacré, le plus

digne emblème de la divinité, ou du moins en se tournant vers le soleil qu'il pratiquera ces exercices de piété. L'ame de celui qui aura satisfait à tous ces devoirs sera, après la mort, portée sur les ailes de l'air dans le royaume de la lumière, devant Ormuz qui l'accueillera avec le sourire de la bienveillance. L'ame du méchant s'enfuira en frémissant dans le royaume des ténèbres où règne le terrible Ahriman. Cependant le temps des châtiments aura son terme et tout le mal se changera en bien, Ahriman même et ses Dews deviendront bons, et il n'y aura plus alors qu'un seul empire, celui d'Ormuz.

Les Mages, ancienne caste des prêtres en Médie, ayant, après quelque résistance, adopté la doctrine de Zoroastre, furent rétablis par lui, mais avec quelques réformes, pour être les ministres de ce culte, les médiateurs entre dieu et les hommes, et pour soulager le roi dans les soins pénibles du gouvernement, soit par leurs conseils, soit en administrant la justice. Leur division en trois classes: les Herbeds (apprentis), les Mobeds (maîtres) et Destur Mobeds (maîtres parfaits), maintenait l'ordre dans l'intérieur de cette classe dont les membres étaient très-nombreux. Ils étaient tous sous la direction d'un Archimage qui résidait à Bactra et qui était considéré comme le successeur de Zoroastre.

Il est vraisemblable que ce fut déjà sous Cyrus que le culte d'Ormuz devint la religion dominante

de la cour de Perse et de la noble race des Pasargades. Il paraît que les autres tribus persistèrent dans l'ancienne religion de leur pays, et qu'en général beaucoup de notions et de cérémonies de cette dernière se sont mêlées au système des Mages. C'est par cette conjecture, et aussi par le penchant naturel des Grecs à prêter leurs formes nationales à tout ce qui leur était étranger, que s'explique la différence qui existe entr'eux, et avec les livres saints des Parses quant à la définition de la religion des Mages et de la doctrine de Zoroastre.

La religion de l'Inde ancienne, ce pays si anciennement peuplé et, selon toute apparence, le plus anciennement cultivé de tous, pourrait bien, si nous le connaissions plus particulièrement, jeter un grand jour sur l'origine des religions en général et sur la naissance et l'affinité des idées religieuses chez la plupart des peuples. Mais, à notre grand regret, les Grecs, nos meilleurs guides pour les recherches de l'histoire ancienne, nous abandonnent ici, et nous sommes, à quelques renseignements de peu d'importance près, réduits aux traditions nationales des Indiens et à leurs livres sacrés généralement connus sous le nom de Vedam et dont les quatre principaux, intitulés paroles divines de l'esprit tout-puissant, doivent avoir été traduits de la langue divine en langue shanscrite par Brame lui-même. Mais il s'est glissé tant d'altérations et de variantes entre le texte et les

explications, qu'il n'est guère possible d'en obtenir des résultats positifs.

Voici à-peu-près les principaux points de doctrine qui s'y trouvent: un dieu suprême, pur esprit, non créé, et infini est l'être primitif d'où proviennent le ciel, la terre, les dieux, les hommes et généralement tout ce qui existe. D'après les uns cet être s'appelle Achar (l'immobile, le permanent, l'éternel), selon d'autres, Karta, Parabrama, Paravastu. Une partie des esprits créés par cet être suprême s'étant révoltée contre lui sous Moisasur et Rhabun, les rebelles furent vaincus et contraints pour châtiment d'aller habiter les corps des hommes et des animaux. En expiant ainsi leur faute, les esprits méchants peuvent redevenir purs et participer de nouveau à la félicité, mais plusieurs persistent dans leur méchanceté et séduisent les hommes. La divinité suprême, impénétrable à notre intelligence, n'est pas en rapport direct avec ces hommes dont la taille et la longévité jadis prodigieuses ont diminué progressivement et même à certaines époques (par la perte de l'innocence et des mœurs) jusqu'aux dimensions actuelles. Mais elle a produit trois autres êtres dont la réunion (Trimurti) compose l'ensemble de toutes les facultés divines; ce sont Brama, Visnou (Wischnu) et Schiven, puissances célestes dont l'existence mystérieuse fit naître les plus violentes querelles de religion. Ces puissances ont chacune leurs adorateurs particuliers qui se dé-

testent, se persécutent réciproquement et se font constamment la guerre. Le mythe attribue aussi à chacune de ces trois divinités des vertus et des actions diverses, ainsi que des races divines particulières qui sont issues d'elles. Brama, la principale de ces divinités, dont nous venons de parler, a procréé de sa propre substance corporelle les premiers pères des différentes castes indiennes. Visnou, la seconde, est descendue dix fois sur la terre, tantôt sous la forme humaine, tantôt sous une figure différente, pour le salut des hommes; cette divinité a produit le puissant dieu Indra et a donné à ses prêtres le pouvoir de transformer par la vertu de la consécration en sa propre personne tout corps quelconque sous lequel ils veulent la représenter. Shiven, la troisième de ces divinités, est la plus énigmatique des trois; car, bien qu'elle soit nommée le destructeur (vraisemblablement parce que la supériorité de son pouvoir l'emporte sur celui de toutes les autres), elle n'en est pas moins la force qui produit tout, et elle est représentée par le Lingam. Aussi le soleil est-il son emblème, et un feu perpétuellement entretenu brûle en son honneur sur le sommet d'une des montagnes de l'Inde. Shiven, de même que Brama et Visnou, a produit beaucoup d'autres dieux, et commande à une infinité de dieux inférieurs.

Le dogme qui caractérise particulièrement la religion indienne est celui de la métempsycose, laquelle

purifie les ames en les faisant séjourner dans les corps des hommes et des animaux divers et en les rapprochant par là de la divinité dont elles émanent. Cette doctrine que le bon sens vulgaire saisit facilement et qui, inspirant l'horreur de l'effusion du sang, contribue à rendre le caractère plus doux, fut goûtée par la plupart des philosophes de l'antiquité et même des temps modernes et devint vraisemblablement la base du système d'émanation répandu dans une grande partie de l'Asie et même de la Grèce.

Nous avons parlé précédemment des prérogatives immenses et héréditaires des Bramines ou prêtres indiens. Nous nous contenterons de faire observer ici, qu'outre les prêtres proprement dits, dont les fonctions consistent dans l'interprétation des livres sacrés et la pratique des cérémonies du culte, il existe encore dans l'Inde un grand nombre de moines dont les écrivains grecs ont déjà fait mention, et qui, par l'incroyable rigueur des exercices de pénitence et des châtiments corporels qu'ils s'infligeaient eux-mêmes, effaçaient quant à la sainteté ascétique ce que les légendes rapportent des anachorètes les plus renommés.

Nous arrivons enfin à la religion hébraïque qui, comme la plus pure de toutes celles dont l'histoire ancienne fasse mention, et comme base de la doctrine chrétienne, mérite particulièrement l'attention de l'historien.

Si nous considérons les grands avantages de la reli-

gion hébraïque sur celles de tous les autres peuples, (car ce n'est que par les Hébreux que nous savons que ce peuple reconnaissait aussi un seul Dieu, être suprême, créateur, souverain modérateur de l'univers, d'une nature purement spirituelle et qui, par conséquent, ne peut être représenté sous aucune image); si nous réfléchissons à la transmission successive et non interrompue de ces notions, depuis l'existence primitive de ce peuple jusqu'à ses derniers temps; et si nous jetons un coup d'œil sur l'enchaînement des événements merveilleux qui conservèrent à ce peuple son indépendance et la foi intacte de ses pères, nous ne pouvons nous empêcher de penser, que les idées religieuses accordées à l'espèce humaine dès son origine, comme le bien le plus précieux, ayant nécessairement dû être altérées dans la suite des temps, lors de la dispersion et de la démoralisation des tribus, et par le déraisonnement, les passions et l'imposture, suite des agitations du naturel encore indompté et du défaut d'organisation sociale, la providence, réglant d'après les lois de la nature l'éducation du genre humain, a dirigé le cours des événements de manière que ces saintes et antiques traditions se sont conservées pures et se sont transmises dans une seule tribu, pour se reproduire sous des formes plus parfaites et plus sublimes, dans des conjonctures plus favorables et lorsque l'espèce humaine, devenue plus sage avec le temps, serait mieux disposée à les accueillir de nouveau. Le

but des lois de Moïse était de maintenir l'indépendance de la nation juive, en conservant dans toute sa pureté le culte de Jehova; c'est pour cette raison que ces lois données au peuple de la part de Dieu, et même celles qui d'après leur but plus spécial sont politiques, civiles et diététiques, font toutes partie de la constitution religieuse des Hébreux. Les dogmes étaient peu nombreux, et Moïse, sans recourir aux formules orales qui dégénèrent aisément en vains sons, ni aux images, puisqu'il n'en est point qui puisse dignement représenter la divinité, chercha à conserver l'ancienne doctrine dans toute sa pureté, sa dignité et sa force, uniquement par les cérémonies qui annonçaient la mystérieuse majesté d'un dieu invisible et qui inspiraient à l'ame un saint effroi, par des fêtes qui rappelaient aux Israélites les prodiges que Dieu avait opérés en leur faveur (et qui cimentaient le lien national), et enfin par une caste de prêtres (imitation évidente des Egyptiens), dont les intérêts étaient communs avec ceux de la domination du culte de Jehova.

Il était naturel que, tant que les Israélites furent un peuple nomade, ils célébrassent leur culte divin sous une tente (tabernacle), où ils conservaient religieusement les tables de la loi dans l'Arche d'alliance; mais dès qu'ils eurent des établissements fixes, ainsi que des richesses, Salomon fit construire le célèbre temple de Jérusalem qui (à l'exception des synagogues

schismatiques de Dan et de Bethel), fut le seul pendant toute sa durée et réunit toute la nation par un nouveau lien.

Malgré les diverses modifications que subit la loi de Moïse, malgré le penchant à l'idolâtrie que les Juifs manifestèrent souvent, et malgré les changements qui survinrent dans les formes politiques, le dogme fondamental resta toujours le même et la captivité de Babylone ne fit qu'augmenter le zèle des Israélites.

Moïse, qui proclama si hautement la majesté d'un Dieu suprême, qui en prêcha les commandements avec tant d'ardeur, n'a rien dit de l'immortalité de l'ame, et ce silence est difficile à expliquer. Ce n'est point par l'écriture, mais simplement par la tradition que nous avons connaissance du zèle que les Juifs témoiguèrent pour la doctrine après la captivité de Babylone. Il n'y a point de doute que cette tradition ne remonte à la plus haute antiquité; car la conviction de l'existence d'un Dieu tout-puissant et d'un législataur moral semble incompatible avec la croyance décourageante d'un anéantissement total. Peut-on présumer d'ailleurs que dans leurs fréquentes tribulations les Hébreux eussent été privés de cette consolante perspective, dont il est certain que leurs tyrans d'Egypte étaient convaincus et que leurs grossiers voisins, les Cananéens, avaient eux-mêmes selon toute probabilité?

Le Christianisme.

Les progrès de la philosophie et des sciences en Grèce, de même que ceux de la dissolution et de la perversité chez les Romains, minèrent le fondement des temples, et le culte de leurs dieux impuissants dégénéra en vaines cérémonies qui, dépourvues de tout extérieur de sainteté, ne produisaient aucune impression sur le cœur. Les philosophes, chacun à sa manière, cherchaient dans leur propre raison les consolations qu'ils ne pouvaient trouver dans les fictions d'Hésiode. Sans pouvoir s'accorder entr'eux sur les théories qu'ils s'étaient faites eux-mêmes, ils s'accordèrent cependant quant au mépris de la religion populaire dont néanmoins ils continuèrent de suivre extérieurement les préceptes et les usages, pour le maintien de l'ordre public.

Peu-à-peu le peuple perdit la confiance que jusqu'alors il avait eue dans ses dieux. Toutes les classes de la société commencèrent à soupçonner leur impuissance. Pour se distraire de l'affligeante idée d'un avenir sans espérance, les plus sages élevèrent leur ame vers la doctrine de Zénon. Les esprits vulgaires se laissèrent entraîner aux superstitions les plus absurdes. Pour que l'étincelle divine de la religion ne s'éteignît pas entièrement, il lui fallait un nouvel aliment.

Mais ce peuple qui avait conservé dans sa pureté le germe de l'ancienne croyance, éprouvait et sentait lui-même aussi le besoin d'une réforme. La loi de

Moïse avait vieilli peu-à-peu. Le rétablissement de l'indépendance à la suite d'une longue domination étrangère, l'extension des relations commerciales avec des états civilisés et puissants, et la fondation de colonies juives au dehors exigeaient indispensablement une marche conforme à l'esprit du temps et la substitution du raffinement dangereux à l'antique simplicité. Il se forma en même temps parmi les Juifs des sectes opposées dont l'animosité réciproque occasionna de fausses interprétations ou des altérations dans le sens des écritures ou des traditions anciennes. Les Samaritains, qui avaient leur temple particulier à Garizim, devinrent, comme hétérodoxes, l'objet de la haine générale des Juifs de la vraie croyance. Ces derniers étaient divisés entr'eux par les dogmes contradictoires des Pharisiens (Pharizim, zélateurs) et des Saducéens (Zadikim, modérés); car les Saducéens (cette secte se composait des principaux et des plus riches de la nation) s'en tenaient exclusivement au sens littéral de la loi écrite, remplissaient les devoirs de l'homme et du citoyen, et exerçaient une douce tolérance; mais ils rejetaient le dogme de l'immortalité de l'ame, des récompenses et des punitions après la mort, des anges et des êtres surnaturels, de la prédestination et d'autres points de doctrine que les Pharisiens avaient ajoutés au texte de la loi, soit sous l'autorité de la tradition, soit comme explication allégorique des écritures. Plusieurs de ces points déri-

vaient des notions religieuses des Orientaux avec lesquelles les Juifs s'étaient familiarisés lors de leur captivité à Babylone. Ces innovations, ainsi que la loi ancienne et surtout les coutumes et les cérémonies étaient strictement observées (et sans égard au changement des circonstances) par les Pharisiens qui, sous les dehors de la piété, en imposaient au vulgaire et prenaient l'écorce pour le fruit, c'est-à-dire, suivaient la lettre de la loi sans en suivre l'esprit *).

Le temps approchait où, selon les prédictions de Moïse et des prophètes, il paraîtrait un Sauveur en Israël. Le peuple, n'attachant de prix qu'aux biens terrestres, demandait un Messie temporel qui rétablît le trône de David dans une plus grande splendeur et qui élevât le peuple juif au dessus de toutes les nations de la terre. Les prophéties avaient annoncé que le Messie prêcherait l'ancienne doctrine sainte dévoilée et perfectionnée, non seulement aux Juifs, mais à toutes les nations de la terre qui seraient alors susceptibles de la comprendre.

Le Messie parut. Jésus-Christ, le Sauveur du monde, le divin instituteur des hommes, naquit à

*) Les Esséens formaient une secte moins importante que les deux sectes principales dont nous venons de parler. C'étaient des visionnaires mystiques qui vivaient silencieux et retirés dans une entière abnégation d'eux-mêmes et dans la mortification des sens pour se rendre plus agréables à Dieu.

Bethlehem en Judée d'une vierge de la race déchue de David, quatre mille ans environ après la création du monde (l'an 3983) et (selon la supputation ordinaire) 753 ans après la fondation de Rome. Après avoir vécu dans une condition obscure parmi les mortels qu'il éclaira par sa sagesse plus qu'humaine et par la sublimité de sa morale, il abandonna aux élus d'entre ses disciples le soin de continuer l'édifice dont il avait jeté les fondements. Ces hommes simples et vulgaires, mais inspirés de l'esprit de leur maître, épandirent les germes qui, se développant successivement, devaient produire, parmi les peuples de la terre, les plus beaux fruits de l'humanité, la vertu et la connaissance de la vérité.

Peu de siècles suffirent pour propager dans tous les pays, depuis les rives du Gange jusqu'à l'Océan atlantique, la religion chrétienne entièrement victorieuse dans la plupart de ces états et commençant du moins à jeter des racines dans les autres. Il en résulta une immensité de conséquences quant à leur nombre et à leur importance. La naissance du Christianisme est un des principaux anneaux de la chaîne des événements postérieurs du monde.

Quelles sont les causes de cette admirable révolution? Comment le Christianisme a-t-il remporté la victoire dans l'Orient et dans l'Occident, chez les peuples grossiers comme chez les plus civilisés, et

comment les bases sur lesquelles il est fondé sont-elles devenues à jamais inébranlables?

Causes de la propagation du Christianisme.

I. Comment ne pas reconnaître la première et la principale cause de la propagation du Christianisme dans l'excellence interne de cette doctrine, avec laquelle le paganisme ne saurait soutenir la comparaison sous aucun rapport?

Il est vrai que quelques-uns de ses avantages, surtout le dogme de l'unité et de la spiritualité de Dieu, créateur et modérateur de l'univers, sont communs aussi à la loi de Moïse. Mais ce dogme dans l'évangile est bien plus pur, plus positif, plus sublime, et se concilie plus particulièrement avec les commandements de la morale et leur sanction. Il nous présente de la manière la plus évidente et la plus rassurante l'espoir d'une justice rémunératrice dans une autre vie dont Moïse ne fit aucune mention. Cette croyance détruit l'idée de l'anéantissement, justifie, d'après une autorité positive, les espérances les plus hautes qu'ose concevoir la raison, et console des injustices du sort.

Il y avait d'ailleurs dans la loi de Moïse beaucoup de points qui n'étaient relatifs qu'à des circonstances de temps et de lieux; d'autres qui ne concernaient que les formes extérieures du culte, et d'autres qui se rapportaient à la venue future du Messie. Ce fut Jésus qui enleva cet échafaudage; il se borna à prêcher les

vérités éternelles et générales, recommanda l'amendement du cœur et la pratique des devoirs de l'humanité *).

La religion chrétienne est en outre la seule qui soit de nature à devenir universelle; cette doctrine qui ne reconnaît point de divinité locale, mais un Dieu unique et pour tous, qui n'enjoint ni l'adoration, ni la destruction de certaines plantes ou de certains animaux, qui ne prescrit point de régime de vie particulier en raison du climat, qui ne tolère point la polygamie, qui n'ordonne point de guerres et ne promet ni triomphes, ni domination, mais qui proclame l'égalité des hommes et des peuples, qui prêche la charité, la paix et la tolérance, cette religion *là seule*, de même que la raison et l'humanité, peut devenir le lien général de l'espèce humaine.

II. Cette doctrine divine fut entendue dans son plus pur sens par les premiers Chrétiens, professée avec persévérance et proclamée avec ardeur par la parole et les actions. Le zèle des Chrétiens se manifesta non seulement dans la défense

*) Il n'y a que fort peu de cérémonies religieuses qui aient été instituées par Jésus-Christ. La même simplicité règne dans les préceptes qu'il donna aux apôtres et à ses disciples, comme prêtres de son église. Comme cependant les motifs les plus purs sont rarement les plus efficaces dans la masse du peuple, l'augmentation du nombre des cérémonies et l'élévation du clergé aux dignités, quoique ces deux circonstances dénaturassènt le Christianisme, n'en contribuèrent pas moins à sa propagation.

de leur loi, comme l'avaient fait les Juifs, nation dont ils étaient sortis, mais encore dans la propagation de cette loi. C'était un devoir de religion de communiquer à tous les hommes ce qui était annoncé pour eux tous. Tout prosélyte devenait apôtre du dogme dans un sens plus ou moins étendu, en proportion de ses relations ou de ses facultés. Plusieurs même se firent de cette obligation générale la principale affaire de leur vie (et les missionnaires des temps les plus récents en fournissent encore la preuve), portèrent l'évangile aux peuples les plus éloignés, affrontant les fatigues et les dangers, bravant les obstacles de la nature et des hommes.

L'exemple d'ailleurs donnait du poids au précepte. Le contraste de la conduite vertueuse et irréprochable des premiers Chrétiens avec la perversité du siècle édifiait les payens. Les mœurs pures des Chrétiens, leur union, leur amour réciproque, leur libéralité (ils introduisirent fréquemment parmi eux l'entière communauté des biens), leur vie paisible et innocente parlaient au cœur de l'homme de bien et le disposaient à la conviction.

Mais les empereurs et les magistrats ne virent pas d'un œil aussi favorable les progrès de la nouvelle doctrine, et nous nous étonnons avec raison que les Romains ne démentissent qu'à l'égard des Chrétiens les principes de cette tolérance qu'ils affectaient pour toutes les autres religions, et que non seulement les

tyrans, mais même les empereurs les plus cléments et les plus éclairés persécutassent les sectateurs du Christianisme. Mais les diverses religions qui jouissaient de la protection des Romains exerçaient entr'elles la même tolérance, et leurs dogmes différents étaient basés sur le même principe. Les Chrétiens au contraire (de même que les Juifs qui, pour cette raison, étaient l'objet d'une haine pareille) avaient non seulement un culte religieux tout particulier, mais ils manifestaient en outre un mépris insultant et une aversion vraiment haineuse pour toutes les autres religions et surtout pour celle du peuple dominant. Par leurs discours et leurs actions ils étaient en état d'hostilité ouverte avec le paganisme. Le contraste frappant avec les idées reçues et les usages nationaux ne pouvait d'ailleurs que produire une impression défavorable; et même l'opposition évidente du Christianisme aux principes qui avaient essentiellement contribué à la prospérité et à la puissance de Rome et qui semblaient alors encore en assurer la durée, justifiait non seulement aux yeux de la politique l'oppression des Chrétiens, mais même la rendait nécessaire.

Il s'en faut néanmoins beaucoup que la saine raison puisse admettre un nombre de martyrs aussi grand que le ferait croire l'exagération plus ou moins volontaire de quelques écrivains sur la foi de témoignages aussi récusables qu'eux-mêmes.

La première de ces prétendues persécutions fut celle

du sanguinaire Néron, quoiqu'on doute si elle eut en effet pour victimes des Chrétiens ou une secte également réprouvée de Juifs, connus aussi sous le nom de Galiléens, laquelle d'ailleurs n'exista que peu de temps et ne se répandit pas au delà du territoire de la capitale. La persécution de Domitien fut tout aussi passagère et les motifs en sont également douteux. Le généreux Trajan ordonna des procédures régulières à l'égard des Chrétiens, contre lesquels, à en juger d'après les doutes manifestés par Pline le jeune, il n'existait point encore alors de loi générale et positive. Les dispositions prescrites à leur égard par Trajan montrent la clémence avec laquelle il tempérait une sévérité que lui imposaient des raisons d'état. Adrien et les Antonins marchèrent sur ses traces. Mais Commode, gouverné par Marcia sa concubine, protégea les Chrétiens. Sévère les persécuta, mais seulement vers la fin de son règne. Ses successeurs différèrent entr'eux dans leur conduite avec les Chrétiens. Alexandre Sévère et Philippe les favorisèrent particulièrement; Maximin les maltraita de même que les autres citoyens; mais Décius, dont le règne d'ailleurs est digne d'éloges, renouvela les persécutions. Valérien suivit son exemple. Depuis Gallien jusqu'à Dioclétien l'église jouit d'un repos presque continuel. Ce dernier, dans les commencements, était aussi disposé en faveur des chrétiens; mais le César Galérius, qui les haïssait personnellement, et

les obsessions des zélateurs payens, à qui l'accroissement du Christianisme inspirait des inquiétudes pour leurs propres autels, déterminèrent l'empereur à prendre contre les Chrétiens des mesures plus rigoureuses que toutes les précédentes (l'an 303). Elles ne furent cependant pas exercées dans toute l'étendue de l'empire, surtout dans les provinces que gouverna Constance, et Galérius lui-même finit par rendre ses bonnes grâces aux Chrétiens. Après avoir essuyé de nouvelles persécutions sous Maximin Daza, le Christianisme obtint enfin les mêmes droits que les religions payennes, par l'édit de Constantin et de Licinius publié à Milan (en 313), qui proclama la liberté des consciences.

Cependant, quelle qu'ait été la rigueur des persécutions, il n'en est pas moins certain, que non seulement elles n'ont point arrêté les progrès du Christianisme, mais qu'au contraire elles les ont favorisés. La vue des supplices enflammait le zèle plus que les discours les plus éloquents, et c'est avec raison que l'on a dit, que le sang des martyrs fut la sémence féconde qui multiplia les confesseurs de la foi. La seule persécution qui eût pu devenir vraiment dangereuse pour la doctrine, fut celle de Julien l'Apostat qui employa bien moins la terreur et la violence, que le sarcasme et le mépris; il s'appliquait à sapper les fondements du rempart qui bravait l'as-

saut régulier; mais cette persécution réussit tout aussi peu à ébranler la persévérance des Chrétiens.

III. L'état politique du monde à cette époque et toute la suite des événements favorisèrent le Christianisme d'une manière presque miraculeuse.

La caducité intérieure de la religion romaine dans sa vieillesse seconda l'effet de l'attaque extérieure, et le défaut de zèle et d'union chez les prêtres romains facilita la victoire du Christianisme (en Perse, par exemple, où la classe des Mages combattit pour le maintien de l'ancienne doctrine, les Chrétiens eurent incomparablement moins de succès). L'immense étendue de l'empire romain, les communications bien établies entre les provinces et les relations commerciales réciproques, laissèrent un vaste champ à la doctrine chrétienne et des voies toutes frayées pour sa propagation. La conformité des langues contribua également à la répandre. A l'éloquence des orateurs chrétiens se joignit encore la croyance aux prodiges, laquelle avait de tout temps dominé dans le monde payen et qui avait acquis de nouvelles forces, aussi bien par l'état chancelant des consciences que par l'oppression des peuples. On commença dès lors à croire au don des miracles attribué à l'église chrétienne et à ses principaux ministres. L'église elle-même ne dédaigna pas, surtout dans les derniers temps, de tirer parti de ce moyen pour convaincre ceux qui ne

se rendaient qu'à de pareilles raisons, et il eût été difficile de trouver un champ plus favorable aux faiseurs de miracles, que ce monde romain gouverné par les démons, les visions et les oracles.

Le nombre des prosélytes chrétiens augmenta ainsi sans bruit, mais promptement, et l'église se trouva établie sur des bases solides avant d'attirer sur elle l'attention du gouvernement. Les persécutions qu'elle commença dès lors à éprouver ne servirent qu'à maintenir son zèle, auquel l'oppression qu'elle essuya dans les temps postérieurs prêta de nouvelles forces. Divers empereurs se sentirent, par des circonstances particulières, portés à protéger le Christianisme, et les édits de persécution que publièrent les autres furent mitigés soit par la clémence soit par l'indifférence des empereurs mêmes ou des gouverneurs.

Enfin se réveilla le zèle long-temps assoupi des prêtres du paganisme aigris par les humiliations et les outrages; ils se liguèrent pour une lutte sérieuse. La persécution de Dioclétien fut l'orage que ce nuage enfanta; mais l'église déjà devenue puissante brava la tempête. Aussi l'espace de temps qui s'écoula depuis le sévère édit de Nicomède jusqu'à celui de Milan ne fut-il que de dix ans. Plus tard le sage Constantin embrassa entièrement le Christianisme, et depuis cette époque la victoire du Christianisme et la chute de la religion payenne furent complettes; car bien que les principes d'une tolérance réciproque continuassent à

être en vigueur jusqu'au règne de Théodose le Grand, la faveur ouverte de la cour s'étant peu-à-peu convertie en zèle religieux donna à la religion chrétienne, au sein d'un peuple d'esclaves, une prépondérance si décisive, que le paganisme ne fut plus en état de soutenir cette lutte inégale.

La dernière tempête qui menaça l'église sous Julien fut heureusement bientôt calmée, par la mort de ce redoutable adversaire, et les espérances que les payens auraient pu fonder sur les dissentions survenues entre les Chrétiens furent déçues par les mesures énergiques prises contre les hérétiques par Théodose, qui porta ainsi immédiatement le dernier coup au paganisme.

L'autorité des empereurs facilita aussi l'introduction de la doctrine chrétienne parmi les peuples étrangers. Les barbares qui servaient en qualité de mercenaires dans les armées romaines, embrassèrent sans répugnance une religion qu'avaient adoptée les légions, et la communiquèrent à leurs nations. Les empereurs protégèrent les travaux des missionnaires. Les relations du commerce ouvrirent aux propagateurs du christianisme le chemin de l'Ethiopie et de l'Inde, et le monarque de Perse lui-même déféra, du moins pendant la paix, à la médiation de l'empereur en faveur des frères de sa croyance dans l'Asie-centrale.

IV. L'organisation intérieure de l'église se perfectionnait et s'affermissait à mesure que le Christianisme se propageait, et l'union étroite qui régnait entre les Chrétiens sous un gouvernement sagement réglé contribuait infiniment de son côté à faire prospérer leur doctrine et à en assurer le triomphe.

Cependant nous n'avons que fort peu de notions positives sur l'église dans les premiers temps de son origine; son organisation, de même que le Christianisme, ne se développa que dans les ilence et l'obscurité. Les lois étaient superflues dans les premières communautés chrétiennes où régnaient la concorde et la charité; et lorsque l'accroissement de la société fit sentir le besoin d'une législation, l'équité naturelle, les conventions volontaires, les habitudes et le cours des événements généraux conduisirent à ce but. Mais ce ne fut que dans la suite des siècles que s'éleva, non sans de nombreuses contestations et sans plusieurs changements dans le sens et dans les formes, l'édifice ingénieux de la hiérarchie.

Les écrits des Apôtres et des saints pères démontrent que Jésus-Christ n'a fait que fixer en général le pouvoir proprement dit de son église et les divers degrés de l'ordre sacerdotal, et qu'il n'a principalement abandonné à ses disciples que l'enseignement de la parole divine, la continuation de son ouvrage, la pratique de l'humanité et de la charité. Ceux-ci fondèrent plu-

sieurs communautés, sur lesquelles ils exerçaient une surveillance paternelle sans les répartir en arrondissements particuliers et sans prétendre à aucune espèce d'autorité qui fut incompatible avec la fraternité la plus égale. Les plus anciens, les plus intimes de leurs disciples furent agréés par les communautés pour succéder aux fondateurs dans les fonctions de l'enseignement et de la surveillance, mais chacun uniquement dans sa commune; car la dignité de l'apostolat s'éteignait à la mort de l'apôtre, et les besoins des communes exigeaient qu'elles eussent des surveillants particuliers. Leur dénomination *Πρεσβυτεροι* et *Επισκοποι* (qu'on employait assez indistinctement) indique le motif naturel de la considération dont ils jouissaient, la vieillesse qu'il est juste d'honorer, et l'étroite sphère de leurs fonctions simples. Lors de l'agrandissement des communes il fallut augmenter le nombre des ministres de la porole sainte et, pour le maintien de l'ordre, instituer des surveillants supérieurs. C'est ainsi que dès le premier siècle s'établit la distinction entre les évêques et les anciens.

Mais de même que la doctrine chrétienne est basée sur celle de Moïse, de même l'église s'organisa d'après les formes du Judaïsme. On assimila l'évêque au grand-prêtre, les anciens aux prêtres, les ecclésiastiques en sous-ordre aux lévites. Il en résulta un changement essentiel dans l'acception des idées et une distinction jusqu'alors inconnue chez les Romains

et les Grecs, mais en usage chez les Orientaux, entre la classe des prêtres et celle des laïques; distinction qui donna naissance aux prétentions arrogantes du clergé (c'est-à-dire de l'état ecclésiastique opposé à l'état séculier). Les temps de la persécution laissèrent déjà entrevoir ce désir de supériorité, mais il se manifesta ouvertement peu après l'élévation du Christianisme sur le trône des Romains. Les empereurs eux-mêmes négligèrent non seulement leurs anciennes prérogatives en matière de religion, qu'ils avaient maintenues depuis le règne d'Auguste, mais encore ils soumirent leur propre personne, leur conduite publique et privée à la juridiction ecclésiastique et ne dédaignèrent pas de faire exécuter les lois et les commandements de l'église chrétienne. Depuis cette époque le corps des ecclésiastiques en général et les évêques surtout avancèrent rapidement dans la carrière qui se présentait ouverte. Ils obtinrent des privilèges et des immunités, des honneurs et des richesses, la juridiction sur les points de religion et de conscience (dans le sens le plus étendu de ces deux termes), le droit positif, qu'ils s'étaient précédemment arrogé de leur propre chef, de se réunir en assemblées plus ou moins nombreuses (conciles), et de publier dans des conciles généraux (le premier fut tenu sous le règne de Constantin, à Nicée l'an 325) des lois et des décisions en matière de foi, obligatoires pour toute la classe des ecclésiastiques.

L'égalité qui avait anciennement existé entre les évêques cessa dans le même temps. Le gouvernement ecclésiastique s'établit d'après les formes de l'administration civile et particulièrement d'après l'organisation introduite par Constantin le Grand. L'autorité de l'évêque fut presque partout censée égale à celle du chef du gouvernement séculier dans la même ville. Au dessus des évêques ordinaires s'élevèrent successivement les Métropolitains, les Primats, les Archevêques, les Exarques, et les Patriarches. Cette dernière dignité était la plus haute de la hiérarchie ecclésiastique. Les évêques de Rome, d'Antioche et d'Alexandrie, ensuite ceux de Constantinople et de Jérusalem s'y maintinrent exclusivement. Dès lors déjà se manifestèrent quelques indices des prétentions ambitieuses des évêques de Rome qui aspiraient à un rang encore plus éminent; mais elles étaient alors d'une influence trop faible pour être de quelque intérêt dans l'histoire ecclésiastique ou civile.

Règne de Constantin le Grand après qu'il eut embrassé le Christianisme.

L'élévation du Christianisme sur le trône, en décidant le triomphe de cette religion dans l'empire romain et en contribuant à la propager parmi les barbares, exerça en même temps une influence puissante sur toutes les relations politiques et civiles, et amena

un changement complet dans l'ordre des choses. L'état romain quant à sa fondation et à son extension avait eu la religion pour base principale. Les dogmes, de même que les pratiques et les institutions religieuses, avaient eu des rapports multipliés et réciproques avec les affaires publiques et privées, et par conséquent les autorités ecclésiastiques avaient été, sous toutes les formes de l'organisation, étroitement unies aux autorités civiles. Mais maintenant commençait à dominer une religion dont le but n'avait rien de commun avec celui de l'état, laquelle d'après ses principes essentiels se détournait des choses terrestres, pour se porter vers le ciel, et qui, pour cette raison même, rendait nécessaire la séparation d'un double intérêt commun, et exigeait une ligne de démarcation entre l'autorité civile et l'autorité ecclésiastique. Le défaut d'ordre fixe dans les relations et dans la distinction des deux pouvoirs occasionna entr'autres maux l'affaiblissement du gouvernement et la gêne des consciences, et ce ne fut pas sans apparence de raison que les payens regrettèrent que le triomphe du Christianisme eût banni de Rome le génie tutélaire de la nation, et que la victoire qui avait si souvent couronné les guerriers dont le courage était soutenu par leur vénération pour leurs dieux eût abandonné les étendards romains.

Constitution et organisation de l'empire.

En jetant de ce point de vue un coup d'œil en arrière sur l'histoire précédente des empereurs, nous voyons la politique artificieuse d'Auguste détruire la liberté en conservant les formes républicaines, et accoutumer le peuple au pouvoir monarchique, de manière que Tibère en transférant les élections par comices au sénat alors déjà avili, osa renverser l'échafaudage de l'ancienne constitution et proclamer la plénitude du pouvoir de l'imperator par la publication de la loi de majesté, en vertu de laquelle lui et les Césars ses successeurs foulèrent aux pieds avec arrogance et sans ménagement toutes les classes du peuple et les droits de la nation et des particuliers, cependant moins systématiquement et moins généralement que par quelques coups d'autorité qui atteignirent isolément ceux qui les approchaient de plus près. Il resta néanmoins toujours assez de monuments, de souvenirs, de noms célèbres des temps de la liberté (dans les prétentions du sénat, dans les prérogatives des citoyens romains, dans la sphère d'activité des magistrats, dans le mode de gouvernement et dans les mœurs domestiques des gouvernants) pour que les noms des bons princes, tels que Trajan ou Marc-Aurèle, fussent toujours cités comme ceux des chefs révérés d'une république, tandis que la tyrannie d'un Domitien ou d'un Commode fut regardée comme une oppression illégale et passagère; jusqu'à l'époque

où Sévère, appliquant au gouvernement civil les principes de l'autorité militaire, écrasa, de tout le poids d'un despotisme des camps vigoureusement organisé, le peuple déjà réduit à l'égalité d'abaissement par l'abolition de la différence entre les Romains et les provinciaux, et au mépris de toutes les distinctions d'origine républicaine, telles que celles de la naissance, de la condition, des dignités magistrales ou civiles; après quoi, à la suite de quelque soulagement de courte durée accordée au peuple, Dioclétien et Constantin ajoutèrent encore aux terreurs nées du pouvoir suprême le faste imposant des cours de l'Orient, et consolidèrent l'édifice de la monarchie absolue en établissant une hiérarchie adroitement calculée, qui annonçait et démontrait l'élévation du rang suprême, au moyen de l'immense échelle des dignités émanées du trône et intermédiaires entre le souverain et le peuple, et qui, en introduisant le système astucieux d'une servitude surchargée de cérémonies obséquieuses effaçait jusqu'à la dernière trace de la dignité personnelle de l'homme et du citoyen.

Parmi les principales institutions du gouvernement de Constantin la division de l'empire en quatre grandes préfectures mérite particulièrement d'être citée.

La charge de préfet du prétoire, chef des gardes de l'empereur, avait déjà été, sous les règnes précédents, une des plus importantes de l'empire. Mais l'empereur Sévère, ayant réuni le pouvoir civil à

cette dignité déjà en possession du plus haut degré du pouvoir suprême, le préfet du prétoire était. à l'instar du grand-visir d'un sultan, le premier personnage de l'état après l'empereur, et aussi redoutable à celui-ci même qu'au peuple; car l'incertitude de la durée de l'exercice de cette charge était un motif pour se hâter de s'enrichir par la rapine, et il suffisait d'un coup de main hardi pour s'élancer sur le trône. Dioclétien s'étant associé trois collègues, il y eut quatre préfets du prétoire, et Constantin le Grand, quoiqu'il régnât seul, conserva ce nombre de préfets, mais en leur retirant toute l'autorité militaire et en les établissant seulement gouverneurs civils dans chacune des quatre grandes préfectures de l'empire.

Conformément à cette division, dont les suites furent de longue durée, non seulement quant à la politique, mais encore quant à la religion, il y eut quatre grandes préfectures, l'Orient, l'Illyricum *), la Gaule et l'Italie, dont chacune avait un certain nombre de diocèses, sous-divisés en provinces. Les diocèses de Thrace, de Pont, d'Asie, d'Egypte et d'Orient (dans un sens plus restreint) avec leurs capitales Constantinople, Césarée, Ephèse, Alexandrie et Antioche formaient la première préfecture. La seconde se composait des diocèses de Macédoine (dont le chef-lieu était Thes-

*) Illyricum qu'il ne faut pas confondre avec l'Illyric qui n'en faisait qu'une partie. *(Note du trad.)*

salonique) et de Dacie *). La troisième comprenait trois diocèses: la Gaule (Trèves capitale), l'Espagne et l'Angleterre (Bretagne), et la quatrième un pareil nombre, savoir: l'Illyrie **) (Sirmium capitale), l'Afrique (Carthage capitale), et l'Italie avec Rome sa capitale. Chaque diocèse, en raison de son étendue ou sous d'autres rapports, était subdivisé en 7 à 8, même en 12 à 14 provinces (l'empire entier en comptait 117) dont l'énumération serait superflue ici.

La séparation du pouvoir civil d'avec le pouvoir militaire était non seulement importante pour la sûreté de la cour et celle des provinces, mais elle fut aussi trouvée nécessaire parce que les généraux, ordinairement grossiers et ignorants, issus pour la plupart d'origine obscure et même barbare, uniquement parvenus à ce grade par la force de leur bras, n'étaient guère propres à présider à une administration régulière qui exigeait des connaissances variées et

*) Non pas la Dacie proprement dite, située entre le Danube et les monts Crapack; mais les pays plus rapprochés, situés au Danube méridional auxquels, après la perte de la Dacie, ce nom fut transféré.

**) Ce nom eut diverses significations. Dans l'origine on n'entendait sous ce nom que la côte orientale de la mer adriatique; ensuite on y ajouta la Pannonie et la Norique (diocèse d'Illyrie). Mais le grand Illyricum comprenait en général les contrées au midi du Danube, ou plus précisément — comme préfecture — le pays de Hella jusqu'au Danube à l'exception de de la Thrace et de l'Illyrie proprement dite.

surtout l'étude de la jurisprudence. Les écoles de droit, principalement celle de Berytus, devinrent la pépinière des hautes et moyennes charges de la magistrature dans tout l'empire.

La haine que Constantin, devenu Chrétien, portait à Rome payenne fut le principal motif de la fondation d'une nouvelle capitale de l'empire. Il fixa son choix sur Bysance, ancienne et célèbre colonie grecque, dont la situation avantageuse la rendait particulièrement propre à devenir le siège de l'empire du monde. Constantin mit tous ses soins à l'embellissement de cette nouvelle résidence. Constantinople était destinée à devenir le monument durable de la gloire de son fondateur, la puissante rivale de Rome (on lui donnait aussi le nom de nouvelle Rome), et digne par sa magnificence, sa force et sa population d'être le siège de la domination impériale. L'ardeur impatiente du puissant monarque fit sortir de terre, avec une célérité incroyable, des maisons, des palais et des temples, qui couvrirent les cinq montagnes les plus proches de la mer; deux autres se couvrirent d'édifices dans le cours du siècle suivant, et finalement de vastes faubourgs, s'étendant au loin, furent construits pour l'accroissement de la population.

La capitale d'un état, et surtout d'un état monarchique, en est le cœur où affluent et d'où découlent tous les sucs. C'est la situation et la consistance de

cette capitale qui exercent la plus importante influence sur les rapports intérieurs et extérieurs de l'organisation, de la puissance, des moyens de défense, de la prospérité et enfin de la cohérence réciproque de toutes les parties de l'état. Il n'y eut cependant que l'Occident qui souffrit de la secousse inévitable que l'empire, sur le déclin de l'âge, éprouva par la translation de la résidence impériale de Rome à Constantinople. L'Orient y gagna; et pendant tout le règne de Constantin sa puissance ne laissa paraître aucun symptome d'affaiblissement. Il intimida ou rassura, soit par les armes, soit par des traités d'alliance, les divers peuples barbares, tels que les Goths et d'autres peuples de l'Allemagne, ainsi que les Sarmates, et consolida pendant près d'une demi-génération la paix de l'empire dans l'intérieur et au dehors.

Ce fut dans la trente-unième année de son règne et la soixante-quatrième de son âge, quatorze ans après la réunion complète de l'empire par suite de la défaite de Licinius, que mourut Flavius-Valère-Constantin, proclamé le Grand, vénéré par les Chrétiens, méprisé et diffamé par les payens (l'an 337).

Maison de Constantin. Julien l'Apostat.

Constantin avait diminué lui-même sa nombreuse famille dont il avait fait périr plusieurs membres par les supplices; cependant trois de ses fils, plusieurs frères, sœurs, et neveux lui avaient survécu. A peine

l'empereur eut-il fermé les yeux qu'une émeute éclata parmi les soldats contre ses collatéraux et que Constance, récemment accouru de son gouvernement d'Orient, ordonna le supplice de deux oncles, de sept cousins et de plusieurs autres parents, partisans et amis auxquels il avait promis la vie sauve sur la foi du serment. Gallus et Julien seuls, les deux plus jeunes fils du frère de Constantin le Grand, n'échappèrent qu'avec peine au massacre général. Nous les verrons bientôt paraître sur la scène.

Constance s'appropria la plus grande part des dépouilles des victimes. Conformément au partage concerté entre les trois frères, l'Occident échut à Constantin, l'Orient à Constance, l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique à Constans. Cependant Constantinople et la prééminence du rang devait également être le partage de l'aîné des trois frères. Mais ces princes élevés dans la pourpre ne tardèrent pas à faire voir combien ils en étaient peu dignes. Tandis que Constance faisait aux Perses une guerre longue et presque toujours malheureuse, pendant laquelle les aigles romaines plièrent dans neuf batailles sanglantes, l'Occident était déchiré par des guerres intestines et la révolte. Constantin marcha à la tête d'une armée contre Constance; mais les généraux de celui-ci repoussèrent à Aquilée l'attaque de Constantin qui fut tué dans sa fuite (l'an 340). Constans se mit en possession des états de ce dernier. Mais Magnence,

général de l'armée dans les Gaules, se revêtit de la pourpre et fit assassiner Constans. L'armée d'Illyrie proclama empereur le faible Vétéranion. Dans cette extrémité Constance créa césar Gallus, son cousin, qu'il fit sortir de prison, lui conféra le gouvernement de l'Orient, marcha contre les rebelles et les défit. Constantin, aussi barbare de son naturel que par pusillanimité, fit condamner les rebelles aux supplices (l'an 333).

Dans ces entrefaites Gallus s'était attiré à Antioche la haine et le mépris public par ses débauches, son arrogance et sa cruauté. Constance, quoique aussi dépourvu de mérite, voyant avec mécontentement et inquiétude l'insolent abus que le césar Gallus faisait de son autorité, sut le bercer d'une fausse sécurité, le fit arrêter et transférer à Pola, où par suite de sa condamnation prononcée par l'eunuque Eusèbe, il périt comme un malfaiteur vulgaire par la main du bourreau (l'an 334).

Ce même eunuque, abusant de la faveur de l'empereur, avait aussi voué à la mort Julien, frère de Gallus, seul rejeton restant de la maison de Constantin. Il fut sauvé par l'intercession de la généreuse impératrice Eusébie, qui lui fit obtenir la dignité de césar avec le gouvernement des provinces transalpines.

La jeunesse de ce prince, si différent des autres membres de sa famille, s'était passée sous le poids d'une oppression continuelle, avait été constamment

abreuvée d'humiliations et entourée de périls. L'élévation même de Gallus ne fut pour lui qu'un soulagement de peu de durée, et la mort de ce césar l'exposa à un nouveau danger. Au milieu des contrariétés auxquelles il fut en butte dans sa jeunesse, il avait puisé des consolations dans le silence de la méditation et dans les écrits des philosophes. Après l'élévation de Gallus il jouit d'une liberté moins limitée dans la fréquentation des savants et des sages vers laquelle le portait son penchant naturel, et le séjour qu'il fit à Athènes avait achevé de le former aux sciences, mais l'avait laissé étranger aux connaissances préparatoires du guerrier et de l'homme d'état. Son génie seul suppléa à ce défaut, et monté sur le trône en sortant des écoles il manifesta, pendant les six ans qu'il gouverna les Gaules, la sagesse, l'équité, la bonté d'un prince père de son peuple et les talents d'un excellent capitaine. Les Germains (les Allemans et les Francs surtout) ayant fait une irruption vers le Haut-Rhin et le Bas-Rhin, détruit quarante-cinq villes gauloises et répandu l'effroi jusqu'au centre des Gaules, furent à leur tour intrépidement attaqués par le jeune césar, encore novice dans les éléments de la tactique, mais doué des qualités essentielles à un général, et furent repoussés cinq fois jusque dans l'intérieur de leur propre pays, fatigués par la vigilance et la persévérance de Julien et vaincus par la supériorité de sa valeur et de son génie.

La gloire de pareils faits d'armes et les acclamations du peuple romain qui en furent la récompense réveillèrent l'envie et les soupçons dans l'ame peu élevée de Constance, qui ordonna à Julien d'envoyer l'élite de ses troupes au secours de l'Orient, qu'on prétendait menacé. Julien devina le vrai motif de cet ordre et le danger auquel il serait exposé par ce désarmement. Ses troupes le sentirent aussi, et se révoltèrent contre Constance à Paris où Julien faisait ordinairement sa résidence en hiver. A la suite d'un festin elles se rendirent en armes et à la clarté des flambeaux devant le palais de Julien et le proclamèrent Auguste. Les refus, les instances, les menaces même de Julien furent sans succès. Ses soldats, échauffés par le vin et furieux, ne lui laissèrent d'option que le trône ou la mort. Il envoya en conséquence une ambassade à Constance pour lui rendre compte des faits, justifier sa conduite, et lui demander son agrément quant à sa nouvelle dignité, en lui proposant l'accommodement le plus équitable. Constance, outré de courroux, se mit en marche d'Antioche vers l'Occident. Julien, ne pouvant espérer de conserver la paix, marcha vers l'Illyricum; mais la mort de son adversaire survenue à propos le sauva des embarras d'une guerre civile (l'an 361).

L'armée, depuis long-temps fatiguée de la domination des eunuques, la capitale, tout l'empire se soumirent alors à Julien. Cet excellent prince, «la

gloire de l'empire romain, selon l'expression d'un écrivain spirituel, «mais le scandale de la chrétienté pour son apostasie«, fut, de même que Constantin le Grand, mais dans un sens tout-à-fait opposé, l'objet des louanges et des censures les plus exagérées. Cependant les panégyristes de Constantin et les censeurs de Julien étaient du parti vainqueur; leur voix couvrit celle de leurs adversaires et retentit seule dans les siècles suivants, jusqu'à ce qu'enfin dans les temps modernes la philosophie et la saine critique, pesant les allégations dans une juste balance, cessa de juger sur de vaines déclamations et exposa les caractères dans leur vrai jour; d'après ce jugement Julien paraît aux yeux de la postérité comme l'un des plus grands et des plus magnanimes empereurs en tout ce qui n'a point de rapport avec la religion. La seule faute grave qu'il commit, et c'en était une même en politique, ce fut d'abandonner les étendards victorieux du Christianisme, pour se ranger sous ceux du paganisme alors déjà suranné, et de persécuter les Chrétiens, sans effusion de sang à la vérité, mais avec rigueur et acharnement. Cependant l'histoire de l'adolescence de Julien et les circonstances du temps donnent la solution de cette démarche qui autrement serait inexplicable. Le tyran Constance, zélateur du Christianisme, avait fait périr le père, le frère et les parents de Julien, l'avait condamné lui-même à l'emprisonnement et s'était toujours montré comme un

fantôme effrayant pour sa jeune imagination. Par l'enchaînement naturel des sentiments, sa haine confondit le dogme avec la personne du chef des sectateurs, et ne voyant dans le Christianisme que les effets pernicieux de la corruption, sans en concevoir la pureté, il s'habitua à ne considérer cette religion que comme la source de tous les maux et de la décadence morale et politique. D'ailleurs, les seuls amis qu'il eut au sortir de l'adolescence, les confidents secrets de ses sentiments et de ses peines, les seuls avec lesquels il pût soulager son cœur de l'accablante contrainte de son éducation, étaient des philosophes et des prêtres payens. Ce furent eux, ainsi que les écrits des anciens, (surtout à Athènes où Julien se livra à l'étude des sciences,) qui attisèrent l'étincelle qui couvait dans son cœur et exaltèrent son ame jusqu'à l'enthousiasme du fanatisme, par les cérémonies adroitement calculées de l'initiation aux mystères, de l'influence desquelles Marc-Aurèle lui-même avait ressenti le pouvoir. C'est ainsi que la prédilection de Julien pour le paganisme devint sa passion dominante et s'accrut par la contrainte de la dissimulation, et lorsque enfin il put la mettre au jour, la résistance audacieuse et opiniâtre des Chrétiens la firent éclater dans toute sa force.

Abstraction faite de ce funeste égarement, Julien peut être considéré comme le modèle des princes éclairés, vertueux et humains. Partout il se montra le

disciple de la sagesse, laquelle fit seule la consolation de sa jeunesse opprimée; le défenseur de la liberté et de la justice, ayant gémi long-temps sous le poids du pouvoir arbitraire; l'ami de l'humanité; partout il se montra clément, modeste, sensible, aimant les hommes et digne d'en être aimé. Mais le destin ne permit pas que l'empire romain jouît long-temps du bonheur de posséder un prince si excellent. Dans la guerre contre les Perses, après avoir déployé les talents d'un capitaine digne des plus beaux jours de Rome, il fut contraint, dans les fatales contrées au delà du Tigre, de se retirer; déploya au milieu des fatigues et des dangers une imperturbable égalité de caractère, fut atteint dans la bataille d'un coup mortel et mourut en héros et en sage *).

Histoire jusqu'à Théodose le Grand. Commencement de la transmigration des peuples.

L'armée, manquant de chef, élut avec une précipitation inconsidérée pour empereur Jovien, chef des troupes de la maison **), homme d'un caractère faible, adonné aux plaisirs, mais d'un bon naturel et zélé Chrétien. Pour s'affermir sur le trône, il accepta de plein gré les conditions de paix que lui imposa Sapor.

*) L'an 363. Son règne ne dura que vingt mois et il ne vécut que trente-deux ans.

**) Comes domesticorum.

Il céda les cinq provinces que Galère avait conquises au delà du Tigre, la ville forte de Nisibe qui avait bravé trois fois la puissance des Perses, ainsi que les places importantes de Singara et de Castra Maurorum, et continua péniblement sa retraite en luttant constamment contre les fatigues et la famine. Cependant avant d'arriver à Constantinople il mourut inopinément.

L'armée proclama alors empereur l'intrépide Valentinien I, chef des gardes (l'an 394), qui s'associa aussitôt son frère Valens auquel il conféra le titre d'Auguste, et lui abandonna l'Orient, en se réservant les trois autres préfectures.

Ce ne fut qu'avec bien des efforts et des succès balancés qu'il empêcha les progrès des Germains, surtout des Allemans; et il flétrit sa gloire militaire par sa perfidie et ses cruautés. Il mourut des suites d'un accès de fureur (l'an 376) et eut pour successeurs ses fils Gratien et Valentinien II.

Pendant ces entrefaites le méprisable Valens avait régné en tyran dans l'Orient, avait fait la guerre avec désavantage contre les Perses, mais avec succès contre les Goths et avait vu les premières scènes de terreur de la transmigration des peuples.

A cette époque les Huns (Hiong-Nu), refoulés par des révolutions en Asie depuis les steppes lointains du Mogol jusqu'aux rives du Don (Tanaïs) et de la

Mer-Méotis, débordèrent en Europe avec une impétuosité irrésistible, et ouvrirent par la violence du choc la longue série des bouleversements et des destructions sanglantes parmi les peuples qui habitaient entre le Tanaïs et le Danube. Les Goths, quoique leur domination s'étendît alors fort au loin, trop faibles pour résister aux Huns, proposèrent à Valens de les accueillir dans son empire comme ses sujets, et promirent de porter les armes à son service (l'an 376). Valens leur permit de passer le Danube, mais exigea des ôtages et la remise de leurs armes. Les chefs militaires romains, aveuglés par leur insatiable avarice, leur laissèrent leurs armes moyennant des rétributions pécuniaires, et se permirent néanmoins les concussions les plus criantes contre ce peuple qu'ils avaient eux-mêmes rendu redoutable. Les Goths alors se soulevèrent et se répandirent comme un torrent dévastateur dans la Thrace et les contrées voisines. Valens rassembla une armée à la hâte et risqua une bataille dans les plaines d'Andrinople (l'an 378); elle fut sanglante et désastreuse. Valens périt témoin de la défaite de son armée. Des ravages et des barbaries réciproques signalèrent la guerre suivante. L'ennemi en fureur pénétra jusqu'aux environs de Constantinople, mais son courage sans expérience échoua contre les murs de cette ville. Le pays plat devint le théâtre des plus affreuses dévastations.

Théodose le Grand.

Ce fut Théodose qui mit fin à tant de maux, Théodose précédemment disgracié à la cour et banni; mais Gratien, sur le trône à dix-neuf ans, connaissant ses talents et sa vertu, l'éleva au rang d'Auguste, l'associa à l'empire, lui donna le gouvernement de l'Orient et lui confia le commandement de l'armée dans la guerre contre les Goths (l'an 379).

Théodose justifia la confiance de Gratien par la prudence avec laquelle il vainquit les Goths en semant la discorde entr'eux et les faisant s'entredétruire. Après une guerre de quatre ans il leur accorda une paix équitable (l'an 382). La plus grande partie de la nation des Goths obtint droit de domicile sur le territoire romain comme sujets de l'état, mais avec la liberté de suivre leurs propres mœurs. Ils fournirent, sous la dénomination de Fœderati, une armée permanente de 40,000 hommes au service de l'empire d'Orient, laquelle, favorisée par des prérogatives particulières et joignant à la discipline romaine la bravoure des peuples barbares, devint redoutable, et le devint en effet bientôt non seulement aux ennemis, mais à leurs propres alliés.

Le gouvernement de Théodose dans l'intérieur fut également énergique et sage; cependant ce n'est pas ce genre de mérite qui lui valut le surnom de Grand, mais ce fut le zèle religieux qu'il mit à per-

fectionner l'ouvrage de Constantin en assurant non seulement aux Chrétiens la victoire sur les payens, mais encore en faisant triompher l'orthodoxie sur l'hérésie. Déjà le paganisme était banni de la cour, des écoles, de la magistrature et des camps; il s'était réfugié dans les campagnes (Rome seule exceptée), où il dépérissait visiblement; mais Théodose crut de son devoir d'accélérer, par des lois sévères, la chute inévitable de l'ancienne religion. Il fallut que le sénat condamnât par un décret particulier le culte des dieux qu'autrefois il adorait lui-même. Les collèges des prêtres furent dissous, les trésors des temples grossirent celui de l'état et la plupart des idoles furent brisées. Les sacrifices et les cérémonies payennes furent défendus par des ordonnances impériales sous des peines très-rigoureuses, et si ces lois s'exécutèrent sans grande effusion de sang, ce n'est pas à la modération des gouvernants, mais c'est à la servile obéissance des payens intimidés qu'est dû ce résultat. Les murs mêmes des temples déserts n'échappèrent pas à la fureur du fanatisme. Dans toutes les provinces les plus beaux chefs-d'œuvre d'architecture, les ornements les plus précieux des villes furent détruits par des essaims de zélateurs forcenés, et souvent les temples s'écroulèrent sur leurs défenseurs désespérés et les ensévelirent sous leurs ruines fumantes. La terreur dès lors fit affluer la plupart des payens dans les églises chrétiennes, et quoiqu'ils conservassent au fond du

cœur leur ancien éloignement pour le nouveau culte, il n'en naquit pas moins dans la suite une race de Chrétiens de bonne-foi. Dans l'espace d'une génération, après la mort de Théodose le Grand, il ne resta plus dans tout l'empire le moindre vestige de paganisme.

Théodose persécuta avec la même ardeur l'Arianisme, qui depuis plusieurs générations divisait l'état aussi bien que l'église, et qui cependant (comme le prouvera l'histoire de la période suivante) ne cessa de les diviser après la mort de cet empereur. Ajoutons encore, qu'il édifiait par sa dévotion et qu'il témoignait une soumission filiale aux supérieurs ecclésiastiques qu'il révérait comme les représentants de Dieu sur la terre. C'est pour ces motifs que les qualités du grand Théodose furent prônées avec toute la force de l'éloquence d'alors, qui s'efforça d'ériger ses défauts en vertus ou du moins de les pallier. Cependant, l'historien profane ne refusera pas un juste tribut d'éloges à la mémoire d'un prince, qui joignit aux qualités essentielles d'un souverain beaucoup de vertus privées, qui fut sobre, de mœurs pures, heureux au sein de sa famille, juste, affable, qui reconnaissait les services rendus, qui ne se laissa point corrompre par la prospérité, et qui fut même versé dans les sciences, autant que le permirent son éducation et son caractère public. L'intolérance en fait de religion, une aveugle soumission aux volontés des prêtres, l'abus de l'autorité civile

à l'avantage de la tyrannie ecclésiastique, tels étaient les défauts ordinaires et généraux de son temps. Il appartient sans doute aux grands hommes de s'élever au dessus de ces travers, mais c'est un avantage dont Théodose ne fut pas doué.

Le jeune Gratien, aussi pieux et aussi humain que Théodose, fut cependant moins énergique et moins sage. Le peu de cas qu'il paraissait faire des soldats l'entraîna dans sa perte. Maxime, guerrier plein de valeur et d'ambition, fut proclamé empereur par les troupes en Angleterre, fit une irruption dans les Gaules et tua Gratien, lâchement et perfidement abandonné des siens (l'an 383).

Théodose reconnut pour empereur des provinces transalpines ce rebelle redoutable; cependant Valentinien II, frère de Gratien, devait rester en possession de l'Italie, de l'Afrique et de l'Illyrie occidentale, mais ce prince, que sa jeunesse et le défaut d'expérience rendaient incapable de gouverner un empire, s'attira la haine du peuple par son zèle pour l'Arianisme. Le vigilant et artificieux Maxime sut mettre à profit ces circonstances, surprit à l'improviste Valentinien à Milan, et s'empara, sans coup férir, des états que ce dernier lui abandonna par sa fuite précipitée.

Théodose alors prit les armes et fut vainqueur. Maxime perdit une bataille décisive en Pannonie,

fut atteint à Aquilée dans sa fuite et mis à mort (l'an 388). Le vainqueur, après avoir, par de sages dispositions, rétabli la tranquillité publique dans les provinces, donna généreusement tous les pays de Maxime à Valentinien, pour les intérêts duquel il avait pris les armes.

Mais Arbogaste, né dans les Gaules, qui dans l'armée romaine s'était élevé au rang de général des armées gauloises, tua ce prince faible et, ne pouvant usurper pour lui-même un trône sur lequel les Romains n'eussent pas souffert un barbare, y fit monter son secrétaire Eugène, sous le nom duquel il espérait régner.

Le devoir, l'honneur et la politique appelèrent de nouveau Théodose aux armes. Une tempête violente au moment décisif de la bataille parut annoncer que le ciel lui-même embrassait la cause du pieux Théodose. Après la défaite et la dispersion de leur armée Eugène et Arbogaste perdirent tous deux la vie, le premier en lâche sous les coups des ennemis, l'autre comme un vrai soldat en se donnant la mort (l'an 394).

C'est ainsi que l'empire romain se trouva de nouveau entièrement réuni sous un seul sceptre, sous celui de Théodose; mais ce fut pour la dernière fois. Aussi ne fut-ce que pendant quelques mois. Théodose, à peine âgé de cinquante ans, succomba peu de temps après sa victoire à une maladie, suite des fatigues de

sa dernière expédition (l'an 395). Ses fils Arcadius et Honorius se partagèrent l'empire conformément à ses dernières volontés. Le premier eut l'Orient, Honorius l'Occident. Ces deux empires ne se réunirent plus jamais.

Empire d'Occident. Depuis Honorius jusqu'à Augustule.

La mort de Théodose le Grand fut suivie du débordement général des barbares dans l'empire romain. C'est ici que se termine l'histoire ancienne et que commence celle du moyen-âge; nous offrirons cependant encore auparavant comme appendice un récit succinct de la chute de l'empire d'Occident.

Cet empire fut déjà sous le règne d'Honorius ébranlé par les secousses les plus violentes. Ce prince méprisable, que son père avait placé sous la tutèle du vaillant mais artificieux Stilichon, Vandale d'origine, régna ou pour mieux dire dormit dix-huit ans de suite à Ravenne, pendant lesquels l'inimitié réciproque qui divisait Stilichon et Rufin, tuteur d'Arcadius, déchira d'abord l'empire dont le démembrement commença plus tard lors des irruptions des barbares. Nous ferons mention de ces invasions dans l'histoire du moyen-âge.

Pour défendre l'intérieur de l'empire, Stilichon appela les légions qui gardaient les provinces transalpines, et les hordes barbares fondirent de toutes

parts sur les frontières sans défense, tandis que des anti-césars parurent en Angleterre, dans les Gaules et en Afrique. Après la mort de Stilichon, qui dans les temps antérieurs avait repoussé les Goths et que l'ombrageux Honorius fit mourir, la majesté défaillante de Rome ne trouva plus de défenseur. Alaric se présenta trois fois devant Rome qu'il emporta enfin d'assaut (l'an 410). Ce fut onze-cent soixante-trois ans après sa fondation que cette ville dominatrice expia les maux qu'elle avait faits au reste de la terre. Le fer des Goths moissonna la population sans défense; le trésor public, les richesses des particuliers, et les chefs-d'œuvre de l'art devinrent la proie du pillage et de la destruction. Une populace abjecte et effrénée et des esclaves ne respirant que la vengeance profitèrent du désordre pour commettre impunément toutes les atrocités.

Après la mort d'Alaric, son beau-frère Adolphe *) conduisit les Goths dans les Gaules. Ce fut dans la Gaule méridionale et bientôt après aussi en Espagne que se forma l'empire des Visigoths. Les Francs s'établirent, quelque temps après, au nord de cet empire. Dans quelques contrées isolées de ces pays se conservèrent encore pendant plusieurs générations

*) L'histoire universelle traduite de l'Anglais par une société de gens de lettres écrit Ataulphe et non Adolphe. J'ai cru devoir écrire Adolphe pour me conformer au texte de M. de Rotteck. *(Note du trad.)*

de faibles débris avec le nom romain. L'Afrique fut entièrement perdue pour Rome dès le règne suivant; car après la mort d'Honorius (l'an 423), Théodose II, empereur d'Orient, qui avait des droits fondés à la succession, ayant nommé à l'empire d'Occident Valentinien III, neveu d'Honorius, encore en âge de minorité sous la tutèle de Placidie, sa mère, les vices et l'indolence de ce jeune prince accélérèrent la ruine de l'empire. Boniface, comte d'Afrique, séduit par les conseils perfides d'Aetius, son rival, avait imprudemment appelé à son secours en Afrique les Vandales qui étaient en Espagne. Ceux-ci vinrent effectivement sous le commandement de l'arrogant Genseric; cependant ils ne vinrent pas comme auxiliaires, mais comme conquérants, et ce fut en vain que Boniface, qui reconnut trop tard la fourberie d'Aetius, leur opposa le courage du désespoir (l'an 429). Il fut témoin de la dévastation, de la perte irréparable de ce beau pays, ramena en Italie les débris de l'armée, recouvra les bonnes grâces de Placidie et fut tué par Aetius en combat singulier. Vers ce temps-là Attila, roi des Huns, inonda tous les pays depuis la Mer-Noire jusquà la Marne, et laissa partout sur son passage des traces de sang et de dévastation. C'en était fait de l'empire d'Occident, si Aetius, à la tête des forces combinées des Germains et des Romains, n'eût remporté dans les plaines

catalauniques *) une victoire glorieuse (l'an 451). L'irruption d'Attila en Italie dans le cours de l'année suivante ne fut qu'un orage passager. Pour récompense de ses exploits Aetius fut tué de la propre main de Valentinien (l'an 454). Bientôt après, Valentinien lui-même périt sous le fer vengeur de Pétronius Maxime dont il avait violé l'épouse (l'an 455).

Son meurtrier s'empara du trône de Valentinien et épousa Eudoxie sa veuve: mais cette princesse vengea l'assassinat de son époux. Elle fit venir d'Afrique Genseric, roi des Vandales, qui accourut, traita Rome avec plus de barbarie encore que n'avait fait Alaric, et en emporta un butin immense. Maxime dans sa fuite fut mis à mort par ses propres gens.

Après sa mort la pourpre fut usurpée par Avitus, commandant en chef de toutes les forces romaines, qui la conserva l'espace d'une année et la perdit (l'an 456) par la révolte de Ricimer, Suève de naissance, homme doué de grands talents et qui gouverna l'empire romain pendant seize ans, quoiqu'il eut successivement conféré le titre d'empereur à Jules-Majorien, à Libius-Sévère, à Anthémius et à Olybrius. Aucun de ces derniers, pas même le digne et sage Majorien n'osa se permettre de gouverner par lui-même. Le courroux du général eût été le signal de leur mort.

*) Les plaines de Châlons sur Marne.

Olybrius survécut d'un an à Ricimer et eut pour successeur Glycérius (l'an 473). Ce dernier fut déposé par Jules-Nepos; celui-ci le fut à son tour par Oreste, général d'armée, qui déclara empereur son propre fils Romulus (Momyllus) Augustule (l'an 475). Mais la véritable force de l'état résidait dans l'armée des alliés, ramas mélangé de hordes barbares, telles que les Hérules, les Scyrres, les Turcilingiens, les Rugiens et les Alains qui, passés au service de Rome après la mort d'Attila et convaincus de leur propre force, étaient tentés de suivre l'exemple de leurs frères dans les régions transalpines et de s'emparer du pays. Ils exigèrent d'Oreste la cession du tiers du territoire de l'Italie, et prirent les armes pour soutenir leurs prétentions; Odoacre, aventurier hardi dont l'origine est inconnue, mais doué de véritables talents, se mit à leur tête, vainquit et tua Oreste, et s'empara du pouvoir en Italie, sans néanmoins prendre le titre d'empereur (l'an 476). La jeunesse et l'impuissance d'Augustule lui firent trouver grâce aux yeux du vainqueur qui lui accorda une pension proportionnée à son rang. Le dernier des successeurs du grand César mourut oublié dans une condition privée. L'empire d'Occident cessa d'exister.

HISTOIRE DES ALLEMANDS.

Histoire des premiers temps.

A l'exception d'un petit nombre de vieilles traditions peu certaines et de quelques monuments d'une antiquité ténébreuse, il ne nous reste point de vestiges de la primitive origine et des premières destinées des peuples de l'Allemagne, ni du pays, relativement au temps où l'histoire commence à en parler, de même que pendant toute la période que nous traitons actuellement. Les monuments mêmes, tels que les restes de fortifications, les enceintes de murailles etc. proviennent plutôt des Romains que des Allemands, et sans les écrivains grecs et romains l'histoire primitive de notre peuple serait ensevelie dans des ténèbres impénétrables.

Au délà du Danube et du Rhin (en supposant le point de vue pris de Rome), dans les contrées lointaines que les notions géographiques insuffisantes d'alors désignent comme bornées au nord par la Mer-Glaciale et à l'est par le pays des Sarmates, s'étendait le vaste pays des Germains libres. Sous la désignation de pays des Germains (Allemagne) on comprenait alors les îles scandinaves (on croyait alors que la Suède et la Norvège étaient des îles) et tout le pays qui s'étend vers l'orient jusqu'au delà de la Vistule et jusqu'aux Monts-Carpathes. On a

même reconnu en masses plus ou moins nombreuses la race germanique dans la Scythie, jusqu'au Don (Tanaïs), bien au delà du pays des Daces. Il est possible cependant, que les Germains qui habitaient au midi des Monts-Crapack et le long du Danube inférieur aient fait partie de colonies venues plus tard dans ces contrées. Du moment où les ténèbres de l'antiquité commencent à se dissiper sur l'horizon historique, nous apercevons des races sarmates (slaves) en deça de la Vistule, et la partie septentrionale de la grande presqu'île de Scandinavie fut anciennement habitée par des races finlandaises.

C'est en vain que nous chercherions à découvrir l'origine primitive, ou les premières demeures du peuple germain si généralement répandu. Le dieu Teut, rapporte la tradition, sortit de la terre et engendra Mann, le premier père des Germains. A quelque antiquité que remontent les plus vieilles traditions, elles nous présentent les Germains comme une race indépendante, non mélangée et indigène au pays qu'elle habitait. Malgré leur dispersion, et avant l'existence d'aucun état policé, les Germains se montrent à l'observateur, par une conformité frappante d'indices caractéristiques, non seulement dans leurs mœurs et leur genre de vie, effets du climat et de la civilisation, mais encore par des caractères génériques et par le langage, comme une nation destinée par la nature, —

que ne pouvons nous dire aussi par la concorde! — à ne former qu'une famille *).

Nous ne parlerons ici que de la Germanie (Allemagne) proprement dite, c'est-à-dire en deçа de la Scandinavie et de la Vistule, et nous nous contenterons de jeter un coup d'œil général sur le mélange varié de diverses hordes qui habitèrent cette étendue de pays et qui ne formèrent un peuple que plus tard par suite de la continuité de leurs relations commerciales. Tacite divise les Germains en Ingævons, Istævons et Hermions. Les premiers habitaient le nord-ouest, les seconds les contrées qui bordent le Rhin et les derniers l'intérieur de l'Allemagne. Mais Pline cite encore comme nations principales les Bastarnes au *sud*-est et les Vindiles au nord-est.

Les savants ne sont pas d'accord entr'eux sur les espèces de peuple dont ces différentes races faisaient partie; mais on reconnaît clairement, que non seulement parmi ces races, mais encore parmi les nations principales (si l'on peut appeler nation un grand nombre de races unies entr'elles seulement par leur position géographique, mais non par des relations politiques)

*) On suppose plusieurs étymologies du nom de Germains, sous lequel les Romains désignaient les Allemands. Sans doute que Wehrmann (homme qui se défend, homme d'armes) en est une; cette dénomination flattait l'amour-propre des Allemands. Le nom de Tuisque, Tuiscon, et de Teuton dérive de personnages historiques ou fabuleux.

il régna constamment, même déjà dès les premiers temps, surtout entre les peuples du nord et ceux du midi de l'Allemagne, une jalousie et une discorde qui devinrent dans la suite une des causes principales de tous les maux qui accablèrent la Germanie.

Parmi les diverses races allemandes *) nous distinguerons: les Frisons (dans le voisinage des Bataves), les sauvages Bructères (près de l'Ems), à l'est de ceux-ci les Chauques, vivant dans l'indigence, mais passionnés pour la liberté, les Sicambres, race puissante (établie aux bords de la Lippe et de la Sieg), les valeureux Cattes (Hessois), et le peuple de Herrmann, connu sous le nom de Chérusques, qui habitait les contrées connues aujourd'hui sous le nom de Brunswick. Mais ce furent les Suèves qui acquirent le plus de célébrité. La plupart des tribus qui vivaient entre l'Elbe et la Vistule et plus au loin vers le midi étaient alliées aux Suèves. Parmi ces tribus les Sennons (dans la Lusace et le Brandebourg) étaient les plus considérées. Les Longobards (à l'ouest des Sennons), les Angles, les Foses, qui dans la suite se

*) Les Allemands passés sur la rive gauche du Rhin ne font plus partie de l'Allemagne ou Germanie libre et sont confondus avec les Gaulois et les Romains dans le cours de l'histoire de ces peuples. Nous citerons néanmoins parmi eux les Triboques dans l'Alsace, les Vangions dans le pays de Mayence, les Tréviriens dans celui de Trèves et plus tard les Tangres (pays de Liège), les fameux Bataves et les braves Nerviens près de Cambray. Les Ubiens (près de Cologne) ne traversèrent le Rhin que plus tard.

41 *

confondirent avec les Saxons, (ceux-ci s'étendaient jusqu'aux environs de la Veser), les peuples de la presqu'île cimmérienne (des Cimbres), les Ruges (en Poméranie), leurs voisins les Hérules, les Vandales mêmes (assemblage de diverses tribus sur les côtes de la Baltique), les Burgundiones *) (dans la Prusse occidentale) et beaucoup d'autres sont considérés comme Suèves. Les Suèves se distinguaient par leur longue chevelure en tresses, mais surtout par une brillante réputation guerrière. Dans les temps postérieurs le nom de Suèves s'appliqua principalement aux tribus qui vinrent s'établir dans le midi de l'*Allemagne* depuis le Lech jusqu'au Rhin (la Souabe). Les Allemans, dont l'histoire fait mention au *troisième* siècle, étaient Suèves pour la plupart. Nous citerons encore les Hermondures (entre la Saal et l'Elbe), les Markman (peuple voisin des Suèves, dans les commencements près du Rhin et plus tard dans la Bohème) et les Quades (dans la Moravie et l'Autriche). Nous ferons mention plus tard et plus à propos des Goths qu'on prétend être venus du midi de la Suède, puis de la grande fédération des Francs aux environs du Rhin, et ensuite des autres peuples

*) Les Burgundiones dont sont issus les Bourguignons; Pline en fait mention sous le nom de Vindili (Vandales); ils avaient alors pour roi Gundahaire, et s'emparèrent peu-à-peu du pays entre le Rhône et les Alpes.

(Note du trad.)



ou associations de peuples qui figurent plus tard dans l'histoire.

Les Romains n'eurent que fort peu de relations avec les nations germaniques, à compter de l'invasion des Cimbres et des Teutons, époque positive la plus ancienne de l'apparition des Germains jusqu'au temps de César. Mais César, engagé dans la guerre contre Arioviste, chef d'armée d'une nation de Suèves qui avaient pénétré à force ouverte, ainsi que par artifice, dans les Gaules, battit Arioviste, le repoussa au delà du Rhin, et traversant ce fleuve, fit, quoique sans succès, deux irruptions dans la Germanie proprement dite.

Par la conquête des Gaules Rome eut les Germains pour voisins sur une grande étendue de frontières. Les tribus cis-rhénanes se soumirent bientôt; mais la population au delà du Rhin se composait d'hommes plus sauvages et plus opiniâtres, et le fleuve n'était pas une digue assez forte contre l'ardeur des conquêtes qui animait les Romains, ni contre les brigandages des Germains. Dès lors la guerre se continua presque sans relâche.

Après avoir conquis sous Auguste la Vindilicie et le Noricum, les Romains rencontrèrent les Germains aux environs du Danube; cependant les rives septentrionales de ce fleuve n'étaient guères peuplées; ce n'était que du côté du Rhin que menaçait l'orage.

La Gaule semblait ne pouvoir être garantie que par une armée permanente, des places fortes et des lignes de fortifications. Mais le vaillant Drusus, beau-fils d'Auguste, crut mettre un terme à la guerre en faisant la conquête de l'Allemagne. Il fit quatre campagnes en Germanie avec des forces nombreuses, mettant en usage toutes les ressources de la tactique romaine et de la politique, et menant au combat des Allemands contre des Allemands mêmes. Il s'avança jusqu'à l'Elbe, mais ses succès furent de peu de durée, et il mourut (l'an 3975) d'une manière douteuse. Plusieurs villes sur les deux rives du Rhin doivent leur naissance aux lignes et aux citadelles que Drusus avait fait construire.

Tibère, son frère, seconda les progrès de ses armes par des négociations et des intrigues. Plusieurs tribus se soumirent, ou contractèrent alliance avec lui.

Mais Marbod (Maroboduus), à la tête des Marcomans *), était passé en Bohème d'où il chassa les Boïens. L'accroissement de ses forces alarma Rome; Tibère quitta la Pannonie, marcha à sa rencontre à la tête de douze légions et finit par conclure la paix

*) M. Arnold Scheffer dans son résumé de l'histoire de l'empire germanique se sert du terme de Markman pour Marcomans. Le traducteur de M. de Rotteck a cru devoir adopter cette dernière dénomination comme plus usitée. C'est aussi celle qu'emploie l'abbé Millot dont l'autorité doit être de quelque poids.

avec lui, parce qu'une sédition dangereuse venait d'éclater dans les contrées voisines du Danube.

Herrmann, prince des Chérusques.

C'était Quinctilius Varus qui commandait alors dans les contrées entre le Rhin et le Veser. Les Germains semblaient humiliés par les armes des Romains qui, pour affermir leur domination, voulurent les assujettir à leurs lois civiles et à leurs coutumes. Ils virent avec surprise et indignation les verges et les haches des bourreaux, qu'ils regardaient comme l'emblème de la servitude qu'ils détestaient, ils virent les formes d'une administration astucieuse de la justice, et sentirent l'opprobre de la soumission à des lois imposées par des étrangers, ainsi que le fardeau inaccoutumé des impôts arbitraires.

Arminius (Herrmann, nom dérivant peut-être de Heermann, homme ou chef d'armée), prince des Chérusques, attisa l'étincelle qui couvait et fit marcher tout-à-coup contre l'ennemi trop peu sur ses gardes les bandes de combattants qu'il avait rassemblées dans le plus grand secret. Endormi dans une trompeuse sécurité, adroitement attiré dans des forêts impénétrables et sans routes, Varus entendit soudain retentir de toutes parts des cris de guerre. Après plusieurs jours de combats sanglants dans la forêt des

Teutoborges *), épuisés de faim, de fatigues et couverts de blessures, après avoir perdu Varus et leurs chefs qui s'étaient donné la mort, les débris des légions romaines dans l'engourdissement de la stupeur périrent sous les coups d'un ennemi inexorable. Plusieurs furent immolés en sacrifice aux dieux, d'autres réduits à l'esclavage et vendus; leurs richesses, ainsi que celles que précédemment ils avaient enlevées à leurs ennemis, devinrent la proie du vainqueur. Cette grande armée fut anéantie, et la Germanie reconquit sa liberté **).

Rome, redoutant de plus grands malheurs, implora le secours des dieux, comme dans les temps des dangers les plus imminents; mais les Germains ne poursuivirent pas leur victoire. Des discordes survenues entre eux et surtout entre Arminius et Ségeste, qui avait enlevé la fille du premier, paralysèrent leurs efforts contre l'ennemi du dehors.

Après l'avènement de Tibère au trône, Germanicus, son neveu, digne fils de Drusus, fit la guerre aux Germains avec autant de gloire que son père,

*) Cette forêt n'existe plus: quelques-uns la placent dans le pays d'Osnabruck et près de la montagne du Harz.

(Note du trad.)

**) Aucun monument n'indique le terrain où se livra cette mémorable bataille. Quelques savants indiquent diverses provinces de la Westphalie.

quoiqu'en général sans résultat avantageux. Les Germains ne pouvaient lui tenir tête en bataille rangée. Il pénétra quatre fois dans l'intérieur de la Germanie; mais la nature du terrain, dont les Germains surent adroitement tirer parti pour leurs opérations militaires, le forcèrent toujours de nouveau à la retraite. Cependant Germanicus battit les Cattes, les Marses et l'illustre Herrmann, dont il fit prisonnière l'épouse, la magnanime Thusnelde, qu'il fit marcher devant son char lors de son entrée triomphale à Rome.

Rome perdit peu-à-peu l'espoir de soumettre la Germanie. Il lui parut suffisant de mettre ses frontières à l'abri de toute atteinte, et elle n'y serait pas même parvenue sans la discorde qui désunit les Germains. Marbod avec les Quades, les Hermondures, les Sennons, les Longobards et d'autres tribus alliées, fit la guerre à Herrmann qui avait pour auxiliaires les Chérusques et plusieurs peuples du nord de l'Allemagne. Herrmann remporta la victoire, à la vérité, mais il périt victime d'une trahison domestique. La gloire des Chérusques s'éteignit avec lui. Le royaume des Marcomans s'affaiblit également après la défaite de Marbod et fut enfin détruit par des guerres intestines, de même que par les intrigues de Rome.

D'autres peuples se levèrent alors, principalement du côté du Rhin, et repoussèrent les Romains. L'empereur Claude retira ses troupes sur la rive gauche

du fleuve, et cet aveu tacite de la faiblesse du monarque ranima le courage des Germains.

Guerre des Bataves et des Marcomans.

Peu de temps après la mort de Néron, Claude Civilis, chef de l'armée des Bataves, s'étant soulevé (l'an 69) contre l'oppression de Rome, et ses premiers succès ayant entraîné la défection d'un grand nombre de peuples gaulois, les Germains profitèrent de cette occasion pour s'illustrer et s'enrichir. Pétilius Céréalis, envoyé par Vespasien, arrêta les progrès des Bataves et de leurs alliés: cependant il essuya lui-même aussi de grands revers et finit par conclure la paix à des conditions modérées.

A compter de ce temps là les Germains multiplièrent leurs invasions sur le territoire romain. Pleins de défiance et d'animosité contre les Romains, c'était presque toujours avec les ennemis de ces derniers qu'ils se liguaient. C'est ainsi que, secourant Décebale en Dacie, ils battirent Domitien (l'an 85) et lui imposèrent un tribut annuel. Des empereurs pleins d'énergie, tels que Trajan, surent les contenir. Celui-ci les repoussa même jusqu'au delà du Rhin; cependant les écrivains romains de ce temps là remarquent, que le salut de l'empire n'avait pour fondements que les divisions intestines entre les barbares.

Les barbares reconnurent alors l'avantage des grandes ligues, et le premier essai de ce genre qu'ils firent ce

fut la guerre des Marcomans (l'an 166). Toutes les nations depuis le Haut-Rhin jusqu'a l'Illyrie prirent les armes dans cette guerre désastreuse. Les peuples sarmates même y prirent part, et il ne fallut pas moins que toute la fermeté du magnanime Marc-Aurèle, après un combat long et douteux, pour conjurer l'orage, plutôt par la voie des négociations que par celle des armes. Les Romains conservèrent quelques places fortes au delà du Danube. Commode se tira avec moins de gloire des embarras de la même guerre qui avait éclaté de nouveau; il se retira derrière le Danube et acheta la paix à prix d'argent.

Principaux peuples de l'Allemagne.

Depuis Caracalla jusqu'à la chute de l'empire romain la guerre dura constamment entre Rome et les Germains. Elle changea souvent de théâtre et les succès furent variés. Il y eut des armistices et quelques traités particuliers, mais la paix ne fut presque jamais générale. Les peuples de la Germanie ressemblaient à un torrent dévastateur qui exerçait partout ses ravages et renversait toutes les digues qu'on lui opposait ou, quand il rencontrait quelque obstacle d'un côté, il n'en débordait de l'autre qu'avec plus de furie.

Mais de nouveaux peuples succédèrent peu-à-peu à ceux qui figurèrent dans les premiers temps de l'histoire; les uns réellement nouveaux, c'est-à-dire,

venus du fond du nord et du nord-est, et s'approchant des frontières du midi; d'autres appartenant aux anciennes races, et réunis sous de nouvelles dénominations en associations plus nombreuses. Parmi ceux-ci se distinguent principalement les Allemans et les Francs; parmi ceux-là nous citerons les Goths, les Gépides, les Hérules, les Vandales, les Burgundiones et les Saxons. Il serait superflu de détailler ici toutes les incursions de ces barbares dans les états romains, ainsi que les divers combats qui en furent la suite. L'histoire des empereurs romains nous a fait connaître ceux qui ont remporté des avantages, ou éprouvé des revers dans les guerres contre les Germains, et la série de leurs noms indique aussi l'ordre chronologique de ces guerres. Mais c'est à compter de l'époque où ces incursions devinrent des projets de conquête et où les débris de l'empire sur son déclin restèrent au pouvoir des barbares, que commence l'histoire particulière de ces peuples que nous réservons pour celle du moyen-âge.

Système de gouvernement des Germains.

Les Germains à cette époque, ainsi que l'exige la théorie dans toute sa pureté, n'avaient réellement fait aux dépens de leur liberté et de leur égalité naturelles que les concessions indispensablement nécessaires pour atteindre le but social, selon l'état de leur civilisation

d'alors. Tout chef de famille, tout jeune homme qui dans l'assemblée de sa tribu (commune) avait obtenu le droit de porter le bouclier et la lance (Mann, Wehr-homme *), défense) était indépendant et pouvait disposer en maître de sa propre personne, de sa propriété et des individus qui composaient sa famille. Mais il y avait entre les hommes de chaque district (Gau) une association dont le but était de faire prospérer ou de défendre le territoire commun. Les terres étaient propriété commune, et n'appartenaient point aux individus, (du moins chez les Suèves; il n'en était pas de même chez les Saxons). On assignait pour une année à ceux-ci la jouissance d'une certaine étendue de terrain, proportionnée au nombre des membres de leur famille. Leur occupation principale était l'entretien du bétail et non pas l'agriculture. Les immeubles n'étaient jamais propriété individuelle; celle-ci ne s'étendait qu'aux objets qui pouvaient être déplacés (le bétail, les armes, les meubles, et peut-être aussi les cabanes transportables **). La défense des propriétés particulières, ainsi que la vengeance des offenses personnelles étaient abandonnées au

*) De là Wehrmann, homme de défense; défenseur; guerrier, — et peut-être par corruption: germann, (germain), homme de guerre, porteur de javelot. *(Note du trad.)*

**) Leurs cabanes ou habitations fixes étaient construites des matériaux les plus grossiers et les plus communs, et disposées sans ordre, ni alignement, selon le besoin ou le caprice du propriétaire.

soin des individus ou de leurs proches; les affaires d'un intérêt général étaient seules du ressort de l'assemblée de la commune.

Les relations des districts (Gau) de tout un pays avec la Nation étaient, proportion gardée, les mêmes que celles des chefs de famille avec la commune. Chacun de ces districts était libre, indépendant, et absolu en ce qui le concernait particulièrement, mais il était tenu de faire cause commune avec tous les autres districts, quand il s'agissait d'intérêts généraux et surtout de la défense commune. Telle fut l'origine des Mannies et des Heermannies *), c'est-à-dire, assemblée de la nation pour les affaires de la guerre.

Mais quel lien, malgré l'entière liberté des *individus*, malgré l'indépendance absolue des membres des communes, unissait entr'elles ces associations *communales* et ces nations, de manière à former un ensemble cohérent et à ne pas dégénérer en une licencieuse anarchie? c'étaient les nobles, les prêtres et surtout les mœurs.

I. Les nobles. Malgré l'ardeur dont ils brûlaient pour la liberté et leurs mœurs presque sauvages, les

*) Mannie, dérivant évidemment de Mann, homme, signifiait probablement réunion d'hommes, assemblée, et Heer signifiant armée, heermannie indiquerait réunion, assemblée d'hommes de l'armée, — par conséquent: assemblée de guerriers.

(Note du trad.)



premiers Allemands avaient entr'eux une classe nobiliaire, distinguée par son crédit et ses honneurs. Il est vraisemblable qu'elle dut son origine à la prépondérance naturelle des richesses; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette noblesse, sans supériorité réelle de pouvoir, jouissait seulement d'un plus haut dégré de considération et de confiance que le reste de la nation; que c'était dans son sein qu'on choisissait toujours les chefs, et qu'au moyen de cette distinction les nobles en général, plus versés dans la connaissance des affaires, étaient chargés de régler celles qui n'étaient pas du ressort des assemblées communales et de préparer celles qui étaient d'un intérêt général. Cependant la mesure de cette influence variait selon les circonstances et cette noblesse d'ailleurs n'était ni stricte, ni généralement héréditaire. Les familles nobles redescendaient à la roture lorsqu'elles avaient passé un certain espace de temps sans produire aucun chef distingué, et la confiance du peuple conférait à un brave de la classe vulgaire la dignité de chef et par conséquent la noblesse. Plusieurs nations, et principalement celles d'origine suève, avaient des princes (princeps; le premier, le plus éminent) qui présidaient les tribunaux du district et portaient la porole dans les assemblées du peuple. Ces tribunaux, où siégeaient également les adjoints (compagnons, comites) du prince, où aussi les anciens (dénomination qui selon quelques-uns explique le mot de Grauen,

vieillard à cheveux blancs), avaient dans les premiers temps peu d'affaires à traiter. Les crimes envers la nation, ou ceux qu'en raison de leur gravité l'on regardait comme tels, se jugeaient dans les assemblées du peuple. La punition des offenses particulières était abandonnée à l'offensé. Mais pour prévenir l'abus ou l'excès des vengeances, le magistrat infligeait au coupable une peine pécuniaire qui ne pouvait être refusée et qui se partageait entre le plaignant et le tribunal.

Le prince avait presque toujours le commandement des troupes dans les guerres nationales, c'est-à-dire dans celles qui étaient décidées par l'assentiment général du peuple, et pour lesquelles toute la population en état de combattre devait prendre les armes. Dans les contrées où il n'y avait point de prince, on choisissait dans la noblesse les chefs de l'armée. Aux yeux des Romains, le chef d'une Heermannie (armée) ne paraissait pas indigne des honneurs de la royauté. Mais ce n'étaient pas les Heermannies qui combattaient dans les guerres offensives, c'étaient des corps de partisans (Comitatus, corps à la suite). Un certain nombre de guerriers entreprenants choisissaient un chef qui les conduisait à une expédition quelconque concertée entr'eux sans la participation de la nation. Souvent aussi quelques notables de la nation, presque toujours des nobles, parfois cependant aussi des roturiers, persuadaient

une troupe de guerriers plus ou moins nombreuse, à entreprendre sous leur conduite quelque expédition militaire, les conservaient aussi même en temps de paix et les récompensaient par des libéralités ou par une part du butin. Lorsqu'un de ces chefs se distinguait soit par son habileté, soit par ses succès, il lui était facile, au milieu d'une jeunesse belliqueuse ou parmi des peuples étrangers, de rassembler une forte armée et de se rendre formidable aux Romains mêmes. Arioviste le Suève, selon toutes les apparences, n'était que le chef d'un pareil corps de troupes. La fidélité et la soumission à un pareil chef n'étaient point obligatoires avant qu'on fut admis dans le corps, mais après l'admission il n'y avait point de devoir plus sacré.

II. Les prêtres. Le Germain, déjà pieux dans l'antiquité, reconnaissait les prêtres pour les principaux du peuple. C'étaient eux qui dans les assemblées générales maintenaient l'ordre et la tranquillité, qui prévenaient les malheurs de la guerre civile, qui donnaient de la considération aux tribunaux, qui prononçaient les anathêmes et qui faisaient exécuter les sentences de mort, prononcées au nom de Dieu, car les Germains auraient bravé les arrêts simplement humains; c'étaient eux qui dirigeaient les opérations des chefs de l'armée, qui par la cérémonie de l'onction imprimaient à ces derniers un cacactère sacré et qui portaient à la tête des Heermannies l'étendard de la divinité. Les Druides, cette classe de prêtres dont

César nous fait un tableau si effrayant, n'existaient sans doute que chez les Celtes et non pas chez les Germains. Mais les uns et les autres avaient des prêtresses auxquelles la croyance superstitieuse du peuple attribuait une sainteté particulière et des dons surnaturels. Les Bardes aussi, ces chantres de la religion et de la guerre, étaient prêtres; leurs chants enflammaient l'ardeur du guerrier, inspiraient l'amour de la liberté et de la patrie.

Le système religieux des Germains (ou en général des nations du nord, car les principaux traits de ce système dans les contrées les plus reculées du nord et dans une partie de l'occident semblent être les mêmes) porte, autant que nous pouvons en juger au travers des ténèbres qui couvrent son origine, les marques caractéristiques du fétichisme, de la déification des hommes, et aussi, mais à un degré inférieur, celles du culte des images. Cette religion, de même que les autres, a ses fêtes, ses sacrifices, ses oracles et sa croyance aux divinités malfaisantes. Alfadur, la divinité suprême, étant trop au dessus de l'intelligence d'hommes grossiers qui ne conçoivent que par les sens, paraît avoir été moins en vénération que les dieux et les déesses inférieurs et surtout les héros déifiés. Le nom d'Ase donné à ces demi-dieux, ainsi qu'à Wodan ou Odin, le premier d'entr'eux, a fait supposer que c'étaient des héros de l'Asie. Nous n'apprécierons pas cette conjecture. Il est bien plus

important pour nous de remarquer, que les Germains étaient pénétrés aussi du sentiment consolant de l'immortalité de l'ame, espérance donnée à l'humanité comme son patrimoine le plus précieux; mais, comme toutes les nations, ils ne se formaient de la vie future qu'une idée calquée sur celle d'ici-bas.

Mœurs des Germains.

III. Les mœurs. Les Germains vivaient dans l'innocente simplicité de la nature et n'avaient besoin par cette raison ni d'institutions politiques, ni de lois écrites. A peine avaient-ils, les races suèves surtout, des notions de propriété territoriale particulière, ils avaient peu de goût pour l'agriculture; les produits de la chasse et du bétail suffisaient à leurs besoins peu nombreux; la vaste étendue de leur pays, dans les contrées même où ils distribuaient des terres, leur laissait, malgré leur vie vagabonde et ennemie de toute contrainte, plus d'espace qu'il ne leur en fallait pour toutes leurs familles. Ils n'avaient ni industrie, ni or, ni argent (sauf celui qu'importait un trafic médiocre aux frontières), ils étaient par conséquent sans commerce et se passaient aisément d'un code de lois quant au mien et au tien. L'accommodement des différends qui naissaient de relations si peu compliquées devait être abandonné à l'équité naturelle de juges peu savants ou des parties mêmes.

Quant aux autres relations personnelles et surtout aux relations domestiques, c'étaient les usages qui tenaient lieu de lois. Le Germain était roi au sein de sa famille, mais il n'abusait pas de son autorité. Le fils adulte était indépendant, mais la nature lui inspirait le respect filial. La femme était la propriété du mari (qui parfois l'avait achetée, ou enlevée), cependant il la traitait avec des égards, ce qui est rare chez les barbares, il suivait ses conseils, recherchait son estime et observait la foi conjugale. Sa femme récompensait sa tendresse par sa fidélité et par des sentiments élevés, mais peut-être trop mâles. La loi prononçait contre l'adultère, des peines qu'on était rarement dans le cas d'infliger. Il n'y avait que les principaux qui se permissent d'épouser plus d'une femme, et c'était alors moins pour le plaisir des sens que pour des convenances de famille. Les désirs sensuels ne s'irritaient point avant l'âge; aussi la vigueur se conservait et se transmettait de père en fils. Les serfs — c'étaient pour la plupart des ennemis faits prisonniers ou des serfs volontaires — étaient traités avec douceur, et leur genre de vie ne différait guère de celui de leurs maîtres. Il n'y avait que le meurtre qui, commis sur la personne d'un serf était puni, moins sévèrement que sur celle d'un homme libre.

Hors de chez lui, le Germain était bienveillant et équitable aussi envers ses compatriotes et les étrangers. L'hospitalité, la bonne-foi, l'amour de la vérité,

le respect pour la vieillesse, pour la vertu et pour les dignités ornaient son caractère.

Finalement, quelque peu resserrés que fussent les liens civils qui unissaient les Germains entr'eux, ils n'en étaient pas moins attachés de tout cœur à la cause commune. Malgré la liberté illimitée des votes, leurs résolutions étaient pour la plupart unanimes, et ils sacrifiaient avec dévouement leur vie à leur patrie et à la liberté.

Certes, il était impossible qu'une civilisation si peu avancée n'eût pas son côté désavantageux. Que de dispositions naturelles, que de facultés ne restent pas enfouies et perdues lorsque l'activité n'est excitée que par les besoins les plus communs et que le domaine des idées est impénétrable à l'esprit! Le Germain, inactif, abandonné à ses rêveries, passait la plus grande partie de sa vie dans une ennuyeuse oisiveté; mais quoique le travail lui répugnât parce qu'il le regardait comme fait pour la servitude, le sentiment de sa propre force ne lui permettait pas de trouver de la satisfaction dans l'indolence du repos: pressé du besoin de remplir un vide importun, il se livra avec emportement au jeu et à la boisson *).

*) Leur boisson ordinaire était la bière. Ce furent les Romains qui leur firent connaître le vin, auquel les Germains prirent tellement goût, que Domitien défendit de cultiver la vigne dans les contrées du Rhin, parce que le vin excitait les Germains à faire des incursions. Leur passion pour les jeux de hasard (mais aussi leur

Telle fut aussi la source de la passion des Germains pour la chasse et pour la guerre. La première n'était pas moins une occupation amusante qu'un moyen de subsistance. La seconde était sans doute la plus noble des chasses. Mais outre l'attrait qu'offrait la guerre comme stimulant l'activité, elle satisfaisait aussi le désir de la gloire, l'ardeur du butin et la soif de la vengeance. Le Germain, malgré sa probité dans les actions ordinaires de la vie en temps de paix, regardait comme sa propriété légitime tout ce dont il pouvait s'emparer par la force hors de son Gau (district) ou au delà des frontières de son pays. Il avait pour principe que, pour être digne de la liberté, il fallait avoir tué un ennemi. C'est pourquoi, lors même que la nation n'était point en guerre, les Allemands n'en combattaient pas moins presque sans cesse, chez eux ou hors de leur pays, soit en attaquant des convois, soit dans des querelles particulières. Ils ne quittaient jamais leurs armes, qui faisaient leur joie et leur gloire. Ils paraissaient en armes aux assemblées du peuple et aux festins. Leurs danses étaient des danses guerrières, et leurs armes, quand ils mouraient, se déposaient dans leurs tombeaux. Cependant la plupart des guerriers n'avaient que des lances pesantes, des haches d'armes

bonne-foi) était telle, que le Germain, quoique brûlant de l'amour de la liberté, entraîné par la fureur du jeu, exposait souvent sa personne à la chance d'un coup de dé, et que quand il l'avait perdue, il se résignait patiemment à la servitude.

et des flèches. Un mauvais bouclier leur servait de défense. Les plus distingués portaient le casque et la cuirasse; les simples soldats étaient vêtus d'une cosaque légère; et ce furent ces barbares demi-nus, mal armés, sans discipline et sans tactique, qui battirent les légions, et qui vainquirent les vainqueurs du monde.

HISTOIRE DE L'ASIE.

Parthes.

Une partie de l'histoire de l'Asie se trouvant déjà comprise dans l'histoire romaine, et une autre partie étant peu importante ou ensevelie dans les ténèbres de l'antiquité, il ne nous reste qu'à compléter l'histoire des Parthes et celle de la Perse, et à jeter un coup d'œil sur la Chine.

Bien qu'après la défaite de Crassus les Parthes eussent répandu l'effroi dans l'Orient dont ils avaient dévasté une partie, et que du temps même du triumvirat ils eussent remporté des avantages contre les Romains, les forces imposantes qu'Auguste réunit, et plus encore les troubles intérieurs de leur propre pays déterminèrent les Parthes à rechercher la paix. Phraates IV rendit à Auguste les étendards de Crassus

et se retira en deçà de ses frontières. La gloire de la Parthie s'était éclipsée. La guerre avec Rome recommença et se poursuivit malgré quelques interruptions. C'était l'Arménie qu'on se disputait; la supériorité de Rome l'emporta.

Plus tard Trajan mit le royaume des Parthes sur le penchant de sa ruine. Après avoir forcé les Parthes humiliés à accepter un roi de sa main, il garda pour lui les pays qui s'étendaient jusqu'au Tigre. Après sa mort ils prêtèrent de nouveau serment de fidélité à leur ancien roi, et Adrien, prince plein de modération, leur assigna de nouveau l'Euphrate pour limites. Cependant le royaume ne se releva pas. Les vices fondamentaux de la constitution de l'état et la dégénération des familles revêtues du pouvoir en furent la cause. La Parthie touchait à sa dissolution; mais une révolution soudaine vint lui rendre la vigueur et la prospérité.

Royaume de Perse.

Pendant le gouvernement de l'Empereur Alexandre Sévère, Ardschir Babecan (Artaxerxe), Perse de naissance, leva l'étendard de la révolte contre Artabane IV. Quelques-uns le prétendent de l'extraction la plus obscure, et fruit d'un adultère, d'autres le disent rejeton légitime de l'ancienne dynastie des Perses. Sa révolte ayant été couronnée du succès, et

étant monté sur le trône (l'an 226) après le gain d'une bataille qui dura trois jours entiers et dans laquelle Artabane fut tué, il s'arrogea le titre de roi des rois et se déclara appelé à rétablir dans son ancienne magnificence la religion et l'empire de Cyrus. Sa race (les Sassanides) régna quatre siècles et demi dans l'Asie-centrale jusqu'au temps de la domination des Arabes.

Quoique les satrapes, la noblesse et les relations de cette dernière à l'égard d'un peuple de serfs eussent été maintenus (ce qui dans le fond était un système de gouvernement sans ordre), Artaxerxe n'en abattit pas moins d'un bras vigoureux l'esprit de la sédition, ainsi que les derniers restes de la liberté grecque, et étouffa par le rétablissement de la doctrine de Zoroastre le germe d'une division funeste.

A la tête de toutes les forces de son peuple inspiré par un enthousiasme nouveau, Artaxerxe fondit sur les Romains. Par un message insolent il avait auparavant fait sommer du ton le plus arrogant Alexandre Sévère de restituer tous les pays qui jadis avaient fait en Asie et en Afrique partie du royaume de Darius. Alexandre Sévère fit marcher trois armées contre les Perses. La guerre coûta beaucoup de sang, les pertes furent considérables de part et d'autre, mais rien ne se décida.

Artaxerxe, le fondateur, le souverain et le sage

législateur de la Perse-Centrale, mourut (l'an 238) après avoir régné douze ans.

Sapor I, son fils, soumit l'Arménie dont le trône était occupé par une dynastie collatérale de la maison des Arsacides, et répandit l'effroi dans tout l'empire d'Orient. Valérien marcha contre lui, fut enveloppé et fait prisonnier (l'an 260). L'orgueilleuse Antioche et plusieurs autres villes furent saccagées; une quantité de contrées florissantes furent dévastées. Mais la valeur et la fortune d'Odenat, prince de Palmyrène, contraignirent Sapor à se retirer au delà de l'Euphrate.

En général les armées persanes étaient plus propres à inonder les pays qu'à en conserver la possession. Les Perses ignoraient l'art des sièges et des fortifications, et ne savaient pas faire la guerre régulièrement. Un attirail nombreux gênait les mouvements de l'armée et rendait plus difficiles les moyens de la faire subsister, et dans les contrées montagneuses elles ne pouvaient agir avec succès contre les peuples occidentaux.

C'est surtout dans la guerre de Dioclétien que se manifesta la supériorité des armes romaines. L'Arménie, ayant reconnu pour roi le fugitif Tiridate de la maison des Arsacides, protégé par Rome, encourut le ressentiment de Narsès roi de Perse, qui, après avoir reconquis ce pays, menaça les protecteurs du

rebelle. Dioclétien envoya le bouillant Galère à la tête d'une puissante armée en Mésopotamie. Ce général, après avoir essuyé des revers dans la première campagne, reprit ses avantages sur les Perses dans la seconde. Narsès, humilié, fut réduit à implorer la paix qu'il obtint en sacrifiant la Mésopotamie et cinq provinces au delà du Tigre, entr'autres le pays montagneux de Carduène. L'Arménie fut rendue à Narsès qui la gouverna sous la domination de Rome (l'an 297).

Cette paix si glorieuse pour Rome dura quarante ans. Mais Sapor II usa de représailles. Ce prince, reconnu roi avant de naître, vécut et régna soixante-douze ans (depuis l'an 308 jusqu'à 380). Dès qu'il eut atteint l'âge viril, son bras vigoureux vainquit ses ennemis et ceux de l'état, et immédiatement après la mort de Constantin le Grand il commença la guerre contre l'empire romain. Il pénétra en Mésopotamie et défit dans neuf batailles meurtrières les armées de Constance*). La guerre, qui dura pendant presque tout le régne de Constance, ne fut interrompue que par de courtes trèves que le roi de Perse conclut, non

*) Dans le texte il y a Constantin : il paraît que c'est une faute d'impression, puisque Constantin était déjà mort et que Constance lui avait succédé. L'histoire universelle traduite de l'Anglais parle d'ailleurs aussi de Constance à cette époque. Voir : Tome VII, pages 448 et suivantes.

(Note du trad.)

pas pour y avoir été forcé par l'empereur, mais parce que les invasions des hordes scythes l'y obligeaient. Nous avons raconté plus haut dans l'histoire romaine avec quels succès Sapor reprit les armes contre Julien, et comment Jovien acheta la paix au prix des places frontières les plus importantes et des provinces conquises par Galère. Ce sacrifice fut pénible, mais il assura pour un long espace de temps le repos de l'Asie antérieure.

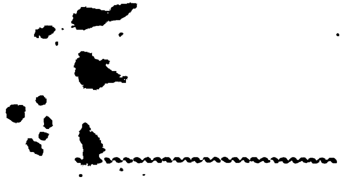
Inde et Chine.

L'Inde et la Chine restèrent, pendant toute cette période et encore long temps après, dans l'état que nous avons déjà décrit. Nous trouvons, à la vérité, en Chine une série de dynasties différentes. Mais à quoi bon se fatiguer la mémoire de noms de dynasties, tels que Tong-Schehu, Ta-Tsin, Hebu-Tsin, Han, (Si-Han, et Tong-Han, les Han occidental et oriental), Goeh, U, Tssin, Song et autres?

Nous ferons cependant mention du puissant Tschi-Hoang-Ti fondateur de la ligne des Hehu-Tsin (l'an 3736). Ce prince réunit de nouveau en un seul empire les divers états dont se composait la Chine avant son régne, regna pendant nombre d'années, acheva la grande muraille et posséda parfaitement la science du despotisme. Il fit jeter au feu tous les livres sacrés de la religion chinoise qui contenaient des passages défa-

vorables à son usurpation, et persécuta avec cruauté tous ceux qui dans le[illegible]le pieux prirent la défense de ces écrits.

Une sédition qui éclata déjà sous le règne de son petit-fils, coûta à ce dernier la couronne injustement acquise et la vie. La Chine fut divisée de nouveau en plusieurs états, mais Lichu-Pang, d'abord brigand, puis chef d'armée, ensuite empereur et «Fils du Ciel,« les réunit et fonda la puissante dynastie des Han, laquelle fut de plus longue durée. L'influence politique de la Chine sous le gouvernement de cet empereur s'accrût en Occident. Dans les temps postérieurs, trois empires (Tschenkue) se guerroyèrent. Plus tard encore existèrent un empire du sud et un empire du nord. Ce dernier, depuis la fin du quatrième siècle, a été gouverné par des conquérants tartares ou mongoles venus des bords du lac Baïkal.



AVIS.

L'on trouve chez J. Velten à Carlsruhe et, pendant la saison des bains, aussi à Bade près Rastatt : des Pianofortés de Vienne, de Pleyel et C. à Paris, et des Pianos ordinaires du pays, ainsi qu'un assortiment de Musique pour tous les instruments. — Des gravures anciennes et modernes, des lithographies, cartes géographiques, vues et costumes suisses et tout ce qui concerne son genre de commerce.

Il établira également un magasin à Bâle au commencement de l'hiver 1833—34, qui sera ouvert toute l'année, et se recommande à la faveur des amateurs des arts.

Les catalogues de musique se vendent à 48 kr. et ceux des objets d'art de son propre fonds se distribuent gratis.

Il se charge de la vente en commission des tableaux en huile de maîtres modernes et anciens, et les personnes qui voudront se servir de son entremise sont priées de lui faire leurs propositions par lettres affranchies.

EXTRAIT

du

CATALOGUE DU PROPRE FONDS

de

J. Velten

à Carlsruhe, Bade et Bâle.

Portrait de S. A. R. le Grand-Duc de Bade, peint et lithographié par Winterhalder. . à fl. 2. 45 kr.

Portrait de S. A. R. la Grande-Duchesse de Bade, par le même. à fl. 2. 45 kr.

Portrait de S. A. S. le Prince de Furstenberg, p. Keller. à fl. 1. 21 kr.

Portrait de S. A[illegible] la Pr[illegible] de Furstenberg, née Princesse de Bade, par le même. à fl. 1. 21 kr.

Portrait de S. A. S. le Margrave Guillaume de Bade, d'après le tableau de Winterhalder, par F. S. Mayer. à fl. 2. 45 kr.

Portrait de S. A. S. la Margrave Guillaume de Bade, née Duchesse de Wurtemberg, d'après le tableau de Winterhalder, p. Oeri. à fl. 2. 45 kr.

Collection de 46 portraits en grand des Princes régnants de Bade, avec description. à fl. 12 l'exemplaire.

Portrait de Jean de Müller, lithographié par Hurter. à fl. 2.

Portrait de Charles de Rotteck, dessiné par Gräfle. à fl. 2

Portrait de Hebel et d'Elise Baustlicher, par Hurter. à fl. 2.

Le mariage de la Sainte Vierge, peint par Raphael et lithographié d'après le dessin original de Longhi par Oeri. à fl. 11.

La Madonne de St. Sixte, peinte par Raphael et lithographiée par H. Müller de Weimar. à fl. 8.

La présentation au temple, peinte par Fra Bartholomæ, et lithographiée par Schwellbach. à fl. 8.

Jésus bénissant les enfants, inventé et dessiné par Overbeck, lithographié par Winterhalder. à fl. 8.

Joseph vendu par ses frères, d'après le carton d'Overbeck lithographié par Oeri. à fl. 13. 30 kr.

L'Adultère, peinte par Titian, lithogr. p. Schwellbach. à fl. 8.

La Descente de la croix, d'après Daniel da Valterra lithographiée par Vœllinger. à fl. 8. 15 kr.

Le passage de la Berezina, peint par Langlois, lithographié par Lang. à fl. 5. 30 kr.

Les adieux de Napoléon à Fontainebleau d'après Horace Vernet. à fl, 5. 30 kr.

Le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, d'après Steuben, p. Arkelese. à fl. 5. 30 kr.

La mort de Napoléon, d'après Steuben, p. Arkelese. à fl. 5. 30 kr.

Le tombeau de Ste. Hélène, d'après Gérard, par Vœllinger. à fl. 5. 30 kr.

L'Apothéose de Napoléon, d'après H. Vernet p. Vœllinger. fl. 5. 30 kr.

La course de chevaux pendant le carnaval à Rome, d'après H. Vernet, par Küstner. à fl. 5. 30 kr.

La revue militaire de Bonaparte devant les Tuileries en 1800, d'après le tableau d'Isabey, [illegible] S. Mey[illegible] à fl. 5. 30 kr.

La Fiancée, peinte par Schinz et lithographiée par Winterhalder. à fl. 5. 30 kr.

Une jeune fille au cimetière, d'après le tableau de Dittenberger, par Oeri. à fl. 2. 24 kr.

Une collection de vues de Bade et de ses environs en 60 feuilles, à 24 kr. la feuille en noir, et à fl. 2. en couleurs.

Une collection de 30 vues de Carlsruhe, à 24 kr la feuille en noir, et à fl. 2. en couleurs.

Panorama de Carlsruhe en 4 feuilles, par Schmidt, et à l'aquatinta par Petersen. à fl. 8. 15 kr.

Vues pittoresques de l'Allemagne et de la Suisse, dessinées d'après nature par le professeur Eckemann, 12 feuilles. à fl. 12.

Une collection de vues de la Suisse, dessinées et lithographiées par Heinzmann, 24 feuilles à fl. 2. la feuille.

Panorama de Bade et des environs par Schmidt. à fl. 2. 42 kr.

Plan de la ville de Bade par Seitz. à fl. 3.

Plan de Carlsruhe. à fl. 1.

Carte routière de l'Allemagne méridionale à fl. 2. 24 kr.

Tirée sur toile avec étui à fl. 3. 12 kr.

Carte du Grand-Duché de Bade, du Royaume de Wurtemberg, du Grand-Duché de Hesse etc. à fl. 1. 48 kr.

Tirée sur toile avec étui à fl. 2. 45 kr.

Nouveau Guide des voyageurs à Bade et dans les environs avec une description de la ville, par A. Schreiber. à fl. 1. 48 kr.

A New Guide through Baden and it's environs, for travellers and visitors together with a history of the town, by H. A. Schreiber. à fl. 1. 48 kr.

Le même en allemand. à fl. 1. 48 kr.

Dictionnaire des Gallicismes, Proverbes et Locutions familières de la langue française, à l'usage des Allemands qui s'adonnent à l'étude de cette langue, par Simon-Günzer. à fl. 1. 48 kr.



